ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

SAINT BASILE

SUIVIE

DE L'HEXAMÉRON

(P. Trenel.) — Imprimerie Polytechnique de St-Nicolas-de-Port (Meurthe).

ÉTUDE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

SAINT BASILE

SUIVIE

DE L'HEXAMÉRON

TRADUIT EN FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE FIALON

Agrégé de l'Ordre des lettres et Docteur ès-lettres, Professeur de rhétorique
au Lycée impérial de Reims

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Deuxième Édition

PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
7, rue de Médicis, 7

1869

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

NOV 14 1931

1303

A M. S. DE SACY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HOMMAGE

DE RESPECTUEUSE RECONNAISSANCE

INTRODUCTION

Au quatrième siècle, au milieu de l'abaissement des intelligences et des courages, le monde romain se ranime, un instant, au souffle de trois esprits distincts, qui se mêlent, s'imprègnent ou se combattent, et font de cette époque de passions théologiques, d'enthousiasme religieux, d'ardeur littéraire, une des plus originales qu'ait traversées l'humanité. En Occident, domine l'esprit romain, vivifié dans les écoles et dans l'Église par les idées grecques et orientales ; toujours pratique et organisateur, il est appelé par la religion nouvelle à exercer sur les âmes l'empire que les armes et la politique lui avaient donné sur les peuples. En Orient, l'esprit grec, unissant, sous l'inspiration féconde de la Bible, la contemplation et l'action, la foi et la réflexion, l'enthousiasme et la curiosité, l'autorité et l'indépendance, secoue plus que jamais le joug romain, se précipite dans l'anarchie religieuse, comme les anciens Grecs s'étaient jetés dans l'anarchie politique ; et, pendant que des cultes rivaux s'arrachent les âmes à force de talents et de vertus, trop souvent aussi à force d'intrigues et de violences, on le voit produire des prodiges de science et d'éloquence.

L'Orient conservait l'organisation romaine ; il s'appelait

encore empire romain ; mais, en réalité, il recouvrait son autonomie et, après avoir gardé la langue d'Alexandre, il voyait ses maîtres défaire l'œuvre de leurs ancêtres, rétablir l'empire du conquérant grec et prendre, dans la nouvelle Rome, le titre de rois, si longtemps détesté dans l'ancienne. L'un d'eux même, Julien, poussait l'oubli de son origine jusqu'à se glorifier d'être enfant de la Grèce : « Par ma vie, par mes actions, disait-il, je suis Grec (1). » « Oui, tu es Grec, lui répondait son maître Libanius, et » tu commandes à des Grecs (2). » C'est surtout dans l'Église que se manifeste cet esprit d'indépendance. Pendant que la raison, voulant tout expliquer, enfante des hérésies, qui vont porter le trouble jusque dans l'Occident, de puissants génies, alliant dans une sage mesure la foi et la réflexion, luttent contre ses excès avec ses propres armes. Les Lettres grecques renaissent ; l'éloquence passionne ces débats, et fait entendre, dans les chaires chrétiennes, des accents dignes des Démosthène et des Platon. La Grèce, devenue chrétienne, accueille, en le transformant, tout ce qui est grand et beau. Loin de rejeter ses arts antiques, elle les revendique et s'en fait une riche parure. L'éloquence est pour elle un héritage longtemps improductif qu'elle rend à son ancienne prospérité.

S'il est un homme dont le caractère, l'éloquence et la doctrine représentent cette alliance féconde de la Grèce et de l'Orient, c'est saint Basile. Né en 329, dans le Pont, au milieu de cette société nouvelle, sorti d'une famille cap-

(1) Julien, Paris, Cramoisy, 1630, 2me part., p. 106.
(2) Lib. Lutetiæ, 1627, t. II, p. 156.

padocienne, illustrée par le commandement des armées, le gouvernement des provinces, des charges à la cour, et plus encore par les confiscations, l'exil et le martyre pendant les persécutions (1), il se prépare dans les écoles et dans la solitude à ce grand rôle d'évêque, auquel doivent l'appeler ses talents et ses vertus. Il se crée une puissante et fidèle milice dans les moines et gagne le peuple par son éloquence et ses bienfaits. Avec le peuple et les moines, il triomphe des jalousies d'un épiscopat corrompu et du pouvoir civil, lutte sans relâche contre les hérésies et, après la mort d'Athanase, devient le chef des Orthodoxes en Orient. Homme d'action, grand orateur, philosophe autant que théologien, il nous apparaît comme un des plus beaux types de cette Grèce orientale qu'Homère et l'Évangile préparaient de concert à la vie du quatrième siècle.

Comment cet esprit, à la fois si grec et si oriental, s'est-il développé dans les écoles de la Grèce et dans l'école plus austère de la solitude ? Comment s'est-il ensuite manifesté dans sa vie et dans ses écrits, ou, si l'on veut, dans son action sur l'Église, dans ses luttes avec les empereurs, dans son éloquence et dans sa doctrine ? Telles sont les questions que nous allons essayer de résoudre à l'aide de ses ouvrages et de ceux de son frère et de son ami, saint Grégoire de Nysse et saint Grégoire de Nazianze. Grâce à ces discours adressés à des générations depuis longtemps éteintes, à ces traités écrits sur des débats obscurs et souvent sans intérêt pour nous, à cette volumineuse cor-

(1) Sancti Gregorii Nazianzeni or. xx. *Ed. Bilii*, t. I, p. 318.

respondance, l'œuvre vraiment personnelle de ces grands docteurs, nous tenterons, en pénétrant la vie publique et privée d'un des plus illustres représentants du quatrième siècle, de faire revivre devant nous, à tous les âges et dans toutes les conditions, au foyer domestique et jusque dans le palais impérial, dans les écoles et dans les églises, cette époque singulière qui se relevait de son abaissement moral par sa passion pour les lettres et son ardeur religieuse.

Pour achever de faire connaître saint Basile et répondre au désir de ceux qui à des dissertations historiques ou littéraires préfèreraient la lecture de quelques-unes de ces pages éloquentes cachées dans les in-folio de nos bibliothèques, cette étude sera suivie de la traduction de l'Hexaméron, le chef-d'œuvre du savant orateur. Si nous ne pouvons, faibles traducteurs, lui conserver sa vive et forte originalité et rendre dans une langue étrangère l'énergie ou la grâce de ses images, nous espérons le présenter dans ces neuf homélies, sinon avec toute son éloquence, du moins avec sa manière, sa science, et celle de ses contemporains. De tous les Pères, saint Basile est celui qui a le plus emprunté aux auteurs païens, et qui, d'après le témoignage exprès de ses contemporains, sut le mieux allier les lettres profanes et l'Écriture sainte pour la défense de la foi (1). De nombreuses notes le feront voir appelant à son aide, pour montrer l'accord de

(1) « Maître de la sagesse divine et de la sagesse profane, combattant » ambidextre, revêtant une double armure pour lutter contre ses adversaires, » il renversait avec l'Écriture les objections que l'hérésie tirait de l'Écriture, » et prenait les Hellènes dans les filets de leur propre érudition. » Sancti Gregorii Nyss. *Laudatio in fratrem*, t. II, p. 912. Voyez aussi saint Grégoire de Nazianze, t. I, p. 362 et Philostorgue dans Suidas, *Basile*.

la science de son temps et de la cosmogonie mosaïque, et même pour expliquer les dogmes du christianisme, non-seulement les Origène et les Eusèbe, mais encore un Platon, un Aristote, un Plotin, un Plutarque. D'autres citations le montreront inspirant à son tour saint Ambroise et nos grands écrivains du dix-septième siècle. Les hommes de génie ont leurs ancêtres et leur postérité, et, dans cette succession de lumières qui se perpétue de siècle en siècle, il n'est pas sans intérêt de savoir ce que chacun d'eux doit au passé et ce qu'il a donné aux temps postérieurs.

Puisse ce travail contribuer pour sa faible part à la gloire du docteur que le Concile général de Chalcédoine a proclamé, au nom de l'Église (1), le premier et le plus grand des Pères, du théologien auprès duquel l'Arien Philostorgue ne voyait qu'un enfant dans Athanase (2), de l'orateur que Photius et Erasme mettaient au-dessus de Démosthène par une de ces hyperboles à l'aide desquelles la critique essaie d'apprécier le génie (3) ! Puisse-t-il, aussi me faire pardonner ce qu'il y avait de téméraire à tenter une étude sur un tel homme, surtout après les riants tableaux que M. Villemain, son révélateur en France, a tracés de sa studieuse jeunesse, de sa poétique solitude, de sa calme et forte éloquence !

(1) Concil., t. IV, p. 826. — (2) Suidas, *Basile*.
(3) Photius, *Basile* ; Erasme, *Sancti Basilii op. préface*.

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

SAINT BASILE

CHAPITRE I.

ÉDUCATION DE SAINT BASILE.

I. La Cappadoce avant le quatrième siècle. — Caractère de la population. — Les lettres en Cappadoce. — Apollonius de Tyane et Pausanias de Césarée.

II. Double éducation de saint Basile. — La famille et l'Église préparent l'évêque et le théologien; les écoles, l'orateur et le penseur. — Éducation de la famille.

III. Écoles des grammairiens. — Saint Basile à Néo-Césarée et à Césarée. — Langue grecque, historiens, poètes. — Absence d'études latines en Orient. — Explication littéraire et morale des auteurs.

IV. Écoles des sophistes et des philosophes. — Saint Basile à Constantinople et à Athènes. — Ses condisciples : saint Grégoire de Nazianze et Julien. — Ses maîtres d'éloquence : Libanius, Prohérèse et Himère. — Leur enseignement. — Ses maîtres de philosophie : Néo-Platoniciens — Leur enseignement. — Saint Basile prend et laisse dans leur doctrine.

V. Cette éducation menait à toutes les carrières libérales. — Elle produisait surtout des rhéteurs et des évêques. — Nouvelle éducation pour ces derniers. — Saint Basile va demander la perfection chrétienne aux moines d'Égypte, de Palestine et de Syrie. — Il se retire dans la solitude. — Etude de l'Écriture sainte. — Origène.

VI. Cette éducation mixte est attaquée par Julien et des chrétiens ardents. — Elle est défendue par saint Grégoire de Nazianze et saint Basile. — Discours sur la lecture des auteurs profanes. — Les études profanes sont la préparation des études sacrées. — Les lettres doivent être le soutien et la parure de la vérité.

I.

Qu'était-ce que la Cappadoce avant le quatrième siècle? Qu'a-t-elle été depuis? Basile, Grégoire de Nysse et Gré-

goire de Nazianze composent toute son histoire, comme celle de Thèbes est renfermée tout entière dans la vie de ses deux plus grands citoyens, Épaminondas et Pélopidas.

Depuis que Tibère l'avait réduite en province romaine, elle avait cessé d'être un désert. Ses blés, ses bestiaux l'enrichissaient. Partout des villes s'étaient élevées ou agrandies. A quarante stades au nord du Mélas, au pied du mont Argée, d'où l'on découvre les deux mers, Mazaca, la capitale, ou plutôt le camp des anciens rois, qu'ils n'avaient pas voulu fortifier de peur d'en faire un repaire de voleurs (1), était devenue, sous le nom de Césarée, une grande ville, qui, au moment de sa destruction par Sapor, comptait quatre cent mille habitants. Mais ses murs n'avaient point été rétablis, et leurs restes, *semés par la ville comme des écueils*, inspireront à Basile de mélancoliques regrets : « Où sont, dira-t-il à la vue » de ces ruines, où sont tant de superbes travaux? où est » celui qui s'enorgueillissait de leur magnificence? ne sont-» ils pas tombés? ne se sont-ils pas évanouis, comme les » châteaux que les enfants élèvent sur le sable (2)? »

La population était insensiblement entrée dans la civilisation gréco-romaine; mais elle avait une triste réputation. Un proverbe, associant les Cappadociens aux Cariens et aux Crétois, en faisait les plus méchantes gens de la terre (3). On connaît l'épigramme de l'Anthologie : « Une » vipère mordit un Cappadocien; ce fut elle qui mourut. » Ce peuple, disait-on, avait l'esprit bas et servile; il ne

(1) Strabon, l. XII, c. 1, § 16.
(2) Sancti Basilii, op., *Ed. Garnier*, t. III, p. 500.
(3) Τρία κάππα κάκιστα.

savait ni aimer la liberté, ni en user (1). Aussi Perse vantait-il les gras Cappadociens, qui étalaient leur bonne mine dans les cages de fer des marchands d'esclaves (2). « La » Cappadoce, écrivait plus tard saint Isidore de Péluse, » est une nation noire et maligne. Ennemie de la paix, » elle se nourrit de discordes, et d'un même canal fait » sortir l'amer et le doux. Civile pour ceux qui sont pré- » sents, elle déchire les absents. Trompeuse, impudente, » hardie, craintive, railleuse, rampante, fourbe, sans » amitié, dédaigneuse, elle s'afflige de la joie des autres » et ne se rassasie jamais de les voir souffrir. Elle aime » l'or avec fureur, ment sans peine et se parjure sans » scrupule (3). » Il est vrai que les Cappadociens rendaient à leurs accusateurs injure pour injure, et que Grégoire de Nazianze, dans ses plaintes contre la légèreté des Égyptiens (4), vengeait d'avance ses compatriotes des attaques d'Isidore de Péluse. D'ailleurs, faut-il juger les peuples d'après les réputations qu'ils se font mutuellement dans leurs jalouses rivalités? Nous avons peine à reconnaître, dans cette peinture, les compatriotes de Basile. Et pourtant, sa correspondance est loin d'en faire un peuple de héros. Ils ont l'esprit timide et le corps engourdi (5), *sentent la neige*, et répondent à tout par un *je vous adore* (6). Peu sont capables de voyager, surtout par le mauvais temps. Ils ont si peur de l'hiver, qu'ils ne peuvent se décider à sortir de leurs maisons (7).

(1) Strabon, l. XII, c. 1, § 15; Justin, XXXVI, 2. — (2) Perse, VI, 77.
(3) Isid. Pel., l. I, ep. 281. — (4) Greg. Naz., op., t. II, p. 12.
(5) Sancti Basilii, ep. 48, p. 141. — (6) Ibid., ep. 349, p. 459.
(7) Ibid., ep. 199 et 48.

Césarée, cependant, était devenue une des métropoles des lettres, et la Cappadoce, comme Athènes, n'était pas plus réputée pour la beauté de ses chevaux, que pour la prospérité de ses écoles (1). Déjà même elle avait donné des écrivains à la Grèce, le rhéteur Pausanias de Césarée et Apollonius de Tyane, ce philosophe cosmopolite, qui faisait profession ne n'être ni grec ni barbare, qui même élevait plus haut ses prétentions et se piquait d'être un être divin. Mais tous deux n'appartiennent à la Cappadoce que par la naissance. Pausanias vécut à Rome et à Athènes; et Apollonius se plaint de n'être inconnu que de sa patrie, après avoir cherché la gloire uniquement pour elle (2).

Leur historien, Philostrate, nous donne une triste idée du grec qui se parlait en Cappadoce au deuxième et au troisième siècle. Apollonius, dit-il, parlait le pur attique et ne se laissa point gâter par ses compatriotes (3). Quant à Pausanias, il ne put, même à l'école d'Hérode Atticus, se débarrasser de la prononciation épaisse des Cappadociens. Il détruisait l'harmonie des lettres, donnait aux longues le son des brèves, aux brèves celui des longues. « C'était, disaient les rieurs, un cuisinier qui accommo- » dait mal un somptueux repas (4). » Qu'il y avait loin de ce jargon à la langue pure et harmonieuse des Grégoire et des Basile! Mais à cette longue enfance, à l'engourdissement des esprits, aux futilités de l'école, succèdent, sous l'action du christianisme, une vigoureuse virilité, l'indépendance des caractères, la passion de la vérité, et du

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 318. — (2) Philostrat. Lipsiæ, ap., Th. Fritsch, 1719, p. 395. — (3) Philostr., vie d'Apollonius, p. 7.
(4) Ibid., vie des sophistes, p. 595.

milieu de ce peuple obscur et méprisé vont surgir les plus grandes lumières de l'Église.

II.

Si saint Basile est un des types les plus originaux de l'esprit nouveau que forme l'alliance de la Grèce et de l'Orient, il le doit principalement à la double éducation qu'il reçut, d'un côté, dans la famille, dans l'Église et dans la solitude ; de l'autre, dans les écoles des grammairiens, des rhéteurs et des philosophes. L'Église prépara le théologien et le grand évêque ; les écoles, le penseur et le grand orateur.

L'éducation religieuse de Basile commence presque dès le berceau, pour se continuer, sans être jamais interrompue par ses études profanes, jusqu'à l'âge d'homme. Pendant que son père enseigne les belles-lettres à Néo-Césarée, à Annési, dans la solitude d'un hameau qui leur appartient, l'aïeule, sainte Macrine, élève ses petits-enfants et les forme à la doctrine de Grégoire Thaumaturge et de ses successeurs, *ces astres de l'Église du Pont* (1). Après elle, sa bru, sainte Emmélie, sainte Macrine la jeune, sa petite-fille, continuent cette austère éducation, d'où sortirent trois évêques et trois saints : Basile, Grégoire de Nysse et Pierre de Sébaste. Même piété, même éducation dans la maison de l'évêque de Nazianze. Près du vieil évêque et de son épouse Nonna, le modèle des femmes, comme il est celui des hommes (2), leur fils, le

(1) Sancti Basilii, ep. 204, p. 315. — (2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 178.

jeune Grégoire, se plaît à lire les livres *qui défendent la cause de Dieu*, et grandit dans le commerce des hommes vertueux (1).

Cette éducation domestique paraît avoir été la seule que reçussent les femmes dans les familles chrétiennes. « Le premier âge, dit Grégoire de Nysse, n'y était pas » formé, comme ailleurs, par la lecture des poètes. Là, » étaient inconnues les passions émouvantes de la tragé- » die et les turpitudes de la comédie. Point d'autre étude » que celle des livres saints; point d'autre chant que » celui des psaumes. A toute heure du jour, se faisait » entendre la psalmodie, comme une bonne et fidèle com- » pagne (2). »

De cette école austère sortaient de chastes vierges et des femmes non moins chastes, ces femmes, dont parle Salomon, qui restaient chez elles et aimaient leurs maris, qui veillaient aux soins du ménage, avaient toujours les mains au fuseau, nourrissaient bien leurs serviteurs et recevaient leurs amis à une table abondante.

« Ecoutez, ajoute saint Grégoire dans l'éloge de Gor- » gonie, sa sœur, écoutez femmes indolentes et avides de » paraître, qui méprisez le voile de la pudeur. Qui, » comme elle, a commandé à ses yeux? qui, plus qu'elle, » a mis des portes à ses oreilles? qui les ouvrit davan- » tage à la parole divine? qui sut mieux donner l'esprit » pour guide à sa langue? Sur elle, ni or artistement » travaillé, ni ces blondes tresses et tout l'artifice de la » chevelure, ni robe flottante et diaphane. Elle laissait

(1) Sancti Greg. Naz., t. II, p. 2. — (2) Sanctæ Macrinæ vit., c. 1, § 2.

» aux théâtres l'art menteur de peindre le visage et de » refaire l'œuvre de Dieu ; ses mœurs étaient son seul » ornement (1). » Libanius avait raison de s'écrier : « Quelles femmes il y a chez les chrétiens ! » Mais, à côté de ces femmes d'élite, combien d'autres mettaient l'Évangile en oubli et s'attiraient les éloquents reproches des Basile et des Grégoire !

Bien des hommes s'en tenaient à cette éducation de la famille : saint Pierre de Sébaste n'en eut point d'autre. « Sa sœur se fit sa mère, son père, son maître et son » guide. Dès l'enfance, elle l'éleva à la sublimité de la » philosophie, et seule lui donna la science que les autres » apprennent avec beaucoup de temps et de travail auprès » des maîtres (2). »

Heureusement pour l'Église et les lettres, Basile et Grégoire de Nazianze suivirent une autre voie. Après cette forte éducation, ils échapperont sans peine aux séductions d'Athènes, et l'on est sûr d'avance qu'ils ne connaîtront que deux chemins, celui de l'école et celui de l'église.

III.

Des mains de son aïeule, Basile passa entre celles de son père, *cet homme illustre, que le Pont proposait alors comme un précepteur public de vertu* (3). Il parcourut sous lui *le cercle des études*. Puis, comme l'abeille, qui recueille son miel sur toutes les fleurs, il vint à Césarée,

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 181.
(2) Sancti Greg. Nyss., Sanctæ Macrinæ vit. I, 2.
(3) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 324.

la métropole des lettres aussi bien que des villes. « Et là, » quel il parut aux yeux de ses maîtres! quel aux yeux » de ses condisciples! au-dessus de son âge par son ins- » truction, au-dessus de son instruction par la fermeté » de ses mœurs; rhéteur parmi les rhéteurs, même avant » de s'asseoir devant les chaires des sophistes; philo- » sophe avant les dogmes de la philosophie, et, ce qu'il » y a de plus grand, prêtre pour les chrétiens avant le » sacerdoce (1). »

Qu'avait-il fait jusqu'alors? Son panégyriste vient de nous l'indiquer. Souvent son intelligence lui avait fait devancer les leçons des rhéteurs et des philosophes; mais, en réalité, il avait terminé son cours de *grammaire*. Or, qu'enseignait la grammaire? Grégoire nous le dit plus loin. Elle enseignait la langue grecque, donnait les règles du mètre et des poèmes, exposait l'histoire (2). Basile avait donc appris à écrire sa langue; il avait lu les historiens, expliqué les poètes. Mais, pendant que le jeune chrétien commençait à subir, dans l'école et dans l'Église, la double influence de l'Orient et de la Grèce, déjà apparaissait en lui l'indifférence superbe des Grecs pour cette Rome lointaine qu'ils traitaient encore de barbare (3) et dont ils ne daignaient pas apprendre la langue.

La Grèce avait captivé ses fiers vainqueurs et leur avait donné ses arts. A Rome, un homme de bon ton devait parler le grec comme le latin, et, dans les écoles, on faisait marcher de pair l'étude des deux langues. En Grèce,

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 325. — (2) Ibid., p. 332.
(3) Libanius, t. II, p. 156.

rien de pareil. Ce *petit grec* que l'orgueilleux Romain trouvait bon tout au plus pour apprendre à ses enfants la langue d'Homère, lui rendit dédain pour dédain : il méprisa la langue de ses maîtres et parla grec dans Rome. Plutarque fut longtemps sans entendre le latin, ne l'apprit que par nécessité, et, de son aveu, ne le sut jamais assez pour comprendre les beautés de Cicéron (1). Saint Grégoire, sur le trône patriarcal de Constantinople, déclarait ne pas savoir la langue de Rome (2). Il en fut de même de saint Basile. Du moins, c'est vainement qu'on chercherait dans ses ouvrages quelque trace des poètes ou des prosateurs latins. Si des passages de l'Hexaméron semblent tirés de Cicéron ou de Pline, il ne faut pas s'y méprendre. C'étaient des sortes de lieux communs qui se retrouvent dans Plutarque et dans Élien. Ceux-ci les avaient empruntés à quelque vieil auteur, Aristote, par exemple, et c'est à cette source première qu'avaient puisé Grecs et Latins. Les Grecs poussaient même si loin l'ignorance du latin qu'un de leurs grammairiens ne semble pas se douter qu'il y ait des langues sans article, et que Grégoire de Nysse, ayant à dire comment le mot *ciel* s'exprime en latin, l'écrit à peu près comme il devait l'entendre prononcer aux Romains, Κέλουμ (3), sans se préoccuper de la quantité ni de l'étymologie. Si Julien, à Athènes, étudie presque autant la langue latine que la langue grecque, sa naissance, comme l'indique Libanius, lui en faisait une loi. Le futur empereur des Romains ne devait pas ignorer la langue de ses peuples. On comprend tous les malentendus

(1) Plutarque, vie de Démosthène, 2.— (2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 827.
(3) Sancti Greg. Nyss. in Eunom., XII, p. 387.

que dût amener cette ignorance du latin chez les Grecs, et tout ce qu'il y eut souvent d'imaginaire dans les reproches d'hérésie que s'adressaient réciproquement, sans s'entendre, les églises d'Orient et d'Occident.

La littérature grecque était donc le fonds unique des études en Orient, et certes elle pouvait, à elle seule, satisfaire de nobles intelligences. Transportons-nous dans une de ces écoles et voyons comment le maître chrétien faisait vivre ses disciples avec les beaux génies de l'antiquité, sans toutefois leur abandonner *le gouvernail de ces jeunes âmes*. Le discours de saint Basile sur les auteurs profanes doit être, en plus d'un endroit, l'écho de ces leçons, comme le Traité des Études n'est souvent qu'un admirable commentaire de ce qui se faisait dans nos colléges, au temps de Rollin.

Le livre des livres dans les écoles grecques était Homère. C'était avec passion, avec un véritable culte, que les maîtres en parlaient à leurs élèves. Pour les chrétiens comme pour les païens, l'Iliade et l'Odyssée étaient les modèles du beau langage, la règle des mœurs, une école de vertu. Le monde ne voyait plus de pareils héros; les plaisirs, comme les vertus, avaient dégénéré; la nature elle-même n'avait plus la beauté de celle qu'avait chantée le poète d'Ionie. « Ne te laisse pas entraîner dans les théâtres et » séduire par les spectacles qu'on y représente, disait à » Julien, encore enfant, son maître, le chrétien Mardo- » nius. Tu veux des courses de chevaux : il y en a d'ad- » mirablement décrites dans Homère. Prends le livre et lis. » Tu te plais aux danses des pantomimes : laisse-les; la » danse des jeunes Phéaciens est plus mâle. Là, sont le

» joueur de lyre Phémius et le chanteur Démodocus. Il y » a même dans Homère nombre d'arbres, dont ceux que » nous voyons sont loin d'avoir le charme. *Ainsi autrefois,* » *à Délos, je vis près de l'autel d'Apollon s'élever une* » *jeune tige de palmier* (1). Et l'île touffue de Calypso ! » Et la grotte de Circé ! Et les jardins d'Alcinoüs ! Va, tu » ne trouveras rien de plus agréable (2). »

C'est dans Homère que les jeunes Grecs apprenaient à lire. Pendant tout le cours de leurs études, ils expliquaient ses poèmes, comme les plus beaux monuments de leur langue, et, à la fin, ils voyaient ses vers servir de texte aux leçons des rhéteurs. Aussi tous l'aiment, semblent le savoir par cœur et le citent le plus souvent sans le nommer. Ses vers remplissent la correspondance des Pères de l'Église, et plus d'une comparaison profane passe de ses poèmes dans leurs homélies.

Après Homère, venaient Hésiode et les Tragiques, Hérodote et Thucydide, Démosthène, Isocrate et Lysias (3). Ainsi poètes, historiens, orateurs, formaient l'esprit, dirigeaient le cœur, élevaient l'âme des enfants. Mais ces auteurs étaient les coryphées du paganisme, et plus d'un passage de leurs livres blessait la morale sévère du christianisme. Nul doute qu'un maître religieux, un saint, comme le père de Basile, à propos des dieux d'Homère, de leurs discordes et de leurs turpitudes, dût plus d'une fois déplorer l'aveuglement d'un si beau génie, s'abandonner à des invectives contre sa religion, la traiter d'impiété et de

(1) Odyssée, VI, 162. — (2) Julien, 2me partie, p. 79.
(3) Ibid., p. 193.

démence (1). A l'exemple de Platon, ils n'approuvaient pas tout dans ses fictions, ne s'évertuaient pas à voir des mythes profonds dans des anecdotes licencieuses, et trouvaient indigne de la divinité, et de fort mauvais exemple pour l'humanité, les querelles conjugales de Jupiter et de Junon, les malheurs de Vulcain, les amours adultères de Mars et de Vénus. Aussi était-ce avec choix et discernement qu'ils faisaient lire les poètes à leurs élèves. Le poète parlait-il d'hommes pervers ? Célébrait-il des héros ivres ou amoureux ? Mettait-il le bonheur dans une table abondante ou dans des chants efféminés ? Le maître faisait fuir ses élèves en leur bouchant les oreilles, comme fit Ulysse pour les chants des Sirènes : « Car l'habitude des mauvais livres est » le chemin des mauvaises actions (2). » Rapportait-il les paroles ou les actions des hommes vertueux ? « Aimez-les, » disait le maître, rivalisez avec eux, faites tout pour leur » ressembler (3). » On lisait, dans Xénophon sans doute, l'allégorie d'Hercule entre le vice et la vertu (4), on expliquait les beaux vers d'Hésiode sur les deux chemins de la vie, « l'un rude, escarpé d'abord, plein de sueurs et de fatigues, puis aisé, facile et plus doux que l'autre chemin, celui qui mène au vice (5) » et on y voyait une magnifique exhortation à la vertu. On s'arrêtait, dans Plutarque, sur des vers de Théognis, qu'il attribue à Solon (6) ; on ne pensait peut-être pas à les rendre à Théognis, mais on disait que le poète *avait en vue la même fin que nous* (7).

(1) Julien, 2me partie, p. 194 ; sancti Basilii op., t. II, p. 176.
(2) Sancti Basilii op., t. II, p. 173. — (3) Ibid. — (4) Ibid., p. 177.
(5) Ibid., p. 176 ; Hesiodi Opera v. 285. — (6) Plutarque, vie de Solon, 3.
(7) Sancti Basilii op., t. II, p. 177.

Socrate, frappé à la joue par un furieux, ne lève pas la main et le laisse se rassasier de colère. Son action est *sœur* du précepte : « A celui qui te frappe sur la joue, il » faut tendre l'autre, et voilà toute la vengeance (1). » Ainsi, les lettres saintes et les lettres grecques se rapprochaient, se mêlaient, se prêtaient un mutuel secours pour former les cœurs et les esprits dans cette Grèce asiatique.

Cette manière d'étudier les anciens, la jeunesse la retrouvait dans les grandes écoles. Païens et chrétiens s'empressaient de sortir des explications purement littéraires pour faire servir les beaux génies de l'antiquité au triomphe de la morale et de leur foi. Ecoutons ce passage de Basile, qui ne peut être qu'un souvenir d'une leçon de Libanius. « J'ai entendu dire à un habile interprète de la pensée des » poètes, que toute la poésie d'Homère est un éloge de la » vertu, et que, si l'on excepte ce qui est de pur ornement, » c'est vers elle que tendent toutes ses fictions. C'est vrai, » surtout dans les vers où il représente le général des » Céphalléniens sauvé du naufrage. D'abord, à peine a-t-il » paru, que la princesse le révère, loin de rougir en le » voyant nu, parce qu'au lieu de vêtements, le poète l'a » paré de vertu. Ensuite, il semble si grand aux yeux des » Phéaciens que, renonçant à la mollesse de leur vie, tous, » les yeux fixés sur le héros, rivalisent avec lui, et qu'il » n'en est pas un dont le vœu le plus ardent ne soit d'être » Ulysse, et Ulysse échappé du naufrage. Homère, conti- » nuait le savant interprète du poète, Homère élève pres- » que la voix pour nous dire : Pratiquez la vertu, ô hom-

(1) Sancti Basilii, t. II, p. 179.

» mes, la vertu qui nage avec le naufragé, qui, lorsqu'il » est nu sur le rivage, le fait paraître plus grand que les » heureux Phéaciens (1). »

IV.

Jusqu'ici, les études de Basile répondent à peu près à notre instruction secondaire. Alors, comme aujourd'hui, ces premières études n'étaient qu'un acheminement à des travaux plus sérieux. Muni de ce premier bagage littéraire, un jeune homme riche, intelligent et qui voulait briller dans le monde, allait dans les grands centres, à Antioche, à Alexandrie, à Constantinople et surtout à Athènes, étudier l'éloquence et la philosophie. Basile se rendit d'abord à Constantinople, puis à Athènes (2). Il y trouva les maîtres les plus célèbres et des condisciples destinés, comme lui, à surpasser la gloire de leurs maîtres.

D'abord, c'est Grégoire de Nazianze, cet *amant d'Athènes* (3), qui, venant chercher la science dans cette *ville d'or, la mère des belles choses*, y trouva le bonheur. Compagnons d'études et habitant sous le même toit, ils se préservent l'un l'autre des taquineries et des dissipations de ce peuple d'étudiants, font admirer leur piété dans une ville pleine d'idoles et échappent à ses dissolutions, « comme ce fleuve qui traverse la mer sans perdre la douceur de ses eaux. » Même ardeur pour la science les anime ; ils font la gloire de leurs maîtres ; leur nom est connu dans toute la

(1) Sancti Basilii, t. II, p. 177. — (2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 325, 326.
(3) Φιλαθήναιος.

Grèce et leur amitié les fait mettre au-dessus d'Oreste et de Pylade (1).

Entre les deux amis, se plaçait souvent un autre jeune homme, passionné comme eux pour l'éloquence et la philosophie. Ce jeune homme, pâli par l'étude et vêtu d'un manteau de philosophe, c'est Julien, le neveu de l'empereur Constance. Une affection partagée le lie à Basile ; ils étudient ensemble les saintes lettres et cherchent un accord entre elles et la doctrine de leurs maîtres ; étude pleine de vives discussions entre les deux jeunes gens et qui, avec plus d'une analogie, aboutira dans l'un à l'Hexaméron, dans l'autre à la doctrine du Soleil-Roi. Grégoire n'aime pas Julien, qui lui enlève son ami et le distrait de l'éloquence pour l'entraîner dans les spéculations de la philosophie. Peut-être a-t-il su le deviner sous le déguisement qui le cache. Tout lui déplaît dans Julien. Ce cou sans consistance, cette agitation et ce balancement des épaules, ce regard vif, égaré, qui sent la folie, cette démarche irrégulière et chancelante, ce nez qui respire le dédain, cette physionomie railleuse, ce rire convulsif, cette parole saccadée, ces interrogations précipitées, ces réponses sans suite, ne lui annoncent rien de bon (2). Quant à Julien, il caresse les deux jeunes gens. Peut-être ne désespère-t-il pas de les faire servir un jour à ses desseins secrets ; dès lors, pourtant, leur vie, leur langage, leur union, devaient lui montrer en eux d'ardents adversaires (3).

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 326 et seq. — (2) Ibid., p. 122.
(3) Ibid., p. 132.

Suivons Basile devant les chaires de ses maîtres. Comme aujourd'hui, deux enseignements se donnent dans ces grandes écoles : celui des lettres et celui des sciences. Les sophistes enseignent l'éloquence ; les philosophes le grand tout, l'être, c'est-à-dire, Dieu, le monde et l'homme. Mais les maîtres n'ont pas seuls la parole. Cette vive jeunesse de l'Orient eût peu goûté notre enseignement calme, froid et sans réplique. Le maître exposait ; puis s'engageaient d'ardentes discussions, où brillaient maîtres et élèves, et où Julien, « qui instruisait les autres plutôt qu'il n'était instruit lui-même, » mérita le nom de Fontaine de science (1).

C'est ainsi que Basile étudia la rhétorique à Constantinople et à Athènes, tantôt s'exerçant dans de brillantes déclamations, tantôt écoutant les savantes leçons de Libanius, qui resta son ami (2), d'Himère de Bithynie et du chrétien Prohérèse d'Arménie (3). On a perdu les déclamations de Prohérèse, que Rome avait proclamé le roi de l'éloquence (4) ; mais celles de Libanius et d'Himère, dont plus d'une a pu être entendue de Basile, ont été conservées et nous donnent une idée de l'enseignement qui forma l'un des plus grands orateurs de ce siècle.

Ces déclamations sont des discours de circonstance, des leçons de style, des modèles d'exercices. Parmi les premiers, on voit des semonces à de mauvais écoliers, que le

(1) Libanius, t. II, p. 267. — (2) Saint Basile, lettres 335 et suivantes.

(3) Socrate, IV, 26 ; Sozomène, VI, 17. Socrate et Sozomène disent à tort qu'Himère était chrétien. « Cet homme si éloquent fut, ce qui est évi- » dent, impie envers la religion. Tout en imitant les chiens qui mordent en » dessous, il aboie contre nous. » Photius, *Himère*, Rotom. 1653, p. 355.

(4) Eunape, éd. Firmin Didot, p. 492.

maître menace de l'expulsion du temple des muses, comme d'une espèce de mort (1), une improvisation pour calmer une révolte, qui avait éclaté au milieu de la leçon. « Le » zéphyre apaise les flots, disait Himère à la turbulente » assemblée ; et l'orateur attique, avec l'éloquence grec- » que, ne pourra calmer une sédition (2) ! » L'heureux temps que celui où des phrases harmonieuses suffisaient pour contenir les emportements d'une jeunesse indocile ! Ailleurs, dans une sorte de discours d'ouverture que le même sophiste prononce devant des élèves nouveaux, dont l'un, venu du mont Argée, fut peut-être Basile, il est curieux, de voir le ton mystique que prenaient les rhéteurs, les recommandations qu'ils adressaient à la jeunesse et la bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes (3).

On chercherait vainement dans les leçons de style un enseignement simple, clair et net. Même dans des sujets tout didactiques, on trouve une profusion de comparaisons, d'allusions, de mythes. Ces jeunes Grecs voulaient partout les enchantements de la poésie. Platon avait élevé leurs pères aux sublimités de la philosophie par de belles et ingénieuses allégories. A son exemple, Himère veut-il recommander la variété ? Il parle de Protée, qui ne put être qu'*un habile orateur* (4) ; il raconte la fable de Protagore et dit comment Prométhée et Epiméthée vinrent animer la nature encore inerte et la faire sortir de sa *laide uniformité par une variété harmonieuse* (5). A tout propos, les rhéteurs s'abandonnaient à ce penchant pour la fiction que

(1) Libanius, t. I, p. 574. — (2) Himère, éd. Firmin Didot, p. 30.
(3) Ibid., p. 90. — (4) Ibid., p. 88. — (5) Ibid., p. 89.

l'on retrouve jusque dans leurs élèves chrétiens, Basile, Grégoire de Nazianze et Chrysostome. Himère a-t-il à gourmander la paresse d'un des compatriotes de Basile? Rien de bon, semble-t-il dire à son jeune auditoire, ne peut venir des bords du Mélas, du *fleuve noir*; et, dans une allégorie, qui sent moins l'invective que le désir de plaire, il raconte comment de transparentes et d'argentées qu'elles étaient, les eaux de ce fleuve devinrent noires, quand Bacchus, à son retour de l'Inde, y fit baigner ses noirs captifs (1).

Les modèles des exercices (2) que les rhéteurs faisaient faire à leurs élèves, ont beaucoup de rapport avec les discours que l'on donne dans nos classes de rhétorique. Dans ces exercices dont les poètes, l'histoire, la vie pratique, fournissaient les sujets, les sophistes se posaient en maîtres de beau langage, de vertu et de sagesse politique (3). « Je cherche la vertu, disait Himère, et c'est à » cause d'elle que je loue les grands hommes (4). » Aussi, dans ces déclamations, tout n'est pas oiseux et d'une éloquence plus pompeuse que vraie. Il est tel passage, inspiré par la lecture de Démosthène à un de ces jeunes Grecs et recueilli par le maître, qui peut-être n'eût pas déparé un discours du grand orateur (5). Dans une déclamation con-

(1) Himère, p. 31. — (2) Μελέται. — (3) Julien, 2me partie, p. 193.
(4) Himère, p. 33.
(5) Démosthène, sur le bruit qu'Alexandre va faire rentrer les exilés, conseille aux Athéniens de rappeler Eschine : « Qu'Eschine revienne, lui » faisait dire le jeune orateur, mais à la voix de Démosthène, non à celle » d'Alexandre ; malgré la loi, plutôt que sur l'ordre d'un roi ; rappelé par » pitié, plutôt que par peur... Mais Eschine est un méchant ! Ajoute, si tu » veux, l'extermination de la Phocide, la trahison de la Thrace, la mort de

tre un mauvais riche, il est telle apostrophe qui, si elle fut entendue de Basile, dût vivement frapper le futur avocat des pauvres : « Tu ne seras pas toujours heureux, ô riche : » toi aussi, il faut que tu aies ton tour dans le drame. Car » jamais on n'a vu de tragédie, où les tyrans ne finissent » par tomber (1). »

Ainsi, malgré de nombreux sacrifices à une vaine et futile rhétorique, les sophistes du quatrième siècle, par l'étude des anciens poètes, de toutes ces muses qu'ils aimaient et faisaient aimer à leurs élèves, pour parler comme l'un d'eux, par une lecture approfondie de Démosthène et de Platon, et surtout en recommandant, sans toujours le pratiquer eux-mêmes, de mettre la vertu avant le style, les idées avant les mots, parvinrent à former des hommes et à faire revivre les lettres grecques au milieu de la décadence générale.

On reconnaissait Julien pour l'élève de Libanius à son style (2). Les ouvrages de saint Basile ne laissent pas voir moins de traces de l'enseignement des sophistes. Aussi avait-il été un de leurs plus brillants élèves. « Qui lui » comparer dans la rhétorique, *dont le souffle a l'impé-* » *tuosité de la flamme* (3) ? disait son fidèle compagnon » d'études : il eut tout des rhéteurs, excepté les mœurs (4) ». Basile, non plus que Julien, n'a jamais renié ses maîtres. Loin de trouver, comme Eunape, faibles, mortes et sans

» Kersoblepte, enfin, tous ses forfaits. Eh bien ! La République a plus d'une » fois pardonné aux méchants : mais jamais, quand elle gardait sa fierté, elle » n'a reçu la loi de personne. » Himère, p. 6.

(1) Himère, p. 11. — (2) Libanius, t. II, p. 152. — (3) Iliade, VI, 182.
(4) Sancti Greg. Naz. t. I, p. 333.

inspiration (1), ces déclamations de Libanius auxquelles il n'a peut-être manqué que la réalité pour être de la véritable éloquence, tous deux les lisaient avec amour et en témoignaient leur admiration avec le même enthousiasme. « Que tu es heureux, s'écriait l'empereur, de parler ou » plutôt de penser ainsi ! quel discours ! quelle âme ! quel » jugement ! quel style ! quelle harmonie (2) ! »

« J'ai lu ton discours, ô le plus savant des hommes, » écrivait l'archevêque, et je l'ai vivement admiré. O Mu- » ses ! ô éloquence ! ô Athènes ! quels présents vous faites » à ceux qui vous aiment (3) ! » Aussi se plaisait-il à envoyer les jeunes Cappadociens *à cette source abondante*, où lui-même avait puisé avec tant de bonheur (4).

Basile ne se passionna pas moins pour la philosophie que pour la rhétorique, qui n'était que comme un instrument dont la philosophie apprenait à se servir. Julien nous donne une idée de la manière dont Basile et lui durent entendre professer cette science par les Néo-Platoniciens d'Athènes. Elle embrassait la Logique, la Physique et l'Ethique, dont chacune, fidèle à la manie de la triade qui possédait toute l'école, se subdivisait encore en trois parties. La Logique, suivant qu'elle s'appuyait sur le vrai, le probable ou l'apparence, s'appelait démonstrative, persuasive ou sophistique. La Physique comprenait la Théologie, les Mathématiques et la Théorie des idées. La Morale, la *Pratique*, comme l'appelait Julien, suivant qu'elle avait en vue la direction de l'individu, de la famille ou de l'État, prenait les

(1) Eunape. Éd. F. Didot, p. 496. — (2) Julien, ep. 14.
(3) Sancti Basilii op., ep. 353, p. 461. — (4) Ibid., ep. 346, 349 et 353.

noms d'Éthique, d'Économique et de Politique (1). Ce vaste ensemble de connaissances ne formait qu'une science, la science de l'être. La Logique apprenait à l'intelligence à se connaître, à se diriger et à trouver Dieu en soi ; la Physique lui disait ce qu'étaient Dieu et le monde ; la Morale lui enseignait la fin de l'homme et le moyen d'y parvenir.

En présence de ce grand problème, qui a toujours tourmenté la raison humaine, quel entraînement devaient exercer sur Basile la métaphysique élevée des Alexandrins, leur morale pure et austère? Malgré les superstitions des disciples de Jamblique, le mysticisme de Plotin, son ravissement en Dieu par l'amour, aidé de la prière et de l'étude, son Dieu triple comme celui de l'Évangile, pouvaient-ils ne pas séduire cette âme chrétienne ? Quand *les disciples de Platon* lui disaient « ce qu'est l'âme, d'où elle vient et où elle va, ce qui l'abaisse et ce qui la relève, quel est pour elle l'esclavage, quelle est la liberté, comment elle peut échapper à l'un et jouir de l'autre (2), » ne devait-il pas, comme Libanius nous l'apprend de Julien, recevoir avec avidité un tel enseignement ? Mais aussi que de luttes entre sa foi et la doctrine de ses maîtres! que d'incertitudes! que d'erreurs même acceptées, caressées comme des vérités, puis abandonnées ! que de déceptions ! que de désenchantements ! « Il poursuivait une espérance, dit Grégoire ; » il proclama Athènes un vain bonheur (3). » Mais ce désenchantement ne dura qu'un instant et jamais il ne renia

(1) Julien, Cramoisy, 1re partie, p. 130.
(2) Libanius, t. II, p. 265. — (3) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 329.

que les excès d'une science à laquelle il s'était livré avec une passion qui n'eut d'égale que celle de Julien. « Qui le » surpassa, dit son panégyriste, dans la philosophie, cette » science sublime qui s'élève au-dessus du monde, soit dans » la philosophie pratique et contemplative, soit dans la » dialectique, cet art des démonstrations rationnelles et » des luttes de la pensée ? Et telle y fut sa force, qu'il eût » été plus facile de sortir d'un labyrinthe que des filets de » son raisonnement. Il apprit l'astronomie, la géométrie, » le rapport des nombres, assez pour ne point se laisser » battre par les plus habiles, mais il en rejeta l'excès, » comme inutile à ceux qui veulent être pieux. Aussi devons-» nous l'admirer davantage dans ce qu'il sut choisir ou » dans ce qu'il sut laisser (1) ? » On voit qu'il savait dès lors allier dans une sage mesure la foi chrétienne et les sciences de la Grèce.

Après avoir « chargé leurs vaisseaux de science, » Basile et Grégoire songent à retourner en Cappadoce. C'est en pleurant que Julien s'éloigna d'Athènes, où il eût voulu vivre et mourir (2). Ses rivaux quittent avec la même peine cette terre des Muses. « Le jour du départ était arrivé, dit » Grégoire de Nazianze, et avec lui les derniers entretiens, » les rappels, les gémissements, les embrassements, les » larmes. Car il n'est rien d'aussi triste que de se séparer » d'Athènes et de ses amis d'études. C'était un spectacle » attendrissant et qui n'est pas indigne de l'histoire. Autour » de nous se pressaient le chœur de nos condisciples, » quelques-uns même de nos maîtres. Ils disaient qu'ils ne

(1) Sancti Gregorii Naz. t. I, p. 333. — (2) Libanius, t. II, p. 227.

» pouvaient nous laisser partir et avaient recours à tout, » aux prières, à la force, à la persuasion (1). » Grégoire se laisse fléchir ; mais rien ne peut retenir Basile, ni ces regrets, ni les larmes de son ami, qui se plaint d'être trahi. Il s'empresse de retourner en Cappadoce, où Grégoire ne tarde pas à le suivre.

V.

Quel était l'effet de cette éducation élégante et réfléchie sur les vives et riches natures de l'Orient ? Il semble que Lucien a voulu le décrire dans une piquante anecdote. Un homme opulent et fastueux, un oriental sans doute, vint à Athènes, où il se rendait insupportable par la multitude de son cortége, la bigarrure de ses habits et tout son or. Ce pauvre homme voulait passer pour heureux ; il fit pitié aux Athéniens, qui entreprirent de faire son éducation. Leurs fines plaisanteries, leur exemple surtout, le débarrassèrent peu à peu de cette armée d'esclaves qu'il traînait sur les places et dans les bains, lui enlevèrent ses robes de pourpre, firent tomber de ses doigts cette multitude de bagues. Il s'en retourna parfait et accompli, grâce aux leçons de ce peuple spirituel. A son exemple, Basile et Grégoire étaient venus se corriger à Athènes de la pompe et de l'emphase du langage oriental, de cet amas fastueux de figures et de métaphores, des déréglements de l'imagination asiatique. S'ils n'ont pas tout à fait renoncé aux couleurs éclatantes, s'ils gardent un peu de leur or et de leurs diamants, si des fleurs brillent encore sur leurs robes, du moins, ils les

(1) Sancti Gregorii op., t. I, p. 333, 334.

portent avec goût et ont, sous ces restes de luxe oriental, l'aisance et la grâce athénienne.

Pendant que les rhéteurs formaient leur goût, leur raison s'est développée dans le commerce des philosophes. Ils reviennent d'Athènes avec la foi qu'ils y ont portée ; mais la méthode, la réflexion, la curiosité sont venues l'expliquer, la contrôler, en sonder les mystères. Devant eux, s'ouvrent de nouveaux horizons, quelquefois obscurcis de nuages, le plus souvent clairs et transparents, à travers lesquels ils voient distinctement la vérité que depuis leur enfance la religion leur enseigne dans les écoles de catéchumènes.

Pour ceux qui devaient se consacrer à l'Église, ces laborieuses études n'étaient que le prélude d'études plus laborieuses encore ; elles introduisaient les autres dans la vie publique. En revenant d'Athènes ou d'Alexandrie, un jeune homme voyait s'ouvrir devant lui toutes les carrières libérales. Césaire, frère de Grégoire de Nazianze, après avoir quitté Alexandrie, devient un des premiers médecins de Constantinople, est élevé à la dignité de sénateur et mérite la faveur des empereurs. D'autres plaident au barreau et parviennent aux magistratures, au gouvernement des provinces, aux dignités de la cour. Mais il est deux carrières qui séduisent et attirent les meilleures intelligences : l'enseignement des écoles et l'Église. Ces jeunes gens qui reviennent d'Athènes avec la passion des lettres et l'esprit rempli des triomphes de leurs maîtres, ne trouvent rien de plus beau que de faire entendre une parole éloquente, au milieu d'un auditoire enthousiaste. Puis, quand leurs succès les ont désignés à la foule, de gré ou de force, l'Église les

prend et, au lieu d'une chaire académique, leur donne une tribune. Ce fut l'histoire de Basile, de son frère et de son ami; ce fut celle de son disciple Amphilochius. Tous furent rhéteurs avant d'être évêques.

Si Basile est revenu un peu désenchanté de la philosophie, il a conservé un vrai culte pour les lettres et les enseigne avec le plus grand éclat (1). Quoiqu'en dise son ami (2), il sacrifie *au monde et à la scène* et cherche moins à répondre au désir de ses compatriotes qu'à se donner un théâtre. Sa sœur Macrine le jugeait avec moins d'indulgence. « Elle le trouvait, dit Grégoire de Nysse, » gonflé outre mesure de l'orgueil que donnent les lettres : » dans sa morgue, il méprisait toutes les dignités et regar- » dait de son haut ceux qui brillaient de l'éclat de la puis- » sance (3). » Croyons-en une sœur et un frère plutôt qu'un panégyriste nécessairement complaisant. Aussi bien pourquoi faire les saints et les grands hommes plus parfaits qu'ils n'ont été ? Pourquoi leur ôter nos misères ? Quand nous les voyons faibles comme nous, il semble que nous désespérons moins d'approcher de leurs vertus. D'ailleurs qui ne pardonnerait un enivrement bien naturel à un jeune homme qui avait la conscience de sa supériorité et s'entendait, chaque jour, applaudir par toute une ville, fière de ses succès ?

En même temps, le jeune rhéteur, joignant à l'orgueil de ses confrères plus d'un de leurs autres défauts, menait à Césarée une vie assez dissipée. C'est, du moins, ce que

(1) Ruffin, liv. II, c. 9. — (2) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 334.
(3) Sancti Gregorii Nyss. op. : vit. sanctæ Macrinæ, 2.

l'on peut conclure d'une lettre que lui adressait son ami, déjà retiré à Azianze. « Je ne veux pas, lui disait Grégoire, » qu'on me reproche la Tibérine avec ses neiges et ses » hivers, ô homme trop ennemi de la boue, qui ne marches » que du bout des pieds, qui ne foules que des parquets, » homme ailé, toujours en l'air. Est-ce que nous vous » reprochons d'être pâles, de respirer à l'étroit et de vous » mesurer le soleil ? Ici, nous sommes brillants de santé, » bien repus et libres comme l'air. Vous autres, vous vivez » dans les délices, au sein de l'opulence, toujours dans » l'Agora. Je ne t'en fais pas mon compliment; mais cesse » de me reprocher ma boue, ou je te jette à la face les » tripots de Césarée et tous ses vices (1). » Cette lettre, empreinte d'un léger épicurisme et qui rappelle plus d'une épître d'Horace, nous donne-t-elle l'idée de deux saints ? Otons les noms : c'est un ami des champs qui écrit à un ami de la ville, à un élégant du quatrième siècle.

Mais cet esprit solide devait se dégoûter vite des honneurs et des séductions du monde. Dès Athènes, Grégoire et lui, dans un moment de ferveur religieuse, s'étaient promis de vivre ensemble dans la retraite. Depuis longtemps aussi, sa sœur Macrine le pressait d'embrasser la vie laborieuse des solitaires et d'arriver par la pauvreté à la vertu et à la sagesse chrétienne. « Enfin, dit Grégoire de Nysse, rejetant » la gloire que donnent les lettres profanes, nouveau Moïse, » il préfère les Hébreux aux trésors des Égyptiens (2). »

Dégoûté du monde, Basile se donne sans réserve à

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 770.
(2) Sancti Greg. Nyss., t. II, p. 924.

l'Église. Dès lors commence pour lui une nouvelle éducation, l'éducation religieuse, la contre-partie d'Athènes. Écoutons-le d'abord raconter lui-même sa conversion et le grand parti qu'il prit. On croit lire un chapitre des Confessions de saint Augustin. « Après avoir donné beaucoup de temps à » la vanité, après avoir perdu presque toute ma jeunesse » en travaux futiles pour saisir les enseignements d'une » sagesse que Dieu fait déraisonner, je me réveillai enfin » comme d'un profond sommeil et je jetai les yeux sur » l'admirable lumière de la vérité, celle de l'Évangile. Je » vis alors l'inutilité de la sagesse des princes du monde, » qui travaillent sans résultat. Je pleurai longtemps sur les » misères de ma vie, et, dans mes prières, je demandais » qu'une main vint me prendre et m'initier aux dogmes de » la piété. Et avant tout, je me mis à redresser mes mœurs, » qu'avait perverties la longue fréquentation d'un monde » frivole. Puis, quand j'eus lu l'Évangile, quand j'y eus vu » que le meilleur moyen d'arriver à la piété, est de vendre » ses biens, d'en partager le prix aux pauvres, de ne plus » s'inquiéter de cette vie et de ne laisser distraire son âme » par aucune sympathie pour la terre, je souhaitais trouver » un des frères qui ont choisi cette voie, pour traverser avec » lui la courte agitation de la vie. »

Basile avait été demander l'éloquence et la science profane aux rhéteurs et aux philosophes d'Athènes : maintenant il va chercher la perfection, la philosophie religieuse, en Égypte, en Palestine et en Syrie, où de nombreux solitaires faisaient fleurir la piété.

« J'en trouvai, dit-il, beaucoup à Alexandrie, beaucoup » dans le reste de l'Égypte, d'autres en Palestine, en Calé-

» Syrie et en Mésopotamie. J'admirais leur abstinence, leur » patience dans les travaux, leur longue tension dans les » prières. Vainqueurs du sommeil, au-dessus de tous les » besoins de la nature, toujours dans la haute et libre mé- » ditation de l'âme, supportant la faim, la soif, le froid, la » nudité, sans faire attention au corps, sans lui donner une » marque de sollicitude, vivant, pour ainsi dire, dans une » chair étrangère, ils m'ont fait voir, en réalité, comment » l'homme dès ici-bas peut être étranger à la terre et vivre » dans le ciel. »

Basile trouvait enfin cette perfection, cette absorption en Dieu, que tous alors, chrétiens et Hellènes, vantaient à l'envi. « Dans mon admiration, ajoute-t-il, je félicitais ces » hommes de mener une telle vie et j'aspirais à devenir » leur imitateur (1). »

Nous voilà bien loin d'Athènes, de Démosthène et de Platon. Tel est l'homme dans l'ardeur de la jeunesse. Il ne sait pas aimer deux choses à la fois, il va de l'une à l'autre par de vives et impétueuses réactions. Ce n'est que plus tard, quand il s'est rassis et jette un regard calme sur le passé, qu'il cesse d'être exclusif et sait allier ce qui est fait pour se prêter un mutuel concours. Basile ne traitera pas toujours les lettres et la philosophie grecques de frivolités et ce sera pour lui un éternel honneur de les avoir fait concourir avec la théologie au triomphe de la morale et de la foi chrétienne.

De retour de ses longs voyages, Basile se retire à Annési, auprès de sa mère et de sa sœur, et y fonde son premier

(1) Sancti Basilii, ep. 223, p. 337.

monastère. Il y attire son ami et le suit, l'année suivante, à Azianze, dans une autre solitude. De cette retraite laborieuse, où ils se passionnent pour l'étude des saintes lettres, sortiront deux grands évêques, deux Pères de l'Église. Platon, Aristote et Plotin les avaient dirigés dans la philosophie profane; ils eurent pour guides dans la philosophie religieuse les anciens commentateurs (1), Aquila, Symmaque et Théodotion, le savant Eusèbe et surtout Origène (2), un néo-platonicien, comme eux, et alors l'oracle de la théologie. Sans oublier, quoique dise Basile, ce qu'ils avaient appris à Athènes, « ils vivaient avec Moïse, Élie et autres bienheureux, qui leur enseignaient la vérité dans une langue barbare (3). » L'Évangile leur servait d'introducteur pour pénétrer le véritable sens des prophètes; la méditation des prophètes leur faisait entendre les mystères de l'Évangile, et cette double étude les élevait à l'intelligence pure et nette du souverain Roi de l'univers (4). Ils firent plus que d'étudier Origène, leur premier maître dans la science sacrée; ils voulurent le mettre à la portée de tout le monde, peut-être le corriger, en le rendant tout à fait orthodoxe; et deux des plus brillants écrivains du siècle ne dédaignèrent pas le rôle de compilateurs, en publiant, sous le titre de *Philocalie d'Origène*, des extraits où ils avaient réuni tout ce qui pouvait être utile aux amis de la science (5).

Telle fut l'éducation de Basile; ce fut celle de Grégoire de Nazianze, de Chrysostome et de leurs plus illustres contemporains. Elle les prenait au berceau pour les déposer

(1) Ruffini, l. II, c. 9. — (2) Socratis, l. IV, c. 26; Sozomenis, l. VI, c. 17.
(3) Sancti Basilii, ep. 339, p. 455. — (4) Sancti Amphilochii, 2ª homilia.
(5) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 843.

sur les degrés du trône épiscopal. Trente ans d'études préparaient à peine à vingt ans de travaux ; car les rigueurs de l'ascétisme, les fatigues de l'épiscopat, les luttes religieuses, épuisaient vite ces laborieuses existences. Mais aussi avec quelle fécondité, quelle vigueur de pensée, quelle maturité de jugement défendaient-ils, dans leurs écrits, la cause à laquelle ils avaient voué leur vie !

VI.

Cette éducation mixte, moitié païenne et moitié chrétienne, alors comme aujourd'hui, ne manquait pas de contradicteurs. Julien n'était pas le seul qui renvoyât les jeunes chrétiens *à Luc et à Mathieu* et leur reprochât de ne pas laisser Homère aux adorateurs des dieux d'Homère. Bien des chrétiens, dans l'excès d'un zèle aveugle, rejetaient la science profane comme pleine de dangers. Déjà même il s'était élevé des écoles où l'on n'enseignait à la jeunesse que les saintes lettres. C'étaient celles des monastères, où, à côté des novices, les moines élevaient des enfants du siècle, destinés à retourner dans le siècle (1). Basile, tout en encourageant cette pieuse éducation, la trouvait insuffisante et préférait pour ses jeunes parents l'instruction des écoles publiques à celle de ses propres monastères (2). Grégoire et lui savaient bien que Libanius n'avait été pour rien dans l'apostasie de Julien ; et que, loin d'empêcher ses disciples de devenir des saints, il contribuait à en faire d'éloquents défenseurs de la foi.

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 518. — (2) Ibid., p. 173 et 174.

Il appartenait à ces deux brillants élèves d'Athènes de défendre une éducation dont ils étaient les plus beaux modèles ; et c'est à eux qu'il faut renvoyer les réformateurs modernes qui, au nom des Pères de l'Église, prétendent arracher des mains de notre jeunesse les divins auteurs qui ont formé les Pères de l'Église. « Le premier des » biens, dit Grégoire, c'est la science ; et je n'entends pas » seulement la nôtre, cette noble science qui dédaigne les » ornements et la pompe du langage pour ne s'attacher » qu'au salut et à la beauté des biens spirituels ; je parle » aussi de la science profane, que tant de chrétiens, bien » aveugles sans doute, rejettent comme pleine d'écueils et » de dangers, comme éloignant de Dieu. Faut-il mépriser » le ciel, la terre et l'air, parce qu'ils ont reçu un culte » criminel d'hommes qui, au lieu de Dieu, adoraient l'œu- » vre de Dieu ? Ne méprisons pas la science parce qu'elle » déplaît à quelques-uns, et regardons ses ennemis comme » des grossiers et des ignorants. Ils voudraient que tout le » monde leur ressemblât pour cacher leur ignorance dans » celle des autres. N'avoir que les mœurs ou la science » toute seule, c'est n'avoir qu'un œil. Mais ceux qui bril- » lent dans les deux à la fois, véritables ambidextres, ceux- » là sont les parfaits, et, dès ici-bas, jouissent de la béati- » tude de l'autre vie (1) ».

Basile fit plus que défendre cette éducation qui relevait les chrétiens aux yeux des païens et avait excité la jalousie de Julien. Il voulut la diriger de ses conseils, et, pour me servir de l'expression d'un de ses disciples, faire de la

(1) Sancti Gregorii Naz. op. t. I, p. 323 et 324.

science terrestre *la servante* de la céleste sagesse (1). C'est l'objet de son discours sur les fruits que l'on peut retirer des auteurs profanes. On n'aurait pas une juste idée de ce livre, si l'on n'y voyait que des conseils sur la manière de lire les ouvrages païens avec utilité et sans danger. Saint Basile n'aurait fait que développer la pensée de Plutarque, au point de vue du christianisme. Son but est plus hardi. Il veut, en répondant, à la fois, aux accusations de Julien et aux plaintes des chrétiens timorés, montrer que les lettres grecques ne sont pas une religion, mais un instrument, qui peut rendre au christianisme les services qu'il a rendus au paganisme. Il veut consacrer leur alliance avec l'Évangile, et, si je puis ainsi parler, faire entrer Homère et Platon dans l'Église. Ces beaux génies, qui avaient formé les grands hommes de la Grèce païenne, devaient, dans la Grèce chrétienne, former les défenseurs du culte nouveau.

Or, quel doit être leur rôle dans l'éducation de la jeunesse ? Loin d'être nuisibles, leurs ouvrages, par la ressemblance des doctrines, sont une préparation indispensable aux profondeurs des mystères. « Enfants, dit l'orateur » à ses jeunes parents, en attendant que l'âge nous per- » mette de pénétrer la profondeur des études sacrées, nous » y préludons par d'autres études qui n'en diffèrent pas » entièrement et qui sont comme des ombres et des miroirs » sur lesquels s'exerce la vue de notre âme. Nous imitons » ainsi ceux qui se forment à la tactique militaire : après » s'être dressés aux mouvements cadencés des mains et au » pas de la pyrrhique, ils recueillent dans les combats le

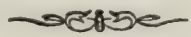
(1) Sancti Amphilochii, ep. ad Seleucum.

» fruit de leur instruction. Nous aussi, nous avons à sou-
» tenir un combat, le plus grand des combats. Pour nous
» y préparer, il nous faut tout faire, travailler de toutes
» nos forces et vivre avec les poètes, les historiens, les
» orateurs, tous ceux, enfin, dont nous pouvons attendre
» quelque profit pour l'utilité de notre âme.

» Comme les teinturiers font d'abord subir certaines
» préparations à l'étoffe qui doit recevoir la teinture et y
» mettent enfin la couleur ; si nous voulons conserver à
» jamais ineffaçable la gloire du bien, nous nous initierons
» à ces études étrangères, avant de prêter l'oreille aux
» sacrés et mystérieux enseignements. Alors, comme ceux
» qui se sont habitués dans l'eau à contempler le soleil,
» nous attacherons nos yeux sur la lumière elle-même (1) ».

Les études profanes ne sont pas seulement une préparation aux études religieuses : il y a parenté entre les deux doctrines. L'une est le soutien et la parure de l'autre. « De
» même que l'arbre, dont la vertu propre est de se couvrir
» de fruits en leur saison, doit sa parure aux feuilles qui
» s'agitent autour de ses branches : ainsi la vérité est le
» fruit de l'âme ; mais elle ne se revêt pas sans grâce de
» la sagesse étrangère, qui, comme un feuillage, abrite le
» fruit et charme la vue (2) ».

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 174 et 175. — (2) Ibid., p. 175.



CHAPITRE II.

SAINT BASILE ÉTABLIT LES MOINES DANS LE DIOCÈSE DU PONT.

I. État de l'Église de Cappadoce. — Clergé insuffisant, en présence de l'hérésie. — Saint Basile cherche des défenseurs plus sûrs dans les moines.

II. Fraternités d'Eustathe. — Saint Basile veut unir dans son institut l'action à la contemplation. — Il appelle Grégoire de Nazianze pour le seconder.

III. Travaux évangéliques de saint Basile dans le diocèse du Pont. — Partout s'élèvent des monastères.

IV. Comment ils se remplissent. — Moines Basiliens. — Pauvreté. — Vœux. — Famille qui se suffit à elle-même. — Travail, étude, prière. — Le moine Basilien secourt ses semblables par la prédication et les bonnes œuvres. — Asiles des étrangers et maisons des pauvres.

V. Milice dévouée, quelquefois gênante, même pour saint Grégoire et saint Basile.

VI. Souvent attaquée. — Défendue par saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome. — Appréciée par Julien.

I.

Ce n'était pas une perfection solitaire et égoïste, sans profit pour ses semblables, que Basile avait cherchée dans ses voyages. Cet esprit pratique était allé étudier les maux de l'Église au berceau de la religion et des hérésies qui la divisaient alors. Ce qui avait dû surtout l'attirer à Alexandrie, c'était le désir de voir Athanase et de se former à l'école de cet intrépide défenseur de la foi de Nicée. Il ne le rencontra point (1). Chassé par un concile d'évêques, Athanase errait de désert en désert. Mais Basile trouva

(1) Sancti Basilii, ep. 80, p. 173.

partout le patriarche absent ; il le voyait gouverner l'Égypte du fond de sa retraite ; il voyait, attentive à la volonté du chef invisible, la milice du désert porter ses ordres, copier ses écrits et les répandre dans tout l'Orient. Dès lors Basile avait compris que le plus sûr moyen de préserver sa patrie des attaques de l'hérésie partout triomphante, c'était de la mettre sous la garde d'une armée fidèle et disciplinée comme celle qui luttait sous les ordres d'Athanase.

Si nous en croyons Grégoire de Nazianze, rien ne distinguait plus les Cappadociens que la fermeté de leur foi et leur sincère croyance en la Trinité (1). Pourtant que de dissidents ne nous montre-t-il pas lui-même autour de la chaire de l'évêque !

« Les uns, dit-il, viennent avec des opinions toutes » faites, avec les dogmes dans lesquels ils ont été nourris : » pour eux se laisser persuader n'est pas de la piété, mais » la trahison de la vérité. D'autres, par fausse gloire et » par esprit de domination, exaltent l'iniquité, s'arment » comme les enchanteurs de l'Égypte, non contre Moïse, » mais contre la vérité, et se lèvent contre la saine doc- » trine. D'autres, poussés par l'ignorance et la témérité, » sa compagne, se jettent, comme des pourceaux, sur tout » enseignement et foulent aux pieds les belles perles du » salut. D'autres, enfin, n'apportent de chez eux aucune » idée arrêtée, mais s'adressent à tous les maîtres, à toutes » les écoles, pour choisir dans chacune ce qu'il y a de » meilleur et de plus sûr. Mauvais juges de la vérité, après » avoir souvent changé de maîtres, après avoir jeté, comme

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 339.

» de la poussière, bien des livres au vent, ils méprisent » également toute doctrine et se rient de notre foi, comme » si elle était incertaine : aveugles qui ne voient pas le » soleil (1) ! » Des hérétiques de bonne foi, des esprits forts, des incrédules, des éclectiques, que de loups dans la bergerie ! Ajoutez que les livres du Galate Eunomius sont dans toutes les mains, qu'Aétius, condamné par les Sémi-ariens, va être exilé en Phrygie, d'où son influence s'étendra sur toute la péninsule, enfin, que Constance, maître de l'Orient et de l'Occident, est décidé à ne rien négliger pour le triomphe de sa foi. L'incendie, qui avait désolé tout l'Orient, commençait donc à embraser la Cappadoce. Déjà il atteignait ses églises, qui n'avaient encore pleuré qu'à la fumée qui venait des régions voisines (2).

Basile devait trouver le clergé de Cappadoce insuffisant pour lutter contre un pareil fléau. Si les évêques de cette province avaient autrefois brillé à Nicée par leur doctrine et leur éloquence (3), Dianius, archevêque de Césarée, allait souscrire la formule de Rimini. Le prêtre était devenu semblable au peuple (4) ; des pasteurs, indignes de ce nom, *frelataient la parole de Dieu* (5). Des hommes, sans vertu, s'élançaient à l'autel, et se faisaient un revenu de la table sainte (6). Toujours en guerre pour des riens, ils étaient détestés des peuples, et décriés même par les fidèles les plus modérés (7). Au-dessous d'eux, les chorévêques s'arrogeaient toute l'autorité, et la parenté, l'amitié,

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 18. — (2) Sancti Basilii, ep. 222, p. 335.
(3) Eusèbe, vie de Constantin, IV, 43. — (4) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 34.
(5) Καπηλεύοντες, Sancti Basilii, ep. 103, p. 198.
(6) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 5. — (7) Ibid., p. 33 et seq.

l'argent, leur faisaient introduire des sujets indignes dans l'Église. Des jeunes gens s'engageaient dans le ministère pour ne pas être enrôlés (1). Partout des prêtres ignorants, débauchés, dont quelques-uns même se mêlaient de divination et suivaient des coutumes païennes (2). Ils étaient si pauvres, en général, qu'ils étaient obligés pour vivre de travailler de leurs mains, au détriment de leur instruction et des soins qu'ils devaient aux fidèles (3).

II.

Basile avait raison de ne point compter sur un clergé aussi faible : il donna à la foi des défenseurs plus sûrs dans ses moines.

Eustathe de Césarée, évêque de Sébaste, avait déjà établi des monastères en Cappadoce. Mais Eustathe était de ceux qui, par excès d'orthodoxie pour le Fils, allaient combattre la divinité du Saint-Esprit. Peut-être ses idées n'étaient-elles pas encore nettement formulées ; peut-être, malgré les accusations qui déjà planaient sur lui, Basile, comme Eusèbe de Samosate, se laissa-t-il prendre à de faux semblants d'orthodoxie et à l'austérité de sa vie (4) ; peut-être aussi, sans être sa dupe, ménageait-il en lui l'ennemi, la victime des Ariens, qui venaient de le condamner au concile de Mélitène. Toujours est-il qu'il se lia avec lui. Mais les *fraternités* d'Eustathe ne répondaient point à l'idéal qu'il poursuivait. Il ne pouvait vouloir d'un

(1) Sancti Basilii, ep. 54, p. 148. — (2) Ibid., ep. 330, can. 83.
(3) Ibid., ep. 81 et 198. — (4) Sancti Basilii, ep. 223, 3.

ordre, où il n'y avait point unanimité de doctrine entre les disciples, où il semble que chacun adoptait celle qui lui plaisait, où, à côté du futur ennemi du Saint-Esprit, grandissait Aérius, le futur champion de l'Arianisme.

Basile apportait de ses voyages une idée plus féconde. La vie solitaire, dit son fidèle compagnon, pleine de calme et de tranquillité, lui paraissait un facile chemin pour aller à Dieu. Mais elle ne produit qu'une vertu isolée, sans épreuve, sans comparaison, sans utilité directe pour la société. Si les religieux mêlés au monde échappent moins à ses tumultes, ils ont, en revanche, une vie plus pratique et plus utile. Concilier les avantages de la solitude et du commerce avec les hommes, en sorte que la contemplation et l'action se prêtassent un mutuel secours ; en un mot, créer des monastères où les moines, vivant comme des anachorètes, ne seraient point séparés de leurs semblables et pourraient les retremper par leur contact (1), telle était la pensée que Basile mit à exécution en 358, quand il se retira à Annési.

Mais il était un homme qui lui paraissait devoir puissamment seconder ses desseins ; c'était son ancien compagnon d'études, Grégoire, *ce vase d'élection, ce puits de science, cette bouche du Christ* (2). Lui aussi, il avait dit à la sagesse : « Tu es ma sœur. » Lui aussi, il avait donné ses biens aux pauvres, gardé son éloquence pour toute richesse et changé tout le reste pour la précieuse perle du salut (3). Il avait même aimé la solitude avant Basile et plus qu'*aucun homme de lettres ;* et depuis, il s'est plaint amèrement d'avoir été

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 359. — (2) Sancti Basilii, ep. 8, p. 81.
(3) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 135. ; sancti Basilii, ep. 14.

enlevé de cette acropole (1). Mais la solitude qui lui souriait était une retraite calme et paisible, comme la maison de son père à Azianze; c'était celle du contemplatif, du poète et du théologien, non la solitude militante de Basile. Puis, sa mère malade réclamait sa présence. Aussi se fait-il prier quelque temps. Mais Basile devient plus pressant, lui rappelle la promesse qu'ils se sont faite à Athènes de vivre ensemble dans la retraite (2), lui reproche son égoïsme (3). Tantôt, il lui décrit la vie de son monastère, où l'étude de l'Écriture sainte, la prière, le travail des mains, des entretiens sans ostentation et pleins d'affabilité, un seul repas, de légers sommeils partagent les vingt-quatre heures, où le chant des hymnes fait imiter sur la terre le concert des anges (4). Tantôt, il lui fait une description poétique et enchanteresse de sa demeure, bâtie sur la pointe la plus avancée d'un sommet, d'où il découvre et voit s'étendre sous ses yeux la vallée de l'Iris; d'où il peut regarder le cours du fleuve, plus agréable pour lui que le Strymon ne l'est aux habitants d'Amphipolis. « L'île de » Calypso serait peu de chose auprès, quoiqu'Homère » l'ait admirée plus que toutes les autres pour sa beauté. » Pardonne-moi de fuir vers cet asile. Alcméon lui-même » s'arrêta, quand il eut rencontré les îles Échinades (5). »

Grégoire se rendit, enfin, à une amitié si pressante et si pleine de séductions. Il vint, mais sans admirer les brouillards du Pont, ce triste lieu d'exil, ce trou à rats, décoré du nom de monastère. Il n'oublia jamais ce mauvais bouillon

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 46. — (2) Ibid., p. 769.
(3) Ibid., p. 768. — (4) Sancti Basilii, ep. 2. — (5) Sancti Basilii, ep. 14.

et ce pain sur lequel glissaient les dents ; ce fumier, plus puant que celui d'Augias, qu'il lui fallait porter au jardin, ce chariot que Basile et lui, devenus vendangeurs, traînaient, le cou et les bras tendus. Sans le secours d'Emmélie, la vraie mère des pauvres, il serait mort de faim, de soif et de froid, emportant plutôt la compassion des hommes que leurs louanges (1). Il s'enfuit vite d'Annési dans sa retraite d'Azianze, où nous avons vu Basile le suivre, un instant, pour achever, dans la méditation des saintes lettres, leurs études religieuses.

III.

« La contemplation est belle, belle aussi est la pratique : » l'une, s'élevant d'ici-bas, pénètre dans le saint des » saints et rapproche notre âme de son origine ; l'autre » reçoit le Christ et montre l'amour par les actions (2). » Basile savait les concilier toutes les deux. Ses études n'empêchaient pas ses travaux évangéliques. Telle avait été l'affluence des disciples autour de lui que sa solitude, comme celle de Jean-Baptiste, était devenue une véritable ville (3). Il en sortait pour aller faire des missions dans le Pont et la Cappadoce. « Il parcourait les villes et les cam- » pagnes du Pont, dit Ruffin ; il stimulait les âmes indo- » lentes de cette nation, peu préoccupée de l'espérance » future ; il les enflammait par ses prédications et détruisit » l'endurcissement de leur longue négligence. Il les fit

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 773. — (2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 241.
(3) Saint Grégoire de Nysse, éloge de saint Basile.

» renoncer aux vains soucis du siècle, rentrer en eux-
» mêmes, se réunir en communautés et construire des mo-
» nastères. Il leur apprit à se donner au chant des hymnes
» et des psaumes, et à la prédication, à prendre soin des
» pauvres, à leur fournir des habitations convenables et le
» soin de leur vie, à établir des maisons de vierges, à faire
» désirer de tous, s'il était possible, la vie passée dans la
» pudeur et la chasteté. En peu de temps, toute la province
» changea d'aspect; on eut dit un champ aride et inculte,
» où tout à coup se seraient élevées une riche moisson et
» une vigne féconde (1). » Sozomène nous parle de la même manière de ses missions, des nombreux monastères qu'il bâtit, de ses prédications, qui entraînaient les peuples à sa doctrine (2).

Ainsi Basile s'était créé, ou plutôt avait mis au service de la foi, une puissance avec laquelle il dominait la société. Les maisons des pauvres lui donnaient le peuple ; les couvents de vierges lui donnaient accès dans les familles ; mais c'était surtout dans les moines qu'était sa force.

IV.

L'enthousiasme religieux, le chagrin, le dégoût du monde (3), la crainte du service militaire (4), la misère et le mépris qui pesaient sur les artisans des villes et des campagnes, jetaient des légions entières dans ces asiles tranquilles et respectés. Basile savait encore y attirer les âmes

(1) Ruffin, l. II, c. 9. — (2) Sozomène, VI, 16.
(3) Sancti Basilii, t. I, p. 169. — (4) Code Théodose, l. XII, t. I, l. 63.

par de pieuses séductions. Il nous donne son secret dans une lettre charmante. « Voici l'art de prendre les colombes. » On parfume les ailes d'une colombe apprivoisée, puis on » la lâche. Attirées par l'odeur, les autres la suivent et » entrent avec elle dans le colombier. C'est ainsi que j'ai » pris ton fils Denys : j'ai parfumé d'une essence divine les » ailes de son âme, et je te l'ai envoyé, afin que tu t'en- » voles avec lui et que tu gagnes le nid, où il a établi sa » demeure (1). » Dans ce nid, Basile recueillait des orphelins et des enfants amenés par leurs parents. Ils devenaient les enfants communs des frères. On leur enseignait l'Écriture sainte et, quand ils jouissaient de toute leur raison, on leur faisait faire leurs vœux (2). Puis venaient des époux qui, d'un commun accord, avait renoncé au mariage (3), des esclaves, munis du consentement de leurs maîtres (4), des personnes libres, enfin quelques solitaires que Basile avait convaincus du danger de vivre seuls (5).

Celui qui voulait entrer dans une fraternité, renonçait à tout, à sa famille, à lui-même (6) ; il vendait ses biens et avec le prix dotait les maisons des pauvres. Il devait lui-même présider à cette distribution, ne pas en charger le premier venu et, moins que d'autres, de mauvais parents (7). Après s'être éprouvé par un noviciat, il faisait ses vœux, et, dès lors, il était irrévocablement lié par les lois de l'Église, par l'opinion publique et, plus encore, par

(1) Sancti Basilii op., ep. 10. — (2) Ibid., gr. règles, 15.
(3) Ibid., gr. règles. 12 ; t. III, p. 479.
(4) Ibid., gr. règles, 10.
(5) Ibid., gr. règles, 7.
(6) Ibid., gr. règles, 8 ; pet. règles, 20.
(7) Ibid., gr. règles, 9.

sa conscience, qui, dans un retour au monde, eût vu un sacrilége, le vol de l'offrande faite à Dieu (1).

Sous la conduite d'un préfet, qui les reprend (2) et que reprennent les principaux d'entr'eux (3), les frères forment une famille, qui ne demande rien au monde. Ils bâtissent eux-mêmes leurs monastères (4), ils ont des ateliers de charpentiers, de forgerons, de tisserands, de cordonniers (5), ils cultivent leurs jardins et leurs champs (6), et remplissent les fonctions les plus basses des domestiques et des esclaves, parce que telle est la volonté du supérieur, et que c'est travailler à l'œuvre de Dieu.

La prière, le chant des psaumes et des hymnes, l'étude, partagent la journée avec le travail. Mais tous ne font pas les mêmes études. Est-il utile d'étudier beaucoup de parties de l'Écriture, dit une règle ? — Les supérieurs le doivent pour instruire leurs subordonnés de la volonté de Dieu. Les autres n'ont qu'à remplir exactement leurs devoirs, sans s'inquiéter du reste (7). Il y en avait qui étaient jugés dignes d'étudier les quatre Évangiles (8) ; d'autres pouvaient s'élever à la connaissance de tous les livres saints. Mais tous étaient élevés dans la plus pure orthodoxie, et, adorateurs passionnés de la Trinité, n'avaient que des anathèmes pour les impiétés qui l'attaquaient. Ainsi le monastère basilien réalisait le rêve de nos utopistes modernes. C'était une famille où chacun, s'oubliant soi-même, travaillait selon ses facultés, au bien général. Et quel exemple pour cette société où régnaient partout l'égoïsme, l'inéga-

(1) Sancti Basilii op., gr. règles, 14. — (2) Ibid., gr. règles, 25.
(3) Ibid., gr. règles, 27. — (4) Ibid., ep. 256, p. 390.
(5) Ibid., t. II, p. 385. — (6) Ibid. — (7) Ibid., p. règles, 235.
(8) Ibid., 236.

lité et l'esclavage. Dans cet asile, qui s'ouvre à toutes les souffrances, plus de ces distinctions qui troublent le monde ; plus d'hommes libres, plus d'esclaves ; plus de riches, plus de pauvres ; plus de patriciens, plus de plébéïens. Il n'y a qu'un peuple de frères. Egaux devant Dieu et devant la règle, tous concourent, selon leurs forces, à délivrer l'humanité des misères qui la travaillent.

En effet, le moine basilien n'est pas, comme le cénobite d'Égypte, séparé du monde par un mur infranchissable. « Les poissons meurent, disait saint Antoine, quand on » les tire de l'eau, et les moines s'énervent dans les villes ; » rentrons vite dans nos montagnes, comme les poissons » dans l'eau (1). » Les moines basiliens vivent aussi dans la solitude pour gagner le ciel, mais ils ne veulent pas le gagner seuls : « Si on a les biens du cœur sans les répan- » dre par la parole, disait leur législateur, on méritera ce » reproche : *Sagesse cachée, trésor invisible, à quoi* » *bon* (2)? » Les principaux, au moins, doivent se mêler à la société pour l'instruire. Cet homme à la chevelure négligée, à la démarche posée, dont l'œil ne s'égare jamais, ouvre son monastère à ses semblables, ou va les trouver, du moment qu'il s'agit de leur édification. Son contact fortifie le clergé ; il entre lui-même dans les ordres et devient le collaborateur de l'évêque. Il va aux fêtes des martyrs, et prêche dans les églises. Il entre dans les maisons, prend part aux conversations, aux repas, et, tout en évitant les longs entretiens et les liaisons avec les

(1) M. de Montalembert, Moines d'Occident, t. I, p. 61.
(2) Sancti Basilii op., t. I, p. 178.

femmes, est le directeur et le compagnon de piété des âmes (1). « La douceur de son sourire, ou plutôt une en-
» vie de sourire, réprime autour de lui le rire déréglé;
» sa langue est guidée par la raison; sa louange, assai-
» sonnée de sel, ne flatte pas, mais mène à la perfection;
» ses reproches sont plus désirables que ses louanges.
» Solitaire au milieu du monde, ami de l'homme dans la
» solitude (2), » il conseille la vertu, maintient la pureté de la foi, et, sans lui, dit Sozomène, l'hérésie d'Eunomius se serait répandue de l'Hellespont au Taurus, et celle d'Apollinaire du Taurus à l'Égypte (3).

Le moine ne doit pas seulement soulager les maux de l'âme. Les maisons des pauvres, dont se couvrait une partie de l'Asie-Mineure, étaient des asiles ouverts à toutes les souffrances physiques. Les trésors qu'y faisait entrer l'éloquence de Basile, en sortaient par les mains libérales des moines, pour donner l'hospitalité aux voyageurs, des soins aux malades, des aliments aux pauvres. Basile avait trouvé dans les monastères d'Égypte le *Xenodochium*, l'asile des étrangers (4), dans quelques-uns même les premiers exemples d'hospices (5). Mais il y avait loin de

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 191, 204, 788.
(2) Ibid., p. 191. — (3) Sozom. VI, 27.
(4) Ruffin, de vita Patrum, II, 21.
(5) « Il y avait tel monastère qui servait d'hôpital aux enfants malades, et devançait ainsi une des plus touchantes créations de la bienfaisance moderne; tel autre, dont le fondateur, après avoir été lapidaire dans sa jeunesse, avait transformé sa maison en hospice pour les lépreux et les estropiés des deux sexes : « Voilà, disait-il en montrant aux dames d'Alexandrie l'étage supérieur réservé aux femmes, voilà mes jacinthes. » Puis, en les conduisant à l'étage d'en bas, où étaient les hommes : « Voici mes émeraudes. » M. de Montalembert, Moines d'Occident, t. I, p. 72.

ces premiers essais à la grande institution dont le bienfaiteur de la Cappadoce dota le monde. Le premier, il donna à l'ordre monastique une constitution, qui fut promptement adoptée dans tout l'Orient, et fut ainsi le père de tous les ordres qui naquirent depuis et ne firent que perfectionner sa règle et l'approprier aux besoins du temps. Le premier aussi, par les maisons des pauvres qu'il établit dans toutes les villes, dans les bourgs même, sous la direction des évêques et des chorévêques (1), il organisa la bienfaisance sur une vaste échelle, et fut le précurseur des François de Sales et des Vincent de Paul. Pour Basile, ces deux institutions, le monastère et la maison des pauvres, quoique séparées et distinctes, n'en formaient qu'une. A ses yeux, les secours corporels n'étaient qu'un moyen d'arriver à l'âme (2). Pendant que la main du moine servait les voyageurs, nourrissait les pauvres, pansait les malades, ses lèvres leur distribuaient une aumône plus précieuse, celle de la parole de Dieu.

V.

Cette milice, par excès de zèle, fut plus d'une fois gênante, hostile même, pour ses chefs. Le vieux Grégoire a-t-il la faiblesse de souscrire une formule de foi suspecte : aussitôt les moines rompent avec lui, font recevoir au rang des prêtres les principaux d'entre eux et élèvent chaire contre chaire, autel contre autel. Et Grégoire de Nazianze, pour les réconcilier avec son père, dépense plus

(1) Sancti Basilii, ep. 140 p. 235.— (2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 340.

de diplomatie et d'éloquence qu'il n'en faudrait pour faire la paix entre deux puissances ennemies (1). Basile, devenu archevêque de Césarée, n'aura pas moins à se plaindre d'eux. Quand cet habile défenseur de la foi de Nicée, tout entier aux Ariens, ménagera les ennemis du Saint-Esprit, nous le verrons attaqué par un vieux moine jaloux, suspect à beaucoup de ses religieux et obligé de faire défendre son orthodoxie par une lettre d'Athanase. « C'était, disait Grégoire en rappelant l'apologue de Ménénius, la main qui dédaignait l'œil, les pieds qui s'élevaient contre la tête, au lieu de former un même » corps et un même esprit (2). » D'autres fois, la discorde éclatait entre les membres d'un même monastère, et Basile était impuissant à rétablir la paix (3).

Ces querelles faisaient le bonheur des Ariens, très-attentifs, comme tous les sectaires, aux misères de l'Église rivale, et qui se consolaient de leurs blessures dans des déclamations tragiques sur celles de leurs ennemis (4). « Elles excitaient, dit Basile lui-même, le rire de ceux » qui, dans cette malheureuse Césarée, ont toujours détesté la vie pieuse, la traitent d'artifice, de masque » trompeur de sainteté. Car, ajoute-t-il, il n'est pas ici » de profession qui soit aussi suspecte que la vie ascétique (5). » Il faut en convenir, les coups que les moines se donnaient sur la poitrine, leurs soupirs, leurs élévations à Dieu, leurs larmes dans la prière, pouvaient paraître affectés même aux yeux de ces vives populations de

(1) Sancti Greg. Naz., or. XII et XIII. — (2) Ibid., t. I, p. 195.
(3) Sancti Basilii, ep. 258 et 259.
(4) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 205. — (5) Sancti Basilii, ep. 119.

l'Orient. Dès lors aussi, malgré les précautions de Basile et des conciles (1), on leur reprochait d'enlever les esclaves à leurs maîtres, les enfants à leurs familles, la matrone aux devoirs de la vie domestique ; et, dans un temps où ils se montrèrent plus que jamais fidèles et judicieux dispensateurs des aumônes, Zozime disait malignement que, pour le bien des pauvres, ils avaient réduit à la mendicité une grande partie de l'espèce humaine (2).

Sans parler des épigrammes de Zozime, des injurieuses railleries de Libanius et des calomnies d'Eunape contre *les hommes noirs*, il ne manquait pas de chrétiens sincères qui ne voyaient point d'utilité à se séparer des hommes. « Les évêques, disaient-ils, ne vivent-ils pas avec le » monde, et ne célèbrent-ils pas des fêtes spirituelles, » d'où l'on peut tirer beaucoup de profit (3) ? » Basile pouvait répondre que les meilleurs évêques venaient de la solitude ; mais il se contentait de décrire les débordements du siècle : « Le solitaire, concluait-il, c'est le pas- » sereau échappé des piéges de l'oiseleur. » Grégoire défendait à son tour la solitude qu'il n'eût jamais dû quitter, et il la défendait en poète.

« Les hirondelles, écrivait-il au gouverneur Céleusius, » raillaient les cygnes, de ce qu'au lieu de fréquenter les » hommes et de faire entendre leur musique en public, » ils vivent autour des prairies et des fleuves, se plaisent » dans la solitude et chantent peu. Encore, s'ils chantent, » ne chantent-ils que pour eux, comme s'ils rougissaient

(1) Grandes règles, 10, 11, 12 ; Concile de Gangres, can. 16.
(2) Zozime, v, p. 325. — (3) Sancti Basilii, ep. 42, p. 126.

» de la musique. A nous, disaient-elles, à nous sont les » villes, et les hommes, et leurs habitations. Nous babil- » lons à leurs oreilles, et nous leur racontons notre his- » toire, ces anciennes aventures d'Attique, Pandion, » Athènes, Térée, la Thrace, le voyage, l'outrage, la » lettre, Itys, et comment d'êtres humains nous sommes » devenues oiseaux. — Bavardes, leur répondirent les » cygnes, grâce à nous, on vient, jusque dans la solitude, » entendre notre musique, lorsque nous abandonnons nos » ailes au souffle doux et harmonieux du zéphyr. Si nous » chantons peu et pour peu de personnes, du moins, mé- » ritons-nous ce bel éloge, d'aimer la mélodie et de l'aimer » en sages, avec mesure, et de ne point mêler la musique » au tumulte (1). »

Basile et Grégoire n'avaient défendu les moines qu'en passant, ne protestant que par leurs œuvres contre la calomnie. En 370, un autre beau génie de l'Église orientale réfuta directement les adversaires de la vie monastique. Mais Chrysostome, comme Basile et Grégoire, se contente de montrer la grandeur et l'abnégation de la vie solitaire, la fécondité de ses travaux, sa nécessité au milieu de la corruption universelle pour conserver l'idéal de la vie chrétienne. On ne le voit pas assez faire ressortir l'action bienfaisante des moines sur la société par la prédication et les bonnes œuvres. Il est vraiment étrange que ce soit Julien, ce violent ennemi du christianisme, qui ait le mieux apprécié, au quatrième siècle, le côté pratique de l'institution de Basile. Ce persécuteur des moines ré-

(1) Sancti Greg. Naz., ep. 114, t. I, p. 768.

vait leurs asiles des étrangers et leurs maisons des pauvres pour ses païens régénérés. « Pourquoi ne jetons-nous » pas les yeux sur ce qui a fait la fortune de l'impiété ? » écrivait-il au pontife de Galatie. Fais bâtir dans chaque » ville des maisons, où les étrangers puissent recevoir » l'hospitalité, quelle que soit leur religion. Il est honteux » que pas un juif ne mendie et que les impies Galiléens » nourrissent nos pauvres avec les leurs (1). » Ces hospices que Julien faisait élever et entretenait au moyen d'impôts particuliers dans des provinces que la charité chrétienne couvrait de monastères et de maisons des pauvres, sont le plus bel éloge de l'œuvre de Basile. On se tromperait, si l'on ne voyait dans cette rivalité de bienfaisance qu'un combat de popularité avec une religion ennemie, qu'un moyen de lui enlever le menu peuple. L'intelligence et le cœur de Julien valaient mieux que son entreprise. Cet homme qui « s'était toujours trouvé enrichi par ses aumônes, » comprenait toute la grandeur de l'institution monastique, au milieu de la dissolution générale de la société, de l'égoïsme et de l'esprit étroit des riches, de la misère et du découragement des peuples.

(1) Julien, ep. 49.

CHAPITRE III.

SAINT BASILE SOUS DIANIUS ET SOUS EUSÈBE.

I. L'épiscopat devenu un objet de convoitise et d'intrigues. — Luttes de saint Basile contre ces évêques orgueilleux et incapables.

II. Caractère de saint Basile. — Noble fierté, corrigée par l'humilité chrétienne. — Gravité orientale, tempérée par la politesse grecque. — Courage plein de circonspection.

III. Concile de Constantinople. Rôle pâle de Basile. — Dianius, évêque de Césarée, souscrit la formule de Rimini. — Basile rompt avec lui. — Dianius rappelle Basile et meurt dans ses bras.

IV. Élection violente d'Eusèbe. — Fermeté du vieux Grégoire de Nazianze, soutenu par Basile. — Basile élevé au sacerdoce.

V. Jalousie d'Eusèbe. — Il chasse Basile, qui ne veut pas consentir au schisme et se retire dans le Pont.

VI. L'arrivée de Valens à Césarée force Eusèbe de rappeler Basile. — Conduite généreuse et délicate de Grégoire de Nazianze.

VII. Réconciliation de Basile et d'Eusèbe. — Défaite des Ariens.

VIII. Partage de la puissance entre Eusèbe et Basile. — L'un est évêque, l'autre gouverne. — Bienfaits de Basile.

I.

La retraite avait donné à Basile une milice puissante et la contre-partie d'Athènes, la philosophie religieuse. C'était désormais le premier personnage de la Cappadoce, l'espoir de l'Église ébranlée et du sacerdoce qui tombait de toute part. De gré ou de force, il fallait qu'il devint évêque. Les fidèles devaient le tirer de la solitude pour lui confier la défense de l'Église, comme les anciens Romains enlevaient leurs consuls à la charrue pour les envoyer sauver la patrie sur les champs de bataille.

Basile était trop chrétien pour convoiter cette noble tâche ; il la redouta même. Mais, quand l'hérésie assaillait de toute part la cité de Dieu et en ébranlait les murs, pouvait-il déserter le combat pour mener la vie calme et paisible de la solitude (1)? S'il était insensible à la gloire du monde, s'il était sans ambition pour lui-même, il en avait une immense pour l'Église, cette ambition pure et désintéressée qui fait triompher les grandes causes.

L'épiscopat était le vrai consulat du quatrième siècle. Il donnait gloire et puissance, et élevait l'élu de l'Église bien au-dessus des magistrats civils. Aussi, au grand désespoir de Grégoire de Nazianze, était-il devenu l'objet de toutes les convoitises, le but de toutes les ambitions. « Aujourd'hui, dit-il, la plus sainte des fonctions court le » risque d'exciter le plus de dérision. Ce n'est pas la » vertu, c'est l'intrigue qui mène à l'épiscopat. Les trônes » ne sont pas aux plus dignes, mais aux plus puissants. » On ne voudrait point d'un médecin qui ignorerait la » nature des maladies : mais on trouve facilement un » évêque. Point de peine : l'on improvise ; il naît tout d'un » coup, comme les géants de la Fable. Nous faisons les » saints en un jour, et nous leur ordonnons d'être sa- » vants, à eux qui ne savent rien et qui, pour mériter le » sacerdoce, se sont donné la peine de le vouloir (2). »

Ce n'est ni par l'intrigue, ni par la faveur, mais par son mérite et par degrés, suivant les canons de l'Église, que Basile s'élèvera à l'épiscopat, d'abord simple soldat,

(1) Saint Grégoire de Nysse, Éloge de saint Basile.
(2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 335.

puis centurion et enfin général (1). On devine les luttes que, devenu évêque, il devra soutenir contre ce clergé corrompu. Simple lecteur, simple prêtre, il en soutint d'aussi difficiles et de plus délicates avec ces évêques mondains ou incapables, « qui trônaient fièrement, fronçaient le sourcil devant des hommes qui valaient mieux qu'eux, et, parce qu'ils avaient la puissance, se croyaient les plus sages (2). » Luttes secrètes, en partie ignorées des contemporains, et dont il ne reste que quelques traces, mais qui n'en furent pas moins vives et ardentes; luttes répétées toutes les fois que la faiblesse et la suffisance se sont trouvées aux prises avec un esprit supérieur, aussi détesté que nécessaire, qu'elles subissent, mais en frémissant et en s'efforçant de se dégager de ses étreintes. Basile, sous Dianius et surtout sous Eusèbe, est un ministre tout-puissant, qu'on renvoie pour être condamné à le rappeler; un maître qu'il faut bien supporter, parce qu'il est indispensable au bien de l'Église.

II.

Tout, dans Basile, annonçait le génie supérieur dont grands et petits doivent subir l'influence. Sa haute taille, son corps droit et maigre, son teint noir, pâli par l'étude et les austérités, la gravité de sa démarche, un œil vif et fier sous des sourcils bien arqués, un front en saillie et un peu ridé, des tempes rentrées, signe de pensée et de réflexion, tout en lui laissait percer la dignité patricienne, la finesse de l'esprit unie à la fierté du caractère, l'éléva-

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 335. — (2) Ibid., t. I, p. 336.

tion de l'intelligence, la conscience d'un mérite incontesté, et, pour tout dire, un orgueil qui eût été inflexible, si l'humilité chrétienne n'en eut triomphé.

Il ne faut que lire les lettres de saint Basile pour être convaincu qu'il n'avait pas complétement dépouillé le vieil homme en renonçant au monde, et que de la chaire du rhéteur la hauteur et la fierté étaient passées dans la cellule du moine, pour monter plus tard sur le trône de l'évêque. Mais, si jamais orgueil mérita d'être appelé une noble passion, ce fut celui de Basile. Cet homme dont la chair est desséchée par les mortifications, qui soigne les malades, les embrasse et se fait en tout l'imitateur du Christ, a-t-il, comme le lui reprochaient ses envieux, l'âme enflée d'une vaine arrogance ? Est-il toujours au-dessus des nuages et plein de l'idée qu'il n'a pas son égal (1) ? Sa hauteur, que son frère et son ami sont les premiers à reconnaître (2), ne provient pas d'une sotte vanité, d'une folle admiration de soi-même. C'est le sentiment d'une âme qui s'estime à sa juste valeur et a conscience de sa supériorité. Recherche-t-il l'admiration d'un monde qu'il méprise, et faut-il, comme le faisaient ses détracteurs, attribuer à une affectation fastueuse la constance et la gravité de ses mœurs ? Évidemment non ; mais, tout en pratiquant la vertu pour elle-même, il n'est pas fâché, comme l'insinue son panégyriste, de donner une leçon à ces évêques qui ne s'élèvent pas à la hauteur de la philosophie chrétienne, et de leur reprocher, par un

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 360 et 361.

(2) Sancti Greg. Nyss. *Vita santæ Macrinæ*, 2 ; sancti Greg. Naz. op., t. II, p. 7.

éloquent contraste, leurs maîtres d'hôtel, leurs tables splendides, l'art séduisant et ingénieux de leurs cuisiniers, l'élégance de leurs chars, leurs robes molles et flottantes (1). Sa vie était une muette exhortation à la vertu, une silencieuse satire du vice. Toutefois, si je puis me permettre une comparaison profane, il me semble qu'ici Basile est moins le disciple du Christ que de ce philosophe, qui, foulant aux pieds les tapis de Platon, lui reprochait son faste par un autre faste.

Mais bientôt l'humilité chrétienne faisait taire l'orgueil du patricien et l'esprit caustique du grec. Toutefois, il avait beau se faire petit avec les petits, humble avec les humbles, avec les orgueilleux eux-mêmes, il gardait malgré lui cet air de dignité et de grandeur, qui était dans sa nature. On eût dit souvent qu'il craignait de se commettre avec les autres. Il avait la parole brève avec ses inférieurs; son éloge était un sourire; son blâme, un silence, qui allait scruter dans l'âme du coupable. Ne cherchez pas en lui un homme enjoué, un plaisant, un beau parleur. Le lion ne prenait point le visage du singe; il gardait sa fière et royale figure (2). Néanmoins, il était plutôt sérieux que triste, et savait allier à la gravité orientale l'exquise politesse de la Grèce. Par l'agrément de sa parole, et la finesse de son esprit, par un heureux tempérament de sévérité et de douceur, il faisait le charme des réunions (3). Il aimait les belles conversations et y conviait ses amis par de charmants billets, qu'on croirait empruntés à l'Anthologie. « Tout vient en sa saison, écrivait-il à Olympius : les fleurs

(1) Sancti Greg. Naz., op., t. I, p. 360. — (2) Ibid., p. 361. — (3) Ibid.

» au printemps, les épis en été, les fruits en automne ; les » fruits de l'hiver sont les entretiens (1). » Ailleurs, il se déride et se prend à faire de malicieuses plaisanteries sur des choux qui ont rendu la santé au voluptueux gouverneur Antipater (2).

Cet homme toujours grave et majestueux, qui semble ne s'humaniser qu'avec les faibles ou dans le secret de l'amitié, cache, sous cet air sévère, toutes les qualités qui assurent la domination. Opiniâtre dans la poursuite de ses idées et sacrifiant tout à leur succès, il saura, s'il le faut, affronter le danger avec courage et sang-froid ; mais, le plus souvent, il le tourne avec la prudence et la circonspection d'un diplomate consommé, s'accommodant aux hommes et aux circonstances, tout entier aux ennemis qu'il attaque, ménageant les autres pour les reprendre plus tard, toujours maître de la situation et ne perdant jamais de sa dignité.

Il exerça un tel ascendant sur ses contemporains, que la mode s'empara de ses moindres vertus, de ses défauts même. Pendant que ses ennemis et ses jaloux lui reprochaient de l'orgueil, de la timidité, de la dureté, ses enthousiastes imitaient la pâleur de son teint, la forme de sa barbe, sa démarche posée, la lenteur de son parler, son air pensif et réfléchi : mauvais copistes, dit Grégoire de Nazianze, qui, sans faire des Basile, tombaient dans une odieuse tristesse. La forme de son vêtement, celle de son lit, tout, jusqu'à sa manière de manger, devint une fureur (3).

(1) Sancti Basilii, ep. 13. — (2) Ibid., ep. 267.
(3) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 361 et 370.

III.

Tel était l'homme que nous allons voir entrer dans la vie militante de l'Église. Dianius, qui l'avait baptisé après son retour d'Athènes, s'était empressé de l'attacher à l'Église de Césarée, en qualité de lecteur. Il portait ce titre dès la deuxième année de sa retraite, en 359, lorsqu'il suivit Eustathe de Sébaste et Basile d'Ancyre au concile de Constantinople. Les Semi-ariens venaient, à force d'intrigues, de triompher des orthodoxes et des Ariens purs, à Rimini et à Séleucie. Aëtius et Eudoxius jetaient les hauts cris et en appelaient à l'empereur. C'est pour les satisfaire que Constance avait convoqué le concile de Constantinople. Là, se trouvèrent en présence les coryphées de l'arianisme et du semi-arianisme, Eudoxius, Aëtius et Eunomius, d'une part, de l'autre, Basile d'Ancyre et Eustathe (1). Athanase, fugitif, ne pouvait y soutenir le dogme de la Trinité, dont le jeune lecteur de Césarée fut peut-être l'unique défenseur. Celui-ci apportait son éloquence. Mais, encore inconnu dans l'Église, que pouvait-il dans ce concile d'hérétiques, où les uns soutenaient que le Fils diffère complétement du Père, les autres qu'il lui est semblable en substance, où tous étaient prêts à anathématiser celui qui eût dit qu'il lui est consubstantiel ? Dans cette position fausse, son rôle fut nécessairement pâle. Eunomius doit exagérer, quand il l'accuse d'avoir fait preuve de timidité et de lâcheté, d'avoir fui les travaux les plus sérieux ; quand il lui reproche cette petite maison solitaire, dont il tenait la porte fermée,

(1) Philostorgue, l. IV, p. 71 et 72.

sa crainte d'y voir entrer quelqu'un, la peur qui agitait sa voix, ses yeux, tout son visage (1). Mais Grégoire de Nysse le défend mal et semble avouer, comme Philostorgue, qu'il ne prit point part aux travaux publics (2). Encore une fois, quelle part pouvait-il y prendre ? Il dut aider Basile d'Ancyre à faire condamner les Anoméens, qui s'attribuèrent modestement la victoire. Mais, lorsque Constance imposa la formule de Rimini à la docile assemblée (3), il abandonna son poste et s'enfuit en Cappadoce, après avoir fait la seule résistance qui fût possible.

Il allait y montrer qu'il n'était ni lâche ni timide. Il aimait Dianius son évêque. C'était Dianius qui l'avait baptisé, qui l'avait fait lecteur, qui probablement venait de l'envoyer à Constantinople. Il n'avait dû quitter la solitude que pour l'aider dans le gouvernement de l'Église. « Dès mon « premier âge, dit-il, j'ai été nourri dans son amour. J'ad- » mirais son air respectable, la majesté, la dignité sacer- » dotale, répandues dans sa personne. Arrivé à l'âge de » raison, j'appris à le connaître par les qualités de l'âme ; » je me plaisais dans son commerce, en voyant sa simpli- » cité, la générosité et la franchise de son caractère, sa » mansuétude, cet heureux mélange de grandeur et de » douceur, sa politesse, sa patience, sa gaîté et son affa- » bilité, tempérées par sa modestie. Aussi je le comptais » parmi les plus illustres dans la vertu (4) ».

Pourtant, Dianius, pendant les vingt années de son épiscopat, fut toujours mêlé aux hérétiques. A Antio-

(1) Sancti Greg. Nyss. *In Eunom.*, 1, p. 310.
(2) Philostorgue, l. IV, p. 72.
(3) Sancti Greg. Nyss. *In Eunom.*, 1, p. 312.— (4) Sancti Basilii, ep. 51.

che (341), il avait condamné Athanase et mis Georges sur le siége d'Alexandrie (1). Le Concile avait écrit une lettre insolente au pape Jules : en tête, se trouve le nom de Dianius (2). A Sardique (347), il avait anathématisé Jules et Athanase (3). Enfin, après le concile de Constantinople, quand Basile croyait le dominer, Georges apporte de la capitale la formule de Rimini et la lui présente au nom de l'empereur (4). Dianius la signe. C'était un homme doux, indécis et fatigué de ces luttes sans fin, où sa foi était toujours celle du plus fort. On peut croire qu'au fond il lui importait peu que le Verbe fût ὁμοούσιος ou ὁμοιούσιος, de la même substance ou d'une substance semblable. Sa conviction la plus profonde était qu'il ne fallait pas troubler la tranquillité de l'Église, et surtout la sienne, pour un iota de plus ou de moins. Quand il se trouva entre Georges et Basile, l'un lui ordonnant au nom de l'empereur, l'autre lui défendant au nom de Dieu, de signer la terrible formule, l'hérésiarque menaçant l'emporta. Le conseiller, vaincu, fut atterré de sa défaite, comme d'un coup inattendu (5). Il en éprouva un insupportable chagrin avec ceux qui craignaient Dieu (6), quitta Dianius et s'enfuit à Nazianze, auprès de Grégoire, et de là dans sa solitude.

Avait-il anathématisé Dianius ? Il s'en est défendu plus tard comme d'une calomnie (7). Il lui eût fallu d'ailleurs anathématiser tout l'Orient, son hôte le premier, le vieux Grégoire, qui, malgré son fils, signa la formule comme les

(1) Sozomène, III, 7. — (2) Saint Athanase, Apolog. 2, p. 739.
(3) Saint Hilaire, p. 29. — (4) Sancti Basilii, l. 51.
(5) Ibid., ep. 8, p. 81. — (6) Ibid., ep. 51. — (7) Ibid.

autres. Basile suivit toujours la conduite prudente et modérée d'Athanase. Ces deux grands hommes rejetaient de leur communion les ennemis déclarés, les auteurs des formules ; mais ils ménageaient ceux qui les signaient, les faibles, les timides, les incertains, cette masse flottante, qui donnait la majorité dans les conciles. « L'encre ne » souille point l'âme, » disait Grégoire de Nazianze avec une naïve indulgence (1). Il semble donc que la rupture de Basile avec Dianius fut toute personnelle. Basile croyait avoir arraché l'archevêque à ses anciens errements ; il lui avait fait adopter une nouvelle ligne de conduite et l'avait préparé à la maintenir contre Constance et les Ariens. Dianius cède ; dès lors, Basile doit lui refuser son concours. Rester auprès de lui, c'était assumer sa faute, souscrire lui-même et démentir ce qu'il avait fait à Constantinople.

Dianius regretta son éloquent et habile conseiller ; il le regretta plus que jamais, quand, délivré de la peur de Constance, il vit Julien rétablir le polythéisme et menacer ses derniers jours de nouvelles tribulations. Il rappela Basile, dit et fit ce qu'il voulut, et mourut dans ses bras, en déclarant devant Dieu qu'il avait souscrit la formule dans la simplicité de son cœur, qu'il n'avait jamais voulu porter atteinte à la foi de Nicée, et qu'il désirait ne point être séparé des bienheureux trois cent dix-huit évêques, qui avaient annoncé à l'univers cette pieuse doctrine (2).

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 297. — (2) Sancti Basilii, ep. 51.

IV.

Après la mort de Dianius, pendant que Julien approchait, la ville de Césarée fut divisée pour le choix de son successeur. « Les uns proposaient un archevêque, les autres un » autre, comme il arrive souvent en pareil cas, suivant » qu'ils obéissaient à l'amitié ou à la piété. A la fin, tout le » peuple s'accorde à choisir Eusèbe, un des premiers de la » ville, d'une vertu singulière, mais qui n'était pas encore » baptisé. Ils l'enlèvent malgré lui, avec le secours des sol- » dats qui étaient dans la ville, le placent dans le sanctuaire, » le présentent aux évêques assemblés pour l'élection. Ils » les prient de le baptiser et de le proclamer évêque, mê- » lant la violence à la persuasion. Qu'arrive-t-il ? et jus- » qu'où va la sédition ? Les évêques sont contraints de » céder ; ils purifient Eusèbe et l'élèvent sur le trône (1). » Quand la foule s'est retirée, ils veulent protester et annuler l'élection. Le vieil évêque de Nazianze les en empêche : « Accuser Eusèbe, leur dit-il, c'est vous accuser vous- » mêmes, au lieu que vous vous absolvez en l'absolvant, et » même sans l'absoudre. » L'empereur approchait, irrité contre Césarée, qui avait renversé le temple de la Fortune, et indigné de cette élection, dans laquelle il voyait, disait-il, le vol d'un homme nécessaire à l'État. Le gouverneur, ennemi d'Eusèbe, écrit aux évêques qui l'avaient élu, pour les obliger à l'accuser, se laissant aller aux menaces et disant que telle était la volonté de l'empereur. « Très-puis- » sant gouverneur, lui répondit l'évêque de Nazianze au

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 308 et 309.

» nom de ses collègues, dans toutes nos actions, nous ne » reconnaissons qu'un censeur, qu'un seul roi : c'est celui » auquel on fait maintenant la guerre. Il examinera cette » élection que nous avons faite selon les règles et comme » il lui est agréable. Il est des choses où vous n'avez qu'à » vouloir pour nous contraindre ; mais personne ne nous » empêchera de défendre la régularité et la légalité de » notre conduite, à moins que vous ne fassiez une loi qui » nous interdise de nous occuper de nos affaires. » Cette lettre, franche et ferme, admirée du gouverneur lui-même, désarma Julien et sauva la ville (1).

Quel fut le rôle de Basile dans cette élection ? Il était à Césarée, où sa naissance, ses talents, son dévouement à l'Église lui donnaient une grande influence. Le livre qu'il venait de publier contre Eunomius, le désignait naturellement au choix des orthodoxes. N'était-ce pas lui que proposaient ceux qui obéissaient à la piété plutôt qu'à l'amitié, c'est-à-dire, les moines, les orthodoxes ardents, tous ceux qui avaient gémi de la faiblesse de Dianius, tous ceux qui bientôt voudront le substituer à Eusèbe ? Après l'élection, ne faut-il pas voir Basile derrière l'évêque de Nazianze, quand ce dernier arrête la protestation de ses collègues et brave l'opposition du gouverneur ? Le faible et timide vieillard était-il capable de tant de fermeté ? Le ton hardi et tranchant de la lettre du gouverneur convenait-il à la pusillanimité de son caractère ? Quel autre que Basile a pu lui dicter cette lettre, lui donner cette allure décidée ? Que voulait Basile ? un évêque orthodoxe. Si Eusèbe était peu instruit,

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 309 et 310.

il était là pour l'éclairer de ses lumières, le diriger de ses conseils, le soutenir de son talent et de son influence. Eusèbe entre ses mains devait être un instrument docile dont il espérait tirer parti pour le triomphe de la bonne cause.

D'abord Eusèbe semble s'attacher l'influent lecteur avec l'empressement de la reconnaissance. Il l'élève sur *les trônes sacrés de la prêtrise* (1), le fait prêcher et se décharge sur lui d'une partie de l'administration de l'Église. Les occupations de Basile étaient si nombreuses, qu'il ne pouvait plus écrire à ses amis qu'à de rares intervalles. Mais quel charme dans ces lettres, où il se délasse avec eux de la langue des affaires, dans celle où il envie au sophiste Léontius de parler sans cesse et sans effort la langue harmonieuse d'Athènes, *comme chantent les rossignols, au souffle du printemps* (2).

Ce n'est pas sans avoir résisté, que Basile fut élevé au sacerdoce. Il s'en plaignit à Grégoire de Nazianze, comme s'il avait été victime d'une violence. « Toi aussi, lui répon-
» dit son ami, te voilà pris comme nous, inscrit de force
» au rang des prêtres, honneur que nous ne cherchions
» pas ! nous pouvons être témoins l'un pour l'autre, com-
» bien nous aimions l'humble philosophie et son terre-à-
» terre. Peut-être eût-il mieux valu que cela n'arrivât pas :
» je ne sais que dire, jusqu'à ce que je connaisse les vues
» du Saint-Esprit. Mais, puisque c'est arrivé, mon avis est
» qu'il faut se résigner, surtout par ce temps qui soulève
» contre nous tant de langues d'hérétiques. Ne faisons

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 335. — (2) Sancti Basilii, ep. 20.

» honte, ni à l'espérance de ceux qui ont foi en nous, ni » à notre vie (1). » Cet effroi, cette résistance de Basile, au moment d'être investi de la redoutable fonction d'intermédiaire entre le ciel et la terre, n'étaient pas de vains dehors de modestie. A ce moment suprême, il était permis de trembler à un homme de foi, à un saint, plus pénétré qu'un autre de son indignité ? Mais cet homme d'action se sentait trop utile à l'Église pour ne pas suivre le conseil de son ami et même pour ne pas être heureux, le premier moment passé, de l'accroissement de puissance que lui donnait sa nouvelle dignité.

V.

Dès lors, Basile éclipsait l'évêque. Le véritable évêque, aux yeux des peuples, était l'orateur qui les instruisait par sa merveilleuse éloquence et que *tous louaient à pleine bouche* (2) ; le savant écrivain dont le nom était déjà connu dans tout l'Orient; le chef de cette armée de moines qui déjà couvrait le diocèse du Pont. Eusèbe fut jaloux de tant de popularité, de gloire et de puissance. Peut-être aussi l'impérieux Basile lui fit-il trop sentir sa supériorité. Toujours est-il que des dissentiments, l'inimitié même, divisèrent deux hommes qui poursuivaient le même but, tous deux ardents orthodoxes et d'une admirable piété, mais dont l'un, en cette circonstance, fit trop voir *la faiblesse de l'homme*, dont l'autre ne fut pas toujours inaccessible à l'orgueil. « D'où vint cette rupture, et comment a-t-elle » éclaté ? Il vaudrait mieux le taire, » dit Grégoire de

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 776. — (2) Sozomène, VI, 17.

Nazianze avec l'embarras de Fléchier ou de Bossuet essayant de passer sur les fautes de Turenne ou de Condé. Néanmoins, il insinue qu'Eusèbe eut tous les torts. Le plus grave, sans contredit, est d'avoir engagé l'attaque contre un trop puissant rival, et de l'avoir fait avec toute la bassesse de la jalousie. Il le couvrit d'affronts et le chassa de son église (1). Mais quelle guerre sourde dut précéder cet éclat ! que de bons conseils donnés comme des ordres, acceptés avec dépit ou repoussés à cause du conseiller ! que de mortifications secrètes, réciproques ! que de récriminations dans le sein de l'amitié, ici contre un subalterne despotique, des mains duquel on ne pouvait plus se dégager ; là, contre un supérieur ignorant et incapable, dont l'envie perdrait l'Eglise ! C'est dans un de ces moments d'irritation que Basile dut écrire ce passage du Commentaire sur Isaïe : « La présence d'un sage et bienveillant » conseiller pour suppléer aux défaillances de l'intelligence » est un grand bienfait. Moïse, qui avait été instruit dans » toute la sagesse de l'Égypte, qui parlait à Dieu comme » un ami parle à son ami, recevait les conseils de son » beau-père Jéthro. David se servit des conseils de Chusi » pour dissiper le complot d'Achitophel. Le conseil est un » don sacré, une union de volonté, un fruit de charité, » une preuve d'humilité. C'est une intolérable arrogance » de croire qu'on n'a besoin de personne et de n'écouter » que ses inspirations, comme si l'on était seul capable de » former les meilleurs desseins. Nous craignons de nous » livrer à ceux qui nous montrent nos devoirs et nous

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 336 ; Sozom., VI, 17.

» rougissons d'avouer que nous n'avons pas leur expé-
» rience de la vie (1). »

Le coup était porté : mais il est des ministres qu'on ne frappe pas impunément. « Aussitôt, dit Grégoire de » Nazianze, Eusèbe voit se lever contre lui l'élite de » l'Église, la partie la plus sage, je veux dire nos Naza- » réens. Indignés des outrages et du bannissement de leur » chef, ils osent une chose très-dangereuse. Ils songent » à se séparer, à s'arracher du grand et paisible corps » de l'Église. Déjà même ils avaient entraîné une bonne » partie du peuple et des magistrats. Leur projet, par » trois motifs des plus puissants, était facile à réaliser. » Basile était plus vénéré qu'aucun de nos philosophes, » et n'avait qu'à vouloir pour donner de l'audace à la con- » spiration. Son persécuteur, sorti d'une élection tumul- » tueuse, était suspect à la ville : ce n'était pas, disait-on, » en vertu des lois et des canons qu'il avait reçu l'épis- » copat, mais par la tyrannie de l'émeute. Enfin, il y » avait à Césarée des évêques d'Occident (2), qui entraî- » naient à leur parti tout ce qu'il y avait d'orthodoxe dans » l'Église. Que va faire cet homme généreux, ce disciple » du Pacifique? Il ne pouvait résister ni à la persécution » de ses ennemis, ni au zèle de ses amis. Il ne lui appar- » tenait ni de combattre, ni de déchirer le corps de » l'Église, si attaquée d'ailleurs, et en butte à toute la » puissance de l'hérésie. Il suivit notre avis, l'avis d'un » conseiller sincère. Il s'enfuit avec nous dans le Pont (3). »

(1) Sancti Basilii, *Comment. in Esaïam*, I, 57.

(2) Probablement Lucifer de Cagliari et Eusèbe de Verceil.

(3) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 336 et 337; voyez aussi Sozom., VI, 15.

Basile ne prit donc pas ce parti sans avoir hésité? A la rigueur on pouvait contester la légitimité de l'élection d'Eusèbe. Incapable de résister seul aux Ariens et repoussé par la partie la plus saine de son peuple, cet évêque, pouvait-on penser, devait laisser la place à un plus digne. Si Basile avait des scrupules, ne devait-il pas les sacrifier à l'intérêt de la religion? Se retirer, n'était-ce pas la trahir, l'abandonner à des mains inhabiles, la livrer aux Ariens? Ces schismes, d'ailleurs, étaient alors fréquents dans les églises. C'est ainsi que Paulin était séparé de saint Mélèce, à Antioche. Comme Paulin, Basile pouvait compter sur l'appui de l'Occident, et, plus heureux que lui, n'ayant pas affaire à un homme de valeur, il devait être vite délivré de son concurrent. Mais il préfère à tout la voix de la conscience et le conseil de l'amitié. Il eût volontiers dominé, il ne voulut pas diviser. L'intrigue n'allait pas à son caractère franc et noble; un génie de sa trempe n'accepte pas de rôle équivoque. Aussi bien, son élection, comme celle d'Eusèbe, eût toujours été entachée d'usurpation. L'Église et lui devaient tout gagner à attendre. Dès l'année suivante, en 365, du vivant d'Eusèbe, la force des choses allait le ramener au pouvoir.

VI.

Pendant que Valentinien établissait la tolérance religieuse en Occident, Valens, baptisé par Eudoxius, qui était devenu patriarche de Constantinople, soumettait aveuglément sa conscience à ses guides religieux et les appuyait de toute sa puissance pour réunir les orthodoxes au corps de

son église. Dès la seconde année de son empire, avant la révolte de Procope, qu'il apprit à Césarée (1), on le voit parcourir l'Orient avec un cortége d'Ariens, soumettant partout les orthodoxes consternés. Il faut lire dans Grégoire de Nazianze cette marche des hérétiques, qu'il peint des plus sombres couleurs. « Tout à coup, fond sur nous » une nuée, grosse de grêle, qui faisait entendre un siffle- » ment de mort et anéantissait toutes les Églises sur les- » quelles elle venait se briser. C'était l'invasion d'un empe- » reur aussi ami de l'or qu'ennemi du Christ, persécuteur » après le persécuteur, qui, s'il ne fut pas apostat après » l'apostat, n'en valut pas mieux pour les chrétiens. Sa » marche contre nous était une véritable expédition ; c'était » comme une incursion de barbares, qui venaient, non » renverser des murailles, des villes, des maisons, qu'on » peut relever, mais détruire les âmes. Avec lui s'élançait » une armée digne d'un tel chef, les mauvais guides des » Églises, les cruels tétrarques de la partie de la terre qui » lui était soumise. Déjà, ils possédaient une partie des » Églises, ils se jetaient sur d'autres, et ils espéraient » s'emparer du reste par l'influence et la main de l'empe- » reur, qui, à leur gré, intervenait ou menaçait. Ils ve- » naient bouleverser notre Église, et rien n'excitait plus » leur confiance que nos misères, nos maladies et l'inex- » périence de celui qui occupait la première place. Il allait » donc se livrer un grand combat. La plupart étaient ani- » més d'une généreuse ardeur ; mais les rangs étaient » faibles : ils n'avaient pas de général pour combattre à

(1) Ammien Marcellin, XXVI, 7.

» leur tête dans l'armée du Verbe et de l'Esprit. (1). »

Eusèbe ne se faisait pas illusion sur sa faiblesse. Plus zélé qu'instruit, il sentait qu'en satisfaisant sa haine, il s'était privé de son meilleur soutien. Il cherche un nouvel appui. Grégoire de Nazianze, dont la réputation de vertu, de science et d'éloquence égalait celle de Basile, pouvait seul tenir sa place. Eusèbe lui fait des avances, l'appelle aux conférences et aux réunions spirituelles. « Je suis heu-
» reux de ces honneurs, lui répond ce parfait ami, mais je
» ne supporte pas l'injure que ta piété a faite et fait encore
» à mon très-cher frère Basile, le compagnon de mon
» choix dans la vie, dans les lettres et dans la plus su-
» blime philosophie. M'honorer, quand tu l'outrages, c'est
» caresser d'une main et frapper de l'autre ; si tu veux
» m'en croire, considère-le comme il le mérite, et tu en
» seras considéré ; et nous, nous viendrons après, comme
» l'ombre après le corps (2). »

Eusèbe offrait la succession de Basile à Grégoire, et celui-ci ne voulait venir qu'à la suite de Basile. Ce n'était pas le compte de l'archevêque. Irrité de la proposition de se réconcilier avec son ennemi, de rappeler l'homme qu'il avait chassé, il s'en plaignit comme d'une insulte. « Je ne
» t'ai pas insulté, lui répond Grégoire, mais j'ai suivi les
» règles de l'esprit et de la sagesse de Dieu, comme je le
» devais, dût s'en offenser le très-éloquent Eusèbe. Tu es
» au-dessus de nous par ta dignité, mais tu nous accor-
» deras bien le droit d'une liberté et d'une franchise rai-
» sonnable. Si non, si tu regardes ma lettre comme venant

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 337 et 338. — (2) Ibid., t. I, p. 783.

» d'un valet qui se donne le droit de te regarder en face, » je recevrai tes coups, et même sans pleurer. Mais me » feras-tu un crime de tout préférer à ce traitement qui » n'est pas digne de ta piété (1)? »

Cette franche et généreuse inflexibilité, jointe au danger qui devenait plus pressant, fit céder Eusèbe. Il s'adoucit; Grégoire s'adoucit aussi. C'est la douleur qui lui a donné cette liberté; mais à peine avait-il été vaincu, à peine avait-il succombé, qu'il s'était soumis à la règle. « Quand » j'aurais des sentiments bas et sans générosité, je ne pour- » rais m'y abandonner, à la vue des bêtes féroces qui s'é- » lancent sur l'Église, à la vue du noble et courageux pré- » lat qui fait pour elle une guerre si sincère et si franche. » Nous viendrons donc, si tu le juges à propos; nous uni- » rons nos prières aux vôtres, nous combattrons avec vous, » nous servirons sous vos ordres, et, comme les enfants qui » excitent un excellent athlète, nous vous animerons de la » voix (2). »

VII.

Dans l'entrevue qui suivit cette lettre, Grégoire trouva l'archevêque bien amolli à l'endroit de Basile. La réconciliation fut arrêtée; on convint des conditions. Chacun devait faire en même temps les premiers pas. Sûr d'Eusèbe, l'habile négociateur s'adresse à Basile. « Voici l'heure du bon » conseil et de la patience. Ne laissons personne paraître « plus généreux que nous; ne perdons pas, en un moment, » tant de sueurs et de travaux. Pourquoi ce langage? Le

(1) Saint Grég. Naz., t. I, p. 876 et 877. — (2) Ibid., t. I, p. 877.

» bien-aimé de Dieu, notre évêque Eusèbe (car c'est ainsi » qu'il nous faut désormais penser et parler de lui), est » animé pour nous des sentiments les plus conciliants et les » plus bienveillants. Le temps l'amollit, comme le feu » amollit le fer. Je pense même qu'il doit t'écrire pour t'in- » viter à venir auprès de lui ; prévenons-le par une lettre » ou par notre présence, ou plutôt écrivons d'abord, puis » arrivons, pour n'avoir pas plus tard à rougir d'une dé- » faite, quand nous pourrions vaincre, c'est-à-dire céder » avec gloire et en philosophes. C'est ce que tout le monde » attend de nous. Crois-moi, viens, fais-le pour ce motif » et pour le temps où nous sommes. L'armée des héréti- » ques parcourt l'Église. Les uns sont déjà ici et jettent le » trouble ; le bruit court que les autres vont arriver. Il est » à craindre que la doctrine de la vérité ne soit ébranlée, » si, au plus vite, on ne voit se lever l'esprit de Béséléel, » cet habile architecte de discussions et de dogmes. Si tu » crois que je doive être là moi-même, pour mener toute » cette affaire et t'accompagner, je ne fuirai point cet » office (1). »

Nous venons d'assister aux négociations. Écoutons encore Grégoire nous en décrire le résultat dans l'éloge de son ami. « Que fait alors cette âme généreuse et sublime, » vraiment amie du Christ? Il ne fallut pas beaucoup de » paroles pour le faire accourir à notre secours. Il ne nous » vit pas plutôt chargés de cette ambassade, nous qui de- » vions combattre avec lui pour la foi, qu'il se laissa flé- » chir. Pensant que, si la tranquillité est le temps de la

(1) Saint Grég. Naz., t. I, p. 782 et 783.

» rancune (en admettant qu'on doive céder à cette pas-
» sion), la nécessité est celui de la grandeur d'âme, il
» accourt du Pont, auxiliaire volontaire, et vient se dé-
» vouer à la mère des Églises. Reste-t-il en lui quelque
» trace de ressentiment? pas la moindre. On le voit en
» même temps se réconcilier, délibérer, organiser. Il fait
» disparaître les pierres d'achoppement et les scandales,
» qui excitaient la confiance des ennemis et leur avait fait
» prendre les armes. Il s'adjoint ceux-ci, retient ceux-là,
» repousse les autres. Si, dans cette lutte, Barnabé, qui
» fait ce récit, est venu au secours de Paul, grâce en soit
» rendue à Paul qui l'a choisi et en a fait son compagnon
» d'armes. Ainsi nos ennemis s'en allèrent sans avoir rien
» fait, vaincus et couverts de confusion : ils avaient appris
» qu'il faut compter avec les Cappadociens (1). » Il est vrai que Procope donnait à Valens de tout autres embarras. Basile et lui devaient se retrouver plus tard.

VIII.

En triomphant des Ariens, Basile avait triomphé d'Eusèbe, désormais obligé de subir sa direction. Il lui rendit la défaite aussi douce que possible. « Son premier soin,
» dit Grégoire de Nazianze, fut d'honorer le prélat, de dis-
» siper le soupçon, de persuader à tous que le chagrin
» qu'il avait éprouvé était une tentative, un assaut du
» Mauvais, qui porte envie à la concorde des âmes, et que
» pour lui, il ne méconnaissait pas les lois de l'obéissance
» et de l'ordre spirituel. Toujours auprès de l'évêque, il

(1) Saint Grég. Naz., t. I, p. 339.

» l'instruisait, l'écoutait, le conseillait. Il était pour lui, un » bon conseiller, un auxiliaire adroit, un interprète dans » la doctrine, un guide dans la pratique, le bâton de sa » vieillesse, le soutien de sa foi; au dedans, le plus fidèle » des familiers, au dehors, le plus actif des serviteurs. En » un mot, il montrait autant de bon vouloir qu'on lui avait » auparavant supposé de haine. Aussi régnait-il dans l'É- » glise, quoiqu'il ne fût qu'à la seconde place. En retour » de son bon vouloir, il recevait la puissance. C'était entre » eux un merveilleux accord, une merveilleuse union de » pouvoir : l'un menait le peuple, l'autre menait le » chef (1). »

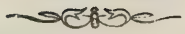
En d'autres termes, Eusèbe était évêque et Basile gouvernait : l'un avait le nom et l'autre la puissance. Ne croyons pourtant pas qu'Eusèbe acceptât ce rôle sans frémir. Pour le dominer, il fallait souvent que Basile, malgré sa fierté, déployât toute l'adresse d'un premier ministre ; il lui fallait persuader à cet homme incapable qu'il faisait tout, quand il ne faisait rien. « Comme un dompteur de » lions, il avait l'art d'apprivoiser celui qui avait la puis- » sance. Aussi Eusèbe aimait l'assistance de son conseil- » ler, et, quand Basile dominait, il croyait dominer lui- » même (2). »

Basile se fit bénir des populations, pendant les cinq années qu'il exerça l'autorité sous le nom d'Eusèbe. La prédication et le soin d'une paroisse étaient les moindres de ses occupations (3). « Que de preuves de sa sollicitude

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 339 et 340. — (2) Ibid., p. 340.
(3) Sancti Basilii t. I, p. 199, C.

» pour l'Église ! Indépendance devant les gouverneurs et » les puissants de la ville; solution des différents, toujours » respectée, consacrée par sa voix comme par une loi ; » secours aux indigents, secours spirituels presque tou- » jours, souvent aussi secours corporels (car ils mènent à » l'âme, en asservissant par la bienveillance) ; nourriture » des pauvres, hospitalité offerte aux étrangers, soin des » vierges, institutions monastiques données par écrit ou de » vive voix ; distribution des prières, décoration du sanc- » tuaire ; enfin, tout ce qui rend utile au peuple le véri- » table homme de Dieu (1). » Il mit le comble à tant de services en 370. Il nourrit Césarée dans une grande famine et fut « un nouveau Joseph » pour la Cappadoce (2).

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 340. — (2) Ibid., p. 341.



CHAPITRE IV.

SAINT BASILE ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE.

I. Mort d'Eusèbe. — Difficulté de l'élection de Basile. — Deux partis en présence. — Basile appelle Grégoire de Nazianze. — Celui-ci fait soutenir l'élection de son ami par son père et par Eusèbe de Samosate. — Basile est élu.

II. Les évêques de la province refusent de le reconnaître. — Médiation maladroite de Grégoire de Nysse. — Les évêques, pressés par les peuples, finissent par se soumettre. — Guerre sourde après la guerre ouverte.

III. Amitié de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. — Amitié lacédémonienne de Basile : dévouement commun à Dieu. — Amitié plus humaine de Grégoire. — Il refuse de s'attacher à l'Église de Césarée. — Reproches de Basile, qui finit par approuver le refus de Grégoire.

IV. Division de la Cappadoce en deux provinces. — Anthime, évêque de Tyane, se proclame métropolitain. — Guerre entre les deux métropolitains. — Basile, pour s'assurer les revenus du Taurus, ordonne Grégoire évêque de Sazime. — Plaintes de Grégoire. — Il ne va point à Sazime. — Anthime à Nazianze. — Paix entre les deux métropolitains. — Grégoire n'a jamais pardonné son ordination à Basile.

V. Basile combat la simonie ; il intervient dans les élections des évêques, fait observer la continence, repousse les prêtres et les évêques sans fonctions.

VI. Jugement général sur son administration.

I.

A la mort d'Eusèbe, en 370, Basile fut, enfin, élu archevêque, mais non sans lutte. Césarée fut encore une fois le théâtre de la dissension. Basile avait pour lui l'élite du peuple, le clergé et les moines ; il avait contre lui les évêques de la province, le gouverneur, les magistrats, tout ce qu'il y avait d'hommes perdus dans la ville (1),

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 310, 342 et 343.

tous ceux, en un mot, qui avaient à redouter sa liberté, ses censures ou ses réformes. Le gouverneur et les magistrats avaient de plus un motif politique. L'élection de Basile devait être pour Valens un échec dont ils seraient responsables, et ils ne voulaient pas voir la Cour suspecter leur zèle ou leur capacité.

D'après les canons et la tradition, quand une église avait perdu son pasteur, les évêques de la province se réunissaient pour lui donner un successeur, en prenant les suffrages du clergé et du peuple (1). Assemblés, au moins, au nombre de trois et munis du consentement des absents, ils devaient proposer les candidats, présider l'élection, juger de sa validité et instituer le nouvel évêque (2). Mais, en réalité, il leur fallait, de gré ou de force, accepter le choix de la majorité et subir une sorte de suffrage universel, au grand désespoir de Grégoire de Nazianze. « C'est » seulement, dit-il, à la partie la plus pure et la plus » éclairée de l'Église, aux clercs et aux moines, que de- » vraient appartenir les élections, et non, pour le malheur » de la religion, aux plus riches et aux plus puissants, à » l'emportement et à la déraison du peuple, à la vile po- » pulace. Que j'ai peur de trouver les fonctions publiques » mieux organisées que les nôtres, où la grâce de Dieu » est mise aux voix, sous l'empire de la crainte plutôt que » de la raison (3) !

Il va donc, comme à la mort de Dianius, se livrer une grande bataille. Le pouvoir et les évêques, d'une part,

(1) Saint Cyprien, l. 68.
(2) Concile de Nicée, 4me canon ; concile d'Antioche (341).
(3) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 310.

de l'autre, le clergé et les moines se partagent le peuple. Mais la cabale contre Basile était si forte, ceux qui la dirigeaient avaient tant d'intérêt à réussir et disposaient de tant de moyens d'influence, d'intimidation et de séduction, qu'elle devait l'emporter, sans les plus grands efforts de la part des Orthodoxes. Basile, qui depuis cinq ans était évêque de fait, ne pouvait céder la place à ses ennemis. Persuadé que, s'il échouait, c'en était fait de la foi de Nicée en Cappadoce, il déploie toutes les ressources de son génie, aussi souple que puissant. Ne pouvant prendre une part ostensible à la lutte et condamné à agir dans l'ombre, il veut attirer à Césarée son ancien compagnon d'études, et lui faire diriger l'élection. Il prévoit ses scrupules et sa résistance. Aussi, sans attendre que le bruit de la mort d'Eusèbe se répande et fasse deviner ses intentions à son ami, il lui écrit, en toute hâte, qu'il est lui-même fort malade, qu'il va rendre le dernier soupir et, qu'avant de mourir, il veut le voir et lui dire adieu (1). Cette lettre jette la douleur dans l'âme de Grégoire. « Je » fis mes préparatifs, écrivit-il à Basile, le cœur plein » d'affliction. Qu'y a-t-il, en effet, pour moi de plus su- » blime que ta vie, de plus douloureux que ton départ » de ce monde? J'ai versé des fontaines de larmes, j'ai » gémi, et, pour la première fois, je me suis senti dans » un état qui n'était pas d'un philosophe. Que n'ai-je pas » rempli de tes épitaphes (2)? » Mais, à la vue des évêques qui courent à la métropole, il devine tout : Eusèbe est mort et on va lui nommer un successeur. La maladie

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 784. — (2) Ibid.

de Basile n'est qu'un prétexte pour l'amener à Césarée. Dans quelle intention? Il ne peut se le dissimuler, quoiqu'il n'ose l'avouer. Aussi, au lieu de partir, il envoie à son ami une lettre pleine d'insinuations et de douces réprimandes. Basile oublie-t-il les bienséances et ne se garde-t-il point de tant de langues, qui s'empressent de calomnier les intentions les plus pures? Ne pense-t-il pas qu'ils ont tous deux les mêmes convenances à observer, eux pour qui la vie, les études, tout est commun, eux que Dieu a unis dès la première jeunesse? Enfin, croit-il qu'en pareille circonstance, on choisisse les plus pieux et non les plus puissants, les plus agréables à la multitude (1).

Après le départ de cette lettre, Grégoire se ravise ou son père lui fait entendre raison. Il comprend que l'élection de Basile est capitale, qu'il faut que *le Saint-Esprit triomphe* (2). Il persiste à ne pas quitter Nazianze, mais il appelle à l'élection saint Eusèbe de Samosate, l'évêque le plus considérable de ces contrées. « Nous avons en » vue, lui dit-il, un homme qui ne vous est pas inconnu. » Si nous pouvons l'obtenir, quel mérite pour nous auprès » de Dieu, et quel service nous rendrons au peuple qui » nous appelle (3)! » Eusèbe accourt malgré la rigueur de l'hiver (4). « De quelle ardeur, lui écrit Grégoire, tu » as rempli les âmes des Orthodoxes! De quel désespoir » tu les as délivrées! Voici qu'à ta vue, notre mère,

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 784. — (2) Ibid., p. 311 et 342.

(3) Sancti Basilii, ep. 47. Cette lettre, rangée parmi celles de saint Basile, est évidemment de Grégoire de Nazianze.

(4) Sancti Basilii, ep. 48.

» l'Église de Césarée, quitte les vêtements de son veu-
» vage pour prendre une robe de joie. Elle sera plus ra-
» dieuse encore, quand vous lui donnerez un évêque
» digne d'elle, de ses prédécesseurs et de vos mains (1). »

Grégoire n'avait pas attendu l'arrivée d'Eusèbe, pour recommander l'élection de Basile à l'Église de Césarée. « Je suis un pasteur peu considérable, écrivait le vieil
» évêque sous la dictée de son fils, le pasteur d'un petit
» troupeau, un des moindres serviteurs de l'Esprit. Mais
» la grâce ne se restreint pas, elle n'est pas circonscrite
» par les lieux. Aussi que la liberté de la parole soit
» donnée même aux plus petits, surtout quand ils parlent
» d'intérêts communs et de cette importance, quand ils
» délibèrent sous des cheveux blancs, qui peut-être ont
» plus de sagesse que la multitude. » Puis, il leur déclare que de tous ceux qui sont en honneur chez eux, le plus digne de l'épiscopat est le fils bien-aimé de Dieu, le prêtre Basile. « Je vous le dis devant Dieu, continue-t-il, cet
» homme, par la pureté de sa vie et de sa doctrine, peut
» seul, ou du moins plus que tous les autres, résister au
» temps présent et à la démangeaison de langue des hé-
» rétiques. Si vous partagez cette opinion, si notre suf-
» frage l'emporte, ce suffrage pur, régulier et donné avec
» Dieu, je suis et je serai spirituellement avec vous; ou
» plutôt, j'ai déjà étendu la main et j'ai confiance dans le
» Saint-Esprit. Mais, si les cabales et la parenté décidaient
» dans de telles choses, si une foule tumultueuse altérait
» encore la sincérité du vote, vous en feriez à votre tête;
» mais nous, nous saurions nous recueillir (2). »

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 793. — (2) Ibid., t. I, p. 785 et 786.

Ce manifeste, revêtu de l'autorité si respectée des deux Grégoire, servait de texte aux commentaires des clercs et des moines pour rappeler au peuple les talents de Basile, son éloquence et ses bienfaits. De leur côté, les évêques et les magistrats ne s'endormaient pas, intriguaient et publiaient manifestes contre manifestes. Ne pouvant nier les vertus de leur adversaire, ils se rejetaient hypocritement sur la faiblesse de sa santé qui le rendait, disaient-ils, incapable des travaux de l'épiscopat (1). L'évêque de Nazianze, ou plutôt son fils, continuait d'écrire, de conseiller, de mettre le peuple d'accord, de supplier tout le corps des prêtres, de voter, d'ordonner, quoiqu'absent, de donner à ses cheveux blancs parmi ces étrangers l'autorité qu'ils avaient dans sa ville (2). Les évêques redoutaient encore plus sa présence que ses lettres. Aussi lui écrivent-ils moins pour le convoquer que pour lui insinuer de ne pas venir. « Que vous êtes aimables, leur répond le vieux prélat, que vous êtes bons » et d'une singulière charité! Vous nous avez appelé à » la métropole pour délibérer, je crois, sur le choix d'un » évêque. Je le devine, quoique vous ne me disiez ni » que je doive me trouver à cette réunion, ni quels en » seront l'objet et le jour. Vous nous faites part, tout à » coup, de ce que vous avez entrepris, en gens qui veulent non pas nous donner une marque d'estime, mais » nous dissuader de venir, pour ne point rencontrer notre » opposition. Nous supporterons cette injure, mais nous » vous dirons notre pensée. D'autres feront leur choix,

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 787. — (2) Ibid., p. 311.

» selon leurs mœurs et leurs intérêts, comme cela se voit » en pareille occasion : mais nous, nous ne pouvons, en » conscience, préférer personne à notre très-cher fils » Basile, notre collègue dans le sacerdoce. Parmi ceux » que nous connaissons, en est-il un dont la vie soit plus » éprouvée, la parole plus éloquente, qui soit, de tout » point, plus paré de la beauté de la vertu? Si l'on pré- » texte la faiblesse de sa santé, ce n'est pas un athlète » que vous avez à choisir, mais un docteur. Si vous lui » donnez votre suffrage, j'assisterai, je prendrai part à » l'élection, d'esprit et de corps. Mais, s'il faut me mettre » en route à certaines conditions, si les factions doivent » l'emporter sur la justice, je me réjouis d'être dédaigné. » Faites-en votre affaire et priez pour nous (1). »

Les lettres de Grégoire, l'arrivée d'Eusèbe de Samosate, les efforts des clercs et des moines, et, par-dessus tout, la grande réputation de Basile, entraînèrent le peuple qui avait failli céder à la pression du pouvoir et des évêques. Ces derniers s'absentèrent de l'élection pour ne point proclamer eux-mêmes celui qu'ils avaient combattu et rendre son ordination irrégulière. « L'évêque, disait le quatrième » canon du concile de Nicée, doit être institué, s'il se » peut, par tous ceux de la province ; il faut qu'il y en ait » au moins trois assemblés, et que l'on ait le consentement » des absents. » On ne se préoccupa point du consentement des dissidents ; mais on voulut avoir le nombre canonique. Or, le récit de Grégoire de Nazianze (2) nous dit

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 786 et 787.

(2) Ibid., t. I, p. 311. Élie de Crète, dans ses notes sur ce passage de saint Grégoire de Nazianze, réduit à trois le nombre des évêques

assez clairement que parmi les évêques de la province qui se trouvaient à Césarée, deux seulement devaient se présenter à l'élection. Pour avoir le troisième, on fit venir l'évêque de Nazianze, quoiqu'il fût accablé de vieillesse et épuisé par une maladie. On l'arrache de son lit; on le place dans une litière, comme un mort dans la bière, et ce vieillard, dont le corps n'était plus qu'un cadavre et respirait à peine, se rend à la ville comme un jeune homme, heureux de mourir pour une si belle cause. O miracle de l'amitié et du dévouement! « Le travail, dit son fils, le » fortifie, le zèle le rajeunit. Il mène et dirige l'élection, il » place Basile sur le trône et nous revient jeune, vigou- » reux, levant les yeux et fortifié par l'imposition des » mains et l'onction sainte (1). » Il quittait Césarée poursuivi par un concert d'injures, celui de ses collègues qui ne pouvaient supporter la honte de leur défaite et la puissance qu'avait exercée le vieillard (2). C'étaient, en effet, lui et son fils qui avaient remporté la victoire; et, pour mettre à la tête de l'Église « ce véritable serviteur de Dieu (3) », ils avaient renouvelé les dévouements antiques. Ils avaient sacrifié, l'un sa vie, l'autre son père.

Si, à Constantinople, la nouvelle de l'élection de Basile fut reçue comme celle d'un échec, on l'accueillit avec des transports de joie dans les églises orthodoxes, et Athanase remercia Dieu d'avoir donné à la Cappadoce un évêque tel que chaque province devait souhaiter d'en avoir un (4).

absolument nécessaire pour une élection. Voyez Tillemont, t. IX, p. 658, note 33.

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 311 et 343. — (2) Ibid., p. 312.

(3) Sancti Athanasii, ep. ad. Jo. et Alex., p. 951.

(4) Ibid., ep. ad Palladium, p. 953.

II.

Basile, archevêque de Césarée, métropolitain de la Cappadoce et exarque du diocèse du Pont, était loin de voir son autorité reconnue dans toute l'étendue de cette vaste juridiction. La suprématie, que le titre d'exarque donnait aux évêques d'Éphèse et de Césarée sur les diocèses d'Asie et du Pont, était plus nominale que réelle. Déjà entravée par les métropolitains, elle sera bientôt absorbée par le patriarche de Constantinople. Bien plus, les évêques de Cappadoce, qui n'avaient pas voulu prendre part à l'élection, se séparèrent du nouvel archevêque, qui voyait parmi eux jusqu'à un de ses oncles. « Les évêques, écrivait-il à Eu-» sèbe de Samosate, ne se sont pas montrés meilleurs » qu'ils n'avaient fait espérer. Aussitôt après ton départ, » ils sont venus nous trouver, ont dit et fait des choses » affligeantes et se sont retirés, en nous signifiant leur » schisme. Renonceront-ils à leur méchanceté ? C'est ce » que personne ne sait, excepté Dieu (1). » Pouvaient-ils si vite lui pardonner son élection, sa supériorité, et la contrainte où les tenaient les peuples de marcher avec lui dans la foi (2)? Pendant plus d'un an, ils lui firent une guerre acharnée. « Tout ici est rempli de douleur, » écrivait-il encore en 371 (3). Tel était, en effet, le chagrin du nouvel archevêque, qu'il ne pouvait le contenir devant son peuple et le laissait échapper dans d'éloquentes allusions. « Les abeilles volent en troupes ; elles ont un vol » commun ; elles ne s'envient pas les fleurs. Elles appa-

(1) Sancti Basilii, ep. 48. — (2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 355.
(3) Sancti Basilii, ep. 57.

» reillent ensemble pour les prairies, elles reviennent en-
» semble à leurs ruches. Il n'en est pas de même parmi
» nous. Nous ne sommes plus en communion les uns avec
» les autres ; nous ne volons plus ensemble sur les fleurs
» des églises. Plus soucieux de sa colère que de son salut,
» chacun dirige son aiguillon contre le prochain (1). »

Grégoire de Nysse entreprit de mettre fin à cette guerre plus que civile et de réconcilier son frère avec leur oncle et ses alliés. Mais sa médiation maladroite faillit tout brouiller davantage. L'oncle et le neveu refusaient de faire les premiers pas. L'oncle ne voulait pas aller au-devant de son neveu ; le métropolitain, au-devant de son suffragant. Grégoire eut recours à un expédient plus digne de la comédie que de l'église. Il supposa des lettres de l'oncle au neveu ; ce furent autant de mortifications pour le fier Basile. Il ne put tenir à la troisième : « Dis-moi, écrit-il à
» son frère, qui tombe trois fois dans les mêmes filets?
» qui tombe trois fois dans le même piége? Une bête même
» ne s'y laisserait point prendre. Tu as fabriqué une lettre
» et tu me l'as apportée comme venant du très-vénérable
» évêque, notre oncle commun. Pourquoi me trompais-tu ?
» Je n'en sais rien. Je l'ai reçue comme venant de l'évêque.
» Dans l'excès de ma joie, je l'ai montrée à beaucoup de
» nos amis, j'en ai rendu grâce à Dieu. Il fut évident
» qu'elle était fausse, quand l'évêque nia, de sa propre
» bouche, l'avoir écrite. J'en ai été couvert de confusion ;
» j'ai désiré disparaître sous terre, tant cette falsification,
» ce mensonge et cet artifice m'étaient outrageants. On me

(1) Sancti Basilii, t. II, p. 621.

« remit une seconde lettre, que le même évêque, disait-
» on, m'envoyait par ton serviteur Astérius. Elle ne venait
» réellement pas de lui, comme nous l'a déclaré notre
» très-vénérable frère Anthime; et voici qu'Adamantius
» nous arrive avec une troisième lettre. Pouvais-je la rece-
» voir venant de toi et des tiens?... Désormais tiens-toi
» sur tes gardes et épargne-moi : car, pour te parler avec
» franchise, tu n'es pas digne de foi dans un pareil minis-
» tère. Cependant, quels que soient les auteurs de cette
» lettre, je leur ai répondu comme je devais. Ainsi, soit
» que tu l'aies envoyée pour me sonder, soit que tu l'aies
» réellement reçue des évêques, tu as mes réponses... Si
» les très-vénérables évêques acceptent réellement une
» entrevue avec nous, qu'ils nous en fixent le lieu et
» l'époque et nous y invitent par leurs gens. Je ne refuse
» pas d'aller au-devant de mon oncle; mais je n'y puis
» consentir, sans être convenablement invité (1). »

A la fin, Basile se relâcha de son inflexibilité et se montra encore une fois *disciple du Pacifique*. Il ne voulut pas que *des villes et des peuples entiers fussent victimes de ses malheurs* (2); il ne voulut pas *ajouter à l'histoire de l'humanité le triste récit d'une dissension entre de si proches parents*. Pour mettre fin à une division qui faisait *la joie de ses ennemis*, *le chagrin de ses amis*, *et déplaisait souverainement à Dieu* (3), il fit fléchir sa fierté, et écrivit à son oncle : « Il convient à ta
» magnanimité, lui disait-il en terminant, de pardonner
» aux autres cet amour de la querelle, ou plutôt de l'ar-

(1) Sancti Basilii, ep. 58. — (2) Ibid., ep. 59. — (3) Ibid., ep. 60.

» racher de leur âme, s'il est possible, et de triompher » des chagrins, à force de patience. Ainsi, soit par ta » présence, soit par une lettre, soit en m'appelant auprès » de toi, de la manière enfin que tu voudras, console » mon âme (1). »

Le vieil évêque n'attendait que cette lettre pour se rendre. Grégoire de Nysse arrive aussitôt à Césarée avec une lettre de lui. Basile remercie immédiatement son oncle et le laisse maître de tout régler, de fixer le temps et le lieu de l'entrevue, de décider s'ils conféreront seuls ou avec les autres évêques (2). Tout réussit à souhait. Basile finit par *amollir et guérir la dissension* « et il le fait, dit » Grégoire de Nazianze, sans flatterie, sans bassesse, avec » vigueur et grandeur d'âme. Il n'asservit pas les dissi- » dents par d'habiles artifices, il les gagne par sa bonté. » Il ne met point sa puissance en avant; c'est en pardon- » nant, quand il a la puissance, qu'il les attire. Ils restent » convaincus qu'il n'y a qu'un salut pour eux, c'est d'être » avec lui et sous lui; qu'un danger, c'est d'en être sé- » parés, et que s'en éloigner, c'est s'éloigner de Dieu. » Aussi s'empressent-ils de céder; ils se laissent vaincre » et tombent, comme frappés d'un coup de tonnerre. » C'était à qui ferait le premier son apologie; ils passaient » de l'excès de la haine à celui de la bienveillance, et » rivalisaient de vertu, la meilleure apologie qu'ils pussent » trouver (3). » En même temps, ils se réconciliaient avec l'évêque de Nazianze. « Passant des injures à l'admiration,

(1) Sancti Basilii, ep. 59. — (2) Ibid., ep. 60.
(3) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 344.

» ils venaient se justifier et tomber à ses pieds ; ils rou-
» gissaient de leur première conduite, et, renonçant à
» la haine, ils trouvaient en lui un patriarche, un légis-
» lateur et un juge (1). »

Cette réconciliation des évêques avec Basile fut-elle aussi sincère et aussi complète que le dit son panégyriste ? Les dissidents étaient-ils des saints, des anges pour passer aussi subitement de la haine à l'amour ? Travaillés par les moines, pressés par les peuples, ils s'empressèrent de répondre à l'appel de Basile et de sortir d'une position qui devenait, chaque jour, plus difficile. Mais pardonnèrent-ils à l'archevêque sa supériorité, la foi qu'il leur imposait, la double victoire qu'il avait remportée sur eux ? Le vieux levain cessa-t-il de fermenter dans leurs cœurs ? Ils passèrent d'une guerre ouverte aux sourdes hostilités d'une guerre de taquinerie et d'opposition, pire, peut-être, que la première. Basile s'en plaignait amèrement à Eusèbe de Samosate, en 373. « Les évêques, lui disait-il, soit indo-
» lence, soit qu'ils nous suspectent encore, nous refusent
» leur concours. Nous nous réunissons en grand nombre
» pour la forme, en nous adjoignant l'excellent Bosporius.
» Mais, en réalité, ils ne nous sont d'aucune utilité. Que
» puis-je faire seul, quand les canons ne permettent pas à
» un seul de tels ministères ? Et pourtant à quel remède
» n'ai-je pas eu recours ? Quel jugement ne leur ai-je pas
» rappelé, soit dans mes lettres, soit dans une entrevue ?
» Car ils sont accourus à Césarée, au bruit de ma mort.
» Dieu ayant permis qu'ils me trouvassent vivant, je leur ai

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 312.

» dit ce qu'ils méritaient. Présents, ils me respectent et » promettent tout ce qui est convenable. Sont-ils partis, ils » reviennent à leurs idées (1). » Leur esprit chagrin et froissé, quoi que fit Basile, se livrait à la critique, aux murmures, aux récriminations les plus injustes : Taquineries mesquines, que le spirituel archevêque leur faisait expier par des lettres fines et mordantes. « Tu te plains, » si tu n'es pas invité, écrit-il à l'un d'eux ; et, si je t'in- » vite, tu ne viens pas. Réponds donc aujourd'hui à mon » invitation et ne sois plus injuste. Je t'engage toujours à » me supporter avec patience ; si tu ne le peux, il est juste, » au moins, que tu ne méprises pas les martyrs, quand » je t'appelle à la célébration de leur mémoire (2). »

III.

Comment l'homme qui avait tant souffert de l'injustice des autres, put-il être injuste envers son meilleur ami ? L'amitié est de tous les pays. Partout, on voit des hommes qui semblent nés l'un pour l'autre, se rapprocher par une estime mutuelle, par la conformité de leurs goûts et de leurs caractères, partager les peines et les joies de la vie, et donner le spectacle du plus beau sentiment que nous ayons reçu de la divinité. Mais la Grèce avait singulièrement ennobli ce sentiment déjà si pur et si saint, en lui donnant pour but l'amour de la patrie. Les amis, destinés à se servir l'un à l'autre de modèle et de soutien, s'aiment moins pour eux-mêmes, que pour rivaliser de vertu, se dévouer ensemble, s'immoler, s'il le faut, au bien public. L'a-

(1) Sancti Basilii, ep. 141. — (2) Ibid., ep. 282.

mitié d'Achille fait tomber Patrocle sous les coups d'Hector ; celle d'Harmodius et d'Aristogiton affranchit Athènes, mais leur coûte la vie. Sparte donnait au penchant qui entraîne à cette noble amitié, le nom d'*inspiration divine* et obligeait tous ses citoyens à une de ces liaisons, si fécondes en dévouements. Si la Grèce imposait de rudes sacrifices aux amis, la gloire dont elle les entourait, en ne séparant point dans l'honneur ceux qui avaient été unis à la peine, l'enthousiasme qu'elle savait leur inspirer, les pures jouissances des lettres et des arts, dont elle charmait leur liaison, enfin, le besoin que l'homme éprouve de se sentir encouragé et approuvé par un autre lui-même, faisaient de cette mâle amitié la plus douce et la plus sainte des passions.

C'est cette amitié de dévouement et de sacrifice, qu'au milieu de la mollesse du quatrième siècle, Basile conçoit pour Grégoire de Nazianze. Formée dans les écoles, entretenue par l'amour des lettres, elle avait pour but unique, non plus la patrie, mais Dieu. L'amitié de Grégoire est plus tendre et plus humaine. Son cœur se plaît aux épanchements, aux doux reproches ; il a voué sa vie à son ami, mais il en attend la même condescendance, le même dévouement à ses propres désirs. Basile, au contraire, semble prendre à la lettre ce qu'il a lu dans Plutarque et dans Xénophon de l'amitié antique. Ce n'est plus cet échange de prévenances par lesquelles deux amis vont mutuellement au devant de toutes leurs volontés, de leur moindre désir, c'est un sacrifice commun à une grande cause. Les amis doivent s'oublier et, soutenus par une affection désintéressée, unir sans cesse leurs efforts pour atteindre le but qu'ils

poursuivent. Dès lors l'amitié devient une domination, une tyrannie, imposée par le plus fort au plus faible, longtemps adoucie par les séductions de l'esprit grec et le partage de la gloire commune, mais qui doit aboutir à des froissements et à une regrettable rupture.

Après l'élection de Basile, tout le monde s'attendait à voir Grégoire accourir à Césarée, pour partager sa puissance. Mais, craignant d'être importun et d'exciter l'envie, quand déjà son ami n'avait que trop de troubles et de douleurs, il mit un frein à son désir et resta à Nazianze (1). « Quand j'ai su, lui écrivait-il, que tu étais sur le trône et » que l'Esprit vainqueur avait mis la lumière sur le chan- » delier, je me suis réjoui, je l'avoue. Cependant je n'ai » point volé vers toi, et je n'y volerai pas encore. Si j'agis » ainsi, c'est par égard pour ta vénération. Je ne veux pas » que, par une ardeur imprudente, tu paraisses t'environ- » ner de tes partisans, comme le diraient tes calomnia- » teurs... Quand viendras-tu donc ? Quand Dieu l'ordon- » nera ; quand seront passées les ombres de ceux qui te » poursuivent de leurs attaques et de leur jalousie. Car les » lépreux, je le sais bien, ne pourront pas plus longtemps » fermer à David les portes de Jérusalem (2). » Basile n'accepta pas les raisons de son ami (3). Ne pouvant se résigner à être privé de l'éloquence et des talents du modeste prêtre, il lui fit des reproches immérités et s'attira cette réponse : « Tu es pour moi le grappillon qu'oublie » le vendangeur, ô tête divine et sacrée ? *Quelle parole*

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 344. — (2) Ibid., p. 787.
(3) Ibid., p. 344.

» *est sortie de la barrière de tes dents* (1) ? Comment » as-tu osé la dire ? Ta pensée a-t-elle pu la former, » l'encre l'écrire, le papier la recevoir ? O lettres ! O » Athènes ! O vertus ! O travaux littéraires ! Car peu s'en » faut que ta lettre ne me fasse prendre un ton tragique. » Nous méconnais-tu ? Ou te méconnais-tu toi-même, toi » l'œil de l'univers, la grande voix et la trompette de la » vérité, le palais de l'éloquence ? Tu es peu de chose pour » Grégoire ? Qu'admirerait-on sur la terre, si Grégoire ne » t'admirait point ? Il n'y a qu'un printemps parmi les » saisons, qu'un soleil parmi les astres, qu'un ciel qui em- » brasse tout : il n'y a pour moi que ta voix, à moins que » l'amour ne m'abuse. . . . . Est-ce de me voir philoso- » pher, que tu t'indignes ? Permets-moi de le dire, c'est » la seule chose que je mette au-dessus de ta science (2). » Grégoire avait beau se retrancher dans sa philosophie. Il dut enfin venir à Césarée, mais pour en repartir bientôt. En vain Basile voulut le mettre à la tête de ses prêtres : il refusa et fit approuver son refus de son ami. Mais bientôt il allait être la victime de son impérieuse volonté.

IV.

Vers la fin de l'année 371, pendant que Basile, à peine délivré du schisme, visitait ses églises, ou peut-être ordonnait son frère évêque de Nysse, il reçut tout à coup une lettre de Césarée. C'étaient les citoyens de cette ville qui l'appelaient à leur secours. La Cappadoce venait d'être

(1) Homère, *Iliade*. — (2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 775.

divisée en deux provinces. Ce partage n'était qu'une simple mesure d'administration, nécessitée par la trop grande étendue de l'ancienne circonscription ; mais Césarée se crut frappée dans sa grandeur et fit entendre une plainte égoïste. C'était, disait-on, couper la patrie en deux ; l'empire n'aurait pas une province de plus, mais deux tronçons de province. Plus de réunions, plus de conversations savantes dans l'Agora ; on n'entendait plus que la voix des exacteurs et celle de leurs victimes. Les portiques retentissaient du bruit lugubre des coups de fouet, les écoles étaient fermées, les nuits sans lumière. Tout présentait l'image d'une grande calamité publique. Une partie du sénat avait reçu l'ordre de se rendre au pied du Taurus, à Podande, désignée d'abord pour être la métropole de la nouvelle province. C'étaient les plus frappés. Il leur fallait quitter une grande et belle ville, où les retenaient leurs intérêts, leurs habitudes, leurs plaisirs, pour aller s'ensevelir dans une prison. Pour eux, Podande était la Céada de Lacédémone, la Charonée, ce cachot pestilentiel d'Athènes. Les uns prenaient la fuite avec leurs femmes ; les autres étaient emmenés comme des captifs ; ceux qui restaient, pleuraient le départ de leurs amis (1). C'était pour faire revenir l'empereur sur cette décision, qu'on appelait Basile à Césarée. Il se prêta d'autant plus volontiers au désir de ses concitoyens, qu'il pressentait que cette division de la province allait devenir pour l'Église une nouvelle source de discordes. Mais ce fut en vain qu'on le pria de se rendre en personne à Constantinople : soit qu'il

(1) Sancti Basilii, ep. 74, 75, 76.

ne se sentit pas assez bien en cour, soit plutôt qu'il redoutât également un refus et une grâce de la part de Valens, il s'excusa sur sa mauvaise santé, et chargea le savant Martinien et deux Cappadociens, Aburgius et le maître des offices, Sophronius, de plaider la cause de Césarée (1). Tout ce qu'ils purent obtenir fut de faire transporter de Podande à Tyane la métropole de la seconde Cappadoce.

Cette division rouvrit les blessures de l'Église. Anthime, évêque de Tyane, prétendit que la division ecclésiastique était une conséquence de la division politique. En vain Basile soutenait qu'il fallait respecter les anciennes divisions établies par les Pères : le nouveau métropolitain appelait à ses conciles une partie des évêques, enchantés de déplaire à son rival, pillait les revenus de l'église de Césarée, gagnait ou changeait les prêtres (2).

Basile, assailli par ces nouveaux troubles, s'adresse encore à Grégoire, qui s'empresse de répondre à son appel. « J'apprends, lui écrit-il, que la nouvelle innova-
» tion et l'habituel raffinement du pouvoir te donnent des
» embarras. Mais je ne crains pas que le chagrin te fasse
» rien faire d'indigne de la philosophie et de nous deux.
» On n'en connaîtra que mieux mon Basile..... Si tu
» le veux, j'irai t'aider de mes conseils. Pourtant la mer
» a-t-elle besoin d'eau, et toi as-tu besoin d'un conseil-
» ler (3) ? » Il vint, mais, en conciliateur aussi impartial que dévoué, ne craignant pas de rejeter une partie des

(1) Sancti Basilii, ep. 74, 75, 76.
(2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 355. — (3) Ibid., p. 788.

torts sur l'entourage de Basile, où force gens le faisaient servir à leurs intérêts et allumaient l'étincelle du ressentiment (1). On y voyait des disciples d'Eustathe qui paraissent avoir été les plus animés contre Anthime et lui donnaient un prétexte pour accuser l'archevêque d'hérésie. « Car notre ennemi est toujours hérétique (2). »

La fureur d'Anthime était surtout excitée par les revenus du monastère de Saint-Oreste dans le Taurus, qu'il voyait passer devant ses yeux pour être conduits à son rival. Aussi les revendiquait-il à grands cris. Basile, pour les protéger de sa présence, va les recueillir en personne. Anthime déclare qu'il ne faut point payer tribut aux hérétiques et, à la tête d'une troupe de pillards, il arrête l'archevêque dans un passage étroit et lui prend ses mulets. Grégoire, qui accompagnait Basile, avait fait preuve de courage dans ce malheureux combat (3). Une idée, peut-être alors, traversa l'esprit de l'archevêque. Saint-Oreste était dans le voisinage de Sasime : s'il y avait à Sasime un évêque dévoué comme Grégoire, les revenus du monastère seraient assurés à l'Église de Césarée.

« Sur la grande route de Cappadoce, il est une étape, » qui se divise en trois rues : triste et étroite bourgade, » sans eau, sans verdure, indigne d'un homme libre. De » la poussière, le bruit des chars, des plaintes, des gé- » missements, des exacteurs, des tortures, des chaînes, » un peuple d'étrangers et de voyageurs : c'est là tout » Sasime (4). » Telle était la future église de Grégoire ;

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 355. — (2) Ibid., p. 356.
(3) Ibid., t. II, p. 8. — (4) Ibid., p. 7.

c'était là tout ce que pouvait offrir à son ami un homme « dont la libéralité était à l'étroit entre cinquante évêchés (1) ». C'était là que, *sous prétexte du salut des âmes*, mais, en réalité, *pour servir l'ambition d'autrui, pour des tributs, pour de misérables revenus* (2), le brillant élève d'Athènes allait vivre au milieu des attaques, toujours dans la boue, pauvre au milieu d'un peuple pauvre et ne pouvant rompre avec ses amis le pain de l'hospitalité (3). Mais pourquoi avait-il montré *un courage si martial? Et puis qui se plaindrait de blessures bénies* (4)?

Arrivé à Nazianze, Basile fait part de son projet au père et au fils, gagne l'un et ordonne l'autre, malgré lui. Grégoire courbe la tête, mais non l'âme (5), et se plaint aux habitants de Nazianze dans d'éloquentes homélies. « J'ai » été tyrannisé, ô mes amis et mes frères ; car c'est le » moment, ou jamais, de vous adresser mes cris : j'ai été » tyrannisé par la vieillesse d'un père, et, pour parler » avec modération, par le zèle d'un ami (6). » « De ces

(1) Τούτοις μ᾽ ὁ πεντήκοντα χωρεπισκόποις
Στενούμενος δέδωκε· τῆς εὐψυχίας !
(Sancti Greg. Naz., t. II, p. 7.)

(2) Ψυχαὶ πρόφασις, τὸ δ᾽ ἔστιν ἡ φιλαρχία,
Ὀκνῶ γὰρ εἰπεῖν, οἱ πόροιτε καὶ φόροι.
(Ibid., p. 6.)

(3) Ibid.

(4) Ἡμεῖς γὰρ αὐτῷ τῶν ἀρητῶν φίλων
Τὰ πρῶτα (καὶ γὰρ ἦμεν ἄλκιμοί ποτε)
Καὶ δεινὸν οὐδὲν τραύματα ἠυλογημένα.
(Ibid., p. 8.)

(5) Ibid.

(6) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 147.

» deux frères, disait-il devant Grégoire de Nysse que » Basile lui avait envoyé le lendemain de son ordination, » de ces deux frères, nouveau Moïse et nouvel Aaron, l'un » nous a consacré et nous a tiré de notre obscurité. Pour- » quoi ? Dans quelle pensée ? Je l'ignore, mais, dût mon » discours paraître trop dur, d'une manière indigne de » l'Esprit qui est en lui. L'autre vient nous consoler et » nous réconcilier avec l'Esprit. Pourquoi ton secours » vient-il après la défaite et l'irruption de l'ennemi, ô le » meilleur des amis et des auxiliaires ? Pourquoi te mettre » au gouvernail après la tempête ? Pourquoi m'apporter » le remède après la blessure ? Comme ami de ton frère, » as-tu rougi de sa tyrannie ? Comme puissant, t'es-tu » indigné de ma désobéissance ? Quel est celui de tes » frères que tu accuses ? Celui que tu absous (1) ? »

Cependant, il ne se pressait pas d'aller s'asseoir sur un trône, où il ne pouvait monter, sans l'ensanglanter (2), et l'impérieux Basile lui reprochait ses retards comme un manque d'amitié. Grégoire ne put contenir son indignation. « Ne finiras-tu pas, lui répondit-il, » de nous injurier en nous traitant d'ignorants, de gros- » siers, de gens sans amitié, indignes même de vivre, » parce que nous avons osé comprendre ce que nous avons » souffert ?... Oui, nous avons reconnu que nous avions » été trompé, trop tard, il est vrai, mais enfin nous l'a- » vons reconnu, et nous en avons accusé le trône qui t'a » trop élevé au-dessus de nous. Nous sommes fatigué de » nous voir reprocher tes fautes, et de te justifier auprès

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 138. — (2) Ibid., t. II, p. 8.

» de gens qui savent très-bien ce que nous avons été et » ce que nous sommes maintenant. Car de toutes nos souf- » frances, la plus ridicule ou la plus digne de pitié, c'est » d'être à la fois maltraité et accusé. Les plus humains » nous reprochent ton dédain et ton mépris : après t'être » servi de nous, disent-ils, tu nous a jeté, comme le plus » vil des ustensiles. Je n'achèterai point d'armes, je n'ap- » prendrai pas la tactique ; je ne recevrai pas le valeureux » Anthime, bien qu'il ne soit plus d'âge pour la guerre : » je suis nu, impropre aux combats, trop facile à blesser. » Fais-lui toi-même la guerre, si tu l'as pour agréable, ou » cherche des combattants, s'il vient à prendre tes mulets, » au passage d'un défilé. Pour nous, donne-nous la tran- » quillité. Aussi bien qu'avons-nous besoin de combattre » pour des cochons de lait et des oiseaux, comme s'il » s'agissait des âmes et des canons ?.... Toi, montre que » tu es un homme, déploie ta force et attire tout à ta » gloire, comme les fleuves attirent les torrents ; garde- » toi de préférer l'amitié et l'intimité à la vertu et à la » piété ; ne t'inquiète pas de l'opinion des hommes, mais » seulement de l'Esprit. Quant à nous, ton amitié nous » profitera en nous apprenant à nous défier des amis et » à ne rien préférer à Dieu (1). » « Tu me reproches, » dit-il dans une autre lettre, ma paresse et mon indo- » lence, de n'avoir point pris ton Sasime, de ne pas me » remuer en évêque, de ne pas courir aux armes, comme » le chien à qui l'on jette de la nourriture. Si tout le » monde m'imitait, ni les églises n'auraient d'embarras,

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 795 et 796.

» ni la foi, dont chacun se fait une arme pour ses que-
» relles personnelles, ne serait altérée (1). »

Même au milieu de cette douloureuse indignation, Grégoire fut fidèle à l'archevêque. Il protesta, il menaça, lorsqu'Anthime se saisit des marais de Sasime, et, pour réponse, il reçut une lettre d'injures, véritable chant de victoire, où le belliqueux prélat célébrait la défaite de son ennemi. Bientôt Nazianze vit arriver dans ses murs le vainqueur avec quelques évêques. Il sonde le père et le fils sur une foule de choses, sur leurs diocèses, sur la dernière ordination; il flatte, prie, menace, loue, blâme, tourne sur lui-même, pour leur insinuer que, Nazianze et Sasime étant de la seconde Cappadoce, ils doivent le reconnaître comme métropolitain. Il part sans avoir réussi, tout haletant, accusant les deux évêques de *basiliser*, et imaginant à leur adresse un concile, où ils refusent de se rendre (2).

Pour mettre un terme à cette malheureuse querelle, Basile, qui avait hâte de se livrer avec Athanase à la pacification de l'Église universelle, se résigne à tous les sacrifices. Il demande, à la fois, la médiation d'Eusèbe de Samosate et celle du sénat de Tyane. « Depuis que les évêques de la
» seconde Cappadoce, écrit-il à Eusèbe, ont pris le nom de
» leur nouvelle province, ils se croient d'une autre nation,
» d'un autre peuple. Ils nous méconnaissent comme feraient
» des étrangers et ne viennent pas même à nos conférences.
» Sache, père très-aimé de Dieu, que nous avons le plus
» grand besoin de ta présence, et qu'il est nécessaire que
» tu mettes encore une fois en mouvement ta vénérable

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 796 et 797. — (2) Ibid., p. 797.

» vieillesse, pour soutenir la Cappadoce ébranlée et proche » de sa chute (1). » « Je désire, disait-il au sénat de » Tyane, dans une lettre qui dût coûter à sa fierté, je dé- » sire passer en paix le reste de mes jours ; je ne demande » qu'à m'endormir en paix. Je suis décidé à ne négliger » aucune fatigue, aucun acte, aucune parole, si basse qu'elle » soit, à ne pas calculer la longueur du chemin, à ne re- » culer devant rien de pénible, pourvu que la paix en soit » le prix (2). » La paix se fit : Anthime fut reconnu métropolitain de la seconde Cappadoce et chaque province conserva ses revenus (3). Mais le vieux Grégoire resta suffragant de Basile, et ce fut seulement après la mort de l'archevêque que son fils, faisant nommer un évêque à Nazianze, reconnut pour métropolitain de cette ville Théodoret de Tyane (4).

Ainsi tout, ou peu s'en faut, avait tourné contre Basile. Il avait perdu la moitié de ses églises et s'était fait un ennemi du nouveau métropolitain, qui, malgré leur réconciliation, ne manquait aucune occasion de le chagriner, recevait ses ennemis dans sa communion et ordonnait évêques ceux qu'il avait repoussés (5). Enfin, il avait cruellement froissé le plus dévoué des amis et lui avait fait maudire l'amitié (6). Evêque malgré lui et évêque sans église, Grégoire ne put rester au milieu d'un monde où tout, même son

(1) Sancti Basilii, ep. 98. — (2) Sancti Basilii, ep. 97.
(3) Sancti Greg. Naz. t. I, p. 356. — (4) Ibid. p. 912.
(5) Sancti Basilii, ep. 120, 121, 122.
(6) ..... Ὡς ὅλοιτ' ἐκ τοῦ βίου
Νόμος φιλίας, οὕτω σεβούσης τοὺς φίλους !
(Sancti Greg. Naz., t. II, p. 7.)

père, même son ami, l'avait « trahi (1). » Il reviendra bientôt de la montagne où il s'est enfui, pour soulager la vieillesse de son père et le remplacer sur le siége de Nazianze. Il se réconciliera avec Basile et lui sera aussi dévoué que par le passé; mais il gardera toujours dans son cœur la cruelle blessure, et, même en rendant les derniers devoirs à son ami, il la sentira se raviver : « Il est une » seule chose, dira-t-il, que je ne puis louer en lui, c'est » la perfidie, dont j'ai été la victime. Le temps n'a pas en- » core apaisé mon chagrin. De là toute l'incertitude, toute » la confusion de ma vie (2). » En effet, sans cette violente ordination, il n'eût pas été depuis chassé de Constantinople, en vertu des canons qui défendaient à un évêque de passer d'un siége à un autre (3). Plus tard, quand il écrira dans la retraite le poème de sa vie, il s'abandonnera encore à de plus amers épanchements. « Faut-il accuser mon » péché de cette blessure que je sens toujours bouillonner? » faut-il, ô le meilleur des hommes, en accuser la hauteur » que t'avait donnée le trône? Comment nous as-tu tout » à coup précipité? Périsse l'amitié, qui honore ainsi les » amis?... Était-ce là Athènes, cette commune étude des » lettres, cette vie sous le même toit et au même foyer, » une seule âme en deux corps, l'admiration de la Grèce, » cette promesse de fuir loin du monde, de mener une vie » commune en Dieu, de consacrer notre éloquence au » Verbe, le seul sage? Tout s'est évanoui; tout est tombé

(1) ..... ἐκεῖνος ἦν
ψεύστης ἐμοίγε.....
(Sancti Greg. Naz., t. II, p. 7.)

(2) Ibid., t. I, p. 356. — (3) Concile d'Antioche, can. 16.

» à terre ; le vent emporte nos espérances d'autrefois (1) ! » Cette douleur qui empoisonna sa vie, Grégoire n'était pas seul à la ressentir. Il vit ses contemporains y compatir et l'un des plus illustres, Eusèbe de Samosate, reprocher à Basile d'avoir été injuste envers un si beau génie (2). Aujourd'hui encore ses plaintes éloquentes nous attendrissent et le récit de son ordination est peut-être le seul que l'histoire impartiale voudrait effacer de la vie du grand archevêque. Reconnaissons-le, toutefois, si la conduite de Basile fut rigoureuse, il était mû par des motifs plus nobles que ne le pensait Grégoire. Ce ne fut pas l'ambition, mais le maintien de l'autorité de l'Eglise, qui le fit résister à Anthime et sacrifier son ami. Nous ne connaissons malheureusement cette rupture que par les lettres qu'inspirèrent le dépit et le chagrin à l'âme froissée de Grégoire. Si nous avions celles de Basile, sans refuser nos sympathies à la douloureuse indignation de sa victime, nous pourrions mieux apprécier, tout en la déplorant, l'inflexible fermeté et l'abnégation lacédémonienne de l'archevêque de Césarée. Grégoire croyait avoir assez fait pour l'amitié. Aux yeux de Basile, il ne pouvait jamais faire assez pour la cause à laquelle ils s'étaient dévoués tous deux.

V.

Basile était réduit à la moitié de ses anciens suffragants et obéi à regret par une partie de ceux qui lui restaient. Pour leur trouver un contrepoids, il multiplia les siéges (3),

(1) Sancti Gregorii Naz., t. II, p. 8. — (2) Sancti Basilii, ep. 98.
(3) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 356.

et, par le dévouement des nouveaux évêques, parvint à paralyser le mauvais vouloir des anciens. Non content de leur obéissance, il s'ingérait dans les affaires de leurs églises et les forçait, en observant les canons, de s'entourer d'un clergé irréprochable. Plusieurs de ses évêques ordonnaient des prêtres pour de l'argent. Seulement au lieu de se faire remettre le prix convenu avant l'ordination, ils le recevaient après, sous forme d'offrande pieuse. « Recevoir avant, recevoir après, leur dit Basile, c'est tou- » jours recevoir, » et, menaçant de séparer des autels ceux qui tomberaient dans cette idolâtrie de l'avarice, il mit fin à ce honteux trafic des choses spirituelles (1).

La vigueur qu'il déployait dans sa province, désormais soumise, s'étendait sur tout l'exarchat. En 372, il pacifie la petite Arménie (2) ; en 375, au moment où les Ariens allaient s'emparer du siége métropolitain de Nicopolis, il y fait transporter l'évêque de Colonie, en dépit des canons et au grand désespoir de l'ancien troupeau, qui voulait garder son pasteur et en appeler aux magistrats (3). Enfin, il cite à son tribunal l'évêque de Néo-Césarée, Atarbius, et le somme de venir à Césarée se justifier des accusations qui planent sur sa tête (4).

Une de ses plus vives préoccupations était l'élection des évêques. Il y déplorait, autant que Grégoire, l'intervention des laïcs. L'élection tumultueuse d'Eusèbe, les intrigues qui avaient précédé la sienne, étaient plus que suffisantes pour faire voir à cet esprit judicieux qu'à la mort de cha-

(1) Sancti Basilii, ep. 53.—(2) Ibid., ep. 99.—(3) Ibid., ep. 227 et seq.
(4) Ibid., ep. 126.

que évêque les destinées des églises étaient abandonnées au caprice d'une foule ignorante et aveugle, sous la pression d'un pouvoir intéressé. Cependant les lois de l'Église étaient formelles. Elles donnaient aux évêques la haute main dans l'élection : mais ils ne pouvaient imposer de force un sujet de leur choix. Il leur fallait consulter le désir et obtenir le consentement du clergé, du peuple et des magistrats (1). Basile, sans enlever aux laïcs le droit de voter, fait tous ses efforts pour le restreindre et le réduire à rien. Le choix du candidat appartient aux évêques ; le clergé, le peuple, les magistrats n'ont qu'à confirmer ce choix. Ils n'ont plus l'initiative, mais une simple ratification (2). « C'est à Dieu qu'il appartient de désigner ses » représentants sur la terre ; le peuple doit accepter son » choix, si inattendu qu'il paraisse (3). » Dès lors, l'archevêque était maître des élections. Rarement il subit la volonté des populations et une fois seulement on le voit, dans un cas pressant, permettre à une église de choisir un néophyte (4). Toujours il fait nommer ou nomme de lui-même des candidats de son choix, Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze, Péménius de Satale, Euphronius, cet évêque d'Arménie qu'il fit transférer de Colonie à Nicopolis.

La main ferme qui faisait si rigoureusement sentir l'autorité dans la Cappadoce et dans tout le diocèse du Pont, ne la laissa point tomber dans son propre clergé. Là aussi, il trouvait des plaies à guérir. Il avait fait les plus grandes réformes du vivant d'Eusèbe, puisque, lors de son élection,

(1) Cælestini papæ, ep. 7. — (2) Sancti Basilii, ep. 230.
(3) Ibid., ep. 28. — (4) Ibid., ep. 217.

les prêtres et les clercs lui étaient tout dévoués. Mais tous les désordres n'avaient pas disparu. Les chorévêques laissaient les prêtres et les diacres choisir, à leur gré et sans examen, les ministres inférieurs et n'informaient pas l'évêque de ces choix. Basile fait mettre hors des églises cette foule de ministres qu'y avaient jetés l'intérêt ou la crainte du service militaire, et dont pas un n'était digne de l'autel (1).

La continence s'établissait de plus en plus dans l'Église. Le concile de Nicée avait même voulu défendre aux évêques d'habiter avec les femmes qu'ils avaient épousées étant laïcs, et la vigoureuse opposition de saint Paphnuce (2) avait seule empêché ce décret de passer. Basile laissa leurs épouses aux diacres, aux prêtres et aux évêques (3), mais il chassa de leurs maisons toutes les femmes étrangères qu'en excluait le grand concile (4). En vain le prêtre Parégoire criait à la calomnie et s'excusait sur son âge : il fut obligé de mettre dans un monastère la femme qui était un objet de scandale (5). D'autres fois, ce n'était pas pour lui-même, mais pour un ravisseur audacieux, qu'un prêtre avait trop d'indulgence. Et l'archevêque le forçait d'avoir le zèle d'un chrétien, de faire rendre la jeune fille enlevée à ses parents, d'exclure des prières le ravisseur, ses complices, le bourg même qui avait reçu la victime du crime et combattu pour la retenir (6). Une autre fois encore, il faisait arrêter une bande de vierges illuminées qui suivaient en dansant un diacre vagabond, décoré du nom et du cos-

(1) Sancti Basilii, ep. 54. — (2) Théodoret, IV, 22.
(3) Sancti Basilii, ep. 199, can. 27. — (4) Concile de Nicée, can. 3.
(5) Sancti Basilii, ep. 55. — (6) Ibid., ep. 270.

tume de patriarche (1). Il ne supportait pas davantage « les évêques qui rôdaient sans peuple et sans clergé, qui portaient un nom vide de sens et ne travaillaient point à la bonne nouvelle de la paix et du salut (2). » Ainsi, dans l'Église de Césarée, point d'évêques, point de prêtres sans fonctions, point d'illuminés ; mais seulement des vierges qui priaient dans leurs monastères, des moines qui administraient le bien des pauvres et aidaient les prêtres dans la prédication des peuples, enfin, un clergé purifié par leur contact, de bonnes mœurs, d'une foi éprouvée, riche des dons du ciel, s'il était pauvre de ceux du monde, et vivant du travail des mains (3). Ce clergé, où même une illustre amitié ne pouvait faire entrer un sujet indigne (4), devint si célèbre en Orient que des évêques prièrent Basile de leur envoyer des prêtres pour en faire leurs successeurs (5).

VI.

Basile avait ravivé le clergé, réformé l'épiscopat, restauré l'Église dans ces vastes contrées. A la vue de tant de bienfaits, qui oserait tenir compte de quelques faiblesses au grand archevêque ? Qui oserait lui reprocher cette opiniâtre et inflexible fierté qui fit sa force, des rivalités toujours regrettables, un acte de violence peu généreux ? S'il eût transigé avec le faible Dianius, s'il n'eût dominé l'incapable Eusèbe, si, à la mort de ce dernier, il ne se fût saisi du pouvoir, qui allait tomber en de plus mauvaises mains encore, s'il n'eût défendu les droits de l'Église de Césarée

(1) Sancti Basilii, ep. 169, 170, 171. — (2) Ibid., ep. 265, p. 409, D.
(3) Ibid., ep. 81 et 198. — (4) Ibid., ep. 290. — (5) Ibid., ep. 81.

contre l'ambition d'Anthime, enfin, s'il n'eût exigé de tous, même au mépris de l'amitié, cette obéissance sans réplique, cette soumission absolue qui était la vertu de ses moines, ce dévouement sans borne à la cause de Dieu, ce sacrifice de toutes les affections terrestres, dont il était le premier à donner l'exemple, eût-il pu triompher de l'esprit de révolte et de division qui, au milieu de la corruption générale, menait l'Église d'Orient à sa ruine ? Mais, si ces caractères entiers sont seuls capables de grandes choses, ils font souffrir les âmes plus douces qui les approchent. L'histoire, qui doit la justice aux faibles comme aux forts, tout en nous faisant admirer ces grandes natures, ne peut-elle aussi nous intéresser aux larmes que leur inflexible volonté et d'impérieuses nécessités font répandre autour d'elles ? Ne faisons pas à saint Basile l'injure de penser que sa gloire ait à souffrir de quelques misères, qui sont loin de la ternir. Une vie, comme la sienne, peut paraître au grand jour. Si on y voit des taches, que prouvent-elles, si non que le *Verbe est le seul sage* (1), que les héros et les saints *sont de la même chair que les autres hommes* (2) et ne sont, comme nous, mais en des proportions différentes, qu'un composé de grandeur et de petitesse ? Le dirai-je, ce mélange de gloire et de misère que présentent les vies les plus parfaites, est une consolation et un enseignement pour l'humanité. En voyant que, dans ce monde, le mal s'est toujours trouvé à côté du bien, l'homme est moins tenté de calomnier son temps ; il se sent plus d'indulgence pour ce que pardonnera l'impartial avenir et sait mieux apprécier ce qui mérite d'être glorifié.

(1) Sancti Greg. Naz., t. II, p. 8. — (2) Sancti Basilii, t. II, p. 34.

CHAPITRE V.

ACTION DE SAINT BASILE SUR L'ÉGLISE D'ORIENT.

I. Anarchie de l'Église d'Orient. — Hérésies et schismes qui la déchirent. — Divisions entre les membres d'une même communion. — Forces relatives des différents cultes.

II. Saint Basile entreprend de faire sortir l'Église de cette anarchie. — Dispersion et défiances mutuelles des Orthodoxes. — Il les réunit en une vaste communion qui embrasse tout l'Orient.

III. Ses efforts pour réconcilier avec l'Église les sectes les moins hostiles, principalement les Macédoniens. — Ses condescendances irritent les moines et ne gagnent pas les hérétiques. — Il échoue contre Eustathe de Sébaste et Atarbius de Césarée. — Ses conquêtes.

IV. Raideur de saint Basile à l'égard du Saint-Siége. — Tendances indépendantes des évêques grecs au quatrième siècle. — Saint Basile demande vainement au pape Damase un concile général de l'Occident et une députation d'évêques pour venir en aide aux Orientaux. — Ses emportements contre Rome. — Il refuse de se soumettre à sa décision sur le schisme d'Antioche. — Inconséquence de sa conduite.

I.

Par sa volonté ferme et énergique, inflexible ou conciliante, au besoin, toujours prudente et digne, Basile s'était fait respecter de ses suffragants. Voyons-le maintenant aux prises avec les divisions et les hérésies qui travaillaient l'Église d'Orient. Pour nous faire une idée des ressources qu'il lui fallut déployer dans cette longue lutte, essayons de retracer le tableau qui s'offrit à son esprit effrayé, quand, se vouant à la pacification de l'Église, « il leva la tête, tourna de toute part l'œil de l'âme et vit l'héritage du Christ déchiré par une infinité de sectes et de partis (1). »

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 345.

Quel spectacle affligeant lui présentèrent les divisions religieuses de l'empire de Valens! Là, vivaient pêle-mêle tous les cultes anciens et nouveaux ; là, toute religion avait son autel ; toute opinion, toute rêverie, pourvu qu'elle trouvât des adeptes, formait une Église, qui, grâce à cette instabilité des esprits, à cette intempérante curiosité, à cette démangeaison de disputer et d'innover sans fin que déplorait Bossuet à une autre époque, était bientôt remplacée par une autre ou se divisait en sectes rivales. Là, tout le monde dogmatisait, le prêtre dans la chaire, le savant dans le silence du cabinet, l'oisif sur la place publique, l'ouvrier dans l'atelier. Point de question si ardue, qui ne fût comprise, commentée, soutenue ou rejetée par la populace. La langue grecque, si claire et si propre à tout exprimer, la mettait à la portée de tout le monde. Aussi des soldats, des matelots (1), des esclaves (2) arrivaient à l'épiscopat ; un brodeur (3) montait sur le trône patriarcal de Constantinople et fondait une puissante hérésie ; un chaudronnier (4) devenait l'un des coryphées de l'arianisme, comme un porte-faix avait été le fondateur de l'École d'Alexandrie.

Sans parler des anciens cultes, du Judaïsme, du Mazdéisme et de l'Hellénisme, qui s'affaiblissaient de jour en jour; sans parler non plus des religions d'un jour, de tant de sectes d'illuminés, renfermées dans les murs d'une ville ou dans les limites d'un canton (5), combien d'hérétiques, Ariens, Sabelliens, Macédoniens, Apollinaristes, s'agitaient

(1) Sancti Greg. Naz., t. II. — (2) Ibid., t. I., p. 800.
(3) Macédonius. — (4) Aétius.
(5) Par exemple, la secte du diacre de Vénèse. Sancti Basilii, ep. 169.

à côté des Orthodoxes et se combattaient sans relâche sur cette terre sans cesse remuée ! Les Orthodoxes étaient eux-mêmes divisés par des schismes, et, depuis longtemps, Antioche avait deux patriarches, deux Églises et deux communions. Il y a plus : l'Orient tout entier se trouvait partagé en deux camps : les Orientaux et les amis de l'Occident, qu'on traitait d'Occidentaux (1). D'un côté, étaient les évêques des diocèses d'Asie, du Pont et d'Orient, qui, avant l'apparition de Basile, avaient pour chefs Basile d'Ancyre, Eustathe de Sébaste et Silvain de Tarse (2) ; de l'autre, ceux d'Égypte et de Macédoine, disciplinés et dirigés par Athanase. Les premiers condamnèrent plus d'une fois le patriarche d'Alexandrie (3) ; les uns et les autres, unis, un instant, par le ressentiment, firent descendre du siége de Constantinople le pacifique Grégoire de Nazianze, qui avait tenté entre eux une réconciliation impossible.

En présence de la guerre implacable que se livraient tant de sectes ennemies et souvent les membres d'une même église, le mal pouvait-il s'arrêter à des divisions religieuses ? « La gravité sacerdotale s'en va, disait Basile avec amertume. Ils ne sont plus ceux qui paissaient avec science » le troupeau du Seigneur. La méchanceté est sans bornes, » les peuples sans lois, ceux qui sont proposés à leur surveillance sans liberté. Déjà même, il en est qui, dans » leurs guerres particulières, se font une arme de la défense de l'orthodoxie ; ils cachent leurs inimitiés et les » exercent au nom de la religion. D'autres, voulant échap-

(1) Sancti Greg. Naz. t. II, *De vita sua.*
(2) Sancti Basilii, ep. 223 ; Philostorgue, l. IV. — (3) Sancti Basilii, ep. 82.

» per à de honteuses accusations, excitent les peuples à de » mutuelles discordes, pour se mettre à l'ombre des maux » publics. Aussi les incrédules rient, les faibles sont dans » l'agitation, la foi est incertaine et l'ignorance se répand » sur les âmes, parce que, dans leur malice, ceux qui altè- » rent l'Écriture, prennent les couleurs de la vérité (1). » Et ainsi l'on arrivait à ces terribles conséquences qui faisaient gémir Bossuet après nos discordes religieuses : « Pendant que les uns ne cessaient de disputer ou de don- » ner leurs rêveries pour inspirations, les autres, ne pou- » vant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée » par tant de sectes, allaient chercher un repos funeste et » une entière indépendance dans l'indifférence des religions » et dans l'athéisme (2). »

Il serait impossible de fixer d'une manière précise les forces respectives des différents cultes qui se partageaient l'Orient, d'autant plus qu'elles variaient souvent au gré des chances de la guerre et de l'inconstance des peuples, et que des villes et des populations entières, soit d'elles-mêmes, soit par contrainte, passaient alternativement d'une communion dans l'autre (3). Voici pourtant ce qu'on peut dire en général. Les Sabelliens étaient répandus partout, et les Macédoniens avaient de nombreux sectateurs en Thrace et surtout dans l'Hellespont (4). Atarbius de Néo-Césarée et Eustathe de Sébaste servaient de centre à ces deux sectes

(1) Sancti Basilii, ep. 92.

(2) Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

(3) Églises de Tarse, de Nicopolis, de Nysse. Sancti Basilii, ep. 34, 237 et seq., 225.

(4) Presque tous les évêques macédoniens du 2e concile œcuminique étaient de l'Hellespont.

dans le diocèse du Pont. Les Orthodoxes se voyaient disputer l'Asie-Mineure par les Eunomiens et la Syrie par les Apollinaristes (1). La communion la plus nombreuse, celle qui était à peu près également répandue dans les cinq diocèses, était celle de l'Empereur et du patriarche de Constantinople. La protection impériale et la persécution lui livraient la plupart des églises. Les Orthodoxes, forts de la foi de Nicée, qu'eux seuls n'avaient point altérée, soutenus et animés par de grands évêques, malgré les schismes et les désordres intérieurs qui les travaillaient, tenaient tête partout à la secte impériale, tantôt perdant, tantôt gagnant une église. Ils partageaient l'Égypte et la Syrie, et dominaient dans le Pont ; mais, dans les dix provinces d'Asie, saint Hilaire n'avait trouvé qu'un très-petit nombre de prélats qui conservassent la connaissance du vrai Dieu (2). C'était beaucoup pour les Orthodoxes d'avoir résisté à Constance, à Julien et à Valens. Mais ils étaient aux abois, et, sans un suprême effort, la lutte tirait à sa fin. Basile seul s'était fait respecter de l'Empereur (3) ; on n'avait osé exiler de nouveau Athanase ; mais il allait mourir, après quarante-six ans de combats, aussi peu avancé qu'au premier jour. La séduction ou l'exil avaient raison des autres évêques. Les bouches des hommes pieux étaient condamnées au silence, les églises livrées à l'hérésie, et les peuples, restés purs, fuyant les temples, comme des écoles d'impiété, allaient cacher leurs prières dans la solitude (4). C'en était fait peut-être de la foi de Nicée, en Orient, si

(1) Sozom., VI, 27. — (2) Sancti Hilar. *De Synod.*, c. 63.
(3) Voyez plus loin, ch. VI. — (4) Sancti Basilii, ep. 92, 2.

Basile n'en eût réuni les restes épars, s'il ne les eût ranimés et fortifiés, et n'eût, par la seule persuasion, préparé les voies à Théodose, qui triompha définitivement de l'Arianisme par les moyens qui l'avaient fait longtemps triompher de l'orthodoxie.

II.

Tel était l'état de l'Église d'Orient, quand, dès l'année 371, Basile entreprit de la tirer de cette anarchie. Réunir tous les évêques orthodoxes d'Orient et concerter leur action ; faire disparaître les schismes et rattacher à l'Église, en les ménageant, les sectes les moins hostiles, pour n'avoir à combattre que les plus déclarées ; faire appel à l'Occident, réunir ses évêques les plus considérables à ceux de l'Orient dans un concile général, et, par leur moyen, obtenir de Valentinien une pression sur Valens en faveur des Orthodoxes, tel est le plan dont l'archevêque de Césarée va entreprendre l'exécution. Son nom, son génie et l'autorité du siége qu'il occupait, lui promettaient le succès. Sa santé, qui, lorsqu'elle était la plus grande, n'était que la langueur d'une personne mourante (1), lui fit seule défaut, entrava, chaque année, son action par de cruelles maladies et le fit mourir à la peine.

Il n'était pas facile de réunir les évêques orthodoxes. Dans l'état de délabrement et de trahison continuelle où se trouvaient les églises (2), ils s'accusaient et se soupçonnaient tous (3). De plus, ils étaient isolés, séparés les uns des autres par des églises rivales et surveillés par les offi-

(1) Sancti Basilii, ep. 136. — (2) Ibid., ep. 136, 2. — (3) Ibid., ep. 258.

ciers impériaux. Le secret de leur correspondance était violé par l'infidélité des porteurs ou la violence de leurs ennemis. Enfin, les plus considérables étaient ou allaient être exilés. Rien n'arrête Basile : tantôt par des voyages et des entrevues avec les évêques voisins, tantôt par des lettres que portent ses clercs ou qu'on est loin de soupçonner dans les paquets des messagers impériaux, il entre en relation avec tout l'Orient.

Il est probable qu'Eusèbe de Samosate et Mélèce d'Antioche furent, hors de la Cappadoce, les premiers confidents et les premiers membres de sa ligue religieuse. Il s'adresse ensuite à Athanase, lui soumet ses plans et lui en offre la direction (1). Le vieux patriarche, heureux de voir que son œuvre ne périrait pas avec lui et de se trouver un digne successeur dans l'éloquent archevêque, se met d'accord avec lui, adopte ses idées en les modifiant (2), et semble l'avoir chargé de réunir les Orthodoxes de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Mésopotamie, se réservant pour lui ceux de la Palestine et de l'Égypte. Dès l'année suivante (372) Basile faisait signer une lettre aux Occidentaux par trente-deux évêques (3). Tillemont (4) a retrouvé les siéges de quatorze de ces évêques. C'étaient en Cappadoce, le vieux Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse et Anthime de Tyane ; dans la grande Arménie, Josaque ; dans la petite, Théodote de Nicopolis et probablement Eustathe de Sébaste ; dans la Mésopotamie, saint Barse d'Édesse et saint Vite de Carrhes ; en

(1) Sancti Basilii, ep. 66 et 69. — (2) Ibid., ep. 80, 82, 89.
(3) Ibid., ep. 92. — (4) Tillemont, t. IX, p. 172.

Syrie, saint Mélèce d'Antioche, saint Eusèbe de Samosate, saint Pélage de Laodicée, Abraham d'Urimes, Abraham de Batnes et Zénon de Tyr. Bientôt la communion s'augmente et l'on y voit figurer Otrée de Mélitène (1), depuis célèbre au concile de Constantinople, Euphronius que Basile fit métropolitain d'Arménie (2), Péménius de Satale (3), Patrophile d'Eges (4), saint Épiphane de Chypre (5). Des soupçons séparaient de l'archevêque les évêques maritimes du Pont, qui, d'ailleurs, *sur leurs rivages éloignés, se croyaient à l'abri de tous maux et pensaient n'avoir besoin de la communion de personne* (6). Il leur écrit une lettre éloquente (7), va les trouver et, à l'aide d'Elpidius (8), l'un d'eux, achève de les rallier. L'année précédente (374), Amphilochius, son disciple, *avait été conduit au milieu de la Pisidie pour prendre des hommes au Seigneur* (9). Devenu évêque d'Iconium, il avait rattaché à son maître la Lycaonie, la Pisidie et l'Isaurie (10). Déjà l'archevêque, qui voyait encore les deux Phrygies dans sa communion (11), poussait plus loin ses conquêtes dans l'hérétique diocèse d'Asie. Malgré la surveillance des Ariens, ses émissaires pénétraient partout, découvraient les orthodoxes cachés (12) et les affiliaient à cette communion dont

(1) Sancti Basilii, ep. 181. — (2) Ibid., ep. 195. — (3) Ibid., ep. 103.
(4) Ibid., ep. 244. — (5) Ibid., ep. 258. — (6) Ibid., ep. 203, 3.
(7) Ibid., ep. 203. — (8) Ibid., ep. 205. — (9) Ibid., ep. 171.
(10) Ibid., ep. 161. — (11) Ibid., ep. 204, 7.
(12) « Je te prie, écrivait-il à Amphilochius, d'envoyer quelqu'homme habile pour s'informer de ceux qui sont dans la bonne voie. On ne doit pas les négliger, si, comme me l'a dit un homme pieux, qui a voyagé en ce pays, ils veulent nous recevoir à leur communion et sont entièrement éloignés des opinions asiatiques. Si tu envoies quelqu'un en ce pays, qu'il cherche, à Corydale, Alexandre, qui, de moine, a été fait évêque ; à Ly-

les ramifications s'étendaient dans la plus grande partie de l'empire de Valens. Ils s'introduisirent jusque dans Constantinople, et ce furent les instances de Basile qui décidèrent Grégoire à s'aller mettre à la tête des Orthodoxes dans cette capitale de l'hérésie aussi bien que de l'empire (1).

Quand la persécution frappe ses alliés, ses lettres vont les trouver dans leurs divers exils, Eusèbe en Thrace, Mélèce en Arménie, Pierre d'Alexandrie à Rome (2). Elles les consolent, les animent et continuent de leur faire proclamer la foi de Nicée. En même temps, il encourage leurs peuples restés sans pasteurs (3), dirige leurs clergés (4), et soutient dans la foi la partie saine des églises tombées au pouvoir des hérétiques (5).

Non content d'écrire et d'envoyer des émissaires, presque chaque année, malgré des maladies douloureuses, il parcourt le diocèse du Pont et les provinces voisines. Vers le commencement de 372, il est à Sébaste (6) ; après sa querelle avec Anthime, il revient visiter l'Arménie (7) ; en 373, on le retrouve encore dans cette province, au concile de Nicopolis (8). En 375, il va en Pisidie rétablir l'église

» mire, Diatime ; à Cyros, les prêtres Tatien et Macaire ; à Patare, l'évêque » Eudème ; à Telmesse, Hilaire, évêque, et Lycien, évêque, à Phélos. On m'a » dit qu'ils sont tous dans la bonne doctrine. J'ai rendu grâce à Dieu de ce » que l'on trouve encore en Asie des gens que l'hérésie n'a point infectés. » S'il est possible, il faut les visiter, et, quand on les aura persuadés, on » leur écrira, et, si l'on peut, on les réunira en assemblée. » (Ep. 218.)

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 377 ; t. II, p. 18.

(2) Lettres à Eusèbe, à Mélèce, à Pierre, passim, et principalement les lettres 264, 265 et 267. — (3) Ep. 139, 183. — (4) Ep. 140, 182 et 219.

(5) Ep. 113, 114, 237 et 218. — (6) Ep. 98. — (7) Ep. 99.

(8) Ep. 126, 128.

d'Isaure (1), et, de là, dans le Pont, réunir à sa communion les évêques maritimes (2).

III.

Il ne suffisait pas à Basile de rassembler en un seul faisceau les églises orthodoxes *qui tombaient en dissolution.* Il entreprit de réconcilier avec elles les communions les moins hostiles. « L'état de l'Église, écrivait-il, aux prêtres » de Tarse, est celui d'un vieux vêtement qui se déchire à » toute occasion et qui ne peut revenir à sa première » force. Dans un pareil temps, le bien des églises consiste » à réunir leurs membres dispersés, et cette réunion se » ferait si, sans blesser nos âmes, nous voulions être in- » dulgents pour les faibles (3). »

En quoi consistait cette indulgence ? A ne proposer que la foi de Nicée à ceux qui voulaient s'unir à lui (4). « Je » ne veux pas, disait-il ailleurs, laisser d'ouvrage sur la foi, » ni en écrire différentes professions... Nous engageons » ceux qui espèrent dans le Christ à ne pas sortir par cu- » riosité de l'ancienne foi, à mettre en rapport la foi avec » le baptême, et le baptême avec la doxologie. Nous nous » contentons de reconnaître les noms que nous avons reçus » de la sainte Écriture et d'éviter ainsi la nouveauté. Car » ce n'est pas dans l'invention des noms nouveaux qu'est » notre salut, mais dans la saine confession de la divinité, » en laquelle nous croyons (5). »

Une grande partie du mal venait de disputes de mots et

(1) Sancti Basilii, ep. 217. — (2) Ep. 203, 216. — (3) Ep. 113.
(4) Ibid. — (5) Ep. 175.

de misérables chicanes. Cet homme pratique les néglige, remonte à la foi de Nicée, et, la prenant pour point de départ, prétend réconcilier tous les dissidents. Il se contente « que les Macédoniens ne disent pas que le Saint-Esprit est une créature (1) ; » que les Sabelliens reconnaissent les trois personnes, qu'Apollinaire, « qu'il ne regardait pas comme un ennemi et estimait (2), » ne parle pas de l'Incarnation. Il pousse plus loin les ménagements et sur les points contestés garde la réserve qu'il exigeait des autres (3). Mais il comptait sans l'esprit disputeur des Grecs, plus amoureux de leurs imaginations que de la paix. S'il rallia beaucoup de Macédoniens et d'Ariens, s'il finit par ramener les Marcelliens à l'Église (4), le compromis qu'il proposait aux différentes sectes mécontenta tout le monde, Sabelliens, Macédoniens, Apollinaristes et Orthodoxes, le fit accuser par les uns ou les autres des erreurs pour lesquelles il montrait de la condescendance, et le força, enfin, d'attaquer ceux auxquels il s'était présenté en conciliateur.

D'abord, il irrita les Orthodoxes, quand, pour gagner Eustathe et les Macédoniens, il alla jusqu'à dissimuler la divinité du Saint-Esprit. Les plus ardents le suspectèrent, ou, tout au moins, trouvèrent plus de politique que de foi dans sa conduite (5). Sans doute, il avait plusieurs fois,

(1) Sancti Basilii, ep. 114. — (2) Ep. 244.

(3) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 364 et 790.

(4) Sancti Basilii, ep. 266. Quelques années après cette lettre où saint Basile espère la conversion des Marcelliens, saint Jérôme, faisant l'énumération des sectes qui déchiraient Ancyre, ne parle pas d'eux. (Saint Jér. *In Galat.*, II).

(5) Sancti Gregor. Naz., t. I, p. 790.

dans des discours (1) ou dans des lettres destinées à être publiques (2), proclamé la divinité de la troisième personne ; mais ces temps étaient si féconds en apostasies ! Savait-on qu'il avait protesté à Grégoire de Nazianze par une imprécation terrible, qu'il voulait perdre le Saint-Esprit, s'il ne l'adorait avec le Père et le Fils, comme leur étant consubstantiel et égal en honneur ? Savait-on qu'il était convenu avec son ami que, pendant que l'un userait de réserve, l'autre publierait hautement la vérité ? Savait-on qu'en lui-même il demandait pardon au Saint-Esprit de toutes les précautions qu'il prenait contre lui (3) ? Ainsi, l'un des quatre principaux défenseurs de la divinité et de la consubstantialité du Saint-Esprit, au quatrième siècle (4), celui qui depuis a fait un livre pour la démontrer, se voyait accusé d'impiété ou, au moins, de lâcheté et de complicité avec les ennemis de sa foi. En 372, quand il allait pacifier l'Arménie, son *très-vénérable frère* Théodote, ne veut l'admettre ni à la prière du matin, ni à celle du soir, parce qu'il a reçu Eustathe dans sa communion (5). Mais le plus grand chagrin lui vint des moines, qui poussèrent le zèle pour la pureté de la foi jusqu'à s'élever contre celui-là même qui leur avait inspiré une foi si vive et si ardente.

Grégoire de Nazianze nous fait assister à cette rupture, dans une lettre qui renferme de curieux détails de mœurs. Il se trouvait à un festin avec un vieux moine, qui faisait

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 365. — (2) Sancti Basilli, ep. 8.

(3) Sancti Grégor. Naz., t. I, p. 364 et 365, 789 et 790.

(4) Les trois autres étaient Athanase, Grégoire de Nazianze et Apollinaire. (Sozom. VI, 2.) — (5) Sancti Basilii, ep. 99.

étalage de piété et arrivait de Césarée, où il avait entendu Basile. Quand on en vint aux coupes, la conversation, comme à l'ordinaire, roula sur Basile et Grégoire. On les admirait, on parlait de leur amitié, d'Athènes, de leur accord en tout. Cela déplut à notre philosophe. « Qu'est-ce » à dire ? s'écrie-t-il, en vrai jeune homme, comme vous » mentez et que vous êtes flatteurs ! Louez ces hommes » dans tout le reste, je le veux bien : mais je ne vous ac- » corde pas le premier point, l'orthodoxie. En vain on » loue Basile, en vain on loue Grégoire : l'un trahit la foi, » l'autre est complice de cette trahison. » — « D'où te » vient cette arrogance, reprend Grégoire avec la même » aménité de paroles, ô homme vain, nouveau Dathan, » nouvel Abiron ? Que viens-tu dogmatiser ici ? Toi, te » mêler de juger en pareilles matières ? » A cette apostrophe, qui fait penser au seizième siècle, le philosophe répond froidement : « J'arrive du synode du martyr Eu- » psychius et là j'ai entendu ce grand Basile et sa théologie. » Sur le Père et le Fils, il a été parfait, supérieur. Mais il » a tourné l'Esprit, comme les fleuves qui passent à côté » des pierres et creusent le sable. D'ailleurs, ô homme » admirable, ajouta-t-il en regardant Grégoire, d'où vient » que tu parles clairement de la divinité de l'Esprit, et que » lui, n'en parle qu'obscurément ? » Grégoire a beau défendre l'archevêque ; le moine et la compagnie traitent sa prudence de lâcheté et ne veulent pas comprendre qu'on mette des ombres à la vérité (1).

D'abord, Basile s'emporte contre « les langues sans

(1) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 789 et 790.

frein » qui le calomnient. Il avait, il est vrai, bien d'autres préoccupations. Il venait à peine de faire la paix avec ses suffragants et s'apprêtait à recevoir Valens. Aussi est-il prêt, dit-il, à aller partout pour les églises, mais il n'a pas le temps de se justifier de telles calomnies (1). Il fut bien obligé d'y répondre et même d'avoir recours à l'intervention d'Athanase, quand il vit se soulever contre lui tous les moines, ceux de Césarée les premiers ; et il fallut que l'autorité du vieux patriarche vînt les rassurer sur la foi de leur fondateur, leur montrer que c'était pour le bien de l'Église qu'il se faisait faible avec les faibles, et que, loin de détruire la vérité, il était son plus ferme soutien (2).

Basile s'était compromis pour Eustathe. Des mœurs sévères, une vie sainte, des efforts communs le lui faisaient aimer et le rendaient indulgent pour ses erreurs. Il crut, un instant, l'avoir gagné, en lui faisant signer une profession de foi, qu'il avait rédigée lui-même (3). Mais ce Protée, qui fut, tour à tour, arien, semi-arien, macédonien, presque orthodoxe, et, en fin de compte, redevint arien, lui échappa. Contraint de se prononcer entre Basile et Euzoïus, patriarche arien d'Antioche, il se brouilla avec l'ennemi du pouvoir, fit circuler une lettre de l'archevêque, où il avait glissé les erreurs d'Apollinaire, l'attaqua

(1) Sancti Basilii, ep. 71, 2.

(2) Sancti Athan., ep. ad Pallad, p. 952. « Je suis étonné, écrivait encore Athanase à deux prêtres de Jérusalem pour répondre aux accusations qui de cette ville s'élevaient contre son éloquent collaborateur, je suis étonné de la témérité de ceux qui osent parler contre notre cher frère Basile, ce véritable serviteur de Dieu. Cette impudence suffit pour faire voir qu'ils n'aiment point la foi des Pères. » (Ad Joan. et Ant., p. 951.)

(3) Sancti Basilii, ep. 125.

ouvertement et le força de sortir du silence, où, malgré leur rupture, l'avait retenu le respect d'une ancienne amitié (1).

L'amitié d'Eustathe avait été pour Basile une source d'amertume. Il n'eut pas moins à se plaindre d'un évêque, qui était son parent, d'un clergé longtemps ami du sien, d'une ville qu'il considérait comme sa patrie. Je veux parler de Néo-Césarée et de son évêque, Atarbius. La division entre les deux églises avait commencé du vivant de Musonius, qui n'était pas en communion avec le clergé de Césarée, bien qu'ils eussent la même foi. A sa mort, Basile avait envoyé une lettre de consolation aux Néo-Césariens, pour renouer les liens d'amitié entre les deux églises (2). Mais, loin de prendre la main qui lui était tendue, le clergé de Néo-Césarée s'était jeté dans le sabellianisme, et, des jalousies de cité et de famille s'en mêlant, ne cessait de poursuivre l'archevêque de ses calomnies. En 375, pendant que ce dernier allait rallier les évêques maritimes à sa communion, il voulut tenter de nouveau un rapprochement entre les Néo-Césariens et lui. Les belles lettres qu'il leur écrivit, font mieux apprécier, que tout ce que l'on pourrait dire, la générosité de sa conduite dans cette pacification de l'Église, la dignité de ses condescendances, la supériorité qu'il savait toujours garder, même en priant et en se justifiant. Mais, en même temps, elles montrent l'inutilité de sa tentative sur ces esprits aussi entichés de leurs vieux usages ou de leurs nouveautés, qu'étroits et jaloux, qui, plutôt que de se rendre, se jettent dans les

(1) Saint Basile, passim et surtout lettres 223, 244 et 263.
(2) Ibid., l. 28.

plus misérables prétextes et prennent des calomnies pour des raisons. « Il y a longtemps, leur écrit Basile, frères » très-honorés et très-chers, que nous gardons entre nous » le silence de la colère. Mais peut-on être assez irrité et » implacable, pour faire durer son ressentiment pendant » presque toute une génération ? Nous avons les mêmes » maîtres, les mêmes précepteurs des divins mystères, » les mêmes pères spirituels, qui, au commencement, fon- » dèrent votre église. Je parle de Grégoire, ce grand » homme, et de ses successeurs sur le trône de l'épisco- » pat, se levant l'un après l'autre, comme des astres. » Pourquoi donc, ô la plus auguste des villes, ne nous » vient-il de vous aucune lettre de mansuétude, aucune » parole amie ? Pourquoi vos oreilles s'ouvrent-elles à » tous ceux qui entreprennent de nous calomnier ? » Puis l'archevêque justifiait sa doctrine et citait, ou plutôt condamnait l'évêque calomniateur devant le tribunal du monde entier. « Fuir ma communion, disait-il en termi- » nant, c'est se séparer de toute l'Église (1). »

On ne répondit à cette éloquente apologie que par un concert de haine. Basile ne garde plus de ménagement avec Atarbius. Il dénonce son hérésie au clergé et détruit les misérables prétextes dont il colore sa conduite. « Pre- » nez garde, ajoutait-il, de vous inquiéter pour un mou- » cheron et de faire grand bruit pour un ton de psal- » modie (2), tandis que vous violez les principaux pré-

(1) Sancti Basilii, ep. 204.

(2) Les Néo-Césariens reprochaient à Basile, comme des nouveautés, ses monastères et une nouvelle psalmodie qu'il avait introduite dans son église. (Ep. 207.)

» ceptes. Nous vous passons tout, quoique rien n'échappe » à l'œil de Dieu. Seulement, ne touchez pas aux prin- » cipes, quittez ces nouveautés sur la foi ; ne rejetez point » les hypostases ; ne reniez point le nom de Jésus-Christ ; » ne donnez point de mauvais sens aux paroles de Gré- » goire (1). » Basile avait beau faire : aux yeux des Néo-Césariens, c'était lui, et non Atarbius, qui était le novateur. Telle était leur admiration pour le fondateur de leur église, « qu'ils n'ajoutèrent jamais un mot, un acte ou un rite mystique à ses traditions (2). » Or, de fait ou d'intention, Grégoire Thaumaturge avait été sabellien, quand il avait dit, dans une exposition de foi, que « le Père et le Fils sont deux dans la pensée et ne sont qu'un suivant l'hypostase (3). »

Basile avait un parti dans la ville (4). Ses ennemis, apprenant que, de retour de sa conférence avec les évêques maritimes, il est dans leur voisinage, à Annési, près de son frère et de sa sœur, s'imaginent qu'il voulait venir dans leur ville pour poursuivre ses calomniateurs et s'y attirer les applaudissements du peuple. L'alarme se met dans le parti. Les uns fuient, les autres se cachent, et l'on envoie « des conteurs de fables et des rêveurs » qui, « contrefaisant les prophètes, » annoncent que l'archevêque a une doctrine dangereuse et un poison capable de tuer les âmes (5). Ce fut pour celui-ci l'occasion d'une nouvelle lettre. S'il est dans son ancienne solitude, il y est venu respirer, loin des affaires, sans avoir envie de

(1) Sancti Basilii, ep. 207. — (2) Ibid., De Spirit. sancto, c. 29, 74.
(3) Ibid., ep. 210, 5. — (4) Ibid., ep. 211. — (5) Ibid., ep. 210.

chagriner personne. « Qu'est-il donc besoin d'avoir re-
» cours à des rêves, de payer des interprètes de songes et
» de le rendre la fable des festins, au milieu des fumées
» du vin? Je prie chacun de vous, ajoutait-il, de se rap-
» peler le passé, lorsque votre ville m'appelait à conduire
» sa jeunesse et me députait ses magistrats. Comme le
» peuple accourait en foule autour de nous! Quels pré-
» sents! Quelles promesses! Rien ne put nous fléchir.
» Comment celui qui ne prêtait pas l'oreille à votre
» appel, voudrait-il s'introduire chez vous comme un
» intrus (1)! »

L'archevêque ne put rien obtenir. Il revint tristement en Cappadoce (2), déplorant la stupide indolence du peuple et l'incurable entêtement des chefs, voyant ses propres parents à la tête de l'hérésie (3) et laissant sa patrie « à » ces têtes appesanties par l'ivresse (4) ». Son ami Eustathe et son parent Atarbius lui avaient fait cruellement expier ses torts envers Grégoire de Nazianze.

Eustathe et Atarbius l'avaient fait sortir du rôle de conciliateur pour prendre celui d'agresseur. Dès lors plus de ces ménagements équivoques, qui avaient scandalisé les moines et permettaient à ses ennemis de faire passer son indulgence pour de la connivence. Il écrit le livre du Saint-Esprit, à la prière d'Amphilochius (5), attaque dans ses lettres et dans ses prédications les Macédoniens, les Sabelliens, les Apollinaristes, non moins que les Ariens, et les dénonce tous également aux Occidentaux, toujours prêt

(1) Sancti Basilii, ep. 210. — (2) Ibid., ep. 213, 1.
(3) Ibid., ep. 210, 4. — (4) Ibid., ep. 210, 3. — (5) (En 376), ep. 243.

néanmoins à leur ouvrir les bras, avec la même indulgence, mais avec plus de réserve.

Qu'avait-il obtenu des sectes dissidentes ? Il n'avait gagné ni Atarbius, ni Eustathe, et laissait à l'hérésie des provinces entières. Mais que de faibles, que d'incertains il avait rattachés à l'orthodoxie. Combien d'évêques qui, à Lampsaque, avaient voté pour les Ariens, étaient entrés dans sa communion ! Aussi ne voyaient-ils pas sans effroi Athanase, qu'ils avaient tant de fois trahi, à la tête de la ligue ! Et, pour calmer leur crainte, Basile dût prier le patriarche d'oublier le passé (1), et de leur envoyer une circulaire où il les rassurât, sous prétexte de leur donner ses instructions (2).

IV.

Cet esprit, conciliant avec les Orientaux jusqu'à soulever l'intolérance orientale, est aussi inflexible avec les Occidentaux qu'avec le pouvoir impérial. On sent dans ses lettres la révolte de l'Orient qui réclame ses prérogatives, ses droits d'ancienneté ; l'esprit d'indépendance de la Grèce, qui, si elle supporte le joug matériel de Rome, refuse de reconnaître sa suprématie spirituelle. Si Basile ne va pas, comme la majorité du concile de Constantinople, jusqu'à traiter l'Occident d'*étranger ;* s'il ne prétend pas que l'empire appartienne à l'Orient, parce que l'Orient voit naître le soleil, et que c'est en Orient que Dieu brilla dans une enveloppe charnelle (3), ne

(1) Sancti Basilii, ep. 82. — (2) Ibid., ep. 69.

(3) Ξένον γάρ ἐστιν, ὡς ὁρῶ, νῦν ἡ δύσις.
Καὶ τὸν λογισμὸν, ὡς ἐπαίνετος, σκόπει·

voudrait-il pas, dans l'ordre religieux, l'union indépendante qui, depuis Constantin, rattache, dans l'ordre politique, ces deux parties du monde Romain ? A ses yeux, l'Orient et l'Occident ne sont-ils pas deux frères, dont les droits sont égaux, sans suprématie, sans aînesse ? Il semble, au premier abord, que cet homme, dont la vie se passa, en Orient, à combattre l'anarchie et à faire respecter l'autorité de l'Église, eût dû, plus qu'un autre, comprendre la nécessité d'un pouvoir central, qui protégeât la vraie foi au milieu du débordement de tant d'opinions contraires. L'Occident l'avait bien senti. Contents d'être dans les conciles les législateurs de l'Église, en union avec le Souverain-Pontife, ses évêques ne prétendirent jamais à l'indépendance de leurs églises particulières, et reconnurent toujours, non-seulement la primauté d'honneur, mais encore la juridiction de l'Église romaine sur l'Église universelle. Les Grecs n'ont jamais complétement consenti à ce sacrifice, en renonçant à leur autonomie. Chez eux, personne ne veut perdre sa part de gouvernement ; il leur faut des synodes et des conciles pour régler les affaires particulières ou générales des églises. Pour eux, le pouvoir qui domine l'Église, en maintient l'unité et règle la foi, le tribunal qui juge sans appel les divergences d'opinions, dont les arrêts ont force de loi et font courber toutes les têtes, c'est le concile général. Le concile de

Δεῖν γὰρ συνάλλεσθαι ἡλίῳ τὰ πράγματα,
Ἐντεῦθεν ἀρχὴν λαμβάνοντ', ὅθεν θεὸς
Ἔλαμψεν ἡμῖν σαρκικῷ προβλήματι.

Sancti Gregor. Naz., t. II, p. 26 et 28.

Nicée, telle est l'autorité suprême devant laquelle s'inclinent Basile et tous les orthodoxes d'Orient. Une belle part est faite au Pontife romain dans ces grandes assemblées : la présidence lui appartient de droit ; et, s'il ne prend point part au concile, on le prie d'en confirmer les décrets (1). Mais, à part cette prérogative, son rôle, aux yeux des Orientaux, semble peu différer de celui des autres évêques, ou, du moins, des patriarches et des exarques. Sans doute, les papes protestèrent plus d'une fois contre cette prétention par des actes de juridiction (2) ; sans doute aussi, de grands esprits, un Athanase, un Chrysostome, s'inclinèrent toujours devant l'autorité suprême du siége apostolique ; mais aussi, comme le remarque le savant Gorini (3), il ne manquait pas de gens, qui, tout en nommant Rome l'*origine et la métropole de la piété*, ne laissaient pas de ne lui reconnaître aucune prérogative spéciale, Si l'on est surpris de trouver saint Basile parmi eux, il faut s'en prendre à l'indépendance de son caractère, à l'éducation qu'il avait reçue de Dianius,

(1) Le concile œcuménique de Constantinople demanda au pape la confirmation de ses décrets, et celui-ci loua les évêques d'avoir rendu au siége apostolique l'honneur qui lui est dû. Théodoret, v. 10.

(2) « Ne savez-vous pas, écrivait le pape Jules aux Eusébiens, que c'est » la coutume de nous écrire d'abord, afin que l'on puisse après cela décider » ce qui est juste ? » (Labbe, Concil. ep. Jul. ad Orientales.) « En agissant » ainsi, dit Socrate, il usait de la prérogative de l'Église romaine ; la règle » ecclésiastique ordonnait de ne rien décréter sans le consentement de l'évê- » que de Rome. » Socr. II, 15 et 17. Sozomène dit la même chose, III, 8 et 10. Au concile d'Antioche (370), quand le pape Libère eut exposé la véritable doctrine sur le Saint-Esprit, « La controverse, dit Sozomène, se » trouvant terminée par le jugement de l'Église romaine, tous se tinrent en » repos, et la question semblait avoir pris fin. » Sozom. VI, 21.

(3) *Défense de l'Église*, t. III, p. 177.

l'un des évêques qui, au concile d'Antioche, avaient nié l'autorité du pape Jules, enfin, aux tendances jalouses de l'esprit grec, qui ont abouti au schisme et séparent encore aujourd'hui, quoiqu'avec la même doctrine, les orthodoxes d'Orient des catholiques d'Occident.

Pour achever la pacification de l'Église, il fallait arrêter la persécution et détruire l'autorité qu'avait en Orient le concile de Rimini. Valens était inflexible au sujet d'un nouveau concile qu'on avait espéré réunir à Tarse (1). D'autre part, les orthodoxes de la cour, les Térence, les Arinthée, les Victor, après de courageuses remontrances (2), ne voulaient ou ne pouvaient plus rien faire pour ramener sur leurs siéges les évêques exilés (3). Dans cette extrémité, Basile s'adresse à l'Occident. « Je suis persuadé, écrivait-il à Athanase en 371, que la seule voie » de secourir les églises est l'accord avec les évêques » d'Occident. S'ils voulaient montrer le même zèle qu'ils » ont fait paraître chez eux contre un ou deux hérétiques (4), peut-être la chose commune en retirerait-elle » quelque utilité. L'empereur respecterait l'autorité d'un » si grand nombre d'évêques, et, de toute part, les peuples les suivraient sans résistance (5). »

Ce qu'il demandait aux Occidentaux n'était rien moins que la réunion d'un concile de tout l'Occident. Ce concile eût confirmé les décrets de Nicée, annulé ceux de Rimini, condamné les nouvelles hérésies, mis fin au schisme d'Antioche, et envoyé en Orient une députation considérable,

(1) Sancti Basilii, ep. 66. — (2) Théodoret, IV, 29.
(3) Sancti Basilii, ep. 68. — (4) Auxence. — (5) Sancti Basilii, ep. 66, 1.

qui, réunie en synode avec les Orientaux, pût, à l'aide d'une pression de Valentinien sur Valens, intimider ce dernier, entraîner les populations et faire respecter de tous les décisions de l'assemblée souveraine (1).

Ce plan n'était pas sans difficultés. D'abord, Valentinien consentirait-il à convoquer un concile dirigé contre son frère ? La suite montra qu'on pouvait l'espérer. Ce prince tolérant voyait avec douleur la persécution de l'Orient. Plus d'une fois, il usa vainement de son influence pour arrêter Valens ; il alla même jusqu'à lui refuser des troupes contre les Goths, parce qu'il ne pouvait, disait-il, secourir un homme qui faisait la guerre à Dieu (2). Enfin, en 375, ce concile, l'objet des vœux de Basile, saint Ambroise l'obtint de Valentinien, mais seulement pour les évêques d'Illyrie. Le concile décréta la consubstantialité et envoya l'évêque Elpidius la prêcher en Asie. Elpidius était accompagné d'un rescrit où les très-grands, toujours augustes et victorieux empereurs, Valentinien, Valens et Gratien, ordonnaient aux évêques d'Asie de recevoir les décrets du concile et de ne point abuser de l'autorité de l'Empereur pour persécuter les Orthodoxes (3). Mais, presque aussitôt, Valentinien meurt ; Valens ne fait point exécuter l'ordonnance qui lui avait été imposée, et, loin de diminuer, la persécution redouble de violence.

La principale difficulté ne vint donc pas de Valentinien. D'où vint-elle, sinon de regrettables froissements entre le Pape et l'archevêque de Césarée ? Les Orientaux, Basile

(1) Sancti Basilii, ep. 66 et 69. — (2) Théodoret, IV, 28.
(3) Ibid., IV, 6, 7, 8.

en tête, en appelant l'Occident au secours de l'Orient, s'adressent, non au Pape, mais *à leurs très-pieux confrères, les évêques unanimes de la Gaule et de l'Italie* (1). Si Basile écrit d'abord à Damase et le prie de *faire revivre les lois de l'antique charité et la paix des Pères* (2), il le fait en son nom privé, et le ton de sa lettre laisse assez voir que c'est un égal qui demande l'assistance d'un égal, non un inférieur qui implore celle d'un supérieur. C'est un allié en détresse, qui appelle un puissant allié. Le Pontife que l'Occident avait habitué à plus de déférence, fut froissé qu'un évêque affectât de lui parler d'égal à égal, et que, s'il venait une lettre collective, elle s'adressât, non à lui, mais à tout l'Occident. A Rome, ce qu'écrivaient Basile et ses alliés, déplaisait *aux plus sévères*, et saint Jérôme déclarait hautement qu'il n'y avait que trois orthodoxes en Orient, Athanase, Paulin et saint Épiphane (3).

C'est bien vainement que, dans un mémoire joint à sa lettre, Basile, reconnaissant qu'il était difficile d'envoyer des évêques d'Occident, *en vertu d'un décret commun et synodique*, priait Damase de prendre l'autorité en main, de choisir des hommes capables, par la douceur et la fermeté de leur caractère, de conseiller ceux qui n'allaient pas droit, de leur faire apporter les actes qui avaient suivi Rimini, pour annuler, de concert avec les Orientaux, ce qui s'y était fait par violence, de les faire venir secrètement, par mer et sans bruit (4). Il ne vint que des lettres, dont une d'un concile de quatre-vingt-dix évê-

(1) Sancti Basilii, ep. 90, 92. — (2) Ibid., ep. 70.
(3) Ibid., ep. 138 ; Saint Jérôme, l. 38, à Pammachius.
(4) Sancti Basilii, ep. 69.

ques, tenu à Rome contre Auxence. Le concile condamnait toutes les hérésies, mais sans nommer personne, et, par conséquent, avait peu d'autorité. Chaque année, partent des lettres plus pressantes, adressées à l'Occident, tantôt par Basile seul, tantôt par tout l'Orient orthodoxe (1). « Il faut se hâter, disait l'une d'elles, pour sauver ce » qui reste, et envoyer beaucoup de frères pour complé- » ter notre synode et lui donner du crédit par l'autorité » de ceux qui les enverront et par leur propre nom- » bre (2). » L'Occident ne répondit pas plus que Damase à l'appel de ses frères opprimés. Seul, saint Ambroise obtint de Valentinien le concile d'Illyrie et l'inutile ordonnance de 375. Quant au Pape, il se contenta d'envoyer des émissaires en Orient : Sanctissime, qui recueillait partout des signatures, faisait des propositions qui ne déplaisaient pas à Basile (3), mais travaillait autant pour Rome que pour l'Orient, et Evagrius, qui, travaillant plus pour lui que pour Rome, fut nommé médiateur entre saint Mélèce et Paulin, s'attacha à Paulin (4) et finit par lui succéder.

Basile était découragé. Aussi, quand, en 375, son envoyé Dorothée, pour donner plus de solennité à une nouvelle tentative, le pressait de le faire accompagner à Rome par Grégoire de Nysse, « Mon frère, répondit-il, » est sans expérience de l'Église. Son entretien serait » précieux à un homme bienveillant ; mais avec ce prélat » orgueilleux, altier, placé si haut, et auquel ne peut

(1) En 372, lettres 90, 91, 92 ; en 373, lettre 129 ; en 376, lettre 243 ; en 377, lettre 263. — (2) Sancti Basilli, ep. 92, 3.

(3) Ibid., ep. 120, 121, 129. — (4) Ibid., ep. 156.

» arriver la voix que la vérité élève de terre, de quelle » utilité serait pour la chose commune l'entretien d'un » homme dont le caractère ne peut se plier à une servile » adulation (1)? » Son mécontentement s'accroît avec les années : « *Faut-il prier, quand on a du cœur* (2) ! » s'écrie-t-il une autre fois, avec la fière indignation de » Diomède. Les égards ne servent, en vérité, qu'à donner » plus d'arrogance aux orgueilleux. Si le Seigneur s'a- » paise, qu'avons-nous besoin d'aide ? Si sa colère s'ap- » pesantit, de quel secours nous sera le dédain des Occi- » dentaux ? ils ne connaissent pas la vérité et ne veulent » pas la connaître. Aveuglés par de faux soupçons, ils » recommencent ce qu'ils ont fait dans l'affaire de Mar- » cellus : cherchant querelle à ceux qui leur annoncent » la vérité et fortifiant eux-mêmes l'hérésie. Je voulais » écrire à leur coryphée une lettre qui sortit de la forme » commune : je ne lui aurais rien dit des affaires ecclé- » siastiques, je lui aurais seulement insinué qu'ils ne » savent pas la vérité sur ce qui se passe chez nous, et » qu'ils ne prennent pas le chemin de la connaître; qu'en » général, il ne faut pas insulter à ceux qui sont affligés » par des épreuves, et prendre l'orgueil pour de la » dignité (3). »

Il se contenta d'adresser aux Occidentaux un cri de détresse, plein d'amers reproches : « Comment se fait-il » que rien ne nous soit venu, ni lettre de consolation, ni » visite de nos frères, rien enfin de ce qui nous est dû » d'après les lois de la charité (4) ? »

(1) Sancti Basilii, ep. 215. — (2) Homère, Iliade, IX, v. 625.
(3) Sancti Basilii, ep. 239. — (4) Ibid., ep. 242.

L'année suivante (377), part une lettre pleine de remerciements, qui, toutefois, prouve que les choses n'étaient pas plus avancées qu'au premier jour. Basile, en effet, y demande encore la condamnation des Ariens, d'Eustathe, d'Apollinaire et de Paulin d'Antioche (1). La réponse qu'il reçut dut l'accabler de douleur. Damase et Pierre d'Alexandrie avaient le courage de ranger parmi les Ariens des hommes alors même persécutés et exilés par les Ariens, Eusèbe de Samosate et Mélèce d'Antioche (2). L'archevêque de Césarée ne s'inclina pas plus devant cet arrêt qu'il n'avait fait, en 375, quand une lettre de Damase avait déjà donné l'épiscopat à Paulin et en avait frustré *l'homme de Dieu*, *le vénérable Mélèce*. « Nous » félicitons, disait-il alors, ceux qui ont reçu des lettres » de Rome. Toutefois nous ne pourrons jamais nous ré-

(1) Sancti Basilii, ep. 263.

(2) Ibid., ep. 266. Saint Jérôme (lettre à Damase) est également plein d'injustice pour Mélèce. Il faut convenir, du reste, que cette question du schisme d'Antioche est une des plus difficiles et des plus compliquées que présente le quatrième siècle. Quand saint Eustathe eut été exilé par les Ariens en 330, son siége fut successivement occupé par des évêques tous ariens, bien que quelques-uns dissimulassent leur croyance. Une partie des orthodoxes ne voulut jamais reconnaître leur autorité et forma une communion particulière sous la conduite de quelques prêtres dont Paulin était le principal ; les autres subirent la domination des évêques ariens. Lorsque Eudoxe eut été transféré d'Antioche à Constantinople, Mélèce fut élu en sa place par les Orthodoxes et les Ariens réunis, chacun le croyant de son sentiment. Il se déclara pour les orthodoxes. Les Ariens irrités le chassèrent, un mois après son élection, et le remplacèrent par Euzoïus. Les Orthodoxes s'étaient alors séparés des Ariens et étaient restés dans la communion de Mélèce. Cette rupture eût été utile, si les Eustathiens avaient voulu se réunir à la grande Église, dont l'orthodoxie était désormais incontestable. Mais ils refusent de reconnaître Mélèce, continuent de former une communion particulière et même reçoivent Paulin comme évêque des mains de Lucifer de Cagliari. Ainsi Antioche avait désormais trois patriarches, l'arien Euzoïus

» soudre à ne pas reconnaître Mélèce, à oublier son église,
» ou à regarder comme insignifiantes les questions (1) qui
» ont amené la dissension. Car, non-seulement si un homme
» s'exalte pour avoir reçu une lettre des hommes, je ne
» me laisserai pas entraîner ; mais, quand cette lettre
» viendrait du Ciel, si cet homme n'est pas dans la saine
» doctrine, je ne puis l'admettre à la communion des
» saints (2). »

Ainsi l'Occident avait fait défaut à Basile. Il lui avait demandé un concile : ce concile ne s'était point réuni. Il lui avait demandé une députation d'évêques : cette députation n'était point venue. Obligé de traiter avec Rome seule, il l'avait trouvée froissée, défiante, pleine de hauteur, semblant ne répondre à ses demandes que pour les contrarier. Elle n'avait réellement tranché qu'une question, celle d'Antioche, par une décision des plus regrettables, si l'on songe qu'elle condamna un docteur de l'Église, un confesseur de la foi, un saint qui avait tout l'Orient pour lui (3), celui qui depuis a présidé le second concile général.

Mais ces froissements, cette défiance, cette hauteur ne furent-ils pas provoqués par l'esprit disputeur et indiscipliné des Grecs, par la raideur, les emportements et les révoltes ouvertes de Basile ? Était-ce à l'archevêque qui

et les catholiques Mélèce et Paulin. Paulin, le dernier ordonné, était soutenu par la communion de Rome ; Mélèce par celle de tous les orthodoxes d'Orient. Si Paulin avait pour lui le suffrage de Damase, Mélèce eut depuis celui du concile de Constantinople, qu'il présida, et même de l'Eglise entière qui le mit au nombre des saints.

(1) Question des hypostases. Voy. Chap. VIII.

(2) Sancti Basilii, ep. 214. — (3) Ibid., ep. 62.

faisait si vigoureusement respecter son autorité dans sa province, de ne pas reconnaître la première autorité du monde chrétien ? Était-ce à celui qui, pour le bien de l'Église, faisait tout plier devant son impérieuse volonté, de ne pas plier à son tour devant le suprême modérateur de l'Église ? S'il ne voyait qu'un égal dans celui qu'il appelait dédaigneusement *le coryphée des Occidentaux*, pourquoi, chaque année, se croyait-il obligé de lui envoyer des messages, de lui dénoncer les erreurs qui divisaient l'Orient, de lui demander des condamnations ? Si la décision du pape était souveraine quand il s'agissait d'Eustathe et d'Apollinaire, n'avait-elle plus la même autorité quand elle prononçait contre Mélèce ? Pourquoi trouver que le concile de Tyane avait dû s'incliner devant un arrêt de Libère (1) et ne pas s'incliner soi-même devant un arrêt de Damase ? Étrange contradiction dans un esprit si droit et si éclairé ! Il serait injuste, cependant, de faire retomber sur Basile ou sur Damase toute la faute de ces regrettables malentendus. Si aujourd'hui que les communications sont si faciles, si promptes, et, pour ainsi dire, instantanées, des intérêts opposés laissent les questions les plus claires si difficiles à résoudre, pensons combien d'obstacles empêchaient d'arriver à la vérité et de s'entendre deux hommes placés si loin l'un de l'autre et dans des mondes si différents, ne parlant pas la même langue

(1) « Nous ne savons pas ce que le bienheureux évêque Libère lui a proposé (à Eustathe), ni à quoi il a consenti : nous savons seulement qu'il a apporté une lettre qui le rétablissait, et il a été replacé sur son siége aussitôt qu'il eut présenté sa lettre au synode de Tyane. » Sancti Basilii, ep. 263, 3.

et ne pouvant qu'une fois par an communiquer ensemble. Encore étaient-ils moins séparés par les mers, qui, chaque année, transportaient leurs lettres, que par les soupçons, les jalousies, les rivalités, les ambitions, qui, de toutes parts, venaient se jeter à la traverse et empêcher ces deux défenseurs de la même cause de se prêter un mutuel concours.

Aussi Bossuet s'emportait-il contre ceux qui osaient reprocher à saint Basile ses récriminations et ses révoltes. C'étaient, disait-il, des cas extraordinaires, dont il ne voulait pas qu'on s'autorisât ; ces temps d'ailleurs ressemblaient si peu aux nôtres. « Qui ne mépriserait donc » ceux qui semblent monter sur un trépied pour prononcer » contre un si grand homme ? Qui oserait l'accuser d'avoir » porté atteinte à l'autorité du siége apostolique (1) ? » Ajoutons : qui oserait tenir compte à cet autre Cyprien de ses résistances consciencieuses, en pensant aux immenses services qu'il a rendus à l'Église ?

(1) « Nos vero de tanto viro decernentem Lupum facile contemnimus : » quid, fatente Lupo, Basilius senserit parvi facere non licet. Neque nunc » ad rem pertinet, meritosne an immeritos Basilius reprehenderit. Hic certe » constitit, duobus Pontificiis de fide decretis ab eodem Basilio (ep. 239), » nulla excusatione, interpretatione nulla, rotunde ac simpliciter stabilitam » hæresim imputatum.... Miseros vero nos, qui ad ea tempora devenimus, » quibus cuique liceat sanctos Patres Basiliumque ipsum etiam maledictis » incessere, ac morum insectari gravitatem !

» .....Quis tanto viro succensuit ? Quis ejus rei gratia incusavit, » tanquam de sede Apostolica male meritus esset, aut ejus principatus, » quem summopere coluit, infregerit auctoritatem ? Hæc quidem ad exem- » plum vulgo trahi nolumus, et extraordinariis casibus accensemus ; et » tamen certo argumento est, procul abfuisse illa tempora ab iis, in quibus » nunc summam fidei constitutam putant. » *Galliæ orthodoxæ prævia* » *dissertatio*, LXV, LXVI.

En effet, si l'archevêque n'avait rien obtenu de l'Occident, du moins, par la réunion de tous les orthodoxes d'Orient en une vaste communion, par ses conquêtes sur l'hérésie, il avait relevé la foi de Nicée, au milieu même de la persécution, arrêté les progrès des nouvelles sectes, condamnées à périr avec leurs fondateurs, et préparé la chute de l'arianisme. Il ne lui eût fallu vivre que quelques jours de plus pour diriger le concile de Constantinople, inspirer le nouveau Constantin et mettre la dernière main à l'œuvre d'Athanase.

CHAPITRE VI.

SAINT BASILE ET LE POUVOIR IMPÉRIAL.

I. Indifférence des Orientaux pour l'Empire, amour de la cité. — Saint Basile adversaire forcé des princes sous lesquels il a vécu.

II. Saint Basile et Constance. — Concile de Constantinople. — Singuliers éloges donnés à Constance par saint Grégoire de Nazianze.

III. Julien. — Sa tentative. — Il essaie de séduire saint Grégoire de Nazianze et saint Basile. — Leur polémique contre leur ancien ami, devenu persécuteur. — Césarée détruit le temple de la Fortune. — Vengeance de Julien. — Martyre d'Eupsychius et de Damas. — Discours de Grégoire contre Julien.

IV. Valentinien et Valens. — Caractère de Valens. — Modeste. — Expédition religieuse contre Césarée. — Modeste et saint Basile. — Echec de l'eunuque Démosthène. — Valens dans l'église de Césarée. — Les Ariens reprennent le dessus. — L'exil de saint Basile est signé. — Maladie et mort du fils de l'Empereur. — Césarée conserve son archevêque et son indépendance religieuse. — Une révolte de la ville arrache saint Basile des mains du vicaire du Pont.

V. Ferme dans la guerre, Basile est habile et souple dans la paix. — Respecté du pouvoir civil, il se fait auprès de lui l'avocat des malheureux. — Son intervention dans la justice. — Conflits de juridiction.

I.

En politique, saint Basile subit à la fois l'influence de l'Orient et celle de la Grèce. Les peuples de l'Orient semblent faits pour les grands empires : ils se soumettent avec une résignation, mêlée d'effroi, à ces puissances invisibles, que leur imagination ne se représente, même au milieu des pompes de la dignité suprême, qu'escortées d'épouvante, de coups, de confiscations, de bannissements, d'emprisonnements. Plus craint qu'aimé, ce pouvoir est rarement

discuté ou menacé de révolutions populaires : on rend à César ce qui est à César. En Grèce, au contraire, le gouvernement de la cité est l'affaire de tous les citoyens; tous réclament leur part de discussion et de pouvoir. Ils font eux-mêmes leurs lois, choisissent et déposent les magistrats chargés de les faire exécuter, regardent ces magistrats comme leurs agents, non comme leurs maîtres. Par une étrange coïncidence, après la conquête d'Alexandre, ces deux esprits s'étaient entretenus et développés simultanément dans la plupart des pays de langue grecque. Pendant que les descendants des conquérants grecs adoptaient le despotisme asiatique, devenaient des rois orientaux et obtenaient de leurs peuples la soumission absolue dont avaient joui leurs prédécesseurs, les villes, initiées au gouvernement autonome, sans s'élever jusqu'au contrôle du pouvoir suprême, s'administraient par elles-mêmes avec plus ou moins d'indépendance et devenaient autant de cités grecques. Cet esprit municipal s'était encore développé sous la domination romaine qui, en asservissant les peuples, avait la prétention de les affranchir ; et, au quatrième siècle, pendant que les populations pliaient sous le joug redouté, sinon respecté, des successeurs de Constantin, les villes conservaient un fantôme d'autonomie et formaient autant de patries distinctes. Car, dès lors, il semble qu'il n'y ait plus, comme aux beaux temps de la Grèce et de Rome, deux patries, la grande et la petite. Le despotisme impérial, les impôts, les exacteurs, ont depuis longtemps dépouillé de son prestige la grande patrie, dont les Orientaux n'ont peut-être jamais eu une idée bien nette.

Pour saint Basile, comme pour ses contemporains, la

véritable patrie, c'est la petite, c'est la cité, c'est Césarée. C'est elle qu'il aime à l'égal de ses parents ; c'est elle qui absorbe avec la religion sa noble intelligence. Quant à la grande, pourvu qu'elle contienne la petite, qu'elle la protége et ne l'accable pas trop d'impôts, il semble assez indifférent à son sort. On cherche vainement dans ses lettres le contre-coup des malheurs qui alors accablaient l'Empire. On n'y trouve pas un mot sur la désastreuse expédition de Julien, sur le honteux traité de Jovien, sur la révolte de Procope. S'il parle une fois des incursions des Goths, qui, vers la fin du règne de Valens, ravagent la Thrace et menacent Constantinople, on sent qu'il y compatit comme à une calamité étrangère et qu'il est peut-être plus préoccupé de la vie de ses courriers que des malheurs de l'Empire (1). Sans amour pour ces princes qui tyrannisaient les consciences, sans respect pour leur entourage, pouvait-il ne pas rester avec eux dans une réserve voisine de l'hostilité ? Pouvait-il, en rendant à César ce qui est à César, aller au-delà de cette obéissance passive et résignée ? Ne devait-il pas, s'il le pouvait, forcer César de respecter les droits de Dieu ?

Basile avait fait son entrée dans la vie publique au concile de Constantinople. Pendant les dix-neuf ans qui s'écoulèrent de ce concile à sa mort (359-378), il traversa une partie du règne de Constance, ceux de Julien et de Valens tout entiers. Sous ces princes également hostiles à sa foi, il devait se trouver en tête de la patiente et ferme résistance que l'Église opposait aux attaques de ses persé-

(1) Sancti Basilii, ep. 268.

cuteurs. Après de timides débuts sous Constance, uni à Grégoire de Nazianze, il lutta vigoureusement contre Julien. Sous Valens, ses vertus, son génie, la puissance que lui donnaient les moines, le clergé et le peuple, en firent l'adversaire le plus redouté du pouvoir impérial et le champion dévoué des intérêts et de l'indépendance religieuse de Césarée.

II.

Basile ne s'est probablement trouvé en face de Constance qu'au concile de Constantinople. Après lui avoir fait la seule résistance possible, il s'enfuit, en détestant le prince qui violentait les consciences. Sa haine ne dut-elle pas s'accroître, quand Georges, l'émissaire de l'empereur, eut fait souscrire Dianius? Put-il épargner dans ses discours le prince pédant et cruel, que dominaient tour à tour une femme et un eunuque? Deux ans plus tard, quand l'apostasie de Julien eut fait oublier le semi-arianisme de Constance, Basile, comme son ami, pardonna-t-il au fils, en souvenir du père, *qui avait jeté les fondements de la puissance impériale sur le christianisme* (1)? Proclama-t-il Constance, *le plus divin des empereurs*, *le plus ami du Christ* (2)? Cet homme d'action n'invective pas, mais ce qu'il a condamné, l'est ordinairement sans retour. Il se tait sur Constance, même en parlant de cette lettre *envoyée de Constantinople* et de la souscription de Dianius. Est-ce le silence du pardon? Ne serait-ce pas celui du mépris?

(1) Sancti Gregor. Naz., t. I, p. 119. — (2) Ibid., p. 62.

III.

En 361, Constance est remplacé par Julien, un enthousiaste, qui fut parfois un grand homme. L'Empire marchait à un démembrement inévitable et des cultes rivaux s'y disputaient les consciences : Julien se proposa d'établir, à la fois, l'unité temporelle et l'unité spirituelle. Au temporel, il voulait en finir avec les Perses, comme il croyait en avoir fini avec les Germains, assurer à l'Empire une paix éternelle et fonder l'unité sur l'égalité des peuples et des personnes. Au spirituel, il voulait achever l'assimilation déjà presque accomplie des dieux gréco-italiens avec ceux des autres parties de l'Empire, les assimiler encore avec ceux de la Germanie, de la Perse et de tous les pays du monde, et, fondant une église universelle, dont il serait le pontife, faire de tous les dieux des nations les anges et les ministres du Soleil-Roi, Dieu suprême en trois personnes, principe des autres dieux et de tous les êtres, maître et gouverneur du monde idéal et du monde sensible. Il se trouve donc que ce restaurateur du paganisme n'essaya réellement pas de le rétablir, que ce rétrograde fut un novateur, que ce terrible ennemi des chrétiens eut par la théologie, la morale, les aspirations mystiques, la foi en une vie future et en un Dieu rédempteur, plus d'un point de contact avec les Pères de l'Église (1). Pourquoi cette tentative insensée, quand la touchante religion de l'Homme-Dieu avait déjà résolu le problème ? Froissé au nom de cette religion dans sa passion pour la poésie et la philoso-

(1) *Julien l'Apostat*, par M. Emile Lamé, éd. Charpentier.

phie grecque, obligé d'entrer dans les ordres pour sauver sa vie, contraint de chanter des psaumes, tout le jour, au lieu de philosopher, il prit en haine le culte de ses persécuteurs. Laissé à lui-même, il eût, comme Basile et Grégoire, allié les sciences de la Grèce avec les dogmes de l'Eglise et fût devenu un Marc-Aurèle dans le christianisme. Les mauvais traitements le jetèrent hors d'une croyance, dont il eût été la gloire, et lui firent entreprendre de fonder une religion nouvelle sur les débris des anciens cultes. Aux yeux de l'indulgente postérité, ce fut une erreur, au moins regrettable ; aux yeux du plus grand nombre de ses contemporains, ce fut un crime, qui lui mérita le nom d'Apostat.

Son premier soin, en entrant dans le palais impérial avait été de congédier les coiffeurs, les cuisiniers, les eunuques, les courtisans, les flatteurs, et de mander auprès de lui ses anciens amis d'Athènes, tout ce qu'il y avait de rhéteurs et de théurges distingués, pour en faire les pontifes de son culte. Il n'oublia pas les jeunes Cappadociens. « O démence! s'écrie Grégoire de Nazianze, il espéra voler » Césaire, mon frère et le fils d'un tel père ! » Mais Césaire résiste à tous les artifices de l'empereur et proteste à haute voix qu'il est chrétien : « O l'heureux père ! s'écrie Julien, » ô les malheureux enfants (1) ! » « Car, ajoute Grégoire, il » voulut aussi nous honorer en nous associant à son im- » piété (2). »

Basile n'avait pas été invité le dernier. A un premier appel, cet homme prudent, qui savait aussi bien ménager

(1) Sancti Gregorii Naz. t. I, p. 167. — (2) Ibid., p. 168.

qu'attaquer les ennemis de l'Église, avait laissé espérer qu'il irait à Constantinople. Voulait-il ne pas irriter l'Apostat, qui affichait une tolérance inconnue sous Constance? Voulait-il, nouveau Platon à la cour de cet autre Denys, plaider la cause du christianisme devant son ancien condisciple? Quoi qu'il en soit, il avait promis de venir, mais en déclarant qu'il n'était pas fait à la dissimulation de la cour et que probablement sa présence serait un contre-temps. Julien, qui pouvait craindre une réponse hostile, commence la sienne par un cri de joie. « Tu ne nous dé-
» clares pas la guerre! comme dit le proverbe ; j'ajouterais
» volontiers avec la comédie : ô messager de paroles d'or !
» viens donc, joins les effets aux paroles. Hâte-toi de voler
» vers nous. C'est un ami qui viendra près d'un ami....
» Nous vivons entre nous sans cette continuelle dissimula-
» tion des cours, dont tu n'as pas été jusqu'ici sans faire
» l'épreuve. Au contraire, en nous avertissant, en nous
» reprenant avec une liberté convenable, nous nous aimons
» autant que les meilleurs amis.... Ta présence, celle d'un
» homme de sens, loin d'être un contre-temps, nous sera
» utile. Hâte-toi, comme je te le disais ; sers-toi des relais
» publics. Tu resteras auprès de nous le temps qui te plaira,
» et, comme il est juste, nous te laisserons aller où tu
» voudras (1). »

Basile ne vint pas. Julien démasquait de plus en plus la politique de sa tolérance. Pendant qu'il réfutait le Ju-

(1) Sancti Basilii, ep. 39 ; Julien, l. 12. Malgré l'autorité de dom Maran, nous croyons avec Tillemont, Dupin et M. Albert de Broglie, que cette lettre a été réellement adressée par Julien, non à un homonyme de saint Basile, mais à saint Basile lui-même.

daïsme et le Christianisme par des écrits, il mettait aux prises leurs différentes sectes et les chargeait de s'entre-détruire. Enfin, par une manœuvre, aussi habile que perfide, il défendait à tout galiléen d'enseigner les lettres grecques (1). C'était condamner la classe moyenne à laisser ses enfants dans l'ignorance ou à les confier aux rhéteurs, devenus autant de prêtres et d'apôtres de la religion Hellénique. Le succès dépassait les espérances de Julien. La haute classe qui s'était faite chrétienne avec Constantin, arienne avec Constance, s'empressa de retourner à l'Hellénisme avec le nouvel empereur, pour revenir bientôt à l'Arianisme, sous Valens. Son exemple était suivi par le peuple dans les moindres villes ; à Nazianze, par exemple, il y avait de nombreuses défections (2). A Alexandrie, la populace poussa des cris de joie, quand on lui rendit le bœuf Apis, et massacra le patriarche arien, Georges de Cappadoce.

Dès lors, le rôle de Basile et de Grégoire était tracé. Ils devaient arrêter le mouvement et lutter contre l'Apostat. Ils furent « les ennemis et les adversaires de son entreprise (3). » C'était vers l'époque de la mort de Dianius. Basile, qui était alors à Césarée, ne craignit pas de résister à la toute-puissance de l'Empereur, et, si nous en croyons sa correspondance supposée avec Julien, il l'attaquait partout comme indigne de l'empire romain (4).

(1) Cet édit est du commencement du règne de Julien et ne fut pas rendu à Antioche, comme le pense M. Desjardin. Voyez M. A. de Broglie, t. IV, p. 213.

(2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 54. — (3) Ibid., p. 132.

(4) Sancti Basilii opera, ep. 40.

C'est dans les deux discours, ou plutôt dans les deux pamphlets, que Grégoire semble avoir composés avec lui, qu'il faut chercher l'écho de leurs diatribes. En vain les décrets impériaux les condamnaient au silence, ils faisaient entendre une voix libre et protestaient contre la tyrannie insensée de l'Apostat. Tantôt, ils s'élevaient contre sa monstrueuse ingratitude envers Constance « qui » avait eu pour lui, disaient-ils, la magnanimité de Porus, » et traitaient d'usurpation son violent avénement (1). Tantôt, ils raillaient la prédication des dogmes helléniques, ces cérémonies où alternaient le chant et la prière, ces pontifes improvisés, les hospices, les monastères, les asiles de vierges, toutes les institutions par lesquelles *le nouveau dogmatiste singeait* le christianisme (2). Le décret qui privait d'éducation la moitié des sujets de l'Empire, excitait toutes leurs colères. « La langue grec- » que, disaient-ils, est une langue et non une religion. » S'il nous la défend, c'est pour nous empêcher de dire » la vérité (3). » Il est tel de leurs mots piquants qui s'adressait directement à l'empereur : « J'ai lu, j'ai » compris, j'ai condamné, » avait dit Julien du livre d'Apollinaire en faveur des écoles chrétiennes. « Tu as lu, » répliqua Basile, mais tu n'as pas compris, car tu n'au- » rais pas condamné (4). » Parlait-on des vertus de cet autre Dioclétien, de sa philosophie, du bonheur de l'Empire, qui allait voir revivre l'âge d'or? « La diminution » des impôts, le choix des magistrats, le châtiment des

(1) Grég. Naz., t. I, p. 66 et 67. — (2) Ibid., p. 101 et 102.
(3) Ibid., p. 51. — (4) Sozom., v. 17.

» vols, étaient bien compensés par les dissensions des » peuples et des villes, les divisions des familles, la rup- » ture des mariages (1). » Enfin, quelle matière offrait aux invectives des jeunes opposants la guerre que l'émule des Trajan et des Adrien entreprenait contre les Perses, guerre impopulaire, blamée par les peuples et les villes, et même attaquée par le ridicule (2)! « Il oublie, disaient- » ils dans leurs sinistres prophéties, il oublie, ce nou- » veau Salmonée, le châtiment que Carus et Valérien ont » reçu de leurs imprudentes attaques (3). »

A ces invectives, Césarée répondit par des actes d'indépendance contre le tyran de sa foi. Loin d'apostasier et de relever les temples de ses anciens dieux, elle renversa le seul qui fut encore debout, celui de la Fortune (4). Julien approchait, furieux de cette courageuse manifestation, quand l'élection d'Eusèbe vint encore ajouter à sa colère. La fermeté du vieux Grégoire apaisa l'Empereur sur l'élection ; mais il fut inflexible pour l'attentat commis sur le temple de la Fortune. Il en punit toute la ville, même les païens, *qui avaient manqué de cœur pour leur fortune*. Il effaça Césarée du catalogue des cités, lui fit reprendre son premier nom de Mazaca, dépouilla ses églises et les condamna à payer sur-le-champ une amende de trois cents livres d'or. Les clercs furent enrôlés parmi les soldats du gouverneur, milice onéreuse et méprisée ; les laïcs furent soumis au tribut, comme les habitants des villages. Enfin, deux jeunes pa-

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 80. — (2) Ibid., p. 119.
(3) Ibid., p. 114. — (4) Sozom., v. 4.

triciens, qui avaient dirigé la destruction du temple, Eupsychius et Damas, furent punis de mort (1) : nobles victimes dont l'Église fit des saints. Les peuples vénéraient leur tombeau, et, chaque année, Basile y appelait les évêques du diocèse du Pont, pour célébrer la mémoire de ses anciens frères d'armes (2).

Julien savait bien qu'il n'avait pas atteint les véritables instigateurs. Respectait-il en eux d'anciens condisciples et espérait-il les effrayer, en frappant leurs complices ? Ou bien étaient-ils assez prudents pour ne point donner prise à son arbitraire? Toujours est-il que, sans se faire illusion sur leur hostilité, il se contenta de les menacer. « Il nous » faisait l'honneur du Cyclope, disait Grégoire de Nazianze; » il nous réservait les derniers pour le danger. Peut-être » songeait-il à nous offrir aux démons, comme un grand et » magnifique présent de victoire, s'il revenait de Perse; » peut-être, dans son aveuglement, espérait-il nous en- » traîner avec lui dans l'abîme (3). » Julien n'avait donc fait que « les exciter davantage à la piété; » il devait, plus que jamais, trouver en eux d'irréconciliables ennemis.

Pendant que Julien entrait en Perse, Basile, brouillé avec Eusèbe, retournait dans sa solitude. C'est là que, suivant la tradition, la mort de l'Apostat lui fut révélée, le jour même du désastre. C'est là encore que Grégoire écrivit ses deux discours contre le persécuteur tombé, s'il est vrai qu'il les ait composés avec Basile et qu'on doive le conclure de ces mots dont le sens est loin d'être précis :

(1) Sozom., v. 4. — (2) Sancti Basilii, ep. 200 et 252.
(3) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 132.

« Voici ce que t'adressent Basile et Grégoire (1). » Une fois l'Apostat tombé, j'aime mieux, je l'avoue, le silence de Basile que les diatribes de son ami. Qui pardonnerait à Grégoire l'air de triomphe et de vengeance satisfaite avec lequel il raconte ce grand désastre? Est-ce un romain, est-ce un perse qui parle? Les victoires des Romains sont passées sous silence; il n'y a d'éloges que pour leurs ennemis. Le héros, c'est le nouveau Zopire qui trompe Julien et lui fait brûler ses vaisseaux. Dieu lui-même combat avec le transfuge. « Alors on vit tous les malheurs à la » fois. Le feu dévorait les vaisseaux, on n'avait pas de blé » et on éclatait de rire : c'était se couper soi-même les » mains. Toutes les espérances s'évanouirent et le guide » s'évada avec ses promesses. Autour de l'armée, volaient » les ennemis, courait la guerre. Il était difficile d'avancer » et de se procurer des vivres; l'armée était découragée et » irritée contre l'Empereur. Il ne restait plus d'espoir(2). » Pas une larme, pas un regret patriotique, pas un éloge donné aux braves qui tombèrent en cette suprême catastrophe. Pourtant, c'était l'armée qui avait fait les campagnes du Rhin, et Grégoire reconnaît tout le premier que, « si elle fut vaincue, ce ne fut point par lâcheté, » mais par la témérité de son général. » Il pouvait mieux dire; car, si elle échoua, ce fut en remportant des victoires. Julien mort, Jovien, *l'héritier de ce désastre*, ramène l'armée à des conditions *indignes d'une main romaine*. Grégoire a raison de le disculper. « On n'accuse » pas de l'incendie celui qui n'a pu l'éteindre, mais celui

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 132.
(2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 115 et 116.

» qui l'a allumé. » Mais pourquoi nous parler de la modération des Perses, qui vendaient la paix au prix de cinq provinces? Certes, ce n'est pas avec cette insensibilité, cet oubli de la patrie, cette partialité pour l'ennemi, qu'autrefois Thucydide racontait les fautes et les malheurs de la cité qui l'avait banni, et que, de nos jours, un ministre patriote, un grand orateur, consacrait naguère la retraite où l'avaient jeté les événements, à écrire notre histoire nationale et nos glorieux revers.

IV.

Jovien était mort après huit mois de règne (364) et l'armée l'avait remplacé par Valentinien, qui s'associa son frère Valens et lui donna la préfecture d'Orient. Ces deux princes étaient du petit nombre de ceux qui n'avaient point abjuré sous Julien (1). Ils conservèrent sous la pourpre la chaste et frugale simplicité de leur vie privée, et, pendant leur règne, les citoyens n'eurent ni à gémir, ni à rougir des plaisirs de la cour. Sous la sage inspiration du préfet Sallustius, ils réforment les abus du règne de Constance, adoptent et perfectionnent les projets de Julien. En religion, chacun d'eux suit la foi de ses peuples : mais, pendant que le catholique Valentinien fait régner la tolérance dans ses États (2), Valens se livre aveuglément aux Ariens et entreprend la conversion des catholiques. Bon père, bon époux, arien fervent et zélé, mais faible, timide, Valens était né pour la vie privée, où il eût été un honnête citoyen et un des saints de l'Arianisme. Sa timidité en fit un

(1) Socrate. III, 2. — (2) Ibid., IV, 24.

despote ; sa conviction religieuse, un persécuteur. Confondu parmi les sujets, il eût baisé, en tremblant, la main d'un oppresseur ; placé sur le trône, le soin de sa sécurité personnelle lui fit exiger des peuples cette patiente soumission à ses volontés, ou plutôt à celles de son entourage de courtisans, d'évêques ariens et d'eunuques. En même temps, l'ardeur de sa foi, qui lui avait donné le courage de désobéir à Julien, lui faisait un devoir de faire entrer tous ses peuples dans son Église. Pour satisfaire sa conscience et ses conseillers religieux, il n'épargnait rien, ni la persuasion, ni la violence. L'exil et la confiscation avaient raison des opiniâtres. Ainsi, cet homme pieux et timide, dont on eût fait un héros et un saint pour être resté chrétien malgré l'Apostat, se voyait détesté d'une partie de ses sujets, *comme l'ennemi du Christ et le tyran de la foi* (1).

Constance avait été pour l'Arianisme un protecteur et un maître ; Valens s'en fit l'apôtre. Le premier réunissait des conciles, les faisait délibérer sous les yeux d'un préteur et, du fond de son palais, ordonnait à tout l'empire de souscrire au vote de la complaisante assemblée. Le second était trop croyant pour avoir besoin de faire proclamer par un concile l'excellence de sa religion ; trop zélé pour ne pas travailler de sa personne à son triomphe. Il parcourt tout l'Orient à diverses reprises, accompagné ou précédé des docteurs de sa foi et surtout de deux personnages qui se distinguent entre tous, dans cette croisade arienne, Modeste, le préfet du prétoire, et le préfet de la chambre, Démosthène. Ce dernier était un de ces vils

(1) Greg. Naz. t. I, p. 346.

eunuques, que Grégoire et Basile flétrissent à l'envi (1). Modeste ne valait guère mieux. Comte d'Orient sous Constance, il avait, en 359, fait des enquêtes odieuses sur un prétendu crime de haute trahison, et, suivant Ammien, s'était montré très-habile dans ces sortes d'affaires. Sous Julien, il avait sacrifié aux idoles et était devenu préfet de Constantinople. Valens l'avait ramené à l'arianisme, avec plus de ferveur que jamais. Il s'était fait baptiser et tâchait, à force de zèle, de faire oublier son apostasie (2). Tant de bonne volonté, jointe à de rares talents pour certains services, méritait une récompense : l'Empereur le nomma Préfet du prétoire.

Secondé par de tels auxiliaires, Valens reprend, en 372, l'expédition religieuse que nous lui avons vu pousser jusqu'à Césarée, et qu'avaient fait échouer l'activité de Basile et la révolte de Procope. Déjà il avait tout soumis de l'Hellespont à la Cappadoce. En Bithynie, s'étaient passées d'horribles tragédies ; la Galatie s'était rendue sans combat. Mais c'était surtout Basile que l'Empereur avait en vue. « Il était indigne, lui répétaient ses conseillers, que » le maître de tant de peuples, après s'être couvert de » gloire, après avoir tout soumis autour de lui, fût vaincu » par un seul homme et une seule ville. Mais, quand il » s'élança pour asservir cette solide et invincible mère des » églises, pour éteindre cette dernière étincelle de la vérité, » il sentit qu'il avait pris un mauvais parti. Basile fut un » rempart contre lequel il vint se briser (3). »

(1) Sancti Basilii, ep. 115 ; sancti Gregorii Naz., t. I, p. 348.
(2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 348. — (3) Ibid., p. 347 et 348.

On conseillait à l'archevêque de céder à la tempête (1) : il la brava. D'abord arrive à Césarée une troupe d'évêques ariens, ayant à leur tête le vénérable, le savant Evippius, un ami de Basile (2). Basile leur refuse sa communion. Réunis autour de sa chaire, le jour de la fête de saint Eupsychius, ils épiaient un mot compromettant pour le faire exiler. Le prudent archevêque parla avec une réserve qui scandalisa les moines (3). Les évêques avaient échoué : ce fut le tour des laïcs. « On est dans l'admiration, dit un » des panégyristes de Basile, quand on le voit résister à » tant de combats, d'assauts, de promesses, de menaces. » Tantôt c'étaient des membres de l'ordre judiciaire qui » étaient envoyés pour le fléchir ; tantôt des officiers de » l'armée, tantôt les gardiens du gynécée (4). »

Le premier de ces assauts fut donné par le Préfet du prétoire, qui, pour assurer sa puissance, se porte à des excès de zèle. Il traduit Basile à son tribunal, et, sans daigner lui donner le nom d'évêque : « Basile, dit-il, d'où » te vient cette hardiesse contre une telle puissance ? » Pourquoi seul de tous montrer tant d'arrogance ? » — « Qu'est-ce à dire ? répond cet homme généreux, et quelle » est ma témérité ? » — « C'est que tu n'es pas de la » religion de l'Empereur, quand tous les autres se sont » inclinés et soumis. » — « Mais mon Empereur ne le veut » pas : je ne puis adorer une créature, moi qui suis une » créature de Dieu et qui ai reçu l'ordre d'être un Dieu. »

(1) Sancti Greg. Nys., I, *in Eunom*, p. 312.
(2) Sancti Basilii, ep. 68 et 128.
(3) Sancti Gregor. Naz., t. I, p. 790.
(4) Ibid., p. 348 ; sancti Basilii, ep. 79.

— « Et nous, que te semblons-nous être ? » — « Rien, » quand vous me faites de tels commandements. » — » Quoi donc ? Ce n'est rien d'être avec nous et de nous » avoir dans ta communion ? » — « Vous êtes Préfet, et » parmi les Illustres, reprend Basile, mais vous n'êtes pas » plus que Dieu. Je ferais cas de vous avoir dans ma com- » munion ; mais comme je fais cas d'y avoir certains » autres qui sont sous vos ordres. Car c'est la foi, et non » la dignité des personnes, qui caractérise le christia- » tianisme. » — Le Préfet bouillonnait de colère ; il se lève de son siége et, prenant un ton plus âpre : — « Quoi ! dit-il, tu ne redoutes pas l'autorité ? » — « Qu'ai-je à redouter ? La confiscation, l'exil, les tour- » ments, la mort ! On ne craint pas la confiscation, quand » on n'a rien, à moins que vous n'ayez envie de ces gue- » nilles et de quelques livres qui font toute ma fortune. » L'exil ? Je n'en connais pas. Je ne regarde comme à moi » ni la terre où je suis maintenant, ni celle où je pourrais » être jeté. La terre tout entière est à Dieu : je n'y suis » qu'un étranger et un passant. Quelle prise auraient les » tourments, où il n'y a pas de corps ? A moins que vous » ne parliez du premier coup, le seul qui soit en votre » pouvoir. La mort sera ma bienfaitrice, en m'envoyant » plus tôt à Dieu. » Alors le Préfet étonné : « Jamais, » dit-il, personne ne m'a parlé sur ce ton et avec cette » liberté. » — « C'est que vous n'avez peut-être pas ren- » contré d'évêque, reprit Basile ; car il vous eût tenu le » même langage, en luttant pour de tels intérêts. Dans » tout le reste, ô Préfet, nous sommes doux, les plus hum- » bles des hommes ; mais, quand il s'agit de Dieu, nous

» ne regardons plus à rien, nous n'avons que lui en vue : » feu, glaive, bêtes féroces, ongles qui déchirent les chairs, » sont pour nous des délices, loin d'être des objets de » terreur. Ainsi maltraitez, menacez, faites tout ce que » vous voudrez, jouissez de votre pouvoir. Mais que l'Em- » pereur le sache bien, jamais vous ne me vaincrez, » jamais vous ne me persuaderez de pactiser avec l'im- » piété (1). »

C'était une belle scène de Corneille qui venait de se passer entre des personnages réels ; elle est racontée par un témoin oculaire à des témoins oculaires. Basile avait été sublime de calme, de fierté et de mépris. Modeste, à la vue de tant de grandeur et d'inflexibilité, change de personnage. Il flatte l'archevêque et le prie de ne pas tenir à un mot, d'effacer de son symbole le terme consubstantiel. Pour prix de ce sacrifice, il verra l'Empereur entrer dans sa communion. Basile est plus inébranlable que jamais. « C'est beaucoup, répond-il, de sauver l'âme d'un empe- » reur, même celle du premier venu. Mais, loin de pou- » voir ajouter ou retrancher un mot dans le symbole, » il ne m'appartient même pas de changer l'ordre de » ceux qui s'y trouvent (2). » Le Préfet n'avait plus qu'à congédier son intraitable adversaire. Il le fait, non plus avec des menaces, mais avec respect et en revenant sur ses paroles (3).

L'habile courtisan, qui n'avait pu préparer la victoire à son maître, voulut au moins lui épargner la mortification

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 349 et 350.
(2) Sancti Greg. Nys., I, *in Eunom.*, p. 312 ; Théodoret, IV, 17.
(3) Sancti Greg Naz., t. I, p. 350.

d'un échec. Il court à sa rencontre : « O Empereur, lui » dit-il, nous sommes vaincus par l'évêque de cette Église. » Cet homme est au-dessus des menaces ; il est invincible » à nos raisons et se joue de la séduction. Garde ces » épreuves pour quelque lâche. Sans la force, il n'en faut » rien attendre (1). » C'est alors que Valens dût essayer si d'illustres amitiés ne pourraient rien sur Basile, et lui envoya le comte Térence ou Arinthée, le vainqueur de Procope. Après leur tentative officieuse, vint enfin celle de l'eunuque Démosthène. Fier de ses succès en Galatie, il fait comparaître Basile devant lui, en présence de Modeste, et tout d'abord le menace du glaive. Le spirituel archevêque ne se déconcerte pas, lui rappelle qu'il est intendant des cuisines et le renvoie plaisamment au feu de ses fourneaux.

Valens se rendit enfin. Les menaces et les séductions avaient été impuissantes. Craignant, s'il avait recours à la violence, une révolte de Césarée, il essaya d'apaiser son adversaire par une éclatante satisfaction. Le jour de l'Épiphanie, il entre dans l'église avec son escorte et se mêle à la foule du peuple. « Quand il est entré et que la psalmo- » die a retenti à ses oreilles, comme un tonnerre ; quand » il voit les vagues de tout ce peuple, la parure angélique » de l'autel et du sanctuaire, et l'archevêque debout, » comme l'Écriture représente Samuel, le corps, les yeux » et l'âme immobiles, comme s'il n'y avait rien d'extraor- » dinaire, et droit, comme une colonne, devant Dieu, » pendant que ceux qui l'entourent sont dans une sorte de

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 350.

» crainte et de vénération, il se sent défaillir. Puis, quand » il fallut porter à la table divine l'offrande qu'il avait » préparée lui-même et qu'il ne vit personne se présenter » pour la recevoir, parce que l'on ne savait pas si l'arche- » vêque l'acceptait, il laissa voir son émotion et chan- » cela (1). » Émotion bien naturelle. Ce despote oriental n'était pas habitué à un tel abaissement de la dignité impériale. Il se voyait cruellement prouver ce que Basile avait dit à son préfet. Le roi de la terre n'était rien devant le roi du Ciel. Dans l'église de Césarée, il n'y avait plus d'empereur, mais un simple laïc. Peut-être était-il moins encore ; peut-être n'était-il qu'un hérétique aux yeux de l'inflexible archevêque.

Il désirait avoir une entrevue avec lui. Il l'eut derrière le voile du sanctuaire, où, s'il faut en croire Théodoret, Basile le reçut assis et traita avec lui de puissance à puissance (2). Il lui parla de la vraie foi. « Avec quelle élo- » quence et quelle philosophie ! dit Grégoire de Nazianze, » qui était présent. Il nous semblait entendre la parole de » Dieu (3). » La conversation ne fut pas toujours aussi grave et plus d'une fois Basile l'égaya aux dépens de l'incorrigible eunuque, qui avait le malheur de s'appeler Démosthène, sans savoir la grammaire (4). Valens comprit-il que ces plaisanteries s'adressaient à celui qui admettait de pareils ministres à ses conseils ? Il sortit de cette entrevue plein de bienveillance pour les Orthodoxes, et donna aux pauvres de magnifiques domaines, qu'il possédait en ces contrées (5).

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 351. — (2) Théodoret, IV, 19.
(3) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 351. — (4) Théodoret, IV, 17. — (5) Ibid.

Mais bientôt les Ariens reprennent leur empire sur ce caractère faible et mobile, et Valens signe le décret qui exile l'archevêque. « La nuit arrivait, dit Grégoire de Na-
» zianze ; le char était prêt, nos ennemis applaudissaient,
» les fidèles étaient dans le découragement, nous nous
» pressions autour du courageux voyageur. Qu'arrive-t-il ?
» Dieu déchire le décret : celui qui frappa les premiers-nés
» de l'Égypte, quand elle sévissait contre Israël, frappa
» d'une maladie le fils de l'Empereur. Une fièvre mit à la
» raison ce prince audacieux (1). » On désespérait du jeune malade. Valens a recours au saint archevêque et lui fait demander la vie de son fils. « Basile accourt ; aussitôt le
» malade se trouve mieux, le père a meilleur espoir, et,
» s'il n'eût mêlé l'eau de mer à l'eau douce, en appelant le
» saint pendant qu'il avait foi dans les hérétiques, son fils
» eût pu lui être rendu (2). » Du moins, il lui fut désormais impossible de sacrifier aux Ariens l'homme généreux qui l'avait humilié une seconde fois, en lui rendant le bien pour le mal. Césarée conserva sa liberté de conscience et son archevêque.

Ainsi évêques, eunuques, préfet du prétoire, empereur, tous avaient été vaincus, et, pour comble d'humiliation, s'en allaient en admirant leur vainqueur. Basile grandissait de tout leur abaissement. Que pouvaient Valens et ses ministres sur ce caractère opiniâtre et invincible, qui, sans jamais donner prise, se résignait à tout et réduisait ses persécuteurs à ne sévir contre lui que par un acte odieux d'arbitraire, au risque de soulever la ville entière?

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 358. — (2) Ibid., p. 358.

Le vicaire du Pont, *un ange de Satan* en fit l'épreuve. Son assesseur voulait épouser, malgré elle, une jeune veuve d'une naissance distinguée. Celle-ci, pour échapper à sa tyrannie, se réfugie auprès de la Table sainte et se met sous la protection de Dieu. Basile prend la suppliante sous sa garde. Le vicaire la réclame, au nom de la loi, qui soumet tous les sujets à son tribunal ; l'archevêque déclare ne pouvoir trahir la loi chrétienne, et, invoquant l'inviolabilité du sanctuaire, protége la faiblesse contre l'iniquité d'un juge tout-puissant. Le vicaire, à force de maladresses, semble prendre à tâche de donner gain de cause à son ennemi. Par une basse vengeance, il répand des soupçons injurieux sur l'archevêque, et envoie des magistrats faire une perquisition dans ses appartements. « Quoi ! s'écrie Grégoire de Nazianze indigné, dans la » maison de cet homme sans passion, que révèrent les » anges, sur lequel les femmes n'osent même lever les » yeux ! » A la fin, il le cite devant son tribunal et cherche à l'épouvanter de ses menaces. « Mais, dit Grégoire de » Nazianze, au bruit d'un danger qui est commun pour » tous, la ville entière entre en fureur. On voit, comme » un essaim chassé par la fumée, s'animer et se soulever à » l'envi toutes les conditions, tous les âges, surtout les » armuriers et les tisserands de l'Empereur, les plus ar- » dents et les plus audacieux en ces occasions. Tout de- » vient une arme : l'un prend son instrument de travail, » l'autre ce que lui présente le hasard. Les mains portent » des torches, on jette des pierres, les bâtons se lèvent. » C'est une course générale, un seul cri, une commune » ardeur. Les femmes elles-mêmes s'arment de leurs na-

» vettes, en guise de lances. Que dis-je ? Ce n'étaient plus » des femmes. Fortifiées par le zèle, elles avaient pris la » mâle assurance des hommes. Bref, tous croyaient parti- » ciper à une bonne œuvre, en déchirant le vicaire, et le » plus pieux serait celui qui porterait le premier la main » sur un tel audacieux. Que fait ce juge insolent et témé- » raire ? Ce n'était plus qu'un suppliant, digne de pitié, » un misérable, le dernier des hommes, jusqu'à ce que ce » martyr non sanglant, ce vainqueur sans blessure, parût » devant ce peuple, lui fît honte de sa violence et sauvât » son persécuteur. Et c'est ainsi que Dieu résiste aux su- » perbes et donne sa grâce aux humbles (1). »

Sans justifier, sans glorifier la révolte, comme le fait Grégoire dans la chaire chrétienne, qui reprocherait à ce peuple de reconnaître par un dévouement sans borne le dévouement sans borne de son archevêque ? Mais aussi qui ne déplorerait la faiblesse d'un gouvernement qui ne savait qu'opprimer ; ses maladroites violences, qui faisaient d'un rival trop puissant le protecteur vénéré de l'innocence ; ses imprudentes attaques, qui forçaient toute une ville à répondre par le terrible argument de l'insurrection ? A peu près dans le même temps, Nazianze, exaspérée par les exacteurs, se soulève aussi et Grégoire n'a de paroles sévères que pour le gouverneur. Si ces deux révoltes nous montrent la vitalité de la cité au milieu de l'apathie générale de l'Empire, elles nous font voir aussi combien l'Empereur et ses représentants, ces préfets et ces gouverneurs que des intrigues de cour, la protection des eunuques,

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 353, 354 et 355.

l'argent même, mettaient à la tête des diocèses et des provinces, paraissaient peu respectables et étaient peu respectés ; combien ils étaient dominés, dans chaque ville, par le représentant de Dieu, l'élu de l'Église, l'évêque, que son talent et son dévouement à la foi commune avaient désigné au choix des fidèles. « La loi du Christ, disait » Grégoire de Nazianze au gouverneur de la Cappadoce, » vous soumet, comme les autres à ma puissance et à mon » tribunal. Car nous aussi nous sommes rois (1). »

V.

L'évêque, qui faisait respecter avec une fermeté si courageuse et si digne l'indépendance de son église et de sa foi, n'eût pas été un fidèle disciple des Grecs, s'il n'eût su montrer dans les petites difficultés autant d'habileté et de souplesse, qu'il déployait de force et d'énergie dans les grandes. Ses ennemis, exaspérés de leurs échecs, passent de la grande guerre à de sourdes hostilités et se mettent à le chagriner dans ses affections et dans ses œuvres. Basile bâtissait une église et un immense hôpital. Ils ne veulent y voir qu'un moyen de popularité, un attentat aux droits de l'Empire, et l'insinuent au nouveau gouverneur Hélias. Une lutte ouverte eût aliéné Hélias : l'archevêque, qui savait résister, au besoin, aime mieux le prendre par de belles paroles. « Est-ce nuire aux affaires publiques, lui écrit-il, » que d'élever à notre Dieu une magnifique maison de » prières, et, à l'entour, des habitations pour l'évêque et les » ministres du Seigneur, habitations qui sont à la disposi-

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 271.

» tion du gouverneur et de sa suite ? Quel tort faisons-
» nous, en construisant un hospice pour les étrangers qui
» passent par cette ville et pour ceux qui manquent de
» secours dans leurs maladies ; en y établissant des garde-
» malades, des médecins, des bêtes de somme, des con-
» ducteurs ? Il fallait bien y joindre les arts nécessaires à
» la vie, et ceux qui ont été inventés pour en faire l'orne-
» ment, et par conséquent élever des ateliers. Toutes ces
» constructions sont l'ornement du quartier et la gloire de
» notre gouverneur, à qui tout l'honneur en revient (1). »
C'était toute une ville, qui s'élevait par un art magique, dont le secret ne s'est pas perdu. Mais Hélias pouvait-il voir un moyen d'influence dans ces magnifiques et utiles édifices, dont on lui renvoyait l'honneur ? Pouvait-il trouver un attentat dans la construction d'un palais, où on lui offrait si gracieusement un pied-à-terre ? Les travaux continuèrent à la gloire de l'archevêque, à la grande mortification de ses ennemis et sans que le gouverneur dût en ressentir une extrême satisfaction.

Les ennemis de Basile furent plus heureux contre son frère. Grégoire, par ses maladresses, était un continuel embarras pour lui ; il réunissait inconsidérément des synodes et dissipait le trésor de son église. Les Ariens l'accusent auprès du vicaire du Pont, qui le fait arrêter. Grégoire s'échappe de ses mains ; mais le vicaire réunit à Nysse un concile, qui dépose Grégoire et nomme un nouvel évêque.

Désormais respecté, redouté même du pouvoir civil,

(1) Sancti Basilii, ep. 94.

dans un temps où l'Orient voyait ses évêques les plus considérables en exil, Basile sort sans cesse de son église pour se faire l'avocat du malheur auprès des gouverneurs et des puissants amis qu'il avait à la cour. C'étaient des généraux à qui Valens devait sa couronne, Victor, Arinthée, le comte Térence, dont l'archevêque dirigeait les filles; c'étaient le fournisseur des armées, Aburgius, et le maître des offices, Sophronius, tous deux cappadociens, tous deux mettant leur influence à la disposition de leur illustre compatriote. Ce fut même, un instant, le préfet Modeste, autrefois humilié à Césarée par l'archevêque et qui maintenant était *le plus admirable des hommes et d'une incomparable magnanimité* (1). Pardonnons cette adulation orientale à un homme à qui rien ne coûtait, s'il y avait une souffrance à adoucir. Elle était passée dans les mœurs : ces compliments pompeux n'étaient plus que des formules de politesse, auxquelles le fier archevêque se pliait comme les autres, sans y penser peut-être, et sans lesquelles il n'eût rien obtenu de ces grands qui ne se doutaient pas de la véritable grandeur. D'ailleurs, Basile savait relever cette adulation avec une grâce que n'eût pas désavouée un athénien : « L'ombre, écrivait-il » à un gouverneur, est la compagne inévitable de ceux » qui marchent au soleil. Ainsi les entretiens avec les » grands sont toujours suivis d'un avantage pour le sou- » lagement des malheureux (2). »

Les malheureux, en effet, avaient la plus grande part aux faveurs qu'il sollicitait de ses puissants amis, *tantôt*

(1) Sancti Basilii, ep. 110. — (2) Ibid., ep. 84.

pour rien, tantôt à un prix modéré, selon que le Seigneur voulait le favoriser (1). Petits et grands, évêques persécutés, les gouverneurs eux-mêmes, devenaient ses protégés. L'un de ces derniers, Maxime, accusé de concussions, est-il dépouillé de ses biens, jeté en prison, soumis par le vicaire à d'affreux tourments : Basile remue Constantinople en sa faveur et prie tous ses amis d'étendre la main sur cette grande infortune (2). Mais ce sont les victimes du fisc qui excitent le plus sa commisération. Il demande des exemptions d'impôts pour des vieillards (3) et des veuves (4), pour les maisons des pauvres et *leur faible patrimoine* (5), pour les biens des églises, *qui sont leur propriété* (6), pour les moines, *qui n'ont ni corps ni argent*, et ne peuvent servir l'État que de leurs prières (7). Si les gouverneurs ou les officiers ne peuvent faire droit à ses demandes, il s'adresse plus haut, plaide auprès du comte des largesses privées la cause d'une contrée injustement frappée d'un tribut de chevaux (8) ou supplie l'*incomparable magnanimité* de Modeste de rendre supportable le tribut de fer que payaient les montagnards du Taurus (9). Une autre fois, s'appuyant sur une ancienne loi de Constance (10), il demande au préfet du prétoire que tous ses prêtres et ses clercs, leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves, soient exemptés du cens et que cette exemption soit mise au pouvoir de l'évêque (11).

(1) Sancti Basilii, ep. 190. — (2) Ibid., ep. 147, 148, 149.
(3) Ibid., ep. 84. — (4) Ibid., ep. 107, 108. — (5) Ibid., ep. 142.
(6) Ibid., ep. 285. — (7) Ibid., ep. 284. — (8) Ibid., ep. 303.
(9) Ibid., ep. 110. — (10) Cod. Theod. t. VI, t. 2, p. 34.
(11) Sancti Basilii, ep. 104.

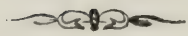
Nul doute que le pouvoir ne s'empressât de satisfaire à toutes ces sollicitations d'un puissant adversaire, qui voulait bien s'adresser à lui. Fâcheuses concessions, qui, en se généralisant, finirent par soustraire au fisc une partie considérable des sujets de l'Empire et firent, plus que jamais, peser l'impôt sur le reste de la population.

En même temps, Basile élevait tribunal contre tribunal et substituait, dans l'ordre temporel, la loi religieuse à la loi civile. *Sa décision, toujours respectée, avait la force d'une loi* (1). Ce n'est pas qu'il profitât du droit qu'avaient les évêques d'intercéder en faveur des coupables. Il lui répugnait, comme à saint Augustin, *d'enlever un criminel aux magistrats* (2). Il aimait mieux s'interposer entre les parties, apaiser l'offensé, poser à l'offenseur les conditions de l'accommodement (3), et les enlever tous deux aux tribunaux, *où il y a plus à perdre qu'à gagner, où la victoire même est ruineuse* (4). D'autres fois, il descendait au rôle d'avocat consultant, donnait des conseils à son protégé (5) ou le mettait en garde contre quelque praticien rusé, *qui avait sur les lèvres le poison de la persuasion* (6). Assurément les tribunaux n'avaient pas à se plaindre de cet arbitrage et de ces conseils. Mais plus d'une fois l'intervention de l'archevêque dégénéra en conflit de juridiction : par exemple, lorsque à propos d'un vol commis dans une église, il déclare que la police des églises n'est pas du ressort des tribunaux et réclame le droit de juger

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 340.
(2) Sancti Basilii, ep. 289 ; saint Augustin, l. 153, 22.
(3) Sancti Basilii, ep. 72, 73.— (4) Ibid., ep. 307.— (5) Ibid., ep. 278.
(6) Ibid., ep. 324.

les coupables (1). Les peuples n'avaient qu'à se féliciter de cette intervention des évêques qui rendait la justice plus douce et plus équitable. Mais où devaient aboutir ces empiètements et ces usurpations de pouvoir, sinon à créer insensiblement un État dans l'État; à établir, à côté de la puissance politique, une puissance rivale, possèdant une partie de la richesse du pays, sans participer à ses charges, nommant ses chefs, ne relevant que d'elle-même et dominant la société civile, au nom du Ciel ? Sans doute, Basile n'eut pas l'initiative de cette révolution, qu'il trouva commencée et qui eût continué de marcher sans lui ; mais il y contribua pour sa part, sans soupçonner, plus que ses contemporains, le mal qu'elle devait faire au pouvoir politique, en Occident.

(1) Sancti Basilii, ep. 286.



CHAPITRE VII.

SAINT BASILE ORATEUR.

I. Saint Basile n'écrit et ne parle que pour la défense de la vérité. — Ses traités. — Caractère de ses lettres; la plupart étaient destinées à la publicité. — Elles forment presque une histoire suivie des grands intérêts religieux du temps. — Elles traitent de tout : littérature, prédication, théologie, casuistique. — Style de ces lettres.

II. Homélies. — Les improvisait-il? — Il s'inspirait de l'Écriture sainte et des philosophes. — Emprunts aux auteurs profanes, principalement à Platon et à Plutarque. — Un traité de Plutarque passe dans une homélie. — Emprunts à la Bible.

III. Beautés personnelles. — Style de saint Basile. — Vraie peinture. — Charme de ses comparaisons. — Allusions bibliques. — Allégories. — Quelques défauts. — Saint Basile sait prendre tous les tons. — Libre allure de ses homélies.

IV. Sujets qu'il a principalement traités. — La nature : Hexaméron. — Il est le précurseur de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre. — Harmonies de la nature. — Apologues et paraboles, au moyen desquels toute la nature concourt à l'instruction morale de l'homme. — Mœurs. — Saint Basile, apôtre de la charité. — Il poursuit les mauvais riches. — Mollesse et luxe de Césarée. — Fêtes des martyrs.

V. Auditeurs de saint Basile : des ouvriers aussi bien que des gens éclairés. — Il n'était pas toujours content d'eux. — Il se plaint des jaloux. — Sa réputation. — Grégoire de Nazianze fait l'éloge de ses écrits. — Jugement des écrivains postérieurs. — Parallèle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, par Duguet.

I.

Un homme d'action, comme saint Basile, n'écrit pas uniquement pour écrire, mais pour faire triompher la vérité et la vertu. C'est pour elles que ce grand docteur écrivit sa correspondance, composa ses traités, prononça ses homélies. Elles étaient sa seule, sa constante préoc-

cupation. Il appelait la vérité *le fruit spécial de l'âme* (1). C'est en lui cherchant *un soutien et une parure*, que son génie, fécondé par la double éducation qu'il avait reçue, par la lecture des grands écrivains de la Grèce et une continuelle méditation de l'Écriture, parvint, dans ce siècle de décadence générale, à une éloquence aussi persuasive qu'originale, tour à tour pleine de grâce et d'énergie, de simplicité et de grandeur.

Soutient-il la divinité du Verbe dans ses dialogues avec Eunomius, ou celle de la troisième personne dans le traité du Saint-Esprit ; répond-il aux questions de ses moines et leur donne-t-il cette admirable constitution connue sous le nom de grandes et petites règles : il est le modèle des écrivains didactiques. Son style est de la clarté la plus lumineuse, et n'a pas l'obscurité de celui de Plotin, même quand il traite les mêmes idées et presque dans les mêmes termes. Il est facile et coulant. Son élégance ne va pas jusqu'à la parure, encore moins jusqu'à la recherche et à la subtilité de Grégoire de Nysse. Comme Bossuet et Fénelon, il ne s'occupe que de la pensée et trouve toujours l'expression la plus propre à la rendre, par cela seul que, comme eux, il l'a profondément méditée et en est maître.

C'est la correspondance de saint Basile, la partie la plus vive et la plus personnelle de ses ouvrages, qui nous donne peut-être la plus haute idée des ressources de ce génie fécond et varié.

S'il est un genre qui semble destiné à l'intimité, c'est la

(1) *Homélie aux jeunes gens*, 2, t. II, p. 175.

lettre. Confidente de l'amitié, conciliatrice d'intérêts, messagère de secrets, elle craint la publicité, la moindre indiscrétion. Une lettre est un dépôt sacré ; tout au plus, peut-elle circuler de main en main, dans l'entourage du correspondant ; elle doit rester ignorée des contemporains. Le mérite du style, l'intérêt de l'histoire, peuvent seuls permettre à la postérité de jouir de trésors qui ne lui étaient pas destinés et lui faire pardonner ses regards indiscrets.

Tel n'est pas le caractère de la correspondance de saint Basile. On y trouve, sans doute, des lettres intimes, confiées à la discrétion d'un ami ou à la loyauté d'un adversaire ; mais la plupart sont des manifestes destinés à une église, à une province, au monde entier. C'était la publicité du quatrième siècle. Alors n'existaient pas ces milliers d'écrits qui, chaque jour et sous toutes les formes, citent tous les intérêts au tribunal de l'opinion publique, plaident la cause des vainqueurs aussi bien que des vaincus, condamnent ou justifient les actes des maîtres de la terre. Les lettres tenaient lieu de ces écrits. Julien, un empereur, se croyait obligé de défendre sa révolution dans des lettres adressées à ses amis ou à des villes, mais, en réalité, destinées à l'Empire tout entier. C'est aussi par des lettres que les Athanase, les Basile, les Grégoire, bravaient sa persécution et celle des empereurs ariens. Copiées et répandues par des mains fidèles, elles couraient, elles circulaient partout, et, malgré la surveillance des hérétiques et des gouverneurs, mettaient en relation tous les Orthodoxes d'Orient.

Elles réunissaient, malgré les distances, les fidèles dis-

persés, visitaient les églises isolées au milieu des Ariens, encourageaient les évêques exilés, consolaient et soutenaient leurs peuples restés sans pasteurs, ranimaient partout l'espérance des faibles et la confiance des forts.

Étudier la correspondance d'un homme considérable comme saint Basile, c'est moins étudier l'écrivain que l'homme et son temps. Formée d'environ trois cent cinquante lettres, écrites depuis son retour de Syrie et d'Égypte jusqu'à sa mort (357-378), elle est le témoin fidèle de cette vie passée dans le culte des arts, l'amour de l'humanité et le dévouement à la cause de Dieu. C'est elle, plus que les panégyriques du grand archevêque, qui a déroulé devant nous cette existence si agitée dans un perpétuel combat contre tout ce qui s'attaquait à la pureté de la foi et à l'union des églises. Et, comme Basile s'est trouvé engagé dans tous les grands intérêts religieux de son temps, on peut dire de ses lettres ce qu'on a dit de celles de Cicéron, qu'elles forment presque une histoire suivie. Les historiens ecclésiastiques n'ont souvent qu'à les traduire pour écrire cette partie des annales du quatrième siècle, et elles sont, pour ces vingt années, une source sûre, où puisent sans cesse Tillemont, Fleury, et un écrivain contemporain, M. A. de Broglie, qui, à son tour, vient de jeter la lumière sur cette grande époque.

Elles ont encore pour nous un autre intérêt. Elles nous permettent de surprendre Basile dans toutes les circonstances de sa vie, presque à tous les âges et dans toutes les situations. Les unes, brillantes de jeunesse et de fraîcheur, sont pleines de souvenirs d'Athènes et de la lecture de ces *Muses* que les sophistes faisaient aimer à leurs élèves ; et

pourtant, c'était au milieu des austérités du cloître que Basile trouvait ces agréables peintures et ces poétiques allusions. D'autres rappellent le rhéteur et semblent des réminiscences de doctes leçons sur Aristote et Platon (1); d'autres montrent déjà le prédicateur : elles renferment des conseils, des exhortations, qui sont de véritables et d'éloquentes homélies, des consolations, où l'onction compatissante de l'Évangile fait trop souvent place au langage dur et sec des Stoïciens. Dans d'autres, on voit un théologien, qui sait unir, avec une sage mesure, les lumières de la foi et celles de la raison; un casuiste, je devrais dire un législateur, si prudent et si judicieux, que le concile de Chalcédoine en a mis trois au nombre des canons (2). Mais la plupart ont trait aux affaires ecclésiastiques et nous font assister aux réformes de Basile en Cappadoce, à ses luttes contre les hérétiques et les empereurs, à ses efforts pour pacifier l'Orient, aux cris de détresse qu'il adressait aux Occidentaux.

Partout on admire, dans ces lettres, le ton précis, ferme et digne qui convient à un homme aussi considérable et à des affaires de cette importance. Le but, les moyens, les obstacles sont clairement et nettement indiqués ; les raisons sont convaincantes, et, au besoin, des tableaux émouvants viennent ajouter à la force du raisonnement, en agissant sur les cœurs. Point ou fort peu de déclamation, dans un siècle de déclamateurs. Basile savait que rien n'est éloquent comme un fait. Beaucoup de ces lettres sont d'habiles plaidoyers ; plusieurs s'élèvent à l'éloquence des

(1) Lettre 135. — (2) Lettres 118, 199 et 217.

assemblées délibérantes et nous donnent une idée de la grande et noble parole que l'Archevêque eût fait entendre dans les conciles, sous Théodose, si une mort prématurée ne l'eût empêché d'y soutenir la cause de l'Orthodoxie.

II.

Cet homme, dont la santé ressemblait à la langueur d'un mourant, qui, néanmoins, parcourait, chaque année, le diocèse du Pont, écrivait sans cesse pour maintenir ou rétablir la paix entre les églises, composait des traités contre les hérétiques, ce même homme, au milieu d'une vie si agitée, faisait entendre dans l'église de Césarée une éloquence inconnue jusque-là, et qui, encore aujourd'hui, est son plus beau titre de gloire.

Il nous apprend lui-même qu'il ne prêchait qu'aux solennités, c'est-à-dire, les dimanches et les fêtes, à la messe (1), et, pendant les jours de jeûne qui précédaient les grandes fêtes, le soir et le matin (2). Montait-il sur le trône épiscopal avec des discours tout faits et appris par cœur ? La concision, la pureté, le travail de son styie semblent en être une preuve manifeste. Mais, d'autre part, de très-fortes raisons donnent lieu de penser qu'il parlait d'abondance et ne devait sa perfection qu'à cette étude approfondie de l'Écriture sainte, à cette connaissance étendue des mœurs, à la lecture de l'antiquité, à la force du raisonnement et de l'action, enfin, à cette sérieuse méditation que Fénelon demandait depuis aux prédicateurs. S'il

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 199.
(2) *Hexaméron*, Hom. II, 1, 8; Hom. III, 1.

n'eût improvisé, verrait-on revenir, dans ses homélies, certains lieux communs, certains développements, qui reparaissent, presque toujours, avec les mêmes tours et dans les mêmes termes (1) ? L'air négligé avec lequel il répète son texte, comme pour recueillir ses idées ; cet enchaînement naturel et tout fortuit, où rien n'est annoncé, rien n'est divisé à l'avance, où les pensées s'attirent l'une l'autre ; ces développements imprévus qui forcent l'orateur d'interrompre brusquement son discours et d'en remettre la suite au lendemain (2), l'aisance avec laquelle il traite plusieurs sujets l'un après l'autre (3), tout cela n'annonce-t-il pas un homme chez qui tout coule de source, qui se préoccupe moins de faire une œuvre que d'instruire, qui explique son sujet, le reprend, s'il ne le voit pas compris, et n'avance qu'à mesure que son auditoire est convaincu ? Enfin, voici une preuve décisive. Si, parmi ses homélies, il en est qui paraissent plus soignées que d'autres, ce sont les neuf qui composent l'Hexaméron. Or, n'improvisa-t-il pas la huitième, où il s'interrompt tout-à-coup en voyant ses auditeurs s'entre-regarder et lui faire signe, laisse la création des animaux, et prend celle des oiseaux, qu'il avait oubliée (4) ? Mais, si ses discours furent improvisés,

(1) Comparez, par exemple, un développement sur le chant des psaumes, t. I, *homélie sur le psaume* I, 2, et un autre sur le jeûne, t. II, *homélie* II *sur le jeûne*, 4.

(2) T. I, *hom. sur le psaume* XIV, 1 ; t. II, *hom. sur le martyre de Julitte*, 1.

(3) T. II, *hom. sur le martyre de Julitte* ; *hom. sur le mépris du monde et sur un incendie qui avait éclaté dans l'église* ; *hom. sur plusieurs passages de l'Écriture*.

(4) T. I, *Hexaméron*, hom. VIII, 2.

comment nous sont-ils parvenus ? Nous les devons, comme Grégoire de Nazianze nous l'apprend des siens, à ces tachygraphes, « dont les poinçons furtifs gravaient les paroles des orateurs (1). » Nous sont-ils parvenus comme les tachygraphes les recueillirent ? On peut l'affirmer d'un certain nombre dont la forme est plus négligée, par exemple, de la plupart des homélies sur les psaumes. Mais, parmi les autres, il est de toute évidence qu'à l'exemple de Démosthène et de Cicéron, il les reprenait après les avoir prononcés et les écrivait à tête reposée.

Les homélies de saint Basile, comme celles de ses contemporains, en général, se ressentent de la double éducation qu'on recevait au quatrième siècle. Elles s'inspirent de l'Écriture sainte et des livres des philosophes. Fénelon et Fleury, comparant ces derniers aux prédicateurs, en disent trop de mal (2). Il y avait sans doute dans les écoles des sophistes qui ne tendaient qu'à faire parade d'érudition et de bel-esprit. Mais aussi combien d'esprits solides parmi les princes de la sagesse antique ! Ces grands hommes, non contents d'un enseignement dogmatique, avaient aussi la pratique en vue, et leurs leçons qu'ils transportaient dans des traités (3), étaient souvent d'éloquentes prédications. Ces prédications furent-elles sans fruits ? Pensez aux disciples de Socrate et de Platon, au grand nombre d'adeptes qu'eurent le stoïcisme et l'école d'Alexandrie. Les philosophes faisaient même de ces conversions subites et merveilleuses qui ne semblent appartenir qu'au christianisme.

(2) Sancti Greg. Naz., t. I, p, 766.

(1) Fénelon, éd. de Versailles, t. XXI, p. 84 ; Fleury, *Mœurs des chrétiens*, 3me partie, 7. — (3) Plutarque, *Sur la lecture des poètes*, I.

« Polémon, dit Diogène Laerte, était un jeune homme fort » débauché. Un jour, à la suite d'un pari, il entra fort » ivre, et une couronne sur la tête, dans l'école de Xéno- » crate, qui parlait alors sur la tempérance. Loin d'inter- » rompre son discours, le philosophe le continua avec la » même force qu'auparavant. Le jeune homme, en l'enten- » dant, se laissa prendre peu à peu, et il devint si studieux » qu'il succéda à Xénocrate (1). » Saint Basile, qui ramassait de tous côtés ce qui pouvait lui être utile, comme les fleuves se grossissent des eaux des petits ruisseaux (2), » puisait abondamment dans les livres des philosophes. Sa plus grande originalité consistait à allier Moïse et Platon, l'Évangile et Plutarque. Le sujet de ses homélies est toujours l'explication d'un passage de l'Écriture; mais des pensées, des développements entiers passent des livres des philosophes dans ses paraphrases, s'y mêlent aux fortes et poétiques images de la Bible et donnent à son style un air moitié grec, moitié oriental. On dirait une statue dont les traits reproduiraient la beauté diverse de deux races d'élite.

Essayons de découvrir quelques-uns de ces emprunts et de reformer cette petite bibliothèque, qui, avec une croix, composait toute la fortune de l'archevêque de Césarée (3). Nul doute que la Bible ne s'y trouvât à côté d'Origène et d'Eusèbe, entre Homère, Hésiode, Démosthène, Platon, Aristote, Plotin et Plutarque. Il ne faut que lire le discours sur les auteurs profanes et les lettres de Basile, pour voir combien il était pénétré de la lecture des anciens poètes

(1) Diog. Laerte. IV, 3. — (2) Sancti Basilii op. t. II, p. 184.
(3) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 339.

de la Grèce. Il ne se contente pas de les citer. Que de riantes images, que de fortes et grandes pensées révèlent l'inspiration de ces muses qui avaient nourri sa jeunesse ? Quand il demandait *qui a semé le ciel de telles fleurs* (1), quand il parlait *des chœurs des astres qui forment sa couronne* (2), ne pensait-il pas aux constellations dont Homère *couronne le ciel* (3) ? N'est-ce pas aux paroles de Calchas sur le ressentiment que couve la colère des rois (4), que nous devons ce beau développement ? « Écoutez, vous dont le cœur ne pardonne point, vous » qui pratiquez la vengeance comme une vertu. Voyez à » qui vous ressemblez, lorsque vous conservez si long- » temps votre chagrin contre le prochain, véritable étin- » celle cachée sous la cendre, qui n'attend qu'un ali- » ment pour s'enflammer et consumer votre cœur (5). » D'ailleurs, ne trouvât-on dans ses écrits nulle trace des poètes, nierait-on qu'il n'ait vécu dans leur commerce et n'ait été poète lui-même, l'homme qui a si magnifiquement décrit, je devrais dire, chanté les merveilles de la nature ?

Les emprunts de Basile aux prosateurs sont beaucoup plus nombreux et plus étendus. Souvent ce n'est qu'une image, une comparaison, qui d'un dialogue de Platon ou d'un traité de Plutarque passe dans une homélie (6). L'orateur parle-t-il de métaphysique, de cosmologie, de

(1) Sancti Basilii, *Hexaméron*, hom. VI, 1. — (2) Ibid., hom. II, 1.
(3) Homère, Iliade, ch. XVIII, v. 485. — (4) Ibid., ch. I, v. 80.
(5) *Hexaméron*, hom. VIII, 1.
(6) « Faut-il enduire de cire les » oreilles des jeunes gens, comme « Les poètes représentent-ils des » méchants : Il faut fuir, en se bouchant

géographie, d'histoire naturelle, il vient de lire Platon, Plotin, Aristote, Plutarque, Élien peut-être. Il prend dans leurs ouvrages des théories, des exemples, des développements entiers. Quelquefois il les reproduit presque dans les mêmes termes, plus souvent il en fait de ces imitations pleines d'originalité, dont nos écrivains du dix-septième siècle ont eu le secret après lui. Nous le verrons transporter des Ennéades dans un de ses discours tout un

» celles des Ithaciens, et les forcer, en faisant voile sur la barque » d'Épicure, de fuir la poésie et » de passer outre ? »
(Plut., *De poet. aud.*, 1.)

» les oreilles, comme ils le disent eux-» mêmes d'Ulysse, quand il se sauva » des chants des sirènes. »
(S. Basile, t. II, *Aux jeunes gens*, 2.)

Voyez encore la comparaison citée p. 39, et mettez-la en regard de celle-ci. « Comme le fruit de la vigne se cache et disparaît à l'ombre des » feuilles et des pampres, ainsi, dans un récit poétique et sous les fables, » qui y sont répandues, bien des choses utiles échappent à la jeunesse. » (Plut., *De poet. aud.*, 1.) » Voici une autre comparaison, qui est évidemment une réminiscence de la belle allégorie du cocher et des deux coursiers qui se trouve dans le Phèdre. « Si tu t'observes toi-même, tu dompteras ta » colère, comme on dompte un poulain rétif et indocile, en lui appliquant, en » guise de fouet, les coups de la raison. (Sancti Basilii, t. II, p. 23, A.) » Enfin, il est permis de reconnaître les premiers mots du Timée dans le début tout socratique de la neuvième homélie de l'Hexaméron.

« Un, deux, trois. Mais, mon » cher Timée, où est le quatrième » de mes conviés d'hier qui ont » voulu me régaler aujourd'hui ? » ..... Je vois que je serai, à mon » tour, régalé d'un magnifique en-» tretien. »
(Plat., *trad. de M. Cousin*, t. XII, p. 95 et 115.)

« Comment avez-vous trouvé le ban-» quet oratoire que je vous ai servi ce » matin ? Il m'a semblé que j'avais la » bonne volonté d'un pauvre qui se » mêle de donner un festin. Tout en se » piquant d'avoir une bonne table, il » attriste ses convives par la pauvreté » du service. En vain couvre-t-il la » table de ses maigres apprêts, son am-» bition ne fait que montrer sa sottise. » Aurai-je le même sort ? C'est à vous » d'en juger. »

passage du philosophe Alexandrin (1). A-t-il à décrire l'origine des divers fleuves du monde : il copie presque textuellement un long passage de la Météorologie (2). Veut-il montrer pourquoi la terre est immobile : il a recours à un chapitre du « de Cœlo (3). » Mais, à côté de ces reproductions par trop littérales, puisqu'il transcrit jusqu'aux erreurs, que d'observations sur les animaux, sèches dans Aristote, élégantes, mais un peu froides, dans Élien et dans Plutarque, se présentent dans l'Hexaméron toutes parées de poésie et souvent métamorphosées en riants apologues ! Aristote avait dit avec la netteté et la précision du naturaliste : « Tout le monde sait que les cigognes rendent » à leurs parents, devenus vieux, la nourriture qu'elles en » ont reçue (4). » Élien voit déjà dans ce fait un rapprochement avec l'homme : « Les cigognes, dit-il, nourrissent et » soignent leurs parents, devenus vieux. Ce qui les y » pousse, ce n'est pas une loi, comme celles des hommes, » mais l'excellence de leur nature. (5), » Écoutez maintenant l'orateur : « La sollicitude des jeunes cigognes pour les » vieilles suffirait, si nos enfants voulaient y réfléchir, pour » leur faire aimer leurs parents. Car il n'est personne qui » soit assez dépourvu de sens, pour ne pas juger digne de » honte d'avoir moins de vertu que des animaux privés de » raison. Les cigognes entourent leur père, quand la vieil- » lesse fait tomber ses plumes, le réchauffent de leurs aîles, » pourvoient abondamment à sa nourriture, et même, dans

(1) Voyez chapitre VIII.
(2) Aristote, *Météorol.*, I, 13 ; Saint Basile, *Hexaméron*, hom. III, 6.
(3) Aristote, *De Cœlo*, II, 13 ; Saint Basile, *Hexaméron*, hom. I, 10.
(4) Aristote, *Hist. anim.*, IX, 13. — (5) Élien, III, 24.

» leur vol, le secourent de tout leur pouvoir, en le soule-
» vant doucement de chaque côté sur leurs aîles : conduite
» si vantée, qu'elle a fait donner à la reconnaissance le nom
» de la cigogne (1). »

Imiter ainsi n'est plus imiter ; c'est créer, comme l'a fait depuis notre La Fontaine, quand il croyait naïvement traduire Phèdre et Ésope. Il est vrai que souvent Basile serre de plus près le texte de son modèle ; mais il sait toujours rester lui-même et se montrer supérieur à celui qu'il reproduit (2). Il faudrait transcrire une partie de l'Hexaméron

(1) *Hexaméron*, hom. VIII, 5.

(2) « Les dialecticiens disent que, si des sentiers viennent à se croiser, le chien se sert de l'argumentation appelée « énumération des parties » et raisonne ainsi : « La bête s'est élancée par ce » chemin-ci, ou par celui-là, ou par » cet autre. Or, elle n'est passée ni » par ici, ni par là. Elle a donc » pris le troisième chemin. »
(Plut. *De solert. anim.* XIII.)

« Le chien n'a pas la raison en partage, mais chez lui la sensation a la puissance de la raison. Ces artifices du raisonnement qu'après de longues études démêlent à peine les sages du monde, le chien en a appris le secret de la nature. Quand il est à la piste du gibier, s'il la voit suivre plusieurs directions, il examine ses différents détours et il ne lui manque que la parole pour exprimer son raisonnement. « La » bête, dit-il, s'est dirigée par ici, ou par » là, ou bien de ce côté. Elle n'est ni ici, » ni là ; elle est donc dans la troisième » direction. » Que font de plus ceux qui, gravement occupés à démontrer des théorèmes, tracent des lignes sur la poussière et rejettent deux propositions pour montrer que la troisième est la bonne. »
(*Hexaméron*, hom., IX, 4.)

Comparons encore ces deux passages sur l'alcyon, tous deux pleins d'un charme particulier, entre lesquels, cependant, il n'est pas difficile de prononcer.

« Est-il un animal dont Dieu ait » honoré la naissance et l'enfante-

« L'alcyon est un oiseau de mer, qui » pond le long des rivages, où il dépose

pour citer tous les passages que, dans ses libres imitations, il emprunte aux auteurs, dont on l'avait nourri à Athènes. Ces emprunts ne se bornent pas toujours à des fragments. Par exemple, il est telle homélie (1), dont le titre même rappelle le γνῶθι σεαυτὸν, qui, à part des citations de la Bible, découle tout entière du Phédon, du Philèbe et du traité de Porphyre sur le précepte *Connais-toi toi-même*. On y retrouve un admirable parallèle de ce dernier sur les deux vies, « l'une propre au corps et passagère, l'autre essentielle à l'âme et sans limite (2) », la belle théorie de Platon sur « l'homme véritable, l'homme invisible (3) », le « petit monde » qu'il forme à lui seul (4), et surtout l'élévation de langage du philosophe athénien.

» ment, comme il a fait pour l'al-
» cyon ? Une seule île, dit-on, de-
» vint immobile pour recevoir les
» enfants de Latone ; mais, quand
» l'alcyon fait ses petits, vers le
» solstice, Dieu rend la mer calme
» et unie. Aussi, n'est-il pas d'a-
» nimal qui soit autant aimé des
» hommes. C'est, en effet, grâce
» à lui, que, pendant sept jours
» et sept nuits, au cœur de l'hiver,
» ils peuvent naviguer sans crainte,
» et trouver plus sûr alors de voya-
» ger par mer que par terre. »
(Plut., ibid., xxxv.)

» ses œufs dans le sable ; et il pond au
» milieu de l'hiver, lorsque la violence
» des vents brise la mer contre la terre.
» Mais tout à coup les vents s'apaisent
» et les flots deviennent tranquilles,
» pendant les sept jours que l'alcyon
» met à couver. Puis, comme ses petits
» ont besoin de nourriture, Dieu, dans
» sa munificence, accorde encore sept
» jours à un être si faible pour élever
» ses petits. Aussi les matelots qui con-
» naissent bien ces jours, les appellent-
» ils les jours de l'alcyon. »
Hexaméron, hom., viii, 5.)

(1) Homélie sur le précepte *observe-toi toi-même*, t. ii, p. 26, E.

(2) Porphyre, dans Stobée, Francfurti, 1581, p. 344. Saint Basile, t. ii, p. 18. M. Bouillet a rapproché ces deux morceaux dans sa traduction de Plotin, t. i.

(3) Platon, *Phédon, trad. de M. Cousin*, t. i, p. 201 et suiv. Saint Basile, t. ii, p. 18, C.

(4) Platon, *Philèbe*, t. ii, p. 342 et suiv. Saint Basile, t. ii, sur le précepte *observe-toi*, p. 23, C.

Il est telle autre homélie (1) dont le sujet, les idées, les images, les expressions même, tout enfin, sauf le début et un saisissant portrait de l'usurier, est tiré du traité de Plutarque contre les dettes. Il est évident qu'avant de monter en chaire, l'orateur a lu le livre du philosophe de Chéronée et qu'il ne fait que le développer, en en reproduisant les traits les plus saillants. Mettons en regard les principaux points de ressemblance, et nous verrons, encore une fois, comment Basile savait s'approprier, en la fécondant, la pensée d'autrui.

« Ne devrait-on pas faire » une loi pour défendre d'em- » prunter et d'aller aux fon- » taines étrangères, avant » d'avoir recueilli nos res- » sources personnelles et » réuni, pour ainsi dire, » goutte à goutte, tout ce » qui peut nous être utile » et nécessaire (1).

« *Bois de l'eau de tes* » *propres vases* (2), c'est- » à-dire, examine tes res- » sources personnelles, ne » va pas aux sources étran- » gères et tire par gouttes de » toi-même le soulagement » de ta vie (p. 109, A).

» Pourquoi courtises-tu le » banquier ou l'homme d'af- » faires? Emprunte à ta pro- » pre table. Tu as des cou- » pes, des assiettes, des » plats d'argent : consacre- » les à tes besoins. La belle

» Tu as des bronzes, des » vêtements, des chevaux, » un riche mobilier : vends

(1) Saint Basile, t. I, homélie sur le psaume XIV.
(2) Proverb. 5, 15.

» Aulis ou Ténédos orneront » ta table d'une vaisselle plus » pure que tout ce métal (II).

» N'allons pas, dans nos » besoins, comme dans un » siége, recevoir garnison » d'un créancier ennemi et » ne souffrons pas de voir » nos biens réduits en escla- » vage (II).

» Fuis le créancier, cet » ennemi, ce tyran, qui » s'acharne après ta liberté » et s'attaque à ta dignité. » Tu ne lui donnes rien, il » te tourmente; tu as à lui » donner, il ne le reçoit pas. » Tu vends quelque chose, » il la déprécie; tu ne vends » pas, il t'y contraint. Tu le » cites en justice, il vient à » toi; tu fais des serments, » il commande. Tu vas à sa » porte, elle t'est fermée; » tu restes chez toi, il monte » tout, perds tout, plutôt » que la liberté (p. 109, A).

» Ne prends pas un créan- » cier qui t'assiége sans » cesse: ne va pas, proie » d'une nouvelle espèce, le » mettre à ta piste et sur ta » trace (p. 109, B).

» Le débiteur est l'esclave » du créancier, un esclave à » gages, qui ne peut se sous- » traire à sa servitude. Donne » à un chien, il s'apaise; » donne au créancier, il s'ir- » rite davantage. Il ne cesse » pas d'aboyer et demande » toujours. Tu fais des ser- » ments, il n'y croit pas, » scrute l'intérieur de ta » maison, se mêle de toutes » tes affaires. Tu sors, il te » tire, il t'entraîne à sa suite. » Tu te tiens renfermé, il » fait la garde devant ta mai- » son et frappe à ta porte. » Il te couvre de honte de- » vant ta femme, d'ignominie » devant tes amis, te prend

» la garde et frappe à ta » porte (III).

» à la gorge sur la place pu- » blique. Cruel trouble-fête, » il te rend la vie insuppor- » table (p. 109, C, D).

» On dit que les lièvres » mettent bas, nourrissent » et portent en même temps. » Mais les créances de ces » misérables et de ces bar- » bares enfantent avant de » concevoir. A peine ont-ils » donné, qu'ils réclament, » ils prennent en versant et » prêtent jusqu'aux inté- » rêts (IV).

» Pourquoi t'unir à cette » bête féconde ? On dit que » les lièvres mettent bas, » nourrissent et portent en » même temps. Ainsi l'ar- » gent de ces rapaces est » prêté, produit et se multi- » plie. Tu ne l'as pas en- » core dans les mains, que » l'on te réclame l'intérêt du » mois qui s'écoule.... Il te » faut l'emprunter; ce mal » en nourrit un autre, cet » autre un autre encore, et » ainsi à l'infini (p. 110, E).

» Tu as quelque chose? » N'emprunte pas. Tu n'as » rien? N'emprunte pas, tu » ne rendrais pas..... Mais » comment vivre? Tu me le » demandes, et tu as des » mains, tu as des pieds, » tu as une langue, tu es » homme, tu peux aimer et » te faire aimer, recevoir » des bienfaits et en être re-

» Tu es riche ? N'em- » prunte pas. Tu es pauvre? » N'emprunte pas. Car, si tu » as quelque chose, tu n'as » pas besoin d'emprunter, » et si tu n'as rien, tu ne » paieras pas ta dette. Mais » comment vivre ? Tu as des » mains, tu as une profes- » sion; gage-toi, sers. Il y » a tant de moyens de ga-

» connaissant ! Enseigne les » lettres, élève des enfants, » sois portier, matelot, aide » de matelot. Rien de tout » cela n'est plus honteux ni » plus pénible que ces mots : » Paie tes dettes (VI).

» Les hirondelles n'em- » pruntent point, les four- » mis n'empruntent point, » elles à qui la nature n'a » donné ni mains, ni raison, » ni art (VII) !

» Les débiteurs, à force » de solder leurs emprunts » par des emprunts et de » s'imposer intérêts sur in- » térêts, vont toujours en » se grevant et ne diffèrent » pas de ceux qui ont la » maladie noire, qui, indo- » ciles aux préceptes de la » médecine, rejettent le re- » mède et continuent d'amas- » ser de la bile. Eux non » plus, ils ne veulent pas se » débarrasser, et sans cesse, » à chaque saison de l'an- » née, ils rapportent les in- » gner sa vie, tant de res- » sources. Tu ne le peux » pas. Va demander aux ri- » ches. Il est honteux de de- » mander ? Il est encore plus » honteux de voler son créan- » cier (p. 110, C, et 111, D).

» La fourmi sait vivre sans » demander ni emprunter ; » l'abeille prodigue à ses » rois les restes de sa nour- » riture, et la nature n'a » donné à ces animaux ni » main, ni art (p. 111, D, E) !

» Comme ceux à qui la » maladie noire fait rejeter » toute nourriture, s'ils en » prennent avant d'être en- » tièrement débarrassés, la » rejettent avec douleur et » avec des déchirements ; » ainsi ceux qui remplacent » des intérêts par des inté- » rêts, et, avant de se dé- » barrasser d'une dette, en » contractent une nouvelle, » après s'être un moment pa- » rés de la fortune d'autrui,

» térêts avec douleur et avec
» des déchirements (VII).

» Mais serai-je donc sans
» esclaves, sans foyer, sans
» maison?..... Sois sans es-
» claves, pour ne point être
» esclave; sans possession,
» pour ne point être la pos-
» session d'un autre... Mais,
» diras-tu, c'est mon père
» qui m'a laissé cette terre!
» Ton père t'a aussi donné
» la liberté et l'honneur dont
» il te faut tenir plus de
» compte (VIII). »

» ont à déplorer la perte de
« leurs biens (p. 112, B).

» J'ai vu moi-même un
» douloureux spectacle, des
» enfants libres conduits au
» marché par les créanciers
» de leur père. Tu n'as pas
» de fortune à laisser à tes
» enfants : du moins, ne les
» prive pas de leur condition.
» Pour tout bien, conserve-
» leur la possession de la li-
» berté, ce précieux dépôt
» que tu as reçu de tes pa-
» rents. On n'a jamais fait
» un crime à personne de la
» pauvreté de son père: mais
» les dettes paternelles con-
» duisent les enfants en pri-
» son. Ne laisse pas de con-
» trat, qui, comme une ma-
» lédiction paternelle, pèse
» toujours sur la tête de tes
» enfants (p. 112, C, D). »

Quelle différence y a-t-il entre le traité et l'homélie que nous venons de mettre en regard? La mythologie et l'histoire profane ont disparu dans l'homélie pour faire place à la Bible; les développements ont pris plus d'ampleur et revêtu une parure plus asiatique; le dialogue est plus animé, plus dramatique; il y a plus de commiséra-

tion pour ces malheureux qui se perdent, eux et leurs familles, par des emprunts insensés; mais aussi on regrette quelques traits, par exemple, *cette vaisselle plus pure qu'enverrait la belle Aulis.* Toutefois, il faut le reconnaître : à part ces différences, c'est Plutarque qui parle dans la chaire chrétienne par la bouche de Basile; mais ses pensées, ses images, ses phrases même se fondent si naturellement avec celles de l'orateur et prennent si bien la couleur de son style, que nulle part on n'aperçoit le centon et qu'on lit cette homélie sans soupçonner qu'elle est remplie de beautés étrangères.

Comment expliquer ces emprunts? Comme on explique ceux que Virgile et Cicéron ont faits à Homère et à Platon, ceux que Bossuet et Fénelon ont faits à l'archevêque de Césarée lui-même. Basile était nourri des lettres grecques et se délassait dans leur commerce du tracas des affaires. Préparait-il une homélie : des réminiscences lui arrivaient en foule, souvent à son insu. Loin de s'y soustraire, il les appelait à son aide par la lecture et la méditation. Comme ces abeilles dont il conseille l'exemple aux jeunes gens (1), il volait sur les belles fleurs de l'antiquité et recueillait tout ce qu'il y trouvait d'utile. Quand il parlait à son peuple, ces souvenirs profanes se pressaient dans son imagination à côté de ceux de la Bible, ces pensées d'emprunt se mêlaient aux siennes, se fondaient avec elles et lui devenaient propres. Quelquefois, cet esprit sérieux, qui ne voulait qu'instruire et toucher, négligeait d'en renouveler la forme et les rendait comme

(1) Sancti Basilii, t. II, p. 176, C.

elles s'étaient présentées à lui ; mais, le plus souvent, il les revêtait d'une parure nouvelle. Les expressions devenaient plus pittoresques, les tours plus vifs et plus amples, et un mot, une idée, une image donnaient naissance à un grand mouvement oratoire.

La Bible n'est pas pour Basile une source moins féconde. Ses expressions pittoresques, ses vives images, sa forte poésie viennent se placer, sans disparate, à côté des phrases pures, claires et harmonieuses de la langue d'Athènes. Elles se nuancent, se fondent avec elles et forment une langue nouvelle, pleine d'originalité, où sous des teintes vives et animées on reconnaît toujours la pureté des lignes attiques. Il semble que le soleil d'Orient colore le style tout athénien de l'orateur et lui donne, comme aux fleurs de ces brûlants climats, des tons plus chauds et une carnation plus éclatante. C'est cette heureuse alliance des deux littératures qui, en général, distingue le style des Pères grecs de celui des écrivains qui, au deuxième et au quatrième siècle, ont, comme eux, imité les Attiques. C'est grâce à elle que saint Basile, même en copiant Plutarque, ne ressemble pas à Plutarque et ne cesse pas d'être original. Et certes, ce n'est pas une médiocre gloire d'avoir su raviver, sous l'inspiration puissante de l'Écriture, ce bel idiome qui, après avoir brillé plus de mille ans, semblait épuisé et prêt à s'éteindre. Ce sera l'éternel honneur de saint Basile d'avoir un des premiers, au quatrième siècle, rendu son ancienne vigueur à une langue qui avait produit Homère dans son enfance, Démosthène et Platon dans sa maturité, Plutarque dans sa forte vieillesse. L'écrivain qui la fit revivre au souffle de la

Bible, et, par cette féconde innovation, ouvrit une nouvelle ère littéraire, mérite une place à côté de ces grands noms et d'être inscrit en tête des Grégoire, des Chrysostome et des Synésius, qui, avec lui, forment la seconde renaissance des lettres grecques. Peut-être doit-il toute son originalité à l'inspiration biblique : mais c'est par elle aussi que Bossuet se distingue surtout des écrivains qui concouraient avec lui à former la langue du grand siècle. C'est par les fortes images de la Bible que l'un ranimait sa langue mourante, que l'autre donnait une vigueur encore inconnue à la nôtre qui naissait. Tels sont, en effet, les emprunts qu'à l'exemple de l'archevêque de Césarée, Bossuet fait à l'Écriture; les pensées et les images du texte sacré viennent en si grand nombre et avec tant de bonheur se mêler aux siennes; enfin, il les fait passer dans notre langue avec une telle fidélité de tour et d'expression que, de nos jours, un savant historien, pour donner une admirable traduction des Evangiles, n'a eu qu'à la recueillir dans les œuvres de notre grand orateur.

III.

Mais, comme l'évêque de Meaux, l'archevêque de Césarée ne doit pas moins à son génie qu'à l'inspiration étrangère. En effet, à côté de ces perles antiques qu'il savait si bien enchâsser, que de beautés personnelles ! Que de qualités oratoires ! Aussi tous les critiques, Fénelon et M. Villemain en tête, se sont plu à louer *ce grand maître pour le régime des âmes*, cet écrivain mâle et sévère, digne par la pureté de son goût des plus beaux

temps de la Grèce. Avant eux, Photius avait dit qu'avec Basile ceux qui aspirent à l'éloquence n'ont plus besoin de Démosthène et de Platon (1). Erasme était encore allé plus loin, en le mettant au-dessus de tous les orateurs de l'antiquité (2). Est-il nécessaire de le mettre au-dessus de Démosthène pour dire qu'il fut un grand maître dans l'art d'écrire?

Son élocution grave, claire et harmonieuse anime tout et approche de la poésie. Je le comparais tout à l'heure à Bossuet : comme lui, il frappe d'un mot et fait embrasser d'un regard les grands spectacles qui manifestent la toute-puissance de Dieu. Lisons-nous Basile ou Bossuet, quand nous voyons les eaux, à la voix du Créateur, « évacuer les plaines et les vallées, et, de toutes parts, » se rendre à ces immenses rassemblements (3)? » Avant Bossuet, Basile avait su, comme lui, avec son éloquence grave et mélancolique, montrer la misère et le néant de nos gloires et de nos grandeurs. « Jette les yeux sur ceux » qui ont fait tant de bruit dans le monde? Où sont-ils » ceux qu'environnait la puissance politique? Où sont les » invincibles orateurs? Où sont les vainqueurs dans les » courses, les généraux, les satrapes, les rois? Tout n'est » plus que poussière, une fable vaine. Est-ce que ce peu » d'os conserve le souvenir de leur vie? Penche-toi sur » ces tombeaux : distingue, si tu peux, l'esclave du » maître, le pauvre du riche, le captif du roi, le fort du » faible, le beau du laid (4). »

Jamais l'orateur, quelque idée qu'il ait à exprimer, ne

(1) Photius, ed. Rotom. p. 318. — (2) Erasm, *præfat.* ed. Basil. 1531.
(3) *Hexaméron*, hom. IV, 4. — (4) Sancti Basilii op., t. II, p. 21.

trouve l'expression rebelle. Veut-il nous faire assister à la naissance de la lumière : sa parole, tout à l'heure grave et triste, devient claire, riante et limpide comme la pure essence qu'elle décrit. C'est le spiritualisme de langage avec lequel Fénelon parle de la lumière des champs Elysées. « La première parole de Dieu créa la nature de » la lumière, fit évanouir les ténèbres, dissipa la tris- » tesse, remplit le monde de splendeur et donna à tous » les êtres un doux et riant aspect. Le ciel, jusque-là en- » veloppé de ténèbres, apparut avec cette beauté que lui » voient encore nos yeux. L'air resplendissait, ou plutôt » faisait circuler la lumière mêlée à sa propre substance, » et, dans les rapides distributions de son éclat, l'envoyait » en tout sens, jusqu'à ses limites (1). » Veut-il, au contraire, nous mettre sous les yeux le premier enfantement de la nature : sa parole personnifie tout, comme celle des vieux poètes peuplait le monde de divinités. « Vois » comme, à la parole de Dieu, la terre, froide et stérile, » entre partout en travail et s'empresse d'enfanter son » fruit ; comme elle dépouille sa triste et lugubre enveloppe » pour revêtir une robe plus brillante, fière de sa véri- » table parure et étalant l'infinie variété des plantes (2). »

Enfin, si, comme l'a dit un éloquent critique, M. Saint-Marc Girardin, la nature elle-même ne nous plaît que lorsqu'elle est animée par nos émotions ou nos réflexions ; si, toute belle et toute vivante qu'elle est, elle a besoin pour nous charmer de la présence de l'homme ; si, en un mot, nos joies ou nos souffrances sont la source la plus

(1) *Hexaméron*, hom. II, 7. — (2) Ibid., hom. V, 2.

attrayante de la poésie, voici une peinture d'une sensibilité digne de Virgile ou de Racine. « J'ai vu nos champs, et » j'ai pleuré à la vue de leur infécondité, et j'ai fait en- » tendre mes plaintes, de ce que le ciel ne nous verse » point la pluie. Les laboureurs sont assis dans les cam- » pagnes, les mains croisées sur leurs genoux. Ils pleurent » l'inutilité de leurs travaux, en jetant les yeux sur leurs » petits enfants; ils se tournent tristement vers leurs » femmes, en touchant les tiges de blé sèches et brûlées, » et poussent des cris aussi lamentables que les pères qui » perdent leurs enfants à la fleur de l'âge (1). »

A ces peintures si vraies et si variées, se joint le charme des comparaisons. Basile sait leur faire animer le sujet le plus austère. La raison, calmant les passions, est « une » pudique matrone dont la présence fait taire des ser- » vantes licencieuses (2). » C'est la nature qui lui inspire les plus gracieuses de ces images : un homme illustre, mais sans ancêtres, « ne ressemble pas aux torrents, qui » se grossissent par le mélange des eaux étrangères; il » ressemble à une fontaine, qui tire sa beauté de sa » propre source (3). »

Basile aime surtout, comme l'a fait depuis Massillon, à procéder par des allusions bibliques. Veut-il toucher les voluptueux habitants de Césarée : il leur raconte la pénitence de Ninive (4). Veut-il leur prouver la providence : il expose l'histoire de Job (5). Souvent l'allusion n'est qu'un mot : « On dit que tu es sans naissance et sans gloire : » réponds que tu es cendre et poussière. Tu n'es pas

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 63. — (2) Ibid., p. 23, B.
(3) Ibid., p. 186, A. — (4) Ibid., p. 64 et 65. — (5) Ibid., p. 30.

» plus noble qu'Abraham, notre père, qui s'est ainsi ap-
» pelé (1). » L'imagination de l'orateur ne se contente pas de peupler ses homélies des souvenirs de l'histoire. Elle renouvelle, au sein du christianisme, ces riantes allégories qui avaient inspiré, dans la Grèce, tant de fables touchantes. Si sa piété rejette cette érudition mythologique, qui pourtant remplit les homélies de Grégoire de Nazianze (2), il la remplace par ce polythéisme de langage que M. Villemain admire dans saint Jean Chrysostome. Ainsi le jeûne ouvre à Lazare les portes du ciel (3). Les Quarante Martyrs viennent-ils de confesser Jésus-Christ : l'air qui reçoit leurs paroles est sanctifié ; les anges les applaudissent, les démons en sont confondus et le Seigneur les inscrit dans le ciel (4). N'est-ce pas toujours la muse qui inspirait au vieux poète d'Ionie l'allégorie des prières ? La nature entière se personnifie au souffle de cette poétique éloquence : les marées sont causées par *la respiration* de la lune (5) ; comme les Grâces, les éléments se donnent la main et forment un chœur harmonieux (6) ; la mer est toujours l'antique et belle Amphitrite, dont les bras étreignent la terre : elle n'a perdu que son nom. « La mer est belle, lorsqu'au souffle d'une brise
» légère, elle ride sa surface et présente aux regards des
» teintes de pourpre et d'azur ; lorsque, loin de battre
» avec violence les prochains rivages, elle semble les bai-
» ser dans de pacifiques embrassements (7). »

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 85, E.
(2) Voyez surtout les premières pages du panégyrique de saint Basile.
(3) Sancti Basilii op., t. II, ps. 7. — (4) Ibid., p. 151.
(5) *Hexaméron*, hom. VI, 11. — (6) Ibid., hom. IV, 5.
(7) Ibid., hom. IV, 6 et 7.

Parfois même des fictions païennes s'échappent de la bouche de l'orateur et le souvenir de l'âge d'or lui fait dire que dans le paradis terrestre les rosiers étaient sans épines (1). Les cygnes ne sont plus pour lui des oiseaux sacrés, qui chantent leur mort; mais il a aussi ses êtres privilégiés, l'alcyon, par exemple, « un si petit oiseau, » pour lequel la grande, la redoutable mer se voit en- » chaînée et, en plein hiver, reçoit l'ordre de rester » calme (2). » Les cygnes, sans doute, ne chantent pas leur mort et les alcyons ne voient pas la mer se calmer pour eux, au cœur de l'hiver. Mais l'imagination vive et sensible des Grecs ne pouvait se passer de ces fables. « Poètes, orateurs, philosophes même, dit Buffon, les adoptaient comme des vérités trop agréables pour vouloir en douter. Il faut bien les leur pardonner; elles étaient aimables et touchantes; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités : c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. »

Tant de brillantes qualités rachètent bien dans saint Basile quelques défauts, qui, après tout, lui appartiennent moins qu'à son époque. On peut, en effet, lui reprocher quelquefois une froide rhétorique, un luxe excessif d'images, des métaphores forcées, par exemple, celle où il appelle les Quarante Martyrs *un holocauste consumé par le froid* (3). Du moins, sait-il se soustraire au ton grave et compassé qui, trop souvent, jette un peu d'ennui sur nos sermonnaires.

(1) *Hexaméron*, hom. v, 6. — (2) Ibid., hom. VIII, 5.
(3) Sancti Basilii op., t. II, p. 153, E.

C'est même à son allure plus vive que Basile doit une partie de son charme. Ses homélies sont réellement des entretiens, où il descend, avec la plus grande aisance, du sublime au familier. Il parle de tout et prend tous les tons. Histoire, géographie, astronomie, sciences naturelles, rien ne lui échappe. Il prend le ton de la tragédie, et le quitte, un instant après, pour faire monter Théophraste ou Ménandre dans la chaire chrétienne. On frémit en voyant ce malheureux père que la faim contraint de vendre un de ses fils (1); on rit en entendant raconter les ruses de l'usurier (2), ou les inquiétudes de l'avare, qu'épouvantent un chat, un chien, une souris (3). Tour à tour, l'orateur effraie le débauché par la peinture des effets de l'ivrognerie (4), excite la compassion par le spectacle d'hommes à la fleur de l'âge, de guerriers illustres, emportés d'un festin sur les bras de leurs esclaves (5), et déride son auditoire en lui décrivant les rêves de l'homme ivre, qui, en imagination, gouverne des royaumes, commande des armées et bâtit des villes (6). Ainsi, appliquant un précepte vrai de tous les temps, il savait

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

S'il ne se sentait point de prise sur la raison de ses auditeurs, il s'adressait à leur malice naturelle et les corrigeait en les faisant rire, comme Démosthène réveillait par un mot piquant l'attention des frivoles Athéniens. C'était dans les deux orateurs le même esprit grec, fin, observateur et

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 46. — (2) Ibid., t. I, p. 107 et 108.
(3) Ibid., t. II, p. 591. — (4) Ibid., p. 124, 125 et 126.
(5) Ibid., p. 128. — (6) Ibid., p. 124.

légèrement railleur, excité dans l'un par l'amour de la patrie, dans l'autre par celui de la religion et de l'humanité.

(III.) IV

Les merveilles de la nature, les mœurs corrompues du temps, les fêtes des martyrs, tels sont les principaux sujets sur lesquels s'est exercée cette éloquence si riche et si variée.

Dans l'Hexaméron, Basile n'est pas un naturaliste qui étudie le monde pour lui-même : c'est un philosophe qui s'élève des êtres visibles à l'être invisible. Ce spiritualisme, auquel la nature sert de texte et d'inspiration, fait de ces neuf homélies une œuvre unique dans l'antiquité. Le trouva-t-il dans les Hexamérons qui ont précédé le sien et surtout dans celui d'Origène ? Les grandes idées ne s'empruntent pas. Tout au plus, ont-elles besoin, pour jaillir, d'une étincelle partie du dehors. C'est à lui-même, à son amour pour la solitude, où l'homme se trouve seul entre le monde et Dieu, à cette passion pour la nature qu'il a décrite avec tant de charme et de vérité, que Basile doit ses plus belles inspirations. S'il lui en vint du dehors, où les prit-il, sinon dans la Bible et dans ces philosophes dont il sentait si vivement et savait si bien s'approprier les beautés ? Ici, *les Cieux lui racontaient la gloire de Dieu* et *Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu, comme un lis des champs.* Là, Platon lui montrait l'admirable sagesse, qui a formé et qui gouverne le monde (1) ; Plotin lui faisait voir la Providence « dans l'harmonieuse variété

(1) *Philèbe, trad. de M. Cousin,* t. II, p. 341 et 346.

de ses œuvres, dans les moindres animaux, jusque dans les fleurs et les feuilles des plantes, ces créatures si frêles, qui fleurissent et passent si vite, et ne disparaissent que pour reparaître sans cesse (1). » Mais qu'il y a loin de ces idées éparses à la grande et belle œuvre de Basile ! Pour en trouver qui lui ressemblent, il faut venir jusqu'au *Traité de l'existence de Dieu*, qui lui doit plus d'une page, et aux *Études de la Nature*, auxquelles M. Villemain aime à la comparer. C'est, en effet, le même soin pour faire ressortir l'action de la Providence dans l'ensemble et dans les parties de l'univers, pour montrer Dieu partout présent dans son ouvrage et nous élever des merveilles du monde visible à leur invisible auteur. Rien de triste, rien d'obscur dans cette théologie. L'école de Basile, comme celle de Bernardin, « est au sein des prairies, des bois et des vergers ; ses livres sont des fleurs et des fruits, et ses arguments des jouissances. »

Qu'est-ce qui montre surtout à l'orateur du quatrième siècle, comme au philosophe moderne, la main de la Providence dans cette chaîne immense qui commence au soleil et finit à l'homme ? Ce sont les harmonies qui unissent les éléments d'un même être, ou tous les êtres entre eux. Avec quelle vérité, quelle grâce, quelle poésie Basile exprime cet admirable concert, *ce chœur harmonieux*, qui résulte de l'accord de toute la nature ! L'économie d'une plante, d'un animal, ne le frappe pas moins que la vue de la mer ou du ciel. Celui qui a fait la feuille de vigne, « à pièces emportées, pour que la grappe pût à la fois résister aux injures

(1) Plotin, Enn. III, l. II, 13.

de l'air et par ces découpures recevoir les rayons du soleil (1) ; » Celui qui « a donné au cygne un cou plus long que ses pattes, afin qu'il le jetât, comme une ligne, et prît sa nourriture cachée au fond des eaux (2), » est le même qui a fixé des bornes à la mer et « a proportionné la chaleur du soleil, assez faible pour ne pas consumer la terre, dans ses plus grands excès, assez forte pour ne pas la laisser se refroidir et la rendre inféconde, en lui faisant défaut (3). » C'est partout la finesse d'observation des Grecs unie à l'admiration contemplative des Orientaux. Et, en même temps, quel charme d'expression ! Quelle variété ! Quelle harmonie entre le style et les objets décrits ! Ici, l'orateur emprunte à la mer et au soleil leur grandeur et leur majesté ; là, il prend l'élégance et la délicatesse des êtres gracieux qu'il veut peindre.

Quoiqu'il s'arrête avant la création de l'homme, l'homme, néanmoins, est partout présent dans son œuvre. C'est lui qui est le but suprême de la création, la fin dernière de tant de merveilles. Tout, dans la nature, tend à son utilité ou à son instruction ; tout doit le pénétrer d'amour et de reconnaissance pour son père et son bienfaiteur. Aussi les harmonies où Basile se complaît davantage, sont celles de la nature avec l'homme. La mer est belle en elle-même ; elle est belle dans ses rapports avec la terre et avec l'air ; mais elle est belle surtout, « parce qu'elle enchaîne les îles, dont elle est, à la fois, la parure et le rempart ; parce qu'elle rapproche les terres les plus éloignées et facilite aux

(1) *Hexaméron*, hom. v, 8. — (2) Ibid. hom. viii, 7.
(3) Ibid., hom. vi, 10.

navigateurs la liberté du commerce ; parce qu'elle prodigue aux marchands les richesses étrangères et apporte de faciles secours aux besoins de la vie, permettant aux riches d'exporter leur superflu et s'empressant de suppléer ce qui manque aux pauvres (1). »

Basile est plus original encore quand il fait concourir la nature entière à l'instruction morale de l'homme. Dans ces passages, où il paraît n'avoir eu ni modèles ni imitateurs, les descriptions de Théophraste deviennent des paraboles, qui font penser à celles de la Bible ; les récits d'Aristote où d'Élien se transforment en fables grecques, où les vices des animaux servent à flétrir ceux des hommes. C'était une heureuse occasion dont profitait l'orateur pour satisfaire l'imagination de ses spirituels auditeurs. Ils aimaient à entrevoir la vérité à travers les voiles transparents de l'allégorie et acceptaient plus volontiers la leçon qui leur était donnée indirectement. Flattés de comprendre à demi-mot, ils étaient plus flattés encore de sentir qu'on avait cru à leur esprit ; et, la vanité faisant taire l'amour-propre, ils souffraient sans peine que la morale de l'apologue les appelât de leur vrai nom. Il n'est pas de classe de la société qui échappe aux malins portraits de l'orateur. Voici d'abord les Grecs eux-mêmes, les descendants de l'artificieux Ulysse, ces Grecs rusés et trompeurs, qui ne se faisaient pas scrupule de duper le prochain, et, au besoin, *se prêtaient des témoignages* (2). Le trompeur ressemble au crabe qui « voyant une huître se chauffer avec volupté et entr'ouvrir ses écailles au soleil, y jette furtivement un

(1) *Hexaméron*, hom. IV, 7. — (2) Cicéron, *Pro Flacco*, 4.

caillou, les empêche de se refermer et prend par la ruse ce qui échappait à sa force (1). » Après la nation, viennent ses oppresseurs, ces magistrats avides dont les moins élevés s'engraissaient de la substance des peuples, pour être à leur tour dévorés par de plus puissants qu'eux. « Parmi les poissons, le plus petit sert de pâture au plus » grand et souvent le vainqueur et le vaincu sont tous deux » engloutis dans le ventre d'un troisième. Et nous, mortels, » faisons-nous autre chose, quand nous opprimons nos » inférieurs ? Diffère-t-il de cet animal celui qui, poussé » par une cupidité dévorante, engloutit les faibles dans les » replis de son insatiable avarice ? Cet homme possédait les » biens du pauvre : tu l'as pris lui-même et tu en as grossi » ta fortune, plus injuste que l'injuste, plus avare que l'avare (2). » Le souple et hypocrite courtisan n'est pas non plus épargné dans cette galerie : c'est le polype qui prend la couleur du rocher où il s'attache. « Une foule de poissons, » nageant sans précaution, deviennent la proie du trompeur. » Tels sont les hommes qui courtisent les puissances du » monde, se plient à toutes les circonstances et n'ont pas, un » instant, la même volonté ; qui prompts à changer de per- » sonnage, tempérants avec les tempérants, libertins avec » les libertins, accommodent leurs sentiments au gré de » chacun. Il est difficile de leur échapper et de se défendre » de leurs coups : car c'est sous le masque de l'amitié qu'ils » cachent leur adroite méchanceté (3). » La Fontaine n'a pas été plus ingénieux à retrouver nos mœurs dans celles des animaux. Comme lui, Basile s'élève jusqu'aux rois ; et,

(1) *Hexaméron*, hom. VII, 3. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

à propos des abeilles, il trouve le moyen d'attaquer, à la fois, les élections tumultueuses auxquelles on devait des empereurs comme Valens, et l'hérédité qui mettait sur le trône des enfants corrompus par la mollesse et la flatterie (1).

Quoique dans ces tableaux le ton compatissant de la morale tempère la verve railleuse de l'apologue, le satirique l'emporte sur le prédicateur, le grec sur l'oriental. Mais bientôt à l'apologue succède la parabole, à l'imitateur d'Esope le disciple de l'Évangile. Une abeille, une fourmi, un olivier, une vigne deviennent le texte d'une poétique prédication. Tout à l'heure, les reproches adressés aux pécheurs sous le nom des animaux paraissaient moins durs; maintenant l'Église, son enseignement, ses pratiques, s'offrant sous de gracieuses figures, semblent perdre leur austérité et se font aimer davantage de ces peuples qui ne demandaient qu'à être charmés et à sortir de la réalité. L'Église est la vigne que le bien-aimé s'est plantée et qu'il a environnée d'une haie; les sarments sont nos âmes qu'il a entourées de l'autorité de ses préceptes et de la garde des anges ; leurs appuis sont les apôtres, les prophètes, les docteurs. « Ainsi, élevant nos pensées par les exemples des » bienheureux des anciens jours, le Seigneur n'a pas voulu » qu'elles traînassent à terre et fussent foulées aux pieds. » Il veut que les embrassements de la charité, comme des » vrilles, nous attachent au prochain et nous fassent reposer » sur lui, afin que, dans nos continuels élans vers le ciel, » nous puissions imiter ces vignes, qui s'élèvent à la cime » des plus hauts arbres (2). »

(1) *Hexaméron*, hom. III, 4. — (2) Ibid., hom. V, 6.

La vue des fleurs, qui passent du matin au soir, de ces existences si brillantes, mais si frêles et si éphémères, inspiraient encore d'autres pensées à l'orateur et le ramenaient au néant des choses humaines. Il peignait alors la fragilité de l'homme, la vanité de la santé, de la richesse et de la puissance par de fortes et gracieuses images que Bossuet a reproduites. « Si tu vois une fleur des champs, pense à la » nature humaine et rappelle-toi la comparaison du sage » Isaïe : *Toute chair est une herbe et toute gloire de* » *l'homme une fleur des champs.* En effet, la rapidité de » la vie, le plaisir et la joie si courte que donne à l'homme » un instant de bonheur, conviennent à merveille à la com- » paraison du prophète. Tel dont aujourd'hui le corps s'é- » panouit, engraissé par la mollesse, qui, dans la force de » l'âge, étale les fleurs de son teint, plein d'une sève vigou- » reuse et d'un irrésistible élan, demain fera pitié, flétri par » l'âge ou épuisé par la maladie. Tel autre brille de l'éclat » de l'opulence : autour de lui, c'est une multitude de flat- » teurs, une escorte de faux amis, à la piste de ses bonnes » grâces, une foule de parents, cachés, eux aussi, sous le » masque de l'adulation, un essaim de serviteurs, qui l'as- » siégent pour pourvoir à sa nourriture et à ses besoins ; » et, dans ses allées et venues, cette suite innombrable qu'il » traîne après lui, excite l'envie de ceux qu'il rencontre. » A la fortune, ajoute de la puissance dans l'État, les honneurs » émanés du trône impérial, le gouvernement d'une pro- » vince ou le commandement des armées. Où tout cela » aboutira-t-il ? Une seule nuit, une fièvre, une pleurésie » ou une inflammation des poumons vient enlever cet » homme du milieu de ses semblables, dépouille, en un mo-

» ment, cet appareil théâtral et montre que toute cette » gloire n'était qu'un songe. Aussi le prophète a-t-il assimilé » la gloire humaine à la fleur la plus délicate (1). »

Saint Basile est moins poète, mais plus orateur, quand, dans ses homélies morales, il attaque directement la société corrompue du quatrième siècle. Lui, que nous verrons si indulgent pour la pratique des vertus et si faible pour les faibles, il est sans pitié pour les vices qui abrutissent le corps de l'homme, dégradent son âme et portent atteinte à la société. La gourmandise, l'ivrognerie, la colère, l'envie, le luxe ruineux des grands, l'avarice sont poursuivis dans une suite de discours dont les titres et plus d'un passage, comme nous l'avons montré, rappellent les traités de Plutarque. « Mais, il faut l'avouer, dit M. Villemain, l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau. Saint Basile, ajoute-il, est surtout le prédicateur de l'aumône : il a compris, mieux que personne, ce grand caractère de la loi chrétienne, qui ramenait l'égalité sociale par la charité religieuse. Le triomphe de ses efforts c'est d'attendrir le cœur des hommes, c'est de les rendre secourables l'un à l'autre : l'état malheureux de la société le voulait ainsi. N'était-ce pas une providence que la voix de l'orateur qui s'élevait pour consoler le pauvre, pour émouvoir le riche ? »

Qu'est-ce que le riche sur la terre ? C'est le dépositaire de Dieu (2) ; c'est le dispensateur de la Providence et l'intendant des pauvres (3). Il doit donner son or pour le ciel (4) ; cet or est la rançon de son âme (5). Qu'est-ce

(1) *Hexaméron*, hom. v, 2. — (2) Sancti Basilii op., t. II, p. 45.
(3) Ibid. — (4) Ibid., p. 46. — (5) Ibid., p. 49.

que l'avare ? Un spoliateur, un voleur (1). Les avares, Basile les poursuivait partout et les livrait aux rires de l'assemblée avec la verve d'un Aristophane ou d'un Ménandre. « Voyez, disait-il, aux pieds de l'avare cet homme » qu'y a fait tomber la nécessité. Quelles supplications ! » Que de bassesses ! Quels discours ! Son sort est immé- » rité : n'importe, l'avare est sans pitié, sans entrailles, in- » sensible aux prières. Inflexible et intraitable, il reste » sourd aux supplications, impassible aux larmes, ferme » dans dans ses refus. Il jure, il affirme par des impréca- » tions qu'il manque absolument d'argent, qu'il cherche » lui-même partout à emprunter. Mais l'emprunteur n'a pas » plus tôt fait mention d'intérêts et d'hypothèques, qu'il » se déride, prend un air souriant, parle d'amitié entre » leurs pères et traite ce malheureux d'intime et d'ami. » Nous verrons, dit-il, si nous n'avons pas quelque argent en » réserve. Il est bien vrai qu'un ami nous a confié un dépôt » pour le faire travailler ; mais il en veut de gros intérêts. » Allons, nous relâcherons quelque chose et nous vous » ferons de meilleures conditions (2). »

Le satirique orateur ne se contente pas d'immoler à la vindicte publique les Harpagons de son temps : il arrache le masque de l'avare honnête et vertueux qui jeûne, qui prie, qui pousse de profonds soupirs et s'exerce dans toutes sortes d'œuvres de piété, pourvu qu'il ne lui en coûte rien (3). Il enlève, enfin, tout prétexte aux riches trop préoccupés d'accroître l'héritage de leurs enfants ou qui absorbent d'immenses revenus dans un luxe ruineux. « Dites-

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 50. — (2) Ibid., t. I, p. 107 et 108.
(3) Ibid., t. II, p. 54.

» moi, dit-il aux premiers, lorsque vous demandiez des en-
» fants à Dieu, ajoutiez-vous dans vos prières : donnez-moi
» des enfants afin qu'il servent de prétexte à mon avarice
» et soient la cause de ma damnation (1). » « Vous avez le
» courage, disait-il aux seconds, de donner de l'or pour un
» cheval et vous n'avez pas celui de donner une pièce d'ar-
» gent pour le royaume du ciel ? Que répondrez-vous à
» votre juge, vous qui revêtez des murailles et ne voulez
» pas donner un habit à un pauvre ; vous qui parez vos
» chevaux et laissez votre frère couvert de haillons (2) ? »

On est effrayé, en lisant ces homélies, du luxe que déployaient ces cités voluptueuses de l'Orient. Pendant que le désert se faisait autour d'elles, que de folles dépenses dans une seule maison ! C'étaient des chars enrichis de bronze et d'argent ; des chevaux sans nombre, des chevaux à *généalogies* comme les hommes. Les uns traînaient ces délicats par par la ville ; d'autres servaient pour la chasse, d'autres pour les voyages. Les mors, les sangles, les colliers, tout était couvert d'argent, incrusté d'or. Des housses de pourpre les paraient *comme des fiancés*. Inutile de parler du peuple de serviteurs qu'exigeait un pareil train de maison. C'étaient des intendants, des trésoriers, des fermiers, des gens versés dans tous les arts inventés pour le besoin ou le plaisir, des cuisiniers, des boulangers, des échansons, des chasseurs, des sculpteurs et des peintres. Que dire des maisons ? Il fallait des bains à la ville, des bains à la campagne. Les bâtiments étaient ornés de toute espèce de marbres. Les uns venaient de Phrygie, d'autres de Laconie

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 592. — (2) Ibid., p. 55.

ou de Thessalie. Ceux-ci rendaient les appartements chauds en hiver, ceux-là les rafraîchissaient en été. Les parquets étaient comme jonchés de fleurs en mosaïque, l'or recouvrait les lambris. Partout où l'on ne voyait pas d'incrustations, brillaient les fleurs de la peinture (1).

On devine les festins qui se donnaient dans ces somptueux palais. « Tous les éléments concouraient à couvrir des tables (2) », où, selon la forte expression de Basile, « on tuait la fleur de la jeunesse (3) ». On s'y portait à d'incroyables excès de débauche. Quand les convives paraissaient rassasiés de vin, c'est alors que l'on commençait à boire, et l'on buvait, à la manière des bêtes, à une source qui coulait toute seule, envoyait par des tuyaux des jets égaux à tous les buveurs et leur versait une égale ivresse (4). On devine encore les rires impurs, les chansons obscènes, les danses de courtisanes par lesquels ces esprits avinés se blessaient mutuellement. « Déplorerai-je davantage, » s'écrie Basile avec douleur, les filles qui ne sont pas en- » core mariées ou celles qui sont sous le joug de l'hymen ? » Les unes ont perdu leur virginité, les autres reviendront » sans pudeur à leurs époux (5). »

Ces femmes mondaines étaient une cause de ruine pour leurs maris. Que ne fallait-il pas pour satisfaire leur luxe? C'étaient partout des perles, des émeraudes, des saphirs; partout de l'or : or forgé, ciselé, enchâssé de pierreries; or au front, au cou, à la ceinture, aux mains et aux pieds. « Car les chaînes ne les effrayaient pas, pourvu qu'elles

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 53 et 54.
(2) Sancti Greg. Naz. t. I, p. 249. — (3) Sancti Basilii op., t. II, p. 128.
(4) Ibid., p. 128 et 129. — (5) Ibid., t. II, p. 129.

fussent d'or. » C'était à leur porte un peuple de teinturiers, d'orfèvres, de parfumeurs, de brodeurs. Un fleuve d'or n'aurait pu assouvir leur passion (1).

L'archevêque parvint-il à arracher ces malheureux aux plaisirs insensés qui engloutissaient des patrimoines entiers, ruinaient la santé et abrutissaient les esprits? Son éloquence énergique et passionnée frappait, le matin, leurs âmes engourdies par la mollesse; le soir, à table, ils parlaient avec admiration de leur brillant orateur (2), et continuaient de s'enivrer comme par le passé. Basile pût-il obtenir davantage du peuple? Ses homélies ne l'empêchèrent probablement pas de s'abandonner, les jours de fête, à une ivrognerie dégoûtante (3). Quel fut donc le fruit de tant d'éloquence? « Elle contrepesa tous les vices d'une société corrompue; elle tint lieu de la liberté, de la justice, de l'humanité qui manquaient à la fois; elle promettait le ciel pour arracher quelques bonnes actions sur la terre (4). » Elle ne changea pas les mœurs, mais elle fit aimer la vertu. De même que les sociétés les plus blasées sont celles qui recherchent le plus la nature, ces hommes corrompus se plaisaient à entendre parler de vertu et, pour un peu de bien qu'on les forçait de faire, se flattaient d'être vertueux.

Les solennités, où il semble que la voix aimée de l'archevêque excitait le plus de sympathie, étaient les fêtes des martyrs de la cité. Les discours qu'il prononçait sur

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 55.— (2) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 789.
(3) Sancti Basilii op., t. II, p. 129 et seq.
(4) M. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.*

leurs tombeaux, étaient encore de la morale; mais c'était de la morale en action, qui n'est pas la moins saisissante. La foule accourait dès le matin (1), avide d'entendre louer *le courage lacédémonien* de ses glorieux concitoyens, un Eupsychius et un Damas (2), des contemporains, les compagnons d'armes de Basile et de Grégoire contre Julien, un Gordius, les Quarante Martyrs, ces protecteurs de Césarée, Barlaam, un homme du peuple, devenu un indomptable soldat du Christ, Mamas, un berger qui avait résisté aux empereurs, Julitte, une faible vierge, qui avait sacrifié toutes les jouissances de la terre au bonheur céleste. Dans ce temps de persécution, quand Césarée pouvait voir son église frappée comme tant d'autres, son évêque envoyé en exil, son peuple obligé d'aller cacher ses prières dans la solitude, quelle puissance électrique devait communiquer à son auditoire le courageux panégyriste, qui lui-même bravait, chaque jour, les Ariens et l'Empereur? Périclès, louant les glorieux morts de Samos, pouvait-il exciter plus d'enthousiasme? Quels étaient, par exemple, l'émotion, les larmes, les applaudissements du peuple, quand, sur le lieu même du martyre, Basile racontait la mort de Julitte! Avec quel intérêt on suivait la vierge devant le juge! Quelle sympathie excitaient ses réponses héroïques! Combien de jeunes enthousiastes eussent voulu être Julitte, quand l'orateur la conduisait au bûcher, ou plutôt à la gloire? « Julitte ne courut jamais » aux plaisirs de la vie, comme elle alla vers cette flamme, » montrant par son visage et son maintien, par ses pa-

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 199. — (2) Ibid., t. III, ep. 282.

» roles, son air riant et fleuri, tout le bonheur de son » âme. Elle exhortait les femmes à ne pas se laisser amollir » aux travaux de la piété. Nous sommes, leur disait-elle, » de la même chair que les hommes, comme eux créées à » l'image de Dieu. La femme comme l'homme a été faite » par le Créateur capable de vertu. A ces mots, elle s'é- » lança sur le bûcher. La flamme, environnant le corps » de la sainte, comme une brillante chambre nuptiale, » envoya son âme aux régions célestes et conserva intact » son précieux corps. Enseveli dans le plus beau parvis » de nos temples, il sanctifie le lieu et ceux qui le fré- » quentent. Cette terre, bénie par l'arrivée de la bien- » heureuse, fait jaillir de son sein une source délicieuse. » Ainsi, devenue notre mère, la martyre donne comme » un lait commun à toute la ville. Cette eau est un pré- » servatif pour ceux qui se portent bien, elle donne du » plaisir aux sobres, elle soulage les malades (1). »

Ainsi, les fontaines des martyrs avaient remplacé celles des nymphes, et de pieuses croyances attiraient les populations près de ces sources bénies, dans cette même Cappadoce où autrefois l'eau d'Asbamée faisait respecter les serments (2). Mais les réjouissances du paganisme s'y mêlaient aux solennités chrétiennes, et saint Grégoire de Nazianze demandait avec douleur ce « qu'avaient de commun les plaisirs de la chair et les combats des martyrs (3). »

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 33, 34 et 35.
(2) Philostrate, *vie d'Apollonius*, I, 6 .
(3) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 140. Voy. aussi saint Basile, t. II, p. 386.

V.

Quel singulier mélange de mollesse et de piété, de vice et de vertu, dans ces vives et mobiles cités de l'Orient ! Mais aussi quel heureux peuple que celui qui entendait de pareils discours ! Ce n'était pas seulement l'élite de Césarée, c'étaient encore des artisans, des ouvriers, « qui suffisaient à peine à leur subsistance par un labeur de chaque jour. » C'étaient des fileuses de soie, qui venaient « au banquet de ces entretiens du soir et du matin. » C'est à eux que l'orateur exposait les systèmes des philosophes, révélait les secrets de la science et parlait le langage des académies ; et ces ouvriers, ces femmes du peuple, « pour lesquels il abrégeait ses discours, afin de ne pas les enlever trop longtemps à leurs travaux, » le comprenaient et lui répondaient par des applaudissements.

Ne croyons pas, cependant, qu'il eut toujours à se louer de ses auditeurs. Il les remercie bien de l'attendre, du matin jusqu'à midi, dans le sanctuaire des martyrs (1), et reconnaît que, s'il s'épuise pour eux comme une mère dont les enfants ont desséché la mamelle, ses discours portent leurs fruits (2). Mais, ailleurs, il se plaint du « grand bruit que l'ennemi excite hors de l'église, pour empêcher d'écouter (3). » Une autre fois, il dit avec amertume « qu'on lui demande des discours, non pour en profiter, mais pour le calomnier, pour l'accuser de

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 199, B. — (2) Ibid., p. 188, E.
(3) Ibid., t. II, p. 587, A.

nouveautés (1). » Une autre fois encore, il semble faire allusion à quelque jaloux qui décriait ses homélies. « Si » quelqu'un, dit-il, se distingue par son intelligence, s'il » est honoré de la parole de Dieu et explique les livres » sacrés, ne lui porte pas envie, ne désire pas qu'il se » taise cet interprète des lettres saintes, parce que, grâce » au Saint-Esprit, il mérite les louanges de ses auditeurs. » Cette éloquence est ton bien ; c'est un présent que te » transmet la science de ton frère, si tu veux le recevoir. » Personne ne bouche une fontaine qui jaillit en abon- » dance ; personne ne ferme ses yeux à la lumière du so- » leil et ne jalouse ceux qui la regardent ; on demande seu- » lement d'en jouir soi-même. Quand la parole spirituelle » jaillit dans l'église, quand un cœur pieux, grâce aux dons » du Saint-Esprit, s'épand à flots, pourquoi n'en pas faire » ton profit avec reconnaissance ? Mais ce qui te blesse, » ce sont les applaudissements de l'auditoire (2). »

Du reste, si Basile avait des ennemis et des envieux, s'il avait parfois à se plaindre de la dissipation du peuple et de son peu d'empressement à venir à l'Église (3), il ne faudrait pas en conclure que son génie fut incompris ou méconnu de ses contemporains. Pendant que Césarée louait son éloquence à pleine bouche (4), il faisait école en Orient, on imitait son style et ses ouvrages (5). Sa gloire s'étendait jusqu'en Occident, où il avait Ruffin pour traducteur, et pour imitateur un saint Ambroise. « Son élo-

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 610, A. — (2) Ibid., p. 96.

(3) Ibid., t. I, p. 123. — (4) Sozomène, VI, 17.

(5) Comparez, par exemple, le discours aux jeunes gens et la lettre à Séleucus, attribuée à saint Amphilochius.

» quence, disait Grégoire de Nazianze, fait les délices des » réunions et des festins, de la place publique et de l'É- » glise, des grands et des petits, des maîtres de la science » profane aussi bien que de ceux de la science sacrée. » C'est être savant que de le connaître. On ne s'attache » plus qu'à lui; seul, il suffit pour rendre habile. Quand » j'ai l'Hexaméron dans les mains, je suis avec le Créa- » teur, je comprends les raisons de la création et j'admire » davantage son divin auteur. Quand je lis ses livres contre » les hérétiques, il me semble voir le feu de Sodome qui » réduit en cendres ces langues criminelles. Quand je par- » cours ce qu'il a écrit sur le saint Esprit, je reconnais le » Dieu que je possède et je proclame la vérité avec une » libre assurance. Quand je lis ses explications de l'Écri- » ture, qu'il a faites pour les simples, je comprends des » abîmes profonds de mystères. Quand j'entends ses » louanges des martyrs, je méprise mon corps, je suis » avec ceux qu'il loue et je me sens excité au combat. » Quand je lis ses discours sur les mœurs et la manière » de bien vivre, mon âme et mon corps se purifient; je de- » viens comme un instrument harmonieux, qui, frappé par » l'Esprit, célèbre la gloire et la puissance de Dieu (1). »

Les ennemis de Basile unissaient leurs voix au concert de ses amis, et l'on voyait l'arien Philostorgue rendre hommage à sa profonde connaissance des lettres profanes et des saintes Écritures, le mettre au-dessus des plus illustres défenseurs de la consubstantialité et déclarer qu'auprès de lui Athanase n'était qu'un enfant (2).

(1) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 362. — (2) Suidas, *Basile*.

La gloire littéraire de Basile ne s'est pas amoindrie avec le temps. J'ai cité parmi ses admirateurs des écrivains de tous les âges, Photius, Erasme, Fénelon, M. Villemain. Je pourrais leur joindre Bossuet, qui, en prenant souvent saint Basile pour modèle, lui a fait le plus grand honneur qu'ait pu recevoir de lui un ancien. J'aime mieux, pour confirmer mes observations personnelles, citer le portrait que du Pin a tracé de l'éloquent archevêque et le parallèle que Duguet a établi entre lui et Grégoire de Nazianze pour les élèves de Rollin. Ce dernier est une thèse toute faite et de main de maître, que ma bonne fortune m'a fait rencontrer dans les lettres du savant janséniste. On y verra d'autant plus volontiers comparer ces deux illustres amis, que l'on ne saurait écrire sur l'un sans que le nom de l'autre ne se présente à toutes les pages.

« Il n'y a point d'auteur, dit du Pin, dont les écrits » fassent plus d'impression que ceux de saint Basile. Il » décrit les choses si vivement, il explique ses raisons avec » tant de force, il les pousse si vigoureusement, il fait des » portraits si horribles du vice, des exhortations si persua- » sives à la vertu, des instructions si amples et si profi- » tables, qu'il est impossible de lire ses écrits, qu'on ne se » sente instruit et persuadé de la vérité, et qu'on ne con- » çoive de l'amour pour la vertu, et de la haine contre le » vice. Ses discours ne sont point vides de pensées et » remplis de mots, comme la plupart de ceux des orateurs. » L'éloquence y est jointe à la doctrine, ils instruisent, ils » divertissent, ils touchent tout ensemble. Sa diction est » pure et significative. Ses expressions sont sublimes, son

» style est élégant, net et persuasif ; son discours paraît » toujours naturel, coulant et sans affectation : il persuade » agréablement, il explique les choses avec tant de netteté, » il leur sait donner un tour si vraisemblable, qu'on peut » le prendre pour un modèle, qui approche de Démosthène » et des plus habiles orateurs de l'antiquité (1). »

« Les caractères de saint Basile et de saint Grégoire, » écrit Duguet à Rollin (2), sont au-dessus de moi. Je ne » crois pas qu'il convienne à vos jeunes gens d'en faire le » parallèle. Si quelqu'un le leur demande, il leur sera » bien aisé de répondre qu'ils n'ont lu qu'une petite partie » de leurs ouvrages ; qu'ils ne sauraient juger si ces » grands hommes n'auraient pas ailleurs un caractère dif- » férent de celui qui leur aurait paru dans quelques écrits ; » et que le profond respect qui leur est dû n'a pas permis » d'examiner, comme dans des auteurs profanes, qui n'ont » rien que d'humain et de naturel, les différences, ou les » conformités, qu'il a plu à la sagesse de Dieu de mettre » entre eux par sa grâce. Qu'il n'ont pu s'empêcher néan-

(1) Du Pin, *Bibliothèque des aut. eccl.*, t. II, p. 731.

(2) *Lettres sur divers sujets de morale et de piété*, Paris, 1726, t. III, lettre XIII, adressée à une personne chargée de l'instruction de plusieurs jeunes gens. On sait par de Boze que cette personne était Rollin, alors principal du collége de Beauvais. « M. Rollin, dit-il, consultait même M. l'abbé Duguet sur les exercices littéraires de ses jeunes disciples. Dans le troisième tome des lettres de M. l'abbé Duguet, la treizième est une réponse à la consultation de M. Rollin, sur ce que pouvaient et devaient dire, touchant le caractère de l'éloquence de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, des jeunes gens chargés de rendre compte en public de quelques ouvrages de ces deux Pères de l'Église. Cette lettre en présente un parallèle fait de main de maître, et qui doit engager le lecteur judicieux à savoir bon gré à M. Rollin d'y avoir donné occasion. » *Eloge de Rollin, notes ;* Opuscules de Rollin, Paris, 1772, t. I, p. 31.

» moins de remarquer dans ces deux saints une éloquence, » une politesse, une manière de penser fine et délicate, » que le mépris du siècle, le désert et la pénitence n'a- » vaient pu obscurcir ; mais avec cette différence, que » l'éloquence de saint Basile était plus sérieuse, et celle » de saint Grégoire de Nazianze plus vive et plus en- » jouée : que l'un songeait plus à persuader, et l'autre à » plaire ; que l'un disait plus de choses, et l'autre avec » plus d'esprit ; que l'un paraissait éloquent parce qu'il » l'était, et que l'autre, quoiqu'il le fût beaucoup, son- » geait encore à le paraître ; que l'un respectait la péni- » tence, jusqu'à la sévérité, et que l'autre aimait la péni- » tence jusqu'à la rendre aimable ; que l'un était majes- » tueux et tranquille, et l'autre plein de mouvement et de » feu ; que l'un aimait la gravité, jusqu'à condamner la » raillerie, quoiqu'il fût capable d'y réussir, et que l'autre » avait su la rendre innocente, et la faire servir à la vertu ; » que l'un en un mot attirait plus de respect, mais que » l'autre se faisait plus aimer. »

» Mais, quand nous parlons ainsi, ajouteront ces jeunes » gens, nous nous bornons à ce que nous avons vu de » l'un et de l'autre ; et l'on a pris soin de nous avertir » que rien n'est plus sublime, plus majestueux, plus digne » de la grandeur de nos mystères, que les discours de » saint Grégoire de Nazianze, qui lui ont acquis le surnom » de théologien par excellence : et qu'on se tromperait » infiniment, si on jugeait de lui par ses lettres : au lieu » qu'on ne peut mieux connaître le caractère de saint » Basile, que par les siennes, qui sont au-dessus de tou- » tes celles que l'antiquité grecque nous a conservées.

» Ce dernier n'a point fait de vers : mais il avait lu avec » beaucoup de discernement et de goût, ce que les païens » ont écrit en ce genre, et il a donné des règles aux jeunes » gens, pour profiter d'une lecture, où les périls sont si » ordinaires, et dont le fruit est si rare. Pour saint Gré- » goire de Nazianze, il a fait encore plus pour nous. Car » pour nous attirer à l'instruction par le plaisir, il a com- » posé diverses poésies, dont le sujet est toujours sérieux » et chrétien : mais dont les vers ont la douceur et la faci- » lité de ceux d'Homère, sans emprunter rien des ténèbres » du paganisme et de la fable, et où rien ne paraît tant » qu'un naturel, qui semble n'avoir rien coûté, et qui est » cependant inimitable.

» Ainsi ces deux grands hommes, que l'amitié, l'inno- » cence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'é- » tude de l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, » les travaux pour l'Église, les persécutions, la sainteté ont » rendus si conformes, l'ont encore été en ce point, que » l'un a voulu prendre soin de nos études, et l'autre a » voulu nous en fournir la matière, comme il l'avoue dans » une dernière poésie, où il rend compte des motifs qui » l'ont porté à composer les autres. »

CHAPITRE VIII.

SAINT BASILE PHILOSOPHE ET THÉOLOGIEN.

I. Une seule science au quatrième siècle, celle de l'Être. — La philosophie grecque subit l'influence de l'Orient ; la théologie chrétienne, celle de la Grèce. — Saint Basile philosophe et théologien.

II. La science, aspiration vers Dieu. — L'homme n'y arrive que par la purification de l'âme. — Il s'élève à Dieu par la raison et la foi. — La raison lui fait trouver Dieu dans sa conscience ; — dans le monde sensible. — Explication de quelques attaques de saint Basile contre la raison. — Quand elle ne peut marcher seule, elle appelle la foi à son aide.

III. Théologie. — Croyance générale du quatrième siècle aux trois principes ; tendance à faire prédominer l'un sur l'autre. — Sabelliens, Ariens, Macédoniens. — Pour les combattre, saint Basile s'inspire de Plotin et d'Origène. — Exposition de la Trinité. — Union et égalité substantielle des trois personnes. — Le Père supérieur aux deux autres en dignité ; le Fils également supérieur en dignité au Saint-Esprit. — Question des hypostases ; doctrine de saint Basile voisine du sabellianisme. — Dans la création, le Père veut, le Fils conçoit et exécute, le Saint-Esprit vivifie. — Leur action collective.

IV. Cosmologie. — Le temps et l'espace. — Monde angélique. — Origine du mal. — La matière. — Le monde, œuvre d'une cause intelligente et libre, borné dans le temps et dans l'espace. — Une seule création. — Géométrie. — Astronomie. — Déclin des sciences naturelles dû au système des nombres et à la Bible mal entendue.

V. Morale. — L'homme véritable est l'âme. — Origine et chute des âmes. — Double théorie de saint Basile. — Chœur des vertus. — L'homme libre, racheté par Jésus-Christ et instruit par le Saint-Esprit, doit retourner à Dieu. — Deux voies et deux guides. — Complaisance des pécheurs pour eux-mêmes. — Morale austère pour les forts ; indulgente pour les faibles.

I.

Au quatrième siècle, il n'y a qu'une science, celle de l'Être, du grand Tout. Dieu, le monde et l'homme, le Créateur et ses œuvres, tel est le problème qu'entrepren-

nent de résoudre les écoles et les conciles, les philosophes et les théologiens. La théologie même ne se distingue pas de la philosophie : les moines s'appellent philosophes, et les philosophes portent le nom de théologiens. Il y a plus : tout en se développant dans une complète indépendance et avec de profondes différences, la philosophie grecque et la théologie chrétienne puisent à des sources communes. L'une, guidée par la raison, a toujours pour principe l'esprit de recherche et d'examen : mais, tout en restant grecque, elle subit l'influence des traditions orientales. L'autre marche à la lumière de la révélation et a la foi pour principe : mais, tout en restant orientale, elle fait des emprunts nombreux à la science des écoles grecques. Dans les écoles et dans l'Église, la foi et l'esprit d'examen, par une sorte de mysticisme rationnel, travaillent concurremment à la solution du grand problème. Pendant que Plotin, Porphyre et Jamblique, passant du raisonnement à l'extase, se plongent dans la contemplation, Clément d'Alexandrie, Origène et les Pères du quatrième siècle, alliant la foi et la raison, semblent des disciples de Platon qui expliquent les mystères de la Bible. Partout l'esprit grec et l'esprit oriental se rapprochent et se pénètrent, sans pourtant s'absorber et se confondre.

Saint Basile, cet enfant de l'Orient élevé au milieu des écoles grecques, par sa nature active et rêveuse, par son éloquence, où se nuancent et se fondent si heureusement les teintes pures du langage attique et les vives couleurs de la poésie hébraïque, nous a paru un des types les plus originaux de l'alliance de ces deux esprits. L'examen de

sa doctrine va nous montrer, non un dialecticien grec, qui, s'inspirant des mystérieuses traditions de l'Orient, s'élance à la recherche de l'inconnu ; mais un mystique, un théologien, un évêque, qui, à l'aide de la dialectique, discute, explique, démontre les dogmes de sa foi. Ici, l'oriental l'emporte sur le grec. Ce n'est pas la curiosité qui le fait discuter ; il ne cherche pas la vérité ; il la connaît, il la possède, il n'a pas le moindre doute sur elle. S'il écrit, c'est pour la montrer aux autres, comme il la voit lui-même, dans toute son évidence. Bien plus, convaincu que, dans l'anarchie religieuse où était plongé l'Orient, tout le mal venait de disputes de mots, il semble avoir craint de fournir un nouvel aliment à la nouveauté. Aussi, ne voulait-il pas laisser d'ouvrage sur la foi : « Ce » n'est pas, ajoutait-il, dans l'invention de noms nouveaux » qu'est notre salut, mais dans la saine confession de la » divinité en laquelle nous croyons (1). » Chaque jour, néanmoins, dans les lettres que les besoins du temps lui faisaient écrire, dans les discours qu'il adressait à son peuple, dans les règles qu'il donnait à ses moines, il était amené, pour combattre l'erreur, à discuter les principes de la foi, à les commenter, à en démontrer la vérité. Deux fois même il fut contraint de sortir de la réserve où il voulait se tenir, pour défendre l'orthodoxie dans des traités. Dans l'un, il prouvait la divinité du Verbe contre Eunomius ; dans l'autre, celle du Saint-Esprit contre les Macédoniens. Essayons de recueillir sa pensée éparse dans tous ses ouvrages, de la reconstituer en corps de doc-

(1) Sancti Basilii, ep. 175, p. 263, A.

trine et de voir comment ce génie, éminemment éclectique, fit servir la philosophie et les sciences de la Grèce au triomphe des dogmes chrétiens et des traditions bibliques.

II.

Pour lui, comme pour Origène et les Alexandrins, la science est une aspiration vers le souverain bien, Dieu, qui est lui-même la science et seul la possède dans sa plénitude (1). L'intelligence de l'homme peut s'élever à la science et contempler le bien, dans la mesure de ses forces. Mais, auparavant, elle doit se purifier de la souillure des choses sensibles, source de nos erreurs, et se rendre capable de saisir le vrai dans toute sa pureté. « Ce » n'est qu'après s'être délivré des troubles du dehors, » quand on jouit d'une complète tranquillité dans le secret » du cœur, qu'on peut se livrer à la contemplation de la » vérité (2). » « Comme l'âme, dit l'Hexaméron d'une » manière plus oratoire, doit se préparer à ces hautes » leçons ! Comme elle doit être pure des affections char- » nelles, libre des inquiétudes mondaines qui l'aveu- » glaient, active, ardente dans ses recherches, empressée » de trouver autour d'elle des pensées qui soient dignes » de Dieu (3) ! » Alors seulement nous sommes « des auditeurs bien préparés, et, grâce au privilége de la raison, nous pouvons nous connaître nous-mêmes, nous élever à la connaissance de Dieu et adorer notre Créateur (4). »

(1) Sancti Basilii op., t. III, ep. VIII, p. 85, B.—(2) Ibid., t. I, p. 146, A.
(3) *Hexaméron*, hom. I, 1. — (4) Ibid., hom. VI, 1.

La nécessité de cette purification de l'âme pour atteindre et contempler la vérité a été reconnue dès la plus haute antiquité. Basile en trouvait une expression dans l'invocation des vieux poèmes de la Grèce, un symbole dans l'eau lustrale des temples païens. Le christianisme en avait fait un dogme dans le baptême et la pénitence, dont l'un précède l'entrée de l'homme dans l'Église, l'autre son union intime avec Dieu. L'Église voulait encore qu'avant de parler de Dieu, on invoquât la grâce et les lumières du Saint-Esprit. Toutefois, il semble qu'ici Basile ne s'est pas moins inspiré de Platon et de Plotin que des traditions chrétiennes. Pour lui, la purification de l'âme, avant d'aborder la vérité, n'a rien de passif. Ce n'est pas une grâce mystérieuse qui vient du dehors; c'est l'âme qui d'elle-même et par elle-même se dégage de ce qui la souille et se rend digne par sa pureté d'entrer en contact avec celui qui est la pureté par essence. D'elle-même, elle se sépare du corps; d'elle-même, elle cesse d'incliner vers la matière, se soustrait aux fantômes de l'imagination, n'est plus étrangère à la raison et tâche de s'élever avec elle au monde intelligible. Pour apercevoir Dieu, dit de son côté le frère de Basile, nous n'avons qu'à nous purifier, à nous simplifier, à réduire l'âme à elle-même, Μονοθῆναι τὴν ψυχήν (1). N'est-ce pas la doctrine du Phédon et des Ennéades, que l'on retrouve encore dans Julien, le condisciple de l'archevêque de Césarée (2)? Écoutez Plotin : « Si votre âme ne parvient pas à jouir de la vision de » Dieu, si elle n'a pas l'intuition de la lumière divine,

(1) Sancti Greg. Nyss. *De anim. et resurr.*, p. 615 et seq.
(2) Julien, *In matrem Deorum.*

» c'est que vous avez tenté de vous élever à Dieu sans » vous être débarrassé des entraves qui devaient vous » arrêter dans votre marche et vous empêcher de con- » templer. C'est que vous ne vous êtes pas élevé seul, » mais que vous aviez retenu avec vous quelque chose » qui vous séparait de lui ; ou plutôt que vous n'étiez pas » encore réduit à l'unité... Vous n'avez pour être seul » qu'à vous détacher de tout (1). »

Il est même tel passage des homélies de saint Basile où non-seulement les idées, mais les mots eux-mêmes, sont empruntés à Platon. « L'âme, est-il dit dans le Phédon, ne » pense-t-elle pas mieux que jamais lorsqu'elle n'est trou- » blée ni par la vue, ni par l'ouïe, ni par la douleur, ni » par la volupté, et que renfermée en elle-même et se » dégageant, autant que cela lui est possible, de tout com- » merce avec le corps, elle s'attache directement à ce qui » est, pour le connaître ?... Y a-t-il rien de plus rigoureux » que de penser avec la pensée toute seule, dégagée de tout » élément étranger et sensible, d'appliquer immédiatement » la pure essence de la pensée en elle-même à la recherche » de la pure essence de chaque chose en soi, sans le mi- » nistère des yeux et des oreilles, sans aucune intervention » du corps qui ne fait que troubler l'âme et l'empêcher » de trouver la sagesse et la vérité ?... Tant que nous » aurons notre corps et que notre âme sera enchaînée » dans cette corruption, jamais nous ne possèderons l'ob- » jet de nos désirs, c'est-à-dire, la vérité. Le corps nous » remplit d'amours, de désirs, de craintes, de mille chi-

(1) *Ennéades*, VI, l. IX, 4, traduction de M. Bouillet.

» mères, de mille sottises, de manière qu'en vérité il ne » nous laisse pas, comme on dit, une heure de sagesse. » Car qui est-ce qui fait naître les guerres, les séditions, » les combats ? Le corps et ses passions (1). » « Écoute, » dit à son tour devant une assemblée chrétienne le disci- » ple des philosophes grecs, écoute le coupable faisant » l'aveu de son péché. Que dit-il ? *Mon œil a été troublé* » *par la colère* (2). Et non-seulement la colère, mais le » désir, la crainte, l'envie troublent l'œil de l'âme. En un » mot, toutes les passions confondent et troublent sa pers- » picacité. Et de même qu'on ne peut avec un œil trouble » avoir une vue claire des choses visibles, ainsi avec un » cœur troublé il est impossible de se livrer à la contem- » plation de la vérité. Il faut donc se retirer des choses de » ce monde, et que ni les yeux, ni les oreilles, ni aucun » autre sens, n'introduisent dans l'âme des pensées étran- » gères. En effet, que d'agitations bruyantes, que de dis- » sensions implacables jettent au dedans de nous les guerres » que soulève l'orgueil de la chair (3) ! » Il est visible que cette doctrine de la purification de l'âme était commune aux philosophes grecs et aux Pères de l'Église. C'était dans les uns et dans les autres un effet de l'activité grecque unie au mysticisme oriental.

Nous retrouvons cette alliance dans la méthode dont saint Basile se sert pour s'élever à Dieu. Disciple chrétien des philosophes, il fait reposer son enseignement sur la double autorité de la foi et de la raison. Il débute comme

(1) Platon, *Phédon*, traduction de M. Cousin, p. 202, 203, 204.
(2) *Psaume* VI, 8. — (3) Sancti Basilii op., t. I, p. 146, A et B.

Socrate par le Γνῶθι σεαυτόν. « Πρόσεχε σεαυτῷ, observe-
» toi toi-même, et tu sauras qu'une partie de ton âme est
» raisonnable et intelligente, l'autre soumise aux passions
» et déraisonnable. La nature a donné l'empire à la pre-
» mière ; l'autre doit écouter la raison et lui obéir (1). »
Cette observation de nous-mêmes ne nous donne pas seulement la connaissance de notre âme ; elle nous fait trouver en nous l'idée de Dieu. « Une exacte connaissance de toi-
» même suffira pour te conduire à l'idée de Dieu. Si tu
» t'observes, tu n'auras pas besoin de chercher le Démiurge
» dans la création de l'univers. Tu verras en toi, comme
» dans un petit monde (2), la grande sagesse de ton Créa-
» teur. L'âme incorporelle, invisible, qui ne tient à l'espace
» que par son union avec le corps, fait comprendre un
» dieu incorporel, invisible, indépendant de l'espace. » La soumission merveilleuse du corps à la puissance de l'âme « fait admirer leur auteur et montre comment lui-même
» domine et anime le monde entier (3). » Ainsi, pour Basile, comme pour les Alexandrins, la science universelle peut se réduire à la conscience ; pour tout connaître, l'âme n'a qu'à regarder en elle.

La raison nous fait donc connaître Dieu par elle-même : « Tu as reçu une âme intelligente qui te fait concevoir
» Dieu (4). » Elle nous élève encore à lui par la contemplation de la nature. En étudiant, à l'aide de la science, les beautés de la création, « Nous y lisons, comme sur

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 23, B et C.

(2) Οἱονεὶ μικρῷ τινι διακόσμῳ. On reconnaît ici le *petit monde* du Philèbe. — (3) Sancti Basilii op., t. II, p. 23, C, D et E.

(4) Ibid., t. II, p. 22, B. Voyez encore *Hexaméron*, hom. IX, 6.

des lettres, la providence et la grande sagesse de Dieu en toutes choses (1). » « Considère une pierre, une fourmi, » un cousin, une abeille : ils te démontrent la puissance » de celui qui les a faits. Souvent la sagesse du Démiurge » paraît dans les plus petits objets. Celui qui a déployé le » ciel, qui a répandu l'immense océan, est le même qui a » creusé comme un tuyau le dard si effilé de l'abeille, » pour qu'elle y fît passer son venin. Ne dis pas : Cela » s'est trouvé par hasard. Dans la nature rien ne se fait » sans ordre, sans dessein, rien n'arrive au hasard (2). » Tout prouve un Dieu qui, placé au centre de la cité du monde, envoie jusqu'aux extrémités les rayons de sa providence (3). Ainsi, comme Bossuet et Fénelon, saint Basile, par les seules forces de la raison, s'élève de l'homme et du monde au Créateur et au Conservateur de toutes choses.

Basile était un vrai platonicien, quand il trouvait Dieu dans l'âme humaine, considérée comme un petit monde. Mais il faut reconnaître qu'en général sa méthode se rapproche beaucoup plus de celle d'Aristote que de celle de Platon. Pendant qu'Eunomius et les autres Ariens, non contents de connaître Dieu dans les effets de sa volonté, aspiraient, à l'exemple de Plotin, à le connaître directement dans son essence, comme il se connaît lui-même, Athanase, Basile, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze, à l'exemple d'Origène, soutiennent que nous ne pouvons pas apercevoir Dieu dans sa simplicité, mais seulement dans la multiplicité de ses œuvres. Son essence, disent-ils, échappe à notre intuition immédiate ; il ne nous

(1) Sancti Basilii, t. II, p. 27, A. — (2) Ibid., t. I, p. 134.
(3) Ibid., t. I, p. 173, E.

apparaît que comme cause dans le monde et dans l'âme; et ce n'est que par une sorte d'analogie entre lui et ses créatures que nous pouvons dire ce qu'il est (1). Saint Basile s'arrête aux analogies morales ; son frère va plus loin. Toute la nature lui découvre l'essence de Dieu. L'immobilité de la terre témoigne de son immutabilité; l'étendue incommensurable du ciel révèle son infinité (2). S'il y a ici exagération d'un procédé qui, même contenu dans de sages limites, serait loin de satisfaire complétement l'esprit, du moins, l'analogie, toute téméraire qu'elle peut paraître, est-elle préférable à une intuition impossible. En tout cas, il n'y a là ni scepticisme, ni divorce avec la raison.

Si Basile semble parfois maltraiter la raison, il faut se garder de le prendre au mot. C'est une concession à l'esprit oriental. Comme Cicéron se croyait obligé, pour ne point blesser ses orgueilleux concitoyens, de dissimuler sa passion pour les chefs-d'œuvre de la Grèce et de paraître ignorer jusqu'au nom de ses artistes, Basile parle souvent de la sagesse grecque avec un dédain tout de convention. Lorsqu'une foule de chrétiens, cédant à d'aveugles préventions, rejetaient la science profane comme pleine d'écueils et de dangers, comme éloignant de Dieu (3); lorsque les Ariens étaient les premiers à accuser le brillant orateur d'introduire dans l'Église *une sagesse étrangère* (4), le disciple des rhéteurs, l'admira-

(1) Voyez Ritter, *Philosophie chrétienne*, l. IV et V.
(2) Sancti Gregorii Nyss. *De iis qui præmature abripiuntur*, p. 763.
(3) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 323.
(4) Sancti Greg. Nyss. *Contra Eunomium*, p. 340 et 424.

teur, l'adepte de la philosophie grecque, pour ne donner aucun prétexte à ses ennemis, pour ne point scandaliser les plus pieux de ses auditeurs, se voyait amené à traiter de *beaux parleurs* ces maîtres dont il se plaisait à reproduire le langage, à ne trouver qu'*un étalage de mots* dans d'admirables théories qu'il développait néanmoins avec une éloquente conviction, à *préférer la simplicité de la foi aux démonstrations de la raison*, même quand elles ne sont pas en désaccord (1). Mais bientôt l'esprit grec réagissait et le forçait de combattre avec les armes de la raison les éclectiques, les esprits forts, les incrédules, qui à Césarée, comme à Nazianze, se pressaient devant la chaire de l'évêque (2). Contre eux, Basile ne pouvait faire appel qu'à la raison, et il le faisait avec bonheur. Convaincu de la légitimité de la raison humaine, il savait s'en servir dans de justes limites ; lui faire contrôler la foi, sans la laisser entrer en révolte contre elle. S'il était fier de cette noble faculté, il était trop croyant pour en abuser. Elle peut, elle doit nous conduire à la vérité : mais nous devons sans cesse être en garde contre la fausse direction que lui impriment nos passions. C'est à ces écarts, beaucoup plus qu'à elle-même, qu'en veut Basile quand il semble la maltraiter. Ce n'est pas elle qu'il accuse des erreurs et des contradictions des philosophes : ils pouvaient, ils devaient les éviter, et, « un jour, toute cette sagesse mondaine sera pour eux le sujet d'une terrible condamnation, de ce que, voyant si clair dans de vaines sciences, ils

(3) *Hexaméron*, hom. I, 10.

(4) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 18. Voyez ce morceau traduit page 42 de cette Etude.

ont eux-mêmes fermé les yeux à la connaissance de la vérité (1). » D'où pouvait leur venir cette lumière ? De la révélation ? Non, puisque la plupart n'étaient pas à portée de la connaître ; mais de la raison, qui elle aussi nous élève à la divinité. Grégoire de Nysse est encore plus explicite que son frère sur la légitimité de la raison humaine et sur la nécessité de l'appeler au secours de la foi. « La perfec-
» tion, dit-il, ne peut être atteinte sans la géométrie,
» sans l'arithmétique, sans l'astronomie, sans l'art des
» preuves et surtout sans la philosophie de l'Écriture
» sainte (2). »

Après s'être élevé du fini à l'infini, Platon s'était arrêté avec une sorte de désespoir : « Il est difficile, avait-il dit,
» de faire connaître le Père du monde (3). » « C'est une
» grande entreprise, dit Basile à son tour, d'oser parler de
» Dieu, parce que cette matière est infiniment au-dessus
» de notre intelligence et que nous n'avons pas même de
» termes pour exprimer ce que nous en pensons (4). » Mais, parce que notre intelligence est trop au-dessous de la grandeur du sujet, serons-nous condamnés au silence ? La révélation vient au secours de la raison, dans l'Écriture qui *est tout entière inspirée de Dieu et composée par l'Esprit saint pour être la commune école des âmes* (5).

Saint Basile fait encore une belle part à la raison, quand il appelle la révélation à son aide. La parole inspirée n'est pas toujours claire. C'est à la raison qu'il appartient de

(1) *Hexaméron*, hom. I, 4.
(2) Sancti Greg. Nyss. *De iis qui præmature abripiuntur*, p. 763.
(3) Platon, *Timée*. — (4) Sancti Basilii op., t. II, p. 130.
(5) Ibid., t. I, p. 90.

l'expliquer et d'en déterminer le sens : tâche difficile et source féconde d'hérésies ! Il est tel mot, par exemple, le premier de la Bible, ἐν ἀρχῇ, pour lequel Basile lui-même, à l'aide d'Aristote, présente quatre sens différents (1). Mais quelle distance de sa prudente interprétation à l'audacieuse exégèse des Alexandrins, païens ou chrétiens ! A quels efforts d'allégorie ne sont pas réduits les Néo-Platoniciens pour montrer la perpétuité de leur doctrine dans cette chaîne dorée dont Homère et Hésiode sont les premiers anneaux et dont ils sont les derniers, Origène pour faire voir l'accord des récits bibliques avec la raison et la science ! Aux yeux du docteur alexandrin, le texte sacré est une perpétuelle allégorie : chaque mot est un mystère, chaque figure un symbole. Quoique ces figures sourient à ses contemporains, à son frère tout le premier, Basile les rejette avec mépris, comme des rêves et des contes de vieilles femmes (2). Du moment que le texte sacré et la science sont en désaccord, c'est la science qui se trompe. Il n'est pas de ceux « qui n'admettent point le sens vulgaire de l'Écriture ; pour qui de l'eau n'est pas de l'eau, mais je ne sais quelle nature ; qui voient dans une plante, dans un poisson ce que veut leur fantaisie ; qui dénaturent la création des reptiles et des bêtes sauvages au profit de leurs allégories. Pour lui de l'herbe est de l'herbe ; plante, poisson, animal sauvage, animal domestique, il prend tout dans le sens littéral : car il ne rougit pas de l'Évangile (3). »

(1) *Hexaméron*, hom. I, 5 ; Aristote, *Métaphysique*, IV, 1.

(2) *Hexaméron*, hom. III, 9. — Il est parlé avec plus d'étendue, dans l'Avertissement qui précède l'*Hexaméron*, de l'exégèse d'Origène et de celle de saint Basile. — (3) *Hexaméron*, hom. IX, 1.

Toutefois, s'il croit, malgré Origène (1), que le premier, le second et le troisième jour, que le soir et le matin, furent sans soleil, sans lune et sans étoiles, il ne le croit pas aveuglément. Il appelle la raison au secours de la foi et ne déploie pas un moindre étalage de science pour prouver la vérité historique du texte sacré (2), que le docteur alexandrin pour la nier.

Saint Basile aime encore à montrer l'alliance de la révélation et de la raison, en insistant sur la science profane des hommes inspirés. Il nous dit bien, en citant saint Paul, qu'*ils écrivaient sans l'aide des persuasions de la sagesse humaine, sous la dictée de l'Esprit saint* (3); mais il ne manque pas de donner aux prophètes le nom de *sages* et de nous apprendre que Moïse, *ce grand homme,* et le *sage* Daniel n'ont abordé les enseignements divins, qu'après s'être exercés dans les sciences de l'Égypte et de la Chaldée (4). Cette intention apparaît surtout dans le début de l'*Hexaméron.* « Avant d'examiner le sens de ce » peu de mots, voyons qui nous les adresse. Entraînés

(1) « Les gens simples qui se font gloire d'appartenir à l'Église, estiment, » à la vérité, que le Créateur est au-dessus de tout; mais ils arrivent à s'imaginer sur son compte ce qu'il ne serait pas même permis de soupçonner du » plus injuste et du plus cruel de tous les hommes. Quel est l'homme d'un » esprit sain qui pourrait croire que le premier, le second et le troisième » jour, le soir et le matin furent sans soleil, sans lune et sans étoiles; » qu'en un jour, qui est nommé le premier, il n'y avait point de ciel ? Qui » serait assez idiot pour se représenter Dieu plantant, à la façon d'un agriculteur, un jardin à Éden, dans un certain pays d'Orient ?... Il me semble qu'il » n'est douteux pour personne que, sous une histoire qui ne s'est matériellement jamais réalisée, ce sont certains mythes qui sont indiqués en figure. »

Origène, *Des Principes,* IV.

(2) Voyez *Hexaméron,* hom. VI, 2, 3.

(3) *Hexaméron,* hom, I, 1. — (4) Sancti Basilii op., t. II, p. 175.

» par l'autorité de l'écrivain, nous nous empresserons » d'ajouter foi à ses paroles. Or, c'est Moïse qui a composé » cette histoire : Moïse, qu'adopta la fille de Pharaon, qui » en reçut une royale éducation et eut pour maîtres les » sages de l'Égypte ; Moïse, qui, banni par ceux dont il » avait été le bienfaiteur, s'empressa de se soustraire aux » tumultes de l'Égypte pour se réfugier en Éthiopie, y » vécut loin de toute préoccupation et passa quarante an- » nées dans la contemplation de la nature ; Moïse, enfin, » qui, à l'âge de quatre-vingts ans, vit Dieu, autant qu'il » est possible, ou plutôt comme il n'a été donné à personne » de le voir, suivant le témoignage de Dieu lui-même (1). » Ainsi, Moïse et Daniel, comme les maîtres profanes de Basile, n'ont connu la contemplation qu'après la réflexion, l'extase qu'après la méthode. Chez tous l'inspiration est venue compléter la science.

III.

Quel est le Dieu que révèle la foi et que prouve la raison ? Ici, Basile, plus heureux que les philosophes, connaît d'avance la solution du problème ; il n'a qu'à en démontrer la vérité. Il a prouvé aux incrédules qu'il y a un Dieu ; comment prouvera-t-il que le vrai Dieu est le Dieu triple et un du concile de Nicée ?

Le quatrième siècle présente deux faits remarquables. L'un est la croyance de toutes les sectes philosophiques ou religieuses, helléniques ou chrétiennes, aux trois principes de la *divine Triade*, qu'on les appelle le Parfait, l'Intelli-

(1) *Hexaméron*, hom. I, 1.

gence et l'Ame, ou le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'autre est la tendance de ces mêmes sectes à faire dominer un principe au détriment des deux autres, suivant qu'elles se livrent exclusivement à l'étude du monde physique ; qu'elles s'élèvent à la méditation du monde idéal, ou qu'elles sont absorbées par l'extase dans l'immobile contemplation de l'unité. Le christianisme, dont la Trinité est le dogme fondamental, ne pouvait échapper à cette tendance générale, et, parmi ces esprits curieux et raisonneurs de l'Orient, le Fils et le Saint-Esprit, sinon le Père, devaient avoir leurs adversaires plus ou moins exclusifs. Bien peu nombreux étaient ceux qui admettaient sans discussion le mystère d'un seul Dieu en trois personnes. La plupart voulaient comprendre l'incompréhensible mystère. Athanase, tout le premier, se fatiguait l'esprit à méditer sur la divinité du Verbe, mais pour sentir ses vains et pénibles efforts repoussés par une résistance invincible ; plus il réfléchissait, moins il comprenait ; plus il écrivait, moins il se trouvait en état d'exprimer ses idées (1).

Or, pour ceux qui ne voulaient point admettre le mystère dans son obscurité, il se présentait trois solutions. Les Sabelliens, par excès de monothéisme, confondaient les trois personnes dans une seule hypostase et les niaient, en réalité, pour les remplacer par trois attributs, par trois noms. Le même désir de comprendre l'unité divine faisait rejeter deux personnes aux Ariens. Le Père seul est Dieu, infini, éternel. Trop parfait pour être en relation immédiate avec le fini, il a créé le Verbe spontanément et par sa vo-

(1) Sancti Athanasii op., t. I. p. 108.

lonté pour en faire le créateur du monde intellectuel ; le Verbe, à son tour, a créé l'Esprit, qui n'est autre que l'espace et le temps, le milieu dans lequel s'est développé le monde sensible (1). Dans cette génération successive, empreinte du plus pur alexandrinisme, le Verbe n'était ni incréé, ni de la même substance que le Père, ni éternel, ni tout-puissant par lui-même. « Le Père lui avait transmis sa vaste intelligence, sa puissance sans bornes, et l'avait empreint de l'éclat de sa gloire. Il voyait au-dessous de lui, à une distance incommensurable, les trônes des archanges ; mais il ne brillait que d'une lumière réfléchie, et, comme les empereurs décorés du nom de César, il gouvernait le monde, en obéissant aux volontés de son Seigneur et Maître (2). » Les Macédoniens, enfin, purs adorateurs du Verbe, refusaient le même culte à l'Esprit, qu'ils disaient tiré du néant et d'une autre substance que le Père et le Fils. Parti inconséquent : car, une fois la consubstantialité admise pour deux personnes, quelle raison de ne pas l'étendre à la troisième ? Parti incertain, flottant entre les Ariens et les Orthodoxes, et dont le type, en ce temps, semble avoir été le versatile ami de Basile, Eustathe de Sébaste. « Je ne veux point, disait-il, donner à l'Esprit le » titre de Dieu ; je n'ose point l'appeler une créature (3). »

Telles étaient les trois sectes qui disputaient aux Orthodoxes le monde romain, les trois maladies de la théologie, dans lesquelles Basile et Grégoire voyaient un retour au judaïsme, au paganisme et à l'athéisme. Par quelle doc-

(1) Saint Basile, t. II, *Du Saint-Esprit*, II. — (2) Gibbon.
(3) Socrate, II, 45.

trine Basile sut-il en préserver son peuple et guérir des églises entières, qui en étaient infectées ? Dans cette longue controverse, qui remplit sa vie, il s'agissait de démontrer aux Sabelliens que la Trinité se compose de trois personnes distinctes et non d'une même personne, qui remplit trois rôles ; aux Ariens que le Fils est l'égal du Père ; aux Macédoniens que le Saint-Esprit est l'égal des deux autres personnes ; en un mot, que le vrai Dieu est un seul Dieu, en trois personnes et en trois hypostases.

Pour atteindre ce but, il ne dédaigne aucune arme : il lit Origène, il relit les Alexandrins, ses premiers maîtres. « Le principe suprême, lui disait Plotin, est un foyer de lumière duquel émanent éternellement, sans l'épuiser, les rayons par lesquels il manifeste sa présence sur tous les points de l'infini ; cette lumière est l'Intelligence divine (1). Le foyer dont elle découle sans interruption est le Parfait, l'Un, au sein duquel l'existence et la pensée se confondent, et qui manifeste sa puissance par l'ensemble des êtres qui lui doivent la vie (2) ; au-dessous de l'Intelligence, le soleil qui brille là haut est l'Ame qui en dépend, qui subsiste par elle et avec elle. L'Ame aboutit d'un côté au soleil intelligible, de l'autre au soleil sensible ; elle est l'intermédiaire par lequel les êtres d'ici-bas se rattachent aux êtres intelligibles ; elle est en quelque sorte l'interprète des choses qui descendent du monde intelligible dans le monde sensible, et des choses du monde sensible qui remontent dans le monde intelligible (3). » Cette doctrine presque chrétienne

(1) Plotin, Enn. II, l. IV, 5. — (2) Enn. II, l. IV, 13 ; l. IX, 9.

(3) Enn. II, l. III, 2. Cet exposé de la triade de Plotin est emprunté à M. Bouillet, trad. de Plotin, t. I, p. 193.

du *divin* Plotin (1), qui fit comprendre et admettre à saint Augustin le dogme du Verbe (2), pouvait-elle ne pas séduire Basile ? Ne devait-il pas, comme Théodoret le rapporte de son compagnon d'études, Grégoire de Nazianze, retrouver le Père dans le Parfait, le Verbe dans l'Intelligence, le Saint-Esprit dans l'Ame (3) ? Ne devait-il pas conclure avec saint Cyrille que les disciples de Platon « étaient d'accord avec les chrétiens et qu'il ne leur manquait rien, s'ils voulaient appliquer aux trois hypostases le terme de consubstantialité pour faire concevoir l'unité de Dieu (4) ».

Ses ouvrages témoignent partout de la parenté qui, malgré de profondes différences, lui apparaissait entre les deux théologies. Le Père est le Parfait, l'être sans qualité (5), l'Un, la cause première, la racine et la source du Fils et du Saint-Esprit (6). Le Fils est la lumière éternelle, le Démiurge, la puissance active et créatrice, le coopérateur du Père (7). Le Saint-Esprit, répandu par le Verbe, pénètre et vivifie le monde, illumine les âmes et sert de lien entre les créatures et l'Intelligence créatrice (8). Quelle différence y a-t-il entre l'Ame de Plotin et le Saint-Esprit de Basile ? Presqu'aucune, si bien que tout un discours de ce dernier et un chapitre entier du Traité du Saint-Esprit ne sont que des centons du philosophe alexandrin (9). C'étaient sans doute ces emprunts qu'Eunomius avait en vue, quand il

(1) Sancti August. *De vera religione*, 12. — (2) *Confessions*, VII, 9.
(3) Théodoret, t. IV, p. 750, éd. Schulz.
(4) Saint Cyrille, *contre Julien*, VIII, p. 270.
(5) Ποιότητος τὸ θεῖον ἐλεύθερον. Sancti Basilii, t. III, ep. VIII, p. 82, C.
(6) Sancti Basilii, t. II., p. 198. — (7) *Hexaméron*, hom. IX, 6.
(8) T. I, p. 320.
(9) Sancti Basilii, *De Spiritu*, t. I, p. 320 ; *De Spiritu sancto*, c. 9, t. III. Plotin, *Enn.* V, l. I, 52. Voyez le docteur Jahn, *Basilius plotinizans*.

accusait l'archevêque de Césarée de suivre la philosophie *du dehors* plutôt que l'Écriture, et le défiait de répondre au reproche de sagesse mondaine (1). Pourtant ce Dieu en trois hypostases, en qui la triplicité n'implique pas l'égalité de nature, en qui l'Intelligence et l'Ame ne sont que des émanations inégales du principe d'où elles découlent, n'était pas le Dieu du concile de Nicée et ne pouvait satisfaire la foi de Basile. Aussi avait-il proclamé Athènes *un vain bonheur*.

Après les Alexandrins, il avait interrogé Origène. « Le » vrai Dieu, disait Origène, le Père comprenant tout, em- » brasse tous les êtres, tirant de sa propre substance l'être » qu'il communique à chacun. Car il est celui qui est. » Inférieur au Père, le Fils ne comprend que les essences » purement rationnelles ; car il est le second du Père. » Enfin, l'Esprit, encore inférieur au Fils, n'embrasse que » les saints. En sorte que la puissance du Père est supérieure » à celle du Fils et à celle du Saint-Esprit, la puissance du » Fils est supérieure à celle du Saint-Esprit, et la puissance » du Saint-Esprit est supérieure à celle des autres saints. » Ainsi, les êtres tiennent l'essence du Père, la raison du » Fils, la sainteté du Saint-Esprit. (2). » Cette trinité, composée de trois personnes co-éternelles et consubstantielles, mais inégales en substance et en dignité, n'était ni l'arianisme ni la foi de Nicée. Elle tenait une sorte de milieu entre les deux. Aussi, Ariens et Orthodoxes se couvraient-ils de l'autorité du docteur alexandrin, alors l'oracle de la théolo-

(1) Sancti Greg. de Nyss., contre Eunomius, p. 340 et 424.
(2) Origène, *Des Principes*, I, 3, 5.

gie ; Athanase même avait cru devoir défendre son orthodoxie. Basile fut plus indépendant : en vrai disciple de ce grand éclectique, il sut prendre et laisser, approuver et condamner dans ses livres. Il y trouva des armes puissantes contre les Ariens (1) ; mais il ne se fit pas l'apologiste de ses erreurs, et sur plus d'un point, par exemple sur la divinité du Saint-Esprit, on le voit déclarer nettement que ses opinions sont loin d'être saines (2). Ainsi, ni Plotin ni Origène n'avaient répondu à l'idéal que poursuivait Basile. Du moins, avaient-ils levé à ses yeux une partie du voile, et leur doctrine, éclairée par la foi, pouvait lui faire découvrir toute la vérité.

Nous avons reconnu à la fois le disciple de Platon et d'Aristote dans les procédés contraires employés par Basile pour s'élever à Dieu par les seules forces de la raison. Veut-il enseigner non plus que Dieu existe, mais ce qu'il est ; veut-il, à l'aide de la foi, pénétrer son essence et parvenir au premier principe de toute existence, il prend encore les chemins les plus opposés. A l'exemple d'Aristote, qui partait des phénomènes et du particulier pour parvenir à la connaissance du principe et de l'universel, il part du Saint-Esprit, répandu en nous tous, pour arriver au Fils, à l'artisan suprême, et du Fils pour s'élever au Père, principe de tout, suivant ainsi, dit-il lui-même, une route opposée à celle qui est dans l'essence des choses, mais qui correspond à notre rapport avec Dieu. « En effet, » ajoute-t-il, quand nous recevons un don, nous pensons

(1) Socrate, IV, 26.
(2) Sancti Basilii, *De Spiritu sancto*, [illegible] 29 [illegible]

» d'abord à celui qui le distribue ; ensuite à celui qui l'en-
» voie ; enfin, nous élevons notre pensée à la source pre-
» mière de tout bien. (1) » Comme le Fils, et par le Fils, le Saint-Esprit connaît les profondeurs du Père (2). C'est en lui que nous contemplons l'image du Dieu invisible ; c'est lui qui nous fait connaître l'ineffable beauté de l'Archétype. (3) Mais cette méthode, commune aux Pères du quatrième siècle et préconisée surtout par Grégoire de Nysse, n'est pas, comme semble le dire Ritter (4), la seule qu'ait suivie Basile. D'autre fois, en effet, à l'exemple de Plotin, et par une sorte d'extase qui rappelle celle du philosophe alexandrin, il s'élève directement au premier principe, au Père, pour en descendre au Verbe, et du Verbe au Saint-Esprit, « Si tu veux parler ou entendre parler de
» Dieu, laisse ton corps, laisse tes sens, quitte la terre ;
» élève-toi au-dessus de l'air, au-dessus de l'éther, franchis
» les astres et leurs merveilles, franchis tout par la raison,
» domine le ciel et, avec la seule intelligence, contemple
» toutes ses beautés, les armées célestes, les chœurs des
» anges les dignités des archanges. Passe encore, et, quand
» par la raison, tu surnageras au-dessus de toute la créa-
» tion, quand tu en auras dégagé ton âme, contemple
» la nature divine, stable, immobile, immuable, insensible,
» simple, indivisible, lumière inaccessible, puissance ineffa-
» ble, grandeur sans bornes, gloire au-dessus de tout éclat,
» bonté désirable, beauté parfaite, qui s'empare violemment
» de l'âme, mais que ne saurait dignement exprimer le

(1) Sancti Basilii, *De Spiritu sancto*, c. 16, p. 31, C.
(2) Ibid., c. 20, p. 48, B. — (3) Ibid., c. 9, p. 20, B.
(4) Ritter, *Philosophie chrétienne*, t. II, p. 83 et suiv.

» langage. Là sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la » nature incréée, la majesté souveraine, la bonté naturelle. » Le Père est le principe de tout, la cause de l'existence » pour ce qui existe, la racine des êtres vivants. C'est de » lui qu'est sortie la source de la vie, la sagesse, la puis- » sance, l'image non dissemblable du Dieu invisible, le » Fils engendré du Père, le Verbe vivant, qui est Dieu et » est en Dieu. Si notre esprit peut se purifier des affec- » tions matérielles et s'élever au-dessus de toute créature » intelligible, comme un poisson sort de l'abîme pour nager » à la surface ; s'il peut retrouver la pureté qu'il avait à sa » création, il verra le Saint-Esprit avec le Père et le Fils, » possédant ce qu'ils possèdent dans une même essence, » la bonté, la rectitude, la sainteté de la vie. Toutes ces » perfections ne lui ont pas été ajoutées dans la suite des » temps, elles lui sont naturelles. Comme la chaleur est » inséparable du feu et la splendeur de la lumière, ainsi » la vertu de sanctifier et de vivifier, la bonté, la droiture » sont inséparables de l'Esprit. Là donc, là est l'Esprit, dans » la bienheureuse nature, compté sans que l'on reconnaisse » de multitude, apparaissant dans la Trinité. Il remplit de » lumière les anges et les archanges, sanctifie les puissances, » anime tout. Il se répand sur toute la création, sans se » diviser, il donne à tous sa grâce, sans l'épuiser. Comme » le soleil répand sa lumière sur tous les corps, sans qu'elle » diminue, ainsi le Saint-Esprit ne perd rien en donnant sa » grâce à tout le monde. (1). »

Dans cette magnifique exposition de la Trinité, où l'on

(1) Saint Basile, *homélie sur la Foi*, t. II, p. 131, 132 et 133.

retrouve la marche, les conceptions et jusqu'aux images de Plotin, Basile établissait la consubstantialité du Verbe, la divinité du Saint-Esprit, sur laquelle le concile de Nicée avait laissé quelque incertitude, enfin, tous les rapports qui unissent les trois personnes divines. Partout ailleurs, ces rapports ne sont pas moins nettement exprimés. « Du Père » procède le Fils, par qui tout a été fait, et dont la pensée » ne peut séparer le Saint-Esprit; on voit en eux une » union continue et indivisible (1). » Le Fils est *la splendeur du Père, l'image de l'Archétype, la puissance et la sagesse de Dieu* (2). Le Saint-Esprit reçoit *la dignité royale* du Père par l'intermédiaire du Fils (3). Le Fils et le Saint-Esprit procèdent du Père, comme l'Intelligence et l'Ame émanent du Parfait. Mais, pour Basile, là s'arrête la procession divine, tandis que, pour les Alexandrins, elle descend jusqu'aux dernières limites de l'être. « Ce dont Dieu » est la source, est *sans substance* propre, ἀνυπόστατον; » les choses dont le Saint-Esprit est la source sont ses » œuvres, ἐνέργειαι. Dieu, par l'intermédiaire de J.-C., » verse, communique, donne le Saint-Esprit; il ne le crée » pas, ne le fait pas, ne le produit pas (4). »

Quoique saint Basile soutienne l'égalité des trois personnes, le disciple d'Origène ne laisse pas, comme son maître, de marquer entre elles une certaine surbordination. Si l'on considère la substance, il n'y a dans la Trinité ni premier, ni second, ni troisième; si l'on considère la dignité, la troisième personne est inférieure à la seconde, dont elle dépend;

(1) Sancti Basilii, t. III, ep. 38, p. 118.
(2) Ibid., *De Spir. sancto*, c. 7, p. 14, C. — (3) Ibid., c. 19, p. 41, B.
(4) *De Spiritu*, t. I, p. 322, C, D.

la seconde est inférieure à la première, son principe et son origine (1). Saint Basile allait plus loin, dans un de ses premiers ouvrages, et reconnaissait au Père une autre supériorité. *Unité et monade*, disait-il, il échappe au Verbe, et seul peut se contempler, se penser complétement, se connaître (2). Ici, il y avait plus qu'une simple subordination; il y avait, sinon une décroissance de l'être divin comme dans la triade alexandrine, du moins, une imperfection dans la seconde, et, à plus forte raison, dans la troisième personne, puisque leur science était inférieure à celle de la première. Mais, à mesure que sa doctrine s'épurait, il se réfutait lui-même, comme saint Augustin, revenait sur ses erreurs involontaires et se dégageait de ces restes d'origénisme. Le Fils, disait-il en s'appuyant sur d'autres textes de l'Évangile, possède tout ce que possède le Père (3), et le connaît aussi parfaitement qu'il en est connu lui-même (4). Consubstantiel au Père, il a toute sa science et toute sa majesté (5).

Cette subordination des personnes divines nous explique l'importance que Basile attachait à la question des hypostases, qui partageait alors l'Orient et l'Occident. En vain,

(1) Ὡς ὁ Υἱὸς τάξει μὲν δεύτερος τοῦ Πατρὸς, ὅτι ἀπ' ἐκείνου· καὶ ἀξιώματι, ὅτι ἀρχὴ καὶ αἰτία, τῷ εἶναι αὐτοῦ πατέρα, καὶ ὅτι δι' αὐτοῦ ἡ πρόσοδος καὶ προσαγωγὴ πρὸς τὸν Θεὸν καὶ Πατέρα· φύσει δὲ οὐκέτι δεύτερος, διότι ἡ Θεότης ἐν ἑκατέρῳ μία· οὕτω δηλόνοτι καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον.

Sancti Basilii, contra Eunomium, III, 1, t. 1, p. 272.

(2) Ὅραν δὲ τὴν ἑνάδος καὶ μονάδος θεωρίαν, ὧν τὴν εἴδησιν μόνῳ [ὁ Κύριος] προσένειμε τῷ Πατρί... μόνος δὲ ὁ Πατήρ, φησιν, ἐπίσταται.

Sancti Basilii, ep. VIII, p. 85, B.

(3) Saint Jean, XVI, 15. — (4) Saint Jean, X, 15.

(5) Sancti Basilii, ep. 236, p. 361 et 362.

les Occidentaux reconnaissaient trois personnes *subsistantes* (1) ; du moment qu'ils les réunissaient en une seule hypostase, aux yeux de Basile et des Orientaux, ils les confondaient et tombaient dans le sabellianisme. La substance, disait Basile, n'est pas l'hypostase. La substance est commune aux trois personnes ; la propriété de chacune forme son hypostase. L'hypostase de la première est la *paternité ;* celle de la seconde, la *filialité;* celle de la troisième, la *sainteté* (2). Un principe, le Verbe qui en procède et subsiste dans sa substance, le Saint-Esprit subsistant dans la même substance et, sous l'inspiration du Verbe, vivifiant et sanctifiant tout ; une seule et même nature, à la fois substance et puissance, cause et intelligence, âme et vie, telle est pour saint Basile la Trinité une et indivisible. Les Occidentaux craignaient à tort que l'arianisme ne se glissât sous cette doctrine. La première hypostase n'est pas un principe solitaire, relégué dans les profondeurs inaccessibles de son essence, créant au-dessous de lui et d'une autre nature que la sienne, les principes du monde intellectuel et du monde sensible. Quoique le Verbe et l'Esprit procèdent du premier principe, il n'y a pas non plus division et décroissance de l'être, comme dans la triade alexandrine. Tout au plus y a-t-il une légère tendance à reconnaître, sinon l'inégalité substantielle des trois hypostases qu'avait professée Origène, du moins la supériorité du Père sur le Fils et celle du Fils sur le Saint-Esprit.

Si, à l'insu de saint Basile, une erreur se glissait sous sa

(1) Saint Jérome, lettre 57.
(2) Sancti Basilii, ep. 214, p. 322.

définition, comme Ritter le remarque avec raison (1), c'était moins l'arianisme, dont on l'accusait en Occident, que le sabellianisme dont il accusait lui-même les Occidentaux. Quelle différence y a-t-il, en effet, entre un Dieu qui remplit tantôt le rôle de Père, tantôt celui de Fils, tantôt celui de Saint-Esprit, et un Dieu qui possède à la fois trois propriétés, la paternité, la filialité et la sainteté ? Des deux côtés, il y a une seule substance avec trois modes, qui ici sont simultanés et permanents, là successifs et passagers. Ailleurs, Basile est plus explicite encore, en appliquant à Dieu lui-même l'opposition qui existe entre l'universel et le particulier : l'être est l'universel, l'hypostase le particulier (2). Dès lors, l'hypostase n'est qu'un mode de la substance divine. Si l'on considère les trois Pères cappadociens comme formant une école, dont Basile est le chef, on trouvera la même doctrine professée par son frère et par son ami. Grégoire de Nazianze ne voit dans les trois hypostases que des rapports de personnes et même des différences dans la manière dont elles se révèlent (3). Grégoire de Nysse va jusqu'à les expliquer par les trois facultés de l'âme, auxquelles il les compare (4). Que conclure, sinon que les Pères cap-

Ritter, *Philosophie chrétienne* , t. II, p. 78.

(2) Οὐσία καὶ ὑπόστασις ταύτην ἔχει τὴν διαφοράν, ἥν ἔχει τὸ κοινὸν πρὸς τὸ καθ ἕκαστον. Sancti Basilii, ep. 236, p. 363, E.

(3) Τὸ τῆς ἐκφάνσεως, ἵν' οὕτως εἴπω, ἢ τῆς πρὸς ἄλληλα σχέσεως διάφορον, διάφορον αὐτῶν καὶ τὴν κλῆσιν πεποίηκεν.

(4) Εκ τῶν ἐντος σου τὸν κρυπτὸν θεὸν γνώρισον· ἐκ τῆς ἔν σοι τριάδος τὴν τριάδα ἐπίγνωθι δι' ἐνυποστάτων πραγμάτων. Υπὲρ γὰρ πᾶσαν ἄλλην νομικὴν καὶ γραφικὴν μαρτυρίαν βεβαιοτέρα αὕτη καὶ πιστοτέρα. Sancti Gregorii Nyss. *De eo quid sit ad imaginem Dei*, p. 30. Voyez Ritter, *Philosophie chrétienne*, t. II. p. 78 et suivantes.

padociens semblent s'être facilement contentés de l'unité de Dieu avec la trinité des hypostases et, à leur insu, étaient arrivés à une sorte de sabellianisme. Dieu était un, si l'on considérait son essence ; triple, si l'on avait en vue ses propriétés. Dieu leur apparaissait-il comme un être en soi, indivisible, immuable, subsistant dans l'intuition pure de lui-même : ils l'appelaient Père. Voyaient-ils en lui le Créateur et le gouverneur du monde : ils lui donnaient le nom de Fils ou de Verbe, de raison de Dieu. Le considéraient-ils comme sanctificateur des âmes : c'était le Saint-Esprit. C'était non-seulement le sabellianisme ; c'était encore, ou peu s'en faut, la théorie néo-platonicienne, et, par un nouveau rapprochement, l'éternel développement de la Trinité chrétienne ressemblait à celui de la triade alexandrine. « La » monade, après s'être d'abord mise en mouvement vers la » dyade, s'est arrêtée à la triade (1). » Dès lors où était le mystère? Il y en avait toujours un et des plus incompréhensibles. Comment l'Un a-t-il pu sortir de son unité pour créer le multiple ? Comment l'Être immuable peut-il rester dans son immobilité et, en même temps, se soumettre au changement ? Comment Dieu, comme Père, comme Fils et comme Saint-Esprit, ou, si l'on veut, comme être en soi et comme créateur et conservateur du monde, peut-il réunir des propriétés qui sont d'une nature essentiellement différente ?

Nous venons d'entendre saint Basile nous dire ce qu'était Dieu en lui-même et quels étaient les rapports des trois

(1) Μονὰς, ἀπ' ἀρχῆς εἰς δυάδα κινηθεῖσα, μέχρι τριάδος ἔστη. Sancti Greg. Naz., t. I, p. 562, C.

personnes entre elles. Il nous reste à considérer quelle part il fait prendre à chacune d'elles dans la production des êtres. Dans la doctrine alexandrine, malgré les incertitudes que présente la question du Démiurge, c'est évidemment l'Ame qui produit le monde sensible. Le Parfait et l'Intelligence, absorbés, l'un dans son unité, l'autre dans la contemplation de l'Un et la production du monde idéal, ne s'abaissent pas à la création des choses sensibles. L'Ame seule opère, en contemplant le modèle éternel, l'Intelligence (1). Dans Origène, au contraire, la Trinité tout entière prend une part active à la création du monde matériel. Le Père veut le monde et en confie l'exécution à son Fils ; le Verbe, raison suprême des lois, en conçoit le plan sur le modèle des idées qui font sa propre nature ; puissance du Père, il le réalise dans la matière ; quant au Saint-Esprit, sur lequel Origène est fort peu explicite, il semble le principe de la vie universelle, qui anime tout sous l'action du Verbe. Dans ce système, malgré la part active que chaque personne prend à la création, le Démiurge, l'*opérateur perpétuel*, le créateur par excellence, c'est le Fils, mû, il est vrai, par la volonté du Père, mais concevant et créant le monde par ses propres forces (2).

L'hérésie arienne que combattait Basile, rentrait plus dans le système alexandrin que dans celui d'Origène ; l'Un ne pouvait produire le multiple : de là le besoin d'intermédiaires pour créer le monde, pendant que Dieu restait absorbé dans son unité. Le système d'Origène était plus

(1) M. Vacherot, *École d'Alexandrie*, t. II, p. 37, 38 et 61.
(2) Ibid., t. I, p. 267.

favorable aux défenseurs de la Trinité : aussi Basile lui emprunte-t-il toute sa doctrine, toutefois en insistant davantage sur l'action commune et collective des trois personnes.

D'abord, à l'exemple de tous les Platoniciens, il admet que pour produire il faut trois choses : un ouvrier, un modèle, une matière. Quel ouvrier a fait le monde ? Sur quel modèle ? Avec quelle matière ? « Dieu, avant qu'il existât rien de » ce qui maintenant frappe nos yeux, après avoir mûrement » délibéré et s'être résolu à produire ce qui n'était pas, » imagina le monde tel qu'il devait être, et créa la matière » en harmonie avec la forme qu'il voulait lui donner (1). » Dieu, la Trinité entière, travaillant sur un modèle conçu par elle-même, avec une matière qu'elle-même a créée, tel est l'artisan du monde. Mais Basile ne se complait pas toujours dans cette généralité. Dans l'Écriture, *la lumière de de la théologie brille, comme par des fenêtres*, pour lui montrer la part spéciale de chaque personne dans la grande œuvre de la création. Le Père veut ; « le Verbe est sa vo- » lonté et le premier élan de son intelligente impulsion (2). » La cause première commande ; *son coopérateur* exécute (3). « *Dieu dit : qu'il y ait des luminaires... et Dieu fit deux* » *luminaires*. Qui a parlé et qui a fait ? Ne vois-tu pas là » une double personne (4) ? » La part du Saint-Esprit n'est pas moins active. « C'était *le souffle de Dieu* qui *était porté* » *sur les eaux;* qui, selon le mot syrien, plus expressif et » plus rapproché de l'hébreu, *réchauffait* et fécondait la

(1) *Hexaméron*, hom. II. 2.
(2) Ibid., hom. III, 2. — (3) Ibid., hom. IX, 6.
(4) Ibid., hom. VI, 2.

» nature des eaux, comme un oiseau couve ses œufs et leur » communique par sa chaleur la force vitale (1). » Ainsi, pour Basile, comme pour Origène, le Père veut, le Fils conçoit et exécute, le Saint-Esprit vivifie. Mais Basile n'entend pas séparer ce qui est inséparable. Dans l'action divine, comme dans la divinité elle-même, il y a à la fois triplicité et unité. « *Faisons l'homme à notre image.* Ici l'Écriture » indique les trois personnes et leur union mystique pour » éclairer le juif et le partisan de la nouvelle circoncision. » Quand elle ajoute : *et Dieu fit l'homme*, elle évite à des- » sein la pluralité des personnes. Elle écarte l'erreur des » Gentils, en se mettant à l'abri de l'unité, pour te faire » comprendre que le Fils est avec le Père et te soustraire » au danger du polythéisme (2). »

Ainsi, Basile, échappant au danger de l'abstraction grecque et à la tendance orientale vers l'unité absolue, savait comprendre le Dieu triple et un du christianisme, sans fractionner la divinité, comme les Alexandrins, sans la renfermer, comme les Ariens, dans une unité d'où elle ne peut sortir, sans inconséquence, pour créer le multiple. Mettant la dialectique et la science de la Grèce au service des croyances chrétiennes, il apportait sa pierre dans ce grand travail de la fixation du dogme, expliquait le symbole de Nicée et préparait celui de Constantinople. En même temps, il était fier de montrer aux détracteurs du christianisme que les chrétiens ne savaient pas seulement dire : *je crois;* qu'ils ne font pas divorce avec la raison et que, loin de se nuire, la raison et la foi chrétienne se prêtent

(1) *Hexaméron*, hom. II, 6. — (2) Ibid., hom. IX, 6.

un mutuel concours. C'est à cette alliance de la foi et de la raison que la religion chrétienne dût, au quatrième siècle, sa supériorité sur la philosophie. La religion ne répudiait aucune des vraies conquêtes de la philosophie. Toutes deux marchaient à la lumière de la raison; puis, quand la raison s'arrêtait, toutes deux allaient au-delà; mais, pendant que la philosophie, égarée dans des régions inconnues, répondait à la curiosité humaine par des hypothèses, la religion, guidée par la foi, tranchait sans incertitude les plus insolubles questions. Il résulta bien quelque mal de l'intervention de la raison dans le dogme : les hérésies sont ses filles; mais aussi que de nobles intelligences ne seraient peut-être pas entrées dans la société chrétienne, si l'on eût exigé d'elles le sacrifice de la première de nos facultés, si on leur eût imposé cette aveugle croyance dont se moquait Julien, si, enfin, l'accusation de ce perfide ennemi du christianisme n'eût pas été une calomnie.

IV.

Nous avons entendu saint Basile parler de Dieu dans un langage que n'auraient pas désavoué les Plotin et les Platon : l'explication du premier chapitre de la Genèse va lui permettre de traiter la question du monde.

Entre l'être existant par lui-même et l'être créé, il y a un abîme. L'être incréé existe dans l'éternité, « jour sans soir, sans succession, véritable cercle, qui est à lui-même son commencement et sa fin (1) », un comme Dieu lui-

(1) *Hexaméron*, hom. II, 8.

même. L'être créé, au contraire, tombe dans la condition du temps, milieu « où vivent les êtres destinés à naître et à périr (1) ». Un abîme semblable sépare l'être spirituel de l'être matériel. L'esprit est indépendant du lieu (2), tandis que les corps se développent à la fois dans le temps et dans l'espace. L'espace et le temps n'existent pas indépendamment du monde ; leur création n'en précède la naissance que d'un instant. « Aussitôt fut créée, de la nature de ce » monde, la succession du temps, qui se presse et s'écoule » sans cesse, et jamais ne s'arrête dans son cours, milieu » des êtres destinés au changement (3). » Les Alexandrins faisaient commencer simultanément le temps, l'espace et la matière, lorsque l'âme se produit extérieurement et forme la réalité sensible. Mais, pour les philosophes chrétiens, le temps ne pouvait être contemporain de l'espace. Pour les Ariens, il devait commencer avec la création du Verbe ; pour les Macédoniens, avec celle de l'Esprit ; pour les Orthodoxes, avec celle des anges.

Néanmoins Basile, entraîné soit par l'habitude d'assimiler la vie céleste à l'éternité, soit par l'exemple des Alexandrins, place hors du temps la création du monde spirituel. « La naissance du monde a été précédée d'un état conve- » nable aux puissances surnaturelles, dépassant les limites » du temps et sans bornes. Le Créateur et l'artisan de toutes » choses l'a orné de ses œuvres : il y créa la lumière spi- » rituelle, les natures intellectuelles et invisibles, toute la » hiérarchie des êtres spirituels, les anges et les archan-

(1) *Hexaméron*, hom. I, 5. — (2) Sancti Basilii op., t. II, p. 23, D.
(3) *Hexaméron*, hom. I, 5.

» ges (1). » L'orateur est emporté au-delà de sa pensée, quand il parle de la création de la lumière spirituelle. Essence pure et divine, elle s'échappe *du soleil intelligible* (2), comme la lumière matérielle du soleil sensible ; splendeur du Verbe, elle ne fut pas créée, elle est éternelle comme lui. Quant aux créatures intellectuelles, elles vivent dans cette lumière ; mais, du moment qu'elles y ont paru, le temps a commencé. Et qu'on ne dise pas que, douées d'une nature immuable, dans l'immobile contemplation de Dieu, elles sont plongées, sans changement, sans succession, dans une sorte d'éternité. Jouissant, comme nous, du libre arbitre, elles pouvaient rester unies à Dieu ou s'en éloigner ; Gabriel resta fidèle, Satan déchut de sa dignité (3). Créées et sujettes au changement, les natures spirituelles vivaient donc dans le temps. Basile, appliquant à l'idée orientale du monde angélique les idées des Grecs sur le temps et l'éternité, a été induit en erreur par l'exemple de Plotin. Il ne semble pas avoir compris la différence qu'il y avait entre le monde intellectuel qu'admettait le christianisme et celui du philosophe alexandrin. Le premier était borné et contingent ; le second, développement intérieur et spontané de l'Un, de l'Intelligence et de l'Ame, était éternel et nécessaire.

Sur l'origine du mal, Basile suit plus fidèlement la doctrine de Plotin, qui est aussi celle d'Origène et d'Athanase. Ici encore, se trouvaient en présence une idée orientale et une idée grecque. Y a-t-il, en antagonisme avec le principe

(1) *Hexaméron*, hom. I, 5.
(2) Sancti Basilii op., t. III, ep. 8, p. 86, C. — (3) Ibid., t. II, p. 80, B.

du bien, un principe du mal? ou le mal est-il la privation du bien? Des sectaires, les Gnostiques et les Manichéens, avaient renouvelé l'antique dualisme de l'Orient; l'Église elle-même semblait l'admettre en reconnaissant le génie du mal, le démon. Le mal existe-t-il donc par lui-même, « puissance impérieuse et méchante, en hostilité avec le bien (1)? » Ce dualisme est impossible. « Deux principes » rivaux, d'une égale puissance, finiront par s'entre-dé- » truire, se portant de mutuelles atteintes dans la guerre » sans relâche où ils sont engagés; ou, si l'un des rivaux » vient à l'emporter, il anéantit complétement l'autre (2). » Si le mal n'existe pas par lui-même, il ne peut tirer son origine que de Dieu. Mais le contraire ne peut sortir de son contraire, le mal du bien (3). Cependant le mal existe. Qu'est-il donc? « Ce n'est pas une substance vivante et » animée; c'est un état de l'âme opposé à la vertu, éprouvé » par les nonchalants, en tombant de la hauteur du » bien (4). » Le mal ne dépend que de notre volonté; nous seuls sommes les auteurs de nos maux. Mais pourquoi Dieu nous a-t-il donné le pouvoir de pécher? Par cela même qu'il nous a donné celui de nous élever à lui par la vertu (5). Le démon existe, mais il n'est pas l'essence du mal. Comme l'homme, il s'est éloigné volontairement du bien. Il n'a pas été créé pour être notre ennemi : ange déchu, c'est la jalousie qui le porte à entraîner l'homme loin de la lumière et du bien (6). Ainsi, pour Basile comme

(1) *Hexaméron*, hom. II, 4. — (2) Ibid.
(3) Sancti Basilii op., t. II, p. 78, B, C.
(4) *Hexaméron*, hom. II, 4; sancti Basilii op., t. II, p 78, B, C.
(5) Ibid., t. II, p. 79, E. — (6) Ibid., p. 80, D.

pour Plotin (1), le mal n'existe pas, en ce sens qu'il n'est qu'une privation ; ou bien il existe nécessairement, en ce sens que Dieu seul étant le bien dans toute sa plénitude, tous les êtres, excepté lui, ont une part de mal.

Basile ne se sépare pas encore des Alexandrins au sujet de la matière. La matière des Alexandrins, qui est la privation, le non-être, τὸ ὂν μὴ ὂν, ressemblait trop au néant des chrétiens ; et Basile était le premier à faire remarquer qu'une matière privée de toute qualité s'évanouissait, arrivait au néant (2). Déjà, pourtant, il s'attaquait au nom le plus vénéré de l'école, à Platon, et réfutait victorieusement son dualisme par un raisonnement qu'a reproduit Bossuet (3) : « Si la matière est incréée, disait-il, elle a droit » aux mêmes honneurs que Dieu, puisqu'elle lui est co-éter- » nelle. N'est-ce pas le comble de l'impiété ? Un être sans » qualité, sans figure, l'extrême difformité , la laideur sans » forme, jouirait des mêmes prérogatives que celui qui est » la sagesse, la puissance et la beauté même, le Créateur » et l'artisan de l'univers ? Est-elle soumise à l'action de » Dieu ? C'est tomber dans un plus absurde blasphème, » puisque Dieu est condamné à ne pouvoir, faute de ma- » tière, accomplir et exécuter ses ouvrages (4). »

Mais, quand les Alexandrins déclarent avec Aristote que, si Dieu précède le monde, c'est comme la cause précède l'effet ; que le monde a toujours existé et existera toujours ; que Dieu ne l'a pas fait volontairement et qu'il est dans sa nature de le produire, Basile ne suit pas « ces philosophes

(1) Plotin, *Enn.* I, l. VIII. — (2) *Hexaméron*, hom. I, 8.

(2) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 2me *sem.* 2me *élév.* Voyez *Hexaméron*, hom. II, 2, notes. — (4) *Hexaméron*, hom. II, 2.

qui ont imaginé que le monde coexistait avec Dieu de toute éternité, qu'il n'a pas été fait par Dieu, mais qu'il existe spontanément, comme l'ombre de sa puissance ; que Dieu en est la cause, mais une cause involontaire, comme le corps est celle de l'ombre, la flamme celle de la splendeur (1). » Le monde a commencé et finira (2). « Ce n'est » pas une cause aveugle qui lui a donné l'existence. Être » bon, Dieu fit une œuvre utile ; sage, ce qu'il y a de » plus beau ; tout-puissant, un chef-d'œuvre de puis- » sance (3). » Mais, loin d'avoir le monde pour mesure, il pourrait déployer à l'infini sa puissance créatrice (4). Toutefois, il est encore un point sur lequel Basile n'est pas en désaccord avec ses maîtres. Comme celui des Alexandrins, son monde, une fois créé, se développe de lui-même et fatalement, en vertu du premier ordre du Démiurge, devenu la loi de la nature. « Comme une boule que l'on pousse, si » elle rencontre une pente, descend, emportée par sa » forme et la nature du terrain ; ainsi, la nature, une fois » mise en mouvement par l'ordre divin, parcourt, d'un pas » égal, la création à travers les naissances et les morts, » et entretient la succession des espèces par la ressem- » blance, jusqu'au dernier jour du monde (5). »

Nouveau dissentiment entre les maîtres et le disciple, quand le Dieu de Plotin tire le monde de lui-même par une sorte d'irradiation, comme le soleil émet ses rayons,

(1) *Hexaméron*, hom. I, 7. — (2) Ibid. 3.

(3) Ibid. 7. Comparez avec Platon, *Timée*. Le morceau de Platon est cité dans les notes de l'Hexaméron, hom. I, 7.

(4) *Hexaméron*, hom. I, 2.

(5) Ibid., hom. IX, 2. Voyez encore hom. IV, 2, et hom. V, 1.

sans rien perdre de sa puissance (1). Basile repousse ce monde qui ne serait autre chose que Dieu. « Au commen-
» cement, dit-il, Dieu fit de rien le ciel et la terre (2). »
« A quoi servent donc, s'écrie-t-il encore, la géométrie,
» les procédés de l'arithmétique, les travaux sur les solides,
» la fameuse astronomie, cette laborieuse vanité, si ceux
» qui les cultivent ont imaginé que ce monde visible est
» co-éternel au Créateur de toutes choses, à Dieu lui-même;
» s'ils accordent à ce monde borné, qui a un corps maté-
» riel, la même gloire qu'à la nature invisible et incompré-
» hensible ; s'ils ne peuvent pas même concevoir qu'un corps
» dont les parties sont sujettes à la corruption et au chan-
» gement, finira, de toute nécessité, par subir lui-même le
» sort de ses parties (3) ? »

Le monde a donc été fait de rien ; il est l'œuvre d'une cause intelligente et libre ; il est borné dans le temps et dans l'espace. La matière dont il est formé est-elle le produit d'une seule création, ou y a-t-il eu six créations successives ? Suivant Origène, il n'y avait eu qu'une création. Dieu avait créé la matière en masse et en un moment. (4). Puis, cette matière créée, comme la matière incréée des philosophes grecs, avait été organisée par le Démiurge. Basile aussi « fait surgir la matière en masse et en un moment (5)? »
« En disant : *Dieu créa le ciel et la terre*, ajoute-t-il plus
» loin, l'écrivain sacré a passé bien des choses sous silence,

(1) Plotin, *Enn.* v, l. III, 15.
(2) Ἀπὸ τοῦ μὴ ὄντος. Ep. 8, p. 88, B ; *Hexaméron*, hom. I, 7.
(3) *Hexaméron*, hom. I, 3.
(4) Origène, *contre Celse*, IV, p. 317 ; *Philocalie*, I, p. 12.
(5) *Hexaméron*, hom. I, 6.

» l'eau, l'air, le feu, qui tous, véritable complément du » monde, naquirent, sans le moindre doute, avec l'uni- » vers (1). » Athanase avait aussi partagé cette opinion d'Origène (2) ; c'était celle de Grégoire de Nysse (3) ; saint Augustin allait l'adopter (4), et Bossuet, un autre Père de l'Église, devait l'exprimer dans ce langage ferme et précis : « La création du ciel et de la terre, et de toute cette masse » informe que nous avons vue dans les premières paroles » de Moïse, a précédé les six jours qui ne commencent » qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et » marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en mon- » trer la perfection ; et après avoir fait comme le fonds du » monde, il en a voulu faire l'ornement avec ses différents » progrès, qu'il a voulu appeler six jours (5). »

Nous venons d'entendre Basile s'emporter contre l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Est-ce à dire que tout lui paraissait faux dans ces sciences ? Non : il y sut prendre et laisser. Il admettait évidemment avec ses maîtres qu'un fait était expliqué, quand on l'avait rapporté à une vertu (6). Il admettait aussi, sans doute, que, dans cette pyramide de vertus qui des phénomènes s'élevait à l'infini, chacune d'elles fût représentée par un nombre et leurs rapports exprimés par les rapports des nombres. Mais, quand Jamblique et ses disciples oubliaient que ces abstractions numériques ne sont que des formules et en fai-

(1) *Hexaméron*, hom. II, 3.
(2) Sancti Athanasii, *or.* 2, *contra Ar.*, p. 16.
(3) Sancti Gregor. Nyss. *Hexaméron*, p. 7.
(4) Sancti August. *De Genesi*, IV, 33.
(5) Bossuet, 5me *Élévation*, 3me *sem.* — (6) *Hexaméron*, hom. IV, 5.

saient des principes, pouvait-il les suivre dans cette exagération que n'avait peut-être pas connue Pythagore ? Il semble faire bon marché de leurs atômes (1) et des cinq figures géométriques (2) qui concourent à la formation du monde. Simple changement de mots : des vertus physiques remplacent les vertus numériques, et les quatre éléments, ou plutôt quatre vertus (3), forment, par leur mixture, un cercle, un chœur harmonieux (4), où l'on reconnaît la cinquième vertu des Alexandrins, la vertu sphérique, l'Un, qui forme le monde à l'image du Parfait. Aristote lui expliquait, par la force centripète, l'immobilité de la terre au centre du monde (5). Mais, quand pour prouver l'éternité de ce monde, la géométrie s'évertuait à établir qu'il se meut d'un mouvement circulaire et que les corps, emportés de ce mouvement, sont sans commencement ni fin, parce qu'il est impossible à nos sens de saisir le point où commence le cercle, il n'avait besoin que de son bon sens pour répondre qu'il « commence au point d'où est parti celui qui du centre l'a décrit avec un rayon (6). » L'astronomie n'était pas toujours un mensonge à ses yeux. Que de savantes observations il emprunte aux astronomes de la Grèce sur la marche du soleil et de la lune, sur leur grandeur, sur leur influence physique (7) ! Mais pouvait-il pardonner à ces habiles mathématiciens de nier un mathématicien universel ? « Ils ont tout découvert, disait-il, hors

(1) *Hexaméron*, hom. I, 2 et 11.
(2) La sphère, le tétraède, l'octaèdre, le cube et l'icosaèdre.
(3) Le sec, l'humide, le chaud et le froid. *Hexaméron*, hom, IV, 5.
(4) Ibid.
(5) Aristote, *De cœlo*, II, 14 ; saint Basile, *Hexaméron*, hom. I, 10.
(6) *Hexaméron*, hom. I, 3. — (7) Ibid., hom. VI, passim.

» une chose : c'est que Dieu est le créateur de l'uni-
» vers (1). » Pouvait-il ne pas regarder leur science comme une vanité, quand elle dégénérait en astrologie, quand Plotin lui-même reconnaissait « qu'en vertu de la sympathie, qui unit les parties de l'univers, les astres exaucent fatalement nos prières (2). » Il est bien vrai que le philosophe alexandrin ne leur donne aucune prise sur l'âme et qu'en s'élevant contre les horoscopes, Basile, tout en suivant Origène (3) de plus près, emprunte aux Ennéades plus d'un raisonnement, plus d'une expression même (4).

Tant d'observations justes, tant d'autres sur l'ordre des saisons (5), les mouvements de la mer (6), les divers instincts des animaux, et leurs migrations régulières (7), font pardonner facilement des erreurs de physique et de cosmographie, qui, d'ailleurs, appartiennent à tout le quatrième siècle. Si Basile s'éloigne des Hipparque et des Ptolémée (8), Julien ne s'en éloigne pas moins, comme l'a judicieusement remarqué M. Cruice, dans son *Essai critique sur l'Hexaméron* (9), et il est évident que ni l'un ni l'autre n'avait lu les ouvrages des grands astronomes d'Alexandrie. Mais s'en suit-il que la religion mal comprise n'ait été pour rien dans ce déclin prématuré des sciences

(1) *Hexaméron*, hom. I, 4.
(2) Plotin, *Enn.* III, l. I, 5 et 6 ; *Enn.* IV, l. IV, 40, 41 et 42.
(3) Origène, *Philocalie*, 20 ; Eusèbe, *Prép. Evang.* VI, 11.
(4) *Hexaméron*, hom. VI, 5, 6, 7, et notes.
(5) Ibid., hom. VI. — (6) Hom. IV. — (7) Hom. VII, VIII, IX.
(8) Voyez M. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle, Saint Basile.*
(9) *Essai critique sur l'Hexaméron*, p. 85.

naturelles ? Si l'astrologie eut la plus grande part à ce mouvement rétrograde, la philosophie et l'Église n'y contribuèrent-elles pas aussi ? N'est-ce pas le système des nombres de Jamblique qui inspire à Julien les savantes et bizarres théories du discours au Soleil-Roi ? N'est-ce pas la Bible, mal entendue, qui fait dire à Basile que le firmament est une substance transparente et solide, dont la surface intérieure est sphérique, tandis que la surface extérieure est plane et unie, « pour retenir les eaux qui coulent et circulent dans les régions supérieures (1) ? » De toutes ces erreurs, les plus pardonnables sont celles de Basile, puisqu'elles sont dues à un respect de l'Écriture, exagéré sans doute, mais que l'on ne saurait assez louer dans un temps où tout le monde la défigurait par des explications allégoriques. Et que sont-elles, après tout, dans cette œuvre magnifique, où Platon, Aristote, Plotin et Origène se donnent la main pour interpréter la cosmogonie mosaïque et en démontrer la vérité ? Aussi, tout de suite, l'*Hexaméron* de saint Basile fait autorité, et, en compilant celui d'Origène, saint Ambroise, suivant saint Jérôme, paraissait plutôt reproduire celui de l'archevêque de Césarée (2).

V.

« Dieu a créé le monde pour être l'école où s'instrui-
» raient et se formeraient les âmes des hommes (3). » Ceci nous amène à la question de l'homme. Qu'est-ce que l'homme ? C'est un être double. Il y a en lui deux vies :

(1) *Hexaméron*, hom. III, 4. — (2) Saint Jérôme, t. IV, lettre 55.
(3) *Hexaméron*, hom. I, 5.

celle du corps qui est périssable; celle de l'âme qui est immortelle. Le corps appartient à l'homme, mais n'est pas l'homme véritable. L'homme, c'est l'âme, faite à l'image du Créateur (1).

Il y a dans Platon deux doctrines sur l'origine des âmes, l'une qui consiste à dire que la descente de l'âme dans le corps est une chute et que le corps est pour elle un tombeau; l'autre que Dieu après avoir créé les âmes, les a lancées dans le monde, pour y répandre la forme et la vie (2). On trouve précisément la même incertitude dans Basile. Tantôt, avec Origène qui avait professé la première de ces deux doctrines (3), il semble dire que « les âmes ont été des anges dans le ciel, et qu'après avoir péché dans les hauts lieux, elles ont été jetées dans le monde et enfermées dans les corps, comme dans des tombeaux, pour expier leurs anciennes fautes. » Tantôt, avec Grégoire de Nazianze, qui repoussait cette opinion « comme une impiété (4), » il suit la doctrine contraire et croit à la création simultanée de l'âme et du corps.

L'âme de l'homme, dit-il d'une part, est antérieure à la formation du corps et survit à sa destruction (5); sa véritable patrie est la céleste Jérusalem; ses concitoyens et ses compatriotes sont les premiers-nés dont les noms sont inscrits dans le ciel (6). Créée à l'image du Créateur, elle avait une forme céleste qu'elle a perdue, pour prendre une

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 18. Comparez cette doctrine avec celle de Platon dans le Phédon.

(2) *Timée*, t. XII de la trad. de M. Cousin, p. 143.

(3) Saint Jérôme, t. IV, *lettre de saint Epiphane à Jean, év. de Jérusalem.* — (4) Sancti Greg. Naz. t. I, p. 505.

(5) *Hexaméron*, hom. VIII, 2. — (6) Ibid., IX, 2.

forme terrestre (1). Être toujours avec Dieu et lui être unie par l'amour, tel était l'état dont l'a fait tomber le péché (2). Depuis notre chute le corps est notre tente, et la sortie de la tente est la mort (3). Qu'est-ce que la mort? c'est le départ pour une vie meilleure ; c'est le retour auprès de Dieu qui est comme le lieu où sont contenus les justes (4).

D'autre part, on voit Basile combattre les explications allégoriques au moyen desquelles Origène transformait le paradis terrestre, première patrie de l'homme, en un séjour tout intellectuel ; reconnaître qu'Adam avait un corps avant sa chute (5), et admettre le dogme de la résurrection des Corps. Il est bien vrai qu'il en fait une résurrection toute spirituelle, où il semble que le corps cesse d'être corps : « La résurrection demandera le dépôt des corps, mais pour » les changer en un état meilleur et spirituel (6). » « Ce sera » une métamorphose comme celle du ver des Indes, qui de » chenille devient un insecte bourdonnant, et perd encore » cette forme pour revêtir de molles et larges ailes (7). » « La résurrection, dit-il encore ailleurs, est le passage de la connaissance matérielle à la contemplation immatérielle (8). » Ainsi, à son insu, l'élève d'Athènes flottait entre

(1) Αποβαλὼν τὸν εἰκόνα τοῦ ἐπουρανίου, ἔλαβε τὸν εἰκόνα τοῦ χοϊκοῦ. T. I, p. 185.

(2) Sancti Basilii op., t. II, p. 78.

(3) Ibid., t. I., p. 384. Voyez aussi l'homélie sur le ps. XIV, 1, p. 352.

(4) Ibid., p. 132.

(5) Ibid., t. I, p. 184 ; t. II, p. 79 et 80.

(6) Ibid., t. I, p. 159. — (7) *Hexaméron*, hom. VIII, 8.

(8) Α νάστασιν λέγων τὴν ἀπὸ τῆς ἐνύλου γνώσεως ἐπὶ τὴν ἄυλον θεωρίαν μετάβασιν. Ep. 8, p. 85, E.

la croyance de Platon et celle de l'Évangile, et s'il acceptait le dogme de la résurrection des corps qui avait scandalisé l'Aréopage, ce n'était qu'en le pliant à son spiritualisme.

Que l'homme soit un ange tombé, condamné, en punition de sa faute, à vivre dans un corps, ou qu'il expie sur cette terre d'exil le péché de son premier père, sa vie ici-bas est une épreuve, ou plutôt, suivant la belle conception d'Origène, une école, où Dieu lui-même fait son éducation et lui enseigne à reconquérir sa première patrie par la vertu.

Disciple des Néo-Platoniciens, Basile admet les différents degrés qu'ils établissaient dans les quatre vertus fondamentales du stoïcisme et dont ils formaient le *chœur des vertus*. Vertus civiles, vertus purificatives, vertus contemplatives, vertus exemplaires, tels sont les degrés par lesquels il est donné à l'homme de s'élever successivement à la ressemblance de Dieu. « Les vertus civiles, dit » Porphyre en résumant Plotin, unissant les citoyens entre » eux, consistent à être modéré dans ses passions et à » suivre dans ses actions les lois rationnelles du devoir. » Les vertus purificatives sont les vertus de l'homme qui » tâche de s'élever à la contemplation en se détachant des » choses d'ici-bas. Elles arrachent les passions de l'âme et » ont pour but de rendre l'homme semblable à Dieu. Les » vertus contemplatives sont celles de l'âme purifiée qui » contemple l'intelligence. Dans cet ordre de vertus, la » prudence et la sagesse sont la contemplation des essences » qui sont de l'intelligence ; la tempérance est la conversion » intime de l'âme vers l'intelligence ; le courage, l'impassi- » bilité par laquelle l'âme devient semblable à ce qu'elle

» contemple. Les vertus exemplaires sont dans l'intelligence.
» Elles ont sur les vertus de l'âme la supériorité qu'a le
» type sur l'image. La prudence est la science ; la sagesse,
» la pensée ; le courage, la persévérance de l'intelligence à
» rester pure (1). »

Ce *chœur des vertus* se retrouve tout entier dans une seule homélie de Saint-Basile. Les vertus civiles sont les vertus de ceux qui soutiennent les tentations avec une grande âme, un esprit fier et élevé (2). Les vertus contemplatives appartiennent à ceux qui, considérant avec une vaste intelligence et de profondes observations les grandeurs de la création, s'élèvent de la grandeur et de la beauté des créatures à la contemplation du Créateur ; à ceux qui, comme les saints, s'élèvent à la hauteur du Bien et jouissent de la conception de Dieu (3). Mais, pour se livrer ainsi à la contemplation de la vérité, il leur faut auparavant, par les vertus purificatives, se délivrer des troubles du dehors et jouir d'une complète tranquillité dans le secret du cœur (4). Les vertus exemplaires, enfin, sont en Dieu, le Bien parfait, que possèdent ceux qui s'élèvent à lui (5).

Mais laissons les hauteurs de la théorie, de la *gnose*, comme on disait au quatrième siècle, et voyons le prédicateur enseigner la *pratique* à son peuple.

Être libre, racheté par Jésus-Christ, éclairé par le Saint-Esprit, l'homme peut, sous la conduite de son bon ange, à

(1) Porphyre, *Principe de la théorie des intelligibles.* On sait que cet ouvrage est un extrait de Plotin, distribué dans le même ordre que les Ennéades.

(2) *Homélie sur le psaume* XXXIII, t. I, p. 145, E.

(3) Ibid. p. 145 et 150. — (4) Ibid., p. 146, E. — (5) Ibid., p. 150.

la double lumière de la foi et de la raison, vivre de la vie de l'âme et retourner à Dieu ; il peut aussi, guidé par le génie du mal, vivre de la vie du corps et aller à la perdition, à l'éternelle privation de Dieu. « Il y a deux voies opposées » l'une à l'autre, l'une vaste et spacieuse, l'autre étroite et » resserrée ; et, dans chacune d'elles, un guide s'efforce » d'attirer les hommes après lui. La voie douce et unie a » un guide trompeur, le génie du mal, qui par le plaisir » entraîne ceux qui le suivent à la perdition. Dans la voie » rude et escarpée, le bon ange mène par les travaux de » la vertu à la fin bienheureuse. Tant que nous restons » dans l'enfance, chacun de nous, à la poursuite des plai- » sirs du moment, n'a nul souci de l'avenir. Mais, devenu » homme et dans la maturité de la raison, il lui semble » que la vertu et le vice partagent la vie en deux, et, jetant » souvent les yeux de l'âme sur l'un et sur l'autre, il les » trouve en tout dans une constante opposition. La vie des » pécheurs lui fait voir tous les plaisirs du siècle présent ; » la vie des justes ne lui montre que le bonheur du siècle » à venir. Plus les promesses de la voie du salut sont belles, » plus elle impose d'efforts laborieux ; au contraire, la vie » agréable et déréglée, loin de faire attendre ses plaisirs, » en offre tout de suite la jouissance. Toute âme alors a le » vertige, et sent chanceler sa raison. Pense-t-elle à l'éter- » nité : elle choisit la vertu ; regarde-t-elle le présent : elle » préfère le plaisir..... Ainsi donc, puisque le vrai bien ne » peut être saisi que par la raison aidée de la foi, tandis que » la douceur du péché vient d'elle-même et fait couler la » volupté par tous les sens, heureux celui que l'appât du » plaisir n'entraîne pas à sa perte, qui nourrit patiemment

» l'espérance du salut, et, dans le choix de l'une des deux » routes, ne prend pas la mauvaise (1) ! »

Or, parmi les auditeurs de saint Basile, il en était peu qui ne se crussent dans la bonne voie ! Alors, comme au temps de Pascal, il ne manquait pas de gens qui prétendaient gagner le ciel par un chemin semé de fleurs. L'homme est si ingénieux à trouver des accommodements avec sa conscience. « Que de gens, dit saint Basile dans un passage » qui fait penser à Lucrèce et à Molière, ont de l'indul- » gence pour les mauvaises actions! Le railleur est un plai- » sant agréable ; tenir des propos obscènes est d'un bon » compagnon ; un caractère amer et irascible n'est pas à » mépriser. L'avare est économe ; le prodigue, généreux ; » le débauché, le libertin est un homme qui s'amuse et se » laisse aller. En un mot, tout vice se pare du nom de la » vertu correspondante (2). »

Par quelle morale Basile entreprit-il de guérir des pécheurs si complaisants pour eux-mêmes ? Tour à tour indulgente et sévère, elle n'a pas l'inflexible rigueur du stoïcisme ; elle a deux poids et deux mesures, et sait se proportionner à la position et à l'éducation, sans admettre de ces compromis qu'a flétris Pascal. Elle demandait à chacun ce qu'il pouvait donner. « Tous ceux qui ont reçu » ce corps terrestre ne seront pas jugés de la même ma- » nière par le juste Juge : les diverses circonstances où » se trouve chacun d'eux feront varier les jugements.... » Autre sera celui du Juif, autre celui du Scythe. Dieu sera » moins exigeant pour un homme né de parents sans pu-

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 95. — (2) Ibid., t. I, p. 195.

» deur et élevé dans l'habitude du vice ; il le sera plus pour » celui que tout invitait à la vertu, l'éducation, ses maîtres, » les divins enseignements, des lectures salutaires, les con- » seils de ses parents (1). » Non-seulement saint Basile s'accommodait aux conditions, il s'accommodait encore aux différents âges et exigeait davantage à mesure que l'on avançait dans le christianisme. « Le premier pas, c'est la » fuite du mal. Si tout d'abord le prophète t'avait mis la » perfection devant les yeux, le découragement t'aurait » arrêté ; mais c'est par les pratiques les plus faciles qu'il » t'aguerrit aux plus rudes vertus. Je comparerais volon- » tiers l'exercice de la piété à une échelle, à cette échelle » que vit le bienheureux Jacob, dont les pieds étaient sur » la terre et dont le sommet s'élevait au-dessus du ciel. » Ceux qui débutent dans la vie de la vertu ont à mettre » les pieds sur les premiers échelons, puis à monter sans » cesse jusqu'à ce que, par de lents et insensibles progrès, » ils s'élèvent à la hauteur accessible à la nature hu- maine (2). » Que demande donc ce guide indulgent à ceux qui débutent dans la vie selon Dieu ? De ne point commettre le mal. Quant aux vertus actives, comme de donner son bien aux pauvres, de mépriser le corps et de mener dès ici-bas la vie du ciel, il ne les demande qu'aux âmes d'é- lite. « Ce sont des travaux d'athlètes et qui exigent des » âmes déjà dans la force et la maturité de la vertu (3). » Pour les autres, et c'est le grand nombre, il se contente de les arracher au mal. Il leur permet d'aimer le corps, pourvu qu'ils l'aiment innocemment et n'oublient pas leur

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 102. — (2) Ibid., p. 93. — (3) Ibid.

âme. « Ne donne pas tout au plaisir, donne aussi quelque » chose à l'âme. Imagine-toi que tu as deux filles, la pros- » périté temporelle et la félicité céleste. Si tu ne veux pas » tout donner à la meilleure, fais du moins un partage » égal (1). »

Basile, si sévère pour lui-même, se fait quelquefois si faible pour les faibles, qu'il pousse la condescendance à un excès voisin du relâchement. Qu'il adoucisse la mortification du jeûne, en disant qu'il est utile à la santé ; mais ne va-t-il pas trop loin en le vantant comme un merveilleux accommodement de la bonne chère (2) ? Est-ce dans la bouche d'un prédicateur qu'on s'attend à trouver le conseil de jeûner pour avoir l'occasion de faire un bon dîner ? Mais, comme Homère, le grand docteur ne sommeille pas longtemps. Il est si loin de cette condescendance hypocrite qui pactise avec le vice et lui donne l'apparence de la vertu, qu'il demande partout une piété franche, veut que l'on jeûne avec un visage gai (3) et que l'on jeûne de péché encore plus que de nourriture (4).

Tel est l'esprit de cette morale, où le charme de l'expression rivalise avec la sagesse des préceptes. Quoiqu'elle se prête à propos à la faiblesse et à l'ignorance, elle n'est pas double. C'est la vraie morale fondée sur la notion du bien, du juste et du saint. Il n'y a pas là deux lois, deux codes. Il n'y en a qu'un et des plus sévères, comme on peut le voir par les lettres canoniques, où Basile, devenu casuiste à la prière de son disciple Amphilochius, détermine

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 71. — (2) Ibid., p. 6 et 7.
(3) Ibid., p. 2. — (4) Ibid., p. 15.

toutes les fautes que l'on pouvait alors commettre dans les diverses classes de la société, en apprécie la gravité et en fixe la pénitence. Mais, sévère en théorie, le législateur admettait, dans la pratique, les circonstances atténuantes et ne demandait à chacun que ce qu'il pouvait donner. C'était la rigueur de l'ascétisme oriental qui se pliait à l'indulgence grecque.

C'est dans cette perpétuelle alliance de la philosophie grecque et de la théologie chrétienne, que se trouve l'originalité de la doctrine de saint Basile. Comme Bossuet, il n'a rien inventé, il n'a rien qui lui appartienne en propre. Il doit tout aux philosophes ou aux docteurs qui l'ont précédé, et cependant il ne ressemble à aucun d'eux. Sa doctrine est sortie tout entière de Platon, d'Aristote, de Plotin, d'Origène et d'Athanase, et cependant elle est toute personnelle. Il n'appartient à aucune école ; il fait école lui-même. Ce n'est ni un néo-platonicien, ni un origéniste, ni un athanasien : c'est un éclectique qui sait unir une sage indépendance de la pensée avec un respect éclairé de la tradition ; c'est à la fois un philosophe et un théologien.

CONCLUSION

—

Tel nous a paru saint Basile dans ses écrits et dans ceux de ses contemporains. On a pu reconnaître qu'il ne ressemble pas toujours au portrait qu'en ont tracé les historiens ecclésiastiques, qui, comme le remarque M. Villemain, ne tenant aucun compte des passions et des idées du temps où vivaient les Pères de l'Église, pour ne voir en eux que les représentants impassibles d'une tradition toujours uniforme, font penser, parler et agir les évêques grecs du quatrième siècle, comme les prélats de la cour de Louis XIV. Esprit éminemment éclectique, grâce à la double influence des écoles grecques et de l'Église, il fut, dans son caractère, dans son éloquence et dans sa doctrine, un des types les plus originaux de l'alliance du génie grec et du génie oriental, au quatrième siècle.

L'Église d'Orient, déchirée par le schisme et l'hérésie, quoique Athanase fût toujours debout, ne semblait plus qu'un nom. Au milieu de cette dissolution générale, une province, perdue au centre de l'Asie-Mineure, ne se distinguait du reste de l'empire que par la misère des populations, les vices des riches et la corruption du clergé. Mais de ses écoles sort un jeune homme, qui, pour guérir cette société malade, va demander à la Grèce l'éloquence et la philosophie, à la solitude la pure théologie et l'institution bienfaisante des moines. Sous sa direction, les moines conservent la vraie foi, soulagent toutes les douleurs et donnent aux

pauvres l'exemple d'une vie sainte et laborieuse. En vain les magistrats et les évêques se liguent pour écarter du siége de Césarée le réformateur, qui leur inspire un égal effroi. Les moines et les peuples le mettent à la tête de l'Église du Pont, le soutiennent contre un épiscopat rebelle et le font respecter des gouverneurs et des empereurs. Portant les yeux sur le reste du monde, le réformateur de la Cappadoce entreprend la pacification religieuse de l'Orient. D'abord auxiliaire d'Athanase, puis son successeur dans cette grande œuvre, il réunit les Orthodoxes dispersés, fait rentrer des provinces entières dans la foi de Nicée et, par les seules armes de la persuasion, prépare la complète destruction des hérésies qui divisaient l'Église.

Quels efforts d'activité, quel mélange de fermeté, d'adresse, pour arriver à de tels résultats ! Si, en présence d'un obstacle, le premier mouvement de cet homme d'action est un emportement hautain et dédaigneux, bientôt il se rasseoit et envisage le mal avec un regard sûr. La résistance se prolonge, sans le décourager. Si sa dignité ne lui permet point de faire les premiers pas, il ménage tous les amours-propres, en faisant intervenir d'imposantes autorités ; ses adversaires se rendent-ils : il leur épargne la moitié de la défaite, en leur tendant la main. S'il peut aller au-devant d'eux, il le fait avec une tolérance toute grecque, qui scandalise l'intolérance orientale ; avec une insinuation tout athénienne, qui triomphe presque toujours de l'esprit disputeur des Grecs. Seuls, l'amitié, dans laquelle il ne voyait qu'un sacrifice commun à la cause de Dieu, le pouvoir impérial et Rome le trouvèrent toujours impérieux, inflexible, violent.

Malgré tant de travaux et de luttes, il met tout l'Orient

en relation par ses lettres, compose des traités que ses moines répandent partout, et fait entendre en Cappadoce la véritable éloquence. Ne répudiant aucune des conquêtes de l'ancienne Grèce, il appelle à son aide ses plus nobles intelligences, et fait des Platon, des Aristote et des Plotin les défenseurs de la religion nouvelle. Tel fut ce rare génie, qui, dans un temps de désordres et de calamités, mérita presque toutes les gloires. Bienfaiteur des pauvres et conseiller des riches, il consola l'humanité ; grand évêque et grand écrivain, il fit briller l'Église d'Orient et les lettres d'un éclat qui ne devait pas tarder à disparaître.

« Quand il mourut, tout le peuple de la province accourut à ses funérailles. Les païens, les Juifs, le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes ; car il avait été le bienfaiteur de tous. Plusieurs personnes ayant péri dans la foule prodigieuse qui se pressait à son convoi, on les trouvait heureuses d'être mortes un tel jour ; et plus d'un enthousiaste, dans son christianisme idolâtre, les nommait des *victimes funéraires* (1). » En même temps, toutes les églises fêtaient sa mémoire et les bouches les plus éloquentes célébraient le grand homme que venait de perdre le monde chrétien. Ces discours, dont trois nous sont parvenus (2), donnent une haute idée de la réputation dont Basile jouissait dès lors en Orient.

Grégoire de Nysse glorifie dans son frère le restaurateur

(1) M. Villemain, *Tableau de l'Éloquence chrétienne au quatrième siècle.*

(2) On trouve un quatrième éloge de saint Basile, attribué à saint Amphilochius. Mais ce n'est qu'une déclamation emphatique, dans laquelle il est impossible de reconnaître le disciple de saint Basile, l'éloquent ami de saint Grégoire de Nazianze, l'orateur que Césarée égalait à ces deux beaux génies.

de l'orthodoxie, une lumière de l'Église, un saint, qui ne le cède à aucun de ceux qu'ont vus les âges précédents. Son discours n'est qu'un long parallèle de l'archevêque de Césarée avec le législateur des Hébreux, les plus grands prophètes et l'Apôtre des nations. Ephrem célèbre dans Basile moins un grand orateur qu'un homme inspiré. « Quand le Seigneur eut pitié de moi, dit-il dans son lan-
» gage tout oriental, j'entendis une voix qui me disait :
» Lève-toi, Ephrem, et nourris-toi de pensées. Et je ré-
» pondis dans une grande anxiété : Où les prendrai-je,
» Seigneur ? Et il me dit : Voilà dans ma maison *le vase*
» *royal* (1) qui te donnera la nourriture. Grandement
» étonné de ce discours, je me levai et j'arrivai au temple
» du Très-Haut, et, montant doucement au vestibule, je vis
» dans le Saint des saints le vase d'élection, orné de paroles
» divines, et tous les yeux dirigés sur lui. Je le vis nourrir
» le temple de l'Esprit ; je le vis surtout plein de miséri-
» corde pour la veuve et l'orphelin. Je vis couler un fleuve
» de larmes, et le pasteur, s'envolant sur les ailes de
» l'Esprit, porter au ciel des prières pour nous et en faire
» descendre des paroles (2). » Et le bienheureux Ephrem, ajoutent ses historiens, se mit à louer l'évêque à haute voix. L'assemblée finie, Basile fit appeler l'étranger et lui dit : « Pourquoi causais-tu du trouble, en faisant mon
» éloge ? » — « C'est, répondit Ephrem, parce que je
» voyais sur ton épaule droite une blanche colombe te dire
» à l'oreille ce que tu adressais au peuple (3). »

Le plus touchant de ces discours est celui où Grégoire

(1) Βασιλεῖον σκεῦος. — (2) Sancti Ephraimi op., Romæ, t. II, p. 291.
(3) Ibid., t. I, p. IX et XXX.

de Nazianze, s'adressant aux témoins oculaires de cette vie admirable, se plaît à louer dans son ami un illustre compatriote, le bienfaiteur de la Cappadoce, la gloire de Césarée. « Réunissez-vous tous ici, disait l'orateur dans une » péroraison qui depuis inspira Bossuet, compagnons de » Basile, ministres des autels, serviteurs du temple, et les » citoyens et les étrangers ; secourez-moi pour achever » son éloge, chacun de vous racontant une de ses vertus, » s'attachant à un trait de sa vie. Regrettez tous, les » grands un législateur, le peuple un guide, les savants un » maître, les épouses l'appui de leur vertu, les simples un » conducteur, les esprits curieux une lumière, les heureux » un censeur, les infortunés un consolateur, la vieillesse » un soutien, la jeunesse une règle, la pauvreté un bien- » faiteur, la richesse un dispensateur des aumônes. Il me » semble que les veuves doivent célébrer leur protecteur, » les pauvres l'ami des pauvres, tous, enfin, celui qui se » faisait tout à tous, afin de gagner toutes les âmes. Reçois » cet hommage d'une voix qui te fut chère, d'un homme » ton égal en âge et en dignité. Si mes paroles approchent » de ce qui t'est dû, c'est grâce à toi ; c'est par confiance » en ton secours que j'ai entrepris cet éloge. Si je suis » resté beaucoup au-dessous, pouvait-il m'arriver autre » chose dans l'abattement où m'ont mis la vieillesse, les » maladies et le regret de ta perte ? Mais le Seigneur agrée » ce que nous faisons selon notre pouvoir. Pour toi, » regarde-nous du haut des cieux, âme heureuse et » sainte (1). »

Après avoir rendu cet hommage à la mémoire de son

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 372 et 373.

ami, Grégoire se retira près du bourg d'Azianze, où « il acheva sa vie loin des cours et des conciles, occupé de la culture d'un jardin et revenant à cette passion des vers qui avait enchanté sa jeunesse (1). » Grégoire de Nysse, jusque-là éclipsé par son frère, fit briller, après sa mort, comme un reflet de son éloquence, parut avec éclat dans les conciles et à la cour, acheva l'Hexaméron et écrivit contre Eunomius et Apollinaire.

Quand ces trois beaux génies se furent éteints, la Cappadoce rentra dans l'obscurité d'où ils l'avaient tirée. Du moins, lisait-elle encore les ouvrages de ses glorieux évêques et voyait-elle avec un légitime orgueil le concile de Chalcédoine donner à saint Basile le nom de grand et le mettre à la tête de tous les Pères (2). Elle est redevenue barbare sous la domination des Turcs, qui ne savent ni gouverner ni protéger leurs peuples. Elle a encore une église : mais l'évêque nestorien qui siége dans la chaire de saint Basile lit-il les œuvres de son grand prédécesseur ? Sait-il s'inspirer dans ses livres éloquents, pour prêcher aux faibles restes de cette glorieuse Église de Cappadoce la fidélité à la foi des Pères et le courage contre de fanatiques oppresseurs ?

(1) M. Villemain, *Tableau de l'Éloquence chrétienne du quatrième siècle. Saint Grégoire de Nazianze.* — (2) Conciles, t. IV, p. 826.

HEXAMÉRON

AVERTISSEMENT

L'explication de l'Écriture sainte occupe une place considérable dans les œuvres de saint Basile ; et pourtant ce qui nous en est parvenu (l'Hexaméron, quinze homélies sur les psaumes, trois sur le livre des Proverbes, et le Commentaire des seize premiers chapitres d'Isaïe) n'est qu'une faible partie des travaux exégétiques de l'archevêque de Césarée, qui, si nous en croyons Cassiodore, avait expliqué la Bible tout entière.

Pour bien apprécier l'exégèse de saint Basile, il faut savoir ce qu'était celle d'Origène et d'Eusèbe, ses maîtres et ses modèles, dont il sut souvent s'écarter avec la sage indépendance qui caractérise ses ouvrages comme sa vie.

La pensée constante d'Origène fut de transformer la philosophie grecque dans le sens chrétien, en montrant l'accord des livres sacrés avec la raison et la science. On comprend dans quels excès de témérité et d'audace le jeta la réalisation de ce dessein. Souvent, disait-il, le texte de l'Écriture est faux, contradictoire ou même impossible, contraire à la raison et indigne de Dieu. « Quel est » l'homme d'un esprit sain qui pourrait croire que le pre-

» mier, le second et le troisième jour, que le soir et le » matin furent sans soleil, sans lune et sans étoiles ; qu'en » un jour qui est nommé le premier, il n'y avait point de » ciel ? Qui serait assez idiot pour se représenter Dieu » plantant, à la façon d'un agriculteur, un jardin à Éden, » dans un certain pays d'Orient ? Il me semble qu'il n'est » douteux pour personne que, sous une histoire qui ne » s'est matériellement jamais réalisée, ce sont certains » mythes qui sont en figures (1). » Les paroles de l'Écriture cachent donc un mystère ; elles n'ont, pour ainsi dire, rien de corporel ; il faut en chercher l'âme et l'esprit (2).

Si tout ne doit pas s'entendre dans le sens littéral, tout ne doit pas non plus se prendre dans le sens spirituel. Qu'est-il besoin de chercher une allégorie quand la lettre même édifie (3) ? Le sens littéral est utile, ne serait-ce que pour la multitude, qui se contente de la pratique, qui croit avec ingénuité et simplicité (4). Mais les parfaits, ceux qui unissent la science (γνῶσις) à la pratique (πρᾶξις), doivent le plus souvent s'attacher à trouver sous le sens littéral un sens qui ait trait aux mœurs ou au Nouveau Testament, un sens moral ou mystique.

Le sens allégorique satisfait la raison ; il démontre contre les infidèles que les Écritures ne se contredisent

(1) *Des Principes*, IV, 16 ; *homélie* X *sur la Genèse.*
(2) *Des Principes*, IV, 12. — (3) *Homélie* XI *sur les Nombres.*
(4) *Des Principes*, IV, 12.

pas ; enfin, il a pour lui, l'autorité de saint Paul : *Hæc omnia in figuris contingebant illis : scripta sunt autem ad nostram admonitionem* (1). Mais il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de saisir les sens mystiques que présente l'Écriture (2). « L'Écriture inspirée res-
» semble à une maison qui renferme beaucoup d'appar-
» tements fermés. Toutes les clefs sont tellement mêlées
» et dispersées dans l'édifice qu'aucune ne se trouve
» sur la porte qu'elle ouvre. C'est un grand travail
» que de retrouver toutes ces clefs et d'adapter cha-
» cune d'elles à la porte qu'elle peut ouvrir (3). » Pour atteindre ce but difficile, Origène procédait dans son interprétation mystique en s'appuyant sur les trois règles suivantes : 1° dans Moïse tout ce qui est commandement et précepte est littéral ; toutes les prescriptions de la Loi ne sont que des figures, des ombres de l'avenir (4). 2° Il est dans le ciel une région, une ville, un peuple, qui répondent à la Judée, à Jérusalem, aux Juifs. Il est aussi une Égypte, une Tyr, une Babylone surnaturelles. C'est de ce monde mystique que parlent la plupart du temps les historiens et surtout les prophètes (5). Les Pharaon, les Nabuchodonosor sont les mauvais anges, les

(1) I *Corinth.*, x, 11. — *Des Principes*, iv, 12, 13 ; *Contre Celse*, iv, 48, 49, 50.

(2) *Des Principes*, iv, 9.

(3) *In psalm.* i, p. 527. — (4) *Hom.* vii *sur le Lévitique*, 4.

(5) *Des Principes*, iv, 20, 21 et suiv.

puissances ennemies ; les saints sont les saints anges, les puissances bienfaisantes (1). 3° Enfin, toutes les fois que l'on trouve la lettre fausse, inutile ou indigne de Dieu, il faut recourir au sens allégorique (2).

Pendant qu'Origène s'aventurait ainsi, au gré de son imagination, dans les champs de l'allégorie et trouvait dans chaque mot de l'Écriture un mystère ou un symbole, il en dénaturait le sens au grand mécontentement de saint Jérôme (3), de saint Épiphane (4) et même de son admirateur, de son disciple, saint Basile, qui ne voyait dans ces théories que des rêves et des contes de vieilles femmes (5).

Eusèbe, comme Origène, rapporte presque tout dans l'Écriture à Jésus-Christ et à l'Église, mais sans nier le sens littéral au profit du sens mystique. Il respecte le fait matériel et sensible, tout en y voyant une image de choses invisibles et célestes. Des ennemis s'élèvent en tumulte contre David : ce n'est pas une pure allégorie, sans réalité dans l'histoire. Le fait s'est réalisé, mais, en même temps, il était une figure de l'avenir. Les ennemis de David, ce sont les Juifs qui frémissent et complotent contre Jésus-Christ, les princes du monde qui s'agitent contre l'Église,

(1) *Hom.* XI *sur les Nombres.* — (2) *Des Principes,* IV, 16.

(3) Prologue du livre V du *Commentaire* d'Isaïe.

(4) Saint Jérôme, t. IV, *Lettre de saint Epiphane à Jean, évêque de Jérusalem.*

(5) *Hexaméron,* III, 9.

les démons qui attaquent les âmes, la céleste Jérusalem. Eusèbe dès lors n'est plus un simple imitateur d'Origène ; il transforme l'audacieuse interprétation du docteur alexandrin, la contient dans de justes limites et fait école. Son exégèse est celle de saint Basile, de saint Jean Chrysostome et de Théodoret ; c'est celle de saint Jérôme (1), bien qu'il la censure et l'accuse de s'égarer à la suite d'Origène (2) ; c'est celle de l'Église.

Eusèbe avait trop d'érudition et de critique pour sacrifier le sens littéral. Ses commentaires sont remplis d'observations historiques pleines d'intérêt. Il savait l'hébreu et mettait à profit le riche trésor des Hexaples. Il avait toujours sous les yeux les anciens interprètes, Aquila, *l'esclave de la lettre*, Symmaque et Théodotion, qu'il appelle l'un l'*admirable*, l'autre l'*exact traducteur ;* et, bien qu'il les trouve trop favorables aux Juifs et les accuse d'expliquer l'Écriture *d'une manière trop judaïque*, il ne laisse pas de les suivre sans cesse, soit pour le sens littéral, soit pour le sens mystique.

Origène sacrifiait tout au sens mystique ; Eusèbe le faisait aller de pair avec le sens historique. Comme lui, saint Basile respecte scrupuleusement la lettre ; mais, comme lui aussi, il voit sous la lettre tous les mystères du Nouveau Testament et surtout des enseignements moraux. Les

(1) Saint Jérôme, Prologue. — (2) Ibid., *Commentaire d'Isaïe*, ch. XVI.

différents caractères que présente son interprétation sont un moyen presque infaillible de connaître la date de ses grands travaux exégétiques. Aussi ne doit-on pas hésiter à assigner aux premières années de sa retraite la composition du Commentaire d'Isaïe, dans lequel domine à peu près exclusivement l'interprétation morale ; à sa prêtrise, celle des homélies sur les Psaumes, où il donne une égale importance au sens moral et au sens mystique, mais en leur sacrifiant sans cesse le sens littéral ; à son épiscopat, enfin, l'Hexaméron, qui, sans négliger les sens figurés, s'attache surtout à donner une explication exacte de la lettre.

Dans le Commentaire d'Isaïe, on sent partout l'enthousiaste d'Origène, encore sous l'empire des idées qu'il vient de compiler dans la Philocalie. C'est dans le disciple, comme dans le maître, la même glorification de la science, de la *gnose*, qui, unie à la *pratique*, forme la perfection chrétienne ; c'est le même amour de la dialectique mise au service de l'Église (1) ; c'est le même mépris apparent pour la sagesse du monde (2). Basile, comme Origène, attache fort peu d'importance au sens propre et fait souvent dire à Isaïe des choses auxquelles le prophète avait été loin de songer. Il ne trouve dans ce passé lointain que des allusions au présent, aux grands et aux

(1) *Comment. d'Isaïe*, ch. II, 92. — (2) Ibid., ch. I, 46, 48.

petits, aux empereurs et aux peuples, aux fidèles et aux évêques, et surtout à l'arianisme, sa constante préoccupation. Par là son Commentaire a un caractère plus mystique que littéral, et plus moral que mystique.

Saint Grégoire de Nazianze dit que saint Basile, pour rendre l'Écriture plus intelligible à tous ses auditeurs, l'interprétait de trois manières et que, non content d'en expliquer la lettre, il approfondissait tous les sens dont elle était susceptible. Ce jugement semble particulièrement convenir aux homélies sur les Psaumes, dans lesquelles chaque verset reçoit généralement, outre l'explication littérale, une explication morale et mystique. Cependant, il suffit de lire ces homélies pour être convaincu que, si le sens littéral n'y est pas complétement négligé, il y est le plus souvent sacrifié aux deux autres. David décrit-il une tempête ; adore-t-il Dieu dans la majesté de son tonnerre : Le tonnerre est la voix de Dieu qui se fait entendre dans les âmes ; les grandes eaux sont les saints ; les cèdres du Liban, brisés par la tourmente, les hommes qui s'enorgueillissent de l'élévation de leur pensée. La flamme qui se divise n'est plus la foudre ; c'est la division du feu qui aura lieu à la fin des siècles : la propriété de brûler sera le partage des réprouvés ; celle d'éclairer, celui des bienheureux. L'ébranlement du désert désigne la sanctification des âmes. Les cerfs ne sont pas de timides animaux qu'épouvante l'orage, mais les parfaits ; le tem-

ple n'est pas davantage un édifice matériel, où se réfugient les peuples effrayés : c'est l'assemblée des saints ; le déluge, enfin, n'est pas un débordement des eaux, c'est la purification des âmes par le baptême (1). Qu'il y a loin de cette interprétation arbitraire à la grande, simple et naturelle explication que Bossuet donne de ces mêmes psaumes !

Mais cette tendance aux exagérations de l'allégorie disparaît dans la maturité de l'âge et du talent, et saint Basile, en interprétant le premier chapitre de la Genèse, sait se soustraire aux excès d'Origène, et même les condamner, tout en restant son disciple. « Il en est qui n'ad-
» mettent pas le sens vulgaire des Écritures, pour qui de
» l'eau n'est pas de l'eau, mais je ne sais quelle autre
» nature, qui voient dans une plante, dans un poisson, ce
» que veut leur fantaisie, qui dénaturent la création des
» reptiles et des bêtes sauvages au profit de leurs allé-
» gories... Pour moi de l'herbe est de l'herbe; plante,
» poisson, bête sauvage, animal domestique, je prends
» tout dans le sens littéral : car je ne rougis point de
» l'Évangile... Préférerais-je une folle sagesse aux oracles
» de l'Esprit saint ? N'exalterai-je pas plutôt celui qui,
» ne voulant pas occuper nos esprits de ces vanités, a
» réglé toute l'économie des Écritures en vue de l'édifi-

(1) *Homélie sur le psaume* XXVIII.

» cation et du perfectionnement de nos âmes ? C'est ce
» que n'ont pas compris ceux qui, s'abandonnant aux
» sens détournés de l'allégorie, ont entrepris de donner à
» l'Écriture une majesté de leur invention. Mais c'est se
» croire plus sage que le Saint-Esprit, et, sous prétexte
» d'explication, produire ses propres rêveries (1). »

Ainsi ce grand esprit épurait insensiblement sa doctrine, devenait de moins en moins exclusif, et, contemplant dans leur simple majesté la beauté des Écritures, arrivait à la plénitude de la vérité. Il faisait en même temps un autre progrès. Lors de sa retraite, dans la ferveur de son zèle, il avait rejeté comme des vanités les lettres et la philosophie grecques. Mais il ne tarda pas à revenir à ces études qui avaient enchanté et nourri sa jeunesse. On en trouve déjà de nombreuses traces dans le Commentaire d'Isaïe ; ces souvenirs profanes apparaissent en foule dans les Homélies sur les Psaumes ; dans l'Hexaméron, Platon, Aristote et Plotin donnent ouvertement la main à Origène et à Eusèbe pour montrer l'accord du récit biblique et des découvertes de la science.

L'Hexaméron est l'explication de l'œuvre des six jours, explication souvent tentée avant et après saint Basile. « Il n'est personne parmi les hommes, disait Théophile
» d'Antioche au deuxième siècle, qui puisse dignement
» faire le récit et exposer toute l'économie de l'œuvre

(1) *Hexaméron*, homélie IX, 1.

» des six jours : eût-il mille bouches et mille langues. » Quand il passerait mille ans dans cette vie, il serait » encore incapable de s'élever à la prodigieuse grandeur » et à l'incomparable richesse de la sagesse que Dieu a » déployée dans la création. Beaucoup d'écrivains ont » tenté ce récit ; ils ont pris pour sujet, les uns la créa- » tion du monde, les autres l'origine de l'homme, et » peut-être n'ont-ils pas fait jaillir une étincelle qui fût » digne de la vérité (1). » Nous ne pouvons savoir ce que fut l'Hexaméron de saint Hippolyte et nous ne savons guère qu'une chose de celui d'Origène : c'est qu'il dénaturait complétement le récit mosaïque et n'y voyait que des allégories.

L'Hexaméron de saint Basile, par la pureté de la doctrine et la beauté du style, fit disparaître tous ceux qui l'avaient précédé. « Ceux qui ont lu les commentaires de » Basile, dit Grégoire de Nysse, ne les admirent pas moins » que le texte même de Moïse, et il me semble qu'ils ont » raison : car il y a le même rapport entre ces deux » ouvrages qu'entre le grain et l'épi qui en naît. Ce que » Moïse a renfermé en peu de mots, Basile l'a étendu » d'une manière si sublime, que ce n'est pas seulement » un épi, mais un arbre semblable à celui que produisit » le grain de sénevé, comparé par l'Évangile au royaume » de Dieu. » « Basile, ajoute-t-il est le seul qui ait bien

(1) Théophile d'Antioche, II, *Ad Autolycum*.

» connu l'excellence des ouvrages de Dieu; et, quelque » difficile que soit celui de la création, il n'est personne » qui ne puisse le comprendre avec le secours de ses » méditations (1). »

On a vu dans l'Étude qui précède que saint Grégoire de Nazianze et Photius donnent aussi à l'envi les plus grands éloges à l'œuvre de l'archevêque de Césarée et que saint Ambroise, en l'imitant, ou plutôt en le traduisant, a rendu à son auteur le plus bel hommage qu'un homme de génie puisse rendre à un homme de génie.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit des beautés oratoires et du système du monde que l'on trouve dans l'Hexaméron. Il s'arrête à la création de l'homme et comprend neuf homélies. C'est le nombre que donnent saint Jérôme et Cassiodore ; la traduction latine d'Eustathe, qui est très-ancienne, n'en contient également que neuf ; enfin, saint Grégoire de Nysse, qui continua l'œuvre de son frère, déclare qu'elle était restée inachevée. Il faut donc regarder comme supposées deux homélies sur la formation de l'homme, et une troisième sur le Paradis, que l'on avait imprimées dans les premières éditions de saint Basile comme étant de lui, et que dom Garnier a rejetées avec raison, cette fois, parmi ses trop nombreux *Spuria*. Ce qui a pu donner lieu de les attribuer à saint Basile, c'est que, outre de véritables beautés

(1) Saint Grég. de Nysse, *Hexaméron*, p. 2.

oratoires que Budé, du Pin, Tillemont et l'abbé Auger ne trouvaient pas indignes de lui, on lit, au commencement de la première, que l'auteur l'a composée pour s'acquitter d'une promesse : ce qui rappelle la fin de la neuvième homélie, où saint Basile promet de compléter son œuvre. Mais il est évident que cette liaison est de l'invention des copistes. On sait, d'ailleurs, que ces trois homélies, quoique très-anciennes, ne portent pas le nom de saint Basile dans les premiers manuscrits. Il n'a été introduit que dans ceux du Moyen-Age par l'ignorance des copistes ou l'avidité de quelque libraire.

Une fraude ou une erreur plus grave faillit faire passer saint Basile, non plus pour être l'auteur d'un ouvrage qui ne serait pas indigne de lui, mais pour avoir impudemment copié son chef-d'œuvre. On a trouvé un commentaire sur l'œuvre des six jours par un Eustathe, qui n'est ni le célèbre évêque d'Antioche, ni le traducteur latin de l'Hexaméron de saint Basile. Si l'on en croit une date qui se trouve dans le corps de l'ouvrage, cet Eustathe serait contemporain de l'évêque d'Antioche, et aurait composé son livre pendant la trente-troisième année du règne de Constantin, c'est-à-dire, plus de trente ans avant que l'archevêque de Césarée eût prononcé ses homélies sur le même sujet. Or, comme la plupart des phrases d'Eustathe se retrouvent dans ces homélies, faut-il en conclure que saint Basile a presque textuellement copié son commentaire, ou que ce commentaire n'est lui-

même qu'une sorte d'abrégé de saint Basile ? Allatius s'y est trompé et a attribué le plagiat à l'éloquent orateur ; mais, depuis, la critique a prouvé que le livre d'Eustathe n'est qu'une plate compilation, postérieure à saint Basile, et toute formée de centons.

Il ne faut que lire l'Hexaméron pour conclure, comme nous l'avons fait plus haut, qu'il ne peut dater que de la maturité de saint Basile. Nulle opinion hasardée, point d'inexpérience, un sage et constant accord des croyances chrétiennes et de la science, une raison parfaite, un style toujours en harmonie avec les sujets traités, tant de qualités ne peuvent se trouver dans l'ardeur et l'emportement de la jeunesse. Aussi, nous garderons-nous de penser avec dom Ceillier que saint Basile, ayant expliqué toute l'Écriture, et ayant fait quelques-unes de ses homélies sur les Psaumes pendant sa prêtrise, comme il nous l'apprend lui-même, a dû nécessairement commencer par le premier chapitre de la Genèse et débuter par l'Hexaméron. Il est possible qu'il ait parlé sur toutes les parties de l'Écriture pendant sa prêtrise et son épiscopat ; mais il ne l'est pas qu'il ait suivi l'Écriture de livre en livre, de chapitre en chapitre. Nous sommes même sûrs du contraire, puisque nous savons que l'homélie sur le commencement du livre des Proverbes fut, sinon son premier discours, du moins un des premiers.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

AU COMMENCEMENT DIEU FIT LE CIEL ET LA TERRE.

I. Exorde. — Préparation de l'âme pour entendre un tel récit. — Éloge de Moïse.

II. Systèmes contradictoires des sages de la Grèce. — L'origine du monde attribuée par les uns aux éléments, par d'autres aux atomes. — Pour nous mettre en garde contre de telles erreurs, Moïse met le nom du Créateur en tête de son récit.

III. Le monde a commencé, il finira. Vérité à laquelle n'ont pu s'élever les savants.

IV. Ils ont tout découvert, excepté le Dieu créateur, la consommation de toutes choses et la résurrection.

V. Le monde matériel précédé d'un monde immatériel, dans lequel vivaient les purs esprits. — Le temps créé avec le monde. — Quatre sens du mot *commencement*.

VI. Ici, il a ces quatre sens. Peut-être aussi Moïse veut-il dire qu'il n'y eut qu'une création, unique et instantanée.

VII. Trois classes d'arts. — Le monde est une œuvre d'art, qui montre la sagesse de son auteur. — Force du mot *fit*. — Le monde n'est pas l'effet nécessaire et éternel de la puissance de Dieu. — Les quatre éléments renfermés dans ces mots : le *ciel et la terre*.

VIII. Sur la nature et la forme du ciel, il faut s'en rapporter à l'Écriture. — Ne cherchons point la substance de la terre. — Quel est son point d'appui ? Est-ce l'air ? Est-ce l'eau ?

IX. Est-ce un corps plus lourd ? C'est la main de Dieu.

X. Théorie donnée par certains physiciens : la terre est immobile parce qu'elle est au centre du monde.

XI. Diverses opinions sur la nature du ciel. Il est formé des quatre éléments, suivant les uns ; d'un cinquième, suivant d'autres.

Péroraison. — Ne suivons pas les philosophes dans leurs errements et glorifions le Créateur du ciel et de la terre.

I. Il est convenable de commencer le récit de la formation du monde par le principe du bel ordre qui règne dans les choses visibles. Il s'agit, en effet, de raconter la création du

ciel et de la terre, qui n'est pas l'œuvre du hasard, comme quelques-uns l'ont imaginé, mais qui tire son origine de Dieu. Quelle oreille est digne d'un tel récit ? Comme l'âme doit se préparer à aborder de si hautes leçons ! Comme elle doit être pure des affections charnelles, libre des inquiétudes mondaines qui l'aveuglaient, active, ardente dans ses recherches, empressée de trouver autour d'elle une idée de Dieu, qui soit digne de lui !

Mais avant de peser la justesse de ces premières paroles, avant d'examiner tout le sens de ce peu de mots, voyons qui nous les adresse. Car, si la faiblesse de notre intelligence ne nous permet pas de pénétrer la profondeur des pensées, entraînés par l'autorité de l'écrivain, nous nous empresserons d'ajouter foi à ses paroles. Or, c'est Moïse qui a composé cette histoire : Moïse, qui, encore à la mamelle, sut trouver grâce devant Dieu (1) ; Moïse, qu'adopta la fille de Pharaon, qui en reçut une royale éducation et eut pour maîtres les sages de l'Égypte (2) ; Moïse, qui dédaignant le faste de la royauté pour rentrer dans l'humble condition de ses compatriotes, aima mieux être persécuté avec le peuple de Dieu, que de jouir des douceurs fugitives du péché ;

(1) *Actes*, VII, 20.

(2) Avant saint Basile, saint Justin, Clément d'Alexandrie et Philon avaient insisté sur l'instruction profane qu'avait reçue Moïse des sages de l'Égypte. « Non-seulement Moïse naquit en Égypte, mais, adopté par la » fille du roi, il fut jugé digne de prendre part à toute la science des Égyp- » tiens, suivant le témoignage des plus savants historiens, Philon et Josèphe. » Saint Justin, *Cohortatio ad gentes*. — Clément d'Alexandrie (*Strom.* I) et Philon (*De vita Moysis*) entrent dans de plus grands développements et font passer Moïse par tout le cercle des études que l'on parcourait de leur temps. Philon, par un singulier anachronisme, va jusqu'à dire que la fille de Pharaon fit venir à grands frais des maîtres de la Grèce.

Moïse, qui reçut de la nature un tel amour de la justice, qu'avant même d'être à la tête du peuple de Dieu, on le voit, poussé par une horreur naturelle du mal, poursuivre les méchants jusqu'à les punir de mort ; Moïse, qui, banni par ceux dont il avait été le bienfaiteur, s'empressa de se soustraire aux tumultes de l'Égypte pour se réfugier en Éthiopie, y vécut loin de toute préoccupation et passa quarante années dans la contemplation de la nature ; Moïse, enfin, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, vit Dieu autant qu'il est possible à l'homme, ou plutôt comme il n'a été donné à personne de le voir, suivant le témoignage de Dieu lui-même : *s'il se trouve parmi vous un prophète du Seigneur, je me ferai connaître à lui en vision, et je lui parlerai en songe. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est fidèle en toute ma maison. Je lui parlerai face à face, en personne et non par énigmes* (1). C'est cet homme que Dieu jugea digne de le contempler, face à face, comme les anges, qui vient nous entretenir de ce qu'il a appris de Dieu. Écoutons donc ces paroles de vérité, écrites sans l'aide des persuasions de la sagesse humaine (2), sous la dictée de l'Esprit saint ; ces paroles destinées à produire non les applaudissements de ceux qui les entendent, mais le salut de ceux qu'elles instruisent.

II. *Au commencement Dieu fit le ciel et la terre.* Je m'arrête, frappé d'admiration, devant cette pensée. Que dire d'abord ? Par où commencer mon récit ? Montrerai-je la vanité des Gentils ? Exalterai-je la vérité de notre foi ? Les sages de la Grèce se sont bien tourmentés pour expliquer

(1) *Nombres*, XIII, 6-8. — (2) I *Corinth.*, II, 4.

la nature, et pas un de leurs systèmes n'est demeuré ferme et inébranlable, toujours renversé par celui qui le suivit. Inutile de les réfuter : ils suffisent pour se détruire l'un l'autre. Ceux qui ne surent pas s'élever à la connaissance d'un Dieu, n'ont point reconnu qu'une cause intelligente ait présidé à la naissance de l'univers : première erreur qui les entraîna dans de tristes conséquences. Les uns eurent recours aux principes matériels et attribuèrent aux éléments du monde l'origine de l'univers (1) ; d'autres

(1) Les physiciens : Thalès, Anaximène, Héraclite, Empédocle, Anaxagore. « Il y a toute apparence, disent ces sages, que la nature et le hasard » sont les auteurs de ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans l'uni- » vers.... le feu, l'eau, la terre et l'air sont les productions de la nature et » du hasard, et l'art n'y a aucune part : c'est de ces éléments entièrement » privés de vie qu'ont été formés ensuite ces autres grands corps, le globe » terrestre, le soleil, la lune, tous les astres ; ces premiers éléments poussés » çà et là au hasard chacun selon ses propriétés, étant venus à se rencon- » trer et à s'arranger ensemble, conformément à leur nature, le chaud avec » le froid, le sec avec l'humide, le mou avec le dur.... C'est de ce mélange » que se sont formées toutes les choses que nous voyons, le ciel entier avec » tous les corps célestes, les animaux et les plantes, avec l'ordre des sai- » sons que cette combinaison a fait éclore : le tout, disent-ils, non en vertu » d'une intelligence, ni d'aucune divinité, ni des règles de l'art, mais uni- » quement par nature et par hasard. » Platon, *Lois*, x, *traduction de M. Cousin*, p. 222.

« La plupart de ceux qui philosophèrent les premiers ne considérèrent les » principes de toutes choses que sous le point de vue de la matière. Ce d'où » sortent tous les êtres, d'où provient tout ce qui se produit, où aboutit toute » destruction, la substance persistant la même sous ses diverses modifica- » tions, voilà, selon eux, l'élément, voilà le principe des êtres. Aussi pen- » sent-ils que rien ne naît ni ne périt véritablement, puisque cette nature » première subsiste toujours... Quant au nombre et au caractère propre des » éléments, ces philosophes n'en sont pas d'accord. Thalès, fondateur de » cette philosophie, regarde l'eau comme le premier principe... Anaximène » établit que l'air est antérieur à l'eau et qu'il est le principe premier des » corps simples. Héraclite d'Éphèse admet que le premier principe est le » feu. Empédocle reconnaît quatre éléments, ayant ajouté la terre à ceux que

imaginèrent que des atomes, des corps indivisibles, des molécules crochues ou poreuses, forment, par leur ensemble, la nature du monde visible. Les atomes venant à se réunir ou à se séparer, produisent les naissances et les morts, et les corps les plus durables ne doivent leur consistance qu'à la vigueur de leur mutuelle étreinte (1) : vraie toile d'araignée, qu'ourdissent ces écrivains, qui donnent au ciel, à la terre et à la mer des principes si faibles et de si peu de consistance ! C'est qu'ils ne surent pas dire : *Au commencement Dieu fit le ciel et la terre.* Trompés par leur igno-

» nous avons nommés. Anaxagore prétend que le nombre des principes est » infini. » (Aristote, *Métaphysique*, I, 3, *trad. de MM. Pierron et Zévort.*)

Anaxagore reconnut bien une intelligence suprême : mais « il s'en sert » comme d'une machine pour la formation du monde. » (Aristote, Ibid., 4.) « Je vois, dit de lui Socrate, un homme qui n'emploie l'intelligence à aucun » usage, et qui donne pour cause à l'arrangement de l'univers, non des causes » véritables, mais des airs, des éthers, des eaux et toutes sortes de choses » aussi étranges. » (Platon, *Phédon*, 47.)

(1) Leucippe et Démocrite (Diogène Laerte, IX, 30 et 44); Épicure (Ibid., X, 39 et suiv. LXIX et suiv.)

« Tels sont, dit Cicéron, les oracles des physiciens. Qu'ils soient vrais ou » faux, c'est ce que j'ignore. Toujours est-il qu'ils sont plus vraisemblables » que ces prétendus corpuscules, les uns polis, les autres rudes, ceux-ci » ronds, ceux-là terminés en angles, quelques-uns courbes et comme cro- » chus, dont Démocrite et avant lui Leucippe ont eu la hardiesse de nous » dire que le concours fortuit avait formé le ciel et la terre sans être déter- » miné par un agent. » (*De la nature des Dieux*, I, 24.)

« Toute sa physique, dit-il plus loin d'Épicure, n'est-ce pas Démocrite » tout pur, à quelques changements près, comme l'inclinaison des atomes, » dont il est l'inventeur ? » (Ibid., 1, 26.)

Saint Basile n'avait pas seulement appris dans la Genèse, mais encore dans les Néo-Platoniciens, ses premiers maîtres, la vanité de ces systèmes. Il lisait dans Plotin : « Rapporter tout à des causes corporelles, qu'on les » appelle atomes ou éléments, et de leur mouvement désordonné faire naître » l'ordre, la raison et l'âme qui dirige, c'est une chose absurde et impos- » sible dans l'une comme dans l'autre hypothèse. » (*Enn.* III, l. I, 3.)

rance de la Divinité, il leur semblait que rien ne gouvernait et ne régissait l'univers et que tout était emporté au hasard.

Pour nous mettre en garde contre cette erreur, l'écrivain de la création, dès les premiers mots, éclaire notre raison du nom de Dieu : *Au commencement Dieu fit.* Quel bel ordre ! Il établit d'abord un commencement, afin que l'on ne croie pas que le monde n'en a point eu. Puis il ajoute : « *Fit,* » pour montrer que ce qui fut fait est la moindre partie de la puissance du Créateur. De même que le potier, après avoir fait avec une égale industrie un grand nombre de vases, n'a épuisé ni son art, ni son talent ; ainsi le Fabricateur de l'univers, dont la puissance créatrice, loin d'avoir un monde pour mesure, peut se déployer à l'infini, n'eut besoin que d'un signe de sa volonté pour donner l'être aux immensités du monde visible. Si donc le monde a un commencement, et s'il a été créé, cherche qui lui a donné ce commencement, quel en a été le Créateur ; ou plutôt, dans la crainte que les raisonnements humains ne t'écartent de la vérité, Moïse prévient toute surprise, en gravant dans nos âmes, comme un sceau et un préservatif, le nom vénérable de Dieu : *Au commencement Dieu fit.* C'est lui, c'est la nature bienheureuse, la bonté sans mesure, digne objet d'amour pour tous les êtres doués de raison, la beauté la plus désirable, le principe de tout ce qui existe, la source de la vie, la lumière intellectuelle, la sagesse impénétrable, c'est Dieu qui *au commencement fit le ciel et la terre.*

III. Ne t'imagine donc pas, ô homme, que le monde visible soit sans commencement ; et, parce que les corps célestes

se meuvent d'un cours circulaire, et qu'il est difficile à nos sens de saisir le point où commence le cercle, ne crois pas que les corps, emportés d'un mouvement circulaire, soient sans commencement, de leur nature. Sans doute, le cercle (j'entends la figure plane décrite par une seule ligne) échappe à nos sens et il nous est impossible de trouver où il commence, où il finit ; mais nous ne devons pas pour cela le supposer sans commencement. Bien qu'il échappe à nos sens, il commence réellement au point d'où est parti celui qui du centre l'a décrit avec un rayon (1). Ainsi, en voyant les corps qui se meuvent en cercle revenir toujours sur eux-mêmes, sans interrompre un seul instant la régularité de leur cours, ne va pas faussement t'imaginer que le monde n'a ni commencement, ni fin. *Car la figure de ce monde passe* (2), et *le ciel et la terre passeront* (3). Les dogmes de la consommation et du renouvellement du monde sont annoncés dans ces courtes paroles, mises en tête du récit inspiré : *Au commencement Dieu fit.* Ce qui a pris naissance dans le temps est condamné à périr dans le temps (4); s'il y a commencement, ne doute pas de la fin.

A quoi servent donc la géométrie, les calculs de l'arithmétique, tant de travaux sur les solides, la fameuse astronomie, cette laborieuse vanité, si ceux qui les cultivent ont imaginé que ce monde visible est co-éternel au Créateur de toutes choses, à Dieu lui-même ; s'ils accordent à ce monde

(1) Aristote (*Du Ciel*, I, 5) prouve qu'un corps qui se meut circulairement n'est pas infini. « Il finit, dit-il, à la fin du chapitre 9, au point où il a » commencé. »

(2) I *Corinth.* VII, 31. — (3) Saint Matthieu, XXIV, 35.

(4) Aristote, *Du Ciel*, I, 12.

borné, qui a un corps matériel, la même gloire qu'à la nature incompréhensible et invisible ; s'ils ne peuvent pas même concevoir qu'un tout dont les parties sont sujettes à la corruption et au changement, finira de toute nécessité par subir lui-même le sort de ses parties ? Mais *ils ont été si vains dans leurs raisonnements, leur cœur insensé a été si rempli de ténèbres, et, tout en se disant sages, ils ont été si fous* (1), qu'ils ont affirmé, les uns que le ciel existe avec Dieu de toute éternité (2), les autres qu'il est Dieu lui-même, sans commencement ni fin, et l'auteur de l'économie répandue dans tous les êtres (3).

(1) *Romains*, I, 22.

(2) Aristote résume ainsi son premier livre *Du Ciel :* « Ainsi donc le » ciel entier n'a pas commencé et ne peut périr ; il est un et éternel. » (*Du Ciel*, II, 1.) Plotin admet avec Aristote que « le monde, être corporel, a toujours existé et existera toujours. » Mais il rapporte à Dieu la cause de sa perpétuité. « Comment l'Ame, dit-il, pourrait-elle laisser tomber dans le » néant quelqu'une des choses qui ont été une fois placées en elle ? »

(3) Les Stoïciens, pour lesquels l'Éther était le seul principe animé de la nature. « Zénon veut que Dieu soit l'Éther. » (Cicéron, *De la Nature des Dieux*, I, 14) « Cléanthe avance d'abord que c'est le monde même qui est » Dieu ; ensuite que c'est l'Intelligence et l'Ame de la nature, et ailleurs » que le Dieu le plus certain que nous ayons, c'est le feu céleste, l'Éther, » qui est le dernier et le plus élevé de tous les êtres, qui s'étend de tous » côtés, qui fait l'extrémité de tout, qui ceint et embrasse tout. » (Ibid.) « Chrysippe dit que Dieu, c'est le monde lui-même et cette Ame dont il est » pénétré ; que c'est le principe qui agit en tout, et qui conserve tout ; que » c'est le feu et cet Éther, dont j'ai déjà parlé. » (Ibid., 16.)

Il n'y a pas là contradiction. Le monde, disaient les Stoïciens, étant ce qu'il y a de meilleur, est doué de raison, sage, heureux, éternel. (Ibid., II, 8.) « L'univers est donc animé. Celui de ses éléments, qui pénètre et » vivifie tout, a donc la souveraine raison en partage. Voilà par où l'univers » est Dieu... Ce feu est lui-même le principe de son agitation, et elle ne » lui vient nullement d'ailleurs. » (Ibid., 11.)

« Telle était, suivant les Stoïciens, l'Ame du monde. Cette intelligence, cette raison qu'ils croyaient répandue dans la nature, qu'était-ce ? Rien autre chose que le feu de l'Éther qui pénètre tous les corps ; ou plutôt, rien

IV. Un jour, sans nul doute, toute cette sagesse mondaine, aggravera pour eux la terrible condamnation, puisque, voyant si clair dans de vaines sciences, ils ont d'eux-mêmes fermé les yeux à la connaissance de la vérité. Ces hommes qui mesurent les distances des astres, qui décrivent les étoiles, et celles de l'Ourse, toujours brillantes à nos yeux, et celles du pole méridional, visibles pour les habitants de ces contrées et inconnues pour nous ; qui partagent la zone boréale et le cercle du zodiaque en une infinité de divisions ; qui observent avec exactitude le cours des astres, leurs stations, leurs déclinaisons, leurs retours et le temps que chaque planète met à exécuter sa révolution ; ces hommes, dis-je, ont tout découvert, hors une chose : c'est que Dieu est le Créateur de l'univers et le juste Juge qui, selon leur mérite, rémunère tous les actes de la vie. Ils n'ont pas su non plus s'élever à l'idée de la consommation, conséquence de la doctrine du jugement, et dire qu'il faut nécessairement que le monde change, si les âmes doivent passer de cette vie à une vie nouvelle. En effet, comme la nature de la vie présente a de l'affinité avec ce monde, ainsi dans la vie future nos âmes jouiront d'un sort conforme à leur nouvel état. Mais ils sont si loin de s'appliquer à ces vérités, qu'ils poussent de grands éclats de rire, quand nous leur annonçons la consommation du monde et la régénération du siècle. Puisque le principe précède naturellement ce qui en dérive, il était nécessaire qu'en nous parlant des choses qui prirent naissance dans le

autre chose que les lois mécaniques qu'ils attribuaient principalement au feu céleste, et suivant lesquelles tout se formait, tout agissait nécessairement. » (M.-J.-V. Le Clerc.)

temps, l'écrivain sacré mît cette parole en tête de son récit : *Au commencement Dieu fit.*

V. Il semble, en effet, que même avant ce monde il existait un ordre de choses dont notre esprit se peut faire une idée, mais dont nous ne pouvons rien dire, parce qu'il est trop élevé pour des hommes qui débutent et sont encore enfants dans la science (1). La naissance du monde a été précédée d'un état convenable aux puissances surnaturelles, dépassant les limites du temps, éternel et sans bornes. Le Créateur et l'artisan de toutes choses l'a orné de ses œuvres : il y créa la lumière spirituelle pour le bonheur des âmes qui aiment le Seigneur, les natures intellectuelles et invisibles, toute la hiérarchie des pures intelligences, qui dépassent la portée de notre esprit et dont nous ne pouvons même trouver les noms. Elles remplissent l'essence de ce monde invisible, comme nous l'apprend Paul : *Tout a été créé en lui, et les choses visibles et les choses invisibles, et les Trônes, et les Dominations, et les Principautés, et les Puissances, et les Vertus* (2), et la milice des anges, et l'ordre des archanges.

Il fallait enfin à ce monde ajouter un monde nouveau

(1) Origène aussi fait précéder le monde matériel par le monde intelligible ; mais ce monde intelligible n'est autre que le Verbe, principe de toutes les raisons des choses. « Tu chercheras, dit-il, si, dans un certain sens le » premier-né de la création n'est pas le monde intelligible, en ce sens sur- » tout que la sagesse est un système de pensées. Ce qui le prouverait, c'est » l'existence des raisons de toutes choses, selon lesquelles tout se fait par » Dieu, dans la sagesse, comme dit le Prophète. En sorte qu'en Dieu » résiderait un monde d'autant supérieur en variété et en beauté au monde » sensible, que la raison de l'univers pur de toute matière l'emporte sur le » monde matériel. » (*Saint Jean*, XIX, p. 5.)

(2) *Coloss.* I, 16.

qui fût et l'école où s'instruiraient les âmes des hommes, et le domicile des êtres destinés à naître et à mourir. Aussitôt fut créée, de la nature de ce monde et en rapport avec les animaux et les plantes qui le peuplent, la succession du temps, qui se presse et s'écoule sans cesse et ne s'arrête jamais dans son cours. N'est-ce pas là le temps où le passé n'est plus, l'avenir n'existe pas encore, et le présent échappe avant d'être connu ? Et telle est aussi la nature de ce qui vit dans le temps, condamnée à croître ou à périr, sans repos et sans stabilité certaine. Il convenait donc que les animaux et les plantes, obligés de suivre une sorte de courant, et emportés par le mouvement qui les mène à la naissance ou à la mort, vécussent dans un milieu dont la nature fût en rapport avec les êtres sujets au changement (1).

Aussi l'écrivain qui nous raconte avec tant de sagesse

(1) On sent ici l'inspiration de Platon. « L'auteur et le Père du monde, » dit le Philosophe athénien dans le Timée, voyant cette image des Dieux » éternels en mouvement et vivante, se réjouit, et, dans sa joie, il pensa à la » rendre encore plus semblable à son modèle... La nature du modèle était » éternelle, et le caractère d'éternité ne pouvait s'adapter entièrement à ce qui » a commencé. Dieu résolut donc de faire une image mobile de l'éternité, et, » par la disposition qu'il mit entre toutes les parties de l'univers, il fit de » l'éternité qui repose dans l'unité, cette image éternelle, mais divisible, que » nous appelons le temps. Avec le monde naquirent les jours, les nuits, » les mois et les années, qui n'existaient point auparavant. Ce ne sont là » que des parties du temps ; le passé, le futur en sont des formes passagères, » que, dans notre ignorance, nous transportons mal à propos à la substance » éternelle ; car nous avons l'habitude de dire : *Elle fut, elle est, elle sera.* » *Elle est*, voilà ce qu'il faut dire en vérité. Le passé et le futur ne con- » viennent qu'à la génération qui se succède dans le temps... Le temps a » donc été fait avec le monde, afin que, nés ensemble, ils finissent aussi » ensemble, si leur destruction doit arriver. » (*Timée, p.* 129 *de la traduc-* » *tion de M. Cousin.*)

Saint Basile trouvait encore cette question du temps admirablement développée dans Plotin (*Enn.*, II, l. VII, 10-12). Le temps, pour le philosophe

la naissance de l'univers, ne manque-t-il pas de mettre ces mots en tête de son récit : *Au commencement Dieu fit;* c'est-à-dire au commencement du temps. Car, s'il fait paraître le monde au commencement, ce n'est pas une preuve que sa naissance ait précédé celle de toutes les autres créatures ; il veut seulement nous dire qu'après le monde invisible et intellectuel, le monde visible, le monde des sens, a commencé d'être.

Le premier mouvement s'appelle commencement : *Le commencement de la bonne voie, c'est la pratique de la justice* (1). Les actions justes, en effet, sont les premiers pas vers la vie heureuse. On appelle encore commencement la partie essentielle et première d'où provient une chose, ce qu'est le fondement à la maison, la carène au vaisseau ; c'est en ce sens qu'il est dit : *Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur* (2), c'est-à-dire la piété est comme la base et le fondement de la perfection. L'art est aussi le *commencement* des travaux des artisans ; l'habileté de Béséléel *commença* la parure du tabernacle (3). Souvent même la fin utile qu'on se propose est le *commencement* des actions : ainsi, l'approbation de Dieu est le

alexandrin, est la vie de l'Ame, principe du monde matériel, considérée, dans le mouvement par lequel elle passe d'un acte à un autre. Fénelon a dit de même : « Le temps est le changement de la créature. » (*Existence de Dieu*, II, *ch.* V, 3.)

(1) *Prov.* XVI, 5. — (2) Ibid., I, 7.

(3) Ces définitions du mot ἀρχή, *principe, commencement,* sont empruntées à Aristote : « Principe se dit d'abord du point de départ de la chose : » ainsi, le principe de la ligne, du voyage... Le principe est encore la partie » essentielle et première d'où provient une chose : ainsi, la carène est le » principe du vaisseau, et le fondement celui de la maison... On appelle » encore principes, les arts, et, entre tous les arts architectoniques. » (*Métaphysique*, V, 1.)

commencement de l'aumône ; et la fin que nous montrent les promesses, celui de tout effort vertueux.

VI. Tels sont les différents sens du mot *commencement :* vois s'il n'a pas ici toutes ces significations. Tu peux connaître l'époque où commença la formation de ce monde, si, remontant dans le passé, tu mets tes soins à en trouver le premier jour. Tu trouveras ainsi quel a été le premier mouvement du temps ; puis que la création du ciel et de la terre en a été comme le fondement et la base ; ensuite, qu'une raison intelligente, comme te l'indique le mot *commencement*, *principe*, a présidé au bel ordre des choses visibles (1). Tu découvriras enfin que le monde n'a pas été conçu au hasard et sans raison, mais pour une fin utile et le plus grand avantage de tous les êtres, puisqu'il est réellement le gymnase où s'exercent les âmes raisonnables, l'école où elles connaissent Dieu ; puisque par le spectacle des choses visibles et sensibles, il conduit l'esprit, comme par la main, à la contemplation des choses invisibles. *Les perfections invisibles de Dieu*, dit l'Apôtre, *sont visibles depuis la création du monde par l'idée que ses œuvres nous en donnent* (2).

(1) C'était ainsi qu'Origène entendait le mot ἀρχή. « Quel est le principe » de toutes choses, disait-il dans une homélie qui ne nous est parvenue que » dans la traduction latine de Ruffin, sinon notre Seigneur et le sauveur » universel, Jésus-Christ, le premier-né de toute créature ? C'est dans ce » principe, c'est-à-dire, dans son Verbe, que Dieu fit le ciel et la terre, » comme l'évangéliste Jean le dit au commencement de son Évangile : *Dans « le principe était le Verbe...* Il ne s'agit donc point ici d'un commen- » cement temporel. » (Origène, Ed. D. D. Caroli et Caroli Vincentii Delarue, t. II, p. 52.)

(2) *Romains*, I, 20.

Peut-être ces mots : *Au commencement Dieu fit*, ont-ils en vue le rapide et imperceptible moment de la création. Le commencement, en effet, est indivisible et instantané. Le commencement du chemin n'est pas encore le chemin, et celui de la maison n'est pas la maison ; ainsi le commencement du temps n'est pas encore le temps et même n'en est pas la moindre partie. Si quelque contradicteur nous dit que le commencement est un temps : il doit alors, qu'il le sache bien, le soumettre aux divisions du temps, lui donner un commencement, un milieu et une fin. Or il est ridicule d'imaginer un commencement du commencement. De plus, si l'on partage en deux le commencement, on en fait deux au lieu d'un, ou plutôt on en fait plusieurs, on en fait une infinité, tout ce qui se partage étant divisible à l'infini. Ainsi donc, s'il est dit : *Au commencement Dieu fit*, c'est pour nous apprendre qu'à la volonté de Dieu le monde surgit en moins d'un instant ; et c'est pour rendre ce sens plus clair que d'autres interprètes ont dit : *Dieu fit sommairement*, c'est-à-dire en masse et en un moment (1). Mais assez sur le commencement, malgré la richesse de la matière.

VII. Parmi les arts, les uns ont en vue la création, d'autres la pratique, les autres la théorie (2). La fin des derniers

(1) Saint Basile a ici en vue Aquila, Théodotion et Symmaque. Les Hexaples nous ont conservé le texte d'Aquila : Ἐν κεφαλαίῳ ἔκτισεν ὁ θεὸς σὺν τὸν οὐρανὸν καὶ σὺν τὴν γῆν. Cette opinion que le monde avait été créé en un instant ne manquait pas d'autorités dans l'antiquité. A Origène, à saint Athanase, à saint Grégoire de Nysse, à saint Augustin, que nous avons cités plus haut (*Étude*, *p.* 264 et 265), il faut joindre encore Philon et saint Ambroise.

(2) « Toute conception intellectuelle a en vue ou la pratique, ou la créa- » tion, ou la théorie. » (Aristote, Métaphys., VI, 1.)

est le travail de la pensée ; celle des seconds, le mouvement même du corps. Vient-il à cesser : tout s'arrête, rien ne paraît plus aux regards. Ainsi, la danse et la musique ne laissent rien après elles et n'ont d'autre fin qu'elles-mêmes. Dans les arts créateurs, au contraire, l'œuvre subsiste encore après l'opération. Telle est l'architecture, tels sont les arts qui travaillent le bois et l'airain, celui de tisser, tous ceux enfin qui, même quand l'artisan a disparu, suffisent pour te montrer une intelligence industrieuse, et te faire admirer dans son œuvre l'architecte, le fondeur ou le tisserand. Ainsi donc, pour montrer que le monde est une œuvre d'art, proposée à la contemplation de tous les êtres et destinée à faire connaître la sagesse de celui qui l'a faite, le sage Moïse ne se sert pas d'un autre mot : *Au commencement*, dit-il, *Dieu fit ;* il ne dit pas : *Dieu travailla, Dieu forma*, mais *Dieu fit.* Parmi ceux qui ont imaginé que le monde coexistait avec Dieu de toute éternité, beaucoup prétendent qu'il n'a pas été fait par Dieu, mais qu'il existe spontanément comme l'ombre de sa puissance. Dieu, disent-ils, en est la cause, mais une cause involontaire, comme le corps est celle de l'ombre, la flamme celle de la splendeur (1). C'est pour remédier à cette erreur que le

(1) Nous avons vu saint Basile, ou plutôt les premiers mots de la Genèse, renverser successivement les systèmes des Physiciens et des Atomistes, l'éternité du monde d'Aristote, le panthéisme des stoïciens. C'est maintenant le tour des Alexandrins. Jusqu'ici Platon seul reste debout. Pour les Alexandrins, Dieu est l'être même. C'est plutôt l'être unique que l'être le plus complet. « L'unité » ne pouvait être seule. Si elle était demeurée en elle-même, il n'y aurait pas » eu de multiple. C'est le propre de chaque nature d'engendrer ce qui la » suit ; de l'engendrer en vertu d'une puissance ineffable, sans rien perdre » de ce qu'elle est elle-même. Cette puissance ineffable, inépuisable, indivi- » sible, s'exerce sans que rien puisse l'arrêter, jusqu'à ce que, de généra-

Prophète s'exprime avec tant de précision : *Au commencement Dieu fit.* Il ne se contenta pas de donner l'être au monde : être bon, il fit une œuvre utile ; sage, ce qu'il y a de plus beau ; tout puissant, un chef-d'œuvre de puissance (1). Moïse te montre presque du doigt l'artisan suprême s'emparant de la substance de l'univers, établissant ses diverses parties dans un parfait accord et de leur ensemble faisant résulter un concert harmonieux.

Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. En nommant les deux extrêmes, il embrasse la substance du monde entier, accordant au ciel le privilége de l'aînesse et mettant la terre au second rang. Tous les êtres intermédiaires ont été créés avec les extrémités. Ainsi, quoiqu'il ne soit pas question des autres éléments, du feu, de l'eau et de l'air, pense qu'ils étaient confondus tous ensemble, et tu trouveras encore dans la terre de l'eau, de l'air et du feu. Le feu jaillit des pierres ; le fer, qui sort aussi de la

» tion en génération, les limites du possible soient atteintes. » (Plotin, *Enn.* IV, l. VIII, 6.) Ailleurs, Plotin représente Dieu sous l'image du soleil qui émet ses rayons sans rien perdre de sa substance. (*Enn.* V, l. III, 15.) « Dieu n'a pas fait le monde volontairement ; il n'a pas pu ne pas le faire ; il était dans sa nature de le produire ἐν τῇ φύσει ἦν τὸ ποιεῖν. » (*Enn.* II, l. IX, 4.) Ainsi, l'être infini, la pensée éternelle ayant pour objet tous les intelligibles, l'activité éternelle ayant pour terme l'éternelle génération du mobile, produit le monde nécessairement, sans commencement ni fin. Il ne pouvait ni ne pas le faire, ni le faire autre.

Spinoza dira de même : « Les choses qui ont été produites par Dieu, n'ont » pu l'être d'une autre façon, ni dans un autre ordre. » (*Éthiq. De Dieu*, prop. 33.)

(1) « Celui qui est parfait en bonté n'a pu et ne peut rien faire qui ne » soit très-bon. Il organisa l'univers de manière à ce qu'il fût, par sa con- » stitution même, l'ouvrage le plus beau et le plus parfait. » (Platon, *Timée*, *p.* 119 *de la trad. de M. Cousin.*)

terre, produit par le frottement des milliers d'étincelles. Chose merveilleuse ! Le feu, renfermé dans les corps, y reste caché sans les endommager ; il n'en est pas plus tôt sorti, qu'il consume ce qui l'avait conservé. La terre contient de l'eau : apprenons-le de ceux qui creusent des puits. Elle contient de l'air : vois, quand elle est humide, les vapeurs qu'elle exhale à la chaleur du soleil (1). Maintenant, comme par leur nature, le ciel occupe la partie la plus élevée de l'espace, et la terre la plus basse (on voit, en effet, tout ce qui est léger monter vers le ciel, et les corps pesants tomber à terre) ; comme le haut et le bas sont les points les plus opposés, il suffit de faire mention des parties naturellement les plus éloignées, pour comprendre tout ce qui remplit l'intervalle. Ne demande donc pas l'énumération de tous les éléments : devine, par ce qu'indique l'Écriture, ce qu'elle passe sous silence.

VIII. *Au commencement Dieu fit le ciel et la terre.* Si nous voulions rechercher l'essence de chacun des êtres qui s'offrent à notre contemplation ou tombent sous nos sens, nous serions entraînés dans de longues digressions, et la solution de ce problème nous demanderait plus de paroles que tout ce qui nous reste à examiner, sans même servir à

(1) « Nous voyons que l'élément que nous avons appelé eau, en se congelant, devient, à ce qu'il semble, des pierres et de la terre ; la terre » dissoute et décomposée s'évapore en air ; l'air enflammé devient du feu ; » le feu comprimé et éteint redevient de l'air ; à son tour, l'air condensé et » épaissi se transforme en nuage et en brouillard ; les nuages, en se condensant encore plus, s'écoulent en eau ; l'eau se change de nouveau en » terre et en pierres ; tout cela forme un cercle, dont toutes les parties ont » l'air de s'engendrer l'une l'autre. » (Platon, Timée, *p.* 153, *de la trad. de M. Cousin.*)

l'édification de l'Église. Sur l'essence du ciel, nous nous en tenons à ce que dit Isaïe, qui, dans un langage simple, nous donne une idée suffisante de sa nature : *Celui qui a consolidé le ciel comme de la fumée* (1) ; c'est-à-dire, Celui qui a créé une substance déliée, sans solidité ni densité pour en former le ciel. Sur sa forme, nous nous contentons aussi de ce que dit le même prophète à la louange de Dieu : *Celui qui a posé le ciel comme une voûte* (2). De même, au sujet de la terre, prenons la résolution de ne pas nous tourmenter à connaître son essence, de ne pas fatiguer notre raison à la recherche de la substance qu'elle recouvre. Ne lui cherchons pas une nature dépouillée de qualités, sans qualité par elle-même ; mais sachons que tous les phénomènes dont nous la voyons revêtue, concourent à lui donner l'être et complètent son essence. Essaie d'enlever par la raison chacune des qualités qu'elle présente, tu arriveras au néant. Enlève le noir, le froid, la pesanteur, la densité, les qualités qui concernent le goût, en un mot, toutes celles que nous lui voyons, la substance s'évanouit (3).

Si je te fais laisser ces vaines questions, ce n'est pas pour

(1) Isaïe, LI, 6. — (2) Ibid., XL, 20.

(3) « Supprimez la longueur, la largeur, la profondeur, il ne reste rien » absolument, sinon ce qui était déterminé par ces propriétés. Sous ce point » de vue, la matière est nécessairement la seule substance ; et j'appelle » matière, ce qui n'a de soi, ni forme, ni quantité, ni aucun des caractères » qui déterminent l'être : car il y a quelque chose dont chacun de ces ca- » ractères est un attribut, quelque chose qui diffère dans son existence de » l'être selon toutes les catégories. Tout le reste se rapporte à la substance ; » la substance se rapporte à la matière. La matière première est donc, ce » qui en soi n'a ni forme, ni quantité, ni aucun autre attribut. » (Aristote, *Métaphysique*, VII, 3.)

t'engager à rechercher le point d'appui de la terre. L'esprit serait saisi de vertige en voyant ses raisonnements se perdre sans fin. Dis-tu que la terre repose sur une couche d'air (1) : comment alors cette substance molle et sans consistance résiste-t-elle au poids énorme qui la presse? comment ne s'échappe-t-elle pas de toutes parts pour se soustraire à cet affaissement et se répandre sur la masse qui l'accable? Supposes-tu que l'eau soit le fondement de la terre (2) : tu auras toujours à te demander comment un corps si lourd et si épais n'enfonce point dans l'eau, comment une masse d'une telle pesanteur est retenue par une nature plus faible qu'elle. Puis tu chercheras une base à cette eau, et tu seras encore embarrassé pour dire sur quel appui repose son fond.

IX. Supposes-tu qu'un corps plus lourd empêche la terre de tomber dans l'abîme : pense que cet appui a besoin lui-même d'un soutien qui le supporte et l'empêche de tomber. En avons-nous imaginé un : notre raison demande encore ce

« Ainsi, il y a accord unanime relativement à la substance considérée » comme sujet et comme matière, et cette substance n'existe qu'en puissance. » (Ibid., VIII, 2.)

On le voit, quand saint Basile dit qu'en dépouillant la substance de ses qualités, on arrive au néant, il ne fait qu'aller un peu plus loin qu'Aristote. Qu'est-ce, en effet, pour Aristote, que la substance, la matière première? Elle n'est rien en acte, elle est tout en puissance. Elle n'est pas le néant, mais le moindre être, le plus voisin du néant.

(1) « Anaximène, Anaxagore et Démocrite disent que ce qui fait reposer » la terre, c'est sa largeur. Elle ne divise pas, mais couvre l'air inférieur. » (Aristote, *Du Ciel*, II, 13.)

Épicure disait aussi que la terre était portée sur l'air. (Diog. Laert. X, 74.)

(2) « D'autres disent qu'elle est étendue sur l'eau. C'est une très-ancienne » opinion, attribuée à Thalès de Milet, qu'elle nage comme du bois, ou une » matière semblable. » (Aristote, *Du Ciel*, II, 13.)

qui le supporte, et nous tombons ainsi dans l'infini, imaginant toujours une base à la dernière que nous avons trouvée (1). Et plus nous avançons dans notre raisonnement, plus nous sommes obligés de donner de force à cette base, afin qu'elle puisse supporter toute la masse qui pèse sur elle. Mets donc des bornes à ta pensée, et que ta curiosité n'encourre pas les reproches de Job. O toi qui sondes ces profondeurs incompréhensibles, ne te fais pas demander : *Où sont les anneaux qui soutiennent le monde* (2)? Si jamais tu entends dans les psaumes : *C'est moi qui ai consolidé les colonnes de la terre* (3), vois dans ces colonnes la puissance qui la soutient. Car, que signifie cet autre passage : *Il lui a donné la mer pour fondement* (4), sinon que l'eau est répandue tout autour de la terre ? Comment donc l'eau, l'élément fluide, qui de sa nature coule sur toutes les pentes, reste-t-elle ainsi suspendue sans jamais s'écouler ? Tu ne réfléchis pas que la terre, suspendue par elle-même (5), jette ta raison dans un égal et même dans un plus grand embarras, puisque de sa nature, elle est plus pesante. Mais admettons que la terre repose sur elle-même, ou disons qu'elle flotte sur les eaux : il nous faut toujours rester fidèles à la pensée de la piété et reconnaître que tout est soutenu par la puissance du Créateur (6).

(1) C'était l'opinion de Xénophane de Colophon ; il disait que la terre n'a pas de fond et que ses racines s'étendent à l'infini. (Aristote, *Du Ciel*, II, 13.)

(2) Job, XXXVIII, 6. — (3) *Ps.* LXXIV, 4. — (4) *Ps.* XXIII, 2.

(5) « Les Pythagoriciens disent que le feu occupe le centre du monde et » que la terre est une étoile qui, en tournant autour de son centre, forme le » jour et la nuit. Ils placent aussi une autre terre à l'opposé de celle-ci, et ils » l'appellent antichtone. » (Aristote, *Du Ciel*, II, 13.)

(6) « L'un (Empédocle) environne la terre d'un tourbillon produit par le ciel

Répondons-nous donc à nous-mêmes, répondons à ceux qui nous demandent sur quel appui repose cette masse énorme : *Les confins de la terre sont dans la main du Seigneur* (1). C'est une doctrine aussi infaillible pour nous donner l'intelligence que profitable à nos auditeurs.

X. Ce n'est pas qu'il y ait des physiciens qui donnent avec un grand étalage de mots les raisons de l'immobilité de la terre. Placée au milieu de l'univers, et ne pouvant incliner plus d'un côté que de l'autre, parce que son centre est partout à la même distance de sa surface, il lui faut nécessairement reposer sur elle-même, puisque, d'un poids partout égal, il lui est impossible de pencher d'aucun côté. Ce n'est pas sans raison et par hasard que la terre occupe le centre du monde ; c'est sa position naturelle et nécessaire. Comme le corps céleste occupe l'extrémité supérieure de l'espace, tous les corps pesants que nous supposerons tomber de ces régions élevées, viendront de toutes parts se réunir au centre, et le point vers lequel se portent les parties, verra évidemment s'y précipiter toute la masse. Si les pierres, le bois, tous les corps terrestres tombent de haut en bas, il faut que ce soit la place propre et naturelle de la terre tout entière. Si, au contraire, un corps léger part du centre, il est évident qu'il se portera vers les parties supérieures. Ainsi,

» et la suppose fixe au centre ; l'autre (Anaximène), la conçoit comme une » large huche, à laquelle il donne l'air pour base : mais quelle puissance a » ainsi disposé toutes ces choses le mieux possible ? C'est à quoi ils ne son- » gent point ; ils ne reconnaissent pas la trace d'une force supérieure, et » croient trouver un Atlas plus fort, plus immortel et plus capable de soutenir » le monde ! » (Platon, *Phédon, trad. de M. Cousin*, p. 280.)

(1) *Psaume* XCIV, 4.

les corps pesants se meuvent de haut en bas, et, suivant ce raisonnement, le bas n'est autre que le centre du monde. Ne sois donc pas surpris que la terre ne tombe jamais : elle occupe le centre de l'univers, sa place naturelle. De toute nécessité, il lui faut rester à sa place, à moins qu'un mouvement contre nature ne l'en fasse sortir (1). S'il y a quelque chose dans ce système qui te paraisse probable, réserve ton admiration pour le principe d'un si bel ordre, pour la sagesse de Dieu. Les grands spectacles ne nous frappent pas moins, quand nous avons découvert quelque chose de leur merveilleux mécanisme. En est-il autrement? Préférons la simplicité de la foi aux démonstrations de la raison.

XI. Nous pourrions dire la même chose du ciel. Avec quel bruit de paroles les sages du monde ont discuté sur sa nature! Les uns ont dit qu'il était composé des quatre éléments, tangible et visible, participant de la terre par

(1) « Le monde étant sphérique, le centre, également distant de toutes les » parties de la circonférence, doit être considéré comme opposé à chacune » d'elles... Si on suppose un corps solide placé en équilibre au milieu de » l'univers, il n'inclinera vers aucun point de la circonférence, puisque tous » ces points sont parfaitement égaux... C'est là qu'est la terre, notre nour- » rice, roulée autour de l'axe qui traverse tout l'univers. » (Platon, *Timée*.)

« Les parties de la terre et sa masse tout entière se portent naturellement » vers le centre de l'univers. C'est précisément là ce qui fait qu'elle occupe » le milieu du monde. Du moment que leur centre est commun, se deman- » dera-t-on vers quel centre les corps pesants et les parties de la terre se » portent naturellement ? Vers celui de l'univers, ou vers celui de la terre ? » C'est nécessairement vers celui de l'univers. Car les corps légers et le feu, » dont la direction est contraire à celle des corps pesants, se portent aux » extrémités de l'espace qui enveloppe le centre. Mais il arrive que ce point » est à la fois le centre de la terre et celui de l'univers. Si donc les corps » pesants se portent ves le centre de la terre, c'est par accident, parce que » la terre a son centre au centre de l'univers. » (Aristote, *Du Ciel*, II, 14.)

sa solidité, du feu puisqu'il frappe la vue, de l'air et de l'eau par leur mélange (1). D'autres, rejetant ce système comme invraisemblable, ont introduit dans le monde, pour en former le ciel, un cinquième élément de leur façon. Il existe, disent-ils, un corps céleste qui n'est ni du feu, ni de l'air, ni de la terre, ni de l'eau, en un mot, aucun des corps simples. Ceux-ci, en effet, ont leur mouvement naturel en ligne droite, les corps légers de bas en haut, les corps pesants de haut en bas ; or, ce mouvement de haut en bas ou de bas en haut, ne ressemble pas au mouvement circulaire : il y a entre eux la plus grande différence. Il faut donc que des corps dont le mouvement naturel est si différent, diffèrent aussi dans leur essence. Mais, disent-ils, il n'est pas même possible de supposer que le ciel soit formé des corps primitifs que nous appelons éléments, parce que la réunion de forces contraires ne saurait produire un mouvement régulier et facile, chacun des éléments recevant de la nature une impulsion différente. Aussi, est-ce un travail que de maintenir les corps composés dans un mouvement continuel, parce qu'il est impossible de mettre un seul de leurs mouvements d'accord et en harmonie avec tous ceux qui le contrarient ; parce que celui qui convient à une partie

(1) « C'est de ces quatre éléments, réunis de manière à former une proportion, qu'est sortie l'harmonie du *ciel*, l'amitié qui l'unit si intimement » que rien ne peut le dissoudre, si ce n'est celui qui a formé ses liens. » L'ordre du *ciel* est composé de ces quatre éléments pris chacun dans sa » totalité : Dieu a composé le *ciel* de tout le feu, de toute l'eau, de tout » l'air et de toute la terre. » (Platon, *Timée*, p. 122.)

Il faut, toutefois, remarquer que le mot Οὐρανὸς veut dire à la fois *ciel* et *monde* ; et que ce dernier mot, qui est celui dont se sert M. Cousin dans sa traduction, serait ici le véritable.

légère, est en lutte avec celui d'une partie plus pesante. Si nous nous élevons, nous sommes arrêtés par le poids de l'élément terrestre; si nous nous portons en bas, nous violentons la partie ignée de notre être, en la faisant descendre contre sa nature. Or, cette lutte des éléments amène leur dissolution. Un corps violenté et mis en opposition avec la nature, après une courte, mais énergique résistance, s'est bientôt dissous en autant de parties qu'il avait d'éléments, chacun d'eux s'empressant de retourner à sa place naturelle. C'est la force de ces raisons, disent eux-mêmes les inventeurs du cinquième élément, de l'élément du ciel et des astres, qui les a contraints de rejeter le système de leurs devanciers et d'avoir recours à leur propre hypothèse (1). Mais voici qu'un autre beau parleur s'élève contre elle, la dissipe et la détruit pour en faire prédominer une nouvelle de son invention.

N'entreprenons pas de les suivre, sous peine de tomber dans les mêmes frivolités; laissons-les se réfuter l'un l'autre, et, sans nous inquiéter des substances, disons avec Moïse : *Dieu fit le ciel et la terre*. Glorifions la sagesse et l'industrie du suprême artisan; par la beauté des choses visibles, élevons-nous à la beauté souveraine; par la grandeur des corps sensibles et bornés, concevons l'Être infini

(1) On reconnaît dans tout ce qui précède le cinquième élément d'Aristote, qu'Apulée (*Du Monde*, p. 708) définit ainsi : « Elementum non unum ex » quatuor quæ nota sunt cunctis, sed longe aliud, numero quintum, ordine » primum, genere divinum et inviolabile. » (*Voy.* M. Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique d'Aristote*, t. II, p. 150.) Plotin, qui rejette cette *quintessence*, admet, pour empêcher l'écoulement des corps, le mouvement circulaire du ciel, qui a ce mouvement, dit-il, « parce qu'il est dans la nature des choses célestes de se mouvoir circulairement. » (*Enn.* II, l. I, 7; l. II.)

dont l'immensité et la toute-puissance surpassent tous les efforts de l'imagination. Car, si nous ignorons la nature des choses créées, les objets qui de toutes parts tombent sous nos sens sont si merveilleux, que l'esprit le plus pénétrant reste au-dessous du moindre phénomène du monde, soit qu'il veuille en donner une explication convenable, soit qu'il essaie d'en louer dignement le Créateur, à qui appartiennent toute gloire, tout honneur et toute puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE

LA TERRE ÉTAIT INVISIBLE ET INFORME.

I. Exorde tiré de l'homélie précédente. — Telle est la profondeur des premiers mots de l'Écriture que l'orateur désespérerait de pénétrer plus avant sans les promesses faites à ceux qui tentent de bien faire.

La terre était *informe*, parce qu'elle n'avait pas encore reçu sa parure naturelle ; *invisible*, soit parce que l'homme n'existait pas encore pour la contempler, soit parce qu'elle était cachée sous les eaux.

II. Ces mots *la terre était invisible et informe*, ne désignent pas la matière première des philosophes — Dieu a créé la matière du monde en harmonie avec la forme qu'il voulait lui donner.

III. Avec la terre, Dieu a créé les autres éléments. — Ce qui rendait la terre invisible, c'était l'eau, qui la couvrait ; ce qui la rendait informe, c'était encore l'eau, qui, par son excès, l'empêchait d'être féconde.

IV. Les ténèbres ne sont point une puissance ennemie, opposée de toute éternité à la Lumière, le Mal. — Impossibilité du dualisme. Deux principes rivaux s'entre-détruisent ou le plus fort anéantit le plus faible. — Le mal n'est ni incréé, ni engendré de Dieu : c'est un état de l'âme, opposé à la vertu.

V. Le mal moral ne dépend que de notre volonté. — La lumière a précédé la création du monde — Le corps du ciel, en interceptant cette lumière, a produit les ténèbres qui couvrirent les eaux.

VI. *L'esprit de Dieu était porté sur les eaux.* C'est le Saint-Esprit qui préparait la nature de l'eau à produire des êtres vivants.

VII. Création de la lumière. — Ce qu'il faut entendre par la parole et l'ordre de Dieu. — Beauté de la lumière.

VIII. Le jour formé du jour et de la nuit : image de l'éternité, jour sans fin.

I. Dans le peu de mots qui nous ont occupés ce matin, nous avons trouvé une telle profondeur de pensée, que nous désespérons de pénétrer plus avant. Si telle est l'entrée du sanctuaire, si le portique du temple a tant de grandeur et de magnificence, si l'éclat de sa beauté éblouit ainsi les yeux de l'âme, quel sera le saint des saints ? Qui osera tenter l'accès de l'inaccessible ? Qui portera son œil

dans l'interdit ? La vue en est vraiment interdite et la langue est impuissante à exprimer ce que l'esprit conçoit. Cependant, puisqu'il est des récompenses, et des plus désirables, réservées par le juste Juge à la seule intention de bien faire, n'hésitons pas à poursuivre nos recherches. Bien que nous restions au-dessous de la vérité, si, avec l'aide de l'Esprit, nous ne nous écartons pas de la pensée de l'Écriture, nous mériterons nous-mêmes de n'être pas rejetés, et, avec le secours de la grâce, nous contribuerons à l'édification de l'Église de Dieu.

La terre, dit l'Écriture, *était invisible et informe*. Le ciel et la terre ont été créés sans distinction ; comment donc le ciel est-il parfait, tandis que la terre est encore inachevée et incomplète ? En un mot, quel était cet état informe de la terre ? et pour quelle raison était-elle invisible ? La beauté parfaite de la terre, c'est sa fertilité ; ce sont les milliers de plantes qu'elle fait germer, les arbres productifs et stériles qu'elle élève dans les airs, le coloris et le parfum des fleurs, enfin tout ce qui, un peu plus tard, doit, à la voix de Dieu, sortir de la terre et parer le sein de cette mère féconde. Comme rien de tout cela n'existait encore, l'Écriture a raison d'appeler la terre informe. Nous pourrions dire aussi du ciel qu'il était encore imparfait et n'avait point reçu sa parure naturelle, puisqu'alors il ne resplendissait pas de l'éclat du soleil et de la lune et que les chœurs des astres ne formaient point sa couronne : ces corps brillants n'étaient pas créés (1). Aussi

(1) « Et tous les astres dont se couronne le ciel, » avait dit Homère (*Iliade*, XVIII, v. 485).

ne manquerais-tu pas à la vérité, en disant que le ciel aussi était informe. La terre était invisible pour deux motifs : soit parce que l'homme, son spectateur, n'existait pas encore ; soit parce que, submergée sous les eaux qui flottaient à sa surface, elle ne pouvait être vue : car les eaux n'avaient pas encore été rassemblées dans les bassins où Dieu les réunit depuis et leur donna le nom de mers. Qu'apelle-t-on invisible? D'abord, ce que ne peuvent apercevoir les yeux de la chair, notre âme, par exemple ; puis, ce qui, visible de sa nature, est caché par un corps qui le recouvre, comme le fer dans les profondeurs de la terre. C'est en ce sens, parce qu'elle était cachée sous les eaux, que la terre était encore invisible. Cependant, comme la lumière n'existait pas encore, et que la terre gisait dans les ténèbres, à cause de l'obscurité de l'air, il ne serait pas étonnant que ce motif l'ait fait appeler invisible par l'Écriture.

II. Mais les corrupteurs de la vérité, qui, incapables de soumettre leur raison à l'Écriture, détournent, à volonté, le sens des livres saints, prétendent que ces mots désignent la matière. C'est elle, disent-ils, qui, de sa nature, est invisible et informe, sans qualité par elle-même, dénuée de forme et d'apparence (1). L'artisan suprême, la

Platon, dans le Timée, appelle *chœur de danses* les cercles décrits par les astres. Cette comparaison du monde avec un chœur de danses est longuement développée par Plotin. (*Enn.* IV, l. IV, 33-37.)

(1) Saint Basile n'attaque pas seulement ici les hérétiques, Marcion et les Manichéens, mais, avec eux, les philosophes qui semblent les avoir inspirés.

« La matière n'a aucune forme actuelle, mais elle peut les recevoir toutes. » (Platon, *Timée*.)

« La matière première est ce qui, en soi, n'a ni forme, ni quantité, ni au-

soumettant à l'action de sa sagesse, la revêtit d'une forme, l'organisa et ainsi donna l'être au monde visible (1).

Si la matière est incréée, elle a droit aux mêmes honneurs que Dieu, puisqu'elle lui est coéternelle. N'est-ce pas le comble de l'impiété ? Un être sans qualité, sans figure, l'extrême difformité, la laideur sans forme, pour me servir de leurs propres expressions, jouirait des mêmes prérogatives que Celui qui est la sagesse, la puissance et la beauté même, le Créateur et l'artisan de l'univers ? Ce n'est pas tout. La matière est-elle capable de toute la science de Dieu : c'est, en quelque sorte, élever sa substance à l'égal de l'inaccessible puissance de Dieu, puisqu'elle peut mesurer par elle-même toute l'étendue de l'intelligence divine. Est-elle insuffisante pour l'opération de Dieu : c'est tomber dans un plus absurde blasphème, puisque c'est condamner Dieu à ne pouvoir, faute de matière, accomplir ses ouvrages. L'impuissance de la nature humaine les a trompés. Chacun de nos arts s'exerce sur une matière déterminée, l'art du forgeron sur le fer, celui du charpentier sur le bois. Dans tous, autre est

» cun autre attribut. Elle n'est pas toutefois la négation de ces attributs, car » les négations ne sont des êtres que par accident. » (Aristote, *Metaphys.*, VIII, 2.)

Pour Plotin, la matière est également l'indéterminé pur. Elle n'est pas une quantité et n'a pas de quantité. (*Enn.* II, l. IV, 11.) Elle n'est pas une qualité et n'a pas de qualité (Ibid., 13). Elle est la privation complète de formes (Ibid., 14-17). Elle n'est pas le néant, mais la puissance de recevoir une forme. Elle est une disposition à devenir les autres choses. (Ibid., 16.)

(1) « Dieu, voulant que tout soit bon et que rien ne soit mauvais, autant » que cela est possible, prit la masse des choses visibles qui s'agitaient d'un » mouvement sans frein et sans règle, et, du désordre, il fit sortir l'ordre. » (Platon, *Timée*, p. 119 *de la trad. de M. Cousin.*)

le sujet, autre la forme, autre encore l'ouvrage qui résulte de la forme. La matière est prise au dehors, l'art donne la forme, et l'ouvrage se compose à la fois de la forme et de la matière (1).

Telle est l'idée qu'ils se font de l'œuvre divine. La forme du monde est due à la sagesse du suprême artisan ; la matière lui est venue du dehors ; et ainsi le monde résulte d'un double principe. Il a reçu du dehors son sujet et son essence, et de Dieu sa forme et sa figure. Ils en viennent ainsi à nier que le Dieu tout-puissant ait présidé à la formation de l'univers, et à prétendre qu'il n'a fait que mettre la dernière main à une œuvre commune, qu'il n'a contribué que pour une faible part à la naissance des êtres : incapables, par la bassesse de leurs raisonnements, d'élever leurs regards à la hauteur de la vérité. Ici-bas, les arts sont venus après les matières premières, introduits dans la vie par d'indispensables besoins. La laine existait, avant que l'art du tisserand vint la faire suppléer

(1) « Dans toute production, il y a une cause, un sujet, puis un être » produit... Il est impossible que rien se produise, si rien ne préexiste ; il est » évident qu'il faut de toute nécessité un élément préexistant. La matière est » un élément ; elle est le sujet, et c'est sur elle qu'a lieu la production. » (Aristote, *Métaphys.*, l. VII, 7.)

« Tout être qui devient a une cause productrice ; il a aussi un sujet ; enfin, » il devient quelque chose... Il est évident que la figure, ou quel que soit le » nom qu'il faut donner à la forme réalisée dans les objets sensibles, ne peut » point devenir, qu'il n'y a pas pour elle de production, que néanmoins la » figure n'est pas une essence. La figure, en effet, c'est ce qui se réalise » dans un autre être, par le moyen de l'art, ou de la nature, ou d'une puis- » sance... Il résulte évidemment de ce qui précède, que ce qu'on appelle la » forme, l'essence, ne se produit point. La seule chose qui devienne, c'est » la réunion de la forme et de la matière. » (Ibid., 1-8.) Voyez aussi Platon dans le *Timée*, et Plotin, *Enn.* II, l. IV.

à une imperfection de la nature. Le bois existait, avant que l'art de le travailler s'en emparât, le transformât chaque jour pour subvenir à des besoins nouveaux, et nous en fit voir tous les avantages, donnant la rame au matelot, le van au laboureur, la lance au soldat. Mais Dieu, avant qu'il existât rien de ce qui maintenant frappe nos yeux, après avoir mûrement délibéré, et s'être résolu à produire ce qui n'était pas, imagina le monde tel qu'il devait être, et créa la matière en harmonie avec la forme qu'il voulait lui donner (1). Il assigna au ciel la nature qui convient au ciel, et donna à la terre une substance en rapport avec sa forme. Il forma, comme il voulut, le feu, l'air et l'eau, et donna à chacun l'essence que demandait sa raison d'être. Enfin, il enchaîna toutes les parties de l'univers dans les liens d'une mystérieuse amitié et établit entre elles une harmonie si parfaite, que les plus éloignées, malgré leur distance, semblent unies dans une universelle sympathie (2). Qu'ils renoncent donc à leurs fabuleuses imaginations, ces malheureux qui, malgré la faiblesse de leur raison, prétendent mesurer une puissance aussi incompréhensible qu'inexprimable pour l'homme !

III. Dieu a fait le ciel et la terre, mais non pas à moitié :

(1) « C'est ainsi que le Dieu qui existe toujours avait conçu le Dieu (le » monde) qui devait naître... Il lui donna la forme la plus convenable et la » plus appropriée à sa nature. » (Platon, *Timée*, *trad. de M. Cousin*, p. 123 et 125.)

(2) « C'est de ces quatre éléments réunis de manière à former une pro- » portion, qu'est sortie l'harmonie du monde, l'amitié qui l'unit si intimement » que rien ne peut le dissoudre, si ce n'est celui qui a formé ses liens. » (Ibid., p. 122.)

il a fait tout le ciel et toute la terre, créant la substance avec la forme. Car il n'est pas un inventeur de figures, mais le Créateur de l'essence même des êtres. Autrement qu'ils nous disent comment ont pu se rencontrer la puissance active de Dieu et l'essence passive de la matière : celle-ci fournissant le sujet sans forme, celle-là possédant la science des formes, sans matière ; toutes deux dans un mutuel besoin l'une de l'autre ; le Créateur pour déployer son génie, la matière pour cesser d'être informe et recevoir une figure (1). Mais arrêtons-nous et revenons à notre sujet.

(1) On nous saura gré de mettre en regard de cette réfutation du dualisme de Platon et de tous ceux qui, comme lui, admettent une matière incréée, deux passages qui traitent le même sujet, l'un d'Origène, l'autre de Bossuet. Il est évident que saint Basile s'est inspiré d'Origène, et Bossuet de ses deux illustres devanciers.

« Si quelqu'un, voyant que le statuaire, le charpentier et l'architecte ne » peuvent rien faire sans airain, sans bois ou sans pierres, pense qu'il est » impossible d'admettre que Dieu organise le monde sans avoir sous la main » une matière incréée, demandons-lui si Dieu pourra exécuter toutes ses » volontés... Si Dieu n'eût point trouvé cette matière incréée, il n'eût pu » faire aucun ouvrage, il eût été privé à tout jamais des noms de créateur, » de père, de bienfaiteur, de bon. Comment trouva-t-il juste assez de ma- » tière pour la construction du monde ?.. Comment la matière eût-elle été » capable de recevoir toutes les qualités que Dieu voulait lui donner, si » Dieu lui-même ne l'eût créée en aussi grande quantité et telle qu'il voulait » l'avoir ?.. » Fragment conservé dans Eusèbe, *Prép. Évang.* VI, et dans la *Philocalie*, 22. Origène traite encore ce sujet dans les *Princip.* II, 1.

« Je ne trouve point que Dieu, qui a créé toutes choses, ait eu besoin, » comme un ouvrier vulgaire, de trouver une matière préparée sur laquelle » il travaillât, et de laquelle il fît son ouvrage. Mais, n'ayant besoin pour » agir que de lui-même et de sa propre puissance, il a fait tout son ouvrage. » Il n'est point un simple faiseur de formes et de figures dans une matière » préexistante ; il a fait et la matière et la forme, c'est-à-dire son ouvrage » dans son tout ; autrement son ouvrage ne lui doit pas tout, et dans son » fond il est indépendamment de son ouvrier...

» O Dieu quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on a appelés

La terre était invisible et informe. En disant : *Dieu créa le ciel et la terre*, l'écrivain sacré a passé bien des choses sous silence, l'eau, l'air, le feu et leurs effets, qui tous, véritable complément du monde, naquirent, sans le moindre doute, avec l'univers. Par ce silence, l'histoire veut exercer l'activité de notre intelligence, lui donnant un faible point de départ pour la lancer à la découverte de la vérité. Ainsi, elle ne nous parle pas de la création de l'eau : mais, comme elle dit que la terre était invisible, demande-toi quel voile pouvait la couvrir et l'empêcher d'apparaître. Ce n'était pas le feu qui pouvait la cacher. Le feu éclaire, et répand plutôt la lumière que les ténèbres autour de lui. Ce n'était pas l'air non plus qui alors enveloppait la terre. L'air est une substance déliée et transparente, qui reçoit toutes les formes des objets visibles et les transmet aux yeux des spectateurs. Il ne reste qu'une supposition : ce qui flottait sur la surface de la terre, c'était l'eau, la substance

» philosophes, d'avoir cru que vous, parfait architecte et absolu formateur » de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous » était coéternelle, informe néanmoins, et qui attendait de vous sa perfection ! » Aveugles, qui n'entendaient pas que d'être capable de forme, c'est déjà » quelque forme ; c'est quelque perfection, que d'être capable de perfection ; » et si la matière avait d'elle-même ce commencement de perfection et de » forme, elle en pourrait aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement.

» *Aveugles, conducteurs d'aveugles, qui tombez dans le précipice, et » y jetez ceux qui vous suivent* (saint Matthieu, xv, 14), dites-moi qui a » assujéti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu, » ce qui est indépendamment de Dieu même ? Par où a-t-il trouvé prise sur » ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance ; et par quel art ou » quel pouvoir se l'est-il soumis ?.. Mais qu'est-ce après tout que cette ma- » tière si parfaite, qu'elle ait d'elle-même ce fond de son être ; et si impar- » faite, qu'elle attende sa perfection d'un autre ?.. Dieu aura fait l'accident » et n'aura pas fait la substance ? » (Bossuet, *Elévations sur les mystères*, 3e *semaine*, 2e *élévat.*)

humide qui n'avait pas encore été reléguée dans ses retraites. Aussi la terre n'était pas seulement invisible, elle était encore informe. Aujourd'hui encore l'excès de l'humidité est un obstacle à la fécondité de la terre. La même cause l'empêchait donc à la fois d'être vue et de paraître dans sa beauté; car la beauté de la terre est sa parure naturelle : des moissons qui forment des ondulations dans les vallées, de vertes prairies émaillées de fleurs, des collines fleuries, des montagnes couronnées de forêts : toutes choses encore à naître, que la terre en travail allait enfanter par la vertu qu'elle tenait du Créateur. Mais il lui fallait attendre le temps propice et l'ordre de Dieu pour mettre son fruit au jour.

IV. *Les ténèbres couvraient la face de l'abîme.* Nouvelle source de fables et d'imaginations plus impies, si l'on détourne ces paroles de leur sens, au gré de ses fantaisies. Par les ténèbres, des malheureux n'entendent pas ce qu'elles sont en effet, de l'air non éclairé, l'ombre produite par l'interposition d'un corps, ou enfin un lieu privé de lumière par une cause quelconque. Pour eux les ténèbres sont une puissance mauvaise, ou plutôt le mal en personne, tirant son être de lui-même, en opposition et en lutte perpétuelle avec la bonté de Dieu. Si Dieu est la lumière, sans nul doute et par une conséquence naturelle, la puissance qui le combat ne peut être que les ténèbres. Les ténèbres ne doivent pas l'être à un principe étranger; elles sont le mal existant par lui-même. Les ténèbres sont les ennemis des âmes, la cause première de la mort, les adversaires de la vertu. Ces paroles du Prophète, disent-ils dans leur erreur, montrent assez qu'elles existent, et ne procèdent pas de Dieu. Après

cela, quels dogmes pervers et impies n'a-t-on pas imaginés? Que de loups cruels, déchirant le troupeau du Seigneur, ont pris naissance dans cette courte parole pour se jeter sur les âmes? N'est-ce pas de là que sont sortis les Marcionites, les Valentiniens (1) et la détestable hérésie des Manichéens (2), cette pourriture qui corrompt les églises?

(1) La doctrine de Valentin (deuxième siècle), comme celle de tous les Gnostiques, est fondée sur les émanations. Le Dieu suprême, « la Profon- » deur, le Père primitif, habite des hauteurs invisibles et ineffables, une » éternité absolue. » (Saint Irénée, l. I, c. I, 1.) Il enfanta dans le silence la Raison et la Vérité. De la Raison et de la Vérité procédèrent le Verbe et la Vie; puis du Verbe et de la Vie, l'Homme et l'Église. (Ibid.) Puis, vingt-deux nouveaux Éons en onze couples. (Ibid. 2.) Ces trente Éons forment le royaume invisible et spirituel de la Plénitude. (Ibid. 3.) Le dernier Éon, la Sagesse, aspirant à connaître Dieu, qui ne peut être connu, s'égare. Séparée de ses compagnons, elle ne pouvait rien produire de vrai et d'éternel; cependant la force productive lui restait et elle donna naissance au monde sensible. La chute de la Sagesse produit la matière, l'animique et le spirituel, les trois degrés de l'existence dans le monde, selon la doctrine valentinienne. (Ibid., l. II, c. XXIX, 3.)

Les Valentiniens n'étaient donc pas dualistes, comme le dit saint Basile, et n'admettaient pas une matière éternelle à côté de Dieu ou en Dieu. Pour eux, la matière était l'œuvre d'un Éon déchu; œuvre imparfaite, où règne le mal : mais elle n'était pas incréée. (Voyez Ritter, *Philosophie chrétienne*, t. I.)

(2) Voici les principaux points de la doctrine de Manès, qui, au quatrième siècle, était répandue dans tout l'empire romain. Il y a deux principes : Dieu et la Matière ou Démon. (Saint Augustin, *C. Faust.* XXI, 1.) Ces principes sont absolument indépendants; mais Dieu est plus complet en bien que la Matière en mal. (Alex. Lycop. 2.) Le mal, en effet, présente la lutte perpétuelle de ses propres formes qui se détruisent mutuellement. (Tit. Bostr. *C. Manich.* I, 12). Pourtant, le royaume des Ténèbres forme une unité sous un prince, sous un chef, qui en est, à la fois, l'origine et l'esprit. (*Manich. epist. fundamenti.* ap. Augustinum.) Les Ténèbres sont en possession d'une aspiration vers la Lumière, et leurs puissances s'avancent en combat pour s'en emparer. (Alex. Lycop. 3.) Le Bien, si parfait qu'il soit, ne peut échapper complétement au mélange avec le monde; mais il ne doit pas se livrer tout entier; il doit seulement abandonner une partie de sa plénitude, l'âme du monde ou l'âme vertueuse, pour être mêlée avec le mal. (Sancti

O homme, pourquoi t'écarter ainsi de la vérité, et imaginer toi-même ce qui causera ta perte ? Le langage de l'Écriture est simple et à la portée de tout le monde : *La terre était invisible*. Pourquoi ? Parce que l'abîme était répandu sur sa face. Qu'est-ce qu'un abîme ? Une masse d'eau, d'une extrême profondeur. Mais, nous le savons, on ne laisse pas de voir beaucoup de corps à travers une eau claire et transparente. Comment se faisait-il qu'aucune partie de la terre n'apparaissait à travers les eaux ? C'est que l'air, qui est répandu au-dessus d'elle, était encore sans lumière et dans les ténèbres. Les rayons du soleil, traversant les eaux, nous font souvent apercevoir les cailloux qui forment leur lit, mais, dans une nuit profonde, il est absolument impossible au regard de pénétrer sous l'eau. Ainsi, ces mots : *La terre était invisible*, sont expliqués par ceux qui les suivent : *L'abîme la couvrait, et lui-même était dans les ténèbres*. Ainsi, ni l'abîme n'est une multitude de puissances ennemies, comme on l'a imaginé (1) ; ni les ténèbres ne

August. *De vera Religione*, IX, 16.) De là l'animation universelle de la Matière, de là aussi deux âmes dans l'homme, l'âme vertueuse, émanée du principe du bien, et l'âme méchante, production du mauvais principe. (Ibid.) Le monde ne dure que par le mélange du Bien et du Mal, il finira par la victoire du Bien. (Sancti August. *De Hıresœ*, 46.)

(1) Saint Basile a en vue Origène. « *Les ténèbres couvraient l'abîme.* « Quel est l'abîme ? Évidemment l'abîme où seront le diable et ses anges ? » C'est ce qui est très-clairement indiqué dans l'Évangile, quand il est dit » du Sauveur : *Et les démons qu'il chassait le suppliaient qu'il ne leur* » *commandât pas d'aller dans l'abîme* (saint Luc, VIII, 31). C'est » pourquoi Dieu dissipe les ténèbres : *Et Dieu dit : Que la lumière soit !* » (*Trad. latine, par Ruffin, de l'Hom. d'Origène sur la Genèse*, 2, II, page 52.)

Un fragment de Diodore nous apprend ce qu'Origène entendait par la lumière. « Si les ténèbres sont quelque chose de spirituel, le diable, comment

sont une puissance impérieuse et méchante, en hostilité avec le bien. En effet, deux principes rivaux, d'une égale puissance, finiront par s'entre-détruire, se portant de mutuelles atteintes dans la guerre sans relâche où ils sont engagés. Que si l'un des rivaux vient à l'emporter, il anéantit complétement le vaincu. Ainsi donc, maintenir la balance dans la lutte du mal contre le bien, c'est les engager dans une guerre sans fin, dans une perpétuelle destruction, où ils sont à la fois vainqueurs et vaincus. Si le bien est le plus fort, qui l'empêche d'anéantir complétement la nature du mal? Si, au contraire... mais il n'est pas permis de le dire, et je me demande comment ils ne se font pas horreur à eux-mêmes de se laisser aller à de si abominables blasphèmes.

Il est également impie de dire que le mal tire son origine de Dieu (1); car le contraire ne naît pas de son contraire. La vie n'engendre pas la mort, les ténèbres ne sont pas le principe de la lumière, et la maladie ne produit pas la santé (2)

» entendre ces mots : *Que la lumière soit?* Ne serait-ce pas la vraie » Lumière, le Fils ? » — « Quoi ! ajoute Diodore, c'est après le ciel, la terre, » l'abîme, les ténèbres spirituelles, le Diable, que paraîtra le Dieu Verbe ! » (Ibid., note 55.)

(1) C'était l'opinion de l'alexandrin Amélius. « Tout, et le ciel, et le temps, » et les astres proviennent de ces raisons. Mais je ne vois pas ce qui fait » penser à Amélius que les raisons du mal se trouvent dans le Démiurge. » (Asclépius de Tralles, *Comment. in Nicomach. Arithm.* Cod. Monac. 431, fol. 100.)

(2) Raisonnement emprunté au Phédon :

« Eh ! par les dieux, dit Cébès, n'es-tu pas convenu que le plus grand » naît du plus petit, et le plus petit du plus grand : en un mot, que les con- » traires naissent toujours de leurs contraires ? Et présentement, il me semble » que je t'entends dire que cela ne peut jamais arriver. »

» Fort bien, dit Socrate, tu as raison de rappeler ce qui s'est dit ; mais tu

Dans les changements de dispositions, il y a passage d'un état à l'état contraire (1) ; mais, dans les naissances, c'est de son semblable, et non de son contraire, que provient chacun des êtres. Si le mal n'est ni incréé, ni engendré de Dieu, d'où lui vient donc sa nature ? Car il y a des maux : il ne faut que voir pour en convenir. Que dire ? Le mal n'est pas une substance vivante et animée : c'est une affection de l'âme opposée à la vertu, éprouvée par les nonchalants en tombant de la hauteur du bien (2).

» ne vois pas la différence qu'il y a entre ce que nous avons dit alors, et ce » que nous avons dit maintenant. Nous avons dit qu'une chose naît de son » contraire ; et ici nous disons qu'un contraire ne devient jamais lui-même » son contraire, ni en nous, ni dans la nature. Alors, mon ami, nous parlions » des choses positives qui ont leur contraire, et nous pouvions les nommer » chacune par leur nom ; ici nous parlons des essences mêmes qui, par leur » présence, donnent leur nom aux choses où elles se rencontrent ; c'est de » ces dernières que nous prétendons qu'elles ne peuvent naître l'une de » l'autre. » (Platon, *Phédon, trad. de M. Cousin*, p. 289.)

(1) Nouvel emprunt au Phédon :

« Entre deux contraires, n'y a-t-il pas toujours un certain milieu, une » double opération qui mène de celui-ci à celui-là, et ensuite de celui-là à » celui-ci ? Le passage du plus grand au plus petit, ou du plus petit au plus » grand, ne suppose-t-il pas nécessairement une opération intermédiaire, » savoir, augmenter et diminuer ? N'en est-il pas de même de ce qu'on ap- » pelle se mêler et se séparer, s'échauffer et se refroidir, et de toutes les » autres choses ? Et quoiqu'il arrive quelquefois que nous n'ayons pas de » termes pour exprimer toutes ces nuances, ne voyons-nous pas réellement » que c'est toujours une nécessité absolue que les choses naissent les unes » des autres, et qu'elles passent de l'une à l'autre, par une opération inter- » médiaire ? » (Ibid., p. 215.)

(2) Cette phrase est prise textuellement dans Denys l'Aréopagite, ou du moins dans l'ouvrage qui lui est attribué. (*De Div. Nom.* 4, 18. Laur. Lyd. de Mensib. ed. Ræth. p. 186, num. 28.)

On sait que c'était la doctrine d'Origène et des Platoniciens. Saint Basile lisait dans Plotin : « Il ne faut pas chercher hors de l'âme l'origine du mal ; » il faut la placer dans l'âme même : le mal consiste dans l'absence du bien. » Le bien est dans l'essence de l'âme ; le mal n'en est qu'un accident...

V. Ne va donc pas chercher le mal hors de toi et imaginer une essence primitive de méchanceté. Chacun de nous, reconnaissons-le, est le premier auteur de ses vices. Parmi les accidents qui arrivent chaque jour, les uns viennent de la nature, comme la vieillesse et les maladies; d'autres du hasard comme ces rencontres imprévues, amenées par des circonstances étrangères, tristes le plus souvent, quelquefois heureuses, la découverte d'un trésor, en creusant un puits, ou la rencontre d'un chien enragé, en se rendant à la place publique ; d'autres, enfin, dépendent de nous, comme de dompter ses passions ou de ne pas mettre de frein à ses plaisirs ; d'être maître de sa colère ou de porter les mains sur celui qui nous a irrités ; de dire la vérité ou de mentir ; d'avoir un caractère doux et modéré ou d'être fier et gonflé d'orgueil. Ici, tu es le maître de tes actions : n'en cherche pas la cause hors de toi et reconnais que le mal proprement-dit n'a d'autre principe que nos chutes volontaires. S'il était involontaire et ne dépendait pas de nous, les lois ne suspendraient pas une si grande terreur sur la tête des coupables, et les tribunaux ne seraient pas si impitoyables, quand ils châtient les scélérats selon la mesure de leurs crimes. Mais c'en est assez sur le mal proprement dit. Pour la maladie, la pauvreté, l'obscurité, la mort, enfin, toutes les afflictions humaines, elles ne doivent

» Comme l'âme, en s'élevant au-dessus de la vertu, rencontre le beau absolu » et le bien absolu, ainsi, en descendant au-dessous de la méchanceté, elle » rencontre le mal absolu. Elle part donc de la méchanceté pour arriver à » l'intuition du mal. Enfin, quand elle est descendue, elle participe du mal. » Elle se précipite complétement dans la région de la diversité, et, en s'y » plongeant, elle tombe dans un bourbier ténébreux. » (Plotin, *Enn.* I, l. VIII, 11-13.)

pas être rangées parmi les maux, puisque nous ne comptons pas parmi les plus grands biens les choses qui leur sont opposées (1). Parmi ces afflictions, les unes sont l'effet de la nature, les autres ont été pour beaucoup une source de bonheur (2). Faisons donc taire pour le moment les tropes et les allégories, et, suivant simplement et sans vaine curiosité le sens de l'Écriture, prenons des ténèbres l'idée qu'elle nous indique.

Mais la raison demande si les ténèbres furent créées avec le monde, si elles sont plus anciennes que la lumière, et pourquoi, malgré leur infériorité, elles l'ont précédée. Les ténèbres, répondons-nous, n'existent pas en tant que substance : elles sont un état de l'air produit par l'absence de la lumière. Quelle est donc la lumière qui disparut tout à coup du monde, pour que les ténèbres couvrissent la face de l'abîme? S'il existait quelque chose avant la formation de ce monde sensible et périssable, nul doute que ce fût dans la lumière. Les ordres angéliques, les armées célestes, toutes les natures intellectuelles, connues ou inconnues, tous les esprits consacrés au service du ciel, ne vivaient pas dans les ténèbres, mais jouissaient de l'état qui leur convenait au sein de la lu-

(1) Saint Basile suit dans ce classement des maux les divisions des Stoïciens : « Tout ce qui nous arrive, dit Zénon, est bon, mauvais ou indif-» férent. Les biens sont la prudence, la justice, la tempérance, le courage, » tout ce qui est vertu et tient de la vertu ; les maux sont la sottise, l'in-» tempérance, l'injustice, la lâcheté, tout ce qui est vice et tient du vice ; » les choses indifférentes sont la vie, la mort, la gloire, l'ignominie, la peine, » le plaisir, les richesses, la pauvreté, la santé, la maladie, et autres choses » semblables. » (Stobée, *Eglogæ Ethicæ*, II, 4.)

(2) Dans une homélie particulière, *Dieu n'est pas l'auteur des maux*, saint Basile traite d'une manière plus étendue la question du mal.

mière et d'une allégresse spirituelle (1). Personne ne le contestera, et moins que tout autre celui qui attend la lumière céleste parmi les récompenses promises à la vertu, cette lumière *dont les justes jouiront éternellement*, dit Salomon (2) ; cette lumière qui a fait dire à l'Apôtre : *Rendant grâces à Dieu et au Père qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints, dans la lumière* (3). En effet, si les réprouvés sont envoyés dans les ténèbres extérieures, évidemment ceux qui se sont rendus dignes de l'approbation de Dieu, jouissent du repos dans la lumière céleste. Quand donc, sur l'ordre de Dieu, parut le ciel, enveloppant tout ce qu'embrassait sa circonférence, vaste corps sans discontinuité, barrière infranchissable entre les choses extérieures et celles qu'il renfermait, de toute nécessité l'espace compris dans son contour resta dans l'obscurité, faute de communication avec la lumière extérieure. Trois choses, en effet, concourent à former l'ombre : la lumière, un corps, un lieu obscur. Ici, c'est l'ombre du ciel qui forme les ténèbres du monde. Comprends, de grâce, ce que je dis au moyen d'un exemple sensible, en te dressant en plein midi une tente d'une matière compacte et impénétrable, et en t'y renfermant dans de soudaines ténèbres. Suppose que telles étaient ces ténèbres primitives, ne subsistant pas

(1) Théodoret (*quæstione sexta in Genesim*) transcrit tout ce passage et ajoute : « Dire que les multitudes des anges ont été créées avant le ciel et » la terre n'est pas offenser le langage de la religion. » Au reste, c'était la doctrine presque unanime des Pères Grecs. (Voyez plus haut, page 310.) L'opinion contraire a été soutenue par saint Augustin et suivie par la plupart des Pères Latins.

(2) *Prov.* XIII, 9. — (3) *Coloss.* I, 12.

par elles-mêmes, mais provenant d'une cause étrangère. S'il est dit qu'elles reposaient sur l'abîme, c'est que l'extrémité de l'air touche naturellement à la surface des corps; et, comme alors l'eau les recouvrait tous de ses flots, il fallait nécessairement dire que les ténèbres s'étendaient sur l'abîme.

VI. *Et le souffle de Dieu était porté sur les eaux.* Ce souffle désigne-t-il la diffusion de l'air? L'écrivain sacré veut t'énumérer les éléments du monde, te dire que Dieu avait créé le ciel, la terre, l'eau, l'air, et que déjà ce dernier répandait ses flots mobiles. Ou bien, ce qui est plus vrai et confirmé par l'autorité des anciens, le souffle de Dieu désigne-t-il le Saint-Esprit? C'est, on l'a remarqué, le nom spécial, le nom par excellence que se plaît à lui donner l'Écriture, et toujours par le souffle de Dieu elle entend le Saint-Esprit, l'Esprit qui complète la divine et bienheureuse Trinité. Tu trouveras plus d'avantage à admettre ce sens. Comment donc l'Esprit de Dieu était-il porté sur les eaux? L'explication que je vais te donner n'est pas de moi, mais d'un Syrien, aussi étranger à la sagesse du monde, que versé dans la science de la vérité. Il disait donc que le mot syrien était plus expressif, et que, voisin du terme hébreu, il se rapprochait davantage du sens de l'Écriture. Voici le sens de ce mot : par *il était porté*, les Syriens, disait-il, entendent : il réchauffait et fécondait la nature des eaux, comme on voit l'oiseau couver ses œufs et, par sa chaleur, leur communiquer la force vitale. Tel est à peu près, suivant eux, le sens de ces mots : *l'Esprit était porté ;* entends, préparait la nature de l'eau à produire des êtres vivants : preuve suffi-

sante pour ceux qui demandent si l'Esprit saint a pris une part active à la création (1).

VII. *Et Dieu dit : Que la lumière soit.* La première parole de Dieu créa la nature de la lumière, fit évanouir

(1) Ce n'est point, comme le pense Tillemont, Eusèbe de Samosate, mais bien plutôt saint Ephrem, que saint Basile désigne par ce Syrien, *aussi étranger à la sagesse du monde que versé dans la science de la vérité.* Saint Jérôme confirme le sens de l'interprète syrien. « Pro eo quod in nostris codi- » cibus scriptum est, *ferebatur*, in Hebræo habet, *merefeth*, quod nos appel- » lare possumus *incubabat*, sive *confovebat*, in similitudinem volucris, ova » calore animantis. » (*Tom.* II, *quæst. Heb. columna* 308.) Le passage de saint Basile passe presque littéralement dans l'*Hexaméron* de saint Ambroise (I, 29) et dans le livre de la *Genèse* de saint Augustin (I, 36).

Un studieux hébraïsant a bien voulu nous montrer la justesse du sens donné au mot hébreu par le Syrien dont parle saint Basile et par saint Jérôme. « La » racine רחף *rahhaph* est formée, 1° de la liquide ר, qui, combinée avec » une voyelle, exprime le *mouvement;* 2° de l'aspirée ח, qui, combinée avec » des voyelles, signifie *couvrir*, *protéger*; 3° de l'aspirée ח, laquelle, com- » binée avec les voyelles, signifie la *vie* et la *chaleur*. Si donc on considère » רחף *rahhaph* comme la contraction de ces racines et la réunion de ces » significations, on ne sera pas étonné que les anciens l'aient traduit tantôt par » ἐπεφέρετο ἐπάνω, *ferebatur super;* tantôt par συνέθαλπε, *incubabat*, » *confovebat.* »

Malgré la longueur de cette note, citons encore un fragment des livres sacrés de l'Inde qui montrera l'accord des traditions du monde primitif avec la Bible.

« C'était l'obscurité; imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, ne » pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, le monde » semblait entièrement livré au sommeil. Alors le Seigneur existant par lui- » même, celui que l'esprit seul peut concevoir, qui est sans parties visibles, » éternel, l'âme de tous les êtres, ayant résolu dans sa pensée de faire émaner » de sa substance les diverses créatures, produisit d'abord les eaux dans les- » quelles il déposa un germe. Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, » dans lequel naquit Brahmâ, l'aïeul de tous les êtres. L'eau ayant été le pre- » mier lieu du mouvement, Brahmâ fut appelé Narayanâ, *qui se meut sur les* » *eaux.* Le Seigneur, par sa seule pensée, sépara cet œuf en deux parties, et, » de ces deux parties, il forma le ciel et la terre; au milieu l'atmosphère, les » huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux. » (*Mavava Dhasma Shastra.*)

les ténèbres, dissipa la tristesse, remplit le monde de splendeur et donna à tous les êtres, à la fois, un riant et doux aspect. Le ciel, jusque-là enveloppé de ténèbres, apparut avec cette beauté que lui voient encore nos yeux. L'air resplendissait, ou plutôt faisait circuler la lumière mêlée à sa propre substance, et, dans les rapides distributions de son éclat, l'envoyait en tous sens jusqu'à ses limites. Elle s'élança jusqu'à l'éther et jusqu'au ciel, et, en un instant, éclaira toute l'étendue du monde, le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident. L'air, en effet, est une substance si subtile et si diaphane, qu'il ne faut pas le moindre instant à la lumière pour le traverser. De même qu'il transporte soudain la vue vers les objets qui la frappent (1), ainsi, sans le moindre intervalle, avec une rapidité que ne peut concevoir la pensée, il reçoit ces jets de lumière à toutes ses extrémités. Avec la lumière, l'éther devient plus riant, et les eaux plus limpides. Celles-ci, non contentes de recevoir son éclat, le renvoient par la réflexion de la

(1) Platon, que suit saint Basile quand il parle de la vue, expliquait la vision par une *effusion* de la lumière de l'œil. « Le premier organe que les » dieux fabriquèrent est l'œil, qui nous apporte la lumière. Ils composèrent » un corps particulier de tout le feu qui ne brûle pas, mais qui fournit cette » douce lumière, dont chaque jour est formé ; et le feu pur, et semblable à » celui-là, qui est au-dedans de nous, ils le firent s'écouler par les yeux, à » flots pressés, mais uniformes. Quand donc la lumière du jour s'applique » au courant de la vue, alors le semblable rencontre son semblable, l'union » se forme, et il n'y a plus dans la direction des yeux qu'un seul corps, qui » n'est plus un corps étranger et dans lequel ce qui vient du dedans est con- » fondu avec ce qui vient du dehors. De cette union de parties semblables » résulte un tout homogène, qui transmet à tout notre corps et fait parvenir » jusqu'à l'âme les mouvements des objets qu'il rencontre ou par lesquels il » est rencontré, et nous donne ainsi cette sensation que nous appelons la » vue. » (*Timée, trad. de M. Cousin*, p. 145 ; voyez aussi Plotin, *Enn.*, IV, l. V, 2.).

lumière et lancent de toutes parts de vives étincelles. La parole divine donne à tout un aspect plus riant et plus agréable. De même qu'en jetant de l'huile au fond de l'eau, on la rend claire ; ainsi d'un seul mot et en un instant, le Créateur de toutes choses donna au monde les charmes de la lumière (1).

Que la lumière soit, et l'ordre était exécuté ; et il était né une essence, la plus agréable et la plus douce que l'esprit de l'homme puisse imaginer. Bien entendu, lorsque nous parlons de la voix, de la parole, de l'ordre de Dieu, ce langage divin n'est pas pour nous un son qui s'échappe des organes de la voix, un choc de l'air frappé par la langue (2) ; c'est un simple signe de la volonté de Dieu, et, si nous lui donnons la forme d'un ordre, c'est pour le faire mieux saisir des âmes que nous instruisons (3).

(1) « Sans la lumière tout est difforme, tout est confus ; c'est elle qui » la première embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et » dont, pour ainsi dire, elle les peint et les dore. Paraissez donc, lumière, » la plus belle des créatures matérielles, et celle qui embellissez toutes les » autres..... Paraissez encore une fois, belle lumière, et faites voir que la » lumière de l'intelligence prévient et dirige tous les ouvrages de Dieu. » (Bossuet, 7me *élév.*, 3me *sem.*).

(2) Archélaus, le premier, avait dit que la voix est due au choc de l'air. (Diog. Laert. II, 55.) Son opinion avait depuis été adoptée et développée par les Stoïciens.

(3) « Le roi dit : Qu'on marche ; et l'armée marche ; qu'on fasse telle » évolution ; et elle se fait : toute une armée se remue au seul commandement » d'un prince, c'est-à-dire, à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est, » parmi les choses humaines, l'image la plus excellente de la puissance de » Dieu ; mais au fond que cette image est défectueuse ! Dieu n'a point de » lèvres à remuer ; Dieu ne frappe point l'air avec une langue pour en tirer » quelque son ; Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même ; et tout ce qu'il veut » éternellement s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il a marqué. » (Bossuet, 4me *élév.*, 3me *sem.*)

Et Dieu vit que la lumière était belle. Pourrions-nous louer dignement la lumière, après le témoignage que le Créateur rend à sa beauté ? La parole même s'en rapporte au jugement des yeux, incapable de s'élever à l'idée qu'ont déjà reçue les sens. Mais, si la beauté dans les corps résulte de la symétrie des parties et de l'heureuse apparence des couleurs (1), comment dans une essence simple et homogène, comme la lumière, conserver cette idée de la beauté ? La symétrie dans la lumière ne se montrerait-elle pas, moins dans ses parties, que dans le plaisir et la douceur de sa vue ? Telle est aussi la beauté de l'or, qui ne doit pas à l'heureux ensemble de ses parties, mais seulement à sa riante couleur, ce charme et cet agrément qui séduisent les yeux (2). Ainsi encore, l'étoile du soir est la plus belle des étoiles : non que les parties dont elle se compose forment une heureuse proportion ; mais grâce au riant et délicieux éclat qu'elle présente aux regards. Au surplus, quand Dieu proclame la beauté de la lumière, ce n'est pas en vue du charme des yeux, mais en prévision de ses futurs avantages (3) ;

(1) C'était la définition des Stoïciens : « La beauté du corps consiste dans » la symétrie des membres entre eux et avec l'ensemble. » (Stobée, *Eglog. Eth.* II, 5.)

(2) « Est-ce, comme tous le répètent, la proportion des parties relative- » ment les unes aux autres et relativement à l'ensemble, jointe à la grâce des » couleurs, qui constitue la beauté, quand elle s'adresse à la vue ? Dans ce » cas, la beauté des corps en général consistant dans la symétrie et la juste » proportion de leurs parties, elle ne saurait se trouver dans rien de simple. » ..... Dans le même système, les couleurs qui sont belles, comme la lumière » du soleil, mais qui sont simples, et qui n'empruntent pas leur beauté à la » proportion, seront exclues du domaine de la beauté. Comment l'or sera- » t-il beau ? » (Plotin, *Enn.* I, l. VI, 1.)

(3) Pourquoi saint Basile, qui s'inspire si souvent et si heureusement de Platon, ne lui emprunte-t-il pas l'idée si vraie, si haute, qu'il s'était faite de

car il n'y avait pas encore d'yeux pour juger de sa beauté.

Et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres ; c'est-à-dire, Dieu leur donna des natures incompatibles et en perpétuelle opposition, mettant entre elles le plus grand intervalle et la plus grande distance.

VIII. *Et Dieu donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit.* Depuis la naissance du soleil, le jour est la lumière qu'il répand dans l'air en brillant dans notre hémisphère, et la nuit, l'ombre produite par sa disparition. Alors ce n'était pas d'après le mouvement du soleil, mais suivant que cette lumière primitive se répandait dans l'air, ou se retirait, dans une mesure déterminée par Dieu, que venait le jour et lui succédait la nuit.

Et du soir et du matin se fit un jour. Le soir est donc la limite commune du jour et de la nuit ; et, de même, le matin forme le voisinage de la nuit avec le jour. C'est pour donner au jour les priviléges de l'aînesse que l'Écriture met la fin de la première journée avant celle de la première nuit. Ainsi la nuit suit le jour : car, avant la naissance de la lumière, le monde n'était pas dans la nuit, mais dans les ténèbres. C'est l'opposé du jour qui fut appelé nuit, et elle ne prit son nom qu'après le jour. Ainsi *furent faits le soir et le matin.*

la beauté ? « Si quelqu'un vient me dire ce qui fait qu'une chose est belle, » ou la vivacité des couleurs ou ses formes et d'autres choses semblables, je » laisse là toutes ces raisons, qui ne font que me troubler, et je m'assure » moi-même sans façon et sans art, et peut être trop simplement, que rien » ne la rend belle que la présence ou la communication de la beauté pre- » mière, de quelque manière que cette communication se fasse ; car là-dessus » je n'affirme rien, sinon que toutes les belles choses sont belles par la pré- » sence de la beauté..... C'est par le reflet de la beauté primitive que les » belles choses sont belles. » (Platon, *Phédon, trad. de M. Cousin*, p. 283.)

L'Écriture entend l'espace d'un jour et d'une nuit ; et depuis, elle ne dit plus : *le jour et la nuit*, mais les désigne tous deux sous le nom du plus important : usage que tu trouveras dans tous ses livres. Partout, dans la mesure du temps, elle compte les jours, sans parler des nuits : *Les jours de mes années*, dit le Psalmiste (1) ; *Les jours de ma vie*, dit Jacob, *ont été courts et remplis de maux* (2) ; et ailleurs : *Dans tous les jours de ma vie* (3). Ainsi, sous l'apparence de l'histoire, l'Écriture nous donne une règle pour la suite de son récit.

Et du soir et du matin se fit un jour. Pourquoi ne dit-elle pas *le premier jour*, mais *un jour?* Devant nous parler du deuxième, du troisième et du quatrième jour, n'était-il pas plus naturel qu'elle appelât *premier* celui qui commence la série? Si elle dit *un jour*, c'est qu'elle veut déterminer la mesure du jour et de la nuit et réunir le temps qu'ils comprennent. Or, vingt-quatre heures remplissent l'espace d'un jour, entendons du jour et de la nuit ; et si, à l'époque des solstices, ils n'ont pas tous deux une égale étendue, le temps marqué par l'Écriture n'en circonscrit pas moins toute leur durée. C'est comme si elle disait : vingt-quatre heures mesurent l'espace d'un jour, ou bien un jour, c'est le temps que le ciel parti d'un signe met à y revenir. Ainsi, toutes les fois que, dans la révolution du soleil, le soir et le matin s'emparent du monde, leur succession périodique ne dépasse jamais l'espace d'un jour.

Faut-il plutôt en croire une raison mystérieuse? Dieu,

(1) *Ps.* XIX, 10. — (2) *Genèse*, XLVII, 9. — (3) *Ps.* XXII, 6.

qui fit la nature du temps, l'a mesuré et déterminé par les intervalles des jours ; et, voulant lui donner la semaine pour mesure, il a ordonné à la semaine de rouler sans cesse sur elle-même pour compter les mouvements du temps, formant la semaine d'un jour tournant sept fois sur lui-même : véritable cercle qui est à lui-même son commencement et sa fin. Tel est aussi le caractère de l'éternité, de tourner sur elle-même et de n'avoir jamais de fin. Si donc le commencement du temps est appelé *un jour* plutôt que *le premier jour*, c'est que par ce nom l'Ecriture veut établir sa parenté avec l'éternité. Il était, en effet, convenable et naturel d'appeler *un* ce jour dont le caractère est d'être entièrement isolé et séparé de tous les autres. Que si l'Écriture nous parle de plusieurs éternités, en disant partout : *Dans l'éternité de l'éternité, dans les éternités des éternités* (1), on ne la voit pas énumérer une première, une deuxième, une troisième éternité. Elle veut plutôt distinguer des états divers et des actes différents, que nous montrer des révolutions, des fins et des successions d'éternités. *Le jour du Seigneur*, dit-elle, *est grand et illustre* (2) ; et ailleurs : *Pourquoi chercher le jour du Seigneur? Ce jour est celui des ténèbres, et non de la lumière* (3). Jour de ténèbres, pour ceux qui sont dignes des ténèbres. Non, ce jour sans soir, sans succession et sans fin n'est pas inconnu à l'Écriture, et c'est lui que le Psalmiste appelle le huitième jour, parce

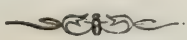
(1) Le mot αἰῶν veut dire à la fois *éternité* et *siècle*. Il faudrait ici traduire : *Dans le siècle du siècle, dans les siècles des siècles*, si le mot *siècle* rendait l'idée de saint Basile.

(2) Joël, II, 11. — (3) Amos, V, 18.

qu'il est en dehors des semaines de ce temps (1). Ainsi, appelle-le jour, appelle-le éternité : tu exprimes la même idée. Donnes-tu à cet état le nom de jour : il n'y en a point plusieurs, il n'y en a qu'un. L'appelles-tu éternité : elle est seule encore. Ainsi donc, c'est pour reporter notre pensée vers la vie future, que l'Écriture désigne par le mot *un* ce jour qui est l'image de l'éternité, le premier des jours, le contemporain de la lumière, le saint jour du dimanche, honoré de la résurrection du Seigneur. *Du soir et du matin se fit un jour.*

Mais, pendant que je vous entretiens du premier soir du monde, le soir vient me surprendre et mettre un terme à mon discours. Que le Père de la vraie lumière, qui a décoré le jour de la lumière céleste, qui fait briller pendant la nuit les feux dont nous sommes éclairés, qui nous réserve dans la paix du siècle futur une lumière spirituelle et sans fin, éclaire vos cœurs dans la connaissance de la vérité, garantisse votre vie de tout faux-pas et vous accorde de marcher avec dignité au grand jour. Ainsi vous brillerez comme le soleil au milieu de la splendeur des saints, et vous ferez ma gloire, au jour du Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) *Ps.* VI, I.



TROISIÈME HOMÉLIE.

SUR LE FIRMAMENT.

I. Exorde tiré des deux homélies précédentes. — Beaucoup d'artisans se pressent devant l'orateur. Dieu leur rendra avec de gros intérêts le temps qu'ils lui prêtent.

II. La parole de Dieu est sa volonté, le Verbe. C'est à son coopérateur que Dieu dit : *Que le firmament soit fait.*

III. En vain les philosophes grecs prouvent qu'il ne peut y avoir qu'un ciel ; en vain des écrivains ecclésiastiques soutiennent que la création du firmament est un nouveau récit de la création du ciel : le firmament est un nouveau ciel, différent du ciel qui fut créé au premier jour.

IV. Forme du firmament. — Il est d'une matière solide pour supporter le poids des eaux supérieures, plus transparente que le cristal et la pierre spéculaire. — L'Écriture nous laisse ignorer s'il est composé d'un seul ou de plusieurs éléments. — Elle distingue clairement dans Dieu la cause suprême, qui commande, et la puissance active, qui exécute.

V. Les eaux créées dans une abondance qui dépasse toute proportion avec les autres éléments, pour pouvoir suffire, jusqu'à la fin du monde, à la consommation du feu.

VI. La terre entourée de mers, sillonnée de fleuves, pour que l'élément humide ne soit pas dévoré tout entier. — Le monde doit finir par le feu.

VII. Le firmament est une barrière qui empêche les eaux inférieures d'être absorbées. — Contradiction des philosophes : pour les uns, le soleil est sans chaleur par lui même et n'absorbe point l'humidité ; pour les autres, il doit la cousumer peu à peu tout entière.

VIII. Le firmament ne doit son nom de ciel qu'à sa ressemblance avec le ciel. — Les eaux inférieures sont la pluie et la neige.

IX. Les eaux supérieures ne sont pas les Vertus célestes et les eaux inférieures, les Puissances infernales.

X. La beauté consiste dans la proportion des parties. — Si Dieu trouve ses œuvres belles en détail c'est qu'il voit leur utilité dans l'ensemble de l'ouvrage.

Péroraison. — L'orateur, après avoir invité les plus studieux de ses auditeurs à méditer ses paroles, convie les artisans au banquet des entretiens du soir.

I. Nous avons raconté les œuvres du premier jour, ou plutôt d'un jour. Loin de nous, en effet, de lui ôter le privilége dont il jouit dans la nature, d'avoir été pour le Créateur un jour à part, un jour qui n'est pas compté dans l'ordre des autres. Hier donc la sainte parole a abordé les travaux de ce jour et vous en a distribué le récit, donnant à vos âmes la nourriture du matin et la joie du soir ; aujourd'hui elle passe aux merveilles de la seconde journée. Et ici je ne veux pas parler du talent de l'orateur, mais de la grâce de l'Écriture dont le récit se fait si naturellement accepter qu'il plaît et sourit à tous les amis de la vérité. C'est ce charme de la vérité que le Psalmiste exprime avec tant d'énergie : *Que tes paroles sont douces à mon gosier, plus douces que n'est le miel à ma bouche* (1). Hier donc, autant qu'il était en nous, nous avons charmé vos âmes en vous entretenant de la parole de Dieu ; et nous voici au lendemain, réunis de nouveau pour contempler les merveilles de la seconde journée.

Je le sais, beaucoup d'artisans, attachés aux professions mécaniques, se pressent autour de nous. Suffisant à peine à leur subsistance par un labeur quotidien, ils me forcent d'abréger mon discours pour ne pas les enlever trop longtemps à leurs travaux. Que leur dirai-je? Le temps que vous prêtez à Dieu n'est pas perdu ; il vous le rendra avec de gros intérêts. Que des circonstances fâcheuses fondent sur vous : le Seigneur les écartera, donnant à ceux qui ont préféré les biens spirituels la santé du corps, l'ardeur de l'esprit, le succès dans les transactions, une prospérité non-

(1) *Ps.* CXVIII, 103.

interrompue. Et quand dans cette vie nos efforts ne réaliseraient pas nos espérances, les enseignements du Saint-Esprit n'en sont pas moins un riche trésor pour le siècle à venir. Délivre donc ton cœur de toute sollicitude de la vie et applique-toi tout entier à mes paroles. Car à quoi servirait que ton corps fût présent, si ton cœur travaillait à la recherche d'un trésor terrestre?

II. *Et Dieu dit : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.* Hier, nous avons entendu cette parole de Dieu : *Que la lumière soit.* Aujourd'hui, c'est : *Que le firmament soit fait.* Il semble y avoir ici quelque chose de plus. Dieu ne se borne pas à un simple commandement; il déclare le motif qui réclame la structure du firmament : *C'est,* dit-il, *pour séparer les eaux d'avec les eaux.* Et d'abord, comment Dieu parle-t-il? Est-ce à notre manière? Son intelligence reçoit-elle l'impression des objets, et, après les avoir conçus, les fait-elle connaître par des signes particuliers et appropriés à chacun d'eux (1)? Ensuite, a-t-il recours aux organes de la voix pour transmettre ses pensées? A-t-il besoin de frapper l'air par les mouvements articulés de la langue pour dévoiler la pensée cachée dans son cœur? Ne serait-il pas fabuleux que Dieu eût besoin de tant de circuits pour manifester ses pensées? et n'est-il pas plus conforme à la piété de dire que la volonté

(1) Saint Basile suit ici la théorie de la sensation de Platon et de Plotin. « Le corps éprouve la passion et sert de messager à l'âme; l'âme perçoit » l'impression produite dans le corps ou par le corps; ou bien encore elle » porte un jugement sur la passion qu'il a éprouvée. » (Plotin, *Enn.* IV, » l. III, 26.) Voyez Platon, *Philèbe,* t. II, p. 357, de la traduction de » M. Cousin.

divine et le premier élan de son intelligente impulsion sont le Verbe de Dieu? C'est lui que représente vaguement l'Écriture, pour nous montrer que Dieu a voulu non-seulement créer le monde, mais encore le créer à l'aide d'un coopérateur (1). L'Écriture pouvait poursuivre son récit comme elle l'avait commencé : au commencement Dieu fit le ciel et la terre ; ensuite il fit la lumière ; puis, il fit le firmament. Mais en faisant Dieu commander et parler, elle nous montre tacitement celui à qui s'adressent cet ordre et ces paroles : ce n'est pas qu'elle nous envie la connaissance de la vérité, mais elle enflamme notre désir en nous montrant la trace et l'indice du mystère. On saisit avec bonheur et l'on conserve avec soin le fruit de laborieux efforts, tandis qu'une jouissance facile est sans prix. Telle est le chemin et la marche que suit l'Écriture pour nous amener à l'idée du Fils unique de Dieu. Et certes, cette nature incorporelle n'avait nullement besoin du langage matériel de la voix : elle pouvait transmettre ses pensées mêmes à son coopérateur. Qu'avaient donc besoin de langage ces êtres qui par la pensée même pouvaient se communiquer leurs desseins? La voix a été faite pour l'ouïe, et l'ouïe pour la voix. Où il n'y a ni air, ni langue, ni oreille, ni ce canal sinueux qui porte les sons dans la tête au siége de la sensation, il n'est pas besoin de paroles : il suffit des pensées

(1) « L'opérateur perpétuel est le Fils, Verbe de Dieu et créateur en quel-
» que sorte du monde. Le Père du Verbe, en confiant à son Fils l'œuvre de
» la création du monde, en reste toujours le premier créateur. » (Origène, *C. Celse*, 6.)

« Le Fils est sorti du sein du Père comme l'instrument unique, vivant et
» intelligent de toute substance et de toute nature. » (Eusèbe, *Démonstr. Evang.* IV, 4.) Voyez plus loin, *même homélie*, 4.

de l'âme pour transmettre la volonté. Comme je le disais donc, ce langage n'est qu'une sage et ingénieuse figure pour mettre notre esprit à la recherche de la personne à laquelle s'adressent ces paroles.

III. En second lieu, le firmament, que l'on appelle aussi ciel, diffère-t-il du ciel que Dieu fit au commencement, et y a-t-il deux cieux ? Les philosophes qui discutent sur le ciel, aimeraient mieux perdre la langue que de l'accorder. Il n'y a qu'un ciel, prétendent-ils, et il est de nature à n'en admettre ni un second, ni un troisième, ni plusieurs autres. La substance du corps céleste tout entière en constitue la vaste unité. Car, disent-ils, tout corps qui se meut circulairement est un et fini. Et s'il est employé tout entier à la construction du premier ciel, il ne restera rien pour former le second ou le troisième (1). Voilà ce qu'imaginent ceux qui mettent sous la main du Créateur une matière incréée : mensonge conséquent après cette première fable. Mais nous prions les sages de la Grèce de ne pas se rire de nous avant de s'être mis d'accord entre eux. Car il en est parmi eux qui parlent de mondes et de cieux sans nom-

(1) « Mais avons-nous raison de l'avoir qualifié d'un (οὐρανὸν, *le ciel, le* » *monde*) ? Non, il n'y a qu'un seul monde, s'il a été fait d'après le modèle » que nous avons établi. Car ce qui comprend en soi tous les êtres intelligibles » n'admet point à côté de soi un autre être..... Ainsi, pour que ce monde fût » semblable en unité à l'Être parfait, le divin ouvrier n'en a fait ni deux ni une » quantité infinie, il n'a fait que celui-là seul et unique, et il n'y en aura pas » d'autre. » (Platon, *Timée, trad. de M. Cousin*, p. 120 et 121.)

« Non-seulement il n'y a qu'un seul monde, mais il est impossible qu'il y en » ait plusieurs..... car tout être dont la substance est matérielle, ne peut naître » sans matière. Or le monde est un et matériel ; et, s'il est composé, non de » sa part de matière, mais de toute la matière, il ne peut y en avoir plusieurs, » puisqu'il comprend toute la matière. » (Arist. *De Cœlo*, I, 9.)

bre (1). Quand de graves démonstrations auront convaincu leur système de folie, quand les lois de la géométrie auront établi que d'après la nature du ciel il est impossible qu'il y en ait deux (2), nous n'en rirons que plus de la frivolité de ces lignes ingénieuses. Ces savants voient une, deux et plusieurs bulles formées par une même cause, et ils doutent que la Puissance créatrice ait pu produire plusieurs cieux ! Trouvons-nous, en effet, si nous levons les yeux vers la toute-puissance de Dieu, que la force et la grandeur des cieux diffèrent de ces gouttes d'eau qui s'enflent à la surface des fontaines ? Qu'il est donc ridicule leur raisonnement sur l'impossibilité de plusieurs cieux ! Pour nous, bien loin de ne pas croire au second, nous cherchons encore le troisième qu'a mérité de contempler le bienheureux Paul (3). Et le Psalmiste, en disant les cieux des cieux, ne nous donne-t-il pas aussi l'idée de leur pluralité (4) ?

La pluralité des cieux est-elle plus étrange que les sept

(1) « Démocrite pensait que les mondes sont infinis, engendrés et péris-» sables. » (Diog. Laert. IX, 44.) « Il y a, disait à son exemple Epicure, une » infinité de mondes, semblables ou non à celui-ci. Puisque les atomes sont » infinis, ils se portent aussi loin que possible. Rien ne s'oppose donc à l'in-» finité des mondes. » (Ibid. X, 45, 89.)

(2) Platon, dans le Timée, prouve géométriquement, d'après les Pythagoriciens, qu'il n'y avait que deux combinaisons possibles pour tracer le plan de l'univers, et qu'il ne peut y avoir qu'un seul monde ou cinq. Et il ajoute : « Si » en réfléchissant attentivement à tout ce qui précède, on se demande s'il » faut dire que le nombre des mondes est infini, c'est penser comme un homme » privé des connaissances qu'il faut avoir. »

Il faut se rappeler que pour les philosophes grecs κόσμος, *monde*, et οὐρανὸς, *ciel*, sont des termes synonymes. « Quant à l'univers, dit Platon dans » le Timée, que nous l'appelions *ciel* ou *monde*, ou de quelque autre nom... » Saint Basile qui donne au mot ciel le sens que nous lui donnons nous-mêmes, semble ne pas penser que ces philosophes entendaient du monde entier ce qu'il leur faisait dire du ciel. Leur raisonnement n'en était pas moins faux.

(3) 2 *Corinth.* XII, 2. — (4) *Ps.* CXLVIII, 4.

cercles par lesquels presque tous les philosophes s'accordent à faire passer les sept planètes, ces cercles qu'ils nous représentent disposés entre eux comme des tonneaux emboités les uns dans les autres ? Ces cercles, disent-ils, emportés d'un cours contraire à celui du monde et fendant l'Ether, produisent des sons doux et harmonieux, dont n'approche pas la plus suave mélodie (1). Et si nous leur demandons le témoignage des sens, que répondent-ils ? Habitués à ce bruit dès notre naissance, à force de l'entendre, nous en avons perdu le sentiment : semblables aux forgerons qui dans leurs ateliers ont toujours les oreilles frappées du bruit du fer. Pour réfuter cette ingénieuse frivolité, dont le mensonge apparaît dès le premier mot, il faudrait ne pas connaître le prix du temps et se défier de l'intelligence d'un tel auditoire.

Mais laissons les vanités du dehors à ceux du dehors, et revenons au langage de l'Église. Si l'on en croyait quelques-uns de ceux qui nous ont précédés, il n'y aurait pas ici créa-

(1) Cette musique céleste était une imagination des Pythagoriciens qui voyaient partout des nombres en harmonie. Cicéron l'a décrite dans le songe de Scipion, ch. v. « Quid ? Hic, inquam, quis est, qui complet aures meas » tantus et tam dulcis sonus ? — Hic est, inquit ille, qui intervallis conjunctus » imparibus, sed tamen pro rata portione distinctis, impulsu et motu ipsorum » orbium efficitur : qui acuta cum gravibus temperans, varios æquabiliter con- » centus efficit... Hoc sonitu oppletæ aures hominum obsurduerunt. » Cette fable est différemment racontée dans Platon. « Platon dit en ses livres de la » République que sur chacun des huit cieux y a une sirène assise qui le fait » tourner, qu'elles jettent chacune une propre voix, et que de toutes ensemble » il s'en contempère une harmonie, et qu'elles y prenans plaisir chantent les » choses divines, en dansant une danse sacrée sous la douce consonance de » huit cordes. » (Plutarque, *De la Création de l'Ame*, traduction d'Amyot.) Le positif Aristote, longtemps avant saint Basile, avait fait raison de ces ingénieuses allégories. Voyez, *De Cœlo*, l. II, ch. 9.

tion d'un nouveau ciel, mais un nouveau récit de cette création première. D'abord l'Écriture nous aurait parlé sommairement de la création du ciel et de la terre; maintenant elle reprendrait avec plus de détails la manière dont fut créée chacune de leurs parties (1). Mais nous, puisque l'Écriture donne à ce second ciel un autre nom et une fonction propre, nous disons qu'il est différent de celui qui a été fait au commencement ; qu'il est d'une nature plus ferme et d'une utilité toute particulière dans l'ensemble du monde.

IV. *Et Dieu dit : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament ; et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament, de celles qui étaient au-dessus du firmament.* Avant de nous attacher au sens de l'Écriture, essayons de détruire de nouvelles objections. On nous demande si le firmament est un corps sphérique, comme il paraît à l'œil ; mais alors comment la convexité de sa circonférence pourrait-elle retenir l'eau qui coule et circule dans les régions supérieures ? Que répondre ? Une seule chose : de ce qu'un corps présente à l'intérieur une convexité parfaitement arrondie, il ne s'en suit pas nécessairement que sa surface extérieure soit sphérique, arrondie et unie de tout point. Voyez plutôt les voûtes de pierre des bains et les appartements construits en forme de grotte : le demi-cercle que forme l'intérieur, n'empêche pas le toit

(1) Opinion de Philon (*De Mundi opif.*, p. 14) et d'Origène dans ses Commentaires sur la Genèse, qui sont perdus (*Contra Celsum*, l. VI, p. 317). Dans un autre ouvrage, Origène établissait cette distinction entre le ciel et le firmament. Le ciel que Dieu avait créé au premier jour était le monde intelligible ; le firmament était le ciel matériel. (*Homélie sur la Genèse*, traduct. de Ruffin, 2, t. II, p. 53.)

d'avoir ordinairement une surface plane et unie. Que ces malheureux cessent donc de nous tourmenter et de se tourmenter eux-mêmes sur l'impossibilité de retenir l'eau dans les régions supérieures.

Maintenant il faudrait dire quelle est la nature du firmament, et pourquoi il a reçu l'ordre de se tenir au milieu des eaux. l'Écriture se sert habituellement du mot firmament ou soutien pour exprimer une force extraordinaire : *Le Seigneur, mon soutien et mon refuge* (1) ; *J'en ai affermi les colonnes* (2) ; et encore : *Louez le Seigneur dans la fermeté de sa vertu* (3). Les auteurs profanes appellent aussi corps ferme celui qui est solide et plein, pour le distinguer du corps mathématique, corps imaginaire dont l'existence consiste uniquement dans les trois dimensions : la longueur, la largeur et la profondeur. Le corps ferme, au contraire, à la dimension joint la dureté et la résistance. Il est dans l'habitude de l'Écriture d'appeler ferme tout ce qui est fort et inflexible. Elle va jusqu'à employer ce mot pour désigner la condensation de l'air : *Celui*, dit-elle, *qui affermit le tonnerre* (4). Elle appelle affermissement du tonnerre, la force et la résistance du souffle, qui, renfermé dans le sein des nuages, produit, en les brisant avec violence, le bruit de la foudre (5).

Ici donc, selon nous, il s'agit d'une substance ferme, capable de retenir les flots mobiles de l'eau ; et comme, sui-

(1) *Ps.* XVII, 3.—(2) *Ps.* LXXIV, 3.—(3) *Ps.* CL, 1.—(4) Amos, IV, 13.

(5) C'est la physique d'Aristote, *Météor.*, II, 9. « Aristote, dit Plutarque » en le résumant, soutient que le tonnerre, l'éclair et la foudre sont produits » par une exhalaison sèche, qui se trouve enfermée dans une nuée humide. » Comme elle s'efforce d'en sortir, et qu'elles se froissent l'une l'autre, le bruit » engendre le tonnerre et l'inflammation de la sécheresse l'éclair. » (*Opinions des Philosophes*, III, 3.)

vant l'acception commune, il semble que le firmament doit à l'eau son origine, il ne faut pas croire qu'il ressemble à la glace ou à toute autre matière produite par la clarification de l'eau ; par exemple, au cristal de roche, qui doit sa métamorphose à une excessive congélation (1), ou à la pierre spéculaire, cette pierre pure et diaphane, qui se forme dans les mines, et qui, si on la trouve dans sa perfection naturelle, sans fentes intérieures et sans la moindre tache de corruption, rivalise presque avec la transparence de l'air (2). Il n'est pas une de ces substances à laquelle nous puissions comparer le firmament. Ce serait réellement de l'enfantillage et de la simplicité que de se faire une pareille idée des corps célestes ; et, bien que tout soit dans tout, le feu dans la terre, l'air dans l'eau, et que les autres éléments soient de même confondus ensemble ; bien qu'aucun de ceux qui tombent sous nos sens ne soit pur et sans mélange, soit de l'élément qui lui sert de médiateur, soit de celui qui lui est contraire : nous n'osons pas affirmer néanmoins que le firmament soit formé d'une seule des substances simples ou de leur mélange, instruits par l'Écriture à ne pas laisser notre esprit s'égarer dans ses imaginations au-delà de ce qui lui est permis.

(1) « Empédoclès tient que le ciel est solide, estant fait de l'air congelé par » le feu, ne plus ne moins que le crystal. » (Plutarque, *Des Opinions des Philosophes*, II, 21. Traduction d'Amyot.)

Pour les anciens le cristal était de l'eau très-pure congelée par le feu céleste (Diodore de Sicile, II), ou par un froid très-vif (Pline, XXXVII, 2).

Raraque longævis nivibus crystalla gelari.

(Stace, *Epithal. stell.*)

(2) La pierre *spéculaire* (sélénite transparente ou talc) servait aux anciens à faire des vitres (Pline, XXXVI, 22 ; Sénèque, *Ep.* LX).

Hibernis objecta notis specularia puros
Admittunt soles.

(Martial, l. VIII, *Ep.* 14.)

Mais n'oublions pas de remarquer qu'après ces paroles de Dieu : *Que le firmament soit fait*, il n'est pas dit : *Et le firmament fut fait*, mais bien : *Et Dieu fit le firmament, et il divisa les eaux*. Entendez, ô sourds ; aveugles, voyez. Qui donc est sourd ? Celui qui n'entend pas cette voix éclatante de l'Esprit saint. Qui est aveugle ? Celui qui ne voit pas des preuves aussi claires du Fils unique de Dieu. *Que le firmament soit fait*. C'est la voix de la cause suprême. *Et Dieu fit le firmament*. C'est un témoignage rendu à la puissance active et créatrice.

V. Mais poursuivons notre explication. *Qu'il sépare les eaux d'avec les eaux*. La masse des eaux qui, de toutes parts, flottaient sur la terre et étaient suspendues dans l'air, était immense, ce semble, et dépassait toute proportion avec les éléments. Aussi est-il dit plus haut que l'abîme couvrait toute la terre. Nous allons donner la raison de cette abondance des eaux. Il n'est assurément aucun de vous, même de ceux qui ont l'intelligence la plus exercée, et dont l'œil perçant pénètre cette nature périssable et passagère, qui attaque notre opinion, nous accuse d'avancer des théories raisonnablement impossibles, de pures imaginations, et nous demande sur quel fond reposait l'élément humide. Par la raison qui leur fait tirer la terre, plus lourde que l'eau, des extrémités du monde pour la suspendre au centre, ils nous accorderont, sans doute, que, grâce à la propriété naturelle de se porter en bas et de se mettre par tout en équilibre, cette immense quantité d'eau reposait sur la terre (1).

(1) « La terre, disaient les Stoïciens, occupe le centre ; puis vient l'eau » sous forme sphérique, de sorte que la terre est dans l'eau. » (Diog. Laerte, VII, 155.) Les Stoïciens devaient cette opinion à Thalès (Plutarque, *De Placitis Philosophorum*, III, 10).

La masse prodigieuse des eaux était donc répandue autour de la terre, sans proportion avec elle, et infiniment plus considérable, grâce à la prévoyance du suprême artisan qui, dès le commencement, envisageait l'avenir et dès lors faisait tout en vue des futurs besoins du monde. Mais qu'était-il besoin de cette inexprimable surabondance des eaux ? L'essence du feu est nécessaire au monde, non-seulement dans l'économie des produits terrestres, mais encore pour le complément de l'univers, qui serait mutilé s'il manquait du plus puissant et du plus utile de ses éléments. Or le feu et l'eau sont en hostilité et s'entre-détruisent. Le feu détruit l'eau, s'il est le plus fort. L'eau l'emporte-t-elle par sa masse : elle détruit le feu. Comme il fallait éviter une lutte ouverte entre ces éléments et ne point amener la dissolution de l'univers par l'entière disparition de l'un d'eux, le souverain ordonnateur a créé une telle quantité d'eau, que, malgré des pertes successives, elle pût résister à la puissante action du feu jusqu'aux temps fixés pour la ruine du monde (1). Celui qui a tout disposé avec poids et mesure, Celui qui, selon la parole de Job, connaît le nombre

(1) Saint Basile, dans toute cette homélie, suit, sur l'action dévorante du feu, Héraclite et les Stoïciens, qui prétendaient que les astres se nourrissent des exhalaisons de la terre et des eaux. « Ce ciel tout entier, que circonscrit la » région ignée de l'éther, la plus élevée du monde, toutes ces étoiles dont le » nombre est incalculable, tout ce chœur céleste, et, sans parler des autres » astres, ce soleil qui poursuit son cours si près de nous, qui surpasse plus » d'une fois en grosseur toute la sphère terrestre, tous tirent leurs aliments » de la terre et se partagent les vapeurs qu'elle exhale, seule pâture qui les » entretienne. Or la terre ne pourrait suffire à des corps si nombreux, à des » masses bien plus grandes qu'elle-même, si elle n'était remplie du fluide vital » qui, nuit et jour, s'échappe de tous ses pores. » (Sénèque, *Questions naturelles*, VI, 16.

Voyez aussi la note qui termine le paragraphe VIII de cette homélie.

des gouttes de la pluie (1), savait combien de temps durerait son œuvre, et combien il devait préparer d'eau pour la consommation du feu. Voilà le motif de l'abondance des eaux à la création. Au reste, il n'est personne d'assez étranger à la vie, pour avoir besoin d'apprendre de la raison que le feu est essentiel au monde. Non-seulement tous les arts qui conservent notre vie, l'art du tisserand, celui du cordonnier, l'architecture, l'agriculture, ont besoin du concours du feu, mais la végétation des arbres, la maturité des fruits, la naissance des animaux terrestres et aquatiques, leur nourriture, tout exista dès le principe et s'est maintenu depuis par l'action de la chaleur. La création de la chaleur était donc indispensable pour la formation et la conservation des êtres, et l'abondance des eaux ne l'était pas moins en présence de l'éternelle et inévitable action du feu.

VI. Parcours des yeux la création; et tu verras la puissance de la chaleur régner sur tout ce qui naît et périt. De là toute l'eau répandue sur la terre, et celle qui échappe à nos regards, et celle qui est dispersée dans le sein du globe. De là l'abondance des fontaines, les sources des puits, le cours des torrents et des fleuves, innombrables réservoirs où se conserve l'humidité. Des régions de l'aurore, sous le tropique septentrional, coule l'Indus, le plus grand fleuve de la terre, au rapport de ceux qui en ont décrit les vastes contours. Du milieu de l'Orient, sortent le Bactre, le Choaspe et l'Araxe dont se détache le Tanaïs pour aller tomber dans le Palus-Méotide. Ajoute le Phase qui descend du mont Caucase et mille autres fleuves qui, des régions septentrio-

(1) Job, XXXVI, 27.

nales, vont se jeter dans le Pont-Euxin. Des chaudes contrées de l'Occident, au pied du mont Pyrénée, sortent le Tartesse et l'Ister, dont l'un porte ses eaux dans la mer, au-delà des colonnes d'Hercule, et l'autre après avoir traversé l'Europe, vient tomber dans le Pont-Euxin. Qu'est-il besoin d'énumérer encore ceux que versent les monts Riphées, au cœur de la Scythie , le Rhône, et tant d'autres fleuves, tous navigables, qui, après avoir arrosé le pays des Galates occidentaux, des Celtes et des Barbares voisins, coulent dans la mer d'Occident ? D'autres, partis des plages supérieures du Midi, vont, à travers l'Ethiopie, se décharger les uns dans notre mer, les autres dans des mers inaccessibles, l'Égon, le Nysès, le Chrémès et surtout le Nil, qui n'a rien d'un fleuve, quand , semblable à une mer, il inonde l'Egypte (1). Ainsi, la partie habitable de notre terre est enveloppée d'eau, enchainée par de vastes mers et baignée par le cours intarissable de mille fleuves, grâce à l'ineffable sagesse de Celui qui a tout disposé pour empêcher l'élément rival du feu d'être dévoré tout entier.

Toutefois, un temps viendra où tout sera consumé par le feu ; c'est ce que dit Isaïe dans ces paroles adressées au Dieu de l'univers : *Toi qui dis à l'abîme : Tu seras désolé*

(1) Ce long passage sur les fleuves est presque littéralement copié dans Aristote (*Météorologie*, I, 13). A l'exemple du philosophe grec, saint Basile fait sortir des Pyrénées le Tartesse et l'Ister (le Bétis et le Danube). Selon lui, c'est des monts Riphées que coule le Rhône. L'Occident était donc un pays inconnu pour l'Orient ? Et ces évêques, qui possédaient toute la science d'alors, n'en savaient pas plus que les contemporains d'Alexandre sur la Gaule et l'Espagne. Ils parlaient avec plus d'exactitude de l'Inde et de la Bactriane. Nouvelle preuve de l'indifférence des cités grecques de l'Asie pour cet Occident lointain, dont elles se séparèrent si facilement.

et je dessécherai tous les fleuves (1). Rejette donc la folle sagesse du monde et reçois avec nous la doctrine plus simple mais infaillible de la vérité.

VII. Voilà pourquoi nous lisons : *Que le firmament soit fait, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.* Nous avons dit ce que signifie le mot firmament dans l'Écriture. Ce n'est pas, en réalité, une substance ferme et solide qui ait un poids et de la résistance : autrement ce nom eût mieux convenu à la terre. Mais, comme la substance des corps supérieurs est légère, sans consistance et ne peut être saisie par aucun de nos sens, c'est par rapport à ces pures et imperceptibles susbstances que le firmament a reçu son nom. Imagine un lieu propre à partager l'humidité, l'envoyant dans les régions supérieures, si elle est pure et clarifiée, la faisant retomber, si elle est épaisse et terreuse, et, par cette insensible soustraction de la substance humide, entretenant depuis le commencement jusqu'à la fin du monde la même température. Tu ne crois pas à cette prodigieuse quantité d'eau ; c'est que tu ne penses pas à cette prodigieuse quantité de chaleur, moins considérable sans doute, bien puissante, toutefois, si tu considères sa vertu destructive de l'humidité. Elle attire l'humidité voisine, à la manière du concombre, et la consume aussi vite que la flamme de la lampe brûle l'aliment pompé par la mèche. Qui doute que l'Ether ne soit un feu ardent (2)? Si

(1) Isaïe, XLIV, 27.

(2) C'était l'opinion, non-seulement des Stoïciens dont nous avons déjà parlé, mais encore des Alexandrins. Toutefois, pour ces derniers, « le feu « céleste était calme, immobile, en harmonie avec la nature des astres ; il « n'avait pas l'instabilité dévorante du feu terrestre. Il n'avait point besoin « d'aliment. » (Plotin, *Enn.* II, l. I, 4, 8.)

une borne infranchissable ne lui avait été assignée par le Créateur, qui l'empêcherait d'enflammer et de consumer tout de proche en proche, et d'absorber toute l'humidité des êtres? De là les eaux aériennes, qui voilent le ciel des vapeurs qu'envoient les fleuves, les fontaines, les marais, les lacs et les mers ; elles empêchent l'Ether d'envahir et d'embraser l'univers. Aussi bien voyons-nous ce simple soleil, dans la saison d'été, dessécher en un instant une contrée toujours humide et marécageuse et la rendre entièrement aride. Qu'est devenue toute cette eau? Qu'ils nous le disent ces hommes dont la science embrasse tout! N'est-il pas clair pour tout le monde qu'elle s'est élevée en vapeur et a été consumée par la chaleur du soleil? Ils n'en disent pas moins que le soleil est sans chaleur. Qu'ils ont de temps à perdre en paroles! Et voyez sur quelle preuve ils s'appuient pour lutter contre l'évidence : sa couleur est blanche, et ne tire ni sur le rouge ni sur le jaune. Il n'est donc point enflammé de sa nature et sa chaleur provient de la rapidité de sa rotation (1). Que gagnent-ils à faire croire que le soleil n'absorbe pas d'humidité? Pure erreur. Je ne la repousse pas cependant, puis qu'elle me vient en aide. Je disais que la consommation de la chaleur nécessitait cette prodigieuse quantité d'eau ; que le soleil doive sa chaleur à sa nature, ou qu'elle résulte de son action, peu importe : pourvu qu'elle produise les mêmes effets sur les mêmes matières. Faites

(1) Le raisonnement que combat saint Basile est celui d'Aristote dans le troisième chapitre du premier livre de la *Météorologie*. « Preuve suffisante, » dit-il en terminant, que la région supérieure n'est ni chaude ni enflammée. » Le soleil, qui semble être le plus chaud des astres, paraît blanc et n'être » point de feu. »

prendre feu à des morceaux de bois en les frottant ensemble, ou allumez-les en les approchant d'une flamme, vous aurez absolument le même résultat. Au reste, nous voyons que la grande sagesse de Celui qui gouverne tout, fait voyager le soleil d'une région dans une autre de peur que, s'il séjournait toujours dans la même, l'excès de la chaleur n'y détruisît toute harmonie. Tantôt il va dans les contrées méridionales, vers le solstice d'hiver ; tantôt il revient aux signes de l'équinoxe, et de là se rend dans les parties septentrionales, pendant le solstice d'été, et, par ce passage insensible, il entretient dans toute la terre une heureuse température.

Que les savants voient s'ils ne sont pas en désaccord avec eux-mêmes. Ce qui empêche, disent-ils, les fleuves de faire déborder la mer, c'est l'eau que consume le soleil. Sa chaleur laissant le sel et l'amertume des eaux, en absorbe les parties pures et potables, grâce à la vertu singulière de cet astre d'attirer ce qui est léger et de laisser tomber, comme une fange et une lie, ce qui est épais et terreux. De là l'amertume, le goût salé et la propriété desséchante de la mer. Eh bien! après avoir tenu ce langage, ces mêmes hommes, changeant tout à coup, disent que l'humidité ne saurait être diminuée par le soleil (1).

(1) « L'amertume de l'eau de la mer n'est pas du tout sans aucune douceur, » attendu que la mer reçoit tant et de si grandes rivières, et si bien le soleil » attire ce qu'il y a de doux et de bon à boire, à cause de sa subtilité et légè- » reté, ce n'est que dessus tant seulement : encore le fait-il plus en été qu'en » autre temps, d'autant que l'hyver il y touche plus laschement et plus debile- » ment, à cause de l'imbecillité de sa chaleur ; et la bonne portion de douceur » qui y demeure, destrempe et dessale ce qui y estoit excessivement amer, et

VIII. *Et Dieu donna au firmament le nom de ciel.* Ce n'est pas proprement son nom, et il ne le dût qu'à sa ressemblance avec le ciel. Nous avons souvent observé qu'on appelle ciel l'espace visible qui, à travers les couches épaisses de l'air, s'offre clairement à nos yeux et tire son nom du mot qui veut dire voir (1). C'est de lui que l'Écriture dit : *Les oiseaux du ciel* (2) *; les oiseaux qui volent dans le firmament du ciel* (3). Et, ailleurs : *Ils s'élèvent jusqu'au ciel* (4). Moïse, bénissant la tribu de Joseph, lui souhaite les fruits et la rosée du ciel, les soleils d'été, le concours de la lune, les sommets des montagnes, et d'éternelles collines (5), en un mot, tout ce qui fertilise le sein de la terre. Au contraire, dans ses malédictions à

» tenant de la drogue médicinale, ce qui mesme advient aux eaux douces et » bonnes à boire, parce qu'en été elles sont pires au goust qu'en hyver, d'au- » tant que la chaleur resoult et dissipe ce qu'il y a de leger et de doux..... » (Plutarque, *Les Causes naturelles*, IX, *Traduction d'Amyot.*)

On ne voudrait pas voir saint Basile dire que les savants sont en contradiction avec eux-mêmes, parce que les uns pensaient d'une façon, les autres d'une autre. Ce raisonnement ressemble à celui d'un homme qui dirait que la religion chrétienne est remplie de contradictions, parce que les Catholiques et les Protestants pensent différemment sur un grand nombre de points. Les systèmes des philosophes grecs étaient conséquents : pour les Stoïciens, l'eau devait finir par être absorbée tout entière par le feu de l'éther ; pour les Péripatéticiens, les Epicuriens et les Néo-Platoniciens, l'humidité qui s'élevait en vapeur retombait en pluie.

(1) Beaucoup parmi les anciens faisaient comme saint Basile dériver οὐρανός, *ciel,* d'ὁράω, *voir.* D'autres lui donnaient pour étymologie ὅρος, *borne, limite.* « Οὐρανὸν ἐτύμως καλοῦμεν ἀπὸ τοῦ ὅρον εἶναι τῶν ἄνω. Nous l'ap- » pelons ciel à cause de son étymologie, parce qu'il est la limite des régions » supérieures. » (Aristote, *De mundo,* 6.) « Il mit à l'entour la région éthérée, » comme une limite et une garde, ὅροντε καὶ φυλακτήριον ; d'où semble venir » le mot grec de ciel. » (Philon, *De Plantatione Noe.*)

(2) *Ps.* VIII, 9. — (3) Genèse, I, 20. — (4) *Ps.* CVI. 26.

(5) *Deut.* XXXIII, 13-15.

Israël : *Le ciel qui s'étend sur ta tête*, dit-il, *te sera d'airain* (1). Que veut-il dire? Il le menace d'une entière sécheresse, du manque des eaux aériennes, qui font naître et croître les fruits de la terre.

Lors donc que l'Écriture dit que la rosée ou la pluie tombe du ciel, nous devons l'entendre des eaux qui reçurent l'ordre d'occuper les régions supérieures. Quand les exhalaisons de la terre, recueillies dans les hauteurs de l'air, se sont condensées sous la pression du vent, cette humidité aérienne se répand d'abord en nuages vaporeux et légers ; puis, se resserrant encore, elle forme des gouttes qui tombent entraînées par leur poids, et telle est l'origine de la pluie. Si l'eau, battue par la violence des vents, se change en écume, et, passant à un refroidissement excessif, gèle tout entière, elle brise le nuage et tombe en neige (2). Tu peux ainsi te rendre compte de toutes les substances humides que l'air suspend sur nos têtes.

Et que personne ne compare aux curieuses discussions des philosophes sur le ciel, la simplicité des entretiens spirituels. Autant la beauté d'une femme vertueuse l'emporte sur celle de la courtisane (3), autant notre éloquence se distingue de celle du dehors. Celle-ci ne persuade qu'à force de raisonnements : chez-nous, la vérité se présente nue et

(1) *Deut.*, XXVIII, 23.

(2) Sur l'origine de la pluie et de la neige, saint Basile, ici comme plus loin (homélie IV, 7), suit la physique d'Aristote (*Météorol.* I, 9-12) et des Épicuriens. (Plutarque, *Des Opinions des Philosophes*, III, 4.)

(3) Comparaison fréquente dans l'antiquité.

Ut matrona meretrici dispar erit atque
Discolor...

Horace, *Ep.* I, 18.)

sans artifice. Mais pourquoi nous tourmenter à réfuter les erreurs des philosophes, quand il nous suffirait de mettre leurs livres en présence, et, tranquilles spectateurs, d'assister à la guerre qu'ils se livrent ? Car ils ne sont pas moins nombreux, ni moins célèbres, ni plus sobres de paroles en combattant leurs adversaires, ceux qui prétendent que le feu consume tout et que, par une vertu vivifiante, tout renaît de ces cendres fécondes. De là, dans le monde, des morts sans nombre, et d'innombrables renaissances (1). Tous, également éloignés de la vérité, trouvent chacun de leur côté les détours qui les mènent à l'erreur.

IX. Il nous faut même, sur la séparation des eaux, combattre l'opinion de certains auteurs ecclésiastiques (2), qui, sous l'ombre de hautes et sublimes conceptions, se sont jetés dans l'allégorie et n'ont vu dans les eaux qu'une figure pour désigner des puissances incorporelles. Dans les régions supérieures, au-dessus du firmament, habitent les bons génies ; dans les régions inférieures, la terre et la

(1) Ces philosophes étaient les Stoïciens. « Comme les astres sont de feu, » ils se nourrissent des vapeurs que le soleil attire de la terre, de la mer et des » autres eaux. Mais ces vapeurs, quand elles ont nourri et renouvelé les astres » et tout l'éther, sont renvoyées ici-bas pour être attirées de nouveau dans la » haute région. Ainsi rien n'est perdu, et il y en a fort peu de consumé par le » feu des astres et par la flamme de l'éther. De là nos Stoïciens tirent une con- » séquence. Il doit arriver, disent-ils, que le monde entier ne soit plus que » feu, que, toute l'eau étant consumée, ni la terre n'ait plus d'aliment, ni l'air » n'ait plus de quoi se former, puisque l'eau, dont il se forme, serait alors » toute épuisée. Le feu resterait seul ; et par ce feu, qui est animé, qui est » Dieu, le monde serait rétabli, et renaîtrait avec la même beauté. » (Cicéron, *De la Nature des Dieux; traduction de M. J.-V. Le Clerc.*)

(2) L'empereur Justinien cite ce passage et le rapporte à Origène, mais en faisant un contre-sens sur les mots : Τοὺς ἀπὸ τῆς Ἐκκλησίας, qui veulent dire : *Les gens de l'Église*, et qu'il entend de ceux qui sont hors de l'Église.

matière sont le séjour des génies malfaisants. Aussi, disent-ils, Dieu est loué par les eaux supérieures du ciel, c'est-à-dire, par les bons génies que la pureté de leur âme rend dignes de chanter les louanges de Dieu. Et les eaux qui sont sous le ciel, représentent les esprits de méchanceté qui, de leur hauteur naturelle, sont tombés dans l'abîme du mal. Turbulents, séditieux, agités par les vagues tumultueuses des passions, ils ont reçu le nom de mer à cause de l'instabilité et de l'inconstance de leurs mouvements (1).

Rejetons ces théories comme des rêves et des contes de vieilles femmes, et sur le partage des eaux par le firma-

(1) « La septième erreur d'Origène, dit saint Jérôme, c'est que, pour lui, » les eaux que l'Écriture place au-dessus des cieux, sont les saintes Vertus » d'en haut, tandis que les eaux, qui sont sur la terre et sous le firmament, » sont les Puissances contraires, les Puissances infernales. » (T. IV, *lettre* 38.) « Qui ne rejetterait aussitôt et ne mépriserait tous ces prestiges, écrivait à la » même époque saint Épiphane; quand Origène nous dit que les eaux, qui sont » au-dessus du firmament, ne sont pas des eaux, mais les Vertus du royaume » angélique ; et que les eaux qui sont sur la terre, c'est-à-dire, sous le firma- » ment, sont les Vertus contraires, à savoir les démons? » (*Lettre à Jean de Jérusalem, dans* saint Jérôme, t. IV, *lettre* 110.)

La première homélie d'Origène sur la Genèse, qui nous est parvenue dans la traduction de Ruffin, confirme les assertions de saint Epiphane et de saint Jérôme. « Ce premier ciel que nous avons appelé spirituel, est notre intelli- » gence, l'homme intérieur, qui voit et contemple Dieu. Ce ciel matériel, appelé » firmament, est l'homme extérieur, qui voit corporellement... Si l'homme, » placé dans le corps, peut discerner et séparer les eaux, qui sont au-dessus » du firmament, de celles qui sont au-dessous, il sera lui-même appelé ciel, » c'est-à-dire, homme céleste. » (Origène, t. II, p. 53.)

Le propre frère de saint Basile, saint Grégoire de Nysse, ne voyait, à l'exemple d'Origène, qu'une allégorie dans les eaux du ciel. « Assurément, l'eau sur » laquelle était porté l'Esprit de Dieu, n'avait pas la nature mobile des eaux » qui coulent sur la terre ; c'est l'eau que le firmament sépare de cette eau pe- » sante et qui tombe. Si l'Écriture lui donne le nom d'eau pour nous faire » deviner par une plus sublime conception la plénitude des Puissances intellec- » tuelles, que personne ne trouve étrange cette conformité de nom. » (*In Hexaem.* p. 15.)

ment, acceptons la raison qui nous a été donnée. Quand les eaux supérieures du ciel seraient invitées à célébrer le maître commun de toutes choses, ne les croyons pas pour cela des natures intelligentes : ni les cieux ne sont animés parce qu'ils *racontent la gloire de Dieu* (1) ; ni le firmament n'est un être sensible, parce qu'il *annonce qu'il est l'œuvre des mains divines* (2). Et si l'on nous disait que les cieux désignent les intelligences contemplatives, et le firmament les intelligences actives qui produisent le bien, nous admirerions cette ingénieuse théorie, mais sans pouvoir y reconnaître la vérité. Alors la rosée, la gelée, le froid et la chaleur, qui, dans Daniel, sont invités à louer le Créateur de toutes choses (3), seraient d'intelligentes et invisibles natures. Mais ce n'est qu'une figure, acceptée comme telle par les esprits éclairés, pour mettre le comble à la gloire du Créateur. D'ailleurs, les eaux supérieures du ciel, ces eaux privilégiées par la vertu qu'elles renferment en elles, ne sont pas les seules à célébrer les louanges de Dieu : *Louez-le*, dit le Psalmiste, *vous qui êtes sur la terre ; vous, dragons, et vous, abîmes* (4). Ainsi l'abîme que nos faiseurs d'allégories rangeaient dans le parti du mal, le chantre des psaumes ne le rejette pas ; il l'admet au chœur universel de la création, et l'abîme chante en son langage un hymne harmonieux à la gloire de son auteur.

X. *Et Dieu vit que cela était beau.* Ce n'est point par le charme des yeux que Dieu juge de la beauté de ses œuvres, et il ne se forme point du beau la même idée que

(1) *Ps.* XVIII, 1. — (2) Ibid. — (3) Daniel, III. — (4) *Ps.* CXLVIII, 7.

nous. Ce qu'il estime beau, c'est ce qui présente dans sa perfection toutes les convenances de l'art et tend à une fin utile. Celui donc qui s'est proposé une fin manifeste dans ses œuvres, approuve chacune d'elles en en soumettant l'utilité à ses industrieux calculs. Qu'une main, un œil, le premier membre venu soit séparé du reste d'une statue : personne ne pourra le trouver beau. Est-il à sa place ? La beauté des proportions, tout à l'heure presque inaperçue, frappe jusqu'aux ignorants. Mais l'artiste, avant d'unir les parties de son œuvre, distingue et reconnaît la beauté de chacune d'elles, en portant la pensée sur le but qu'elle doit atteindre. C'est ainsi que l'Écriture nous dépeint l'artiste suprême, louant chacun de ses ouvrages ; il va bientôt, quand son œuvre sera consommée, accorder à l'ensemble un éloge mérité (1).

Finissons ici nos entretiens sur le second jour, pour laisser à nos studieux auditeurs le temps d'examiner ce qu'ils viennent d'entendre. Que leur mémoire retienne pour leur être profitable et qu'une laborieuse méditation, comme une heureuse digestion, conserve en eux les fruits de cette instruction. Quant à ceux qui vivent de leur tra-

(1) « Dieu ne se contente pas d'approuver tout son ouvrage, après l'avoir » achevé, en disant qu'il était très-beau et très-bon ; mais il distingue chaque » ouvrage en particulier, en remarquant que chacun est beau et bon en soi-» même ; il nous montre donc que chaque chose est bonne en particulier, et » que l'assemblage en est très-bon. Car c'est ainsi qu'il distingue la beauté » du tout d'avec celle des êtres particuliers ; pour nous faire entendre que » si toutes choses sont bonnes en elles-mêmes, elles reçoivent une beauté » et une bonté nouvelle, par leur ordre, par leur assemblage, par leur par-» fait assortiment et ajustement les unes avec les autres, et par le secours » admirable qu'elles s'entre-donnent. » (Bossuet, 5me *Élévation*, 3me *Semaine*).

vail, laissons les vaquer tout le jour à leurs affaires, afin qu'ils viennent, l'âme pure d'inquiétudes, au banquet de nos entretiens du soir. Que Dieu qui, après avoir fait de si grandes choses, vient de mettre ces faibles paroles dans ma bouche, vous accorde toujours l'intelligence de sa vérité, afin que vous puissiez vous élever des choses visibles à l'Être invisible, et que la grandeur et la beauté des créatures vous donnent une juste idée du Créateur. *Car ce qu'il y a d'invisible en Dieu est, depuis la création du monde, devenu visible dans ses œuvres ; et sa puissance et sa divinité sont éternelles* (1). Ainsi la terre, l'air, le ciel, l'eau, le jour, la nuit, toutes les choses visibles nous présentent d'éclatants souvenirs de notre bienfaiteur. Nous ne fournirons pas d'occasion au péché, nous ne laisserons pas de place à l'ennemi dans nos cœurs, si, par un souvenir continuel, nous faisons habiter en nous le Dieu à qui appartiennent toute gloire et toute adoration, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

(1) *Rom.* I. 20.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

SUR LE RASSEMBLEMENT DES EAUX.

I. Exorde. — Des villes entières se passionnent pour les jeux publics. Ne nous empresserons-nous pas de contempler le spectacle de la création?

II. C'était bien parce que les eaux la couvraient, que la terre était invisible. — Pourquoi les eaux n'avaient-elles pas coulé dès le commencement dans les cavités de la terre? — Pourquoi l'Ecriture ne parle-t-elle que d'un rassemblement, quand il y a plusieurs mers?

III. C'est la parole de Dieu qui constitue la nature des eaux et leur ordonne de couler. — Le même commandement donne des bornes à la mer.

IV. Quand l'Écriture parle d'un seul rassemblement des eaux, elle parle du principal. — Union des mers entre elles.

V. Pourquoi l'Écriture désigne-t-elle la terre par le nom d'*élément aride?* — C'est parce que l'aridité est la propriété caractéristique de l'objet dont le mot terre n'est que le nom. — Union des éléments entre eux au moyen de propriétés communes.

VI. Beauté de la mer. Elle est belle, parce qu'elle est utile. Elle alimente la terre, en circulant dans ses pores.

VII. Elle est la source des eaux du ciel, s'élève en vapeur et retombe en pluie. Elle rapproche les terres et facilite le commerce.

Péroraison. — Le mouvement de l'assemblée chrétienne comparé aux flots de la mer.

I. Il est des villes qui, depuis le lever du jour jusqu'au soir, repaissent leurs regards de mille jeux divers. Elles ne se lassent pas d'entendre des chants dissolus qui font germer la volupté dans les âmes, et, souvent, on nomme heureux de tels hommes, parce que, laissant les soins du commerce et les arts utiles à la vie, ils passent dans la mollesse et le plaisir le temps qui leur est assigné sur la terre. Ils ne savent pas que le théâtre de ces jeux impurs est, pour ceux qui s'y rassemblent, une commune et publi-

que école de vice ; que ces mélodieux accords et ces chants de prostituées, s'insinuant dans les âmes de ceux qui les entendent, ne leur inspirent qu'obscénités, tous s'empressant d'imiter les airs des flûtes et des lyres (1). Quelques autres, qui sont passionnés pour les courses de chevaux, croient combattre en songe, attèlent leurs chars, changent leurs écuyers, et, dans le sommeil, ne sont pas délivrés de la folie qui les tourmente le jour (2). Et nous, que le Seigneur, le grand artisan des merveilles, appelle à la contemplation de ses ouvrages, nous lasserons-nous de les regarder, ou serons-nous paresseux à entendre les paroles de l'Esprit saint ? Ne nous empresserons-nous pas plutôt autour de ce grand atelier de la puissance divine, et, reportés en esprit vers les temps passés, ne saurons-nous pas embrasser d'un regard tout l'assemblage de la création ? Le ciel, suspendu comme une voûte, pour parler le langage du Prophète (3) ; la terre,

(1) Tout ce début semble un souvenir de Platon :

« Si un homme, se livrant tout entier aux charmes de la musique, laisse » couler dans son âme, par le canal de ses oreilles, ces harmonies douces, » molles, plaintives dont nous venons de parler, s'il passe toute sa vie à » chanter d'une voix tendre et à savourer la beauté des airs ; d'abord sans » doute il ne fait qu'adoucir par là l'énergie de son courage naturel, comme » le fer s'adoucit au feu, et il perd comme lui cette rudesse qui le rendait » auparavant inutile ; mais, si, au lieu de s'arrêter, il prolonge cette action » amollissante, son courage ne tarde pas à se dissoudre et à se fondre, jus- » jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissipé, et qu'enfin ayant perdu tout » ressort, il ne fasse plus qu'un guerrier sans cœur. » (Platon, *La République*, III, traduction de M. Cousin, p. 178.)

(2) Ὁ δὲ κόμην ἔχων
Ἱππάζεταί τε καὶ ξυνωρικεύεται,
Ὀνειροπολεῖται ἵππους.

Cet autre, avec sa chevelure, chevauche, court sur un char, rêve chevaux. (Aristophane, *Nuées*.)

(3) Isaïe, XL, 22.

cette masse immense qui repose sur elle-même ; l'air répandu autour d'elle, d'une nature molle et humide, véritable et perpétuel aliment de tout ce qui respire, d'une telle ténuité qu'il cède et s'ouvre au moindre mouvement des corps, n'oppose aucune résistance à leur élan et, après leur passage, ramène sans effort ses flots mobiles ; l'eau, enfin, qu'elle abreuve l'homme, ou qu'elle soit destinée à nos autres besoins, et son merveilleux rassemblement dans les bassins qui lui ont été assignés : tel est le spectacle que te présentent les paroles que nous venons d'entendre.

II. *Et Dieu dit : Que l'eau, qui est sous le ciel, se rassemble en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse. Et cela se fit ainsi : et l'eau, qui était sous le ciel, se rassembla dans un seul lieu, et l'élément aride apparut, et Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et il appela mers toutes les eaux rassemblées.* Que de peine tu m'a donnée dans les précédents discours, en me demandant pourquoi la terre était invisible, quoique tout corps ait naturellement une couleur, et que toute couleur tombe sous le sens de la vue ! Et peut-être mes raisons ne te paraissaient-elles pas suffisantes, quand je te disais que la terre, sans être naturellement invisible, l'était pour nous à cause de la masse d'eau qui la couvrait tout entière. Eh bien ! Écoute maintenant l'Écriture s'expliquer elle-même : *Que les eaux se rassemblent et que l'élément aride paraisse.* Le voile est levé et laisse voir la terre tout à l'heure invisible. Peut-être va-t-on me faire de nouvelles questions. Et d'abord : n'est-ce pas une loi de la nature que l'eau suive la pente qui l'entraîne ? Pourquoi donc l'Écriture fait-elle intervenir un ordre du Créateur ? Tant que l'eau se

trouve répandue sur une surface unie, comme elle n'a point d'écoulement, elle reste immobile. Mais, si elle vient à trouver une pente, aussitôt le premier flot s'y précipite, celui qui le suit prend sa place, et lui-même est remplacé par un troisième. Ils ne cessent ainsi de s'écouler et de se pousser les uns les autres ; et la rapidité de leur cours est en proportion de la masse d'eau qu'il emporte, et de la pente où elle se précipite. Si telle est la nature de l'eau, il était bien inutile de lui commander de se rassembler en un même lieu. Elle devait, à cause de son instabilité naturelle, se précipiter d'elle-même dans la partie la plus creuse de la terre, et ne s'arrêter qu'après avoir égalisé sa surface. Car il n'est pas de lieu aussi uni que la surface de l'eau. Ensuite, ajoute-t-on, comment les eaux reçurent-elles l'ordre de se rassembler en un même lieu, quand nous voyons plusieurs mers, séparées les unes des autres par les plus grandes distances? A la première question nous répondons : Depuis l'ordre du Seigneur, tu connais parfaitement le mouvement de l'eau, tu sais que, s'écoulant en tous sens et toujours mobile, elle est naturellement emportée sur les pentes et dans les parties creuses. Mais quelle était sa vertu, avant que ce commandement vînt lui faire prendre son cours ? Tu ne le sais, et il n'est personne qui puisse te le dire. Pense, en effet, qu'une parole de Dieu constitue la nature, et que cet ordre est pour l'être créé un enseignement de sa future conduite. Il n'y eut qu'une création du jour et de la nuit, et depuis ce moment ils n'ont jamais cessé de se succéder et de diviser le temps en parties égales.

III. *Que les eaux se rassemblent.* Qu'il soit de la nature des eaux de courir ; et, pressées par cet ordre,

elles ne se fatiguent jamais dans leur course. En parlant ainsi, j'ai seulement en vue la propriété qu'ont les eaux de couler. Il en est qui coulent d'elles-mêmes, comme celles des fontaines et des fleuves ; d'autres qui forment des masses dormantes. Mais je parle maintenant des eaux courantes. *Que les eaux se rassemblent en un même lieu.* Assis près d'une fontaine, qui faisait jaillir une eau abondante, n'as-tu jamais eu cette pensée : Qui fait sortir cette eau du sein de la terre? Qui la pousse en avant? Où sont les réservoirs qui l'envoient? En quel lieu s'empresse-t-elle de se rendre? Comment se fait-il qu'ici elle ne s'épuise point, et là-bas jamais ne déborde? Tout cela vient de cette première parole ; elle a été pour les eaux comme le signal de leur course.

Dans toute l'histoire des eaux rappelle-toi ce premier ordre : *Que les eaux se rassemblent.* Il leur fallait courir pour aller prendre leur place, et, une fois arrivées dans les lieux qui leur étaient assignés, y rester sur elles-mêmes et ne pas aller au-delà. Aussi, selon le langage de l'Ecclésiaste : *Tous les torrents vont-ils à la mer, et la mer ne se remplit point* (1). Les eaux coulent en vertu de l'ordre de Dieu, et la mer est enfermée dans ses limites d'après cette première loi : *Que les eaux se rassemblent en un même lieu.* De peur que l'eau ne se répandît hors de son lit et, dans ses envahissements successifs, couvrant une à une toutes les contrées, ne finît par inonder toute la terre, elle reçut l'ordre de se rassembler en un même lieu. Aussi voit-on souvent la mer, furieuse et élevant ses vagues jus-

(1) *Ecclésiaste*, I, 7.

qu'au ciel, une fois qu'elle a touché le rivage, briser en écumant son impétuosité et retourner en arrière. *Ne me craindrez-vous pas,* dit le Seigneur, *moi qui ai donné à la mer un grain de sable pour limite* (1). Un grain de sable, tout ce qu'il y a de plus faible, est un frein pour le plus terrible des éléments. Car, qui empêcherait la mer Rouge de se répandre sur toute l'Égypte, qui est plus basse qu'elle, et de se réunir à l'autre mer qui en baigne les côtes, si elle n'était enchaînée par l'ordre du Créateur? Et si je dis que l'Égypte est plus basse que la mer Rouge, c'est que l'expérience nous en a convaincus toutes les fois qu'on a voulu réunir la mer d'Égypte et l'Océan Indien, dont la mer Rouge fait partie. Aussi, voyons-nous renoncer à cette entreprise, et l'égyptien Sésostris qui l'avait conçue, et Darius le Mède qui depuis voulut la reprendre (2). J'ai rapporté ce fait pour nous faire comprendre toute la puissance de cet ordre : *Que les eaux se rassemblent en un seul lieu;* c'est-à-dire, qu'elles n'aient pas d'autre ras-

(1) Jérémie, v, 22.

(2) « Nous regardons les Égyptiens comme le plus ancien des peuples : » leur terre, cependant, paraît être tout entière le produit et l'ouvrage du » fleuve ; il ne faut que la considérer pour s'en convaincre, et la mer Érythrée » en est une preuve suffisante. Un roi entreprit de la percer : car ce serait » un immense avantage pour ce pays, s'il était partout ouvert à la naviga- » tion. Sésostris passe pour le premier dans l'antiquité qui ait eu ce dessein. » Mais il trouva que la mer était plus haute que la terre. C'est pourquoi lui » d'abord, et, après lui, Darius cessèrent de creuser le canal, de peur que » la mer ne se précipitât dans le fleuve et n'en détruisît le cours. » (Aristote, *Météor.*, I, 14.) Voyez Pline, VI, et, pour l'assertion d'Aristote, que le Nil a produit l'Egypte, Hérodote, *Clio*, 5.

Strabon, l. XVII, combat l'opinion que l'Égypte soit plus basse que la mer : « Darius, induit en erreur, abandonna les travaux qui touchaient à » leur terme. On lui fit croire que la mer Érythrée était plus haute que » l'Egypte et que, s'il coupait l'Isthme, elle inonderait tout le pays. »

semblement, et qu'une fois rassemblées elles ne se déplacent plus.

IV. Dire que les eaux se rassemblent en un seul lieu, c'est indiquer qu'elles étaient répandues en bien des endroits de la terre. Les montagnes, entrecoupées de profonds ravins, retenaient des amas d'eau dans leurs vallons. Que de plaines basses, semblables par leur étendue à de vastes mers, que de vallées, que de cavités, creusées de mille manières, alors toutes remplies d'eau, furent évacuées sur l'ordre de Dieu, quand de toutes parts les eaux se rendaient à cet immense rassemblement. Et qu'on ne vienne pas dire : si l'eau couvrait alors la surface de la terre, il fallait nécessairement que tous les bassins, qui depuis ont reçu la mer, fussent remplis. Où donc alors devait se faire le rassemblement des eaux, si déjà ces bassins étaient occupés? Ces bassins, répondrons-nous, ne furent préparés qu'au moment où l'eau dût se réunir en une seule masse. Alors n'existaient ni la mer qui est au-delà de Gadès, ni le vaste Océan, si redouté des navigateurs, qui embrasse l'île de Bretagne et l'Espagne Occidentale. Mais, tout à coup, l'ordre de Dieu créa ces vastes cavités, et les eaux s'y précipitèrent par torrents.

Maintenant si notre explication de la création du monde semble contraire à l'expérience (car il est évident que toutes les eaux ne coururent pas se rassembler en un seul lieu), que de choses à dire, qui d'elles-mêmes s'offrent à tous les esprits ! Peut-être même est-il ridicule de répondre à de telles objections. Devrait-on nous opposer les étangs et les amas d'eaux de pluie, et penser qu'ils suffisent pour renverser notre raisonnement? Évidemment, c'est la principale et la plus complète affluence des eaux qui reçut le nom d'uni-

que rassemblement. Car les puits sont aussi des rassemblements d'eaux, faits de main d'homme, pour recevoir l'humidité répandue dans le sein de la terre. Ce nom de rassemblement ne désigne donc pas le premier amas d'eau venu, mais le plus grand et le plus considérable, celui où tout l'élément se montre réuni en masse. De même que le feu, malgré les petites parcelles que réclament ici-bas nos besoins, est répandu en masse dans l'éther ; de même que l'air, malgré une semblable diffusion, compose une vaste enveloppe autour de la terre ; ainsi l'eau, malgré de faibles amas répandus partout, ne forme qu'un rassemblement, celui qui sépare l'élément entier des trois autres. Sans doute, les lacs, et ceux des régions septentrionales, et ceux que l'on trouve en Grèce, en Macédoine, en Bithynie et en Palestine, sont des rassemblements d'eau : mais ici il s'agit du plus grand de tous, de celui dont l'étendue égale celle de la terre. Les premiers contiennent une grande quantité d'eau, personne ne le contestera. Néanmoins on ne saurait leur donner raisonnablement le nom de mers, pas même si, comme la grande mer, ils sont chargés de sel et de sable. Nous citera-t-on, par exemple, le lac Asphaltique, en Judée, et le lac Serbonis qui s'étend entre l'Égypte et la Palestine dans l'Arabie déserte : ce sont des lacs, et il n'y a qu'une seule mer, comme l'affirment ceux qui ont fait le tour de la terre. On regarde la mer Caspienne et celle d'Hyrcanie comme renfermées chacune dans ses limites : cependant, s'il faut en croire les géographes, elles communiquent entre elles, et se déchargent ensemble dans la grande mer. C'est ainsi que, toujours d'après leur récit, la mer Rouge et celle de Gadès, n'en font qu'une. Alors pourquoi Dieu appelle-t-il mers

les différents amas des eaux ? Le voici : Les eaux s'écoulèrent en un même lieu, et leurs divers amas, c'est-à-dire, les golfes que la terre embrasse de ses replis, reçurent du Seigneur le nom de mers : mer du Nord, mer du Midi, mer Orientale, mer Occidentale. Les mers ont même leurs noms propres : le Pont-Euxin, la Propontide, l'Hellespont, la mer Égée, la mer Ionienne, la mer de Sardaigne, la mer de Sicile, la mer Thyrrénienne, et mille autres noms dont une exacte énumération serait ici aussi longue que déplacée. Voilà pourquoi Dieu appela mers les amas des eaux. Mais revenons à notre sujet d'où nous a écartés la suite du discours.

V. *Et Dieu dit : Que les eaux se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse.* Il ne dit pas : Que la terre paraisse, pour ne pas la montrer de nouveau informe, fangeuse, toute dégouttante d'eau, encore privée de sa forme et de sa vertu. Nous pouvions aussi attribuer au soleil le desséchement de la terre : eh bien ! le Créateur nous la montre desséchée avant la naissance du soleil. Applique-toi à la pensée de l'Écriture. Non-seulement l'eau qui couvrait la surface de la terre, s'écoule ; toute celle qui s'était infiltrée dans son sein, se retire aussi, s'empressant d'obéir à l'ordre inévitable du souverain Maître. *Et cela se fit ainsi.* C'est assez nous dire que la voix du Créateur eut son effet. Cependant, il est ajouté dans beaucoup d'exemplaires : *Et l'eau, qui était sous le ciel, se rassembla en un seul lieu, et l'élément aride parut.* Paroles que n'ont pas données les autres interprètes et qui ne semblent pas conformes aux habitudes des Hébreux. En effet, après ce témoignage : *Et cela se fit ainsi*, il est superflu de redire exactement la même chose. Aussi, dans les

exemplaires soignés, ces mots sont-ils marqués de l'obèle ; et l'obèle est le signe d'une leçon à rejeter (1).

Et Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et il appela mers les amas des eaux. Pourquoi l'Écriture disait-elle plus haut : *Que les eaux se rassemblent en un même lieu, et que l'élément aride paraisse*, et non : que la terre paraisse ? Pourquoi ajoute-t-elle ici : *L'élément aride parut, et Dieu lui donna le nom de terre ?* C'est que l'aridité est la propriété qui semble caractériser la nature du sujet, tandis que le mot terre n'en est que le simple nom. En effet, de même que la raison est la faculté distinctive de l'homme, et que le mot *homme* sert à désigner l'être doué de cette faculté ; ainsi l'aridité est la qualité propre et spéciale de la terre. L'élément essentiellement aride reçoit donc le nom de terre, comme l'animal qui a le hennissement pour cri caractéristique, s'appelle cheval. Les autres éléments, comme la terre, ont reçu en partage une propriété particulière, qui les distingue des autres et fait connaître leur essence. Ainsi l'eau a le froid pour propriété distinctive ; l'air, l'humidité ; le feu, la chaleur.

Mais cette théorie ne s'applique réellement qu'aux éléments primitifs du monde. Les éléments qui concourent à la formation des corps et tombent sous les sens, nous montrent ces propriétés réunies, et dans la nature entière les yeux et les sens ne trouvent rien qui soit complétement solitaire, simple et pur. La terre est à la fois aride et froide ; l'eau, froide et humide ; l'air, humide et chaud ; le feu, chaud

(1) Les virgules, c'est-à-dire, les obèles marquent ce que les Septante ont ajouté au texte hébreu. (Saint Jérôme, ep. 89.)

et aride. C'est en alliant ainsi leurs propriétés, que les divers éléments peuvent s'unir entre eux. Grâce à une propriété commune, chacun d'eux se mêle à l'élément voisin, et cette alliance naturelle le rapproche de l'élément contraire. Par exemple, la terre, qui est en même temps aride et froide, trouve dans le froid un lien de parenté qui l'unit à l'eau, et par le moyen de l'eau s'unit à l'air. L'eau, placée entre les deux, semble leur donner à chacun une main, et, à la faveur de sa double propriété, s'allie à la terre par le froid et à l'air par l'humidité. L'air, à son tour, tient le milieu et joue le rôle de médiateur entre les natures ennemies de l'eau et du feu, uni à la première par l'humidité et au second par la chaleur. Enfin, le feu, d'une nature à la fois chaude et aride, est lié à l'air par la chaleur, et, par son aridité , vient se réunir à la terre. Et de cet accord, de cet ensemble résulte un cercle et un chœur harmonieux, où chacun des éléments mérite ce nom. (1).

Par tout ce que je viens de dire, j'ai voulu faire voir pourquoi Dieu a donné à l'élément aride le nom de terre, sans cependant appeler la terre *Aride*. C'est que l'aridité n'est pas une des propriétés que la terre reçut avec le temps, mais une de celles qui dès le principe constituèrent son essence. Or ce qui fait exister un corps est naturellement anté-

(1) « Comme le monde devait être un corps solide, et que les corps so-
» lides ne se joignent jamais ensemble par un seul milieu, mais par deux,
» Dieu plaça l'eau et l'air entre le feu et la terre, et, ayant établi entre tout
» cela autant qu'il était possible des rapports d'identité, à savoir que l'air
» fût à l'eau ce que le feu est à l'air, et l'eau à la terre ce que l'air est à
» l'eau, il a, en enchaînant toutes les parties, composé ce monde visible et
» tangible. C'est de ces quatre éléments, réunis de manière à former une
» proportion, qu'est sortie l'harmonie du monde. » (Platon, *Timée, trad. de M. Cousin*, p. 122.)

rieur à ses qualités postérieures, et a la prééminence sur elles. C'est donc avec raison que Dieu pensa aux plus anciens caractères de la terre pour la désigner.

VI. *Et Dieu vit que cela était beau* (1). L'Écriture ne veut pas dire qu'une vue agréable de la mer s'offrit aux regards de Dieu. Ce n'est pas avec des yeux que le Créateur considère la beauté de ses œuvres, mais il les contemple dans son ineffable sagesse. C'est sans doute un agréable spectacle qu'une mer blanchissante et aplanie par le calme ; elle est belle encore, lorsqu'au souffle d'une brise légère elle ride sa surface et présente aux regards des teintes de pourpre et d'azur ; lorsque, loin de battre avec violence les prochains rivages, elle semble les baiser dans de pacifiques embrassements. Cependant, ce n'est pas là le charme et la beauté que l'Écriture fait trouver à Dieu dans la mer. Ici, c'est la fin de l'œuvre qui en fait la beauté.

D'abord l'eau de la mer est la source de toute l'humidité de la terre. S'infiltrant par d'imperceptibles conduits, comme le prouvent les fentes et les cavernes souterraines où pénètrent ses flots, elle est reçue dans des canaux obliques

(1) Saint Ambroise traduit presque littéralement ce passage sur la beauté de la mer.

« Vidit ergo Deus quia bonum mare. Etsi pulchra sit species hujus ele-
» menti, vel quum surgentibus albescit cumulis ac verticibus undarum, et
» cautes nivea rorant aspergine, vel quum æquore crispanti clementioribus
» auris, et blando serenæ tranquillitatis purpurascentem præfert colorem,
» qui eminus spectantibus frequenter offunditur, quando non violentis flucti-
» bus vicina tundit littora, sed velut pacificis ambit et salutat amplexibus
» (quam dulcis sonus, quam jucundus fragor, quam grata et consona resul-
» tatio !) ego tamen non oculis æstimatum creaturæ decorem arbitror, sed
» secundum rationem operationis judicio operatoris convenire et congruere
» definitum.

» Bonum igitur mare, primum quia terras necessario suffulcit humore,

et sinueux ; puis, poussée par le vent, elle s'élève à la surface de la terre et la brise, devenue potable et corrigée de son amertume par cette longue clarification. Souvent même des mines qu'elle traverse lui communiquent leur chaleur, et la font s'élever en bouillonnant et sortir brûlante : prodige fréquent dans les îles et près des rivages de la mer, disons-le sans hésiter, puisque, même dans l'intérieur des terres, certains lieux, dans le voisinage des fleuves, présentent, pour comparer les petites choses aux grandes, à peu près le même phénomène. Où tendent ces paroles ? A prouver que la terre est pleine de pores, conduits invisibles qui, puisant aux sources de la mer, font partout circuler ses eaux.

VII. Ainsi, pour Dieu, la mer est belle parce qu'elle fait courir ses eaux dans le sein de la terre. Elle est belle encore, parce que de tous côtés elle reçoit les fleuves et se grossit de leurs cours, sans sortir de ses limites. Elle est belle, parce qu'elle est l'origine et la source des eaux du ciel. Échauffée par les rayons du soleil, elle s'échappe en vapeur, est attirée dans les hautes régions de l'air, et s'y refroidit, loin des rayons que réfléchit le sol ; l'ombre des

» quibus per venas quasdam occulte succum quemdam haud inutilem submi-
» nistrat. Bonum mare, tanquam hospitium fluviorum, fons imbrium, deri-
» vatio alluvionum, invectio commeatuum, quo sibi distantes populi copulan-
» tur, quo prœliorum removentur pericula, quo barbaricus furor clauditur,
» subsidium in necessitatibus, refugium in periculis, gratia in voluptatibus,
» salubritas valetudinis, separatorum conjuncti, itineris compendium, trans-
» fugium laborantium, subsidium vectigalium, sterilitatis alimentum. Ex hoc
» pluvia in terras transfunditur ; si quidem de mari aqua radiis solis hauritur
» et quod subtile ejus est, rapitur : deinde quanto altius elevatur, tanto
» magis etiam nubium obumbratione frigescit, et imber fit, qui non solum
» terrenam temperat siccitatem, sed etiam jejuna arva fecundat.

nuages ajoutant à ce refroidissement, elle se change en pluie et engraisse la terre. S'il y avait des incrédules, qu'ils regardent sur le feu des vases pleins d'eau, qui, à force de bouillir, finissent par rester à sec. Qu'ils se rappellent aussi que les navigateurs font bouillir l'eau même de la mer, et en recueillent les vapeurs dans des éponges pour apaiser leur soif en de pressants besoins.

Enfin, la mer est belle aux yeux de Dieu, parce qu'elle enchaîne les îles, dont elle est à la fois la parure et le rempart; parce qu'elle rapproche les terres les plus éloignées et facilite aux navigateurs la liberté du commerce; parce qu'elle enrichit l'histoire, prodigue aux marchands les richesses étrangères et apporte de faciles secours aux besoins de la vie, permettant aux riches d'exporter leur superflu et s'empressant de suppléer ce qui manque aux pauvres.

Mais, puis-je apercevoir la beauté de l'Océan telle qu'elle parut aux yeux du Créateur? Que si l'Océan est beau et

» Quid enumerem insulas, quas velut monilia plerumque prætexit, in quibus ii qui se abdicant intemperantiæ sæcularis illecebris, fido continentiæ proposito eligunt mundo latere, et vitæ hujus declinare dubios anfractus? Mare est ergo secretum temperantiæ, exercitium continentiæ, gravitatis secessus, portus securitatis, tranquillitas sæculi, mundi hujus sobrietas, tum fidelibus viris atque devotis incentivum devotionis, ut cum undarum leniter alluentium sono certent cantus psallentium, plaudant insulæ tranquillo fluctuum sanctorum choro.

» Unde mihi ut omnem pelagi pulchritudinem comprehendam, quam vidit operator? Et quid plura? Quid aliud ille concentus undarum, nisi quidam concentus est plebis? Unde bene mari plerumque comparatur Ecclesia, quæ primo ingredientis populi agmine totis vestibulis undas vomit; deinde in oratione totius plebis tanquam undis refluentibus stridet, cum responsoriis psalmorum, cantu virorum, mulierum, virginum, parvulorum, consonus undarum fragor resultat. » (*Hexaemeron*, III,5.)

digne d'éloge devant Dieu, combien n'est pas plus beau le mouvement de cette assemblée chrétienne, où les voix des hommes, des enfants, des femmes, confondues et retentissantes comme les flots qui se brisent au rivage, s'élèvent, au milieu de nos prières, jusqu'à Dieu lui-même. Aussi cette église jouit-elle d'un calme profond, et les esprits malins ne peuvent-ils la troubler au souffle de l'hérésie. Méritez donc les louanges du Seigneur, en restant fidèles à une si belle conduite, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

GERMINATION DE LA TERRE.

I. La terre produit la germination par elle-même. — La naissance des plantes a précédé celle du soleil. — Les plantes préparées pour la nourriture des animaux et de l'homme.

II. Toute plante porte de la graine, qui produit toujours une plante de même espèce. — La moindre plante nous fait souvenir du Créateur et penser à la fragilité de la nature humaine.

III. Germination et végétation. — Merveilleuse économie des plantes.

IV. Toutes les plantes sont utiles, aussi bien les poisons que les plantes alimentaires.

V. Rien dans la nature n'est contraire à l'ordre divin. — Le produit de la graine peut s'altérer, mais il ne donne jamais une plante d'une espèce différente. — Magnificence de la première végétation.

VI. Il en est des arbres comme des plantes. — Chaque arbre produit des semences ou possède une vertu séminale, qui lui en tient lieu. — Richesse des productions de la nature. — L'âme chrétienne comparée à une vigne.

VII. Variété infinie des arbres. — Racines. — Écorces. — Manière de remédier aux vices naturels des arbres. — Leur sexe.

VIII. Variété des fruits. — Différents effets de la sève : elle alimente la racine et le tronc, devient feuille et fruit. Elle produit des saveurs contraires dans des arbres différents.

IX. Elle en produit jusque dans le même arbre. — La vue des arbres doit nous remplir d'admiration et d'amour pour le Créateur.

X. La nature, une fois mise en mouvement, parcourt, sans s'interrompre, la suite des âges, produisant toujours les mêmes objets.

1. *Et Dieu dit : Que la terre fasse germer de l'herbe verte, selon son espèce, et des arbres fruitiers, qui produisent du fruit selon leur espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes.* Ce n'est pas sans une profonde sagesse que la terre, déchargée et soulagée du poids des eaux, reçut l'ordre de produire d'abord de l'herbe, puis du bois, ce que nous la voyons faire encore aujourd'hui. Ce

premier ordre fut comme une loi de la nature, loi permanente, qui donna à la terre la fécondité et la vertu de produire des fruits dans toute la suite des siècles.

Que la terre fasse germer. La production des végétaux présente d'abord la germination. Lorsque les germes commencent à percer, ils forment de l'herbe ; celle-ci se développe et devient une plante, qui reçoit insensiblement ses diverses articulations et atteint sa maturité dans la graine. Ainsi se développe tout ce qui pousse et verdit. *Que la terre fasse germer de l'herbe verte.* Que la terre produise la germination par elle-même, sans avoir besoin d'aucun secours étranger. Il en est qui regardent le soleil comme la source de toute production sur la terre : c'est, disent-ils, l'action de sa chaleur qui attire la force vitale du sein de la terre à la surface. Eh bien ! la parure de la terre est plus ancienne que le soleil. Que ceux donc qui adorent le soleil, comme la source de la vie, renoncent à leur erreur. S'ils étaient bien persuadés qu'avant sa naissance la terre était toute parée, ils reviendraient de leur admiration sans borne pour cet astre, en voyant l'herbe et les plantes végéter avant son premier lever (1).

Quoi donc ? Voilà préparée la nourriture des troupeaux : notre race parut-elle indigne de la même sollicitude ? Celui qui a pourvu à la pâture des chevaux et des bœufs, pense

(1) « Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur. » Mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes » de plantes, avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout » dépend de Dieu seul. » (Bossuet, *Discours sur l'hist. univ.*, 2e *part.*, 1.)

Il est remarquable qu'un des anciens sages de la Grèce, Empédocle, ait, comme Moïse, fait sortir les plantes de terre avant la naissance du

avant tout à tes richesses et à tes jouissances. S'il nourrit tes bestiaux, c'est pour subvenir à tous les besoins de ta vie. Et la production des graines, qu'a-t-elle en vue, sinon ta subsistance? Et puis, que d'herbes, que de légumes servent à la nourriture de l'homme !

II. *Que la terre fasse germer de l'herbe verte, qui porte de la graine, selon son espèce.* S'il est des herbes destinées à la nourriture des autres animaux, tout l'avantage ne laisse pas de nous en revenir, et les graines sont spécialement destinées à notre usage ; et tel est le vrai sens des paroles que j'ai citées : *Que la terre fasse germer de l'herbe verte, dont la graine produise, selon son espèce.* De cette manière nous pourrons rétablir l'ordre des mots, dont la construction semble vicieuse dans la version actuelle, et l'économie de la nature sera rigoureusement observée. En effet, d'abord vient la germination, puis la verdure, puis l'accroissement de la plante, qui, après avoir grandi, arrive à sa perfection dans la graine.

Mais, dit-on, l'Écriture peut-elle donner des graines à toutes les plantes de la terre, quand le roseau, le chiendent et la menthe, quand le safran, l'ail et le jonc fleuri, quand mille autres espèces n'en produisent point ? A cela nous répondons que beaucoup de végétaux ont leur vertu séminale à la partie inférieure et dans les racines (1). Le roseau, par

soleil. « Empédocle dit, que les arbres premiers que les animaux saillirent » de la terre, devant que le soleil fust desployé, et devant que le jour et la » nuict fussent séparez..., et qu'ils croissent par la force de la chaleur qui » est dedans la terre. » (Plutarque, *Les demandes des choses Romaines*, v, 26, traduction d'Amyot.)

(1) « La reproduction par semence est commune à toutes les plantes

exemple, après sa pousse annuelle, fait sortir de sa racine une protubérance, qui tiendra lieu de semence à ses tiges futures. C'est ce que font mille autres végétaux, qui, dans toute l'étendue de la terre, se reproduisent par les racines. Rien n'est donc plus vrai que chaque plante produit sa semence, ou renferme une vertu séminale ; et c'est ce que signifie *selon son espèce*. En effet, le jet du roseau ne peut produire un olivier ; mais d'un roseau naît toujours un roseau, et toujours une graine fait germer une plante de son espèce. Et ainsi, tout ce qui, dans ce premier enfantement, jaillit du sein de la terre, s'est conservé jusqu'à nous, grâce à cette constante reproduction des espèces.

Que la terre fasse germer. Vois comme, à cette courte parole, à cet ordre si bref, la terre, froide et stérile, entre partout en travail et s'empresse d'enfanter son fruit, comme elle dépouille sa triste et lugubre enveloppe pour revêtir une robe plus brillante, fière de sa véritable parure et étalant l'infinie variété des plantes.

Je veux que la création te pénètre d'une telle admiration, que, partout où tu te trouveras, la moindre plante te présente aussitôt le souvenir du Créateur. Si tu vois une herbe des champs et une fleur, pense à la nature humaine, et

» qui ont de la graine ; car la nature ne fait rien en vain, et si la graine ne » devait pas reproduire la plante, elle serait inutile. Quelques-unes se reproduisent par les racines. » (Théophraste, *Des Causes des plantes*, I, 1, 2.)

« Le roseau est fort vivace : coupé et brûlé, il repousse avec plus de » beauté. Il a les racines épaisses et nombreuses ; aussi périt-il difficilement. Sa racine est formée de nœuds, comme celle du chiendent. » (Théophraste, *Hist. des Plantes*, IV, 12.) « Le chiendent pousse pareillement » des nœuds : car il a des racines en forme de nœuds. De chacun d'eux » sort, en haut, un germe, et, en bas, une racine. » (Ibid., IV, 11.) « Le » safran se reproduit par la racine. » (Ibid., VII, 6.)

rappelle-toi la comparaison du sage Isaïe : *Toute chair est une herbe, et toute gloire de l'homme une fleur des champs* (1). En effet, la rapidité de la vie, le plaisir et la joie si courte que donne à l'homme un instant de bonheur, conviennent à merveille à la comparaison du Prophète. Tel dont aujourd'hui le corps s'épanouit, engraissé par la mollesse, qui, dans la force de l'âge, étale les fleurs de son teint, plein d'une sève vigoureuse et d'un irrésistible élan, demain fera pitié, flétri par l'âge ou épuisé par la maladie. Tel autre brille de tout l'éclat d'une grande fortune : autour de lui, c'est toute une multitude de flatteurs, une escorte de faux amis, à la piste de ses bonnes grâces, une foule de parents, cachés eux aussi sous le masque de l'adulation, un essaim de serviteurs, qui l'assiègent pour pourvoir à sa nourriture et à tous ses besoins ; et, dans ses allées et venues, cette suite innombrable, qu'il traîne après lui, excite l'envie de ceux qu'il rencontre. A la fortune ajoute de la puissance dans l'État, les honneurs émanés du trône impérial, le gouvernement d'une province, ou le commandement des armées ; un héraut qui le précède en criant à haute voix, des licteurs qui de tous côtés frappent ses subordonnés d'épouvante, les coups, les confiscations, les bannissements, les emprisonnements, nouveau sujet pour les peuples d'une insupportable terreur. Et ensuite ? Une seule nuit, une fièvre, une pleurésie, une inflammation des poumons, enlève cet homme du milieu des hommes, dépouille en un moment tout cet appareil théâtral, et montre que toute

(1) Isaïe, XL, 6.

cette gloire n'était qu'un songe. Aussi le Prophète a-t-il assimilé la gloire humaine à la fleur la plus délicate.

III. Jusqu'ici l'ordre dans lequel poussent les plantes, nous montre celui de leur apparition première. Toute herbe, toute plante sort d'un germe. Si, comme le chiendent et le safran, elle fait partir un jet de sa racine et de cette protubérance inférieure, il lui faut toujours germer et jaillir en dehors ; si elle sort d'une graine, il y a encore, de toute nécessité, d'abord un germe, puis de l'herbe, puis un vert feuillage, enfin le fruit qui mûrit sur une tige désormais sèche et solide. *Que la terre fasse germer de l'herbe verte.* Lorsque la graine est tombée dans une terre qui possède un juste mélange de chaleur et d'humidité, elle se gonfle et devient poreuse, et, saisissant la terre qui l'environne, attire à soi tout ce qui lui convient et a de l'affinité avec elle. Ces parcelles de terre si petites qu'elles soient, tombant et s'insinuant dans tous les pores de la graine, développent encore son volume, font sortir les racines en bas, et jaillir en haut des tiges, non moins nombreuses que les racines. Comme le germe ne cesse de s'échauffer, l'humidité, pompée par les racines, aidée de l'attraction de la chaleur, charrie, dans une juste mesure, les aliments pris au sol, et les distribue à la tige, à l'écorce, à l'enveloppe du grain, au grain lui-même et aux barbes dont il est armé (1). C'est

(1) Dans cette théorie de la génération des plantes, saint Basile suit exactement Aristote et Platon. « Comment Platon, Aristote, Xénocrate, ne pro-
» duisent-ils pas de l'or de ce qui n'est pas or, et de la pierre de ce qui n'est
» pas pierre, et plusieurs autres choses des quatre premiers simples corps ?
» Ouy bien. Mais avec ces corps concourent incontinent aussi les principes
» à la génération de chasque chose, pourtans quand et eux de grandes con-
» tributions, c'est à savoir les premières qualitez qui sont en eux, puis

grâce à ces accroissements successifs que toute plante atteint son développement naturel, aussi bien le blé que les légumes, et les herbes potagères que les moindres broussailles.

Une seule plante, un brin d'herbe suffit pour occuper toute ton intelligence dans la contemplation de sa merveilleuse économie. Pourquoi ces nœuds, qui, comme des ceintures, pressent la tige du blé ? Ne sont-ce pas de véritables liens, qui l'aident à supporter facilement le poids de l'épi, lorsque, gonflé de fruits, il s'incline vers la terre? Aussi, tandis que l'avoine, dont rien ne surcharge la tête, est tout à fait vide, la nature a pourvu le froment de ces liens. Elle a caché le grain dans un étui, pour qu'il ne soit pas exposé au pillage des oiseaux ; elle l'a muni d'un rempart de barbes, qui, comme des dards, le protégent contre les attaques des insectes (1).

IV. Que dire? Que taire? Dans les riches trésors de la

» quand viennent à s'assembler et joindre en un, le sec avec l'humide, le » froid avec le chaud, le ferme avec le mol, c'est-à-dire corps agents avec » autres aptes à souffrir et à recevoir toute altération et mutation, alors se » fait la génération en passant d'une température en une autre. » (Plutarque, *Contre l'Épicurien Colotès*, traduction d'Amyot.

(1) Saint Ambroise développe élégamment saint Basile. « Ubi se geniculata jam spica sustulerit, vaginæ quædam futuræ frugi parantur, in quibus » granum formatur interius : ne tenera ejus primordia aut frigus lædat, aut » solis æstus exurat, aut ventorum inclementia vel imbrium vis sæva decutiat. Succedunt quidam ordines spicæ, mirabili arte formati, vel ad speciem » grati, vel ad tutamen nexu quodam inter se naturalis colligationis astricti, » quos Providentia divina formavit. Et ne frugis numerosioris pondere velut » quædam cedat fultura culmorum, vaginis quibusdam ipse culmus includitur, » ut geminatis viribus frugem possit multiplicem sustinere, ne impar oneri » curvetur in terram. Tum supra ipsam spicam vallum struitur aristarum, ut » quasi quadam in arce prætendat, ne avium minorum morsibus spica lædatur, aut suis exuatur fructibus, aut vestigiis proteratur. » (*Hexaemeron*, III, 8.)

création, il est aussi difficile de trouver ce qu'il y a de plus précieux, que pénible de le négliger. *Que la terre fasse germer de l'herbe verte;* et sur-le-champ, avec les plantes utiles paraissent les plantes nuisibles; avec le blé, la ciguë; avec les autres herbes alimentaires, l'ellébore, l'aconit, la mandragore et le suc du pavot. Quoi donc? Sans reconnaissance pour tant de plantes bienfaisantes, reprocherons-nous au Créateur celles qui peuvent nuire à notre vie? Et ne réfléchirons-nous pas que tout n'a point été créé en vue de notre ventre. Les aliments, qui nous sont destinés, sont sous notre main et connus de tout le monde. Dans la création, tout a sa raison d'être. Le sang du taureau est un poison : fallait-il donc que cet animal, dont la vigueur rend de si grands services à l'homme n'existât pas, ou du moins fût privé de sang? Mais tu as en toi la raison qui suffit pour te garantir des plantes vénéneuses. Eh quoi! Des brebis, des chèvres savent se détourner de ce qui peut leur faire mal, et elles n'ont que l'instinct pour discerner le danger : et toi, qui as une intelligence, les lumières de la médecine pour connaître les plantes salubres, l'expérience de tes devanciers pour t'apprendre à fuir celles qui sont pernicieuses, tu trouves difficile, dis-moi, de te préserver des poisons? Mais il n'en est pas un qui ait été créé sans raison, pas un qui soit inutile. Celui-ci sert de nourriture à quelque animal; la médecine a trouvé dans celui-là un soulagement à quelqu'une de nos maladies. Ainsi, l'étourneau mange la ciguë, soustrait par la constitution de ses organes à l'activité du poison. Grâce à la ténuité des pores de son cœur, le suc malfaisant n'est pas plutôt avalé qu'il

est digéré, avant que son froid mortel puisse attaquer le siége de la vie (1). La caille se nourrit impunément d'ellébore, grâce à un tempérament particulier, qui lui permet d'en éviter les dangereux effets. Il est même des circonstances où les poisons sont utiles à l'homme : avec la mandragore, les médecins nous donnent le sommeil ; avec l'opium, ils assoupissent d'insupportables douleurs. Déjà on a employé la ciguë pour apaiser la rage des appétits déréglés ; et bien des fois l'ellébore a enlevé des souffrances invétérées. Au lieu donc de te faire accuser le Créateur, ces plantes te présentent un nouveau sujet de reconnaissance (2).

V. *Que la terre fasse germer de l'herbe verte.* Que d'aliments renfermés dans ces paroles, et ceux qui se présentent naturellement dans les racines, dans la plante elle-même, et dans ses fruits, et ceux qu'y ajoutent notre industrie et l'agriculture! Dieu ne commanda pas à la terre de donner immédiatement des graines et des fruits, mais de produire des germes, de verdir, et d'arriver à la maturité dans la graine, afin que ce premier ordre apprît

(1) « Loin de refroidir et de faire périr les étourneaux comme nous, la » ciguë les nourrit et les réchauffe. » (Galien, III, *De simplicium facultatibus.*)

(2) Les Épicuriens (Lucrèce, V, v. 219 et suiv.), la Nouvelle Académie (Cicéron, *Acad.* II, 38), et, en dernier lieu, les Manichéens (saint Augustin, *Contra Manich.* I, 6), tiraient des plantes et des animaux nuisibles une objection contre la Providence. Les Stoïciens répondaient à cette objection par l'utilité que la médecine tire de ces plantes et de ces animaux (Philon, dans Eusèbe, *Prépar. Evang.* VIII, 14 ; Lactance, *De ira Dei,* 13). Philon (passage cité) et les Pères de l'Église ajoutèrent deux nouveaux arguments : Ils ont été créés, disaient-ils, soit pour exercer notre courage et notre intelligence, soit pour châtier nos fautes. Saint Basile, qui se sert ici des deux premiers arguments, emploiera le troisième dans l'homélie IX, 5.

à la nature ce qu'elle avait à faire dans la suite des siècles. Mais, dit-on, est-il vrai que la terre produise les graines selon leur espèce, quand souvent, après avoir semé du froment, il nous arrive de récolter des grains noirs? Ce n'est point là un changement d'espèce, mais une altération, une maladie de la graine. Elle n'a pas cessé d'être du froment; c'est pour avoir été brûlée qu'elle est devenue noire, comme on peut l'apprendre de son nom. Saisie par un froid rigoureux, elle a pris une autre couleur et une saveur différente. On prétend même que, si elle trouve une terre convenable et une température modérée, elle revient à sa forme première. Ainsi, tu ne trouves rien dans la nature qui soit contraire à l'ordre divin. Quant à l'ivraie et à toutes ces graines bâtardes qui se mêlent aux moissons, la zizanie de l'Écriture, loin d'être une altération du froment, elles ont un principe à elles, et forment une famille à part : image de ces malheureux qui altèrent la doctrine du Seigneur et dénaturent le sens de l'Écriture; qui, corrompus par les leçons de l'Esprit malin, se mêlent au corps de la saine Église pour répandre secrètement leurs pernicieuses erreurs dans les âmes les plus pures. Le Seigneur compare aussi la perfection de ceux qui croient en lui à l'accroissement des semences : *Lorsqu'un homme a jeté de la semence en terre : soit qu'il dorme, ou qu'il se lève durant la nuit et durant le jour, la semence germe et croît, sans qu'il sache comment, car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé qui remplit l'épi* (1).

(1) Saint Marc, IV, 26-28.

Que la terre fasse germer de l'herbe verte. En un moment, la terre, commençant son travail par la germination, pour rester fidèle aux lois du Créateur, parcourt tous les degrés de la croissance et conduit tout de suite les germes à leur dernier développement. Les épaisses prairies se cachent sous une herbe abondante ; les plaines fertiles, couvertes de moissons ondoyantes, ressemblent, par le mouvement de leurs épis, à une mer agitée. Toute plante, toute herbe potagère, le moindre arbuste, le moindre légume, s'élève de terre dans tout son luxe. Il n'est point d'insuccès pour cette première végétation : ni l'inexpérience des laboureurs, ni l'intempérie des airs, rien enfin ne peut lui porter atteinte. Alors la terre n'a pas encore, pour nous châtier, tari sa fertilité, et le premier péché ne nous a pas fait condamner à manger notre pain à la sueur de notre front.

VI. *Que la terre*, ajoute le Créateur, *fasse germer des arbres fruitiers, qui produisent du fruit, et qui renferment sa semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce et à sa ressemblance.* A cette parole, de toutes parts les taillis s'épaississent ; tous les arbres, les sapins, les cèdres, les cyprès, les pins, s'élèvent à leur plus grande hauteur ; les arbrisseaux s'empressent d'étaler leur épais feuillage. Les plantes destinées à nos couronnes, les rosiers, les myrtes, les lauriers, n'existaient pas : en un moment, la terre les voit apparaître, chacune avec ses propriétés particulières. Les différences les plus sensibles les séparent des autres plantes et chacune se distingue par un caractère bien marqué. Mais alors la rose était sans épines : depuis, elle a ajouté l'épine à sa beauté, pour nous faire sentir la douleur à côté du plaisir et nous rappeler notre péché, qui a fait condamner

la terre à produire les épines et les mauvaises herbes (1).

Mais, dit-on, la terre a reçu l'ordre de produire des arbres *qui portent du fruit et renferment leur semence en eux-mêmes,* et nous voyons beaucoup d'arbres qui n'ont ni fruits, ni semence. Qu'allons-nous répondre ? D'abord le Créateur ne mentionne que les arbres les plus précieux ; et puis, un examen rigoureux montrerait que tout arbre a des semences, ou une vertu qui lui en tient lieu. Le peuplier noir, le saule, l'orme, le peuplier blanc, tous les arbres de cette famille, ne semblent produire aucun fruit apparent : pourtant, un observateur attentif trouve des semences en chacun d'eux. Ce grain qui est au pied de la feuille, et qu'appellent *pétiole* (2) ceux qui s'occupent de former des mots, a la vertu de la semence. Et ce sont les arbres qui se reproduisent par leurs branches, qui jettent le plus de racines. Peut-être même faut-il considérer comme des semences les rejetons qui partent des racines d'un arbre : aussi les cultivateurs les arrachent-ils pour en multiplier l'espèce. Mais, nous l'avons dit, il est surtout question des arbres qui contribuent le plus à l'entretien de notre vie ; qui, présentant à l'homme leurs fruits divers, s'empressent à l'envi de pourvoir à sa nourriture. Telle est la vigne, qui produit le vin pour réjouir le cœur de l'homme ; tel est l'olivier, dont le fruit, coulant en flots parfumés, peut égayer le visage.

(1) Gracieuse allégorie dont s'empare saint Ambroise (*Hex.* III, 10). Saint Augustin dit aussi, dans le premier livre *Sur la Genèse, contre les Manichéens* (13), que les plantes vénéneuses ont été créées après le péché, pour châtier ou pour exercer les mortels. Mais, dans le troisième livre *sur la Genèse* (18), il revient sur cette opinion.

(2) Le mot grec est μίσχος ; c'est la queue des feuilles ou des fruits.

Que de choses la nature s'empresse de réunir dans une même plante, dans une vigne ! des racines, des branches vertes et flexibles, qui se répandent au loin sur la terre, des bourgeons, des vrilles, des grappes de verjus, des raisins mûrs. La vue d'une vigne, observée d'un œil intelligent, suffit pour te faire ressouvenir de ta nature. Tu te rappelles, sans doute, la parabole où le Seigneur se compare à une vigne, que cultive son Père, et dont nous sommes les sarments, nous tous qui sommes entés par la foi sur l'Église. Il nous invite à produire des fruits en abondance, de peur que notre stérilité ne nous fasse condamner au feu (1). Il ne cesse partout de comparer nos âmes à des vignes : *Mon bien-aimé*, dit-il, *a une vigne sur une colline, dans une terre fertile* (2). Et ailleurs : *J'ai planté une vigne, et je l'ai entourée d'une haie* (3). Évidemment ce sont les âmes humaines qu'il appelle sa vigne, ces âmes qu'il a entourées de l'autorité de ses préceptes et de la garde des anges. *L'ange du Seigneur dressera son camp autour de ceux qui le craignent* (4). Il y a plus : il nous a, pour ainsi dire, planté des appuis, en établissant dans son Église les apôtres, les prophètes et les docteurs (5) ; et, élevant nos pensées par les exemples des bienheureux des anciens jours, il n'a pas voulu qu'elles traînassent à terre et fussent foulées aux pieds. Il veut que les embrassements de la charité, comme les vrilles de la vigne, nous attachent au prochain et nous fassent reposer sur lui, afin que, dans nos continuels élans vers le ciel, nous puissions imiter ces vignes, qui s'élèvent

(1) Saint Jean, xv, 1-5. — (2) Isaïe, v, 1. — (3) Saint Matthieu, xxi, 33.
(4) *Ps.* xxxiii, 8. — (5) 1 *Corinth.* xii, 28.

à la cime des plus hauts arbres. Il nous demande encore de nous laisser creuser ; et c'est ce que fait l'âme, quand elle se débarrasse des inquiétudes du monde, ce poids accablant de nos cœurs. Celui donc qui s'est affranchi des affections charnelles et de la passion des richesses, qui, loin d'en être ébahi, dédaigne et méprise cette misérable gloriole, celui-là est, pour ainsi dire, creusé, et respire enfin, déchargé du poids inutile des pensées terrestres. Il ne faut pas non plus, dans l'esprit de la parabole, pousser trop de bois, c'est-à-dire, vivre avec ostentation et capter les applaudissements du monde, mais donner des fruits et préparer des œuvres pour les regards du maître de la vigne (1). *Sois encore comme un fertile olivier dans la maison du Seigneur* (2), toujours paré d'espérance, et que la foi couvre sans cesse des fleurs du salut. Ainsi tu imiteras l'éternelle verdure de cet arbre et tu rivaliseras avec lui de fécondité, si chaque jour te voit faire d'abondantes aumônes.

VII. Mais revenons à l'examen des ingénieuses productions du Créateur. Que d'espèces d'arbres s'élevèrent alors, ceux-ci pour nous donner leurs fruits, ceux-là pour former nos toits, d'autres pour construire nos vaisseaux, d'autres pour alimenter nos foyers ! Quelle variété dans la disposition de leurs différentes parties ! Et pourtant, qu'il est

(1) Saint Basile explique encore cette allégorie de la vigne dans le Commentaire sur Isaïe (v, 142). Il lisait dans Eusèbe : « Il a entouré d'une haie sa » vigne, c'est-à-dire, tout le peuple, auquel il a donné de tous côtés les anges » pour gardiens. Il lui a donné pour appuis les prophètes et les saints. Enfin, » il l'a plantée elle-même avec de la vigne de Sorech, que Symmaque traduit » par *élue*. Quelle est cette vigne, sinon l'Écriture divinement inspirée et la » doctrine de la piété, ou le Verbe qui dit de lui-même : *Je suis la vraie » vigne et mon Père est le vigneron.* » (Eusèbe, *Commentaire sur Isaïe*, page 371, C et D.) — (2) *Ps.* LI, 10.

difficile de trouver la propriété distinctive de chacun d'eux, et de saisir la différence qui le sépare des autres espèces ! Les uns jettent de profondes racines, d'autres les ont à fleur de terre ; ceux-ci poussent droit et n'ont qu'une seule tige ; ceux-là semblent aimer la terre et, dès leur racine, se partagent en plusieurs branches. Ceux dont les longues branches s'étendent au loin dans les airs, ont aussi de profondes racines qui se répandent dans une vaste circonférence : véritable fondement placé par la nature pour supporter le poids de l'arbre. Quelle variété dans les écorces ! Celles-ci sont lisses, celles-là sont rudes ; les unes n'ont qu'une peau, d'autres en ont plusieurs. Chose merveilleuse ! Tu pourrais trouver dans la jeunesse et dans la vieillesse des plantes, des ressemblances avec celles de l'homme. Jeunes et vigoureuses, elles ont l'écorce unie et tendue ; vieillissent-elles, l'écorce semble se rider et devient rude. Coupe celle-ci, elle pousse de nouveaux bourgeons, celle-là reste désormais stérile, et comme frappée d'une mortelle blessure. Il y a plus : on a observé que les pins, entaillés ou même soumis à l'action du feu, se changent en une forêt de chênes. Nous savons d'ailleurs que l'industrie des agriculteurs remédie aux vices naturels de certains arbres. Ainsi, les grenades aigres et les amandes amères, si l'on perce le tronc de l'arbre près de la racine pour introduire au milieu de la moëlle une grasse cheville de pin, perdent l'âcreté de leur suc et deviennent des fruits délicieux. Que le pécheur ne désespère donc pas de lui-même, en pensant que, si l'agriculture change les sucs des plantes, les efforts de l'âme pour arriver à la vertu peuvent triompher de toutes les infirmités.

Maintenant il y a dans les arbres fruitiers une telle variété de fruits, qu'elle passe toute expression : variété, non-seulement dans les fruits d'arbres de familles différentes, mais encore dans ceux de la même espèce, s'il est vrai, comme le remarquent les jardiniers, que le sexe d'un arbre influe sur le caractère de ses fruits. Ils distinguent dans les palmiers des mâles et des femelles ; et parfois, on voit celui qu'ils appellent femelle, abaisser ses palmes dans une sorte d'enivrement, et convoiter les embrassements du mâle. Alors, ceux qui soignent ces plantes, secouent sur ses palmes la poussière fécondante du palmier mâle, le *Psen*, comme on l'appelle ; l'arbre semble partager les plaisirs de la jouissance, puis ses palmes se relèvent, et son feuillage reprend sa forme ordinaire. On dit la même chose du figuier. Aussi en est-il qui plantent des figuiers sauvages auprès des figuiers cultivés, et d'autres qui, pour remédier à la faiblesse du productif figuier de nos jardins, attachent à ses branches des figues sauvages et retiennent dans leur enveloppe le fruit qui déjà commençait à couler et à se perdre. Quelle leçon nous donne ici la nature ? Qu'il nous faut souvent emprunter de ceux-mêmes qui sont étrangers à la foi, une certaine vigueur pour faire montre de bonnes œuvres. Si tu vois hors de l'Église, dans une vie païenne, ou dans le sein d'une pernicieuse hérésie, l'exemple des vertus et la fidélité à toutes les règles de la morale, redouble d'efforts pour ressembler au figuier productif, qui, à côté du figuier sauvage, prend de la force, empêche ses fruits de couler, et les nourrit avec plus de soin.

VIII. Les plantes se reproduisent de tant de manières différentes, que nous ne pouvons qu'effleurer les princi-

pales. Quant aux fruits eux-mêmes, qui pourrait passer en revue leurs variétés, leurs formes, leurs couleurs, la saveur particulière et l'utilité de chacun d'eux ? Pourquoi certains fruits mûrissent-ils exposés nus aux rayons du soleil ? Pourquoi d'autres sont-ils enveloppés dans des écales qu'ils remplissent ? Les arbres, dont le fruit est tendre, ont, comme le figuier, un épais abri de feuilles ; ceux, au contraire, dont les fruits sont plus solides, comme le noyer, ne sont couverts que d'un léger ombrage. La délicatesse des premiers demandait plus de ménagement ; si les seconds avaient une enveloppe plus épaisse, l'ombre même des feuilles leur serait nuisible. Pourquoi la feuille de la vigne est-elle à pièces emportées, sinon pour que la grappe puisse à la fois résister aux injures de l'air, et, par ces découpures, recevoir tous les rayons du soleil ? Rien n'a été fait sans motif, rien au hasard. Tout montre une ineffable sagesse (1).

Quel discours pourrait tout aborder ? L'esprit humain pourrait-il en faire une exacte revue, remarquer toutes les propriétés, rendre sensibles toutes les différences, dévoiler avec certitude tant de causes mystérieuses ? La même eau, pompée par la racine, alimente différemment la racine, le tronc de l'arbre, le bois et la moelle. Elle devient feuille, elle se distribue dans les branches et dans les rameaux, et fait grossir les fruits ; elle donne à la

(1) Idée que saint Basile semble avoir empruntée à l'école d'Aristote. « Dieu et la nature ne font rien en vain. » (Aristote, *De Cœlo*, 4.) « La » reproduction par semence est commune à toutes les plantes qui ont de la » graine. Car la nature ne fait rien en vain, et, si la graine ne devait pas » reproduire la plante, elle serait inutile. » (Théophraste, *Des Causes des plantes*, I, 1.)

plante ses pleurs et son suc. Qui nous expliquera la variété de ces métamorphoses ? Autres sont les pleurs du lentisque, autre est le suc du baume, autre encore celui que distillent certaines férules d'Égypte et de Lybie. L'ambre même est, dit-on, du suc de plante cristallisé. Et, pour preuve, vois au travers ces brins de paille et ces petits insectes, qui se sont pris dans le suc encore liquide, et y sont restés captifs. En un mot, à moins de connaître par expérience les qualités différentes que présentent les sucs, jamais on ne trouvera de termes pour en exprimer la vertu. Comment encore cette eau devient-elle du vin dans la vigne, de l'huile dans l'olivier ? Et ce qui est merveilleux, n'est pas de la voir devenir douce dans un fruit, grasse et onctueuse dans un autre ; c'est de lui voir dans les fruits doux une inexprimable variété de saveurs. Autre est la douceur du raisin, autre celle de la pomme, de la figue ou de la datte. Je veux te donner le plaisir d'étendre cette recherche. Comment se fait-il que cette même eau tantôt ait un goût suave, adoucie par son séjour dans certaines plantes, tantôt pique le palais, devenue acide pour en avoir traversé d'autres ? Comment se fait-il encore qu'elle passe à une extrême amertume et emporte la bouche, si elle se trouve dans l'absinthe et la scammonie ? qu'elle ait dans les glands et les cornouilles, cette âpre et dure saveur ? que dans le térébinthe et le noyer, elle se change en une matière molle et huileuse ?

IX. Et qu'est-il besoin de poursuivre, quand dans le même figuier elle nous présente les saveurs les plus opposées, aussi amère dans la sève que douce dans le fruit ? Et dans la vigne, n'est-elle pas aussi douce dans les raisins

qu'astringente dans les branches ? Et maintenant quelle variété de couleurs ! Vois dans une prairie cette même eau devenir rouge dans une fleur, purpurine dans une autre ; bleue dans celle-ci, blanche dans celle-là. Et cette diversité des couleurs, est-elle comparable à celle des odeurs ? Mais je m'aperçois qu'une insatiable curiosité entraîne mon discours au-delà des bornes. Si je ne l'arrête, et ne le rappelle à la loi de la création, la nuit viendra me surprendre à vous faire voir la grande sagesse dans les plus petits objets.

Que la terre fasse germer des arbres fruitiers, qui portent du fruit. Aussitôt les sommets des montagnes se couvrent de feuillage ; d'élégants jardins se dessinent, et une infinité de plantes embellissent les bords des fleuves. Celles-ci s'apprêtent à parer la table de l'homme ; celles-là à nourrir les animaux de leurs fruits et de leurs feuilles ; d'autres à venir au secours de la médecine, à nous donner leur sève, leur suc, leur bois, leur écorce ou leur fruit. En un mot, l'expérience des âges, profitant de chaque accident, n'a rien pu découvrir d'utile, que n'ait tout d'abord aperçu et fait naître la pénétrante prévoyance du Créateur. Pour toi, lorsque tu vois les arbres de nos jardins, ou ceux des forêts, ceux qui aiment le bord des eaux, ou ceux qui se plaisent sur les montagnes, ceux qui donnent des fleurs, ou ceux qui ne fleurissent pas, je voudrais te voir, reconnaissant la grandeur même dans ces petits objets, ajouter sans cesse à ton admiration et redoubler d'amour pour le Créateur. Demande-toi pourquoi il a fait des arbres toujours verts, et d'autres qui se dépouillent de leur feuillage ; pourquoi, parmi les premiers, les uns perdent leurs feuilles, et les autres les gardent toujours. Ainsi l'olivier et le pin

perdent leurs feuilles, bien qu'ils les renouvellent insensiblement et ne paraissent jamais se dépouiller de leur verdure. Le palmier, au contraire, de sa naissance à sa mort, est toujours paré du même feuillage. Pense encore à la double vie du tamaris : c'est une plante aquatique, et elle remplit les déserts. Aussi, Jérémie lui compare-t-il le pire des caractères, le caractère double.

X. *Que la terre fasse germer.* Cet ordre si court était aussitôt une nature souveraine, une raison industrieuse, qui, plus rapide que la pensée, produisait les mille qualités des plantes. C'est cet ordre qui, aujourd'hui encore, s'impose à la terre et, dans le cours de chaque année, la force de déployer toute sa puissance pour produire les herbes, les graines et les arbres. Comme les toupies, après une première impulsion, continuent leurs évolutions, une fois que, fixées sur leur centre, elles tournent sur elles-mêmes; ainsi, la nature, recevant l'impulsion de ce premier ordre, parcourt, sans s'interrompre, la suite des âges, jusqu'à la consommation de toutes choses (1). Hâtons-nous tous aussi d'y arriver, pleins de fruits et de bonnes œuvres; et ainsi, plantés dans la maison du Seigneur, nous fleurirons dans la cour de notre Dieu, en Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Exemple emprunté à Chrysippe, comme nous l'apprenons de Cicéron. « Revertitur (Chrysippus) ad cylindrum et ad turbinem suum, quæ moveri » incipere, nisi pulsa, non possunt. Id autem quum accidit, suapte natura, » quod superest, et cylindrum volvi, et versari turbinem putat. » (Cicéron, *De fato*, 18.) Voyez encore, Homélie IX, 2.

SIXIÈME HOMÉLIE.

CRÉATION DES CORPS LUMINEUX.

I. Il faut que les auditeurs viennent en aide à l'orateur. — Quel est l'auditeur bien préparé. — S'il se connaît lui-même, il peut s'élever à la connaissance de Dieu.

II. Résumé des créations précédentes. — Le soleil créé après la lumière et les plantes, afin qu'on ne le regardât pas comme le père de la lumière et le créateur des productions de la terre. — Distinction de l'essence de la lumière et du corps lumineux.

III. Si l'homme est incapable de séparer la lumière du corps du soleil, Dieu le peut. — La lune dépose et reprend tour à tour sa lumière empruntée. — Le soleil et la lune séparent le jour d'avec la nuit. — Antipathie naturelle de la lumière et des ténèbres.

IV. Le soleil et la lune marquent les jours, les mois et les années. — Prévisions atmosphériques.

V. Vanité de l'astrologie. — Divisions et subdivisions du cercle du Zodiaque. — Impossibilité de trouver l'heure exacte de la naissance de l'enfant, par conséquent de connaître l'influence des astres sur sa destinée.

VI. Ridicule influence attribuée aux animaux imaginaires dont on a formé les constellations.

VII. Absurdité de ceux qui croient à l'influence des corps célestes sur les actes qui ne dépendent que de notre volonté. — Une telle croyance rend inutiles les devoirs, les peines et les récompenses. — C'est le règne du fatalisme.

VIII. Les astres ne sont des signes que pour marquer la succession des saisons. — Marche du soleil. — L'année solaire et l'année lunaire.

IX. Grandeur du soleil et de la lune. — Pourquoi les objets vus de loin paraissent petits.

X. La terre ne pourrait pas être éclairée tout entière par le soleil, si un disque immense ne lui envoyait sa lumière. — La lune image de l'instabilité de l'homme. — Sa vue doit nous faire penser aux vicissitudes de la vie. — Influence des variations de la lune sur la nature.

XI. Leur influence sur l'air et le flux de la mer. — Il est ridicule de croire que des enchantements puissent faire descendre la lune sur la terre. — Nouvelle preuve de la grandeur de cet astre.

Péroraison. — L'orateur et les auditeurs doivent remercier le Père de toutes choses, qui a donné à l'un ce ministère de la parole, aux autres ces aliments spirituels.

I. Dans les combats du cirque il faut que le spectateur participe aux efforts des athlètes. C'est ce qu'indiquent les lois des spectacles, qui prescrivent d'assister aux jeux du stade, la tête découverte : voulant, à mon avis, que chacun des assistants ne soit pas seulement spectateur des athlètes, mais, dans une certaine mesure, un véritable athlète. Ainsi, pour jouir des grands et prodigieux spectacles de la création, pour entendre la suprême et ineffable sagesse, il vous faut apporter des lumières personnelles à la contemplation des merveilles que j'étale à vos yeux, et m'aider, selon vos forces, dans cette lutte où vous êtes moins des juges que des auxiliaires (1), de peur que la vérité ne vous échappe, et que mon erreur ne tourne à votre commun préjudice. Pourquoi ces paroles ? C'est que nous proposant d'étudier l'ensemble du monde et de contempler l'univers, non à la lumière de la sagesse mondaine, mais à celle dont Dieu éclaira son serviteur, quand il lui parla en personne et sans énigmes, il est d'une absolue nécessité pour ceux qui aiment les grands spectacles, d'apporter à cette étude un esprit bien préparé. Si quelquefois, dans la sérénité de la nuit, portant des yeux attentifs sur l'inexprimable beauté des astres, tu as pensé au Créateur de toutes choses ; si tu t'es demandé quel est celui qui a semé le ciel de telles fleurs,

(1) Peut-être saint Basile a-t-il pris cette idée dans Plutarque. « Ceux-ci » cuident que toute l'affaire soit en celuy qui dit, et rien en celui qui escoute : » ains veulent que celuy qui a à harenguer vienne bien préparé, et aiant » bien diligemment pensé à ce qu'il doit dire, et eux sans avoir rien pro- » pensé, et sans se soucier de leur devoir, se vont seoir là, tout ne plus ne » moins que s'ils estoient venus pour souper à leur aise, pendant que les » autres travailleroient... L'auditeur est à moitié de la parole avec celuy qui » dit, et luy doit aider... » (*Comment il faut écouter*. Traduction d'Amyot.)

et pourquoi les choses visibles sont encore plus utiles que belles ; si quelquefois, dans le jour, tu as étudié les merveilles de la lumière, et si tu t'es élevé, par les choses visibles, à l'être invisible (1), alors tu es un auditeur bien préparé et tu peux prendre place dans ce magnifique et heureux amphithéâtre. Viens, de même que, prenant par la main ceux qui ne connaissent pas une ville, on la leur fait parcourir ; ainsi je vais vous conduire, comme des étrangers, à travers les mystérieuses merveilles de cette grande cité de l'univers (2). C'est dans cette cité que fut notre première patrie (3), d'où nous a chassés le mortel ennemi de

(1) Saint Basile avait déjà dit dans le Commentaire d'Isaïe : « Ceux qui » observent la sagesse de l'harmonie qui règne dans les corps célestes, dans » la position, le mouvement et les rapports mutuels des astres, comprennent » la grandeur de l'intelligence divine et peuvent dire : *Sa sagesse est in-* » *finie.* » (*Comment. in Esaiam*, v. 168.) Il lisait dans Plotin : « Celui qui » lève les yeux vers le ciel et voit l'éclat des astres, a l'idée de leur auteur » et se met à sa recherche. » Il lisait encore dans Aristote l'admirable passage que nous a conservé Cicéron. (*De Natura Deorum*, II, 38.)

(2) « Tout, dit encore ailleurs saint Basile, prouve un Dieu qui, placé au » centre de la cité du monde, envoie jusqu'aux extrémités les rayons de sa » providence. » (T. I, p. 134.)

Cette comparaison de l'univers avec une cité était une idée stoïcienne, qui revient souvent dans Cicéron (*De Nat. Deorum*, II, 6, 35, 62) et dont l'auteur stoïcien de la vie d'Homère veut faire honneur au père de la poésie grecque. « Est-ce d'ailleurs que vint aux Stoïciens ce dogme que le monde » est un, que les Dieux le gouvernent et que les hommes, en vertu de leur » nature, y ont part à la justice ? Qu'est-ce qu'Homère (*Iliade*, XX, vers 4, » 16 et 17) nous montre, sinon que le monde est régi par une loi comme une » cité, grâce à la providence des Dieux, et principalement du père des » Dieux et des hommes ? » Voyez le docteur Jahn, *Animadv. in sancti Basilii opera*, p. 43.

(3) Le ciel patrie de l'homme : idée commune à Origène et aux Platoniciens. « Socrate disoit qu'il ne pensoit estre ny d'Athènes, ny de la Grèce, » mais du monde.

Vois-tu ce haut infini firmament ?

» Ce sont les bornes de notre pays ; là où il y a un mesme feu, une mesme

l'homme, le Démon, dont les séductions ont réduit l'homme en servitude. Tu y verras l'homme faire sa première apparition et devenir aussitôt la proie de la mort, qu'enfanta le péché, ce premier-né du génie du mal. Tu te connaîtras toi-même, être formé de terre, mais l'œuvre de la main de Dieu ; de beaucoup plus faible que la brute, mais né pour commander aux animaux et à la nature inanimée ; inférieur sous le rapport des avantages naturels, mais, grâce au privilége de la raison, capable de t'élever jusqu'au ciel. Si nous sommes pénétrés de ces vérités, nous nous connaîtrons nous-mêmes, nous connaîtrons Dieu, nous adorerons notre créateur, nous servirons notre maître, nous glorifierons notre père, nous aimerons notre soutien, nous bénirons notre bienfaiteur, nous ne cesserons d'honorer le dispensateur de la vie présente et future, qui, par les richesses qu'il nous prodigue dès ce monde, nous fait croire à ses promesses, et se sert des biens présents pour nous confirmer dans notre attente. En effet, si tels sont les biens du temps, quels seront ceux de l'Éternité ? Si telle est la beauté des choses visibles, que penser des choses invisibles ? Si la grandeur du ciel dépasse la mesure de l'intelligence humaine, quel esprit pourra sonder la nature du monde sans fin ? Si le soleil, sujet à la corruption, est si beau, si

» eau, un mesme air, mesmes magistrats, mesmes gouvernements et mesmes » présidents, le soleil, la lune, l'estoile du jour, mesmes lois pour tous, » un mesme roy et mesme prince de tout ce qui est, Dieu, ayant en sa main » le commencement, le milieu et la fin de tout l'univers. » (Plutarque, *De l'exil*, trad. d'Amyot.)

Plutarque dit encore des âmes vertueuses après la mort : « Comme si » elles revenaient de voyage et d'exil dans leur patrie, elles goûtent de la » joie. » (*De facie in orbe Lunæ*, 28.)

grand, si rapide dans sa marche, si réglé, si invariable dans son cours ; si sa grandeur est dans une si parfaite harmonie avec l'univers ; si, par la beauté de sa nature, il brille comme un œil éclatant au milieu de la création ; si, enfin, on ne peut se rassasier de le contempler, quelle sera la beauté du soleil de justice (1) ? Si l'aveugle souffre de ne pas voir le soleil matériel, quelle privation pour le pécheur de ne pas jouir de la vraie lumière ?

II. *Et Dieu dit : Qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel, pour illuminer la terre, et pour séparer par le milieu le jour d'avec la nuit.* Le ciel et la terre avaient précédé ; après eux avait été créée la lumière ; le jour avait été distingué de la nuit ; puis avait paru le firmament et l'élément aride. L'eau s'était rassemblée dans le réservoir qui lui était assigné ; la terre étalait ses productions, elle avait fait germer mille espèces d'herbes, et des milliers d'arbres s'étaient élevés de son sein. Cependant le soleil et la lune n'existaient pas encore, afin que ceux qui vivent dans l'ignorance de Dieu ne regardassent pas le soleil comme le principe et le père de la lumière, comme le générateur des productions terrestres (2).

(1) « Les ornements dont la voûte des cieux est décorée, doivent être » considérés comme ce qu'il y a de plus beau et de plus accompli dans leur » ordre. Néanmoins, comme toute cette magnificence appartient à l'ordre des » choses visibles, j'entends qu'il faut la considérer comme très-inférieure à » la magnificence véritable... Je veux donc que la beauté dont le ciel est » décoré soit le symbole de cette autre beauté... » (Platon, *République*, VII, trad. de M. Cousin, p. 98.) — Si saint Basile trouvait dans la Bible le *soleil de justice*, il trouvait le *soleil invisible*, le soleil « dont ce soleil » sensible n'est que l'image, » dans Platon (*Républ.* VI), dans Plotin (*Enn.* V, v. 8) et dans tous les Platoniciens.

(2) « Ainsi, il a fait la lumière avant que de faire les grands luminaires

C'est pourquoi Dieu attendit le quatrième jour pour dire : *Qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel.*

Tu sais qui parle : vois tout de suite par la pensée qui entend ces paroles. *Dieu dit : Qu'il y ait des corps lumineux... Et Dieu fit deux corps lumineux.* Qui a parlé ? et qui a fait ? Ne vois-tu pas une double personne ? Partout, par une union mystique, l'histoire est semée des dogmes de la théologie.

Suit le motif qui fit créer les corps lumineux : *Pour illuminer la terre.* Déjà la lumière était créée ; pourquoi dire maintenant que le soleil fut créé pour illuminer ? Et d'abord, ne ris pas de l'étrangeté de cette expression. Nous ne nous attachons pas comme vous au choix des termes, et nous nous inquiétons peu de leur donner un tour harmonieux. Nos écrivains ne s'amusent pas à polir des périodes, et partout on nous voit préférer la clarté des mots aux expressions sonores. Vois donc si par cette expression, *pour illuminer*, l'écrivain sacré fait suffisamment entendre sa pensée. Il a mis *illuminer* au lieu d'*éclairer*. Or il n'y a là rien de contradictoire à ce qui a été dit de la lumière. Alors fut produite l'essence même de la lumière : aujourd'hui, le globe du soleil vient faire circuler la lumière dont la naissance a précédé la sienne.

» où il a voulu la ramasser ; et il a fait la distinction des jours, avant que » d'avoir créé les astres dont il s'est servi pour les régler parfaitement ; et » le soir et le matin ont été distingués, avant que leur distinction et la divi- » sion parfaite du jour et de la nuit fût bien marquée ; et les arbres, et les » arbustes, et les herbes ont germé sur la terre par ordre de Dieu, avant » qu'il eût fait le soleil, qui devait être le père de toutes ces plantes ; et il a » détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que » naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule » volonté. » (Bossuet, 5me *Élévation*, 3me *Semaine.*)

La lampe n'est pas le feu : le feu a la vertu d'éclairer, et nous avons inventé la lampe pour nous éclairer dans les ténèbres. De même, c'est pour répandre la lumière, cette essence pure, simple et immatérielle, que nous voyons aujourd'hui paraître les corps lumineux. L'Apôtre nous parle de certains astres qui brillent dans le monde (1), sans les confondre avec la vraie lumière du monde, dont la possession fait briller les saints et leur sert à retirer des ténèbres de l'ignorance les âmes qu'ils instruisent. C'est ainsi que, destinant le soleil à briller de tout l'éclat de la lumière, le Créateur de toutes choses le suspend au haut des cieux.

III. Et que cette vérité ne rencontre point d'incrédules : autre est l'éclat de la lumière, autre est le corps qui en est revêtu. D'abord, dans tous les êtres composés, nous distinguons la substance susceptible de propriétés et la propriété qu'elle reçoit. Autre est l'essence de la blancheur, autre est celle du corps qu'elle blanchit ; ainsi diffèrent les essences que nous venons de voir réunies par le Créateur. Et ne viens pas me dire qu'il est impossible de les séparer. Je n'ai pas plus que toi la prétention de pouvoir séparer la lumière du corps du soleil ; mais, je le soutiens, ce que nous séparons par la pensée peut l'être réellement par le Créateur de la nature (2). Tu ne peux davantage séparer l'éclat du feu de

(1) *Philip.* II, 15.

(2) La théorie de la lumière que suit ici saint Basile est celle des Néo-Platoniciens. « La lumière qui émane des corps, dit Plotin, est l'acte du corps » lumineux qui agit au dehors... Elle est tout à fait incorporelle, quoi qu'elle » soit l'acte d'un corps. » (*Enn.* IV, l. V, 7.)

Jamblique explique la pensée du chef de l'École. « La lumière n'est pas un » corps, ni, comme le croient les Péripatéticiens, la passion ou la qualité d'un » corps... La lumière n'est produite ni par division ni par émission ; elle est » l'acte de la forme lumineuse. » (*Fragment cité par Priscien de Lydie.*)

la vertu qu'il a de brûler : mais Dieu, qui voulait attirer son serviteur par un merveilleux spectacle, mit dans le buisson ardent un feu qui déployait tout l'éclat de la flamme, sans en avoir la vertu dévorante. C'est ce qu'atteste encore le Psalmiste, en disant : *La voix du Seigneur qui sépare la flamme du feu* (1). Aussi, dans les peines et les récompenses qui nous attendent après cette vie, une voix mystérieuse semble nous apprendre que la double nature du feu sera divisée : les justes jouiront de la lumière, et les tourments de la chaleur seront le supplice des méchants.

Nous pouvons trouver dans les révolutions de la lune une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé. Quand elle s'arrête et diminue, elle ne se consume pas dans tout son corps, mais à mesure qu'elle dépose ou reprend la lumière qui l'environne, elle nous présente l'image de son décroissement ou de son accroissement. Voulons-nous une preuve évidente que, dans son repos, la lune ne se consume pas : il ne faut qu'ouvrir les yeux. Si, par un ciel pur et sans nuage, tu l'observes, lorsqu'elle a tout à fait la forme d'un croissant, tu peux voir que la partie obscure et non éclairée,

Quelle différence les Alexandrins mettaient-ils donc entre la lumière et le corps lumineux ? La même que saint Basile.

« *Dieu,* dit Platon, *alluma cette lumière dans le deuxième cercle au-* » *dessus de la terre.* Il désigne ainsi le soleil, qu'il appelle ailleurs l'*astre* » *le plus brillant.* Par ces paroles, il nous empêche d'admettre que le so- » leil soit autre chose que du feu. Il indique aussi que le feu n'a pas d'autre » qualité que la lumière, qu'il regarde comme distincte de la flamme et » comme possédant seulement une douce chaleur. Cette lumière est un corps. » D'elle émane une autre essence que nous appelons également *lumière* par » homonymie et que nous reconnaissons pour incorporelle. Cette seconde » lumière provient de la première, en est comme la fleur et l'éclat. » (Plotin, *Enn.* II, l. I, 7.)

(1) *Ps.* XXVIII, 7.

décrit un cercle égal à celui que remplit la pleine lune. Ainsi l'œil peut embrasser le cercle tout entier, s'il ajoute à la partie éclairée cette courbe obscure et ténébreuse. Et ne me dis pas que la lumière de la lune est empruntée, diminuant ou augmentant à mesure qu'elle se rapproche ou s'éloigne du soleil. Ce n'est pas là présentement l'objet de nos recherches : nous voulons seulement prouver que son corps diffère de la lumière qui le fait briller. Je voudrais te voir la même idée du soleil : excepté pourtant que l'un de ces astres, après avoir une fois reçu la lumière et l'avoir mêlée à sa substance, ne la dépose plus, tandis que l'autre, s'en dépouillant et s'en revêtant tour à tour, prouve par ce qui se passe en lui-même ce que nous disons du soleil.

Ces deux astres reçurent aussi l'ordre de séparer le jour de la nuit. Dieu avait déjà séparé la lumière des ténèbres : alors il mit leur nature en opposition, afin qu'elles ne pussent se confondre, et qu'il n'y eût jamais rien de commun entre les ténèbres et la lumière. Vois ce qu'est l'ombre pendant le jour : c'est là précisément la nature des ténèbres pendant la nuit. Si, à l'apparition d'une lumière, l'ombre tombe toujours des corps du côté opposé, si, le matin, elle s'étend vers le couchant, si, le soir, elle s'incline vers le levant, et, à midi, se tourne vers le septentrion, la nuit se retire dans les parties opposées aux rayons du soleil, puisqu'elle est tout simplement l'ombre de la terre. Car, de même que, pendant le jour, l'ombre est produite par un corps qui intercepte la lumière, la nuit vient naturellement de ce que l'air qui entoure la terre est dans l'ombre. Et c'est précisément ce que dit l'Écriture : *Dieu sépara la*

lumière des ténèbres. Aussi les ténèbres fuient-elles à l'approche de la lumière, divisées toutes deux depuis leur première apparition par une antipathie naturelle. Aujourd'hui, Dieu commande au soleil de mesurer le jour, et à la lune, lorsqu'elle a arrondi son disque, de présider à la nuit. Car alors ces deux astres sont presque diamétralement opposés : alors, en effet, quand le soleil se lève, la pleine lune disparaît de l'horizon, pour reparaître à l'Orient, au moment où il se couche. Que si, dans ses autres phases, la lumière de la lune, ne correspond pas exactement avec la nuit, peu importe à notre sujet. Il n'en est pas moins vrai qu'arrivée à sa perfection, lorsqu'elle fait pâlir les astres et éclaire la terre de l'éclat de sa lumière, elle règne sur la nuit et, de concert avec le soleil, partage la durée en parties égales.

IV. *Et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années.* Les signes que donnent les astres sont nécessaires à la vie humaine. En effet, si on les interroge sans une curiosité démesurée, que d'utiles observations nous y fera trouver une longue expérience ! Que d'indications sur la pluie, sur la sécheresse, sur l'agitation des vents, partielle ou générale, violente ou modérée ! C'est un des signes donnés par le soleil que nous indique le Seigneur, en disant : *Il y aura une tempête, car le ciel est sombre et tout en feu* (1). En effet, lorsque le soleil se lève au milieu du brouillard, ses rayons sont obscurcis, mais son disque paraît ardent comme un charbon et d'un rouge sanglant. C'est l'épaisseur de l'air qui lui donne cette apparence à nos yeux : les rayons du soleil ne dissipant

(1) Saint Matthieu, XVI, 3.

point cet air ainsi amassé et condensé, il ne pourra certainement pas être retenu par les flots de vapeur qui s'exhalent de la terre, et excitera un orage dans les contrées sur lesquelles il s'amoncelle ; de même si la lune plonge dans l'eau, ou si le soleil est environné d'un cercle lumineux, c'est le signe d'une grande pluie ou d'un violent ouragan ; de même encore, si des anthélies accompagnent le soleil dans son cours, elles présagent certains phénomènes célestes. Enfin, ces lignes, aux couleurs de l'arc-en-ciel, que nous voyons s'élever au milieu des nuages, annoncent des pluies, des tempêtes extraordinaires, en un mot, les plus grandes révolutions de l'air.

Ceux qui se livrent à l'observation des astres trouvent aussi des signes dans les différentes phases de la lune, comme si l'air, dont la terre est enveloppée, était obligé de varier à mesure qu'elle change de forme. Vers le troisième jour de la nouvelle lune, ses cornes sont-elles fines et pures : c'est le signe d'un calme constant. Paraissent-elles larges et rougeâtres, les nuages nous menacent de pluies abondantes, ou le Notus de violentes secousses. Qui ne sait de quelle utilité sont ces indications dans la vie ? Grâce à elles, le matelot retient son vaisseau dans le port, en prévoyant les périls dont le menacent les vents, et le voyageur se met d'avance à l'abri du mal, en attendant que l'air ait perdu sa tristesse ; grâce à elles, les laboureurs, sans cesse occupés aux semences ou à la culture des plantes, reconnaissent les saisons favorables à leurs travaux (1). Il y a plus : le Seigneur nous a annoncé que, lors de la dissolu-

(1) Saint Basile empruntait ces observations météorologiques à Aratus, qui déjà avait inspiré Virgile. (*Géorgiques*, I, v. 424-458.)

tion de l'univers, des signes paraitront dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles : *le soleil se changera en sang, et la lune ne donnera plus sa lumière* (1). Marques infaillibles de la consommation de toutes choses.

V. Mais ceux qui franchissent les bornes, faisant des paroles de l'Écriture l'apologie des horoscopes, prétendent que notre vie dépend du mouvement des corps célestes, et qu'ainsi les Chaldéens peuvent lire dans les astres ce qui nous doit arriver (2). Par ces mots si simples, *qu'ils ser-*

(1) Joël, XXXI, 2 ; saint Matthieu, XXIX, 24.

(2) Saint Basile, dans cette réfutation de l'astrologie judiciaire, s'inspire à la fois d'Origène et de Plotin. La doctrine de ces deux illustres contemporains, présente trop de ressemblance pour qu'ils ne se soient pas fait des emprunts réciproques.

« Les astres, disait Origène, ne sont en aucune sorte les auteurs des » événements humains; ils n'en sont que les signes. De même que Dieu a » la prescience de l'avenir sans nuire à notre liberté, ainsi le ciel tout entier » est comme un livre où l'on peut lire l'avenir ; c'est comme le livre de » Dieu. » (Origène, t. II, p. 13 et 14. *Fragment cité par Eusèbe, Prép. Evang.* VI, 11.)

« C'est un tort, disait à son tour le chef de l'École d'Alexandrie, de ne » pas rapporter à un principe unique le gouvernement de l'univers, d'attri- » buer tout aux astres, comme s'il n'y avait pas un chef unique dont l'univers » dépend et qui distribue à chaque être un rôle et des fonctions conformes » à sa nature. » (*Enn.* II, l. III, 6.) Mais, « si, l'univers est un et s'il y » règne une harmonie unique, comment ne pas admettre qu'en vertu des lois » de l'analogie toutes ces choses peuvent être des signes ? » (Ibid. 5.) « Les astres ressemblent donc à des lettres qui seraient tracées à chaque » instant dans le ciel, ou qui, après y avoir été tracées, seraient sans cesse » en mouvement, de telle sorte que, tout en remplissant une autre fonction » dans l'univers, elles auraient cependant une signification. » (Ibid. 7.)

Saint Augustin, comme saint Basile, avait Origène et Plotin sous les yeux, quand il écrivait cette phrase qui expose nettement leur doctrine. « Quod si » dicuntur stellæ *significare* potius ista quam facere, ut quasi *locutio* quæ- » dam sit ista positio, prædicens futura, non agens (non enim mediocriter » doctorum hominum fuit ista sententia), non quidem ita solent mathematici. » (*De Civitate Dei*, V, 1.)

vent de signes, ils n'entendent ni les variations de l'air, ni les changements des saisons ; ils n'y voient, au gré de leur fantaisie, que la distribution des destinées humaines. En effet, que disent-ils ? Lorsque les planètes se croisent avec les signes du Zodiaque, telle figure formée par leur rencontre, donne naissance à telles destinées ; telle autre produit les destinées contraires.

Peut-être n'est-il pas inutile pour la clarté d'entrer dans plus de détails sur cette vaine science. Je ne dirai rien qui

Origène et Plotin sont donc d'accord sur ce point : Les astres sont les *signes* et non les *auteurs* de nos actions. Ils ne le sont pas moins pour montrer l'absurdité de l'influence des astres sur la vie humaine, et flétrir le charlatanisme des astrologues. « Il est des gens qui prétendent que les pla-
» nètes, par leurs mouvements, produisent non-seulement la pauvreté et la
» richesse, la santé et la maladie, mais encore la beauté et la laideur, bien
» plus, les vices et les vertus. Selon eux, les astres, à chaque instant,
» comme s'ils étaient irrités contre les hommes, leur font faire des actes
» dans lesquels ceux-ci n'ont rien à se reprocher, puisque c'est par l'in-
» fluence des planètes qu'ils y sont portés... N'est-il pas déraisonnable
» d'admettre que Mars et Vénus, dans une certaine position, produisent des
» adultères ? » (Plotin, *Enn.* II, l. III, 1, 6.)

« La conséquence de cette opinion est le renversement de notre libre
» arbitre, du blâme et de l'éloge, du jugement de Dieu ; on voit s'évanouir
» les menaces faites aux coupables, les honneurs et les félicités réservés
» aux bons. Notre foi est vaine et la venue du Christ sans effet... » (Origène, t. II, p. 14.)

Origène et Plotin, on le voit, se contentent de combattre l'influence des astres sur nos actions et de sauver notre liberté. Mais comment ne s'apercevaient-ils pas qu'ils ne la sauvaient point en réalité et qu'ils conservaient à l'astrologie tout son prestige ? Si, en vertu de l'harmonie de l'univers, les mouvements des astres sont les *signes* de nos actions, l'astrologie est une science, qui consiste à lire dans les astres ce que nous devons faire librement. Or, si l'on sait d'avance ce que l'on doit faire, où est le libre arbitre ?

On doit d'autant plus louer le grand sens de saint Basile qui s'inspire presque entièrement d'Origène et de Plotin, sans tomber dans leur erreur. En niant toute espèce de relation entre les astres et les actes de l'homme, il conserve intacte notre liberté.

soit de moi, et, pour réfuter ses adeptes, je ne me servirai que de leurs paroles : apportant un remède aux malades, et aux autres un préservatif pour ne point tomber. Les inventeurs de l'astrologie, voyant que dans l'étendue du temps beaucoup de signes leur échappaient, le divisèrent et renfermèrent chaque partie dans d'étroites limites : comme si, dans l'intervalle le plus petit et le plus court, *en un moment*, *en un clin-d'œil* (1), pour parler avec l'Apôtre, devait se trouver la plus grande différence entre une naissance et une naissance. Tel naît en ce moment : il règnera sur les villes et gouvernera les peuples, au comble de la richesse et de la puissance ; tel autre naît l'instant d'après : il sera pauvre, misérable, et ira de porte en porte mendier son pain de chaque jour. En conséquence, ils divisèrent le cercle du Zodiaque en douze parties, et, comme le soleil met trente jours à parcourir chacune des douze parties de ce cercle immobile, ils les divisèrent elles-mêmes en trente autres. Chacune d'elles en forma soixante nouvelles, et ces dernières furent encore partagées en soixante. Voyons donc si en déterminant la naissance des nouveaux-nés il leur sera possible d'observer cette rigoureuse division du temps. L'enfant est-il né? La sage-femme s'assure de son sexe, puis elle attend que par un vagissement il donne signe de vie. Jusque-là combien veux-tu qu'il se soit écoulé d'instants ? La sage-femme va déclarer l'enfant au Chaldéen : combien veux-tu mettre de minutes avant qu'elle ouvre la bouche, surtout si celui qui prend l'heure se trouve hors du gynécée ? Et l'on sait que celui qui in-

(1) 1 *Corinth.* xv, 52.

terroge le cadran doit, de jour ou de nuit, marquer l'heure avec la dernière exactitude. Que d'instants se passent encore pendant ce temps-là ? Car il faut trouver l'astre de la nativité, non seulement dans une des douze parties du Zodiaque, non-seulement dans une de ses premières subdivisions, mais encore dans une des soixante parties qui divisent cette dernière, et même, pour arriver à l'exacte vérité, dans une des soixante subdivisions que celle-ci forme à son tour. Et, pour obtenir la connaissance si minutieuse, si insaisissable de ce moment, il faut interroger chaque planète, trouver leur position par rapport aux signes du Zodiaque et les figures qu'elles formaient entre elles au moment de la naissance de l'enfant. Ainsi donc, s'il est impossible d'avoir exactement l'heure de la naissance et si le moindre changement peut tout bouleverser, ils sont bien ridicules, et ceux qui se livrent à cette science imaginaire, et ceux qui les écoutent la bouche béante, comme s'ils pouvaient en apprendre l'avenir.

VI. Mais quelle est l'influence des astres ? Un tel aura les cheveux frisés et les yeux bleus : car il est né sous le Bélier, et tel nous paraît cet animal. Il aura des sentiments élevés : car le Bélier est né pour le commandement. Il sera libéral et fécond en ressources : car cet animal dépose sans peine sa toison, et voit aussitôt la nature s'empresser à le revêtir. Tel naît sous le Taureau : il sera dur à la peine et d'un caractère servile, parce que le taureau plie sous le joug. Tel autre naît sous le Scorpion : semblable à ce vénimeux reptile, il frappera d'une langue empoisonnée. Celui qui naît sous la Balance sera juste, grâce à l'égalité de nos balances. N'est-ce pas le comble du ridicule ? Ce

Bélier, d'où tu tires la nativité de l'homme, est la douzième partie du ciel, et, en y entrant, le soleil nous amène le printemps. La Balance, le Taureau sont, comme lui, des douzièmes du cercle du zodiaque. Comment vois-tu là les principales causes qui influent sur la vie des hommes ? Et pourquoi prends-tu nos animaux pour caractériser les mœurs des hommes qui entrent en ce monde ? Celui qui naît sous le Bélier sera libéral, non parce que cette partie du ciel donne ce caractère, mais parce que telle est la nature d'un vil bétail. Pourquoi donc nous effrayer au nom des astres, et entreprendre de nous persuader avec ces bêlements ? Si le ciel tient des animaux ces différents caractères, il est donc lui-même soumis à des principes étrangers, puisque son influence dépend des brutes qui paissent dans nos champs ? Assertion ridicule : mais combien est plus ridicule la prétention d'arriver à la persuasion avec des choses qui n'ont pas le moindre rapport entre elles ! Vraie toile d'araignée que cette prétendue science ; s'il y tombe un cousin, un moucheron, ou quelque insecte de la même faiblesse, il y reste captif ; s'il s'en approche un animal plus fort, il passe sans peine à travers, emportant et dissipant ce faible tissu (1).

VII. Ils ne s'en tiennent pas là : les actes mêmes où chacun de nous sent régner sa volonté, je veux dire la pratique de la vertu et du vice, dépendent, suivant eux, de l'influence des corps célestes. Il serait ridicule de réfuter sérieusement une pareille erreur ; mais, comme elle tient le

(1) C'est le mot de Solon : « Les lois, disait-il, ressemblent à des toiles » d'araignées : les petites mouches y restent prises, les grosses passent à » travers. » (Diogène Laerte, I, 2.)

grand nombre dans ses filets, peut être est-il nécessaire de ne point la passer sous silence. Je leur demanderai d'abord si les figures que décrivent les étoiles ne changent pas mille fois par jour. Dans le perpétuel mouvement des planètes, les unes se rencontrent d'un cours plus rapide, les autres exécutent des révolutions plus lentes, et mille fois par heure on les voit se regarder et se cacher mutuellement. Or, à l'heure de la naissance, il importe beaucoup d'être regardé par un astre bienfaisant ou par un astre malfaisant, pour parler leur langage. Souvent donc l'astrologue ne saisit point le moment où se montrait un astre bienfaisant, et, pour avoir laissé échapper cet instant fugitif, il place le nouveau-né sous l'influence d'un mauvais génie, pour me servir encore de leurs paroles. Quelle démence ! Mais surtout quelle impiété ! Car les astres malfaisants rejettent leur malignité sur celui qui les a faits. Si le mal est inhérent à leur nature, le Créateur est l'auteur du mal. S'ils le font d'eux-mêmes, ce sont des animaux doués de la faculté de choisir, dont les actes seront libres et volontaires. N'est-ce pas le comble de la folie d'en venir à ces mensonges sur la nature inanimée ? Ensuite, quelle déraison de distribuer le bien et le mal sans égard pour le mérite personnel, de dire qu'un astre est bienfaisant, parce qu'il occupe telle place, qu'il devient malfaisant, parce qu'il est regardé par tel autre, et que, s'il s'écarte tant soit peu de cette figure, il perd son influence maligne.

Mais passons. Si, à chaque instant de la durée, les astres varient leurs figures, dans ces mille changements, bien des fois par jour doit se reproduire la figure des naissances royales. Pourquoi donc chaque jour ne voit-il pas naître des rois ?

Ou pourquoi se succèdent-ils toujours de père en fils sur le trône ? Jamais roi, sans doute, n'a pris ses mesures pour faire naître son fils sous l'astre de la royauté. Quel homme possède un tel pouvoir ? Comment donc Ozias donna-t-il le jour à Joatham, Joatham à Achaz, Achaz à Ezéchias ? Et par quel hasard aucun d'eux n'est il venu dans une heure de servitude ? Ensuite, si les principes de nos vertus et de nos vices ne sont pas en nous, mais sont les conséquences fatales de notre naissance, il est inutile que les législateurs nous prescrivent ce que nous devons faire et ce que nous devons éviter ; il est inutile que les juges honorent la vertu, et punissent le vice. Le crime n'est pas au voleur, il n'est pas à l'assassin : l'eût-il voulu, il lui était impossible de retenir sa main, poussée au mal par une inévitable nécessité. Ceux qui cultivent laborieusement les arts sont les plus insensés des hommes. Le laboureur fera d'abondantes récoltes sans répandre de semences et sans aiguiser sa faux. Qu'il le veuille ou non, le marchand fera fortune, comblé de richesses par le destin. Pour nous, chrétiens, nous verrons s'évanouir nos grandes espérances, puisqu'il n'y a ni récompense pour la justice, ni punition pour le péché, du moment que l'homme n'agit pas avec liberté; sous le règne de la nécessité et de la fatalité, il n'y a point de place pour le mérite, condition première de tout jugement équitable. Mais arrêtons-nous. Vous qui êtes sains par vous-mêmes, vous n'avez pas besoin d'en entendre davantage, et le temps ne nous permet pas de nous abandonner contre ces malheureux à des attaques sans bornes.

VIII. Revenons aux paroles qui suivent : *Qu'ils servent*

de signes pour marquer les temps, les jours et les années. Nous avons parlé des signes. Par les temps, nous entendons la succession des saisons, de l'hiver, du printemps, de l'été et de l'automne, que nous voyons se suivre d'un cours si réglé, grâce à la régularité du mouvement des astres. L'hiver arrive lorsque le soleil séjourne dans les parties méridionales du ciel et produit en abondance les ombres de la nuit dans nos climats. L'air, répandu sur la terre, se refroidit, et les exhalaisons humides, qui se rassemblent sur nos têtes, donnent naissance aux pluies, aux gelées, aux innombrables flocons de neige. Lorsque, revenant des régions méridionales, le soleil se tient au milieu du ciel et partage le jour et la nuit en parties égales, plus il séjourne au-dessus de la terre, plus il nous ramène insensiblement une douce température. Alors vient le printemps, qui fait germer toutes les plantes, donne à la plupart des arbres une vie nouvelle et, par une génération successive, perpétue toutes les familles des animaux terrestres et aquatiques. De là le soleil, se rendant au solstice d'été, dans la direction même de l'Ourse, nous donne les jours les plus longs. Et, comme il séjourne fort longtemps dans l'air, il brûle celui qui est sur nos têtes, dessèche la terre, fait mûrir les graines et hâte la maturité des fruits des arbres. A l'époque de sa plus grande chaleur, le soleil produit à midi des ombres courtes, parce qu'il brille du haut des airs sur nos têtes. Ainsi les plus longs jours sont ceux où les ombres sont les plus courtes, de même que les jours les plus courts sont ceux où les ombres sont les plus longues. C'est ce qui nous arrive à nous *Hétérosciens*, qui habitons les régions sep-

tentrionales de la terre. Mais il est des peuples qui, deux jours de l'année, sont tout à fait sans ombre à midi, parce que le soleil, perpendiculaire sur leurs têtes, les éclaire si également de tous côtés, qu'il pourrait par une étroite ouverture briller au fond d'un puits. Aussi en est-il qui les appellent *Asciens*. Pour ceux qui habitent par delà la terre des parfums, ils voient leur ombre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, seuls habitants de cette terre dont l'ombre tombe au midi : aussi leur donne-t-on le nom *Amphisciens* (1). Tous ces phénomènes arrivent pendant que le soleil passe dans les régions septentrionales : ils peuvent nous donner une idée de la chaleur dont ses rayons embrasent l'air et des effets qu'ils produisent. Bientôt nous passons à l'automne, dont la saison arrête les feux brûlants de l'été, ralentit peu à peu la chaleur, et, par une température moyenne, nous ramène sans souffrance à l'hiver, dans le temps où le soleil retourne des régions septentrionales aux contrées australes. C'est ainsi que, suivant la marche du soleil, les saisons se succèdent pour régler notre vie.

Qu'ils marquent les jours, dit l'Écriture ; non pour les produire, mais pour les présider : car le jour et la nuit sont plus anciens que les astres ; et c'est ce que nous

(1) Tout ce passage sur les *Hétérosciens* (ἑτερόσκιοι, *qui ont l'ombre d'un seul côté*), les *Asciens* (ἄσκιοι, *sans ombre*), les *Amphisciens* (ἀμφίσκιοι, *qui ont l'ombre des deux côtés*), est emprunté à Strabon. Pline parle des *Asciens*, dans les mêmes termes : « Quibus in locis Indiæ » umbræ non sint, septemtrionem non conspici, et ea loca appellari *Ascia*, » nec horas ibi dinumerari. » (*Hist. Nat.* II, 73.) Ce que saint Basile dit des peuples qui habitent au midi de la terre des parfums, l'Arabie, rappelle ces vers du deuxième livre de la Pharsale :

Ignotum vobis, Arabes, venistis in orbem,
Umbras mirati nemorum non ire sinistras.

déclare le psaume : *Il a mis le soleil en possession du jour, la lune et les étoiles en possession de la nuit* (1). Comment le soleil est-il en possession du jour ? Parce que, portant partout la lumière avec lui, il ne s'est pas plus tôt élevé dans l'horizon, qu'il dissipe les ténèbres et nous amène le jour. Aussi pourrait-on, sans se tromper, définir le jour, l'air éclairé par le soleil, ou bien l'espace de temps que le soleil passe dans notre hémisphère. Le soleil et la lune ont encore pour fonction de marquer les années. La lune, après avoir douze fois fourni sa course, forme une année, qui toutefois a souvent besoin d'un mois supplémentaire pour concourir exactement avec les saisons. Telle était autrefois l'année des Hébreux et des premiers Grecs. Quant à l'année solaire, c'est le temps que le soleil, parti d'un signe, met à y revenir.

IX. *Et Dieu fit deux grands corps lumineux.* Le mot grand peut avoir un sens absolu, si, par exemple, on le dit du ciel, de la terre et de la mer ; mais ordinairement il n'a qu'un sens relatif : un grand cheval, un grand bœuf. Ce n'est pas que ces animaux aient un volume démesuré ; c'est par comparaison avec leurs semblables qu'ils méritent le titre de grands. Quelle idée nous ferons-nous ici de la grandeur ? L'idée que nous en avons dans la fourmi et dans tous les petits êtres de la nature, que nous appelons grands par rapport à leurs semblables et pour montrer leur supériorité sur eux ? Ou dirons-nous que les astres nous paraissent doués d'une grandeur réelle ? Pour moi, je le pense. Si le soleil et la lune sont grands, ce

(1) *Ps.* CXXXV, 8.

n'est pas par comparaison avec des astres plus petits, mais parce qu'ils ont une telle circonférence que la splendeur qu'ils répandent éclaire le ciel et l'air, embrasse à la fois la terre et la mer. Dans quelque partie du ciel qu'ils se trouvent, qu'ils se lèvent, qu'ils se couchent, qu'ils soient au haut des airs, ils paraissent toujours les mêmes aux yeux des hommes : preuve manifeste de leur grandeur prodigieuse, puisque toute l'étendue du ciel ne peut les faire paraître ici plus grands et là plus petits. Les objets, que nous voyons dans l'éloignement, semblent se rapetisser à nos yeux, et, à mesure qne nous en approchons, nous nous faisons une plus juste idée de leur grandeur. Mais il n'y a personne qui soit plus près ou plus éloigné du soleil. Tous les habitants de la terre le voient à la même distance : Indiens et Bretons voient absolument le même soleil. Les peuples de l'Orient ne le voient pas diminuer, quand il se couche ; ceux de l'Occident ne le trouvent pas plus petit, quand il se lève. Est-il au milieu du ciel, il est toujours le même. Ne te laisse pas tromper à l'apparence; et, sur le témoignage des yeux, ne va pas lui donner une coudée d'étendue (1). A de très-grandes distances, les objets perdent toujours de leur grandeur à nos yeux : la vue, ne pouvant franchir l'espace intermédiaire, est comme épuisée dès le milieu de sa course, et il n'y a qu'une faible partie d'elle-même qui atteigne l'objet visible (2). Notre vue est petite et nous

(1) « Héraclite disait que le soleil est large comme le pied d'un homme. » (Plutarque, *Opinions des Phil.* II, 21.)

(2) Il faut se rappeler que saint Basile suit la théorie platonicienne de la vue (*voyez page* 345, *note* 1). « Platon, dit Plutarque, tient que nous

fait paraître petit tout ce que nous voyons, transportant aux choses visibles sa propre faiblesse. Ainsi donc, si la vue se trompe, n'en croyons pas son témoignage. Rappelle-toi tes propres impressions, et tu trouveras en toi-même la preuve de mes paroles. Si jamais du sommet d'une haute montagne tu as considéré une plaine immense et unie, comment te paraissaient les attelages de bœufs? Comment te paraissaient les laboureurs eux-mêmes? Ne croyais-tu pas voir une fourmilière (1)? Si, du haut d'un rocher qui dominait la pleine mer, tu as jeté les yeux sur sa vaste étendue, que te semblaient les plus grandes îles? Comment t'apparaissait un de ces vastes et énormes navires qui déployait ses blanches voiles sur l'azur des mers? Ne te paraissait-il pas plus petit qu'une colombe (2)? C'est

» voyons par conjonction de lueur, d'autant que la lueur des yeux se res-
» pand jusques à quelque espace emmy l'air de pareille nature, et la lueur
» issant des corps aussi vient à fendre l'air, qui est entre eux, estant de
» soi-mesme fort liquide et muable avec le feu de la veue : c'est ce que
» l'on appelle la conjoincte lueur et radiation des Platoniques. » (*Opinions des Phil.* IV, 13; *Trad. d'Amyot.*)

Mais cette double lueur qui s'échappe des yeux et des corps visibles va toujours en diminuant, devient confuse et incertaine, et, comme le démontre Euclide (*troisième théorème d'Optique*), à une certaine distance, tout corps visible cesse d'être aperçu.

(1) La comparaison des hommes et des fourmis se trouve pour la première fois dans Platon : « Je suis convaincu que la terre est fort grande, et » que nous n'en habitons que cette petite partie qui s'étend depuis le Phase » jusqu'aux colonnes d'Hercule, répandus autour de la mer comme des » fourmis ou des grenouilles autour des marais. » (*Phédon*, traduction de M. Cousin, p. 303.) Depuis, Sénèque s'en est emparé (*Quæst. nat.* I, *Præfat.*). Plutarque la reproduit dans les *Morales*. Lucien l'emploie deux fois : « Arrivés au sommet, ils mènent une vie aussi admirable qu'heureuse, » et, de cette hauteur, nous regardent comme des fourmis. » (*Hermotime*, V.) « Les villes avec leurs habitants ne sont que des fourmilières. » (*Icaroménippe*, XIX.)

(2) Cette comparaison d'un navire avec une colombe est d'autant plus

que la vue, comme je viens de le dire, se perd dans l'air, devient faible et ne peut saisir avec exactitude l'objet qu'elle aperçoit. Il y a plus : les hautes montagnes, entrecoupées de profonds ravins, la vue te les montre arrondies et unies, ne s'attachant qu'aux parties saillantes et ne pouvant, à cause de sa faiblesse, pénétrer dans les vallées qui les séparent. Elle ne conserve pas même la forme des objets, et croit rondes les tours carrées. Ainsi tout prouve qu'à de très-grandes distances, elle ne nous présente que des images obscures et confuses (1). L'astre du jour est donc grand, suivant le témoignage de l'Écriture, et infiniment plus grand qu'il ne paraît.

naturelle, que l'on donne souvent par métaphore le nom d'ailes aux voiles des vaisseaux. Eschyle (*Prométhée*, v. 468) appelle les vaisseaux « des chars aux ailes de lin. » Lucrèce et Virgile donnent à la mer l'épithète de velivolum :

Tum mare velivolum florebat navibu' pandis.
(Lucrèce, v, 1441.)

Tout le monde connaît les vers d'Alzire :

Je montrai le premier au peuple du Mexique
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux.

(1) « D'où vient que dans l'éloignement les objets visibles paraissent plus » petits ?... Est-ce parce que nous ne voyons la grandeur que par accident » et que nous percevons d'abord la couleur ? En ce cas, un objet se trouve- » t-il près de nous, nous voyons quelle est sa grandeur colorée. Se trouve- » t-il loin de nous, nous voyons seulement qu'il est coloré ; mais nous ne » distinguons pas assez bien ses parties pour avoir une connaissance exacte » de sa grandeur parce que ses couleurs sont moins vives... La grandeur » liée à la couleur diminue proportionnellement avec elle. Cela est évident » quand on voit un objet varié ; quand on considère, par exemple, des mon- » tagnes couvertes d'habitations, de forêts et de mille autres choses. La vue » des détails permet de juger de la grandeur de l'ensemble. Mais, quand » l'aspect des détails ne vient pas frapper l'œil, celui-ci ne peut plus con- » naître la grandeur de l'ensemble en mesurant par les détails la grandeur » offerte à ses regards. » (Plotin, *Enn.* II, l. VIII, 1.)

X. Voici encore une preuve évidente de sa grandeur. Bien que le ciel soit rempli d'astres sans nombre, leur lumière réunie ne peut dissiper la tristesse de la nuit. Seul, dès qu'il paraît à l'horizon et même avant que la terre, encore dans l'attente, ait pu l'apercevoir, le soleil dissipe les ténèbres, fait pâlir les étoiles, dissout et disperse l'air qui s'était épaissi et condensé sur nos têtes, produisant ainsi les brises matinales et la rosée qui dans la sérénité du ciel ruisselle sur la terre. La terre avec cette étendue pourrait-elle être éclairée tout entière en un moment, si un disque immense ne lui envoyait sa lumière? Reconnais ici, je t'en prie, la sagesse de l'artisan. Vois comme il a proportionné à une telle distance la chaleur du soleil, assez faible pour ne pas consumer la terre dans ses plus grands excès, assez forte pour ne pas la laisser se refroidir et la rendre inféconde en lui faisant défaut.

Pour tout ce qui vient d'être dit, vois dans la lune une ressemblance fraternelle : elle aussi, elle a un corps immense, dont l'éclat ne le cède qu'à celui du soleil. Nos yeux cependant ne la voient pas toujours dans toute sa grandeur: tantôt elle nous montre un disque parfaitement arrondi ; tantôt, diminuée et amoindrie, elle laisse voir une échancrure à un de ses côtés. Car autre est la partie que son accroissement laisse dans l'ombre, autre est celle qui se cache dans son décroissement. Or, ce n'est pas sans une secrète raison du sage artisan de l'univers, que la lune revêt tour à tour des formes si diverses. Elle nous présente un exemple frappant de notre nature. Rien n'est stable dans l'homme : ici, du néant il s'élève à la perfection ; là, après s'être hâté de déployer sa vigueur et avoir atteint tout sa

grandeur, il subit d'insensibles décroissements, dépérit et, à force de s'affaiblir, finit par disparaître. Ainsi, la vue de la lune, en nous faisant penser aux rapides vicissitudes des choses humaines, doit nous apprendre à ne pas nous enorgueillir des félicités de cette vie, à ne pas nous glorifier de notre puissance, à ne pas nous enthousiasmer pour des richesses incertaines, à mépriser la chair où règne le changement, et à prendre soin de l'âme (1) dont les biens sont inébranlables. Si tu ne vois pas sans tristesse la lune perdre son éclat par une décroissance insensible, combien doit t'affliger la vue d'une âme qui, après avoir possédé la vertu, perd sa beauté par négligence, et ne reste jamais dans les mêmes sentiments, mais s'agite et change sans cesse au gré de l'inconstance de ses pensées. Ce que dit l'Écriture est bien vrai : *L'insensé change comme la lune* (2).

Je crois aussi que les variations de la lune ne sont pas sans exercer une grande influence sur l'organisation des animaux et sur tout ce qui naît de la terre. Car les corps sont différemment disposés à son décroissement et à son accroissement. Diminue-t-elle, ils deviennent lâches et flasques ; si elle s'accroît et se hâte d'arriver à sa plénitude, ils semblent se remplir avec elle, grâce à une humidité imperceptible qu'elle envoie mêlée à sa chaleur et qui pénètre tout (3). Pour preuve, vois comme ceux qui dorment

(1) *Prendre soin de l'âme*, précepte de Socrate, sur lequel, à l'exemple de Platon, saint Basile se plaît à revenir.

(2) *Ecclésiastique*, XXVII, 12.

(3) « L'air se fondant aux pleines lunes plus qu'en autre temps, rend lors » plus grande quantité de rosée. Ce que le poète lyrique Alcman nous » donne couvertement à entendre quand il dit :

au clair de la lune sentent l'humidité remplir toute leur tête (1); vois comme les chairs fraiches tournent vite sous l'action de la lune (2) ; vois la cervelle des animaux, les parties les plus humides des monstres marins, la moelle des arbres. Évidemment pour faire ainsi participer toute la nature à ses changements, il faut que la lune soit, selon le témoignage de l'Écriture, d'une grandeur et d'une puissance prodigieuse.

XI. Les dispositions de l'air dépendent aussi de ses variations, comme le prouvent les troubles soudains qui, lors de la nouvelle lune, viennent souvent, au milieu du calme et du silence des vents, agiter les nuages et les heurter les uns contre les autres ; comme le prouvent encore le flux et le reflux des détroits et le mouvement rétrograde de l'Océan, que les habitants de ses rivages voient suivre régulièrement les révolutions de la lune. Les détroits vont et reviennent d'un rivage à l'autre, pendant les différentes phases de la lune ; mais, à sa naissance, ils n'ont pas un instant de repos, et se meuvent dans un balancement perpétuel, jusqu'à ce que l'astre, reparaissant, vienne régulariser leur cours incertain. Quant à la mer Occidentale, on

» De Jupiter et de la Lune fille,
» Dame Rosée. » (Plutarque, *Propos de Table*, III, 10.)

Virgile appelle aussi la lune : Roscida luna.

(1) La médecine ancienne s'était préoccupée de cette influence de la lune et le médecin philosophe Cassius recherche, (*Quæstion. medic.* probl. XXV), « pourquoi ceux qui sont éveillés sous la lumière de la lune si longtemps qu'ils y restent, n'en reçoivent aucun mal, tandis que ceux qui dorment sous ses rayons éprouvent des douleurs de tête. »

(2) « Pourquoi est-ce que les chairs se corrompent plus tost à la lune que » non pas au soleil ? » Telle est la dixième question du troisième [livre *des Propos de table* de Plutarque. C'est parce que « la lumière de la lune » a je ne sçay quoy d'humide, et propriété de lascher et d'humecter... »

la voit, dans son flux et son reflux, tantôt rentrer dans son lit et tantôt déborder comme si la lune par sa respiration l'attirait en arrière, puis de son souffle la poussait vers ses limites (1).

Si je suis entré dans ces détails, c'était pour montrer la grandeur des corps lumineux et faire voir que dans les paroles inspirées pas une syllabe n'est oiseuse. Et pourtant mon discours n'a touché presque à rien d'important, et, sur la grandeur et la distance du soleil et de la lune ; il est bien d'autres découvertes auxquelles arriverait par le raisonnement celui qui ferait une étude sérieuse de leur action et de leur vertu. Faisons donc ingénument l'aveu de notre faiblesse, de peur que vous ne mesuriez à nos paroles les plus grands ouvrages du Créateur ; le peu que je vous ai dit doit bien plutôt vous faire deviner les merveilles qui m'ont échappé. Ce n'est donc pas avec l'œil qu'il faut mesurer la lune, mais avec la raison, qui, pour la découverte de la vérité, est beaucoup plus sûre que l'œil.

Partout ont circulé de ridicules contes de vieilles femmes, imaginés dans le délire de l'ivresse : ainsi, des enchantements pourraient enlever la lune de sa place et la faire descendre sur la terre. Comment le charme d'un ma-

(1) Qua vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant.
(Virgile, *Georg.* II, v. 479.)

« Pythéas de Marseille tient que la pleine lune est celle qui fait le flux, » et le decours le reflux... Zaleucus le mathématicien, qui fait la terre » mobile, dit que le mouvement d'icelle est contraire et opposite à celuy de » la lune, et que le vent estant tiré cà et là, à l'opposite, par ces deux con- » traires révolutions, venant à donner dedans l'océan Atlantique, brouille » aussi la mer à mesure qu'il se remue. » (Plutarque, *Opinions des Phil.* III, 17.)

gicien pourrait-il ébranler celle dont le Très-Haut a posé les fondements ? Et, une fois arrachée, quel lieu pourrait la contenir ?

Veux-tu sur de légers indices te faire une idée de sa grandeur ? Toutes les villes de l'univers, si éloignées les unes des autres, reçoivent également la lumière de la lune dans celles de leurs rues qui sont tournées vers l'orient. Si elle ne les regardait toutes face à face, celles qui seraient juste vis-à-vis d'elle seraient seules entièrement éclairées ; pour celles qui dépasseraient les extrémités de son disque, elles n'en recevraient que des rayons détournés et obliques. C'est l'effet que, dans les maisons, nous présente la lumière des flambeaux ; si un flambeau est entouré de plusieurs personnes, l'ombre seule de celle qui se trouve directement en face, se projette en droite ligne ; les autres suivent de chaque côté des lignes inclinées. De même, si le corps de la lune n'avait une immense et prodigieuse grandeur, toute la terre ne le verrait pas s'étendre en face d'elle. En effet, quand la lune se lève dans les régions équinoxiales, tous jouissent également de sa lumière, et ceux qui habitent la zone glacée, sous les révolutions de l'Ourse, et ceux qui demeurent au fond du midi, dans le voisinage de la zone torride. En se présentant face à face à tous les peuples, elle nous donne une preuve manifeste de sa grandeur. Qui donc voudrait nier l'immensité d'un corps qui se partage également à une telle distance ?

Mais en voilà assez sur la grandeur du soleil et de la lune. Que celui qui nous a donné l'intelligence pour reconnaître dans les plus petits objets la grande sagesse de l'ouvrier, nous fasse trouver dans ces grands corps une idée

plus haute encore de leur Créateur. Et pourtant, comparés avec leur auteur, le soleil et la lune ne sont qu'une mouche et une fourmi. Car l'univers entier ne peut nous donner une juste idée de la grandeur de Dieu, et ce n'est que sur des indices faibles et légers par eux-mêmes, souvent à l'aide des plus petits insectes et des moindres plantes, que nous nous élevons à lui. Contents de ces paroles, offrons nos actions de grâces, moi à Celui qui m'a donné ce ministère de la parole, vous à Celui qui vous nourrit des aliments spirituels, qui même, en ce moment, vous fait trouver dans ma faible voix la force du pain d'orge. Puisse-t-il vous nourrir éternellement, et, en proportion de votre foi, vous accorder la manifestation de son esprit (1) en Jésus-Christ Notre Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) *Corinth.* XII, 7.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

CRÉATION DES POISSONS.

I. *Que les eaux produisent des reptiles animés.* — Cet ordre crée les premiers êtres vivants, toutes les espèces de poissons. — Les poissons ne respirent pas.

II. Variété infinie des familles de poissons, de leur nourriture, de leur forme, de leur taille. — Leur reproduction. — Utilité de leurs dents serrées et aiguës.

III. Diversité de la nourriture des poissons. — Les plus grands dévorent les plus petits. — Ruse du crabe. — Le polype image du flatteur. — Sagesse des poissons qui ne sortent pas des limites qui leur ont été assignées.

IV. Émigrations des poissons. — Motif qui les fait passer alternativement des mers du midi dans celles du nord, des mers du nord dans celles du midi.

V. Leçons de sagesse et de prévoyance que donnent les poissons aux hommes. — Prudence du hérisson de mer. — Sollicitude de Dieu pour toutes les créatures. — La murène, modèle de la vertu conjugale, enseigne la patience aux épouses malheureuses.

VI. L'accouplement de la vipère et de la murène, image de l'adultère. — Produits infinis de la mer. — Le sel, le corail, la laine d'or des pinnes marines. — Grandeur prodigieuse des cétacés. — Ils ne prouvent pas plus la puissance du Créateur que le plus petit poisson.

Péroraison. — Quittons les abîmes de la mer pour revenir sur la terre, et puissent ces entretiens nous occuper le reste du jour !

I. *Et Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles animés selon leur espèce, et des oiseaux qui volent dans le firmament du ciel, selon leur espèce.* Après la création des corps lumineux, il restait à peupler les eaux et à donner sa parure à cette partie du monde. La terre avait reçu la sienne des plantes ; le ciel avait reçu les étoiles, ces fleurs étincelantes, et, comme deux yeux, les grands astres l'embellissaient de concert. Restait à donner aux eaux leur pa-

rure. L'ordre arrive, et aussitôt les fleuves, les lacs, devenus féconds, donnent naissance à leurs habitants naturels; la mer enfante les mille variétés des animaux nageurs; dans la fange des marais, l'eau ne reste point oisive et prend part à la création. Partout de son ébullition sortent les grenouilles, les cousins, les moucherons. Car ce que nous voyons aujourd'hui est l'indication du passé. Ainsi partout l'eau s'empressait d'obéir à l'ordre du Créateur. Qui pourrait compter les espèces que la grande et ineffable puissance de Dieu fit voir tout à coup vivant et se mouvant, quand cet ordre eut vivifié les eaux? *Que les eaux produisent des reptiles animés.* Alors pour la première fois parut un être vivant et sensible. On a beau dire que les plantes et les arbres vivent, en leur voyant comme à nous, la faculté de se nourrir et de croître (1) : ce ne sont pas des animaux, des êtres animés. Pour créer ces derniers, Dieu a dit : *Que les eaux produisent des reptiles.*

Tout être qui nage, soit qu'il rase la surface de l'eau, soit qu'il en fende les profondeurs, est de la nature des reptiles, puisqu'il se traîne sur le corps de l'eau. Certains animaux aquatiques ont des pieds et marchent : ce sont surtout les amphibies, les phoques, les crocodiles, les hippopotames et les grenouilles; mais ils sont avant tout doués de la faculté de nager. Aussi est-il dit : *Que les eaux produisent des*

(1) « Le principe qui végète dans les plantes paraît être une vie; et c'est » la seule faculté commune entre les plantes et les animaux. » (Aristote, *De l'âme*, I, 9.)

« Parmi les êtres animés, il en est qui possèdent toutes les facultés que » nous avons énumérées; d'autres n'en ont que quelques-unes; d'autres enfin » n'en ont qu'une. Les plantes n'ont que la faculté nutritive. » (Ibid., II, 3.)

« Les plantes vivent et se nourrissent. » (Ibid., *De Spiritu*, 3.)

reptiles animés. Dans ce peu de mots, quelle espèce est oubliée ? Quelle est celle que n'embrasse point l'ordre du Créateur ? N'y voyons-nous pas les vivipares, les phoques, les dauphins, les torpilles et tous les animaux cartilagineux ? N'y voyons-nous pas les ovipares, comprenant presque toutes les espèces de poissons, ceux qui ont une peau et ceux qui ont des écailles, ceux qui ont des nageoires et ceux qui n'en ont pas ? Cet ordre n'a demandé qu'un mot, moins qu'un mot même, un signe, un mouvement de la volonté divine, et il a un sens si étendu, qu'il embrasse toutes les variétés, toutes les familles de poissons. Vouloir les passer toutes en revue, ce serait entreprendre de compter les vagues de l'Océan ou de mesurer ses eaux avec des cotyles. *Que les eaux produisent des reptiles animés :* c'est-à-dire ceux qui peuplent la haute mer et ceux qui aiment les rivages ; ceux qui habitent les abîmes et ceux qui s'attachent aux rochers ; ceux qui vont par troupes et ceux qui vivent dispersés ; les cétacés, les grands et les petits poissons. C'est de la même puissance, du même ordre que tous, petits et grands, reçoivent l'existence.

Que les eaux produisent. Ces paroles te montrent l'affinité naturelle des animaux qui nagent avec l'eau : aussi, retirés de l'eau, les poissons ne tardent pas à périr. Car ils n'ont pas de respiration pour attirer l'air, et l'eau est leur élément comme l'air est celui des animaux terrestres. La raison en est claire : chez nous, le poumon, cette partie molle et spongieuse des entrailles, recevant l'air par la dilatation de la poitrine, tempère et rafraîchit la chaleur intérieure ; dans les poissons, le mouvement des branchies, qui s'ouvrent et se referment tour à tour pour

recevoir et rejeter l'eau, leur tient lieu de respiration (1). Les poissons ont un sort particulier, une nature spéciale, une nourriture à eux, une vie à part. Aussi ne peuvent-ils être apprivoisés et ne supportent-ils pas le contact de la main de l'homme (2).

II. *Que les eaux produisent des reptiles animés, selon leur espèce.* Dieu fait naître les prémices de chaque espèce pour servir comme de semences à la nature. Quant à la multitude des individus, il la réserve pour la suite des générations, quand il leur faudra croître et se multiplier. Autre est l'espèce des testacés : conques, pétoncles,

(1) « On dit que les poissons respirent l'air... C'est impossible, car ils » n'ont pas de trachée-artère, puisqu'ils n'ont point de poumon..... S'ils » respirent, pourquoi périssent-ils à l'air, et semblent-ils palpiter, comme » s'ils étaient suffoqués ? » (Arist. *De Respiratione.* 3.)

« Le poumon, dit encore Aristote, est propre aux animaux terrestres; » car il leur faut un rafraîchissement contre leur chaleur..... et il leur faut » trouver ce rafraîchissement en dehors d'eux, dans l'air ou dans l'eau. C'est » ce qui fait que les poissons n'ont point de poumon, mais des branchies, » car c'est l'eau qui les rafraîchit, comme l'air rafraîchit tout ce qui respire, » c'est-à-dire, tous les animaux terrestres. » (*De part. anim.* III, 6.)

Cette opinion que les poissons ne respirent pas est réfutée par Pline, IX, 6.

(2) Les écrivains de l'antiquité étaient cependant pleins d'exemples qui montraient que les poissons sont capables d'une certaine éducation. (Plutarque, *De solertia animal.* 24; Pline, X, 79; XXXII, 2; Lucien, *De Dea Syria.*) On connaît l'épigramme de Martial sur les poissons apprivoisés de Domitien :

Baiano procul a lacu, monemus,
Piscator, fuge, ne nocens recedas.
Sacris piscibus hæ natantur undæ,
Qui norunt dominum, manumque lambunt
Illam, qua nihil est in orbe majus.
Quid, quod nomen habent, ut ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus ?

(Epigr. IV, 30.)

limaçons de mer, coquillages, et l'infinie variété des huîtres. Autre est celle des crustacés, les crabes et les écrevisses; autre celle des poissons sans coquilles, à chair molle et tendre, comme les polypes et les sèches. Et parmi ces derniers, quelle innombrable variété! Les dragons, les murènes, les anguilles qui naissent dans la fange des fleuves et des étangs, et qu'une ressemblance de nature rapproche plus des reptiles venimeux que des poissons. Autre est l'espèce des vivipares, autre celle des ovipares. Parmi les premiers sont les squales, les cynisques, en un mot, tous les poissons à peau cartilagineuse, et même la plupart des cétacés : les dauphins, les phoques, qui, dit-on, s'ils voient leurs petits, tout jeunes encore, ressentir quelque effroi, les reprennent dans leur ventre pour les y protéger (1).

Que les eaux produisent selon l'espèce. Autre est l'espèce des cétacés, autre celle des petits poissons. Pour ne parler que des poissons, quelle variété dans leurs espèces! Des noms particuliers, une nourriture spéciale, la forme, la taille, la qualité de la chair, tout en eux varie à l'infini et les range en classes innombrables. Est-il un pêcheur de thons qui puisse nous en énumérer les diverses espèces? Et pourtant l'on dit qu'à la vue de grandes troupes de poissons, ils vont jusqu'à dire le nombre des individus qui les composent. Quel est celui qui, après avoir vieilli sur les côtes et les rivages, peut nous faire connaître avec exactitude l'histoire de tous les poissons? Autres

(1) « Le glaucus, voyant un de ses petits effrayé, ouvre la gueule et l'y » introduit. Puis, quand sa peur est passée, il le rend tel qu'il l'avait avalé, » et celui-ci se remet à nager. » (Elien. *Anim.* I, 16.)

sont ceux que l'on pêche dans la mer des Indes, autres ceux que l'on prend dans le golfe d'Égypte; autres ceux des îles, autres ceux de la Mauritanie. Grands et petits, tous furent également créés par ce premier ordre, par cette ineffable puissance. Quelle différence dans leurs aliments! Quelle variété dans la manière dont chaque espèce se reproduit! La plupart des poissons ne couvent pas leurs œufs comme les oiseaux : ils ne construisent pas de nids, ils ne nourrissent point leurs petits avec peine : c'est l'eau qui reçoit et vivifie l'œuf qu'ils laissent tomber. Chez eux, la reproduction de chaque espèce est invariable et les natures ne se confondent pas. Point de ces accouplements qui, sur la terre, produisant les mulets et certains oiseaux, dénaturent les genres. Chez les poissons, il n'est aucune espèce qui, comme le bœuf et la brebis, soit armée d'une demi-garniture de dents; aucune qui rumine, excepté le scare, à ce que rapportent certains écrivains (1). Toutes ont les dents serrées et très-aiguës, de peur qu'en mâchant longtemps leur nourriture, elle ne leur échappe. En effet, si elle n'était promptement broyée et avalée, à mesure qu'elle serait divisée, elle serait emportée par l'eau.

III. La nourriture des poissons diffère selon leur espèce. Ceux-ci se nourrissent de fange, ceux-là mangent les algues, d'autres se contentent des herbes qui poussent dans l'eau. Mais la plupart se dévorent l'un l'autre, et le plus petit sert de pâture au plus grand; et, si celui qui s'est emparé d'un poisson plus faible vient à devenir lui-même la proie d'un

(1) Aristote (*Hist. anim.* VIII, 2) et Elien (II, 54.)

autre, le vainqueur et le vaincu sont tous deux engloutis dans le ventre de ce dernier. Et nous mortels, faisons-nous autre chose quand nous opprimons nos inférieurs ? Diffère-t-il de cet animal, celui qui, poussé par une cupidité dévorante, engloutit les faibles dans les replis de son insatiable avarice ? Cet homme possédait les biens du pauvre, tu l'as pris lui-même et tu en a grossi ta fortune. Tu t'es montré plus injuste que l'injuste, et plus avare que l'avare. Crains d'avoir la fin des poissons ; crains l'hameçon, la nasse ou le filet. Car, à force d'iniquités, nous n'échapperons pas au châtiment suprême.

Maintenant, vois que de ruses, que d'artifices dans un faible animal, et apprends à ne pas imiter les méchants. Le crabe aime la chair de l'huître ; mais c'est une proie difficile à saisir, à l'abri de ses écailles, solide rempart dont la nature à muni sa chair molle et délicate. Aussi appelle-t-on l'huître animal à peau d'écaille. Grâce aux deux écailles dont elle est enveloppée et qui s'adaptent parfaitement l'une sur l'autre, les pinces du crabe sont tout à fait impuissantes. Que fait-il ? Quand il la voit, à l'abri du vent, se chauffer avec volupté et entrouvrir ses écailles au soleil (1), il y jette furtivement un caillou, les empêche de se refermer et prend par la ruse ce qui avait échappé à la force (2). Telle

(1) C'est le charme des descriptions de La Fontaine :

Parmi tant d'huîtres toutes closes,
Une s'était ouverte, et, baîllant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, sans pareil.

Le Rat et l'Huître, VIII, 9.

(2) Pline attribue cette ruse au polype. (*Hist. nat.*, IX, 48.)

est la malice de ces animaux privés de la raison et de la parole. Je veux que, tout en rivalisant d'adresse et d'industrie avec le crabe, tu t'abstiennes de nuire à ton prochain : cet animal est l'image de celui qui s'approche frauduleusement de son frère, s'attache aux contre-temps du prochain, et fait ses délices du malheur d'autrui. Garde-toi d'imiter ceux que tu condamnes : contente-toi de ta fortune. La pauvreté, avec le juste nécessaire, a plus de prix aux yeux des sages que toutes les jouissances.

Je ne passerai pas sous silence la ruse et la fourbe du polype, qui prend la couleur du rocher où il s'attache. Une multitude de poissons, nageant sans précaution, se jettent sur le polype comme sur un rocher, et deviennent d'eux-mêmes la proie du trompeur (1). Tels sont les hommes qui courtisent toujours les puissances dominantes, se plient à toutes les circonstances et n'ont pas un instant la même volonté ; qui, prompts à changer de personnage, tempérants

(1) « Le polype fait la chasse aux poissons, en changeant de couleur et » en prenant celle des rochers dont il s'approche. » (Aristote, *Hist. anim.* IX, 37.) Avant Aristote, Théognis et Pindare avaient chanté cette ruse du polype. (Voyez Plutarque, *De solertia anim.*)

Comparez avec le texte de saint Basile, l'élégante imitation de saint Ambroise (*Hexam.* V, 8) : « Polypus, vadoso in littore petram nactus, affigitur » ei, atque ejus nebuloso ingenio colorem subit, et, simili specie terga ob- » ductus, plurimos piscium sine ulla suspicione fraudis allapsos, dum notam » non præcavent, et saxum opinantur, cassibus furtivæ artis includit. »

Le polype était donc l'emblème de la fourberie : il était encore celui de la rapacité :

Ego istos novi polypos, qui, ubi quid tetigerint, tenent.
(Plaute. *Aulularia*, sc. IV.)

Et même de l'inconstance :

« Ces hommes qui changent avec les temps et revêtent mille couleurs, » comme on voit les polypes prendre celles des rochers où ils s'attachent. » (Saint Grég. de Naz. *Hom.* 27.)

avec les tempérants, libertins avec les libertins, accommodent leurs sentiments au gré de chacun. Il est difficile de leur échapper et de se mettre en garde contre leurs coups ; car c'est sous le masque de l'amitié qu'ils cachent leur adroite méchanceté : véritables loups ravissants couverts de peaux de brebis, comme les appelle le Seigneur (1). Fuis ce caractère variable et souple ; recherche la vérité, la sincérité, la simplicité. Le serpent est trompeur : aussi a-t-il été condamné à ramper. Le juste est sans feinte, comme Jacob (2). *Le Seigneur fait habiter dans sa maison ceux dont le cœur est simple* (3).

Voici la grande et vaste mer ; là sont d'innombrables reptiles ; là sont de petits animaux avec des grands (4). Cependant il règne parmi ces animaux un ordre sage et merveilleux. Les poissons ne méritent pas toujours nos reproches ; souvent ils nous offrent d'utiles exemples. Comment se fait-il que chaque espèce de poissons, contente de la région qui lui a été assignée, ne franchisse jamais ses limites pour passer dans les mers étrangères ? Jamais géomètre ne leur a distribué leurs habitations, ne les a renfermés dans des murs, ne leur a assigné de bornes : d'elle-même chaque espèce s'est fixée dans les parages qui lui convenaient. Ce golfe nourrit certains poissons, celui-là en nourrit d'autres ; ceux qui pullulent ici manquent ailleurs. Point de montagne qui élève entre eux ses cimes aiguës, point de fleuves qui leur barre le passage : c'est une loi de

(1) Saint Matthieu, VII, 15. — (2) *Genèse*, XXV, 27.
(3) *Ps.* LXVII, 7.
(4) *Ps.* CV, 25.

nature qui, selon les besoins de chaque espèce, leur a partagé leurs demeures avec égalité et justice (1).

IV. Il n'en est pas ainsi de nous. Pourquoi ? Parce que nous remuons sans cesse les bornes immuables qu'avaient posées nos pères. Nous empiétons, nous ajoutons maison à maison, champ à champ, pour nous enrichir aux dépens du prochain (2). Les cétacés connaissent le séjour que leur a assigné la nature ; ils occupent, par delà les plages habitées, la mer sans îles, la mer qui ne voit s'élever devant elle aucun continent, cette mer qu'on n'a jamais parcourue parce que ni la science ni aucune nécessité n'ont pu persuader aux navigateurs de l'affronter. Habitants de cette mer, les cétacés, semblables aux plus hautes montagnes, disent les témoins oculaires, ne franchissent jamais leurs limites, pour venir ravager les îles et les villes maritimes. Ainsi chaque espèce, comme si elle était cantonnée dans des villes, dans

(1) Saint Basile parle souvent dans les mêmes termes de ce premier ordre de Dieu qui, devenu la loi de la nature, reproduit et conserve fatalement les êtres dans la suite des temps. (Voyez, hom. v, p. 403 et 394 ; hom. ix, 2.) On reconnaît facilement dans cette loi de la nature une ressemblance avec l'Ame du monde des Stoïciens et des Néo-Platoniciens. (Voyez Juste Lipse, *Physiol. Stoic.*, i, 7 ; Ritter, *Histoire de la Philosophie grecque*, t. iii, p. 579 ; le docteur Jahn, *Gregor. Nyss. De anima*, p. 177 et seq. et notre Étude sur saint Basile.) Cette doctrine n'avait pas échappé à Aristote. « Dans le ciel comme dans les parties les plus éloignées, il est » une force qui est cause pour tous les êtres de leur conservation. » (*De Mundo*, 6.) C'est elle qui a inspiré à Virgile ces vers bien connus :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum ;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
(*Géorgiques*, iv, 221.)

(2) *Prov.* xxii, 28.

des bourgs, dans une antique patrie, a pour séjour les régions de la mer qui lui ont été assignées.

Cependant des poissons voyageurs, comme si une délibération commune les transportait en des régions étrangères, à un signe convenu, se mettent tous en marche. Quand vient le temps marqué pour la fécondation, comme éveillés par une commune loi de la nature, ils émigrent de golfe en golfe et se dirigent vers la mer du Nord. Et, à l'époque de leur montée, tu verrais, comme un torrent, tous ces poissons couler en masse à travers la Propontide vers le Pont-Euxin (1). Qui les met en marche! Où est l'ordre du prince? Un édit affiché dans la place publique a-t-il indiqué le jour du départ? Qui leur sert de guide? Vois comme les dispositions de Dieu embrassent tout et s'étendent aux plus petits objets. Les poissons ne résistent point à la loi de Dieu, et les hommes n'obéissent pas à ses salutaires préceptes! Ne méprise pas les poissons parce qu'ils sont muets et entièrement privés de raison : prends garde d'être encore moins raisonnable qu'eux, toi qui résistes aux dispositions du Créateur. Écoute les poissons : il ne leur manque que la

(1) « Alors leurs mille tribus s'ouvrent d'humides sentiers à travers les » flots de l'Euxin et couvrent au loin la mer. » (Oppien, *Halieut.* I.)

« Comme ces rois à qui l'étendue de leurs provinces permet d'habiter, » l'été, les pays froids, l'hiver, les pays chauds, les poissons quittent ou » regagnent le Pont-Euxin. » (Aristote, *Hist. anim.*, VIII, 12.) « Les thons » entrent dans le Pont-Euxin, au printemps, et y passent l'été. Ils y trouvent » une nourriture plus abondante et meilleure, à cause de l'eau douce, et » moins de grands animaux. Car, excepté le dauphin et le phoque, le Pont-» Euxin ne renferme pas d'animal malfaisant. Ils y viennent autant pour faire » leurs petits que pour trouver de la nourriture. Ces mers, en effet, sont » favorables à leur enfantement, et l'eau, qui est potable et plus douce, » nourrit leurs petits. Quand ils ont mis bas et que leurs petits sont devenus » forts, ils se mettent en marche vers la Pléïade. » (Ibid. 13.)

parole pour te dire : C'est pour la conservation de notre espèce que nous entreprenons ce long voyage. Ils n'ont point le don de la raison ; mais la loi de la nature, fortement imprimée en eux, leur montre ce qu'ils ont à faire. Allons, disent-ils, dans la mer du Nord. Son eau est plus douce que celle du reste de la mer : car le soleil y séjourne peu, et ses rayons n'en pompent pas toute la partie potable (1). Les poissons de mer aiment l'eau douce (2) : aussi les voit-on souvent entrer dans les fleuves et les remonter loin de la mer. Voilà le motif qui leur fait préférer le Pont-Euxin aux autres golfes, comme le plus propre à recevoir et à nourrir leur petits. Ont-ils atteint l'objet de leurs vœux, toute la nation rentre dans ses foyers. Et quel est le motif de son retour ? Écoutons ces êtres muets : La mer Septentrionale, disent-ils, a peu de profondeur : toute en surface, et exposée à la violence des vents, elle présente peu de rivages et de retraites. Aussi les vents la bouleversent-ils aisément jusqu'au fond de ses abîmes et mêlent-ils à ses vagues le sable de son lit. De plus, elle est froide en hiver, remplie de tous côtés par de grands fleuves. Ainsi, ils jouissent de ces eaux, pendant l'été, tant qu'elles conservent leur tiédeur ; puis, quand vient l'hiver, il s'empressent de gagner des abîmes plus tièdes et des parages échauffés par le soleil ; et, fuyant les flots battus des vents

(1) On a vu, page 369 et, même page, note 1, que les anciens croyaient que le soleil n'absorbait que la partie douce et potable de la mer.

(2) « Aristote, Démocrite avant lui, et après lui Théophraste, disent que les » poissons ne se nourrissent pas d'eau salée, mais de l'eau douce que con- » tient la mer : fait presque incroyable, que prouve le fils de Nicomaque. » (Elien, IX, 64.)

septentrionaux, il vont chercher un port dans des mers moins agitées.

V. J'ai vu ces merveilles, et j'ai admiré la sagesse de Dieu en toutes choses. Si des êtres privés de raison sont capables de penser et de pourvoir à leur conservation, si un poisson sait ce qu'il doit rechercher et ce qu'il doit fuir, que dire de nous, qui, honorés de la raison, instruits par la loi, encouragés par les promesses, éclairés par l'Esprit, nous conduisons néanmoins d'une manière moins raisonnable que les poissons? Ils savent prévoir l'avenir, mais nous, renonçant à l'espérance du siècle futur, nous dépensons notre vie dans des voluptés brutales. Un poisson parcourt l'étendue des mers pour trouver le bien-être : que diras-tu, toi, qui vis dans l'oisiveté, la mère de tous les vices? Que personne n'allègue son ignorance : nous avons en nous une raison naturelle qui nous dit de nous identifier avec le bien et de fuir tout ce qui est nuisible. Je n'irai pas chercher des exemples loin de la mer, puisqu'elle est l'objet de nos recherches. J'ai entendu dire à un habitant du rivage que le hérisson de mer, ce petit, ce vil animal, prévient souvent les navigateurs du calme et de la tempête. Prévoit-il une agitation des vents : il se charge d'un gros caillou et, s'y cramponnant comme à une ancre, il ballote en sûreté, retenu par ce poids qui l'empêche d'être le jouet des vagues (1). C'est pour les matelots un signe

(1) « Quand s'agite le dos de la mer, chacun d'eux prend la plus lourde » pierre qu'il peut et la porte facilement dans ses épines. » (Oppien, *Halieut.* II.) « Quand ils sentent qu'il doit avoir tempeste et tourmente en la » mer, ils se chargent eux-mêmes avec de petites pierres, de peur qu'ils ne » soient renversés et jettés ça et là par les flots de la mer, et demeurent

certain qu'ils sont menacés d'une violente agitation des vents. Jamais astrologue, jamais chaldéen, lisant dans le lever des astres les bouleversements de l'air, n'a communiqué sa science au hérisson : c'est le maître de la mer et des vents qui a imprimé dans ce petit animal une preuve manifeste de sa grande sagesse. Dieu a tout prévu, il n'a rien négligé. Son œil, qui jamais ne s'endort, veille sur toutes choses (1). Il est présent partout, et donne à chaque être le moyen de se conserver. Si ses regards se sont abaissés sur un hérisson, est-il sans sollicitude pour toi ?

Maris, aimez vos femmes (2). Quoique formant deux corps, vous êtes réunis pour vivre dans la communauté du mariage. Que ce lien de la nature, que ce joug imposé par la bénédiction, réunisse ceux qui sont divisés. La vipère, le plus cruel des reptiles, vient s'accoupler avec la murène de mer, et, lui annonçant sa présence par un sifflement, elle l'appelle à l'union conjugale. La murène obéit, et du fond des eaux vient s'unir à cet animal venimeux (3). Qu'est-ce

» fermes en leur lieu, par le moyen de l'estage de ces petites pierres dont » ils se chargent. » (Plutarque, *De solert. anim.* 29 ; *Trad. d'Amyot.*) Voyez encore Elien, VII, 33.

(1) Πάντα ἰδὼν Διὸς ὀφθαλμὸς καὶ πάντα νοήσας. (Hésiode.)
« L'œil de Jupiter qui voit tout et qui pense à tout. »

(2) *Ephésiens*, V, 25.

(3) Cette fable, réfutée par Athénée (l. VII, p. 312), était très-répandue dans l'antiquité. Voyez Oppien (*Halieut.* I.) « Elle s'arrête sur le rivage et » pousse son sifflement habituel pour l'appeler à partager son amour. La » noire murène l'entend aussitôt et s'élance plus rapide qu'un trait. » Voyez aussi Elien : « Quand la vipère doit s'accoupler avec la murène, pour » ressembler à un doux et beau fiancé, elle jette son venin, et, faisant enten- » dre un sifflement pour chant nuptial, elle appelle sa fiancée. » (*Anim.* IX, 66.) « Comme un libertin, dit-il encore ailleurs, s'annonce à la porte de sa » maîtresse par le son des flûtes, ainsi le mâle de la vipère siffle pour appe- » ler son amante, et celle-ci s'élance du fond des eaux. » (Ibid. I, 50.)

à dire ? Si dur, si farouche que soit un époux, la femme doit le supporter et ne vouloir sous aucun prétexte rompre leur mariage. Il te frappe, mais il est ton époux. Il s'enivre, mais il t'est uni par la nature. Il est brutal et chagrin, mais il est désormais un de tes membres, et le plus précieux de tous.

VI. Que les maris écoutent aussi : voici une leçon pour eux. La vipère jette son venin par respect pour le mariage (1) : et toi, tu ne déposeras pas la barbarie et l'inhumanité de ton âme, par respect pour votre union ? Peut-être l'exemple de la vipère renferme-t-il un autre enseignement : l'accouplement de la vipère et de la murène est contre nature, c'est un adultère. Vous qui attentez à la couche d'autrui, apprenez à quel reptile vous ressemblez. Je n'ai qu'un seul but, c'est de tout faire tourner à l'édification de l'Église. Que les libertins mettent donc un frein à leurs passions, instruits par les exemples que leur offrent la terre et la mer.

La faiblesse de ma complexion et l'heure avancée me forcent de mettre un terme à mon discours. Cependant j'avais encore bien des observations sur les produits de la mer à présenter à l'admiration de cet auditoire attentif. Pour parler de la mer elle-même, comment son eau se change-t-elle en sel ? Comment le corail, cette pierre si estimée, est-il une plante dans le sein des eaux, et, une fois exposé à l'air, devient-il dur comme un rocher ? Pourquoi la nature a-t-elle enfermé dans le plus vil des animaux, dans une huître, un objet aussi précieux que la perle ? Car

(1) Voyez la note précédente.

ces perles, que convoitent les trésors desrois, ont été jetées sur les rivages, sur les côtes, sur les rochers escarpés, et sont enfermées dans des écailles d'huîtres. Comment les pinnes marines nourrissent-elles cette laine d'or, que n'a jamais imitée la teinture (1) ? Comment des coquillages donnent-ils aux rois la pourpre dont la vive couleur ne le cède pas aux fleurs des prairies ?

Que les eaux produisent. Quel objet nécessaire n'apparut aussitôt ? Quel objet de luxe ne fut pas donné à l'homme ? Ceux-ci pour subvenir à ses besoins, ceux-là pour lui faire contempler les merveilles de la création. D'autres sont terribles pour réveiller notre paresse. *Dieu créa les grands cétacés.* L'Écriture leur donne le nom de grands, non parce qu'ils sont plus grands qu'une crevette et une mandole, mais parce que la masse de leur corps égale celle des plus hautes montagnes. Aussi les voit-on souvent apparaître comme des îles, quand ils nagent à la surface de l'eau. Mais ces êtres monstrueux ne fréquentent pas nos côtes et nos rivages, ils habitent l'Océan Atlantique (2). Tels sont ces animaux créés pour nous frapper

(1) « Aureum etiam vellus aqua nutrit, et lanam in memorati speciem » metalli gignunt littora. » (Saint Ambroise, *Hex.* v, 11.)

Voici ce que dit Aristote de cette excroissance lanugineuse : « Les pinnes » proviennent du lin de mer dans les endroits sablonneux et vaseux. Elles » ont en elles leur gardien, soit une petite crevette, soit un petit crabe. En » sont-elles privées : elles ne tardent pas à périr. » (*Hist. anim.* v, 15.)

(2) « Les plus grands cétacés n'approchent pas des rivages et des bas-» fonds... La vue de l'un d'eux, le bélier, est terrible et dangereuse. D'aussi » loin qu'on l'aperçoit, il agite la mer et excite des tempêtes. » (Elien, IX, 49.) « Les cétacés, masses énormes et d'une grandeur démesurée, nagent » au milieu des mers et, comme des montagnes, sont quelquefois frappés de » la foudre. » (Ibid., XIII, 20.)

d'effroi et d'épouvante. Si maintenant tu entends dire que les plus grands vaisseaux, voguant à voiles déployées, sont arrêtés par un tout petit poisson, par la rémora, et si fortement que le navire reste très-longtemps immobile, comme s'il avait pris racine au milieu de la mer (1), ne vois-tu pas dans ce petit être la même preuve de la puissance du Créateur? Les épées, les scies, les chiens, les baleines et les marteaux ne sont pas seuls redoutables : nous n'avons pas moins à craindre l'aiguillon du trygon, même après sa mort (2), et le lièvre de mer (3) dont les coups mortels sont aussi rapides qu'inévitables. Ainsi le Créateur veut que tout te tienne en éveil, afin que, plein

(1) « Brevis pisciculus Echeneis tanta facilitate memoratur navem ingen- » tem statuere, ut quasi radicatam mari hærere videas, nec moveri. » (Saint Ambroise, *Hex.*, v, 10.) Aristote se tait sur cette puissance merveilleuse de l'*Echéneïs* (*arrête-vaisseau*) ou *Remora* (*voy. Hist. nat.* II, 14) ; mais toute l'antiquité s'accordait à la reconnaître. « Le vaisseau reste immobile, » comme s'il était renfermé dans un port à l'abri des vents. » (Oppien, *Halieut.* I.) Elien (II, 17), dit la même chose. Dans le *Banquet* de Plutarque, Chérémon rapporte que, dans la mer de Sicile, il a vu son vaisseau arrêté par ce petit poisson (II, 7).

« Il commande à la fureur des vents, dit Pline, et force les vaisseaux de » s'arrêter. On rapporte qu'il arrêta celui d'Antoine au combat d'Actium. Il » arrêta aussi le navire de Caïus César, et, attaché au gouvernail, il paralisa » les efforts de 400 rameurs qui traînaient cette quinquérême. » (*Hist. nat.*, XXXII, 1.)

(2) Trygon, grande raie à queue épineuse. « La médecine ne peut triom- » pher de l'aiguillon du trygon : la mort suit immédiatement la blessure. » » (Elien, I, 56.) « Rien de plus terrible que le dard qui s'élève sur la » queue du *trygon*, que les Latins appellent *pastenague*. Ce dard a cinq » pouces de long. Il fait périr les arbres dont il pique la racine. Il perce » les boucliers comme un trait. A la force du fer il joint l'activité du poi- » son. » (Pline, IX, 72.)

(3) « Les poils du lièvre de mer sont épineux et droits : ils blessent tout » ce qu'ils touchent..... il nage très-vite..... Il ne peut nager quand il est » malade, et est jeté sur le rivage. Si alors on le touche de la main, on périt » infailliblement à moins de prompts secours. » (Elien, XVI, 19.)

d'espérance en lui, tu évites les maux dont tu es menacé.

Mais sortons des abîmes de la mer et réfugions-nous sur le rivage. Car les merveilles de la création, venant l'une sur l'autre, comme des flots qui se succèdent sans cesse, ont submergé mon discours. Cependant je ne serais pas surpris, si, trouvant sur la terre de plus grands prodiges, mon esprit ne cherchait, comme Jonas, à retourner vers la mer. Mais il me semble que la rencontre de ces innombrables merveilles m'a fait oublier toute mesure et éprouver le sort de ceux qui naviguent dans la haute mer, sans point fixe pour mesurer leur marche. Ils ignorent souvent l'espace qu'ils ont parcouru. C'est aussi ce qui m'est arrivé : pendant que ma parole parcourait la création, je n'ai pu embrasser la multitude des êtres dont je vous parlais. Mais bien que cette vénérable assistance se plaise à notre parole et que le récit des merveilles du Maître soit agréable aux oreilles de ses serviteurs, entrons dans le port et attendons le jour pour achever cette instruction. Levons-nous donc, et, rendant grâce pour ce qui a été dit, demandons de pouvoir entendre le reste. En prenant votre nourriture, puisse l'entretien de votre table rouler sur ce qui nous a occupés ce matin et ce soir. Pleins de ces pensées pendant votre sommeil, puissiez-vous, même en dormant, trouver la joie du jour, afin qu'il vous soit permis de dire : *Je dors, mais mon cœur veille* (1), méditant jour et nuit la loi du Seigneur, à qui la gloire et la puissance appartiennent dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) *Cantique*, v, 2.

HUITIÈME HOMÉLIE.

CRÉATION DES OISEAUX.

I. *Que la terre produise une âme vivante.* — La terre n'est pas animée. — Supériorité de l'animal doué d'une âme vivante sur le reptile animé, sur le poisson.

II. Différence de l'âme des bêtes et de celle de l'homme. — L'orateur s'apercevant qu'il a oublié les oiseaux, revient à leur création. — Pourquoi les eaux produisent-elles les poissons et les oiseaux ? Parce que les uns et les autres nagent, soit dans l'eau, soit dans l'air.

III. Quatre grandes classes d'oiseaux. — Leurs différentes manières de vivre ; leurs mœurs ; leurs passions.

IV. Les abeilles. — Leur roi. — Elles recueillent le miel sur les feuilles. — Science parfaite avec laquelle elles construisent leurs cellules.

V. Prévoyance des grues. — Émigration des cigognes. — Soin que les jeunes cigognes prennent de leurs vieux parents. — Industrie de l'hirondelle. — L'alcyon. — Pendant qu'il pond et couve, en plein hiver, Dieu calme la redoutable mer.

VI. Fidélité de la tourterelle. — Barbarie de l'aigle pour ses petits ; générosité de l'orfraie qui les reçoit. — Les vautours fécondés sans s'unir avec les mâles.

VII. Oiseaux de nuit. — Mélodie du rossignol. — La chauve-souris. — La chouette. — Oiseaux de jour. — Le coq, avant-coureur du soleil. — Vigilance de l'oie. — Conjecture des vautours à la vue des armées qui se préparent au combat. — Invasion des sauterelles. — Voracité de la grive pour remédier à ce fléau. — Les insectes privés de poumon et de respiration . — Organisation particulière des oiseaux aquatiques ; le cygne.

VIII. La résurrection prouvée par les métamorphoses du ver à soie.

Péroraison. — L'orateur n'a pas retenu ses auditeurs sans profit. — Plaisirs spirituels, préférables à ceux du monde. — Abus que les oisifs font du temps. — Fureur du jeu.

1. *Et Dieu dit : Que la terre produise une âme vivante selon chaque espèce, des quadrupèdes, des reptiles et des bêtes sauvages, selon leurs différentes espèces. Et cela se fit ainsi.* Le commandement de Dieu avance pas à

pas, et la terre reçoit aussi sa parure. Hier il était dit : *Que les eaux produisent des reptiles animés ;* et aujourd'hui : *Que la terre produise une âme vivante.* La terre est-elle donc animée ? Et les Manichéens, ces sectaires extravagants, ont-ils lieu de lui donner une âme (1) ? A ces mots : *Que la terre produise*, elle ne mit pas au jour un germe renfermé dans son sein, mais elle reçut à la fois de Dieu l'ordre et la puissance de produire. Lorsqu'elle avait entendu ce commandement : *Que la terre fasse germer de l'herbe verte et des arbres fruitiers*, ce n'était pas une herbe renfermée dans son sein, qu'elle avait fait jaillir ; ce n'étaient pas un palmier, un chêne, un cyprès, retenus jusque-là dans ses profondeurs, qu'elle avait élevés à sa surface. C'est la parole de Dieu qui forme la nature des êtres. *Que la terre fasse germer;* c'est-à-dire, non qu'elle mette au jour ce qu'elle renferme, mais qu'elle acquière ce qui lui manque, qu'elle reçoive la puissance de se déployer. De même aujourd'hui : *Que la terre produise une âme*, non l'âme qu'elle renferme en elle-même, mais celle que lui donne l'ordre de Dieu. Il y a plus : les Manichéens se contredisent eux-mêmes ; car si la terre a produit l'âme, elle s'en est donc dépouillée. Leur exécrable doctrine se fait assez connaître.

Mais pourquoi les eaux reçurent-elles l'ordre de produire des reptiles animés, et la terre une âme vivante ? Réfléchissons que, par leur nature, les animaux nageurs semblent n'avoir qu'une vie imparfaite, parce qu'ils vivent dans l'élément épais de l'eau. Ils ont l'ouïe dure et la vue

(1) Voyez page 336, note 2.

affaiblie par l'eau ; ils n'ont point de mémoire, point d'imagination, nulle idée de liaison. Aussi le langage divin semble indiquer que, dans les animaux aquatiques, la vie charnelle préside aux mouvements animés, tandis que, dans les animaux terrestres, doués d'une vie plus parfaite, l'âme jouit de l'autorité suprême. En effet, la plupart des quadrupèdes ont plus de pénétration dans les sens, aperçoivent vite les objets présents, gardent un exact souvenir du passé. Il semble donc, d'après l'ordre donné aux eaux de produire des reptiles animés, que Dieu a créé pour les animaux aquatiques de simples corps animés, tandis que, pour les animaux terrestres, il commande à l'âme d'exister et de diriger les corps, montrant ainsi que les habitants de la terre sont doués d'une plus grande force vitale. Sans doute, les animaux terrestres sont eux-mêmes privés de raison. Toutefois, que d'affections de l'âme chacun d'eux fait entendre par la voix de la nature ! Ils expriment par des cris leur joie et leur tristesse, la reconnaissance de ce qui leur est familier, le besoin de nourriture, le regret d'être séparés de leurs compagnons, une multitude de passions. Les animaux aquatiques, au contraire, ne sont pas seulement muets ; il est encore impossible de les apprivoiser, de les dresser, de les plier à la société de l'homme. *Le bœuf connaît celui qui le possède, et l'âne la crèche de son maître* (1). Mais le poisson ne saurait connaître celui qui le nourrit. L'âne connaît la voix qui lui est familière ; il connaît le chemin qu'il a suivi plus d'une fois, et même, si l'homme s'égare, il lui sert de guide.

(1) Isaïe, I, 2.

Quant à l'ouïe, il l'a plus fine que tout autre animal terrestre. Quel est l'habitant des mers qui pourrait montrer autant de rancune et de ressentiment, une colère aussi opiniâtre que le chameau. Longtemps après avoir été frappé, le chameau couve toujours son ressentiment, jusqu'à ce qu'il trouve enfin l'occasion d'assouvir sa vengeance. Écoutez, vous dont le cœur ne pardonne point, vous qui pratiquez la vengeance comme une vertu ; voyez à qui vous ressemblez, lorsque vous conservez si longtemps votre chagrin contre le prochain, véritable étincelle, cachée sous la cendre, qui n'attend qu'un aliment pour s'enflammer et consumer votre cœur.

II. *Que la terre produise une âme vivante.* Pourquoi la terre produit-elle une âme vivante ? Afin que tu mettes une différence entre l'âme des bêtes et celle de l'homme. Tu apprendras bientôt comment fut formée l'âme humaine ; écoute maintenant ce qu'est l'âme des êtres privés de raison. Puisque, selon l'Écriture, la vie de chaque animal est son sang (1), que le sang s'épaissit pour se changer en chair, et que la chair se corrompt pour se décomposer en terre, l'âme des bêtes est naturellement une substance terreuse. *Que la terre produise une âme vivante.* Vois l'affinité de l'âme avec le sang, du sang avec la chair, de la chair avec la terre ; et, remontant en sens inverse, de la terre à la chair, de la chair au sang, du sang à l'âme, tu trouveras que l'âme des bêtes est de la terre. Ne va pas croire qu'elle soit antérieure à la formation de leur corps,

(1) *Levit.* XVII, 14.

ni qu'elle survive à la dissolution de la chair (1) ; fuis le bavardage de ces philosophes arrogants qui ne rougissent pas d'assimiler leur âme à celle d'un chien ; qui disent avoir été jadis eux-mêmes femmes, arbrisseaux, poissons de mer (2). Ont-ils jamais été poissons : je n'en sais rien ;

(1) Pour les Alexandrins, le principe qui anime les animaux est la *nature animale*, appelée aussi *âme sensitive et végétative*, ou *raison séminale*. C'est l'opinion d'Aristote, adoptée plus tard par saint Thomas, et reproduite par Bossuet dans le traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, § 13. « Il se voit donc, dit Bossuet, que les sensations d'elles-mêmes ne » font point partie de la nature spirituelle, parce qu'en effet elles sont » totalement assujetties aux objets corporels et aux dispositions corporelles » Quand donc on aura donné les sensations aux animaux, il paraît qu'on ne » leur aura rien donné de spirituel. Leur âme sera de même nature que leurs » opérations, lesquelles en nous-mêmes, quoiqu'elles viennent d'un principe » qui n'est pas un corps, passent pourtant pour charnelles et corporelles par » leur assujettissement total aux dispositions du corps. De sorte que ceux » qui donnent aux bêtes des sensations et une âme qui en soit capable, » interrogés si cette âme est un esprit ou un corps, répondront qu'elle n'est » ni l'un ni l'autre. C'est une nature mitoyenne, qui n'est pas un corps, » parce qu'elle n'est pas étendue en longueur, largeur et profondeur ; qui « n'est pas un esprit, parce qu'elle est sans intelligence, incapable de possé- » der Dieu et d'être heureuse.

» Ils résoudront par le même principe l'objection de l'immortalité. Car » encore que l'âme des bêtes soit distincte du corps, il n'y a point d'appa- » rence qu'elle puisse être conservée séparément, parce qu'elle n'a point » d'opération qui ne soit absorbée totalement par la matière. »

(2) Opinion de quelques philosophes physiciens, Empédocle (*Annot. Jahnii ad Greg. Nyss., de Anima*, p. 288) et Anaximandre.

« Les descendants de l'ancien Hellen sacrifient à Neptune Patrogénien, » c'est-à-dire progéniteur, ayant opinion que l'homme était né d'une » substance humide. Et c'est pourquoy ils adorent le poisson, comme estant » de mesme génération et de mesme nourriture qu'eux, philosophants en » cela avec plus d'apparence et de raison que ne fait Anaximander, lequel « n'afferme pas que les hommes et les poissons ayent été nez en mesmes » lieux, ains dit que les hommes ont premierement été nez dedans les pois- » sons mesmes, et nourris comme les petitz, et puis quand ils furent devenus » suffisants de s'aider, alors ils en furent jettez dehors, et se prirent à la » terre. » (Plutarque, *Des Propos de table*, VIII, 8. *Trad. d'Amyot.*)

mais je ne crains pas d'affirmer que dans leurs écrits ils montrent moins de raison que ces animaux.

Que la terre produise une âme vivante.... Beaucoup d'entre vous se demandent peut-être pourquoi ce court silence au milieu du rapide élan de mon discours. Les plus studieux de mes auditeurs n'en ignorent pas le motif. Comment ? Ne les ai-je pas vus s'entre-regarder, se faire des signes en tournant les yeux vers moi, et me rappeler ce que nous avons passé. Nous avons oublié une partie de la création, et une des plus considérables : mon discours s'est terminé avant de l'avoir abordée. *Que les eaux produisent des reptiles animés selon leur espèce, et des oiseaux qui volent sur la terre dans le firmament du ciel.* Nous avons parlé des poissons pendant toute la soirée : aujourd'hui, nous sommes passés à l'examen des animaux terrestres ; entre les deux, les oiseaux nous ont échappé. Semblables à ces voyageurs sans mémoire qui, pour avoir oublié un objet important, sont obligés, quoiqu'ils aient fait beaucoup de chemin, de revenir sur leurs pas, bien punis de leur négligence par la fatigue de la route, il nous faut aussi retourner en arrière. Ce que nous avons laissé n'est pas à mépriser. C'est la troisième partie du règne animal, de ce règne qui embrasse les habitants de la terre, des airs et des eaux.

Que les eaux, est-il-dit, *produisent des reptiles vivants, selon leur espèce, et des oiseaux qui volent sur la terre dans le firmament du ciel.* Pourquoi les eaux donnent-elles aussi naissance aux oiseaux ? Parce qu'il y a comme un lien de famille entre les animaux qui volent et ceux qui nagent. De même que les poissons fendent les eaux, en se

servant de leurs nageoires pour se porter en avant et de leur queue pour diriger leurs différentes évolutions : ainsi nous voyons les oiseaux nager dans les airs à l'aide de leurs ailes. Doués, les uns et les autres, de la propriété de nager, leur naissance du sein des ondes en a fait une même famille (1). Toutefois, il n'est pas un oiseau sans pattes, parce que trouvant tous leur nourriture sur la terre, ils ne peuvent se passer de leur ministère. Ceux qui vivent de proie ont des ongles pointus pour pouvoir serrer leur prise ; les autres reçurent l'indispensable usage des pieds pour chercher leur nourriture et pourvoir aux autres besoins de la vie. Il en est peu qui marchent mal, et dont les pattes ne soient propres ni à la marche, ni à la chasse. De ce nombre sont les hirondelles aussi incapables de marcher que de chasser, et les oiseaux appelés *faucheurs*, qui vivent de petits insectes emportés dans les airs. Quant à l'hirondelle, son vol, qui rase la terre, lui remplit l'office des pattes.

III. Il y a aussi des milliers d'espèces parmi les oiseaux. Si on les passait toutes en revue, comme nous avons fait en partie pour les poissons, on trouverait que, sous un seul nom, les êtres qui volent diffèrent à l'infini de grandeur, de formes et de couleurs ; que dans leur vie, leurs actions et leurs mœurs, ils présentent une variété non moins inexprimable. Aussi a-t-on essayé de leur imaginer des noms,

(1) « Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles, qui » leur font fendre les eaux et les airs ? Ce qui peut-être a donné lieu à leur » Créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessin à peu » près semblable ; le vol des oiseaux semblant être une espèce de faculté de » nager dans une liqueur plus subtile, comme la faculté de nager dans les » poissons est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. »

(Bossuet, 1re *Élév.* 5me *Sem.*)

dont la singularité et l'étrangeté fussent comme des marques distinctives pour faire connaître le caractère de chaque espèce. Ceux-ci, comme les aigles, furent appelés *Schizoptères* ; ceux-là, comme les chauves-souris, *Dermoptères* ; d'autres *Ptilotes*, comme les guêpes ; d'autres *Coléoptères*, comme les scarabées et tous les insectes qui, nés dans des étuis et des enveloppes, brisent leur prison pour voler en liberté (1). Mais nous, pour caractériser chaque espèce, nous avons assez des mots d'un usage commun et des distinctions que l'Écriture établit entre les oiseaux purs et les oiseaux impurs. Ainsi, autre est l'espèce des carnivores et l'organisation qui convient à leur manière de vivre : des serres acérées, un bec recourbé, des ailes rapides, qui leur permettent de fondre facilement sur leur proie et de la déchirer après l'avoir saisie (2). Autre est l'organisation de ceux qui ramassent des graines, ou encore de ceux qui vivent de tout ce qu'ils rencontrent. Quelles différences dans tous ces animaux ! Les uns vivent en troupes, excepté pourtant les oiseaux de proie qui ne connaissent d'autre société que l'union conjugale ; mais mille espèces, les colombes, les grues, les étourneaux, les geais, aiment la vie commune (3). Parmi elles, il en est qui vivent sans chef et

(1) Σχιζόπτερες, *Schizoptères*, ayant les ailes composées de plumes séparées ; δερμόπτερες, *dermoptères*, ayant les ailes membraneuses ; πτιλωτοὶ, *ptilotes*, ayant les ailes à membrane sèche ; κουλεόπτερες, *coléoptères*, ayant les ailes renfermées dans un étui. C'est la division d'Aristote (*Hist. anim.* I, 5). On voit que saint Basile ne définit pas exactement la classe des coléoptères.

(2) « Tous les oiseaux qui ont les serres recourbées sont carnivores. » (Aristote, *Hist. anim.* VIII, 3.)

(3) « Le semblable cherche son semblable ; le geai vole auprès du geai. » (Aristote, *Morale à Nicom.* VIII, 1.)

dans une sorte d'indépendance ; d'autres, comme les grues, ne refusent pas de se soumettre à la conduite d'un chef. Nouvelle différence entre elles : celles-ci sont sédentaires et ne quittent point leur pays : celles-là entreprennent de longs voyages et, pour la plupart, émigrent à l'approche de l'hiver. Presque tous les oiseaux s'apprivoisent et sont capables d'éducation, excepté les plus faibles, qui, par crainte et par timidité, ne peuvent supporter le perpétuel et importun contact de la main humaine. Les uns aiment la société de l'homme et habitent nos demeures ; d'autres se plaisent sur les montagnes et dans les lieux déserts. Quelle différence encore si nous passons à la voix ! Les uns babillent et gazouillent, d'autres sont silencieux ; ceux-ci ont une voix mélodieuse et sonore, ceux-là sont incapables de moduler des sons et de chanter ; il en est qui imitent la voix de l'homme, il en est d'autres qui font entendre un cri monotone et toujours le même. Le coq est fier ; le paon se complait dans sa beauté ; les colombes et les poules sont voluptueuses, s'abandonnant partout à leur passion. La perdrix est trompeuse et jalouse, prêtant un perfide secours aux chasseurs pour saisir leur proie (1).

IV. Quelle variété, avons-nous dit, dans les actions et la vie des oiseaux! Il est même de ces êtres privés de raison qui ont un gouvernement, si le propre d'un gouvernement est de faire concourir l'activité de tous les indi-

(1) « La perdrix est un oiseau malicieux et rusé..... Les perdrix apprivoisées ne peuvent supporter, repoussent et maltraitent les perdrix sauvages. Celle qui mène la bande sauvage s'élance sur la perdrix chasseresse, comme pour engager le combat. Elle n'est pas plutôt prise dans le piége, qu'une autre s'avance de la même manière. » (Arist. *Hist. anim.* IX, 10.)

vidus à un but commun. C'est le spectacle que présentent les abeilles. Elles ont une commune demeure; ensemble elles se répandent dans les airs, ensemble elles s'occupent d'un même travail; et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elles se livrent à ces travaux sous la conduite d'un roi; c'est qu'elles ne se permettraient pas d'aller dans les prairies, sans voir ce roi voler à leur tête. Ce roi, ce n'est pas l'élection qui lui confie son pouvoir : l'ignorance du peuple l'expose habituellement aux plus mauvais choix; ce n'est pas le sort : les aveugles décisions du sort donnent souvent la puissance au plus indigne. Ce n'est pas non plus l'hérédité qui le place sur le trône : il n'est que trop ordinaire de voir les enfants des rois, corrompus par la mollesse et la flatterie, vivre dans l'ignorance de toute vertu. C'est la nature qui fait le roi des abeilles en lui donnant la force, la beauté et la douceur du caractère. Il a un aiguillon comme les autres, mais il ne s'en sert point pour se venger (1). C'est un principe de loi naturelle et non écrite, que ceux qui sont élevés à de hauts emplois, doivent être lents à punir. Les abeilles mêmes qui ne suivent pas l'exemple de leur roi, ne tardent pas à se repentir de cette imprudence, puisqu'elles perdent la vie avec leur aiguillon. Écoutez, chré-

(1) « Les abeilles ont un aiguillon. Les rois et les chefs l'ont aussi, mais » ne s'en servent pas : ce qui a fait croire à quelques-uns qu'ils en sont » privés. » (Arist. *Hist. anim.* v, 21.) Elien (II, 60) et Pline (II, 17), rapportent les deux opinions. Voici ce que dit Pline : « Non constat inter » auctores rex nullumne solus habeat aculeum, majestate tantum armatus : » an dederit eum quidem natura, sed usum ejus illi tantum negaverit. Illud » constat, imperatorem aculeo non uti. »

Naturellement saint Basile croyait avec toute l'antiquité que les abeilles avaient un roi et non une reine.

tiens, vous à qui il est défendu de rendre le mal pour le mal, et commandé de vaincre le mal par le bien (1). Modelez-vous sur l'abeille, qui forme ses rayons sans nuire à personne et sans attenter au bien d'autrui. Elle va recueillir ouvertement la cire sur les fleurs, et, pompant avec sa trompe le miel répandu, comme une rosée, sur leur calice, elle le dépose dans le creux de ses rayons. Aussi, d'abord, est-il liquide : c'est le temps qui l'épaissit et lui donne sa douceur (2).

Le livre des Proverbes a donné à l'abeille la plus belle louange et la plus honorable, en l'appelant *sage et laborieuse* (3). Autant elle met d'activité à ramasser ce précieux aliment, *où rois et particuliers trouvent un salu-*

(1) *Rom.* XII, 17, 21.

(2) C'était une croyance générale chez les anciens que le miel n'était point formé du suc des fleurs, mais qu'il tombait du ciel comme une rosée, *roscida mella*, et que les abeilles n'avaient qu'à le recueillir. C'était la cire qu'elles tiraient des fleurs. « Les abeilles construisent leurs rayons avec » des fleurs, forment la cire des pleurs des arbres, et recueillent le miel, qui » tombe de l'air..... Le miel, en se cuisant, s'épaissit avec le temps : car, » dans le principe, il est comme de l'eau. » (Arist. *Hist. anim.* V, 22.)

Protinus aerii mellis cœlestia dona...
.....Pars intra sœpta domorum
Narcissi lacrimam, et lentum de cortice gluten,
Prima favis ponunt fundamina, deinde tenaces
Suspendunt ceras ; aliæ purissima mella
Stipant, et liquido distendunt nectare cellas.
.....
Verum ipsæ e foliis natos et suavibus herbis
Ore legunt. (Virgile, *Georg.* IV, passim.)

(3) *Proverbes*, VI, 6. Après le sixième verset de la *Vulgate*, *Va à la fourmi, paresseux..*, les Septante ajoutent ces mots, qui ne se trouvent pas non plus dans l'hébreu : *Ou bien va à l'abeille, et apprends comme elle est laborieuse, et combien est vénérable son travail dont les fruits procurent la santé aux rois et aux particuliers.*

taire remède; autant elle déploie d'art et d'adresse dans la construction des cellules qui doivent recevoir le miel. Après avoir étendu la cire sous forme d'une membrane légère, elle la distribue en compartiments serrés et contigus, qui, si faibles qu'ils soient, par leur nombre et leur ensemble soutiennent tout l'édifice. Chaque case, en effet, tient à celle qui l'avoisine et s'en sépare par une légère cloison, et l'on voit ainsi deux ou trois étages d'alvéoles bâtis l'un sur l'autre. L'abeille se garderait bien de ne faire qu'une vaste cavité, de peur que, rompant sous le poids de la précieuse liqueur, elle ne la laissât couler dehors. Vois comme les découvertes de la géométrie coûtent peu à la sage abeille (1) : les cellules des rayons, toutes hexagones et à côtés égaux, ne portent pas les unes sur les autres en lignes droites, pour ne point fatiguer les côtés non soutenus. Mais les angles des hexagones inférieurs servent de fondements et de bases à ceux qui s'élèvent par-dessus, afin de présenter un sûr appui à la masse supérieure, et que chaque cellule garde fidèlement le liquide trésor (2).

(1) « Les abeilles connaissent la géométrie, la beauté des figures, l'élé-
» gance de la construction, sans instruction, sans règles, sans compas,
» quand elles forment leurs hexagones à côtés égaux. » (Elien, v, 13.)

(2) Saint Ambroise, en écrivant sur les abeilles, avait dans la mémoire les vers de Virgile et sous les yeux l'homélie de saint Basile.

« Nunc age, quæ aves velut quamdam rempublicam curare videantur ex-
» pediam, atque vitæ hujus ætatem agere sub legibus. Hic enim reipublicæ
» usus est, leges omnibus esse communes, atque observari eas devotione
» communi : uno omnes teneri vinculo ; non alteri jus esse, quod alius sibi
» intelligat non licere ; sed quod liceat, licere omnibus ; et quod non liceat,
» omnibus non licere. Esse etiam communem reverentiam patrum, quorum
» consilio respublica gubernetur, commune omnibus urbis domicilium, com-

V. Comment faire une exacte revue de toutes les particularités que présente la vie des oiseaux? Pendant la nuit les grues se tiennent en sentinelle à tour de rôle; les unes dorment, les autres font la ronde et procurent à leurs

» mune conversationis officium, unum præscriptum omnibus, unum esse con-
» silium.

» Magna hæc, sed quanto in apibus præstantiora, quæ solæ in omni genere
» animantium communem omnibus sobolem habent, unam omnes incolunt
» mansionem, unius patriæ clauduntur limine; in commune omnibus labor,
» communis cibus, communis operatio, communis usus et fructus est, com-
» munis volatus...

» Ipsæ sibi regem ordinant, ipsæ sibi populos creant; et, licet positæ sub
» rege, sunt tamen liberæ. Rex autem non sorte ducitur; quia in sorte even-
» tus est, non judicium, et sæpe irrationabili casu sortis melioribus ultimus
» quisque præfertur; neque imperitæ multitudinis vulgari clamore signatur,
» quæ non merita virtutis expendit, nec publicæ utilitatis emolumenta rima-
» tur, sed mobilitatis nutat incerto; neque privilegio successionis et generis
» regalibus thronis insidet : siquidem ignarus publicæ conversationis, cau-
» tus atque eruditus esse non poterit. Adde adulationes atque delicias, quæ,
» teneris inolitæ ætatibus, vel acre ingenium enervare consueverunt. Apibus
» autem rex naturæ claris formatur insignibus : ut magnitudine corporis
» præstet et specie; tum, quod in rege præcipuum est, morum mansuetu-
» dine. Nam etsi habet aculeum, tamen eo non utitur ad vindicandum...

» Processus autem est per rura redolentia, ubi inhalantes horti floribus,
» ubi fugiens rivus per gramina, ubi amæna riparum... Opus ipsum suave :
» de floribus, de herbis dulcibus fundamina castrorum prima ponuntur...
» Quis architectus eas docuit hexagonia illa cellularum indiscreta laterum
» æqualitate componere, ac tenues inter domorum septa ceras suspendere,
» stipare mella, et intexta floribus horrea nectare quodam distendere? Cer-
» nas omnes certare de munere : alias invigilare quærendo victum, alias de
» floribus ceras fingere, alias rorem infusum floribus ore colligere...

» Merito quasi bonam operariam Scriptura apem prædicat, dicens : *Vade
» ad apem, et vide quomodo operaria est. Operationem quoque quam
» venerabilem mercatur, cujus laborem reges et mediocres ad salutem
» sumunt. Appetibilis enim est omnibus et clara.* Audis quid dicat pro-
» pheta? Mittit utique te ut apiculæ illius sequaris exemplum, imiteris ope-
» rationem. Vides quam laboriosa, quam grata sit. Fructus ejus ab omnibus
» desideratur et quæritur, nec pro personarum diversitate discernitur; sed
» indiscreta sui gratia regibus pariter ac mediocribus æquali suavitate dul-
» cessit. » (*Hexaemeron*, v, 21.)

compagnes un tranquille sommeil. Après avoir fait son temps de faction, la sentinelle pousse un cri et s'endort; et celle qui la relève, lui procure à son tour la sécurité qu'elle en a reçue (1). Dans leur vol, tu verras régner le même ordre : c'est maintenant à celle-ci d'ouvrir le chemin ; quand elle a guidé le vol de la bande pendant un temps déterminé, elle passe par derrière, laissant à celle qui vient après elle le soin de diriger la marche.

Qui ne croirait les cigognes douées d'une intelligence raisonnable? La même saison les voit toutes émigrer en ces régions ; il ne faut qu'un signe pour les en faire toutes partir. Et nos corneilles, leur servant d'escorte, vont, ce me semble, les reconduire et leur prêter secours contre les attaques d'oiseaux ennemis. La preuve, c'est qu'en cette saison il ne paraît pas une corneille et qu'elles reviennent avec des blessures, marques évidentes de l'aide et du secours qu'elles ont porté. Qui leur a expliqué les lois de l'hospitalité? Qui les a menacées des peines de la désertion, pour qu'aucune ne manque au cortége? Écoutez, cœurs inhospitaliers, vous qui fermez vos portes, vous dont la maison, ni l'hiver, ni la nuit, ne s'ouvre jamais aux voyageurs. La sollicitude des jeunes cigognes pour les vieilles suffirait, si nos enfants voulaient y réfléchir, pour leur faire aimer leurs parents; car il n'est personne qui manque assez de bon sens, pour ne pas juger

(1) « Les grues ont un guide et des sentinelles, qui, placées à l'extrémité » de la bande, crient de manière à faire entendre leur voix. Quand elles se » posent à terre, toutes dorment sur un pied et la tête cachée sous une » aile, excepté le guide, qui, la tête découverte, jette au loin ses regards » et, au moindre péril, donne l'alarme en poussant un cri. » (Arist. *Hist. anim.* IX, 10.)

digne de honte d'être surpassé en vertu par des oiseaux dépourvus de raison. Les cigognes entourent leur père, quand la vieillesse fait tomber ses plumes, le réchauffent de leurs ailes, pourvoient abondamment à sa nourriture, et même, dans leur vol, le secourent de tout leur pouvoir, en le soulevant doucement de chaque côté sur leurs ailes, conduite si vantée qu'elle a fait donner à la reconnaissance le nom de la cigogne (1).

Qui se plaindrait de sa pauvreté et, quand il ne resterait pas chez lui une obole, désespèrerait de la vie, après avoir vu l'industrie de l'hirondelle ? Pour bâtir son nid, elle apporte des brins de paille dans son bec, et, comme elle ne peut enlever la boue avec ses pattes, elle mouille le bout de ses ailes dans l'eau, puis elle se roule dans une poussière très-fine et se procure ainsi de la boue (2). Après avoir

(1) « Tout le monde sait que les cigognes rendent à leurs parents, devenus vieux, la nourriture qu'elles en ont reçue. » (Aristote, *Hist. anim.* IX, 13.) « Les cigognes nourrissent et soignent leurs parents, devenus » vieux : ce qui les y pousse, ce n'est pas une loi, comme celles des hommes, mais l'excellence de leur nature. » (Elien III, 24.) Pline dit la même chose (X, 32), et Buffon parle de cette vertu de la cigogne comme les anciens :

« On attribue à la cigogne des vertus morales dont l'image est toujours » respectable : la tempérance, la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle... On a souvent vu des cigognes jeunes et vigoureuses apporter de » la nourriture à d'autres, qui, se tenant sur le bord du nid, paraissent » languissantes et affaiblies, soit par quelque accident passager, soit que » réellement la cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct » de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant jusque dans des » cœurs bruts ces pieux sentiments auxquels les cœurs humains ne sont que » trop souvent infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parents fut faite en leur honneur, et nommée de leur nom chez les » Grecs. Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme. » (Buffon, *La Cigogne.*)

(2) « On voit dans la vie des animaux de nombreuses imitations de l'in-

uni peu à peu les brins de paille avec cette boue, comme avec une colle, elle nourrit ses petits ; et, si quelqu'un leur crève les yeux, elle a un remède naturel pour guérir la vue de ses enfants (1). Ce spectacle doit t'avertir de ne pas tourner au mal par pauvreté, et, fusses-tu réduit à la dernière extrémité, de ne pas perdre toute espérance, de ne pas t'abandonner à l'inaction et à l'inertie, mais d'avoir recours à Dieu. S'il est si prodigue pour une hirondelle, que ne fera-t-il pas pour ceux qui l'invoquent de tout leur cœur ?

L'alcyon est un oiseau de mer, qui pond le long des rivages, où il dépose ses œufs dans le sable. Et il pond au milieu de l'hiver, lorsque la violence des vents brise la mer contre la terre. Mais tout à coup les vents s'apaisent et les flots de la mer deviennent tranquilles pendant les sept jours que l'alcyon met à couver (2). Car il ne met que sept jours

» dustrie humaine... L'hirondelle possède l'art de construire avec de la boue » et de la paille. Elle unit la boue avec des brins de paille. Manque-t-elle » de boue, elle se mouille et roule ses ailes dans la poussière. » (Arist. *Hist. anim.* IX, 7.) Voyez aussi Elien (III, 23) et Pline (X, 49.)

(1) « Les petites hirondelles sont longtemps à voir. La mère se sert d'une » herbe pour leur donner la vue... Malgré leur désir de s'approprier cette » plante, les hommes n'ont pas encore pu en venir à bout. » (Elien, III, 25.) Cette dernière assertion est démentie par Pline (VIII, 41) : « Les hirondelles » ont fait connaître la propriété curative de la *chélidoine*, en guérissant » avec cette herbe les yeux malades de leurs enfants. »

(2) Emprunt fait à Plutarque. Dans notre Étude, p. 189, note 2, nous avons mis en regard le passage de Plutarque et celui de saint Basile. « Pendant que » l'alcyon fait ses petits, les mers se calment, la paix et l'amitié règnent parmi » les vents. Et, bien que ce soit au milieu de l'hiver, le calme de l'air pro- » tége la couvée : c'est en cette saison que nous célébrons les jours de l'al- » cyon. » (Elien, I, 36.) Pline parle de l'alcyon comme les Grecs : « L'alcyon » pond au solstice d'hiver, pendant les jours appelés alcyoniens, époque où la » mer est calme et navigable. » (*Hist. nat.*, X, 47.)

pour faire éclore ses petits. Puis, comme ils ont besoin de nourriture, pour qu'ils puissent croître, Dieu, dans sa munificence, accorde encore sept jours à un être si faible. C'est ce que savent tous les marins qui appellent ces jours les jours de l'alcyon. Si la providence divine a établi ces lois merveilleuses en faveur d'êtres privés de raison, c'est pour t'engager à demander ton salut à Dieu. Est-il un prodige qu'il ne fasse pour toi, qui as été fait à son image, quand, pour un si petit oiseau, la grande, la redoutable mer se voit enchaînée, et, en plein hiver, reçoit l'ordre de rester calme et tranquille ?

VI. On dit que la tourterelle, une fois séparée de son époux, ne contracte pas de nouvelle union, mais reste dans le veuvage, en souvenir de sa première alliance (1). Entendez, ô femmes : quelle vénération pour le veuvage, même dans ces êtres privés de raison, et comme ils le préfèrent à l'indécence de ces mariages multipliés ! L'aigle montre la plus grande injustice dans les soins qu'il donne à ses petits. Quand il a fait éclore deux petits, il en précipite un à terre, en le poussant à coups d'ailes, et ne reconnaît que celui qui reste. C'est la difficulté de trouver de la nourriture qui lui fait repousser l'enfant qu'il a engendré. Mais l'orfraie, dit-on, ne le laisse pas périr ; elle l'emporte et l'élève avec ses petits (2). Tels sont les parents qui, sous prétexte de pauvreté,

(1) « La tourterelle se contente d'un mâle et n'en prend point d'autre. » (Arist., *Hist. anim.*, IX, 7.) « On vante la chasteté des ramiers. Ils punissent » l'adultère de mort. Les tourterelles et les colombes blanches ne tuent que le » mâle ; touchées de compassion pour la femelle, elles laissent sa faute impunie, » en lui permettant de vivre dans le veuvage. » (Élien, III, 44.)

(2) Tout ce que saint Basile dit ici de l'aigle et de l'orfraie est tiré d'Aristote. « L'orfraie est féconde et se procure aisément sa nourriture. Hospitalière

exposent leurs enfants ; tels sont encore ceux qui, dans la distribution de leur héritage, font des parts inégales. Puisqu'ils ont également donné l'être à chacun de leurs enfants, il est juste qu'ils leur fournissent avec égalité et sans préférence les moyens de vivre. Garde-toi d'imiter les oiseaux aux serres recourbées. Lorsqu'ils voient leurs petits désormais capables d'affronter les airs de leur vol, ils les jettent hors du nid, en les frappant et en les poussant à coups d'ailes, et n'en prennent plus le moindre soin. Que d'éloges mérite l'amour de la corneille pour ses petits ! Lorsqu'ils commencent à voler, elle les suit, leur donne à manger et

» et d'un caractère facile, elle nourrit ses petits et ceux de l'aigle. En effet, » quand celui-ci rejette les siens, l'orfraie les enlève pour les élever ; car l'aigle » les repousse quand ils ont encore besoin d'être nourris et avant qu'ils » puissent voler. Cet oiseau est naturellement envieux et affamé, et sa chasse » est loin d'être assez abondante, quoiqu'il fasse des prises considérables. Il porte donc envie à ses petits, devenus grands, parce qu'ils ont trop » d'appétit, et les chasse à coups de serres. En tombant ils poussent des cris » et c'est alors que l'orfraie vient les enlever. » (Arist., *Hist. anim.*, IX, 34.)

« L'aigle, dit encore Aristote en citant un vers du vieux poëte Musée, en» fante trois petits, en repousse deux et en élève un. C'est ce qu'il fait le plus » souvent ; cependant on lui a vu quelquefois jusqu'à trois petits. C'est l'ennui » de chercher de la nourriture qui lui en fait rejeter un. Mais l'orfraie reçoit » celui qu'il a rejeté et l'élève. Toutes les espèces d'aigles ne se compor» tent pas ainsi envers leurs petits. « (Ibid., VI, 6.)

Pline, qui suit Aristote, dit que l'*aigle noir*, seul de tous les aigles, nourrit et élève tous ses petits. (*Hist. nat.* X, 3.)

Élien contredit ouvertement Aristote et étend à tous les aigles cette affection pour leurs petits : « De tous les animaux, l'aigle est celui qui montre l'amour » le plus jaloux pour ses petits. Aussi poursuit-il vivement tout ce qu'il voit » s'approcher de son nid. » (*Hist. anim.* II, 40.)

De même qu'Élien s'écarte d'Aristote, saint Ambroise s'éloigne de saint Basile, en s'appuyant sur un passage du Deutéronome : « Aquila quoque plu» rimo sermone usurpatur, quod suos abdicet fœtus, sed non utrumque, ve» rum unum ex duobus : quod aliqui putaverunt geminandorum alimentorum » fastidio. Sed id non arbitror facile credendum, quum Moyses tantum testimo» nium pietatis in pullos suos huic dederit avi, ut diceret, *sicut aquila pro» tegit nidum suum, et super pullos suos concupivit.* »

pourvoit très-longtemps à leur nourriture. Beaucoup d'espèces d'oiseaux n'ont pas besoin pour concevoir de l'union avec les mâles. Mais leurs œufs sont inféconds, excepté pourtant ceux des vautours, qui le plus souvent, dit-on, produisent sans s'être accouplés (1); et cela quoiqu'ils aient une vie très-longue, qui souvent atteint sa centième année. Note et retiens, je t'en prie, ce point de l'histoire des oiseaux; et, si jamais tu vois rire de nos mystères, comme s'il était impossible et contraire à la nature qu'une vierge devînt mère sans perdre la pureté de la virginité, pense que celui qui a voulu sauver les croyants par la folie de la prédication, nous a présenté d'avance dans la nature mille raisons de croire à ses incroyables récits (2).

(1) « On prétend qu'on n'a jamais vu petit ou nid de vautour : c'est ce » qui a fait dire à Hérodote, père du sophiste Bryson, qu'ils viennent d'une » terre supérieure... La raison, c'est que cet oiseau niche dans des rochers » inaccessibles et qu'on le trouve en peu de contrées. » (Arist. *Hist. anim.* IX, 11.)

C'est le langage de la raison; Elien se fait l'écho des récits populaires. « On dit qu'il n'y a pas de vautour mâle et que tous sont femelles. Ces oi- » seaux le savent, et, craignant d'être privés de petits, voici ce qu'ils font » pour engendrer. Ils volent en sens contraire de l'Auster, et, si l'Auster ne » souffle pas, ils ouvrent le bec du côté de l'Eurus. Le souffle du vent y » coule et les remplit. » (Elien, II, 46.)

(2) Saint Basile avait déjà dit dans le Commentaire sur Isaïe : « Le second » Adam, pour renouveler le premier après sa corruption, prit un corps dans » le sein d'une vierge, afin d'avoir une chair semblable à celle du péché. » Mais, de peur que ceux qui admettent difficilement la divine incarnation » ne refusent de croire à cette miraculeuse naissance, le Créateur a fait des » animaux qui peuvent se reproduire sans que la femelle s'accouple avec le » mâle. C'est ce que ceux qui ont écrit sur les animaux racontent des vau- » tours. » (Sancti Basilii op. t. I, p. 529.)

Saint Ambroise reproduit saint Basile.

« Impossibile putatur in Dei matre, quod in vulturibus possibile non ne- » gatur ? Avis sine masculo parit, et nullus refellit : et quia virgo Maria » peperit, pudori ejus faciunt quæstionem. » (Saint Ambroise, *Hexaméron*, V, 20.)

VII. *Que les eaux produisent des reptiles animés, et des oiseaux qui volent sur la terre, dans le firmament du ciel.* Ils reçoivent l'ordre de voler sur la terre, parce que la terre leur donne à tous leur nourriture ; dans le firmament du ciel, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, plus haut, dans cette partie de l'air appelée οὐρανὸς, *ciel* (1), du mot ὁρᾶσθαι, qui signifie *voir;* appelée firmament, parce que l'air qui s'étend sur nos têtes, comparé à l'éther, a plus de densité, et s'épaissit encore des vapeurs qui s'exhalent de terre. Voilà le ciel orné, la terre parée, la mer peuplée d'êtres sortis de son sein, l'air rempli d'oiseaux qui le parcourent en tous sens. Auditeur studieux, pense à toutes ces créations que Dieu a tirées du néant, pense à toutes celles qu'a négligées notre parole pour éviter les longueurs et ne pas excéder les bornes; reconnais partout la sagesse de Dieu, ne sors jamais de ton enthousiasme, et que chaque créature te fasse glorifier son auteur.

Tu as des espèces d'oiseaux qui vivent la nuit, au milieu des ténèbres ; d'autres qui volent le jour, en pleine lumière. Les chauves-souris, les chouettes, les hiboux, sont des oiseaux de nuit ; s'il t'arrive parfois de ne pouvoir dormir, réfléchis à ces êtres nocturnes et à leurs propriétés. Cette étude te suffira pour exalter le Créateur. Comment se fait-il que le rossignol soit toujours éveillé lorsqu'il couve, pas-

(1) Voyez plus haut, hom. III, 8, page 370. « Οὐρανὸς autem ἀπὸ τοῦ » ὁρᾶσθαι, id est a videndo : ideo quod aer perspicuus sit, et ad videndum » purior, in aere volitantia genera dixit animantium. » (Saint Ambroise, *Hexam.* v, 22.) Cette désignation vulgaire de l'air par le mot ciel n'était pas inconnue dans l'antiquité. A l'autorité de saint Basile et de saint Ambroise on peut joindre celle d'Hippocrate, d'après Galien.

sant la nuit dans une continuelle mélodie (1) ? Comment se fait-il que le même animal, la chauve-souris, soit à la fois quadrupède et ailé, qu'il soit le seul des oiseaux à avoir des dents, qu'il soit vivipare comme les quadrupèdes, et parcoure les airs, en se soulevant, non sur des ailes, mais sur des membranes de peau ? Quel amour naturel les chauves-souris ont entre elles ! Comme elles s'enlacent en forme de chaîne et se suspendent l'une à l'autre ! Spectacle bien rare parmi les hommes, qui, pour la plupart, préfèrent la vie individuelle et privée à l'union de la vie commune. N'ont-ils pas les yeux de la chouette, ceux qui se livrent à la vaine science ? La vue de la chouette, perçante pendant la nuit, est éblouie de l'éclat du soleil ; ainsi leur intelligence, si perçante pour contempler des vanités, est aveugle en présence de la vraie lumière.

Pendant le jour aussi, comme il t'est facile d'admirer partout le Créateur ! Vois comme le coq, le commensal de l'homme, t'appelle au travail de sa voix perçante ! Avant-coureur du soleil encore éloigné, et aussi matinal que le voyageur, vois comme il envoie les laboureurs à la moisson ! Quelle vigilance dans les oies ! Avec quelle sagacité devinent-elles les secrets périls ! N'ont-elles pas jadis sauvé la ville impériale ? Quand des ennemis, s'avançant par des conduits souterrains, allaient s'emparer de la citadelle de Rome, n'ont-elles pas annoncé le danger (2) ? Est-il une

(1) « Quid de luscinia dicam, quæ, pervigil custos, quum ova quodam sinu » corporis et gremio fovet, insomnem longæ noctis laborem cantilenæ suavi- » tate solatur. » (Saint Ambroise, *Hex.* v, 24.)

(2) « L'oie aussi fait une garde vigilante ; nous en avons pour preuve le

espèce d'oiseaux dans laquelle la nature ne présente rien à notre admiration ? Qui annonce aux vautours qu'il y aura un carnage, quand des armées se rangent en bataille ? Tu verrais alors des nuées de ces oiseaux suivre les armées et conjecturer le résultat de tous ces préparatifs (1) : calcul bien proche des raisonnements humains. Comment te décrire les redoutables invasions des sauterelles, qui s'élancent toutes à un signal donné, dressent leur camp dans toute l'étendue d'une contrée et n'attaquent les fruits qu'après en avoir reçu l'ordre de Dieu ? Comment le remède de ce fléau, la grive, s'élance-t-elle sur leurs traces, avec cet insatiable appétit et cette nature dévorante que Dieu, l'ami des hommes, lui a donnée dans sa sollicitude pour eux (2) ? Comment la cigale module-t-elle ses chants ? Pourquoi, à midi, sont-ils plus harmonieux, produits par l'air qu'elle respire en se dilatant la poitrine (3) ?

» Capitole, sauvé dans un moment où la chose publique était trahie par les » chiens. » (Pline, x, 16.)

Ici saint Basile ne suit pas la tradition romaine, conservée par Tite-Live (l. v), Plutarque (*Vie de Camille*) et Diodore de Sicile (xiv).

Atque hic auratis volitans argenteus anser
Porticibus, Gallos in limine adesse canebat :
Galli per dumos aderant arcemque tenebant,
Defensi tenebris et dono noctis opacæ.
(Virgile, viii, v. 655.)

Mais le récit de l'orateur de Césarée est confirmé par le commentaire de Servius sur ces vers : « Suivant les uns, dit-il, les Gaulois seraient montés à tra- » vers des buissons et des rochers escarpés, suivant d'autres par des mines. »

(1) « Les vautours suivent la marche des armées. Ils devinent qu'elles » vont à la guerre, et ils savent qu'il n'y a pas de combat sans cadavres. » (Elien, *Anim.* ii, 46.)

(2) « Ces oiseaux auxquels nous donnons en Asie le nom de grives, man- » gent des sauterelles toute la journée, sans jamais se rassasier, et les évacuent » immédiatement. » (Galien, vi, 3).

(3) Et cantu querulæ rumpent arbusta cicadæ.

Mais il me semble qu'en voulant décrire les merveilles des êtres ailés, je reste plus en arrière que si mes pieds voulaient atteindre la rapidité de leur vol. Quand tu vois des abeilles, des guêpes, enfin tous les volatiles appelés insectes, parce qu'ils montrent partout des incisions, pense qu'ils n'ont ni respiration, ni poumon, et qu'ils se nourris-

Ce vers de Virgile suffit pour nous apprendre que les Latins, comme nous, ne trouvaient rien de mélodieux dans le chant de la cigale. Il n'en fut pas de même chez les Grecs, qui, à toutes les époques de leur littérature, firent de cet insecte criard un chantre harmonieux. « Que tu es heureuse, ô cigale, quand » sur la cime des arbres, abreuvée d'une goutte de rosée, tu chantes, contente » comme un roi ! .... Tu es l'amie des laboureurs, toi qui ne nuis à rien ; tu es » honorée des mortels, doux prophète de l'été. Tu es aimée des Muses ; tu es » aimée de Phébus lui-même et tu en as reçu une voix mélodieuse. La vieil- » lesse ne te consume pas, sage fille de la terre, amie des hymnes, insensible à » la douleur, qui n'as ni chair ni sang. Tu es presque semblable aux dieux. » (Anacréon.)

Pour Platon ces êtres aériens, presque immatériels, sont des amants des Muses et leurs ministres sur la terre. « On dit que les cigales étaient des » hommes avant la naissance des Muses. Quand le chant naquit avec les Muses, » plusieurs des hommes de ce temps furent si transportés de plaisir que la pas- » sion de chanter leur fit oublier le boire et le manger, et qu'ils moururent » sans même s'en apercevoir. C'est d'eux que naquit ensuite la race des ci- » gales, qui a reçu des Muses le privilége de n'avoir aucun besoin de nourri- » ture. Du moment qu'elles viennent au monde, elles chantent sans boire ni » manger jusqu'au terme de leur existence ; puis elles vont trouver les Muses, » et leur font connaître ceux par qui elles sont honorées sur la terre. » (Platon, *Phèdre, trad. de M. Cousin*, t. VI, p. 78.

Plutarque ne doute pas que les cigales ne soient des êtres « sacrés et musiciens. » (*Propos de Table*, VIII, 7.) Dans Elien (I, 20), elles sont de laborieux chanteurs, qui charment les oreilles des moissonneurs et des bergers. Leurs fabuleuses qualités survivent à la religion qui les avait pour ainsi dire consacrées ; elles passent, avec les Pères, dans l'Église chrétienne ; elles revivent, accueillies par nos poètes. Qui ne connaît les vers de notre André Chénier, un autre grec ?

O sauterelle, à toi, rossignol des fougères,
A toi, verte cigale, amante des bruyères,
Myrto de cette tombe éleva les honneurs.

sent d'air partout leur corps (1). Aussi périssent-ils, si on les couvre d'huile, parce qu'elle bouche leurs pores. Les arrose-t-on avec du vinaigre, les pores se rouvrent et l'animal revient à la vie. Notre Dieu n'a rien créé sans nécessité, n'a rien omis de nécessaire. Si maintenant tu jettes les yeux sur les oiseaux qui se plaisent dans l'eau, tu leur trouveras une organisation différente. Leurs pattes ne sont pas fendues comme celles de la corneille, ni recourbées comme celles des carnivores, mais larges et membraneuses : ils peuvent ainsi facilement nager, en poussant l'eau avec les membranes de leurs pattes, comme avec des rames. Remarque comme le cygne plonge son cou dans les profondeurs de l'eau pour en retirer sa nourriture, et tu comprendras la sagesse du Créateur qui a donné à cet animal un cou plus long que ses pattes, afin qu'il le jette comme une ligne et prenne sa nourriture cachée au fond des eaux (2).

VIII. Si on lit simplement les paroles de l'Écriture, on n'y voit que de courtes syllabes : *Que les eaux produi-*

(1) « Plusieurs auteurs nient que les insectes respirent : la raison qu'ils en » donnent, c'est qu'on ne trouve pas dans leurs viscères le conduit de la respi- » ration. Ils disent donc que ces animaux vivent comme les plantes et les » arbres ; mais que respirer et vivre sont deux choses très - différentes. » Pour moi, une étude approfondie de la nature m'a convaincu que rien ne lui » est impossible. Je ne vois pas pourquoi les animaux de ce genre pourraient » plutôt vivre sans respirer que respirer sans poumons. Peut-on se résoudre » à croire que des animaux qui volent, ne respirent pas l'air au sein duquel ils » vivent ? » (Pline, XI, 2.)

« Le corps de l'insecte est en quelque sorte tout entier un poumon. » (G. Cuvier.)

(2) « Quelques oiseaux aquatiques ont le bec et le cou allongés, parce qu'ils » prennent leur nourriture au fond de l'eau..... Leur cou est comme une ligne » et leur bec leur tient lieu d'hameçon. » (Arist., *De partibus anim.* IV, 12.)

sent des oiseaux qui volent sur la terre, dans le firmament du ciel ; mais si l'on sonde le sens des paroles, alors apparaît la grande merveille de la sagesse du Créateur. Que de différences il a prévues parmi les êtres ailés ! Comme il les a divisés par espèces ! Comme il a caractérisé chacune d'elles par des propriétés distinctes ! Mais le jour ne me suffirait pas pour vous raconter les merveilles aériennes, et la terre m'invite à exposer les bêtes sauvages, les reptiles et les troupeaux, s'apprêtant à nous montrer à son tour des spectacles dignes de rivaliser avec les plantes, les poissons et les oiseaux : *Que la terre produise l'âme vivante des animaux domestiques, des bêtes sauvages et des reptiles, selon leur espèce.* Qu'avez-vous à dire, vous qui ne croyez pas au changement que Paul vous promet dans la résurrection, quand vous voyez tant de métamorphoses parmi les êtres aériens ? Que ne raconte-t-on pas du ver cornu des Indes ? D'abord, il se change en chenille, puis devient un insecte bourdonnant, et, non content de ces métamorphoses, il revêt, au lieu d'ailes, des feuilles larges et molles. Ainsi, ô femmes, lorsque vous êtes assises, occupées à filer leur travail, je veux dire la soie que vous envoient les Sères pour confectionner vos molles étoffes (1), en vous souvenant des métamorphoses de cet animal, faites-vous une idée bien claire de la résurrection

(1) Plusieurs écrivains de l'antiquité croyaient que la soie était le produit, non d'un ver que nourrissait l'arbre, mais de l'arbre lui-même. C'était l'opinion de Pline : « Seres, lanificio silvarum nobiles, perfusam aqua depecten- » tes frondium canitiem : unde geminus feminis nostris labor, redordiendi » fila, rursumque texendi. » (*Hist. nat.* VI, 17.) C'était celle d'Ammien Marcellin, livre VI : « Apud Seras sublucidæ silvæ, in quibus arborum fœtus » aquarum asperginibus crebris velut quædam vellera mollientes, ex lanugine

et ne refusez pas de croire au changement que Paul annonce à tous les hommes.

Mais je m'aperçois que mon discours dépasse les bornes accoutumées : oui, si je considère l'abondance des matières dont je viens de vous entretenir ; mais, quand je réfléchis à l'inépuisable sagesse qui éclate dans les ouvrages de la création, je crois être encore au début de mon récit. Aussi bien je ne vous aurai pas retenus si longtemps sans profit. Car qu'auriez-vous fait jusqu'au soir ? Vous n'êtes pas pressés par des convives, ou attendus par des banquets. Laissez-moi donc profiter de ce jeûne corporel pour réjouir vos âmes. Souvent la volupté vous a asservis à la chair ; continuez aujourd'hui de servir vos âmes. *Réjouis-toi dans le Seigneur, et il exaucera les demandes de ton cœur* (1). Aimes-tu les richesses : voici des richesses spirituelles : *Les jugements du Seigneur sont vrais, justifiés par eux-mêmes, beaucoup plus désirables que l'or et les pierres précieuses* (2). Aimes-tu les jouissances et les plaisirs : voici les oracles du Seigneur qui, pour une âme saine, sont *plus doux qu'un rayon de miel* (3). Si je vous laisse aller et si je congédie l'assemblée, il en est qui courront aux tables de jeu, théâtre de jurements, de fâcheuses

» et liquore mixtam subtilitatem tenerrimam pectunt. » C'était aussi celle de Virgile pour qui, dans ces vers des Géorgiques, la soie est évidemment, comme le coton, qu'il décrit en même temps, un produit lanugineux des arbres :

Quid nemora Æthiopum, molli canentia lana,
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres ?

Aristote, cependant, avait dit depuis longtemps que la soie, que filaient et tissaient les femmes, était le produit d'un animal. (*Hist. anim.* v, 19.)

(1) *Ps.* xxxvi, 4.

(2) *Ps.* xviii, 10. — (3) Ibid.

querelles et des tourments de l'avarice. Là règne le démon, enflammant la fureur des joueurs avec des os marqués de points, promenant les mêmes sommes d'un côté de la table à l'autre, tantôt donnant la victoire à l'un et jetant l'autre dans la tristesse ; tantôt enflant ce dernier de jactance et couvrant son rival de confusion. Que sert de s'abstenir d'aliments corporels, et de remplir son âme de maux sans nombre ? Celui qui ne joue pas porte ailleurs ses loisirs. Que de frivolités sortent de sa bouche ! Que de sottises frappent ses oreilles ! Les loisirs sans la crainte du Seigneur, sont pour ceux qui ne connaissent pas le prix du temps une école de vice (1). J'espère que ces paroles porteront leur profit : du moins, en vous occupant ici, elles vous ont empêchés de pécher. Ainsi plus je vous retiens, plus je vous écarte du mal.

Un juge équitable trouvera que j'en ai assez dit, non s'il considère les richesses de la création, mais s'il pense à notre faiblesse et à la mesure qu'on doit garder dans ce qui tend au plaisir. La terre vous a accueillis avec les plantes, l'eau avec les poissons, l'air avec les oiseaux ; le continent s'apprête à vous offrir à son tour d'aussi riches trésors. Mais mettons un terme à ce banquet matinal, de peur que la satiété n'émousse votre goût pour celui du soir. Que celui qui a tout rempli de ses créations et nous a laissé partout des monuments visibles de ses merveilles, remplisse vos cœurs de toutes les joies spirituelles en Jésus-Christ Notre Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) Otia si tollas, periere Cupidinis artes.
(Ovide.)

NEUVIÈME HOMÉLIE.

CRÉATION DES ANIMAUX TERRESTRES.

I. Exorde tiré des banquets oratoires que l'orateur offrait à ses convives.—Il s'élève contre les interprétations allégoriques de l'Écriture. — Il prend tout dans le sens littéral. — Il trouve inutile de savoir tout ce que Moïse a cru inutile de dire.

II. Force persistante de la nature dans la génération des êtres. — Succession des espèces par la ressemblance. — Générations spontanées. — Distinction de l'homme entre tous les animaux.

II. Absence de raison, caractère général de l'âme des brutes. — Caractère distinctif de chaque espèce. — Les animaux connaissent les plantes qui les guérissent.— Ils prévoient les changements atmosphériques. — Le hérisson; la fourmi.

IV. — Nous avons en nous des germes de vertus, qui viennent non de l'éducation, mais de la nature. — Vertu, santé de l'âme. — Elle consiste à vivre conformément à la nature. — Leçons de vertu que nous donnent les animaux. — Courage que déploient les animaux pour leurs petits. — Instinct. — Raisonnement.

V. Tout est prévu dans la nature. — Les animaux carnassiers moins féconds que ceux dont ils font leur proie. — Dents, cous, estomacs en rapport avec la nourriture de l'animal. — L'éléphant. — Dieu aussi admirable dans les plus petits animaux, que dans les plus grands. Pourquoi a-t-il créé des animaux venimeux ?

VI. Les bêtes mêmes rendent témoignage à notre foi. — Naissance de l'homme. — La plus difficile des sciences est de se connaître soi-même. — *Faisons l'homme à notre image.* Comment les Juifs et les Ariens ne voient-ils pas ici avec Dieu son coopérateur; avec le Père, le Fils semblable au Père?

1. Comment vous a paru le banquet oratoire que je vous ai servi ce matin ? Il m'a semblé que j'avais la bonne volonté d'un pauvre donneur de festin, qui, se piquant d'avoir une bonne table, attriste ses convives par la pau-

vreté du service (1). En vain couvre-t-il la table de ses maigres apprêts, son ambition ne fait que montrer sa sottise. Aurai-je eu le même sort, c'est à vous d'en juger. Toutefois, quel qu'ait été mon discours, gardez-vous de n'en point faire cas. On ne refusait pas de s'asseoir à la table d'Élysée, et pourtant, il ne traitait ses amis qu'avec des légumes sauvages (2).

Si je connais les lois de l'allégorie, c'est moins par moi-même, que par les travaux des autres. Il en est, en effet, qui n'admettent pas le sens vulgaire des Écritures, pour qui l'eau n'est pas de l'eau, mais je ne sais quelle autre nature, qui voient dans une plante, dans un poisson, ce que veut leur fantaisie, qui dénaturent la création des reptiles et des bêtes sauvages au profit de leurs allégories : semblables aux interprètes de songes qui expliquent les fantastiques visions des rêves en les faisant tourner à leur but. Pour moi de l'herbe est de l'herbe ; plante, poisson, bête sauvage, animal domestique, je prends tout dans le sens littéral (3). *Car je ne rougis point de l'Évangile* (4).

(1) Imitation évidente du début du Timée. Voyez page 187, note.

(2) 4 *Rois*, IV, 39.

(3) Saint Basile, dans la troisième homélie, avait désigné Origène et attaqué son exégèse allégorique. S'il revient ici sur ces attaques, c'est sans doute pour répondre aux plaintes des nombreux partisans qu'Origène avait dans l'Eglise. Ses écrits s'étaient répandus dans tout l'Orient, et ses opinions hasardées, plus goûtées que les autres, faisaient des sectaires jusque dans l'Occident, où il trouvait dans Ruffin un traducteur et un enthousiaste. On ne peut douter qu'il ait eu de nombreux partisans à Césarée, quand on sait que saint Basile lui-même s'était fait son admirateur et son commentateur, et que saint Grégoire de Nysse était le premier à adopter les interprétations allégoriques que condamnait son frère. Voyez page 373, note 1, et l'*Avertissement* qui précède l'Hexaméron.

(4) *Romains*, I, 16.

Ceux qui ont écrit sur le monde ont eu beau discuter sur la forme de la terre. Qu'elle soit sphérique ou cylindrique, qu'elle ressemble à un disque et soit de toutes parts également arrondie, ou qu'elle ait la forme d'un van et soit creuse par le milieu (1), toutes conjectures imaginées par les faiseurs de systèmes, chacun d'eux renversant celui de son devancier, on ne m'amènera pas à faire moins de cas de notre création du monde. Et pourtant le serviteur de Dieu, Moïse, s'est tu sur la figure du monde ; il n'a pas dit que la terre a cent quatre-vingt mille stades de circonférence ; il n'a pas mesuré dans quelle étendue de l'air son ombre se projette pendant que le soleil tourne au-dessous d'elle, ni comment cette ombre, en se portant sur la lune, produit les éclipses. Tout ce qui est sans importance pour nous, il l'a passé sous silence comme inutile. Préférerai-je donc une folle sagesse aux oracles de l'Esprit-Saint ? N'exalterai-je pas plutôt celui qui, ne voulant pas occuper nos esprits de ces

(1) « Thalès et les Stoïques et ceux de leur escole, tienent que la terre » est ronde comme une boule ; Anaximander qu'elle est semblable à une » pierre en forme de colonne ; Anaximénès, qu'elle est plate comme une » table ; Leucippus, qu'elle a la forme d'un tambourin ; Democritus, qu'elle » est plate comme un bassin, mais creuse par-dessous. » (Plutarque, *Opin. des Phil.* III, 10 ; *trad. d'Amyot.*)

« La terre a de toute nécessité la forme d'une sphère... Il est clair » qu'un corps dont les extrémités se portent également de toutes parts vers » le centre, formera nécessairement une masse semblable de tout point. » (Arist. *De Cœlo*, II, 14.)

Manilius, *Astronom.*, I, dit la même chose en beaux vers :

Est igitur tellus mediam sortita cavernam
Aeris, et toto pariter suspensa profundo ;
Nec patulas distenta plagas, sed condita in orbem
Undique surgentem pariter, pariterque cadentem.

vanités, a réglé toute l'économie des Écritures en vue de l'édification et du perfectionnement de nos âmes ? C'est ce que me semblent n'avoir pas compris ceux qui, s'abandonnant aux sens détournés de l'allégorie, ont entrepris de donner à l'Écriture une majesté de leur invention. Mais c'est se croire plus sage que le Saint-Esprit, et, sous prétexte d'explications, produire ses propres rêveries. Entendons les Écritures comme elles ont été écrites.

II. *Que la terre produise l'âme vivante des animaux domestiques, des bêtes sauvages et des reptiles.* Vois la parole de Dieu parcourir la création, commençant alors cette efficacité qu'elle déploie encore aujourd'hui et qu'elle déploiera jusqu'à la consommation du monde. Comme une boule, que l'on pousse, si elle rencontre une pente, descend, emportée par sa forme et la nature du terrain, et ne s'arrête qu'après avoir été reçue sur une surface unie : ainsi la nature, une fois mise en mouvement par l'ordre divin, parcourt d'un pas égal la création à travers les naissances et les morts, et entretient la succession des espèces par la ressemblance, jusqu'au dernier jour du monde (1). Toujours elle fait succéder un cheval à un

(1) Nous avons déjà dit qu'il y avait plus d'un rapport entre la manière dont saint Basile envisage la nature et l'Ame du monde des Stoïciens. (Voyez p. 412, note 1 et p. 452, note 1.) On retrouvera cette ressemblance en comparant ces divers passages avec quelques vers de l'hymne de Cléanthe à Jupiter.

« Roi de la nature, toi qui gouvernes tout avec loi, salut !... C'est de » toi que nous venons, c'est de toi que viennent tous les êtres qui vivent et » rampent sur la terre..... Tu diriges la commune raison qui parcourt » tous les êtres, se mêlant aux grandes et aux petites apparitions. Souverain » roi de l'univers, rien n'arrive sans ta volonté sur la terre, dans l'Éther » divin, et dans la mer, excepté ce que font les méchants dans leur » démence. »

cheval, un lion à un lion, un aigle à un aigle (1), et conservant chaque animal par ces successions non interrompues, elle le transmet jusqu'à la consommation de toutes choses. Les animaux ne voient pas leurs propriétés détruites ou effacées par le temps ; leur nature, comme si elle venait d'être constituée, suit, toujours jeune, la course des âges (2).

Que la terre produise une âme vivante. La terre s'est pénétrée de cet ordre et ne cesse d'obéir au Créateur. Car, s'il est des êtres qui se donnent successivement la naissance, il en est d'autres qu'aujourd'hui encore nous voyons naître du sein même de la terre. Non-seulement, dans les temps de plaies, elle enfante des cigales et cette multitude infinie d'insectes qui volent dans les airs et n'ont pas de noms pour la plupart à cause de leur peti-

(1) Fortes creantur fortibus et bonis ;
Est in juvencis, est in equis, patrum
Virtus : neque imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.
Horace, *Odes*, IV, 3.

(2) « La nature (puissance génératrice de l'Ame universelle), qui est une, » domine toutes les natures particulières ; celles-ci en procèdent, mais y » restent attachées, rameaux d'un arbre immense qui est l'univers. Qu'ont » à faire le raisonnement, le calcul, la mémoire, dans un principe qui » possède une sagesse toujours présente et active ; qui, par elle, domine le » monde et l'administre d'une manière immuable ? Si ses œuvres sont » variées et changeantes, il n'en résulte pas que ce principe doive lui-même » participer à leur mutabilité. En produisant des choses diverses, il reste » immuable. Ne voit-on pas dans chaque animal plusieurs choses se pro- » duire successivement, comme les qualités propres à chaque âge ? Ne » voit-on pas chaque être en engendrer d'autres ? Ainsi, sans que les » premières raisons séminales périssent, d'autres se développent à leur tour. » Ce qui le prouve, c'est que dans l'animal engendré la raison séminale » subsiste identique et entière. »

Plotin, *Enn.* IV, l. IV, 11.

tesse ; elle fait sortir de son sein jusqu'à des rats et des grenouilles. Dans les environs de Thèbes, en Égypte, après des pluies abondantes au milieu des chaleurs, la campagne se couvre aussitôt de rats des champs (1). Nous voyons la fange seule produire les anguilles ; elle ne se succèdent ni par un œuf, ni de quelque autre manière : c'est la terre seule qui leur donne la naissance (2) : *Que la terre produise une âme.*

Les animaux sont terrestres et courbés vers la terre. Plante céleste (3), l'homme l'emporte autant sur eux par la stature de son corps que par la dignité de son âme. Quelle est la forme des quadrupèdes ? Leur tête est penchée vers la terre et regarde leur ventre, elle n'a d'autre soin que d'en satisfaire les appétits. Ta tête, ô homme, est tournée vers le ciel ; tes yeux regardent en haut (4). Quand donc

(2) « Lorsqu'il pleut en Egypte et que le dieu (la terre) s'est imbibée de » gouttes d'eau, il naît des rats qui se répandent dans les champs, ravagent » les moissons et coupent les épis. » (Elien, VI, 41.) « Lorsque le Nil cesse » de couvrir les campagnes, on trouve de petits rats, ouvrage ébauché de la » terre et de l'eau, dont une partie du corps est animée, tandis que l'autre » n'est encore que de la terre. » (Pline, IX, 84.)

(3) « Parmi les animaux qui ont du sang, l'anguille est la seule espèce » qui naisse sans accouplement et sans œuf. En voici une preuve évidente. » On voit des marais bourbeux, qui, entièrement desséchés et après qu'on » en a retiré la vase, produisent encore des anguilles, s'il y tombe de l'eau » de pluie. » (Aristote, *Hist. anim.*, VI, 16.)

(4) « L'homme, dit Platon dans le Timée, n'est pas une plante terrestre, » mais céleste. » Mot divin dont s'emparent Plutarque et les Alexandrins, Philon, Eusèbe et les Pères de l'Eglise. (Voyez le docteur Jahn, *Animadversiones in sancti Basilii opera*, p. 73.)

(1) « Seul de tous les animaux, l'homme est droit, parce qu'il a une nature » et une substance divines. » (Aristote, *De part. anim.*, IV, 10.)

Pronaque quum spectant animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
(Ovide).

tu te dégrades toi-même par les passions de la chair, esclave de ton ventre, asservi à des voluptés brutales, *tu te rapproches des animaux sans raison et tu leur deviens semblable* (1). Tu es appelé à de plus nobles soins ; cherche *plus haut ; là est Jésus-Christ* (2). Élève ton âme au-dessus de la terre, tire de ta conformation naturelle la règle de ta conduite ; fixe ton domicile dans le ciel. Ta véritable patrie, c'est la céleste Jérusalem ; (3) tes concitoyens et tes compatriotes, sont *les premiers-nés, dont les noms sont écrits dans le ciel* (4).

III. *Que la terre produise une âme vivante.* Ainsi donc, quand parut l'âme des brutes, elle n'était pas recélée dans le sein de la terre, mais elle naquit tout à coup sur l'ordre de Dieu. Les brutes ont une même âme, dont le commun caractère est l'absence de raison. Mais chaque animal se distingue par des qualités particulières. Le bœuf est constant, l'âne paresseux ; le cheval s'enflamme au désir de la cavale; le loup ne peut s'apprivoiser ; le renard est trompeur, le cerf timide, la fourmi laborieuse, le chien reconnaissant et fidèle à l'amitié. A mesure que chaque animal était créé, apparaissait en lui le caractère distinctif de sa nature : dans le lion, la fougue, le goût de la vie soli-

« C'est parmi les animaux le seul qui est droit, le seul tourné vers le » ciel, le seul où reluit par une si belle et si singulière situation l'inclina- » tion naturelle de la nature raisonnable aux choses hautes. C'est de là aussi » qu'est venu à l'homme cette singulière beauté sur le visage, dans les yeux, » dans tout le corps. D'autres animaux montrent plus de force ; d'autres, » plus de vitesse et plus de légèreté, et ainsi du reste : l'excellence de la » beauté appartient à l'homme, et c'est comme un admirable rejaillissement » de l'image de Dieu sur sa face. » (Bossuet, 9e *Élévat.*, 4e *sem.*)

(1) *Ps.*, XLVIII, 13. — (2) *Coloss.* III, 1. — (3) *Philipp.* III, 20.
(4) *Hébr.* XII, 4.

taire, ce caractère insociable. Vrai tyran des animaux, il en est peu que, dans sa naturelle arrogance, il admette au partage de ses honneurs. Il dédaigne sa nourriture de la veille et ne revient pas à la proie qu'il a laissée. Telle est la force des organes dont la nature a pourvu sa voix, que nombre d'animaux, beaucoup plus rapides, sont souvent pris par ses seuls rugissements. Violente et impétueuse dans ses élans, la panthère a un corps propre à sa vivacité et à sa légèreté, en rapport avec les mouvements de son âme. L'ours a une nature lente, des mœurs à part, un caractère sournois et profondément caché : aussi a-t-il revêtu un corps analogue, lourd, épais, sans articulations, tel qu'il le fallait à ce froid habitant des repaires.

Si nous venons au soin naturel et inné qu'ont de leur vie les êtres privés de raison, ils nous excitera à veiller sur nous-mêmes et à penser au salut de nos âmes, ou plutôt il sera notre condamnation si nous nous surprenons à ne pas même imiter les brutes. L'ours, atteint souvent de profondes blessures, se soigne lui-même et remplit adroitetement ses plaies de mollaine, cette plante dont la nature est si astringente. Tu verrais encore le renard guérir ses blessures avec les pleurs du pin, la tortue, rassasiée des chairs de la vipère, trouver dans la vertu de l'origan un spécifique contre cet animal venimeux (1), et le serpent

(1) « La tortue, après avoir mangé de la vipère, mange de l'origan. Quel- » qu'un l'ayant vu faire, et, chaque fois qu'elle avait goûté de l'origan, re- » tourner à la vipère, arracha la plante, et la tortue mourut. » (Aristote, *Hist. anim.* IX, 6.) « Qu'est-ce qui a enseigné la tortue, quand elle a » mangé d'une vipère, d'aller manger après de l'herbe de chat, de l'origne? » (Plutarque, *De solert. anim.* 6 ; *trad. d'Amyot.*) Voyez aussi Elien, III, 5.

guérir ses douleurs d'yeux en mangeant du fenouil (1).

Quelle intelligence raisonnable n'est éclipsée par les animaux dans la prévision des changements atmosphériques? Ne voit-on pas la brebis, à l'approche de l'hiver, dévorer l'herbe avec avidité, comme si elle faisait provision de vivres pour une future disette? Ne voit-on pas aussi les bœufs, longtemps renfermés dans la saison d'hiver, reconnaître par une sensation naturelle le retour du printemps, et regarder du fond des étables vers les portes, en tournant tous la tête d'un commun accord? De studieux observateurs ont remarqué que le hérisson de terre dispose une ouverture aux deux extrémités de son trou. Si le vent du nord doit souffler, il bouche l'ouverture qui regarde l'Ourse; si le vent du midi lui succède, l'animal passe à la porte septentrionale (2). Quelle leçon ces animaux présentent-ils aux hommes? Ils nous montrent non-seulement dans notre Créa-

(1) « Et le dragon qui esclaircit et fourbit ses yeux avec du fenouil, quand » il les a un peu ternis et esblouis. » (Plutarque, *De solert. anim.* 18.) « Le serpent a les yeux émoussés après avoir passé l'hiver dans son trou et » dans les ténèbres. Il les guérit en les frottant avec du fenouil, et les rend » très-perçants. » (Elien, IX, 16.)

(2) « On a pu mainte fois observer la sensibilité des hérissons. Suivant » que l'Aquilon ou l'Auster se succèdent, ceux qui habitent dans la terre » changent de trou, et ceux qui vivent dans les maisons passent d'un mur à » l'autre. Aussi dit-on qu'un Byzantin acquit la réputation de prédire l'avenir, » en parlant de ce qu'il voyait faire au hérisson. » (Aristote, *Hist anim.* IX, 6.) « Sa tasnière a deux pertuis, l'un tourné devers le Midi, l'autre de- » vers le Septentrion : et quand il cognoit qu'il y doit avoir mutation d'air et » changement de temps, ne plus ne moins que les maistres des navires » changent la voile selon le temps, aussi bouche-il le trou de sa tasnière qui » regarde contre le vent, et ouvre celui qui est à l'opposite : Ce que quel- » qu'un de la ville de Cyzique ayant jadis aperçeu, aquit la réputation de » savoir bien prédire de lui-même de quel costé devoit souffler le vent. » (Plutarque, *De solert. anim.* 15 ; *trad. d'Amyot.*)

teur une sollicitude qui s'étend à tous les êtres, mais même dans les brutes un certain sentiment de l'avenir. Aussi ne devons-nous pas nous attacher à la vie présente, et tous nos efforts doivent-ils avoir en vue le siècle futur. Tu ne seras pas laborieux pour toi-même, ô homme ? Et tu ne songeras pas, dans le siècle présent, au repos du siècle futur, après avoir vu l'exemple de la fourmi ? La fourmi, pendant l'été, amasse des trésors pour l'hiver. Loin de s'abandonner à l'oisiveté, quand cette saison ne fait pas encore sentir ses rigueurs, elle s'empresse au travail avec une ardeur invincible, jusqu'à ce qu'elle ait abondamment rempli ses magasins. Ici encore qu'elle est loin d'être négligente ! Avec quelle sage prévoyance veille-t-elle à conserver ses provisions le plus longtemps possible ! Avec ses pinces elle coupe les grains par le milieu de peur qu'ils ne germent et ne puissent servir à sa nourriture. Si elle les trouve humides, elle les fait sécher ; et elle ne les étale pas en tout temps, mais lorsqu'elle pressent que l'air se maintiendra dans une douce température. Sois en sûr, tu ne verras jamais la pluie tomber des nuages tant que la fourmi laissera son grain dehors (1).

(1) « Aratus en ses prognostiques met pour un signe de pluye, quand les » fourmis estendent au dehors à l'air leurs grains et semences pour les éven- » ter, rafreschir et secher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir, » et à sentir le rance, et qu'ils craignent qu'ils ne se corrompent et pouris- » sent : mais la caution et prévention, dont ils usent à ronger le grain du » froment, surpasse toute imagination de prudence humaine, parce que le » froment ne demeure pas toujours sec, ni sain, ains s'amolit et se résout et » destrempe comme en laict, se tournant à germer et produire : par quoi de » peur qu'il ne devienne semence, ils rongent le bout par où le germe a » accoutumé de sortir. » (Plutarque, *De solert. anim.* 12 ; *trad. d'Amyot.*)

Quel langage pourrait atteindre les merveilles du Créateur ? Quelle oreille pourrait les entendre ? Et quel temps suffirait pour en faire le récit ? Disons donc avec le Prophète : *Que tes œuvres sont magnifiques, Seigneur ! Tu as tout fait dans ta sagesse* (1). Nous ne saurions dire, pour nous justifier, que nous n'avons pas appris dans les livres les connaissances utiles, puisque la loi de la nature, qui ne s'apprend pas, nous porte à choisir ce qui nous est avantageux. Sais-tu ce que tu dois à ton prochain ? Le bien que tu en attends toi-même. Sais-tu ce qu'est le mal ? Ce que tu ne voudrais pas qu'un autre te fît. Ce n'est ni l'herborisation, ni l'expérience des simples qui a découvert aux animaux celles qui leur sont utiles ; mais chacun d'eux connaît naturellement ce qui lui est salutaire, et a un inexprimable instinct des secrets de la nature.

IV. Il existe en nous des germes de vertus, qui nous viennent, non de l'éducation, mais de la nature. Il ne nous faut pas de leçons pour haïr la maladie, mais de nous-mêmes nous repoussons ce qui nous afflige : ainsi l'âme n'a pas besoin de maître pour fuir le vice. Or tout vice est une maladie de l'âme, comme la vertu en est la santé. Aussi ont-ils bien défini la santé, ceux qui l'ont appelée la constance dans les actes conformes à la nature : définition que l'on peut appliquer, sans crainte, au bon état de l'âme. Ainsi, sans avoir besoin de leçons, l'âme peut tendre d'elle-même à ce qui lui est propre et conforme à la nature (2).

(1) *Ps* CIII, 24.

(2) Tout ce passage est fortement empreint d'idées stoïciennes. Saint Basile emprunte jusqu'aux expressions du Portique. « Tous les hommes, disaient » les disciples de Zénon et de Chrysippe, sont portés par la nature à la » vertu. » (Stobée, *Eglog. Eth.* II, 7.) Ces tendances à la vertu, ἀφορμαὶ

De là vient que partout la tempérance reçoit des éloges, la justice est en honneur, le courage admiré, et la prudence l'objet de tous les vœux : vertus qui intéressent l'âme plus que la santé n'intéresse le corps. *Enfants, aimez vos parents : et vous, parents, n'irritez pas vos enfants* (1). La nature ne tient-elle pas le même langage ? Paul ne nous enseigne rien de nouveau : il ne fait que resserrer les liens de la nature. Si la lionne aime ses lionceaux, si la louve combat pour défendre ses petits, que répondra l'homme qui est infidèle au précepte et viole la nature elle-même ? le fils qui outrage la vieillesse de son père ? le père à qui de secondes noces font oublier ses premiers enfants ?

Chez les animaux, une affection invincible unit entre eux les pères et les enfants : c'est le Créateur, Dieu lui-même, qui remplace en eux la raison par la force du sentiment. D'où vient qu'en s'élançant de l'étable, l'agneau, au milieu,

πρὸς ἀρετὴν, Cicéron, un autre imitateur des Stoïciens, les appelait les *germes*, les *étincelles* des vertus, « virtutum semina et igniculi, » (*Tuscul.* III, 1.) « L'âme, ajoute saint Basile, n'a pas besoin de maître pour fuir le » vice, ψυχῇ εστι τις ἀδίδακτος ἐκκλισις τοῦ κακοῦ. » On reconnaît l'ἔκκλισις du stoïcisme, « animi declinatio. » (Voyez Ménage, *Diog.* Laert. VII, 116 ; Stobée, *Eglog. Eth.* II, 7 ; Saumaise. *in Epict. et Simplic.* p. 68.) « Tout » vice est une maladie de l'âme..... » Il ne faut qu'avoir lu les Tusculanes pour reconnaître ici le pur langage du Portique, langage familier à saint Basile, qui dira encore dans l'homélie *Fais attention à toi-même* : « Ob- » serve-toi, afin que tu connaisses la santé et la maladie de l'âme. » Qui sont ceux qui ont défini la santé « la constance dans les actes conformes à la nature ? » Les Épicuriens (voyez Balfor. et Bak. *Ad Cleomed.* p. 427.) Mais Basile revient tout de suite aux Stoïciens avec l'expression stoïcienne εὐεξιὰ, « le bon état de l'âme. » Il est toujours avec eux, quand il ajoute que l'âme « peut tendre d'elle-même à ce qui lui est propre et conforme à la nature. » Vivre conformément à la nature, τὸ ζῆν κατὰ φύσιν, c'est le principe par excellence du stoïcisme, comme de l'épicurisme :

Vivere naturæ si convenienter oportet.

(1) *Ephésiens*, VI, 2, 4.

de mille brebis, reconnaît la couleur et la voix de sa mère, court à elle, et cherche la source de lait que lui a donnée la nature? Quand les mamelles de sa mère seraient stériles, il s'en contente, et passe, sans s'arrêter, auprès de seins plus abondants. Et sa mère, à quoi le reconnaît-elle parmi ces milliers d'agneaux? Tous ont même voix, même couleur, même odeur, pour notre odorat du moins. Il y a donc chez ces animaux un sens plus subtil que notre perception, qui les fait se reconnaître entre eux. (1) Ce petit chien n'a pas de dents encore, et déjà il se défend avec la gueule contre celui qui le tourmente. Ce jeune taureau n'a pas encore de cornes, et il sait déjà où pousseront ses armes (2). Preuves évidentes que l'instinct des animaux est inné, et que dans tous les êtres il n'y a rien de déréglé, rien d'imprévu : tous portent les marques de la sagesse du Créateur, et montrent qu'ils sont venus à la vie avec les moyens d'assurer leur conservation.

Le chien n'a pas la raison en partage; mais chez lui l'instinct a la puissance de la raison. Ces artifices du raisonnement qu'après de longues années d'étude démêlent à peine les sages du monde, le chien en a appris le secret de la nature. Quand il est à la piste du gibier, s'il la voit suivre plusieurs directions, il examine ses différents détours, et il

(1) Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
Cornigeras norunt matres, agnique petulci
Balantum pecudes : ita, quod natura reposcit,
Ad sua quisque fere decurrunt ubera lactis.
(Lucrèce, II, 367-370.)

(2) Accepit mundus legem, dedit arma per omnes
Admonuitque sui : vitulus sic namque minari,
Qui nondum gerit in tenera jam cornua fronte.
(Ovide, *Halieut.*)

ne lui manque que la parole pour énoncer son raisonnement. La bête, dit-il, s'est dirigée par ici ou par là, ou bien de ce côté. Elle n'est ni ici, ni là : elle est donc dans la troisième direction. Et ainsi, en négligeant les fausses traces, il découvre la véritable. Que font de plus ceux qui, gravement occupés à démontrer des théorèmes, tracent des lignes sur la poussière et rejettent deux propositions pour montrer que la troisième est la véritable (1) ? La reconnaissance de cet animal ne fait-elle pas rougir ceux qui sont ingrats envers leurs bienfaiteurs ? Que de chiens sont tombés morts auprès de leurs maîtres assassinés dans des lieux déserts ? D'autres, à la suite du crime, ont conduit ceux qui recherchaient les meurtriers et ont fait condamner les coupables. Que diront ceux qui, non contents de ne pas aimer le Maître qui les a créés et les nourrit, ont pour amis ceux dont la bouche attaque le Seigneur, s'asseyent à la même table qu'eux, et, en prenant leur nourriture, supportent des blasphèmes contre celui qui la leur donne ?

V. Mais revenons au spectacle de la création. Les animaux les plus faciles à prendre sont les plus féconds ; c'est pour cela que les lièvres et les chèvres sauvages produisent plusieurs petits, et que les portées de la brebis sauvage sont doubles ; de peur que ces espèces ne disparaissent, consumées par les animaux carnassiers. Ceux-ci, au contraire, produisent peu, et c'est à peine si une lionne donne la vie à un lion. Car, si l'on dit vrai, c'est en le déchirant de ses

(1) La première idée de ce raisonnement du chien appartient à Chrysippe (voyez Sextus Empirichus, *Pyrrhon.* Hypot. I, 14, 69, p. 19, ed. Fabric.) On la retrouve dans Elien, *Histoire des animaux*, VI, 59 ; dans Porphyre, *De l'Abstinence*, III, 6, p. 228, et dans les Morales de Plutarque. C'est à ce dernier que saint Basile paraît l'avoir empruntée. (Voyez page 189, note 2.

griffes, qu'il sort du sein de sa mère, comme les petits de la vipère ne naissent qu'en lui rongeant le ventre : juste salaire d'avoir engendré de tels monstres (1). Ainsi, dans la nature tout a été prévu, tout est l'objet d'une continuelle sollicitude. Si tu examines les membres mêmes des animaux, tu trouveras que le Créateur ne leur a rien donné de superflu, qu'il n'a rien omis de nécessaire. Aux animaux carnivores, il a donné les dents aiguës que demandait la nature de leurs aliments (2). Ceux qui n'ont qu'une demi-

(1) « La prévoyance de la divinité est guidée par une profonde sagesse. » Elle a donné une grande fécondité à tous les animaux timides et qui sont » bons à manger, afin que l'espèce ne manquât point à ceux qui s'en nour- » rissent, tandis que les animaux inutiles ou malfaisants se reproduisent peu. » Le lièvre, entre autres, destiné à servir de proie à toutes les bêtes sau- » vages, aux oiseaux et à l'homme, est tellement fécond, qu'il est le seul » de tous les animaux chez qui la superfétation ait lieu. La lionne, au con- » traire, la femelle du plus fort et du plus terrible des animaux, ne produit, » dans toute sa vie, qu'un seul petit et, en lui donnant le jour, rejette avec » lui sa matrice. Voici quelle est la cause de cet accident. Lorsque le lion- » ceau commence à remuer dans le sein de sa mère, comme il a des ongles, » déjà très-aigus, il déchire la matrice par ses mouvements, et, plus il » grandit, plus il la met en pièces, de manière qu'au moment de sa nais- » sance il n'en reste plus rien d'intact. Les petits que la vipère porte dans » son sein, dévorent successivement la matrice et le ventre de leur mère » pour venir au jour. » (Hérodote, III, 108 et 109.)

Cette fable de la lionne, accueillie par saint Epiphane (*Hæres.* 78) et saint Basile, celle de la vipère, répétée par Plutarque (*De Garrulitate*), Elien (I, 25), Pline (X, 62), et l'orateur de Césarée, étaient réfutées d'avance par Aristote. « Ce que l'on dit de la lionne, qu'elle jette sa matrice » en enfantant, est une fable ridicule, inventée pour expliquer la rareté des » lions. En Syrie, les lionnes ont cinq portées dans leur vie, la première de » cinq lionceaux, la seconde de quatre, et ainsi de suite. » (*Hist. anim.* VI, 31.)

« Les petits de la vipère viennent enveloppés de membranes qui se brisent » au bout de trois jours. Il arrive quelquefois qu'ils rongent cette membrane, » et sortent nus. » (Ibid. VI, 34.)

(2) « Les animaux, dont les dents sont à la fois un instrument et une

garniture de dents, ont reçu plusieurs estomacs distincts. Comme leur nourriture n'est pas assez divisée dans le premier, il la font revenir après l'avoir avalée, et ne se l'approprient qu'après l'avoir broyée par la rumination. Le premier, le second, le troisième, le quatrième estomac ne restent pas oisifs dans les animaux qui en sont pourvus : chacun d'eux remplit une fonction nécessaire (1). Le cou du chameau est long pour qu'il puisse l'abaisser jusqu'à ses pieds et atteindre l'herbe dont il se nourrit. L'ours, le lion, le tigre, tous les animaux de cette espèce, l'ont court et enfoncé dans les épaules; c'est qu'ils ne vivent point d'herbe et n'ont pas besoin de se baisser à terre : ils sont carnivores et mangent les animaux dont ils font leur proie.

Pourquoi cette trompe dans l'éléphant? Cet énorme animal, le plus grand des animaux terrestres, créé pour l'effroi de ceux qui le rencontrent, devait se faire remarquer par l'embonpoint et la masse de son corps. Si son cou était grand et en rapport avec ses pieds, il serait difficile à diriger et d'un poids excessif, qui le ferait toujours pencher à terre. Mais sa tête tient à l'épine du dos par de

» arme, les ont en saillie, ou aiguës et écartées, ce qui les fait appeler dents » en scie... mais il n'en est pas un qui les ait à la fois en saillie et en forme » de scie : car la nature ne fait rien d'inutile, rien de superflu. » (Aristote, *De part. anim.* III, 1.)

(1) « Les animaux qui ruminent ont plusieurs estomacs... Comme leur » gueule, presque dénuée de dents, fonctionne mal dans le travail de la nu- » trition, la nourriture, passant d'un estomac dans l'autre, arrive dans le pre- » mier imparfaitement broyée, davantage dans le second, tout à fait dans le » troisième, et, au dernier point, dans le dernier. Ainsi, ces animaux ont » plusieurs réceptacles pour la nourriture : la cavité (κοιλία), le filet (κεκρύ- » φαλος), le hérisson (ἐχῖνος), l'estomac qui perfectionne (ἤνυστρον). » (Aristote, *De part. anim.* III, 14.)

courtes vertèbres, et, pour remplir l'office du cou, il a sa trompe, avec laquelle il attire sa nourriture et puise sa boisson. Ses pieds, sans articulations, comme des colonnes unies entre elles, supportent le poids de son corps. S'il se fût appuyé sur des membres souples et flexibles, ses articulations auraient sans cesse dévié, également incapables de supporter son poids, lorsqu'il se serait agenouillé ou relevé. Mais il a sous le pied un petit talon qui lui tient lieu des articulations du jarret et du genou : articulations dont la mobilité n'aurait jamais résisté à cette masse énorme et branlante. Aussi avait-il besoin de ce nez qui descend jusqu'à ses pieds. Les vois-tu dans les guerres marcher en tête des phalanges, semblables à des tours vivantes ? où comme des collines animées, dans leur irrésistible impétuosité, rompre les bataillons ennemis ? S'ils n'avaient les parties inférieures en rapport avec leur masse, seraient-ils jamais capables d'un tel effort ? Maintenant on dit que l'éléphant vit trois cents ans et plus (1) : nouvelle nécessité pour lui d'avoir des pieds solides et sans articulations. Mais, comme nous l'avons dit, sa trompe, qui a la forme et la flexibilité d'un serpent, prend sa nourriture à terre pour la porter en haut. Ainsi nous avions raison de dire qu'il est impossible de rien trouver de superflu ou de défectueux dans la création. Eh bien ! ce monstrueux animal, Dieu nous l'a soumis à tel point qu'il comprend les leçons

(1) Pline (VIII, 10) et Elien (XVII, 7), donnent aussi cette longue durée à l'éléphant. Aristote parle deux fois de la longueur de la vie de l'éléphant, et chaque fois d'après des rapports bien différents. « L'éléphant vit trois cents » ans, selon les uns ; deux cents, selon d'autres. » (*Hist. anim.*, VIII, 9.) « Les éléphants vivent deux cents ans, selon les uns ; cent vingt, selon » d'autres. » (Ibid., IX, 46.)

et souffre les coups qu'on lui donne : preuve manifeste que le Créateur a tout soumis à notre empire, parce que nous avons été faits à son image.

Ce n'est pas dans les grands animaux seulement que nous pouvons apercevoir l'inaccessible sagesse : les plus petits ne nous offrent pas de moindres merveilles (1). Les sommets élevés des montagnes, qui, voisins des nuages et continuellement battus des vents, entretiennent un hiver éternel, ne me causent pas plus d'admiration que les vallées qui, s'enfonçant dans leurs profonds ravins, sont à l'abri des vents furieux et conservent une température toujours tiède. De même dans la constitution des animaux, je ne suis pas plus émerveillé de la grandeur de l'éléphant, que du rat qui est redoutable pour l'éléphant lui-même ; que du scorpion, dont l'aiguillon, d'une extrême délicatesse, a été creusé comme une flûte par le suprême artisan pour lancer le venin dans la blessure. Et que personne n'accuse le Créateur d'avoir produit des animaux venimeux, destructeurs et ennemis de notre vie. Ou alors qu'on fasse un crime au maître d'école de plier à l'ordre la légèreté de la jeunesse, d'employer les coups et les verges à châtier son indocilité (2).

VI. Les bêtes rendent témoignage à la foi. Tu as confiance dans le Seigneur : *Tu marcheras sur l'aspic et le basilic et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon* (3).

(1) « Il ne faut pas s'affliger de descendre à l'observation d'animaux plus » vils. Dans tous les êtres de la nature il y a quelque chose d'admirable... » (Aristote, *De partibus anim.*, I, 5.)

(2) Voyez homélie V, p. 401, note 2.

(3) *Psaume* XC, 13.

Avec la foi, tu as le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions. Ne vois-tu pas que la vipère qui s'attacha à la main de Paul, pendant qu'il ramassait des broussailles, ne lui fit aucun mal, parce qu'elle trouva le saint rempli de foi ? Si tu n'as pas la foi, redoute moins les bêtes que ton incrédulité, qui te rend susceptible de toute corruption.

Mais je m'aperçois que depuis longtemps vous me demandez la naissance de l'homme, et je crois vous entendre tous crier dans vos cœurs : nous connaissons la nature de nos richesses, mais nous nous ignorons nous-mêmes. Parlons donc, puisqu'il le faut, et mettons un terme à notre hésitation. En vérité, la plus difficile des sciences, c'est de se connaître soi-même. Non-seulement notre œil, à qui rien n'échappe au dehors, ne peut se voir lui-même ; mais notre esprit, si perçant à découvrir les péchés d'autrui, est lent à connaître ses propres fautes (1). Aussi ma parole, si empressée de parcourir les merveilles étrangères, est-elle lente et paresseuse à rechercher notre propre nature. Et pourtant la vue du ciel et de la terre ne nous fait pas mieux connaître Dieu que l'étude attentive de notre être : *Je suis*, dit le Prophète, *une preuve merveilleuse de ta science* (2); c'est-à-dire, en m'observant moi-même, j'ai connu ta sagesse infinie (3).

(1) « Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui » ne vous apercevez pas d'une poutre qui est dans votre œil ? » (Saint Matthieu, VII, 3.)

Horace avait dit dans le même sens :

Quum tua pervideas oculis male lippus inunctis,
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum,
Quam aut aquila aut serpens Epidaurius ?

(2) *Ps.* CXXXVIII, 10.

(3) On reconnaît ici le γνῶθι σεαυτὸν, le précepte fécond de l'école socra-

Et Dieu dit : Faisons l'homme. Dans ces paroles, la lumière de la théologie ne brille-t-elle pas comme par des fenêtres, et la seconde personne ne se montre-t-elle pas d'une manière mystique, sans se manifester encore au grand jour ? Où est le Juif qui résistait à la vérité et prétendait que Dieu s'est parlé à lui-même ? C'est lui qui parla, disent-ils, et c'est lui qui agit dans ces mots : *Que la lumière soit et la lumière fut.* Mais alors leurs paroles renfermaient encore une manifeste absurdité. Quel est le forgeron, le charron, le cordonnier, qui, sans aide et seul devant les instruments de son art, se dirait à lui-même : Faisons un sabre, assemblons une charrue, confectionnons une chaussure ? N'exécute-t-il pas en silence les travaux de sa profession ? Etrange niaiserie que de dire que quelqu'un est assis pour se commander à lui-même, se surveiller, se presser avec force et d'un ton de maître ! Mais les malheureux n'ont pas craint de calomnier le Seigneur lui-même : que ne disaient-ils pas avec une langue si bien exercée au mensonge ? Ici, cependant, les mots leur ferment la bouche : *Et Dieu dit : Faisons l'homme.* Dis-moi maintenant, n'y a-t-il qu'une personne ? Il n'est pas écrit : *Que l'homme soit fait ;* mais *faisons l'homme.* Avant l'apparition de celui qu'elle doit instruire, la prédication de la théologie reste enveloppée dans l'ombre : mais, quand l'homme va paraître, la foi se dévoile et le dogme de la vérité apparaît dans toute sa lumière. *Faisons l'homme.* O ennemi du Christ, entends Dieu parler à son coopéra-

tique. L'Eglise chrétienne s'en empara comme de tout ce qu'elle trouvait de grand et de bon dans l'ancienne Grèce. Saint Basile a fait sur ce sujet une homélie particulière, l'homélie sur le précepte : *Fais attention à toi-même.*

teur, *Celui par lequel il a fait les siècles, Celui qui soutient tout par la parole de sa puissance* (1). Mais il ne laissera pas sans réponse la voix de la religion. Comme ces animaux acharnés contre l'homme, qui rugissent aux barreaux de leurs cages et montrent la cruauté et la férocité de leur nature sans pouvoir assouvir leur fureur ; ainsi font les Juifs, cette race ennemie de la vérité, quand ils se voient pressés. Dieu, disent-ils, s'adresse à plusieurs personnes ; c'est à ses anges présents devant lui qu'il dit : *Faisons l'homme* (2). Fiction judaïque, fable dont la légèreté sent son crû ; pour rejeter une personne, ils en admettent mille ; pour repousser le Fils, ils élèvent les serviteurs à la dignité de conseillers ; ils font de nos compagnons d'esclavage (3) les arbitres de notre création. L'homme parfait arrive à la dignité de l'ange ; mais quelle créature peut être semblable au Créateur ? Ecoute la suite : *A notre image*. Qu'as-tu à répondre ? Dieu et les anges se ressemblent-ils ? De toute nécessité, cette forme est celle du Père et du Fils, non pas une forme inconvenante pour Dieu, une figure corporelle, mais la forme propre à la divinité.

Entends aussi, toi qui appartiens à la nouvelle circoncision et qui, sous l'apparence du christianisme, fortifies l'er-

(1) *Hébreux*, I, 2, 3.

(2) De même que le Dieu du Timée, après avoir fait et organisé l'ensemble du monde, charge les dieux secondaires de la création de l'homme, ainsi, disaient les Juifs hellénisant, et surtout Philon, Dieu se sert du ministère des anges pour former l'homme.

(3) Saint Basile trouvait cette expression à la fois dans l'Evangile et dans Platon. Il voyait l'un (Saint Matthieu, XVIII, 28) désigner par le mot σύνδουλοι les serviteurs d'un même maître, et l'autre, dans le Phèdre, donner aux hommes, aux serviteurs communs de Dieu, ce nom d'ὁμόδουλοι, qu'il emploie ici.

reur des Juifs (1). A qui dit-il : *A notre image?* A qui, si ce n'est à celui qui est *la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance* (2), l'image du Dieu invisible? C'est donc à sa vivante image, à celui qui a dit : *Mon Père et moi, nous sommes une même chose* (3), *Celui qui me voit, voit mon Père* (4), que Dieu dit aujourd'hui : *Faisons l'homme à notre image.* Où est la dissemblance dans des êtres qui n'ont qu'une image? *Et Dieu fit l'homme*, et non *ils firent l'homme.* Ici l'Ecriture évite la pluralité des personnes. Après avoir éclairé le Juif, elle écarte l'erreur des Gentils, en se mettant à l'abri de l'unité pour te faire comprendre que le Fils est avec le Père et te soustraire au danger du polythéisme. *Il le créa à l'image de Dieu.* Dieu nous montre encore son coopérateur, car il ne dit pas : à son image, mais *à l'image de Dieu.*

Si Dieu le permet, nous dirons plus tard en quoi l'homme fut créé à l'image de Dieu, et comment il participa à cette ressemblance. Aujourd'hui ne disons plus qu'un mot. S'il n'y a qu'une image, d'où te vient l'intolérable impiété de prétendre que le Fils ne ressemble pas au Père? Quelle ingratitude! Tu as reçu toi-même cette ressemblance, et tu la refuses à ton bienfaiteur! Tu prétends garder en propre ce qui est en toi un don de la grâce, et tu ne veux pas que le Fils conserve sa ressemblance naturelle avec celui qui l'a engendré!

Mais le soir qui depuis longtemps a fait disparaître le soleil à l'Occident, nous impose le silence. Arrêtons-nous

(1) Les Ariens.
(2) *Hébreux*, I, 3. — (3) Saint Jean, X, 30. — (4) Ibid., XIV, 9.

donc, et laissons reposer notre parole. Nous avons assez parlé jusqu'ici pour exciter votre zèle : avec l'aide du Saint-Esprit, nous vous présenterons un examen plus approfondi des vérités qui suivent. Retirez-vous donc avec joie, assemblée amie du Christ, et, au lieu de mets somptueux, de plats variés, ornez et sanctifiez vos tables du souvenir de mes paroles. Que le partisan de la dissemblance soit confondu, le Juif couvert de honte, le fidèle fier des dogmes de la vérité, et le Seigneur glorifié, le Seigneur à qui appartiennent la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ERRATA.

Page 3, note, ***Ed Bilii***, lisez : ***Ed. Billii.***
Page 108, note (1), ἐμεῖνος, lisez : ἐκεῖνος.
Ibid. ἐμοίνε, lisez : ἐμοίγε.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE SUR SAINT BASILE.

Pages.

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I.

ÉDUCATION DE SAINT BASILE.

I. La Cappadoce avant le quatrième siècle. — Caractère de la population. — Les lettres en Cappadoce. — Apollonius de Tyane et Pausanias de Césarée. 7

II. Double éducation de saint Basile. — La famille et l'Église préparent l'évêque et le théologien; les écoles, l'orateur et le penseur. — Éducation de la famille 11

III. Écoles des grammairiens. — Saint Basile à Néo-Césarée et à Césarée. — Langue grecque, historiens, poètes. — Absence d'études latines en Orient. — Explication littéraire et morale des auteurs . . . 13

IV. Écoles des sophistes et des philosophes. — Saint Basile à Constantinople et à Athènes. — Ses condisciples : saint Grégoire de Nazianze et Julien. — Ses maîtres d'éloquence : Libanius, Prohérèse et Himère. — Leur enseignement. — Ses maîtres de philosophie : Néo-Platoniciens. — Leur enseignement. — Saint Basile prend et laisse dans leur doctrine 20

V. Cette éducation menait à toutes les carrières libérales. — Elle produisait surtout des rhéteurs et des évêques. — Nouvelle éducation pour ces derniers. — Saint Basile va demander la perfection chrétienne aux moines d'Égypte, de Palestine et de Syrie. — Il se retire dans la solitude. — Étude de l'Écriture sainte. — Origène. 29

VI. Cette éducation mixte est attaquée par Julien et des chrétiens ardents. — Elle est défendue par saint Grégoire de Nazianze et saint Basile. — Discours sur la lecture des auteurs profanes. — Les études profanes sont la préparation des études sacrées. — Les lettres doivent être le soutien et la parure de la vérité. 36

CHAPITRE II.

SAINT BASILE ÉTABLIT LES MOINES DANS LE DIOCÈSE DU PONT.

I. État de l'Église de Cappadoce. — Clergé insuffisant, en présence de l'hérésie. — Saint Basile cherche des défenseurs plus sûrs dans les moines 41

II. Fraternités d'Eustathe. — Saint Basile veut unir dans son institut l'action à la contemplation. — Il appelle Grégoire de Nazianze pour le seconder 44

III. Travaux évangéliques de saint Basile dans le diocèse du Pont. — Partout s'élèvent des monastères 47

IV. Comment ils se remplissent. — Moines Basiliens. — Pauvreté. — Vœux. — Famille qui se suffit à elle-même. — Travail, étude, prière. — Le moine Basilien secourt ses semblables par la prédication et les bonnes œuvres. — Asile des étrangers et maisons des pauvres. 48

V. Milice dévouée, quelquefois gênante, même pour saint Grégoire et saint Basile. 53

VI. Souvent attaquée. — Défendue par saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome. — Appréciée par Julien . . . 55

CHAPITRE III.

SAINT BASILE SOUS DIANIUS ET SOUS EUSÈBE.

I. L'épiscopat devenu un objet de convoitise et d'intrigues. — Luttes de saint Basile contre ces évêques orgueilleux et incapables . . 59

II. Caractère de saint Basile. — Noble fierté, corrigée par l'humilité chrétienne. — Gravité orientale, tempérée par la politesse grecque. — Courage plein de circonspection. 61

III. Concile de Constantinople. — Rôle pâle de Basile. — Dianius, évêque de Césarée, souscrit la formule de Rimini. — Basile rompt avec lui. — Dianius rappelle Basile et meurt dans ses bras. 65

IV. Élection violente d'Eusèbe. — Fermeté du vieux Grégoire de Nazianze, soutenu par Basile. — Basile élevé au sacerdoce 69

V. Jalousie d'Eusèbe. — Il chasse Basile, qui ne veut pas consentir au schisme et se retire dans le Pont. 72

VI. L'arrivée de Valens à Césarée force Eusèbe de rappeler Basile. — Conduite généreuse et délicate de Grégoire de Nazianze. 75

VII. Réconciliation de Basile et d'Eusèbe. — Défaite des Ariens. 78

VIII. Partage de la puissance entre Eusèbe et Basile. — L'un est évêque, l'autre gouverne. — Bienfaits de Basile 80

CHAPITRE IV.

SAINT BASILE ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE.

I. Mort d'Eusèbe. — Difficulté de l'élection de Basile. — Deux partis en présence. — Basile appelle Grégoire de Nazianze. — Celui-ci fait soutenir l'élection de son ami par son père et par Eusèbe de Samosate. — Basile est élu 83

II. Les évêques de la province refusent de le reconnaître. — Médiation maladroite de Grégoire de Nysse. — Les évêques, pressés par les peuples, finissent par se soumettre. — Guerre sourde après la guerre ouverte 91

III. Amitié de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. — Amitié lacédémonienne de Basile : dévouement commun à Dieu. — Amitié plus humaine de Grégoire. — Il refuse de s'attacher à l'Église de Césarée. — Reproches de Basile, qui finit par approuver le refus de Grégoire 96

IV. Division de la Cappadoce en deux provinces. — Anthime, évêque de Tyane, se proclame métropolitain. — Guerre entre les deux métropolitains. — Basile, pour s'assurer les revenus du Taurus, ordonne Grégoire évêque de Sazime. — Plaintes de Grégoire. — Il ne va point à Sazime. — Anthime à Nazianze. — Paix entre les deux métropolitains. — Grégoire n'a jamais pardonné son ordination à Basile 99

V. Basile combat la simonie ; il intervient dans les élections des évêques, fait observer la continence, repousse les prêtres et les évêques sans fonctions 109

VI. Jugement général sur son administration 113

CHAPITRE V.

ACTION DE SAINT BASILE SUR L'ÉGLISE D'ORIENT.

I. Anarchie de l'Église d'Orient. — Hérésies et schismes qui la déchirent. — Divisions entre les membres d'une même communion. — Forces relatives des différents cultes 115

II. Saint Basile entreprend de faire sortir l'Eglise de cette anarchie. — Dispersion et défiances mutuelles des Orthodoxes. — Il les réunit en une vaste communion qui embrasse tout l'Orient. 120

III. Ses efforts pour réconcilier avec l'Église les sectes les moins hostiles, principalement les Macédoniens. — Ses condescendances irritent les moines et ne gagnent pas les hérétiques. — Il échoue contre Eustathe de Sébaste et Artabius de Césarée. — Ses conquêtes. 124

IV. Raideur de saint Basile à l'égard du Saint-Siége. — Tendances indépendantes des évêques grecs au quatrième siècle. — Saint Basile demande vainement au pape Damase un concile général de l'Occident et une députation d'évêques pour venir en aide aux Orientaux. — Ses emportements contre Rome. — Il refuse de se soumettre à sa décision sur le schisme d'Antioche. — Inconséquence de sa conduite 133

CHAPITRE VI.

SAINT BASILE ET LE POUVOIR IMPÉRIAL.

I. Indifférence des Orientaux pour l'Empire, amour de la cité. — Saint Basile adversaire forcé des princes sous lesquels il a vécu. . . 147

II. Saint Basile et Constance. — Concile de Constantinople. — Singuliers éloges donnés à Constance par saint Grégoire de Nazianze. 150

III. Julien. — Sa tentative. — Il essaie de séduire saint Grégoire de Nazianze et saint Basile. — Leur polémique contre leur ancien ami, devenu persécuteur. — Césarée détruit le temple de la Fortune. — Vengeance de Julien. — Martyre d'Eupsychius et de Damase. — Discours de Grégoire contre Julien 151

IV. Valentinien et Valens. — Caractère de Valens. — Modeste. — Expédition religieuse contre Césarée. — Modeste et saint Basile. — Echec de l'eunuque Démosthène. — Valens dans l'église de Césarée. — Les Ariens reprennent le dessus. — L'exil de saint Basile est signé. — Maladie et mort du fils de l'Empereur. — Césarée conserve son archevêque et son indépendance religieuse. — Une révolte de la ville arrache saint Basile des mains du vicaire du Pont. 159

V. Ferme dans la guerre, Basile est habile et souple dans la paix. — Respecté du pouvoir civil, il se fait auprès de lui l'avocat des malheureux. — Son intervention dans la justice. — Conflits de juridiction 170

CHAPITRE VII.

SAINT BASILE ORATEUR.

I. Saint Basile n'écrit et ne parle que pour la défense de la vérité. — Ses traités. — Caractère de ses lettres; la plupart étaient destinées à la

publicité. — Elles forment presque une histoire suivie des grands intérêts religieux du temps. Elles traitent de tout : littérature, prédication, théologie, casuistique. — Style de ces lettres. 177

II. Homélies. — Les improvisait-il ? — Il s'inspirait de l'Écriture sainte et des philosophes. — Emprunts aux auteurs profanes, principalement à Platon et à Plutarque. — Un traité de Plutarque passe dans une homélie. — Emprunts à la Bible. 182

III. Beautés personnelles. — Style de saint Basile. — Vraie peinture. — Charme de ses comparaisons. — Allusions bibliques. — Allégories. — Quelques défauts. — Saint Basile sait prendre tous les tons. — Libre allure de ses homélies 198

IV. Sujets qu'il a principalement traités. — La nature : Hexaméron. — Il est le précurseur de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre. — Harmonies de la nature. — Apologues et paraboles, au moyen desquels toute la nature concourt à l'instruction morale de l'homme. — Mœurs. — Saint Basile, apôtre de la charité. — Il poursuit les mauvais riches. — Mollesse et luxe de Césarée. — Fêtes des martyrs. 205

V. Auditeurs de saint Basile : des ouvriers aussi bien que des gens éclairés. — Il n'était pas toujours content d'eux. — Il se plaint des jaloux. — Sa réputation. — Grégoire de Nazianze fait l'éloge de ses écrits. — Jugement des écrivains postérieurs. — Parallèle de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, par Duguet. 219

CHAPITRE VIII.

SAINT BASILE PHILOSOPHE ET THÉOLOGIEN.

I. Une seule science au quatrième siècle, celle de l'Être. — La philosophie grecque subit l'influence de l'Orient ; la théologie chrétienne, celle de la Grèce. — Saint Basile philosophe et théologien. 227

II. La science, aspiration vers Dieu. — L'homme n'y arrive que par la purification de l'âme. — Il s'élève à Dieu par la raison et la foi. — La raison lui fait trouver Dieu dans sa conscience ; — dans le monde sensible. — Explication de quelques attaques de saint Basile contre la raison. — Quand elle ne peut marcher seule, elle appelle la foi à son aide 230

III. Théologie. — Croyance générale du quatrième siècle aux trois principes ; tendance à faire prédominer l'un sur l'autre. — Sabelliens, Ariens, Macédoniens. — Pour les combattre, saint Basile s'inspire de Plotin et d'Origène. — Exposition de la Trinité. — Union et égalité substantielle des trois personnes. — Le Père supérieur aux deux autres en dignité ; le Fils également supérieur en dignité au Saint-Esprit. —

Question des hypostases ; doctrine de saint Basile voisine du sabellianisme. — Dans la création, le Père veut, le Fils conçoit et exécute, le Saint-Esprit vivifie. — Leur action collective. 241

IV. Cosmologie. — Le temps et l'espace. — Monde angélique. — Origine du mal. — La matière. — Le monde, œuvre d'une cause intelligente et libre, borné dans le temps et dans l'espace. — Une seule création. — Géométrie. — Astronomie. — Déclin des sciences naturelles dû au système des nombres et à la Bible mal entendue 258

V. Morale. — L'homme véritable est l'âme. — Origine et chute des âmes. — Double théorie de saint Basile. — Chœur des vertus. — L'homme libre, racheté par Jésus-Christ et instruit par le Saint-Esprit, doit retourner à Dieu. — Deux voies et deux guides. — Complaisance des pécheurs pour eux-mêmes. — Morale austère pour les forts ; indulgente pour les faibles 268

Conclusion 279

HEXAMÉRON.

Avertissement 287

PREMIÈRE HOMÉLIE.

AU COMMENCEMENT DIEU FIT LE CIEL ET LA TERRE.

I. Exorde. — Préparation de l'âme pour entendre un tel récit. — Éloge de Moïse 301

II. Systèmes contradictoires des sages de la Grèce. — L'origine du monde attribué par les uns aux éléments, par d'autres aux atomes. — Pour nous mettre en garde contre de telles erreurs, Moïse met le nom du Créateur en tête de son récit. 303

III. Le monde a commencé, il finira. Vérité à laquelle n'ont pu s'élever les savants 306

IV. Ils ont tout découvert, excepté le Dieu créateur, la consommation de toutes choses et la résurrection. 309

V. Le monde matériel précédé d'un monde immatériel, dans lequel vivaient les purs esprits. — Le temps créé avec le monde. — Quatre sens du mot *commencement* 310

VI. Ici, il y a ces quatre sens. — Peut-être aussi Moïse veut-il dire qu'il n'y eut qu'une création, unique et instantanée. 313

VII. Trois classes d'arts. — Le monde est une œuvre d'art, qui montre la sagesse de son auteur. — Force du mot *fit*. Le monde n'est pas l'effet nécessaire et éternel de la puissance de Dieu. — Les quatre éléments renfermés dans ces mots : le *ciel et la terre*. 314

VIII. Sur la nature et la forme du ciel, il faut s'en rapporter à l'Écriture. — Ne cherchons point la substance de la terre. — Quel est son point d'appui ? Est-ce l'air ? Est-ce l'eau ? 317

IX. Est-ce un corps plus lourd ? — C'est la main de Dieu 319

X. Théorie donnée par certains physiciens : la terre est immobile parce qu'elle est au centre du monde. 321

XI. Diverses opinions sur la nature du ciel. Il est formé des quatre éléments, suivant les uns ; d'un cinquième, suivant d'autres.

Péroraison. — Ne suivons pas les philosophes dans leurs errements et glorifions le Créateur du ciel et de la terre. 322

DEUXIÈME HOMÉLIE.

LA TERRE ÉTAIT INVISIBLE ET INFORME.

I. Exorde tiré de l'homélie précédente. — Telle est la profondeur des premiers mots de l'Écriture que l'orateur désespérerait de pénétrer plus avant sans les promesses faites à ceux qui tentent de bien faire.

La terre était *informe*, parce qu'elle n'avait pas encore reçu sa parure naturelle ; *invisible*, soit parce que l'homme n'existait pas encore pour la contempler, soit parce qu'elle était cachée sous les eaux 327

II. Ces mots *la terre était invisible et informe*, ne désignent pas la matière première des philosophes. — Dieu a créé la matière du monde en harmonie avec la forme qu'il voulait lui donner 329

III. Avec la terre, Dieu a créé les autres éléments. — Ce qui rendait la terre invisible, c'était l'eau, qui la couvrait ; ce qui la rendait informe, c'était encore l'eau, qui, par son excès, l'empêchait d'être féconde. . . 332

IV. Les ténèbres ne sont point une puissance ennemie, opposée de toute éternité à la Lumière, le Mal. — Impossibilité du dualisme. Deux principes rivaux s'entre-détruisent ou le plus fort anéantit le plus faible. — Le mal n'est ni incréé, ni engendré de Dieu : c'est un état de l'âme, opposé à la vertu 335

V. Le mal moral ne dépend que de notre volonté. — La lumière a précédé la création du monde. — Le corps du ciel, en interceptant cette lumière, a produit les ténèbres qui couvrirent les eaux 340

VI. L'*esprit de Dieu était porté sur les eaux*. C'est le Saint-Esprit qui préparait la nature de l'eau à produire des êtres vivants. . . . 343

VII. Création de la lumière. — Ce qu'il faut entendre par la parole et

l'ordre de Dieu. — Beauté de la lumière 344
VIII. Le jour formé du jour et de la nuit : image de l'éternité, jour sans fin 348

TROISIÈME HOMÉLIE.

SUR LE FIRMAMENT.

I. Exorde tiré des deux homélies précédentes. — Beaucoup d'artisans se pressent devant l'orateur. — Dieu leur rendra avec de gros intérêts le temps qu'ils lui prêtent 353
II. La parole de Dieu est sa volonté, le Verbe. C'est à son coopérateur que Dieu dit : *Que le firmament soit fait* 355
III. En vain les philosophes grecs prouvent qu'il ne peut y avoir qu'un ciel ; en vain des écrivains ecclésiastiques soutiennent que la création du firmament est un nouveau récit de la création du ciel : le firmament est un nouveau ciel, différent du ciel qui fut créé au premier jour. 357
IV. Forme du firmament. — Il est d'une matière solide pour supporter le poids des eaux supérieures, plus transparente que le cristal et la pierre spéculaire. — l'Ecriture nous laisse ignorer s'il est composé d'un seul ou de plusieurs éléments. — Elle distingue clairement dans Dieu la cause suprême, qui commande, et la puissance active, qui exécute. . . 360
V. Les eaux créées dans une abondance qui dépasse toute proportion avec les autres éléments, pour pouvoir suffire, jusqu'à la fin du monde, à la consommation du feu. 363
VI. La terre entourée de mers, sillonnée de fleuves, pour que l'élément humide ne soit pas dévoré tout entier. — Le monde doit finir par le feu. 365
VII. Le firmament est une barrière qui empêche les eaux inférieures d'être absorbées. — Contradiction des philosophes : pour les uns, le soleil est sans chaleur par lui-même et n'absorbe point l'humidité ; pour les autres, il doit la consumer peu à peu tout entière 367
VIII. Le firmament ne doit son nom de ciel qu'à sa ressemblance avec le vrai ciel. — Les eaux inférieures sont la pluie et la neige 370
IX. Les eaux supérieures ne sont pas les Vertus célestes et les eaux inférieures, les Puissances infernales 372
X. La beauté consiste dans la proportion des parties. — Si Dieu trouve ses œuvres belles en détail, c'est qu'il voit leur utilité dans l'ensemble de l'ouvrage.
Péroraison. — L'orateur, après avoir invité les plus studieux de ses auditeurs à méditer ses paroles, convie les artisans au banquet des entretiens du soir 374

QUATRIÈME HOMÉLIE.

SUR LE RASSEMBLEMENT DES EAUX.

I. Exorde. — Des villes entières se passionnent pour les jeux publics. — Ne nous empresserons-nous pas de contempler le spectacle de la création? 377

II. C'était bien parce que les eaux la couvraient, que la terre était invisible. — Pourquoi les eaux n'avaient-elles pas coulé dès le commencement dans les cavités de la terre? — Pourquoi l'Ecriture ne parle-t-elle que d'un rassemblement, quand il y a plusieurs mers? . . 379

III. C'est la parole de Dieu qui constitue la nature des eaux et leur ordonne de couler. — Le même commandement donne des bornes à la mer 380

IV. Quand l'Écriture parle d'un seul rassemblement des eaux, elle parle du principal. — Union des mers entre elles 383

V. Pourquoi l'Écriture désigne-t-elle la terre par le nom d'*élément aride?* — C'est parce que l'aridité est la propriété caractéristique de l'objet dont le mot terre n'est que le nom. — Union des éléments entre eux au moyen de propriétés communes 385

VI. Beauté de la mer. — Elle est belle, parce qu'elle est utile. — Elle alimente la terre, en circulant dans ses pores 388

VII. Elle est la source des eaux du ciel, s'élève en vapeur et retombe en pluie. — Elle rapproche les terres et facilite le commerce.

Péroraison. — Le mouvement de l'assemblée chrétienne comparé aux flots de la mer 389

CINQUIÈME HOMÉLIE.

GERMINATION DE LA TERRE.

I. La terre produit la germination par elle-même. — La naissance des plantes a précédé celle du soleil. — Les plantes préparées pour la nourriture des animaux et de l'homme. 393

II. Toute plante porte de la graine, qui produit toujours une plante de même espèce. — La moindre plante nous fait souvenir du Créateur et penser à la fragilité de la nature humaine 395

III. Germination et végétation. — Merveilleuse économie des plantes. 398

IV. Toutes les plantes sont utiles, aussi bien les poisons que les plantes alimentaires 399

V. Rien dans la nature n'est contraire à l'ordre divin. — Le produit de la graine peut s'altérer, mais il ne donne jamais une plante d'une espèce différente. — Magnificence de la première végétation. . 401

VI. Il en est des arbres comme des plantes. — Chaque arbre produit des semences ou possède une vertu séminale, qui lui en tient lieu. — Richesse des productions de la nature. — L'âme chrétienne comparée à une vigne. 403

VII. Variété infinie des arbres. — Racines. — Écorces. — Manière de remédier aux vices naturels des arbres. — Leur sexe. 406

VIII. Variété des fruits. — Différents effets de la sève : elle alimente la racine et le tronc, devient feuille et fruit. — Elle produit des saveurs contraires dans des arbres différents 408

IX. Elle en produit jusque dans le même arbre.—La vue des arbres doit nous remplir d'admiration et d'amour pour le Créateur. 410

X. La nature, une fois mise en mouvement, parcourt, sans s'interrompre, la suite des âges, produisant toujours les mêmes objets. . . 412

SIXIÈME HOMÉLIE.

CRÉATION DES CORPS LUMINEUX.

I. Il faut que les auditeurs viennent en aide à l'orateur. — Quel est l'auditeur bien préparé. — S'il se connaît lui-même, il peut s'élever à la connaissance de Dieu 414

II. Résumé des créations précédentes. — Le soleil créé après la lumière et les plantes, afin qu'on ne le regardât pas comme le père de la lumière et le créateur des productions de la terre. — Distinction de l'essence de la lumière et du corps lumineux. 417

III. Si l'homme est incapable de séparer la lumière du corps du soleil, Dieu le peut. — La lune dépose et reprend tour à tour sa lumière empruntée. — Le soleil et la lune séparent le jour d'avec la nuit. — Antipathie naturelle de la lumière et des ténèbres 419

IV. Le soleil et la lune marquent les jours, les mois et les années. — Prévisions atmosphériques 422

V. Vanité de l'astrologie. — Divisions et subdivisions du cercle du Zodiaque. — Impossibilité de trouver l'heure exacte de la naissance de l'enfant, par conséquent de connaître l'influence des astres sur sa destinée 424

VI. Ridicule influence attribuée aux animaux imaginaires dont on a formé les constellations. 427

VII. Absurdité de ceux qui croient à l'influence des corps célestes sur les actes qui ne dépendent que de notre volonté. — Une telle

croyance rend inutiles les devoirs, les peines et les récompenses. — C'est le règne du fatalisme 428

VIII. Les astres ne sont des signes que pour marquer la succession des saisons. — Marche du soleil. — L'année solaire et l'année lunaire 430

IX. Grandeur du soleil et de la lune. — Pourquoi les objets vus de loin paraissent petits. 433

X. La terre ne pourrait pas être éclairée tout entière par le soleil, si un disque immense ne lui envoyait sa lumière. — La lune image de l'instabilité de l'homme. — Sa vue doit nous faire penser aux vicissitudes de la vie. — Influence des variations de la lune sur la nature. . 437

XI. Leur influence sur l'air et le flux de la mer. — Il est ridicule de croire que des enchantements puissent faire descendre la lune sur la terre. — Nouvelle preuve de la grandeur de cet astre.

Péroraison. — L'orateur et les auditeurs doivent remercier le Père de toutes choses, qui a donné à l'un ce ministère de la parole, aux autres ces aliments spirituels 439

SEPTIÈME HOMÉLIE.

CRÉATION DES POISSONS.

I. *Que les eaux produisent des reptiles animés.* — Cet ordre crée les premiers êtres vivants, toutes les espèces de poissons. — Les poissons ne respirent pas 443

II. Variété infinie des familles de poissons, de leur nourriture, de leur forme, de leur taille. — Leur reproduction. — Utilité de leurs dents serrées et aiguës. 446

III. Diversité de la nourriture des poissons. — Les plus grands dévorent les plus petits. — Ruse du crabe. — Le polype image du flatteur. — Sagesse des poissons qui ne sortent pas des limites qui leur ont été assignées 448

IV. Émigrations des poissons. — Motif qui les fait passer alternativement des mers du Midi dans celles du Nord, des mers du Nord dans celles du Midi 452

V. Leçons de sagesse et de prévoyance que donnent les poissons aux hommes. — Prudence du hérisson de mer. — Sollicitude de Dieu pour toutes les créatures. — La murène, modèle de la vertu conjugale, enseigne la patience aux épouses malheureuses 455

VI. L'accouplement de la vipère et de la murène, image de l'adultère. — Produits infinis de la mer. — Le sel, le corail, la laine d'or des pinnes marines. — Grandeur prodigieuse des cétacés. — Ils ne prouvent pas plus la puissance du Créateur que le plus petit poisson.

Péroraison. — Quittons les abîmes de la mer pour revenir sur la terre, et puissent ces entretiens nous occuper le reste du jour ! . . . 457

HUITIÈME HOMÉLIE.

CRÉATION DES OISEAUX.

I. *Que la terre produise une âme vivante.* — La terre n'est pas animée. — Supériorité de l'animal doué d'une âme vivante sur le reptile animé, sur le poisson. 461

II. Différence de l'âme des bêtes et de celle de l'homme. — L'orateur s'apercevant qu'il a oublié les oiseaux, revient à leur création. — Pourquoi les eaux produisent-elles les poissons et les oiseaux? Parce que les uns et les autres nagent, soit dans l'eau, soit dans l'air 464

III. Quatre grandes classes d'oiseaux. — Leurs différentes manières de vivre ; leurs mœurs ; leurs passions 467

IV. Les abeilles. — Leur roi. — Elles recueillent le miel sur les feuilles. — Science parfaite avec laquelle elles construisent leurs cellules. . . . 469

V. Prévoyance des grues. — Émigration des cigognes. — Soin que les jeunes cigognes prennent de leurs vieux parents. — Industrie de l'hirondelle. — L'alcyon. — Pendant qu'il pond et couve, en plein hiver, Dieu calme la redoutable mer 473

VI. Fidélité de la tourterelle. — Barbarie de l'aigle pour ses petits ; générosité de l'orfraie qui les reçoit. — Les vautours fécondés sans s'unir avec les mâles. 477

VII. Oiseaux de nuit. — Mélodie du rossignol. — La chauve-souris. — La chouette. — Oiseaux de jour. — Le coq, avant-coureur du soleil. — Vigilance de l'oie. — Conjecture des vautours à la vue des armées qui se préparent au combat. — Invasion des sauterelles. — Voracité de la grive pour remédier à ce fléau. — Les insectes privés de poumon et de respiration. — Organisation particulière des oiseaux aquatiques ; le cygne. 480

VIII. La résurrection prouvée par les métamorphoses du ver à soie.

Péroraison. — L'orateur n'a pas retenu ses auditeurs sans profit. — Plaisirs spirituels, préférables à ceux du monde. — Abus que les oisifs font du temps. — Fureur du jeu 484

NEUVIÈME HOMÉLIE.

CRÉATION DES ANIMAUX TERRESTRES.

I. Exorde tiré des banquets oratoires que l'orateur offrait à ses convives. — Il s'élève contre les interprétations allégoriques de l'Écriture.

— Il prend tout dans le sens littéral. — Il trouve inutile de savoir tout ce que Moïse a cru inutile de dire 489

II. Force persistante de la nature dans la génération des êtres. — Succession des espèces par la ressemblance. — Générations spontanées. — Distinction de l'homme entre tous les animaux. 492

III. Absence de raison, caractère général de l'âme des brutes. — Caractère distinctif de chaque espèce. — Les animaux connaissent les plantes qui les guérissent. — Ils prévoient les changements atmosphériques. — Le hérisson; la fourmi. 495

IV. — Nous avons en nous des germes de vertus, qui viennent non de l'éducation, mais de la nature. — Vertu, santé de l'âme. — Elle consiste à vivre conformément à la nature. — Leçons de vertu que nous donnent les animaux. — Courage que déploient les animaux pour leurs petits. — Instinct. — Raisonnement. 499

V. Tout est prévu dans la nature. — Les animaux carnassiers moins féconds que ceux dont ils font leur proie. — Dents, cous, estomacs en rapport avec la nourriture de l'animal. — L'éléphant. — Dieu, aussi admirable dans les plus petits animaux que dans les plus grands. — Pour quoi a-t-il créé des animaux venimeux ? 502

VI. Les bêtes mêmes rendent témoignage à notre foi. — Naissance de l'homme. — La plus difficile des sciences est de se connaître soi-même.— *Faisons l'homme à notre image.* — Comment les Juifs et les Ariens ne voient-ils pas ici avec Dieu son coopérateur; avec le Père, le Fils semblable au Père? 506

FIN DE LA TABLE.

SAINT-NICOLAS, PRÈS NANCY. — IMPRIMERIE DE P. TRENEL.

BQ
1167
.F4
1869

9/11/33
10/10/34
13/3/35
13/4/37
10/15/37
10/29/37
19/1/42
Nov. 1/47

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

1303.